

COLLECTION

DES

CLASSIQUES FRANÇOIS.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ,
IMPRIMEUR DU ROI,
Rue du Pont-de-Lodi, n° 6.



JEAN RACINE



ŒUVRES

COMPLÈTES

DE J. RACINE

AVEC LES NOTES

DE TOUS LES COMMENTATEURS.

QUATRIÈME ÉDITION PUBLIÉE

PAR L. AIMÉ-MARTIN.

TOME I.



A PARIS,
CHEZ LEFÈVRE, LIBRAIRE,
RUE DE L'ÉPERON, N° 6.
M DCCC XXV.

AVIS

SUR

CETTE QUATRIÈME ÉDITION.

En 1820, M. Lefèvre traita avec moi d'un commentaire *Variorum* pour une édition de Racine. Cet ouvrage, ayant été bien accueilli du public, fut réimprimé en 1822, et le libraire alloit de nouveau le mettre sous presse en 1824, lorsqu'il apprit, non sans étonnement, que mon travail et sa propriété venoient d'être vendus à l'imprimeur Dupont par un littérateur fort habile, qui s'étoit fait comme un point d'honneur de nous devancer dans cette publication. Cette nouvelle, il faut le dire, blessoit un peu les intérêts de M. Lefèvre, mais elle n'avoit rien que de très flatteur pour moi; car on ne pouvoit mieux louer mon *Variorum* qu'en l'adoptant tout entier. D'ailleurs j'avois souvent lu dans les journaux que celui qui daignoit ainsi descendre au rang d'éditeur de mon commentaire s'étoit rendu célèbre par ses traductions, ses succès au théâtre, sa profonde politique, et la délicatesse de son goût. Le

hasard m'avoit encore appris qu'il étoit académicien : ce dernier trait me rendit tout confus; je le trouvai si flatteur que je voulus en faire un motif de consolation pour M. Lefèvre. Mais les légères fumées de la vanité ne montent guère qu'à la tête des poëtes : il faut du positif dans les affaires de commerce; et ce n'étoit pas pour remplir la caisse de M. Dupont que M. Lefèvre avoit acheté mon travail : il me le disoit au moins; et j'avoue que son argument me paroissoit sans réplique. M. Lefèvre est un homme rare dans ce siècle; il ne s'est jamais emparé de la propriété de personne, il a donc quelque droit de trouver mauvais qu'on s'empare de la sienne.

Il est probable que mes efforts pour lui faire partager ma satisfaction auroient été inutiles si ses correspondants n'avoient insisté pour qu'il réimprimât *lui-même* son Racine, attendu que l'édition de l'imprimeur Dupont étoit tronquée, incorrecte, et, ce qui est encore plus fâcheux pour un imprimeur, fort mal imprimée.

Si donc nous usons du droit de mettre au frontispice de notre livre le titre de *quatrième édition*, ce n'est pas que notre intention soit de nous déclarer responsables de la troisième; il s'agit uniquement de constater un fait.

Quant à l'édition que nous publions aujourd'hui, elle sera supérieure aux deux premières,

et par la pureté du texte, et par la beauté de l'impression. On y trouvera plus de cinquante notes nouvelles, et les essais inédits de Racine sur les Odes de Pindare et sur les dix premiers livres de l'*Odyssée*, essais précieux dont les manuscrits autographes forment plus de cent cinquante pages, et sont à la disposition de l'éditeur.

L. Aimé-Martin.

Le 1er février 1825.

1.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR[1].

Plusieurs grands critiques ont commenté Racine; c'est cependant de tous nos poëtes celui dont l'intelligence est la plus facile: comme il parle toujours au cœur, il est toujours entendu. Mais il a introduit dans la langue un si grand nombre de locutions nouvelles; sa poésie, riche, hardie, est tour-à-tonr si simple et si sublime; il y a tant de force dans la conception de ses plans, dans le développement de ses caractères, que souvent, au milieu de l'admiration qu'il inspire, nous sentons le besoin d'un guide qui nous révèle les secrets de son génie. Les observations qu'on nous présente sont-elles neuves, elles nous instruisent; se rencontrent-elles avec les nôtres, elles les confirment; et, dans tous les cas, notre goût s'éclaire, notre style se perfectionne, et notre intelligence s'agrandit; car tel est toujours l'effet d'une étude approfondie de Racine. Pénétré de cette vérité, nous avons relu plusieurs fois ses ouvrages, comme lui-même lisoit ceux des grands écrivains de l'antiquité, un crayon à la main. L'exa-

[1] Préface de la première édition, publiée en 1820.

men du poëte nous a conduit naturellement à l'examen de ses commentateurs, puis au choix de leurs observations, puis enfin à l'étude des auteurs anciens, dont la présence, si l'on peut s'exprimer ainsi, se fait sentir à chaque page de l'auteur moderne. Telle est l'origine du travail que nous présentons au public. C'est le premier essai d'un *Variorum* françois, où les critiques les plus judicieux viennent tour-à-tour déposer leur tribut. Séduit par les charmes d'une poésie divine, nous avons été involontairement entraîné à faire un ouvrage de ce qui n'avoit d'abord été qu'un délassement d'occupations plus sérieuses.

Parmi les commentateurs de Racine, il en est huit[1] qui ont embrassé la presque totalité de ses œuvres. Louis Racine est le premier. Non seulement il a servi de modèle à tous ceux qui ont écrit sur le même sujet, mais encore il est peu d'observations de détail qu'il n'ait au moins indiquées. Luneau de Boisjermain a emprunté à ce premier essai presque tout ce que son travail a de raisonnable. La Harpe et Geoffroy, à leur tour, l'ont souvent copié, en le citant et sans le citer : enfin Louis Racine a recueilli les principaux passages des poëtes anciens qui avoient servi de modèles à son père. Nous ne dirons rien d'une multitude de notes devenues inutiles, parceque leur but étoit d'excuser ou de condamner des locutions alors nouvelles, et qui sont presque toutes aujourd'hui consacrées par l'usage.

[1] Louis Racine, d'Olivet, Desfontaines, Nadal, Luneau de Boisjermain, La Harpe, Geoffroy, M. Fontanier.

Quant aux critiques générales sur les effets de la scène, sur les convenances théâtrales, Louis Racine ne pouvoit être un bon juge. Sa profonde piété ne lui ayant jamais permis d'assister au spectacle, il a dû se tromper souvent. Heureusement La Harpe et Geoffroy ne laissent rien à desirer à ce sujet, et il est rare que leurs décisions n'attestent pas en même temps la délicatesse de leur goût et l'attention qu'ils avoient donnée à cette partie de l'art.

Nous n'entrerons dans aucun détail sur Luneau de Boisjermain; d'autres en ont trop parlé. Non seulement son commentaire a été critiqué sévèrement, mais on a tenté d'en faire honneur à un jésuite nommé Roger, mort en 1810, et dont M. Simonin a publié quelques fragments sur Molière. Dépouillé de ses notes, Luneau s'est encore vu dépouiller de ses traductions : elles furent attribuées à Bliu de Saint-Maur, qui a toujours gardé le silence sur cette accusation. Bref, ce commentateur, ou ces trois commentateurs, nous ont fourni quelques remarques; car leur travail, quoique très décrié, n'est cependant pas sans mérite.

Les notes de d'Olivet ne sortent pas des limites de la grammaire : la plupart sont justes; elles le seroient toutes, si les régles n'avoient pas été établies depuis que Racine a écrit. Les fautes du poëte appartiennent le plus souvent au siècle, ses beautés ne sont qu'à lui : il copia les unes, et créa les autres. En effet, lorsqu'on voit la multitude de tournures nouvelles dont il a enrichi la poésie, et dont l'usage est

devenu vulgaire, on est tenté de croire que Racine a fait une partie de la langue que nous parlons.

Desfontaines n'a pris la plume que pour contredire d'Olivet. Ses raisons sont foibles. Nous avons fondu dans ce commentaire ce qu'il y avoit d'intéressant dans ses remarques. Quant à d'Olivet, il méritoit un autre sort; et son travail, fait en conscience, se retrouve ici avec quelques légères modifications.

Nous avons fait peu d'emprunts à Nadal, qui ne mériteroit pas l'honneur d'être nommé, si La Harpe et Geoffroy ne lui devoient la première idée d'un très petit nombre de bonnes observations.

Le meilleur commentaire qui ait été publié sur Racine est de La Harpe: mais cet habile critique oublie trop souvent son auteur pour s'occuper de Luneau; acharné sur lui, comme sur une proie, il relève toutes ses inexactitudes, compte toutes ses fautes, et triomphe sans cesse et sans jamais se lasser de triompher. Cependant, au milieu de ces discussions fastidieuses, on trouve des notes rédigées avec talent, et des jugements dictés par le goût le plus exquis. Ce commentaire, pour être excellent, n'avoit besoin que d'être dégagé de toutes les observations étrangères à Racine.

La même édition renferme quelques remarques qui n'appartiennent pas à La Harpe, et dont nous avons profité.

Un autre littérateur, qui pendant vingt ans charma l'Europe, dont il dirigeoit le goût, Geoffroy, vint se joindre aux commentateurs de Racine. Mais ces ba-

dinages pleins de verve, ces critiques légères et piquantes, qu'on admiroit chaque jour dans un feuilleton, perdirent tout-à-coup de leur prix en passant dans un commentaire. Loin d'éviter les défauts de son prédécesseur, il semble vouloir les surpasser; en un mot, il s'attache à la mémoire de La Harpe, comme La Harpe s'étoit attaché à celle de Luneau, et dans cette lutte fatigante il cherche moins à bien juger qu'à contredire les jugements de son rival. De là toutes ses erreurs, et une multitude de notes dont le moindre défaut est d'être inutiles. Ainsi notre siècle, comme celui des Scaliger, des Casaubon, des Saumaise, devoit offrir deux exemples de cette vérité, que rien n'est plus froid qu'un commentaire, et que cependant rien n'est plus passionné que les commentateurs.

Après avoir fait la part de la critique, il est juste de faire celle de l'éloge. Le travail de Geoffroy, comme celui de La Harpe, n'avoit besoin que d'être débarrassé de toutes les discussions étrangères à Racine. On y trouve alors une profonde connoissance des anciens, l'expérience de la scène, des rapprochements heureux, des aperçus neufs, et ce tact fin et délicat qui distingue les critiques habiles.

Les feuilletons de Geoffroy nous ont fourni quelques notes qui ne se trouvent pas dans son commentaire.

Quant aux erreurs de ces deux grands critiques, il est nécessaire de remarquer que La Harpe s'est trompé dans le jugement qu'il a porté d'*Esther*, comme

Geoffroy dans celui qu'il a porté d'*Iphigénie*. Le premier vouloit qu'*Esther* ne fût pas une tragédie; le second, dans sa prévention pour les Grecs, plaçoit l'*Iphigénie* de Racine au-dessous de celle d'Euripide. Nous avons mis le lecteur en état de décider cette question, en donnant la pièce d'Euripide traduite par Geoffroy lui-même.

Il nous reste à parler d'un livre moins connu; c'est celui de M. Fontanier. Le but de cet écrivain étant de rectifier les critiques dont Racine a été l'objet, il a cru devoir recueillir les notes de tous les commentateurs, sans choix, sans ordre, avec les répétitions et les contradictions. Ainsi, dans ce vaste recueil, chaque sujet, après avoir été traité sept ou huit fois, est terminé par une longue note, dans laquelle M. Fontanier juge à son tour tout ce qui vient d'être jugé, et les jugements eux-mêmes. C'est donc encore un commentaire sur les commentateurs. On y trouve plus d'instruction que de goût, des dissertations grammaticales très bien faites, mais noyées dans un fatras scolastique dont il n'est pas facile de les dégager.

Tels sont les commentaires généraux publiés jusqu'à ce jour sur Racine. Nous ne parlerons point des écrivains qui se sont bornés à l'examen de quelques pièces, tels que Subligny, l'abbé de Villard, l'abbé Pellegrin, Riccoboni, le P. Brumoy, les frères Parfait, Le Franc de Pompignan, du Bos, J. B. Rousseau, J. J. Rousseau (sur *Bérénice*), Voltaire (sur la même pièce), La Mothe-Houdard (sur *Bajazet*), Roger (sur *Esther* et *Athalie*), et M. Petitot, auteur de

quelques notes disséminées dans son édition de Racine. Nous avons recueilli les meilleures observations de chacun de ces écrivains, et rapporté en entier le commentaire de Voltaire sur *Bérénice*.

On s'étonnera peut-être de ne pas retrouver dans cette édition les préfaces et les examens critiques de Louis Racine, Luneau, La Harpe, et Geoffroy. Ils y sont cependant en partie, mais dans un antre ordre. Il résulte de la marche suivie jusqn'à ce jour que les mêmes anecdotes et les mêmes remarques étoient répétées dans les préfaces de l'auteur, dans celles de l'éditeur, dans les notes au bas du texte, dans les examens à la fin de la pièce, enfin dans les divers essais sur la vie de Racine qui précèdent ses ouvrages. Ces répétitions continuelles grossissoient inutilement les volumes, et nous avons cru devoir les éviter. Pour y parvenir, il suffisoit de faire passer les préfaces et les jugements dans les notes placées au bas du texte. Tel a été l'objet de cette partie de notre travail; seulement nous avons eu soin de réunir les anecdotes aux mémoires que Louis Racine a publiés sur la vie de son père, de manière à les compléter. Ces mémoires offrent, au moyen de ces annotations, un tableau intéressant de tout ce qui nous est parvenu sur ce grand poëte. Ainsi, non seulement les répétitions ont été évitées; mais l'ordre a été établi dans les matières.

Réduit à cette juste mesure, notre commentaire les renferme tous. C'est le travail d'un siècle entier sur Racine, c'est le jugement de la postérité pro-

noncé par des hommes qui avoient fait une profonde étude des secrets de la langue et de la poésie. Si nous n'avons pas tout dit, c'est que nous aurions été blâmables de tout dire. La Harpe, qui s'est quelquefois trompé dans son commentaire, mais qui a très bien parlé des commentateurs, les soumet à des régles dont nous avons cherché à ne pas nous écarter. « Il ne faut pas, disoit ce grand critique, épuiser par « l'analyse ce qui est de goût et de sentiment; il suffit « de choisir ce qui peut servir au lecteur d'indication « pour le reste. La connoissance de tous les secrets « de l'art, qui sont sans nombre, heureusement n'est « nécessaire qu'à ceux qui le cultivent, ou à ceux qui « prennent sur eux de s'en rendre les juges devant le « public. Ceux-ci ne doivent pas tout dire; mais, « pour ne pas se tromper dans ce qu'ils disent, ils « doivent savoir tout ce que l'on pourroit dire. »

Qu'on nous permette encore deux observations sur notre travail: la première a pour objet le choix des remarques où les commentateurs se sont rencontrés. Il sembloit naturel de rapporter la note qui avoit servi de type à toutes les autres: nous avons cependant été obligé de renoncer à cet acte de justice; car Luneau en copiant Louis Racine, La Harpe en copiant Luneau, et Geoffroy en copiant La Harpe, ajoutent le plus souvent quelque chose à la pensée qu'ils empruntent. Il étoit donc impossible de rendre à César ce qui appartenoit à César, et c'est à la meilleure rédactiou que nous nous sommes attaché.

Notre seconde observation porte sur de légers

changements de rédaction que nous avons fait subir à plusieurs notes. Ceux qui ont lu les commentateurs n'ignorent pas que, dans la chaleur de la discussion, ils s'accusent mutuellement d'ignorance et de pédantisme, et que souvent ils ne ménagent pas davantage le poëte qu'ils admirent. Heureux lorsqu'ils se bornent à ne trouver dans certains passages que des *antithèses triviales*, d'*énormes bévues*, des *contre-sens grossiers*, des *métaphores de capitan*, etc. Rien de semblable ne devoit se trouver dans notre commentaire. Nous avons adopté les critiques et repoussé les injures; et si le texte de la note a souffert quelques modifications, son esprit est resté le même, et nous osons croire que les commentateurs n'y ont pas perdu.

Quant à nos propres remarques, elles sont peu nombreuses, peu importantes, et cela devoit être, après les travaux de tant de critiques habiles. Une chose nouvelle sur ce grand poëte pourroit être regardée aujourd'hui comme une découverte; et sans doute les futurs commentateurs n'auront d'autres ressources que d'imiter Voltaire, qui, dans son enthousiasme pour Racine, vouloit qu'on écrivît au bas de chaque page: Beau! pathétique! harmonieux! sublime!

Suivant l'exemple donné par divers éditeurs, nous avons rapporté les passages des auteurs grecs et latins qui avoient servi de modèles à Racine. Les pièces grecques sont traduites par Geoffroy. Notre intention étoit de lui emprunter également ses traduc-

tions des auteurs latins, en les revoyant avec sévérité; mais elles nous ont paru si négligées, que nous avons douté qu'elles fussent son ouvrage. Il a donc fallu recommencer ce travail. Cependant, il est juste de le dire, chaque fois qu'un traducteur quelconque nous a offert une expression heureuse, une pensée bien rendue, nous l'avons prise sans façon. Cette méthode peut paroître nouvelle; mais nous la croyons utile. Pourquoi laisser perdre une belle inspiration dans un livre presque toujours destiné à l'oubli? Ces emprunts forcent d'ailleurs à mieux faire ce qu'on n'emprunte pas. Ainsi, loin de chercher les défauts des traducteurs, nous nous sommes appliqué à chercher leurs beautés pour nous en emparer, non comme d'un bien appartenant à nous, mais comme d'un bien appartenant au public.

Parmi nos traductions, il en est d'assez étendues: tel est un beau passage de la *Thébaïde* de Stace, plusieurs scènes de Sénèque le tragique, une lettre de Salluste, et quelques fragments de Tacite. Qu'on ne s'attende point à retrouver ici la force, la concision, l'énergie du latin. Tacite sur-tout nous a mis au désespoir: nous l'avons abandonné et repris vingt fois; et, pour nous servir d'une expression de J. J. Rousseau, un si rude jouteur nous a bientôt lassé. Dans cette lutte, où nous avons toujours été vaincu, il a bien fallu reconnoître, avec un de nos plus célèbres critiques, l'impossibilité de traduire un auteur sans altérer les formes de son style. Personne ne nous accusera sans doute de vouloir faire entendre que ce

que nous n'avons pas fait, d'autres ne pourront le faire. Il ne s'agit ici ni de l'impuissance du talent, ni de celle des traducteurs, ni de la pauvreté de la langue. Certes il y a dans Bossuet des pages aussi concises que dans Tacite; mais ce n'est pas Tacite, c'est Bossuet. Notre langue peut tout exprimer, excepté le génie des langues anciennes; et voilà, selon nous, ce qui rend une bonne traduction impossible.

La traduction des passages de l'Écriture cités dans les notes d'*Esther* et d'*Athalie* est de M. Le Maistre de Sacy. Cette traduction n'est pas toujours élégante, mais elle est toujours fidèle, et ce mérite est le premier de tous.

Il nous reste à parler du texte de cette édition. Celle de Geoffroy pouvoit nous inspirer quelque confiance, et nous l'avons prise pour base de la nôtre, mais après l'avoir collationnée sur les éditions première et seconde, publiées sous les yeux de Racine. Deux autres éditions, celles de 1676 et 1687, faites durant la vie de l'auteur, et qu'on croit avoir été revues par Boileau, ont été également lues avec soin. Nous les avons comparées avec l'édition donnée immédiatement après la mort de Racine, et avec celle d'Amsterdam, de 1743, qu'on attribue à d'Olivet, et qui est justement recherchée des amateurs. Ce travail important n'a pas été infructueux, puisqu'il nous a donné plus de soixante *variantes* inconnues des commentateurs ou éditeurs qui nous ont précédé. Il a également servi à rectifier douze ou quinze passages du texte altérés dans toutes les édi-

tions publiées de nos jours. La perfection est une chose bien difficile, puisque, malgré les recherches dont Racine n'a pas cessé d'être l'objet, nous avons pu faire une moisson si abondante. Après cet exemple, il seroit téméraire d'avancer qu'il ne reste rien à faire aux futurs éditeurs de Racine [1].

Quant aux volumes de *mélanges*, notre édition renferme deux pièces historiques qui ne se trouvent pas dans l'édition de Geoffroy, la plus complète qui ait été publiée jusqu'à ce jour. Les poésies offrent également quelques rectifications dans le texte, et trois pièces nouvelles. Enfin nous n'avons rien négligé

[1] Lorsque je parlois ainsi des éditeurs, je ne me doutois guère que je fournirois moi-même la première preuve de cette vérité. En effet, éclairé par les observations de M. de La Chapelle, commandant de l'artillerie à Amiens, j'ai cru devoir consulter les manuscrits de Racine, déposés à la Bibliothèque du Roi; et cet examen m'a fait reconnoitre que le véritable texte des Fragments historiques n'avoit pas encore été publié. Non seulement les éditeurs se sont permis de corriger le style de la plupart de ces morceaux, ainsi qu'on peut le voir aux articles SCHOMBERG et FRA-POLO, mais ils en ont supprimé plusieurs qui ne manquent pas d'intérêt (tels que les articles ALLEMAGNE, STRASBOURG, ANGLETERRE). J'ai tout rétabli; et je puis dire que les véritables Fragments historiques paroissent ici pour la première fois, ainsi que le Traité de Lucien sur la manière d'écrire l'histoire, qui avoit été entièrement dénaturé par les éditeurs.

L'examen des manuscrits de Racine a coûté près de quatre mois de travail; mais ce travail, aussi minutieux que pénible, a été récompensé par la découverte de plusieurs morceaux inédits que l'on trouvera à la fin du quatrième volume, et dont il sera fait un tirage à part, afin de compléter la première édition. (*Note de la seconde édition publiée en* 1822.)

pour compléter les œuvres de Racine, et pour les établir dans toute leur pureté. Boileau disoit que la France avoit, comme l'Italie, ses auteurs classiques, et qu'il seroit nécessaire de relever leurs beautés et leurs défauts dans des notes consacrées à ce seul objet. Notre travail est une réponse à ce vœu. Le premier poëte des temps modernes méritoit d'être assimilé aux premiers poëtes des temps anciens: nous avons fait pour lui ce qu'on a fait pour Virgile. Puissent les hommes vraiment habiles s'emparer de cette idée, et reproduire dans une suite de *Variorum* tous les classiques françois!

Pour éviter la répétition des noms, les commentateurs ont été désignés ainsi qu'il suit:

LOUIS RACINE,	L. R.
D'OLIVET,	D'O.
VOLTAIRE,	VOLT.
LUNEAU DE BOISJERMAIN,	L. B.
LA HARPE,	L.
GEOFFROY,	G.

Les notes de l'éditeur sont sans signature.

MÉMOIRES

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES DE JEAN RACINE,

PAR LOUIS RACINE.

Lorsque je fais connoître mon père, mieux que ne l'ont fait connoître jusqu'à présent ceux qui ont écrit sa vie, en rendant ce que je dois à sa mémoire, j'ai une double satisfaction : fils et père à-la-fois, je remplis un de mes devoirs envers vous, mon cher fils, puisque je mets devant vos yeux celui qui, pour la piété, pour l'amour de l'étude, et pour toutes les qualités du cœur, doit être votre modèle. J'avois toujours approuvé la curiosité que vous aviez témoignée pour entendre lire les Mémoires dans lesquels vous saviez que j'avois rassemblé diverses particularités de sa vie ; et je l'avois approuvée sans la satisfaire, parceque j'y trouvois quelque danger pour votre âge. Je craignois aussi de paroître plus prédicateur qu'historien, quand je vous dirois qu'il n'avoit eu la moitié de sa vie que du mépris pour le talent des vers, et pour la gloire que ce talent lui avoit acquise. Mais maintenant qu'à ces Mémoires je suis en état d'ajouter un recueil de ses lettres, et qu'au lieu de vous parler de lui, je puis vous le faire parler lui-même, j'espère que cet ouvrage, que j'ai fait pour vous, produira en vous les fruits que

j'en attends, par les instructions que vous y donnera celui qui doit faire sur vous une si grande impression.

Vous n'êtes pas encore en état de goûter les lettres de Cicéron, qui étoient les compagnes de tous ses voyages; mais il vous est d'autant plus aisé de goûter les siennes, que vous pouvez les regarder comme adressées à vous-même. Je parle de celles qui composent le troisième recueil.

Ne jetez les yeux sur les lettres de sa jeunesse que pour y apprendre l'éloignement que l'amour de l'étude lui donnoit du monde, et les progrès qu'il avoit déja faits, puisqu'à dix-sept ou dix-huit ans il étoit rempli des auteurs grecs, latins, italiens, espagnols, et en même temps possédoit si bien sa langue, quoiqu'il se plaigne de n'en avoir qu'*une petite teinture*, que ces lettres, écrites sans travail, sont dans un style toujours pur et naturel.

Vous ne pourrez sentir que dans quelque temps le mérite de ses lettres à Boileau, et de celles de Boileau: ne soyez donc occupé aujourd'hui que de ses dernières lettres, qui, quoique simplement écrites, sont plus capables que toute autre lecture de former votre cœur, parcequ'elles vous dévoileront le sien. C'est un père qui écrit à son fils comme à son ami. Quelle attention, sans qu'elle ait rien d'affecté, pour le rappeler à ce qu'il doit à Dieu, à sa mère et à ses sœurs! Avec quelle douceur il fait des réprimandes, quand il est obligé d'en faire! Avec quelle modestie il donne des avis! Avec quelle franchise il lui parle de la médiocrité de sa fortune! Avec quelle simplicité il lui rend compte de tout ce qui se passe dans son ménage! Et gardez-vous bien de rougir quand vous l'entendrez répéter souvent les noms de Babet, Fanchon, Madelon, Nanette, mes sœurs: apprenez au contraire en quoi il est estimable. Quand vous l'aurez connu dans sa famille, vous le goûterez mieux lorsque vous viendrez à le con-

noître sur le Parnasse; vous saurez pourquoi ses vers sont toujours pleins de sentiment.

Plutarque a déja pu vous apprendre que Caton l'ancien préféroit la gloire d'être bon mari à celle d'être grand sénateur, et qu'il quittoit les affaires les plus importantes pour aller voir sa femme, remuer et emmailloter son enfant. Cette sensibilité antique n'est-elle donc plus dans nos mœurs, et trouvons-nous qu'il soit honteux d'avoir un cœur? L'humanité, toujours belle, se plaît sur-tout dans les belles ames; et les choses qui paroissent des foiblesses puériles aux yeux d'un bel esprit, sont les vrais plaisirs d'un grand homme. Celui dont on vous a dit tant de fois, et trop souvent peut-être, que vous deviez ressusciter le nom, n'étoit jamais si content que quand, libre de quitter la cour, où il trouva dans les premières années de si grands agréments, il pouvoit venir passer quelques jours avec nous. En présence même d'étrangers, il osoit être père: il étoit de tous nos jeux; et je me souviens (je le puis écrire, puisque c'est à vous que j'écris), je me souviens de processions dans lesquelles mes sœurs étoient le clergé, j'étois le curé, et l'auteur d'*Athalie*, chantant avec nous, portoit la croix.

C'est une simplicité de mœurs si admirable, dans un homme tout sentiment et tout cœur, qui est cause qu'en copiant pour vous ses lettres, je verse à tous moments des larmes, parcequ'il me communique la tendresse dont il étoit rempli.

Oui, mon fils, il étoit né tendre, et vous l'entendrez assez dire; mais il fut tendre pour Dieu lorsqu'il revint à lui; et du jour qu'il revint à ceux qui dans son enfance lui avoient appris à le connoître, il le fut pour eux sans réserve; il le fut pour ce roi dont il avoit tant de plaisir à écrire l'histoire; il le fut toute sa vie pour ses amis; il le fut depuis son mariage et jusqu'à la fin de ses jours

pour sa femme, et pour tous ses enfants sans prédilection; il l'étoit pour moi-même, qui ne faisois guère que de naître quand il mourut, et à qui ma mémoire ne peut rappeler que ses caresses.

Attachez-vous donc uniquement à ses dernières lettres, et aux endroits de la seconde partie de ces Mémoires où il parle à un fils qu'il vouloit éloigner de la passion des vers, que je n'ai que trop écoutée, parceque je n'ai pas eu les mêmes leçons. Il lui faisoit bien connoître que les succès les plus heureux ne rendent pas le poëte heureux, lorsqu'il lui avouoit que la plus mauvaise critique lui avoit toujours causé plus de chagrin, que les plus grands applaudissements ne lui avoient fait de plaisir. Retenez sur-tout ces paroles remarquables, qu'il lui disoit dans l'épanchement d'un cœur paternel : « Ne croyez pas que ce « soient mes pièces qui m'attirent les caresses des grands. « Corneille fait des vers cent fois plus beaux que les « miens, et cependant personne ne le regarde; on ne « l'aime que dans la bouche de ses acteurs. Au lieu que « sans fatiguer les gens du monde du récit de mes ouvra- « ges, dont je ne leur parle jamais, je les entretiens de « choses qui leur plaisent. Mon talent avec eux n'est pas « de leur faire sentir que j'ai de l'esprit, mais de leur ap- « prendre qu'ils en ont. »

Vous ne connoissez pas encore le monde, vous ne pouvez qu'y paroître quelquefois, et vous n'y avez jamais paru sans vous entendre répéter que vous portiez le nom d'un poëte fameux, qui avoit été fort aimé à la cour. Qui peut mieux que ce même homme vous instruire des dangers de la poésie et de la cour? La fortune qu'il y a faite vous sera connue, et vous verrez dans ces Mémoires ses jours abrégés par un chagrin, pris à la vérité trop vivement, mais sur des raisons capables d'en donner. Vous verrez aussi que la passion des vers égara sa jeunesse,

quoique nourrie de tant de principes de religion, et que la même passion éteignit pour un temps, dans ce cœur si éloigné de l'ingratitude, les sentiments de reconnoissance pour ses premiers maîtres.

Il revint à lui-même; et sentant alors combien ce qu'il avoit regardé comme bonheur étoit frivole, il n'en chercha plus d'autre que dans les douceurs de l'amitié, et dans la satisfaction à remplir tous les devoirs de chrétien et de père de famille. Enfin ce poëte, qu'on vous a dépeint comme environné des applaudissements du monde, et accablé des caresses des grands, n'a trouvé de consolation que dans les sentiments de religion dont il étoit pénétré. C'est en cela, mon fils, qu'il doit être votre modèle; et c'est en l'imitant dans sa piété et dans les aimables qualités de son cœur, que vous serez l'héritier de sa véritable gloire, et que son nom que je vous ai transmis vous appartiendra.

Le desir que j'en ai m'a empêché de vous témoigner le desir que j'aurois encore de vous voir embrasser l'étude avec la même ardeur. Je vous ai montré des livres tout grecs, dont les marges sont couvertes de ses apostilles, lorsqu'il n'avoit que quinze ans. Cette vue, qui vous aura peut-être effrayé, doit vous faire sentir combien il est utile de se nourrir de bonne heure d'excellentes choses. Platon, Plutarque, et les lettres de Cicéron, n'apprennent point à faire des tragédies; mais un esprit formé par de pareilles lectures devient capable de tout.

Je m'aperçois qu'à la tête d'un Mémoire historique, je vous parle trop long-temps: le cœur m'a emporté; et, pour vous en expliquer les sentiments, j'ai profité de la plus favorable occasion que jamais père ait trouvée.

La Vie de mon père qui se trouve à la tête de la dernière édition de ses œuvres, faite à Paris en 1736, ne mérite aucune attention, parceque celui qui s'est donné

la peine de la faire, ne s'est pas donné celle de consulter la famille[1]. Au lieu d'une Vie ou d'un Éloge historique, on ne trouve dans l'Histoire de l'Académie Françoise, qu'une lettre de M. de Valincour, qu'il appelle lui-même *un amas informe d'anecdotes cousues bout à bout et sans ordre*. Elle est fort peu exacte, parcequ'il l'écrivoit à la hâte, en faisant valoir à M. l'abbé d'Olivet, qui la lui demandoit, la complaisance qu'il avoit d'interrompre ses occupations pour le contenter; et il appelle *corvée* ce qui pouvoit être pour lui un agréable devoir de l'amitié, et même de la reconnoissance. Personne n'étoit plus en état que lui de faire une Vie exacte d'un ami qu'il avoit fréquenté si long-temps; au lieu que les autres qui en ont voulu parler ne l'ont point du tout connu. Je ne l'ai pas connu moi-même; mais je ne dirai rien que sur le rapport de mon frère aîné, ou d'anciens amis, que j'ai souvent interrogés. J'ai aussi quelquefois interrogé l'illustre compagnon de sa vie et de ses travaux, et Boileau a bien voulu m'apprendre quelques particularités. Comme ils ont dans tous les temps partagé entre eux les faveurs des Muses et de la cour, où, appelés d'abord comme poëtes, ils surent se faire plus estimer encore par leurs mœurs que par les agréments de leur esprit, je ne séparerai point dans ces Mémoires deux amis que la mort seule a pu séparer. Pour ne point répéter cependant sur Boileau ce que ses commentateurs en ont dit, je ne rapporterai que ce qu'ils ont ignoré, ou ce qu'ils n'out pas

[1] Le peu qu'en a écrit M. Perrault dans ses Hommes illustres est vrai, parcequ'il consulta la famille, et, par la même raison, l'article du Supplément de Moréri, 1735, est exact; mais le P. Niceron et les auteurs de l'Histoire des Théâtres n'ont fait que compiler la Vie qui est à la tête de l'édition de 1736, ou la lettre de M. de Valincour, les notes de Brossette, et le Bolæana, recueil très peu sûr en plusieurs endroits. J'aurai occasion d'en parler dans la suite. (L. R.)

su exactement. La vie de deux hommes de lettres, et de deux hommes aussi simples dans leur conduite, ne peut fouruir des faits nombreux et importants; mais comme le public est toujours curieux de connoître le caractère des auteurs dont il aime les ouvrages, et que de petits détails le font souvent connoître, je serai fidèle à rapporter les plus petites choses.

Ne pouvant me dispenser de rappeler au moins en peu de mots l'histoire des piéces de théâtre de mon père, je diviserai cet ouvrage en deux parties. Dans la première je parlerai du poëte, en évitant, autant qu'il me sera possible, de redire ce qui se trouve déja imprimé en plusieurs endroits. Dans la seconde, le poëte ayant renoncé aux vers, auxquels il ne retourna que sur la fin de ses jours et comme malgré lui, je n'aurai presque à parler que de la manière dont il a vécu à la cour, dans sa famille, et avec ses amis. Je ne dois jamais louer le poëte ni ses ouvrages: le public en est le juge. S'il m'arrive cependant de louer en lui plus que ses mœurs, et si je l'approuve en tout, j'espère que je serai moi-même approuvé, et que quand même j'oublierois quelquefois la précision du style historique, mes fautes seront ou louées ou du moins excusées, parceque je dois être, plus justement encore que Tacite écrivant la vie de son beau-père, *professione pietatis aut laudatus aut excusatus.*

PREMIÈRE PARTIE.

Les Racine, originaires de la Ferté-Milon, petite ville du Valois, y sont connus depuis long-temps, comme il paroît par quelques tombes qui y subsistent encore dans la grande église, et entre autres par celle-ci :

« Cy gissent honorables personnes, Jean Racine, receveur pour « le roi notre sire et la reine, tant du domaine et duché de Valois « que des greniers à sel de la Ferté-Milon et Crespy en Valois, « mort en 1593, et dame Anne Gosset, sa femme. »

Je crois pouvoir, sans soupçon de vanité, remonter jusqu'aux aïeux que me fait connoître la charge de contrôleur du petit grenier à sel de la Ferté-Milon. La charge de receveur du domaine et du duché de Valois, que possédoit Jean Racine, mort en 1593, ayant été supprimée, Jean Racine, son fils, prit celle de contrôleur du grenier à sel de la Ferté-Milon, et épousa Marie Desmoulins, qui eut deux sœurs religieuses à Port-Royal-des-Champs. De ce mariage naquit Agnès Racine, et Jean Racine, qui posséda la même charge, et épousa en 1638 Jeanne Sconin, fille de Pierre Sconin, procureur du roi des eaux et forêts de Villers-Coterets. Leur union ne dura pas longtemps. La femme mourut le 24 janvier 1641, et le mari le 6 février 1643. Ils laissèrent deux enfants, Jean Racine, mon père, né le 21 décembre 1639, et une fille qui a vécu à la Ferté-Milon jusqu'à l'âge de quatre-vingt-douze ans. Ces deux jeunes orphelins furent élevés par

leur grand-père Sconin. Les grandes fêtes de l'année, ce bon homme traitoit toute sa famille, qui étoit fort nombreuse, tant enfants que petits-enfants. Mon père disoit qu'il étoit comme les autres invité à ce repas, mais qu'à peine on daignoit le regarder. Après la mort de Pierre Sconin, arrivée en 1650, Marie Desmoulins, qui, étant demeurée veuve, avoit vécu avec lui, se retira à Port-Royal-des-Champs [1], où elle avoit une fille religieuse, qui depuis en fut abbesse, et qui est connue sous le nom d'*Agnès de Sainte-Thècle Racine*.

Dans les premiers troubles qui agitèrent cette abbaye, quelques uns de ces fameux solitaires, qui furent obligés d'en sortir pour un temps, se retirèrent à la chartreuse de Bourg-Fontaine, voisine de la Ferté-Milon : ce qui donna lieu à plusieurs personnes de la Ferté-Milon de les connoître, et de leur entendre parler de la vie qu'on menoit à Port-Royal [2]. Voilà quelle fut la cause que les deux sœurs et la fille de Marie Desmoulins s'y firent religieuses, qu'elle-même y passa les dernières années de sa vie, et que mon père y passa les premières années de la sienne.

Il fut d'abord envoyé pour apprendre le latin dans la ville de Beauvais, dont le collège étoit sous la direction de quelques ecclésiastiques de mérite et de savoir : il y apprit les premiers principes du latin. Ce fut alors que la guerre civile s'alluma à Paris, et se répandit dans toutes les provinces. Les écoliers s'en mêlèrent aussi, et prirent parti chacun suivant son inclination. Mon père fut obli-

[1] Elle y mourut le 12 août 1663. Voyez le Nécrologe et les historiens de Port-Royal.

[2] Lorsqu'en 1638 le cardinal de Richelieu eut fait arrêter l'abbé de Saint-Cyran, il envoya ordre à Antoine Le Maistre et à Le Maistre de Séricourt de quitter Port-Royal; et les deux frères allèrent chercher une retraite à la Ferté-Milon, chez madame Vitart, tante de Racine.

gé de se battre comme les autres, et reçut au front un coup de pierre, dont il a toujours porté la cicatrice au-dessus de l'œil gauche. Il disoit que le principal de ce collége le montroit à tout le monde comme un brave; ce qu'il racontoit en plaisantant. On verra dans une de ses lettres, écrite de l'armée à Boileau, qu'il ne vantoit pas sa bravoure.

Il sortit de ce collége le premier octobre 1655, et fut mis à Port-Royal, où il ne resta que trois ans, puisque je trouve qu'au mois d'octobre 1658 il fut envoyé à Paris pour faire sa philosophie au collége d'Harcourt, n'ayant encore que quatorze ans[1]. On a peine à comprendre comment en trois ans il a pu faire à Port-Royal un progrès si rapide dans ses études. Je juge de ces progrès par les extraits qu'il faisoit des auteurs grecs et latins qu'il lisoit.

J'ai ces extraits écrits de sa main. Ses facultés, qui étoient fort médiocres, ne lui permettant pas d'acheter les belles éditions des auteurs grecs, il les lisoit dans les éditions faites à Bâle sans traduction latine. J'ai hérité de son Platon et de son Plutarque, dont les marges, chargées de ses apostilles, sont la preuve de l'attention avec laquelle il les lisoit; et ces mêmes livres font connoître l'extrême attention qu'on avoit à Port-Royal pour la pureté des mœurs, puisque dans ces éditions mêmes, quoique toutes grecques, les endroits un peu libres, ou pour mieux dire trop naïfs, qui se trouvent dans les narrations de Plutarque, historien d'ailleurs si grave, sont

[1] Il y a évidemment ici une erreur sur l'âge de Racine. Il étoit né en décembre 1639. Il sortit du collége de Beauvais, dit l'auteur des Mémoires, en octobre 1655 : il avoit donc près de seize ans. Il resta ensuite trois ans à Port-Royal, et fut envoyé, en octobre 1658, au collége d'Harcourt à Paris. Il avoit donc alors près de dix-neuf ans, et cependant il est dit dans ce paragraphe : *n'ayant encore que quatorze ans*.

effacés avec un grand soin. On ne confioit pas à un jeune homme un livre tout grec sans précaution.

M. Le Maistre, qui trouva dans mon père une grande vivacité d'esprit avec une étonnante facilité pour apprendre, voulut conduire ses études, dans l'intention de le rendre capable d'être un jour avocat : il le prit dans sa chambre, et avoit tant de tendresse pour lui, qu'il ne l'appeloit que son fils, comme on verra par ce billet, dont l'adresse est, *au petit Racine*, et que je rapporte quoique fort simple, à cause de sa simplicité même ; M. Le Maistre l'écrivit de Bourg-Fontaine, où il avoit été obligé de se retirer :

« Mon fils, je vous prie de m'envoyer au plus tôt l'Apo-« logie des SS. PP., qui est à moi, et qui est de la pre-« mière impression. Elle est reliée en veau marbré, in-4°. « J'ai reçu les cinq volumes de mes Conciles, que vous « aviez fort bien empaquetés. Je vous en remercie. Man-« dez-moi si tous mes livres sont bien arrangés sur des « tablettes, et si mes onze volumes de saint Jean Chry-« sostôme y sont ; et voyez-les de temps en temps pour les « nettoyer. Il faudroit mettre de l'eau dans des écuelles « de terre où ils sont, afin que les souris ne les rongent « pas. Faites mes recommandations à votre bonne tante, « et suivez bien ses conseils en tout. La jeunesse doit tou-« jours se laisser conduire, et tâcher de ne point s'éman-« ciper. Peut-être que Dieu nous fera revenir où vous « êtes. Cependant il faut tâcher de profiter de cet événe-« ment, et faire en sorte qu'il nous serve à nous détacher « du monde, qui nous paroît si ennemi de la piété. Bon-« jour, mon cher fils ; aimez toujours votre papa comme « il vous aime ; écrivez-moi de temps en temps. Envoyez-« moi aussi mon Tacite in-folio. »

M. Le Maistre ne fut pas long-temps absent, il eut la permission de revenir ; mais en arrivant il tomba dans la

maladie dont il mourut; et après sa mort, M. Hamon prit soin des études de mon père[1]. Entre les connoissances qu'il fit à Port-Royal, je ne dois point oublier celle de M. le duc de Chevreuse, qui a conservé toujours pour lui une amitié très vive, et qui, par les soins assidus qu'il lui rendit dans sa dernière maladie, a bien vérifié ce que dit Quintilien, que les amitiés qui commencent dans l'enfance, et que des études communes font naître, ne finissent qu'avec la vie.

On appliquoit mon père, quoique très jeune, à des études fort sérieuses. Il traduisit[2] le commencement du Banquet de Platon, fit des extraits tout grecs de quelques traités de saint Basile, et quelques remarques sur Pindare et sur Homère. Au milieu de ses occupations, son génie l'entraînoit tout entier du côté de la poésie, et son plus grand plaisir étoit de s'aller enfoncer dans les bois de l'abbaye avec Sophocle et Euripide, qu'il savoit presque par cœur. Il avoit une mémoire surprenante. Il trouva par hasard le roman grec des Amours de Théagène et de Chariclée. Il le dévoroit, lorsque le sacristain Claude Lancelot, qui le surprit dans cette lecture, lui arracha le livre et le jeta au feu[3]. Il trouva le moyen d'en avoir un

[1] M. Le Maistre mourut le 4 novembre 1658. A cette époque, Racine n'étoit plus à Port-Royal; il étoit au collége d'Harcourt depuis le mois d'octobre précédent : d'où il faut conclure que M. Hamon, médecin de Port-Royal, ne veilla pas à ses études après la mort de M. Le Maistre.

[2] S'il n'a pas fait cette traduction à Port-Royal, il l'a faite à Uzès : c'est un ouvrage de sa jeunesse. Quoique la traduction soit bonne, un fragment si peu considérable ne méritoit peut-être pas d'être imprimé; il le fut cependant chez Gandouin en 1732. On a mis à la tête une lettre sans date d'année, qui m'est inconnue, et ne se trouve point parmi les autres lettres écrites à Boileau, qui sont entre mes mains. (L. R.)

[3] Lancelot eut la plus grande part à la célèbre grammaire de Port-Royal. On lui doit aussi les meilleurs éléments des langues grecque, latine, espagnole, italienne, et plusieurs autres ouvrages. Il s'étoit chargé

autre exemplaire qui eut le même sort, ce qui l'engagea à en acheter un troisième; et pour n'en plus craindre la proscription, il l'apprit par cœur, et le porta au sacristain, en lui disant: « Vous pouvez brûler encore celui-ci « comme les autres. »

Il fit connoître à Port-Royal sa passion plutôt que son talent pour les vers, par sept odes qu'il composa sur les beautés champêtres de sa solitude, sur les bâtiments de ce monastère, sur le paysage, les prairies, les bois, l'étang, etc. [1]. Le hasard m'a fait trouver ces odes qui n'ont rien d'intéressant, même pour les personnes curieuses de tout ce qui est sorti de la plume des écrivains devenus fameux: elles font seulement voir qu'on ne doit pas juger du talent d'un jeune homme par ses premiers ouvrages. Ceux qui lurent alors ces odes ne purent pas soupçonner que l'auteur deviendroit dans peu l'auteur d'*Andromaque*.

Il étoit, à cet âge, plus heureux dans la versification latine que dans la françoise; il composa quelques pièces en vers latins, qui sont pleines de feu et d'harmonie. Je ne rapporterai pas une élégie sur la mort d'un gros chien qui gardoit la cour de Port-Royal, à la fin de laquelle il promet par ses vers l'immortalité à ce chien, qu'il nomme Rabotin:

Semper honor, Rabotine, tuus, laudesque manebunt;
Carminibus vives tempus in omne meis.

On jugera mieux de ses vers latins par la pièce suivante, que je ne donne pas entière, quoique dans l'ouvrage d'un poëte de quatorze ans tout soit excusable [2].

d'enseigner le grec à Racine, et c'étoit le plus grand service que l'érudition pût rendre au talent.

[1] Ces odes se trouvent dans cette édition. Elles sont d'un grand intérêt, puisqu'elles offrent le point d'où Racine est parti pour arriver jusqu'à *Athalie*.

[2] Il y a encore ici une erreur sur l'âge de Racine, erreur qu'il est facile

AD CHRISTUM [1].

« O qui perpetuo moderaris sidera motu,
« Fulmine qui terras imperioque regis,
« Summe Deus, magnum rebus solamen in arctis,
« Una salus famulis præsidiumque tuis, »
Sancte parens, facilem præbe implorantibus aurem,
Atque humiles placida suscipe mente preces;
« Huc adsis tantum, et propius res aspice nostras,
« Leniaque afflictis lumina mitte locis. »
Hanc tutare domum, quæ per discrimina mille,
Mille per insidias vix superesse potest.
Aspice ut infandis jacet objectata periclis,
Ut timet hostiles irrequieta manus.
Nulla dies terrore caret, finemque timoris
Innovat infenso major ab hoste metus.
Undique crudelem conspiravere ruinam,
Et miseranda parant vertere tecta solo.
Tu spes sola, Deus, miseræ. Tibi vota precesque
Fundit in immensis nocte dieque malis.
« Quem dabis æterno finem, rex magne, labori?
« Quis dabitur bellis invidiæque modus?
« Nullane post longos requies speranda tumultus?
« Gaudia sedato nulla dolore manent?
« Sicne adeo pietas vitiis vexatur inultis?
« Debita virtuti præmia crimen habet. »
Aspice virgineum castis penetralibus agmen,
Aspice devotos, sponse benigne, choros.
Hic sacra illæsi servantes jura pudoris,
Te veniente die, te fugiente vocant.

de rectifier, d'après notre observation précédente. Nous croyons devoir citer la piéce entière, en plaçant des guillemets aux vers que Louis Racine avoit supprimés.

[1] On reconnoît, dans cette piéce, un jeune homme nourri des bons poëtes latins, dont il sait employer à propos les tours et les expressions. C'est en imitant les anciens dans leur langue, que Racine est parvenu à servir à jamais de modèle dans la sienne. (G.)

Cœlestem liceat sponsum soperare precando :
  Fas sentire tui numina magna patris.
Huc qooque oos quoodam tot tempestatibus actos
  Abripuit flammis gratia sancta suis.
Ast eadem insequitur mœstis fortuna periclis :
  Ast ipso in portu sæva procella furit.
Pacem, summe Deus, pacem te poscimus omnes;
  Soccedaot longis paxque diesque malis.
Te duce disruptas pertraosiit Israel undas :
  Hos habitet portus, te duce, vera salus.
« Hic oemora, hic nollis quondam loca cognita muris,
  « Hic horrenda tuis laudibos aotra sonaot.
« Huc tua dilectas deduxit gratia turmas,
  « Hinc oe unquam Stygii moverit ira ooti. »

En parlant des ouvrages de sa première jeunesse, qu'on peut appeler son enfance, je ne dois pas oublier sa traduction des hymnes des féries du Bréviaire romain. Boileau disoit qu'il l'avoit faite à Port-Royal, et que M. de Sacy, qui avoit traduit celles des dimanches et de toutes les fêtes pour les Heures de Port-Royal, en fut jaloux; et, voulant le détourner de faire des vers, lui représenta que la poésie n'étoit point son talent. Ce que disoit Boileau demande une explication. Les hymnes des féries imprimées dans le Bréviaire romain, traduit par M. Le Tourneux, ne sont pas certainement l'ouvrage d'un jeune homme; et celui qui faisoit les odes sur les bois, l'étang, et le paysage de Port-Royal, n'étoit pas encore capable de faire de pareils vers. Je ne doute pas cependant qu'il ne soit auteur de la traduction de ces hymnes; mais il faut qu'il les ait traduites dans un âge avancé, ou qu'il les ait depuis retouchées avec tant de soin, qu'il en ait fait un nouvel ouvrage. On lit, en effet, dans les Hommes Illustres de M. Perrault, que, long-temps après les avoir composées, il leur donna la dernière perfection. La tra-

duction du Bréviaire romain fut condamnée [1] par l'archevêque de Paris, pour des raisons qui n'avoient aucun rapport à la traduction de ces hymnes. Cette condamnation donna lieu dans la suite à un mot que rapportent plusieurs personnes, et que je ne garantis pas. Le roi, dit-on, exhortoit mon père à faire quelques vers de piété: « J'en ai voulu faire, répondit-il, on les a con-« damnés. »

Il ne fut que trois ans à Port-Royal; et ceux qui savent combien il étoit avancé dans les lettres grecques et latines n'en sont point étonnés, quand ils font réflexion qu'un génie aussi vif que le sien, animé par une grande passion pour l'étude, et conduit par d'excellents maîtres, marchoit rapidement. Au sortir de Port-Royal, il vint à Paris, et fit sa logique au collége d'Harcourt, d'où il écrivit à un de ses amis:

Lisez cette pièce ignorante,
Où ma plume si peu coulante
Ne fait voir que trop clairement,
Pour vous parler sincèrement,
Que je ne suis pas un grand maître.
Hélas! comment pourrois-je l'être!
Je ne respire qu'arguments;
Ma tête est pleine à tous moments
De majeures et de mineures, etc.

En 1660, le mariage du roi ouvrit à tous les poëtes une carrière dans laquelle ils signalèrent à l'envi leur zèle et leurs talents. Mon père, très inconnu encore, entra comme les autres dans la carrière, et composa l'ode intitulée *la Nymphe de la Seine*. Il pria M. Vitart, son oncle, de la porter à Chapelain [2], qui présidoit alors sur tout le

[1] Elle fut condamnée uniquement comme version en langue vulgaire. (L. R.) Ces hymnes sont recueillies dans cette édition.

[2] Nicolas Vitart, oncle de Jean Racine, mourut en 1641. Ce ne fut donc

Parnasse, et par sa grande réputation poétique, qu'il n'avoit point encore perdue, et par la confiance qu'avoit en lui M. Colbert pour ce qui regardoit les lettres. Chapelain découvrit un poëte naissant dans cette ode, qu'il loue beaucoup; et parmi quelques fautes qu'il y remarqua, il releva la bévue du jeune homme, qui avoit mis des tritons dans la Seine. L'auteur, honoré des critiques de Chapelain, corrigea son ode; et la nécessité de changer une stance pour réparer sa bévue le mit en très mauvaise humeur contre les tritons, comme il paroit par une de ses lettres. Chapelain le prit en amitié, lui offrit ses avis et ses services, et, non content de les lui offrir, parla de lui et de son oncle si avantageusement à M. Colbert, que ce ministre lui envoya cent louis de la part du roi, et peu après le fit mettre sur l'état pour une pension de six cents livres en qualité d'homme de lettres. Les honneurs soutiennent les arts. Quel sujet d'émulation pour un jeune homme, très inconnu au public et à la cour, de recevoir de la part du roi et de son ministre une bourse de cent louis! Et quelle gloire pour le ministre qui sait découvrir les talents qui ne commencent qu'à naître, et qui ne connoit pas encore celui même qui les possède!

Il composa en ce même temps un sonnet qui, quoique fort innocent, lui attira, aussi bien que son ode, de vives réprimandes de Port-Royal, où l'on craignoit beaucoup pour lui sa passion démesurée pour les vers. On eût mieux aimé qu'il se fût appliqué à l'étude de la jurisprudence, pour se rendre capable d'être avocat, ou que du moins il eût voulu consentir à accepter quelqu'un de ces em-

pas lui qui porta à Chapelain, en 1660, l'ode intitulée *la Nymphe de la Seine*, mais bien son fils, intendant de la maison de Chevreuse. Ce fils étoit cousin germain de Jean Racine, qui lui adressa plusieurs lettres que l'on trouve dans sa correspondance.

plois qui, sans conduire à la fortune, procurent une aisance de la vie capable de consoler de l'ennui de cette espèce de travail, et de la dépendance plus ennuyeuse encore que le travail. Il ne vouloit point entendre parler d'occupations contraires au génie des muses; il n'aimoit que les vers, et craignoit en même temps les réprimandes de Port-Royal. Cette crainte étoit cause qu'il n'osoit montrer ses vers à personne, et qu'il écrivoit à un ami: « Ne « pouvant vous consulter, j'étois prêt à consulter, comme « Malherbe, une vieille servante qui est chez nous, si je « ne m'étois aperçu qu'elle est janséniste comme son « maître, et qu'elle pourroit me déceler, ce qui seroit « ma ruine entière, vu que je reçois tous les jours lettres « sur lettres, ou plutôt excommunications sur excom- « munications à cause de mon triste sonnet [1]. » Voici ce triste sonnet; il le fit pour célébrer la naissance d'un enfant de madame Vitart, sa tante [2]:

Il est temps que la nuit termine sa carrière:
Un astre tout nouveau vient de naître en ces lieux;
Déja tout l'horizon s'aperçoit de ses feux,
Il échauffe déja dans sa pointe première.

Et toi, fille du jour, qui nais devant ton père,
Belle Aurore, rougis, ou te cache à nos yeux:
Cette nuit un soleil est descendu des cieux,
Dont le nouvel éclat efface ta lumière.

Toi qui dans ton matin parois déja si grand,

[1] Ce n'est pas ce sonnet, comme le croit Louis Racine, qui attira à son père les réprimandes de Port-Royal, mais bien un sonnet composé à la louange du cardinal de Mazarin, à l'occasion de la paix des Pyrénées. Voyez la première lettre de Racine à l'abbé Le Vasseur: elle ne laisse aucun doute à ce sujet.

[2] C'est une erreur. M. Vitart, intendant de la maison de Chevreuse, chez qui Racine fut employé pendant quelques années au sortir du collége, étoit son cousin, et non son oncle.

Bel astre, puisses-tu n'avoir point de couchant !
Sois toujours en beautés une aurore naissante.

A ceux de qui tu sors puisses-tu ressembler !
Sois digne de Daphnis et digne d'Amaranthe :
Pour être sans égal, il les faut égaler.

Ce sonnet, dont il étoit sans doute très content à cause de la chute, et à cause de ce vers, *Fille du jour, qui nais devant ton père*, prouve, ainsi que les strophes des odes que j'ai rapportées, qu'il aimoit alors ces faux brillants, dont il a été depuis si grand ennemi. Les principes du bon goût, qu'il avoit pris dans la lecture des anciens et dans les leçons de Port-Royal, ne l'empêchoient pas, dans le feu de sa première jeunesse, de s'écarter de la nature, dont il s'écarte encore dans plusieurs vers de la Thébaïde. Boileau sut l'y ramener.

Il fut obligé d'aller passer quelque temps à Chevreuse, où M. Vitart, intendant de cette maison, et chargé de faire faire quelques réparations au château, l'envoya, en lui donnant le soin de ces réparations. Il s'ennuya si fort de cette occupation et de ce séjour, qui lui parut une captivité, qu'il datoit les lettres qu'il en écrivoit, *de Babylone*. On en trouvera deux parmi celles de sa jeunesse.

On songea enfin sérieusement à lui faire prendre un parti; et l'espérance d'un bénéfice le fit résoudre à aller en Languedoc, où il étoit à la fin de 1661, comme il paroît par la lettre qu'il écrivit à La Fontaine, et par celle-ci, datée du 17 janvier 1662, dans laquelle il écrit à M. Vitart : « Je passe mon temps avec mon oncle, « saint Thomas, et Virgile. Je fais force extraits de théo- « logie, et quelques uns de poésie. Mon oncle a de bons « desseins pour moi; il m'a fait habiller de noir depuis « les pieds jusqu'à la tête : il espère me procurer quelque « chose. Ce sera alors que je tâcherai de payer mes dettes.

« Je n'oublie point les obligations que je vous ai : j'en « rougis en vous écrivant : *Erubuit puer, salva res est.* « Mais cette sentence est bien fausse ; mes affaires n'en « vont pas mieux. »

Pour être au fait de cette lettre et de celles qu'on trouvera à la suite de ces Mémoires, il faut savoir qu'il avoit été appelé en Languedoc par un oncle maternel, nommé le père Sconin, chanoine régulier de Sainte-Geneviève, homme fort estimé dans cette congrégation, dont il avoit été général, et qui avoit beaucoup d'esprit. Comme il étoit inquiet et remuant, dès que le temps de son généralat fut expiré, pour s'en défaire on l'envoya à Uzès, où l'on avoit joint pour lui le prieuré de Saint-Maximin à un canonicat de la cathédrale : il étoit, outre cela, official et grand-vicaire. Ce bon homme étoit tout disposé à résigner son bénéfice à son neveu ; mais il falloit être régulier ; et le neveu, qui auroit fort aimé le bénéfice, n'aimoit point cette condition, à laquelle cependant la nécessité l'auroit fait consentir, si tous les obstacles qui survinrent ne lui eussent fait connoître qu'il n'étoit pas destiné à l'état ecclésiastique.

Par complaisance pour son oncle, il étudioit la théologie ; et en lisant saint Thomas, il lisoit aussi l'Arioste, qu'il cite souvent, avec tous les autres poëtes, dans ses premières lettres adressées à un jeune abbé Le Vasseur, qui n'avoit pas plus de vocation que lui pour l'état ecclésiastique, dont il quitta l'habit dans la suite. Dans ces lettres, écrites en toute liberté, il rend compte à son ami de ses occupations et de ses sentiments, et ne fait paroître de passion que pour l'étude et les vers. Sa mauvaise humeur contre les habitants d'Uzès, qu'il pousse un peu trop loin, semble venir de ce qu'il est dans un pays où il craint d'oublier la langue françoise, qu'il avoit une extrême envie de bien posséder. Je juge de l'étude par-

ticulière qu'il en faisoit, par des remarques écrites de sa main sur celles de Vaugelas, sur la traduction de Quinte-Curce, et sur quelques traductions de d'Ablancourt. On voit encore par ces lettres qu'il fuyoit toute compagnie, et sur-tout celle des femmes, aimant mieux la compagnie des poëtes grecs [1]. Son goût pour la tragédie lui en fit commencer une dont le sujet étoit *Théagène et Chariclée*. Il avoit conçu dans son enfance une passion extraordinaire pour Héliodore: il admiroit son style et l'artifice merveilleux avec lequel sa fable est conduite. Il abandonna enfin cette tragédie, dont il n'a rien laissé, ne trouvant pas vraisemblablement que des aventures romanesques méritassent d'être mises sur la scène tragique [2]. Il retourna à Euripide, et y prit le sujet de *la Thébaïde*, qu'il avança beaucoup, en même temps qu'il s'appliquoit à la théologie.

Quoique alors la plus petite chapelle lui parût une fortune, las enfin des incertitudes de son oncle, et des obstacles que faisoit renaître continuellement un moine nommé dom Cosme, dont il se plaint beaucoup dans ses lettres, il revint à Paris, où il fit connoissance avec Molière, et acheva *la Thébaide*.

Il donna d'abord son ode intitulée *la Renommée aux Muses*, et la porta à la cour, où il falloit qu'il eût quelques protecteurs, puisqu'il dit dans une de ses lettres: « *La Renommée* a été assez heureuse; M. le comte de

[1] On croit cependant que ce fut à cette époque, et pendant son séjour dans cette délicieuse coutrée, qu'il éprouva les premiers traits de cette passion dout il fut dans la suite un si habile peintre.

[2] Il présenta cette tragédie à Molière, alors directeur du théâtre du Palais-Royal, et qui avoit la réputation de bien accueillir les jeunes auteurs. Molière entrevit sans doute dans cette production, toute foible qu'elle étoit, le germe d'un heureux talent; il encouragea le jeune homme, loua ses dispositions; on assure même qu'il le secourut de sa bourse, et lui prêta cent louis, l'excitant à traiter le sujet de la Thébaide, comme plus théâtral.

« Saint-Aignan la trouve fort belle : je ne l'ai pas trouvé « au lever du roi, mais j'y ai trouvé Molière, à qui le roi « a donné assez de louanges. J'en ai été bien aise pour « lui, et il a été bien aise aussi que j'y fusse présent. » On peut juger par ces paroles que le jeune roi aimoit déja à voir les poëtes à sa cour. Il fit payer à mon père une gratification de six cents livres, pour lui donner le moyen de continuer son application aux belles-lettres, comme il est dit dans l'ordre signé par M. Colbert, le 26 août 1664.

La Thébaïde fut jouée la même année ; et comme je ne trouve rien qui m'apprenne de quelle manière elle fut reçue, je n'en dirai rien davantage. Je ne dois parler ici qu'historiquement de ses tragédies, et presque tout ce que j'en puis dire d'historique se trouve ailleurs [1]. Je laisse aux auteurs de l'Histoire du Théâtre françois le soin de recueillir ces particularités, dont plusieurs sont peu curieuses, et toutes fort incertaines, parcequ'il n'en a rien raconté dans sa famille ; et je ne suis pas mieux instruit qu'un autre de ce temps de sa vie, dont il ne parloit jamais [2].

[1] Il est dit, dans le Nécrologe de Port-Royal, que, « lié avec les savants « solitaires qui habitoient le désert de Port-Royal, cette solitude lui fit « produire la Thébaïde. » Ces paroles, que les auteurs de l'Histoire des Théâtres rapportent avec surprise, ne prouvent que la simplicité de celui qui a écrit cet article, et qui, n'ayant jamais, selon les apparences, lu de tragédies, s'est imaginé, à cause de ce titre, *la Thébaïde*, que celle-ci avoit quelque rapport à une solitude. Il se trompe aussi quand il dit que cette tragédie fut commencée à Port-Royal. (L. R.)

[2] La Grange-Chancel disoit avoir entendu dire à des amis particuliers de Racine que, pressé par le peu de temps que lui avoit donné Molière pour composer cette pièce, il y avoit fait entrer, sans presque aucun changement, deux récits entiers tirés de l'Antigone de Rotrou, jouée en 1638. Ces morceaux disparurent dans l'impression de la Thébaïde. Quelques commentateurs donnent un autre motif à l'insertion de ces morceaux. Ils disent que Racine n'avoit traité le sujet de la Thébaïde qu'avec une ex-

Le jeune Despréaux, qui n'avoit que trois ans plus que lui, étoit connu de l'abbé Le Vasseur, qui lui porta l'ode de *la Renommée*, sur laquelle Despréaux fit des remarques qu'il mit par écrit. Le poëte critiqué trouva les re-

trême défiance, et que, tourmenté par la crainte qu'on ne l'accusât d'avoir voulu lutter contre Rotrou, il prit le parti de lui emprunter un récit qui passoit alors pour un morceau inimitable. Pour mettre le lecteur à même de comparer les deux récits, nous rapporterons ici celui de Rotrou :

« Là commence l'approche, où l'ardeur qui les presse
« Pratique aux premiers coups quelque art et quelque adresse.
« Ils passent sans effet et d'une et d'autre part;
« Mais bientôt la fureur l'emporte dessus l'art.
« Chacun vouloit porter, et chacun vouloit rendre,
« Quitte pour attaquer le soin de se défendre;
« Et tous deux, tout danger à leur rage soumis,
« S'exposent aussi nus que s'ils étoient amis:
« Mais après que, pareils de force et de courage,
« Ils ont gardé long-temps un égal avantage,
« De Polynice enfin le sort guide le bras;
« Il pousse un coup mortel qui porte l'autre à bas.
« . . . .
« Le roi tombe, et son sang coule sur la poussière;
« Mais en sa chute encor sa haine se soutient;
« Et son cœur voit éclore un espoir qu'il contient.
« Couleur ni mouvement ne reste à son visage;
« Il semble que des sens il ait perdu l'usage;
« Il se réserve tout pour un dernier effort,
« Et sait encor tromper dans les bras de la mort.
« Polynice, ravi d'une fausse victoire,
« Dont bientôt sa défaite effacera la gloire,
« Levant les mains au ciel, s'écrie à haute voix :
« Soyez bénis, ô dieux! justes juges des rois :
« Thebes, dessus ma tête apporte ta couronne,
« Elle est mienne, et le sang par deux fois me la donne;
« Apporte, cette vue hâtera son trépas;
« Ma tête achèvera l'office de mon bras.
« Il s'approche à ces mots, lui veut ôter l'épée.
« Mais sa main est à peine à cette œuvre occupée,
« Que l'autre, ramassant un reste de vigueur,
« Que la haine entretient à l'entour de son cœur,
« Retire un peu le bras, puis, le poussant d'adresse,
« Lui met le fer au sein, que mourant il y laisse.
« Polynice à ce coup, mortellement atteint, etc. »

marques très judicieuses, et eut une extrême envie de connoître son critique. L'ami commun lui en procura la connoissance, et forma les premiers nœuds de cette union si constante et si étroite, qu'il est comme impossible de faire la vie de l'un sans faire la vie de l'autre. J'ai déja prévenu que je rapporterois de celle de Boileau les particularités que ses commentateurs n'apprennent point, ou n'apprennent qu'imparfaitement, parcequ'ils n'étoient pas mieux instruits.

Il n'étoit point né à Paris, comme on l'a toujours écrit, mais à Crône, petit village près Villeneuve-Saint-Georges: son père y avoit une maison, où il passoit tout le temps des vacances du palais; et ce fut le premier novembre 1636 que ce onzième enfant y vint au monde. Pour le distinguer de ses frères, on le surnomma *Despréaux*, à cause d'un petit pré qui étoit au bout du jardin. Quelque temps après, une partie du village fut brûlée, et les registres de l'église ayant été consumés dans cet incendie, lorsque Boileau, dans le temps qu'on recherchoit les usurpateurs de la noblesse, en vertu de la déclaration du 4 septembre 1696, fut injustement attaqué, il ne put, faute d'extrait baptistaire, prouver sa naissance que par le registre de son père. Il eut à souffrir dans son enfance l'opération de la taille, qui fut mal faite, et dont il lui resta pour toute sa vie une très grande incommodité. On lui donna pour logement dans la maison paternelle une guérite au-dessus du grenier, et quelque temps après on l'en fit descendre, parcequ'on trouva le moyen de lui construire un petit cabinet dans ce grenier, ce qui lui faisoit dire qu'il avoit commencé sa fortune par descendre au grenier; et il ajoutoit, dans sa vieillesse, qu'il n'accepteroit pas une nouvelle vie, s'il falloit la commencer encore par une jeunesse aussi pénible. La simplicité de sa physionomie et de son caractère faisoit

dire à son père, en le comparant à ses autres enfants: « Pour Colin, ce sera un bon garçon qui ne dira mal de « personne. »

Après ses premières études, il voulut s'appliquer à la jurisprudence; il suivit le barreau, et même plaida une cause, dont il se tira fort mal. Comme il étoit près de la commencer, le procureur s'approcha de lui pour lui dire: « N'oubliez pas de demander que la partie soit in- « terrogée sur faits et articles. — Et pourquoi, lui ré- « pondit Boileau, la chose n'est-elle pas déja faite? Si « tout n'est pas prêt, il ne faut donc pas me faire plai- « der. » Le procureur fit un éclat de rire, et dit à ses confrères: « Voilà un jeune avocat qui ira loin; il a de « grandes dispositions. » Il n'eut pas l'ambition d'aller plus loin: il quitta le palais, et alla en Sorbonne; mais il la quitta bientôt par le même dégoût. Il crut, comme dit M. de Boze dans son éloge historique, y trouver encore la chicane sous un autre habit. Prenant le parti de *dormir chez un greffier la grasse matinée*, il se livra tout entier à son génie, qui l'emportoit vers la poésie; et lorsqu'on lui représenta que, s'il s'attachoit à la satire, il se feroit des ennemis qui auroient toujours les yeux sur lui, et ne chercheroient qu'à le décrier: « Eh « bien! répondit-il, je serai honnête homme, et je ne les « craindrai point. »

Il prit d'abord Juvénal pour son modèle, persuadé que notre langue étoit plus propre à imiter la force de ce style que l'élégante simplicité du style d'Horace. Il changea bientôt de sentiment. Sa première satire fut celle-ci: *Damon, ce grand auteur*, etc. Il la fit tout entière dans le goût de Juvénal; et, pour en imiter le ton de déclamation, il la finissoit par la description des embarras de Paris. Il s'aperçut que la pièce étoit trop longue, et devenoit languissante; il en retrancha cette description,

dont il fit une satire à part. Son second ouvrage fut la satire qui est aujourd'hui la septième dans le recueil de ses œuvres : *Muse, changeons de style*, etc. Après celle-ci il en adressa une à Molière, et fit son Discours au roi. Ensuite il entreprit la satire du festin et celle sur la noblesse, travaillant à toutes les deux en même temps, et imitant Juvénal dans l'une et Horace dans l'autre. Ses ennemis débitèrent que, dans la satire sur la noblesse, il avoit eu dessein de railler M. de Dangeau. Il n'en eut jamais la pensée. Il l'adressoit d'abord à M. de La Rochefoucauld ; mais, trouvant que ce nom, qui devoit revenir plusieurs fois, n'avoit pas de grace en vers, il prit le parti d'adresser l'ouvrage à M. de Dangeau, le seul homme de la cour, avec M. de La Rochefoucauld, qu'il connût alors.

[1] La satire du festin eut pour fondement un repas qu'on lui donna à Château-Thierry, où il étoit allé se promener avec La Fontaine, qui ne fut pas du repas, pendant lequel le lieutenant-général de la ville lâcha ces phrases : « Pour moi, j'aime le beau françois... Le Cor-« neille est quelquefois joli. » Ces deux phrases donnerent au poëte, mécontent peut-être de la chère, l'idée de la description d'un repas également ennuyeux par l'ordonnance et par la conversation des convives. Il composa ensuite la satire à M. Le Vayer, et celle qu'il adresse à son esprit. Celle-ci fut très mal reçue lorsqu'il en fit les premières lectures. Il la lut chez M. de Brancas, en présence de madame Scarron, depuis madame de Maintenon, et de madame de La Sablière. La pièce fut

[1] Boileau, qui avoit quelques obligations à Brossette, à cause d'une rente à Lyon qu'il lui faisoit payer, lui donnoit quelques éclaircissements sur ses ouvrages, quand il les lui demandoit ; mais Brossette, n'ayant pas vécu avec lui familièrement, n'a pas été instruit de tout, et son commentaire, où il y a de bonnes choses, est fort imparfait. (L. R.)

si peu goûtée, qu'il n'eut pas le courage d'en finir la lecture. Pour se consoler de cette disgrace, il fit la satire sur l'homme, qui eut autant de succès que l'autre en avoit eu peu.

Comme il ne vouloit pas faire imprimer ses satires, tout le monde le recherchoit pour les lui entendre réciter. Un autre talent que celui de faire des vers le faisoit encore rechercher : il savoit contrefaire ceux qu'il voyoit, jusqu'à rendre parfaitement leur démarche, leurs gestes, et leur ton de voix. Il m'a raconté qu'ayant entrepris de contrefaire un homme qui venoit d'exécuter une danse fort difficile, il exécuta avec la même justesse la même danse, quoiqu'il n'eût jamais appris à danser. Il amusa un jour le roi, en contrefaisant devant lui tous les comédiens. Le roi voulut qu'il contrefît aussi Molière, qui étoit présent, et demanda ensuite à Molière s'il s'étoit reconnu. « Nous « ne pouvons, répondit Molière, juger de notre ressem« blance; mais la mienne est parfaite, s'il m'a aussi bien « imité qu'il a imité les autres. » Quoique ce talent, qui le faisoit rechercher dans les parties de plaisir, lui procurât des connoissances agréables pour un jeune homme, il m'a avoué qu'enfin il en eut honte, et qu'ayant fait réflexion que c'étoit faire un personnage de baladin, il y renonça, et n'alla plus aux repas où on l'invitoit que pour réciter ses ouvrages, qui le rendirent bientôt très fameux.

Il se fit un devoir de n'y nommer personne, même dans les traits de railleries qui avoient pour fondement des faits très connus. Son Alidor, *qui veut rendre à Dieu ce qu'il a pris au monde*, étoit si connu alors, qu'au lieu de dire la maison de l'Institution, on disoit souvent par plaisanterie la maison de la Restitution. Il ne nommoit pas d'abord Chapelain : il avoit mis *Patelin;* et ce fut la seule chose qui fâcha Chapelain. *Pourquoi*, disoit-il, *dé-*

figurer mon nom? Chapelain étoit fort bon homme, et, content du bien que le satirique disoit de ses mœurs, lui pardonnoit le mal qu'il disoit de ses vers. Gilles Boileau, ami de Chapelain et de Cotin, ne fut pas si doux : il traita avec beaucoup de hauteur son cadet, lui disant qu'il étoit bien hardi d'oser attaquer ses amis. Cette réprimande ne fit qu'animer davantage Despréaux contre ces deux poëtes. Ce Gilles Boileau, de l'Académie françoise, avoit aussi, comme l'on sait, du talent pour les vers. Tous ses frères avoient de l'esprit. L'abbé Boileau, depuis docteur de Sorbonne, s'est fait connoître par des ouvrages remarquables par les sujets et par le style. M. Pui-Morin, qui fut contrôleur des Menus, étoit très aimable dans la société; mais l'amour du plaisir le détourna de toute étude. Ce fut lui qui, étant invité à un grand repas par deux juifs fort riches, alla à midi chercher son frère Despréaux, et le pria de l'accompagner, l'assurant que ces messieurs seroient charmés de le connoître. Despréaux, qui avoit quelques affaires, lui répondit qu'il n'étoit pas en humeur de s'aller réjouir. Pui-Morin le pressa avec tant de vivacité, que son frère, perdant patience, lui dit d'un ton de colère : « Je ne veux point aller manger chez des co-« quins qui ont crucifié notre Seigneur. — Ah ! mon frère, « s'écria Pui-Morin en frappant du pied contre terre, « pourquoi m'en faites-vous souvenir lorsque le dîner est « prêt, et que ces pauvres gens m'attendent? » Il s'avisa un jour, devant Chapelain, de parler mal de la Pucelle : « C'est bien à vous à en juger, lui dit Chapelain, vous qui « ne savez pas lire. » Pui-Morin lui répondit : « Je ne sais « que trop lire, depuis que vous faites imprimer, » et fut si content de sa réponse, qu'il voulut la mettre en vers. Mais comme il ne put en venir à bout, il eut recours à son frère et à mon père, qui tournèrent ainsi cette réponse en épigramme :

Froid, sec, dur, rude auteur, digne objet de satire,
De ne savoir pas lire oses-tu me blâmer?
Hélas! pour mes péchés, je n'ai su que trop lire
Depuis que tu fais imprimer.

Mon père représenta que le premier hémistiche du second vers rimant avec le vers précédent et avec l'avant-dernier vers, il valoit mieux dire *de mon peu de lecture.* Molière décida qu'il falloit conserver la première façon: « Elle est, lui dit-il, la plus naturelle; et il faut sacrifier « toute régularité à la justesse de l'expression: c'est l'art « même qui doit nous apprendre à nous affranchir des « règles de l'art. »

Molière étoit alors de leur société, dont étoient encore La Fontaine et Chapelle, et tous faisoient de continuelles réprimandes à Chapelle sur sa passion pour le vin. Boileau, le rencontrant un jour dans la rue, lui en voulut parler. Chapelle lui répondit: « J'ai résolu de m'en cor« riger; je sens la vérité de vos raisons. pour achever de « me persuader, entrons ici; vous me parlerez plus à votre « aise. » Il le fit entrer dans un cabaret, et demanda une bouteille, qui fut suivie d'une autre. Boileau, en s'animant dans son discours contre la passion du vin, buvoit avec lui, jusqu'à ce qu'enfin le prédicateur et le nouveau converti s'enivrèrent.

Je reviens à l'histoire des tragédies de mon père, qui, après avoir achevé celle d'*Alexandre*, la voulut montrer à Corneille, pour recevoir les avis du maître du théâtre. M. de Valincour rapporte ce fait dans sa lettre à M. l'abbé d'Olivet, et m'a assuré qu'il le tenoit de mon père même. Corneille, après avoir entendu la lecture de la pièce, dit à l'auteur qu'il avoit un grand talent pour la poésie, mais qu'il n'en avoit point pour la tragédie; et il lui conseilla de s'appliquer à un autre genre. Ce jugement, très sincère sans doute, fait voir qu'on peut avoir de

grands talents, et être un mauvais juge des talents.

Il y avoit alors deux troupes de comédiens; celle de Molière, et celle de l'hôtel de Bourgogne[1]. L'*Alexandre* fut joué d'abord par la troupe de Molière; mais l'auteur, mécontent des acteurs, leur retira sa pièce, et la donna aux comédiens de l'hôtel de Bourgogne: il fut cause en même temps que la meilleure actrice de Molière le quitta pour passer sur le théâtre de Bourgogne; ce qui mortifia Molière, et causa entre eux deux un refroidissement qui dura toujours, quoiqu'ils se rendissent mutuellement justice sur leurs ouvrages. On verra bientôt de quelle manière Molière parla de la comédie des *Plaideurs;* et le lendemain de la première représentation du *Misanthrope*, qui fut très malheureuse, un homme, qui crut faire plaisir à mon père, courut lui annoncer cette nouvelle, en lui disant: « La pièce est tombée: rien n'est si froid; vous « pouvez m'en croire; j'y étois. — Vous y étiez, reprit « mon père, et je n'y étois pas; cependant je n'en croirai « rien, parcequ'il est impossible que Molière ait fait une « mauvaise pièce. Retournez-y, et examinez-la mieux. »

Alexandre eut beaucoup de partisans et de censeurs, puisque Boileau, qui composa, cette même année 1665, sa troisième satire, y fait dire à son campagnard:

Je ne sais pas pourquoi l'on vante l'Alexandre.

La lecture de cette tragédie fit écrire à Saint-Évremond

[1] C'est ainsi que cette pièce, dans sa naissance, fut jouée par les deux troupes; mais dans l'Histoire du Théâtre françois, tome IX, il est dit qu'elle fut jouée le même jour sur les deux théâtres: ce qui n'est pas vraisemblable. (L. R.) L'assertion de Louis Racine est détruite par la gazette en vers de Robinet, qui écrivoit jour par jour tout ce qui arrivoit de curieux à Paris. Ce gazetier parle du succès de la pièce, et dit expressément que Racine produisit *en même temps* l'Alexandre sur *les deux théâtres françois*. Ce genre de succès est unique; mais Racine le paya trop cher, puisqu'il lui fit perdre l'affection de Molière.

« que la vieillesse de Corneille ne l'alarmoit plus, et qu'il « n'avoit plus à craindre de voir finir avec lui la tragédie :» et cet aveu de Saint-Évremond dut consoler le poëte de la critique que le même écrivain, dont les jugements avoient alors un grand crédit, fit de cette même tragédie. Il est vrai qu'elle avoit plusieurs défauts, et que le jeune auteur s'y livroit encore à sa prodigieuse facilité de rimer. Boileau sut la modérer par ses conseils, et s'est toujours vanté de lui avoir appris à rimer difficilement[1].

Ce fut enfin l'année suivante que les satires de Boileau parurent imprimées. On lit dans le *Bolæana* par quelle raison on fut près de révoquer le privilége que le libraire avoit obtenu par adresse, et l'indifférence de Boileau sur cet événement. Jamais poëte n'eut tant de répugnance à donner ses ouvrages au public. Il s'y vit forcé, lorsqu'on lui en montra une édition faite furtivement, et remplie de fautes. A cette vue, il consentit à remettre son manuscrit, et ne voulut recevoir aucun profit du libraire. Il donna en 1674, avec la même générosité, ses Épîtres, son Art poétique, le Lutrin et le Traité du Sublime. Quoique fort économe de son revenu, il étoit plein de noblesse dans les sentiments : il m'a assuré que jamais libraire ne lui avoit payé un seul de ses ouvrages; ce qui l'avoit rendu

[1] « Il me souvient, dit l'abbé Dubos, de ce que dit M. Despréaux à M. Racine concernant la facilité de faire des vers. Ce dernier venoit de donner sa tragédie d'*Alexandre* lorsqu'il se lia d'amitié avec l'auteur de l'*Art poétique*. Racine lui dit, en parlant de son travail, qu'il avoit une facilité surprenante à faire ses vers. « Je veux, répondit Despréaux, vous « apprendre à faire des vers avec peine, et vous avez assez de talent pour « le savoir bientôt. » Racine disoit que Despréaux lui avoit tenu parole. M. Despréaux, dit le commentateur de Boileau, faisoit ordinairement le second vers avant le premier; c'est un des plus grands secrets de la poésie, pour donner aux vers beaucoup de sens et de force. Il conseilla à M. Racine de suivre cette méthode. Il disoit à ce propos : « Je lui ai appris « à rimer difficilement. »

hardi à railler dans son Art poétique, chant IV, les auteurs qui *mettent leur Apollon aux gages d'un libraire*, et qu'il n'avoit fait les deux vers qui précèdent,

> Je sais qu'un noble esprit peut sans honte et sans crime
> Tirer de son travail un tribut légitime,

que pour consoler mon père, qui avoit retiré quelque profit de l'impression de ses tragédies. Le profit qu'il en tira fut très modique; et il donna dans la suite *Esther* et *Athalie* au libraire, de la manière dont Boileau avoit donné tous ses ouvrages.

Andromaque, qui parut en 1667, fit connoître que le jeune poëte à qui Boileau avoit appris à rimer difficilement avoit en peu de temps fait de grands progrès. Mais je suis obligé d'interrompre l'histoire de ses tragédies pour raconter celle de deux ouvrages d'une nature bien différente.

Le public ne les attendoit ni d'un jeune homme occupé de tragédies, ni d'un élève de Port-Royal. La vivacité du poëte, qui se crut offensé dans son talent, ce qu'il avoit de plus cher, lui fit oublier ce qu'il devoit à ses premiers maîtres, et l'engagea à entrer, sans réflexion, dans une querelle qui ne le regardoit pas.

Desmarets de Saint-Sorlin, que le mauvais succès de son *Clovis* avoit rebuté, las d'être poëte, voulut être prophète, et prétendit avoir la clef de l'Apocalypse. Il annonça une armée de cent quarante-quatre mille victimes, qui rétabliroit, sous la conduite du roi, la vraie religion. Par tous les termes mystiques qu'inventoit son imagination échauffée, il en avoit déja échauffé plusieurs autres. Il eut l'honneur d'être foudroyé par M. Nicole, qui écrivit contre lui les lettres qu'il intitula *Visionnaires*, parcequ'il les écrivoit contre un grand visionnaire, auteur de la comédie des *Visionnaires*. Il fit remarquer, dans la première

de ces lettres, que ce prétendu illuminé ne s'étoit d'abord fait connoître dans le monde que par des romans et des comédies: « qualités, ajouta-t-il, qui ne sont pas fort hono-« rables au jugement des honnêtes gens, et qui sont hor-« ribles, considérées suivant les principes de la religion « chrétienne. Un faiseur de romans et un poëte de théâtre « est un empoisonneur public, non des corps, mais des « ames. Il se doit regarder comme coupable d'une infinité « d'homicides spirituels, ou qu'il a causés en effet, ou « qu'il a pu causer. »

Mon père, à qui sa conscience reprochoit des occupations qu'on regardoit à Port-Royal comme très criminelles, se persuada que ces paroles n'avoient été écrites que contre lui, et qu'il étoit celui qu'on appeloit un empoisonneur public. Il se croyoit d'autant mieux fondé dans cette persuasion, qu'à cause de sa liaison avec les comédiens il avoit été comme exclus de Port-Royal par une lettre de la mère Racine, sa tante, qui est si bien écrite, qu'on ne sera pas fâché de la lire.

GLOIRE A JÉSUS-CHRIST

ET AU TRÈS SAINT SACREMENT.

« Ayant appris que vous aviez dessein de faire ici un « voyage, j'avois demandé permission à notre mère de « vous voir, parceque quelques personnes nous avoient « assurées que vous étiez dans la pensée de songer sérieu-« sement à vous; et j'aurois été bien aise de l'apprendre « par vous-même, afin de vous témoigner la joie que « j'aurois, s'il plaisoit à Dieu de vous toucher: mais j'ai « appris depuis peu de jours une nouvelle qui m'a tou-« chée sensiblement. Je vous écris dans l'amertume de « mon cœur, et en versant des larmes que je voudrois « pouvoir répandre en assez grande abondance devant

« Dieu pour obtenir de lui votre salut, qui est la chose « du monde que je souhaite avec le plus d'ardeur. J'ai « donc appris avec douleur que vous fréquentiez plus que « jamais des gens dont le nom est abominable à toutes les « personnes qui ont tant soit peu de piété, et avec raison, « puisqu'on leur interdit l'entrée de l'église, et la com- « munion des fidèles, même à la mort, à moins qu'ils ne « se reconnoissent. Jugez donc, mon cher neveu, dans « quel état je puis être, puisque vous n'ignorez pas la « tendresse que j'ai toujours eue pour vous, et que je n'ai « jamais rien desiré sinon que vous fussiez tout à Dieu « dans quelque emploi honnête. Je vous conjure donc, « mon cher neveu, d'avoir pitié de votre ame, et de ren- « trer dans votre cœur pour y considérer sérieusement « dans quel abyme vous vous êtes jeté. Je souhaite que ce « qu'on m'a dit ne soit pas vrai: mais si vous êtes assez « malheureux pour n'avoir pas rompu un commerce qui « vous déshonore devant Dieu et devant les hommes, vous « ne devez pas penser à nous venir voir; car vous savez « bien que je ne pourrois pas vous parler, vous sachant « dans un état si déplorable, et si contraire au christia- « nisme. Cependant je ne cesserai point de prier Dieu qu'il « vous fasse miséricorde, et à moi en vous la faisant, « puisque votre salut m'est si cher. »

Voilà une de ces lettres que son neveu, dans sa ferveur pour les théâtres, appeloit des excommunications. Il crut donc que M. Nicole, en parlant contre les poëtes, avoit eu dessein de l'humilier: il prit la plume contre lui et contre tout Port-Royal, et il fit une lettre pleine de traits piquants, qui, pour les agréments du style, fut goûtée de tout le monde. « Je ne sais, dit l'auteur de la conti- « nuation de l'Histoire de l'Académie françoise, si nous « avons rien de mieux écrit ni de plus ingénieux en notre

« langue. » Les ennemis de Port-Royal encouragèrent le jeune écrivain à continuer, et même, à ce qu'on prétend, lui firent espérer un bénéfice. Tandis que M. Nicole et les autres solitaires de Port-Royal gardoient le silence, il parut deux réponses, dont la première, fort solide, et qui fut d'abord attribuée à M. de Saey, étoit de M. du Bois : la seconde, fort inférieure, étoit de M. Barbier d'Aucour. Mon père connut bien au style qu'elles ne venoient pas de Port-Royal, et il les méprisa. Mais peu après, ces deux mêmes réponses parurent dans une édition des Visionnaires, faite en Hollande, en deux volumes; et il étoit écrit dans l'avertissement, à la tête de cette édition, qu'on avoit inséré « dans ce recueil les deux réponses faites « à un jeune homme qui, s'étant chargé de l'intérêt com- « mun de tout le théâtre, avoit conté des histoires faites à « plaisir, parceque ces deux réponses feroient plaisir, « ayant pour leur bonté partagé les juges, dont les uns « estimoient plus la première, tandis que les autres se dé- « claroient hautement pour la seconde. »

Mon père, moins piqué de ces deux réponses que du soin que messieurs de Port-Royal prenoient de les faire imprimer dans leurs ouvrages avec un pareil avertissement, fit contre eux la seconde lettre, et mit à la tête une préface qui n'a jamais été imprimée, et qu'il assaisonna des mêmes railleries qui règnent dans les deux lettres. Après avoir dit qu'il n'y a point de plaisir à rire avec des gens délicats qui se plaignent qu'on les déchire dès qu'on les nomme, et qui, aussi sensibles que les gens du monde, ne souffrent volontiers que les mortifications qu'ils s'imposent à eux-mêmes, il s'adressoit ainsi à M. Nicole directement: « Je demande à ce vénérable « théologien en quoi j'ai erré, si c'est dans le droit ou « dans le fait. J'ai avancé que la comédie étoit innocente : « le Port-Royal dit qu'elle est criminelle; mais je ne

« crois pas qu'on puisse taxer ma proposition d'hérésie; « c'est bien assez de la taxer de témérité. Pour le fait, « ils n'ont nié que celui des capucins; encore ne l'out-ils « pas nié tout entier. Toute la grace que je lui demande « est qu'il ne m'oblige pas non plus à croire un fait qu'il « avance, lorsqu'il dit que le monde fut partagé entre « les deux réponses qu'on fit à ma lettre, et qu'on dis- « puta long-temps laquelle des deux étoit la plus belle: « il n'y eut pas la moindre dispute là-dessus, et d'une « commune voix elles furent jugées aussi froides l'une « que l'autre. Mais tout ce qu'on fait pour ces messieurs « a un caractère de bonté que tout le monde ne connoît « pas.

« Il est aisé de connoître, ajoutoit-il, par le soin qu'il « ont pris d'immortaliser ces réponses, qu'ils y avoient « plus de part qu'ils ne disoient. A la vérité, ce n'est pas « leur coutume de laisser rien imprimer pour eux qu'ils « n'y mettent quelque chose du leur. Ils portent aux « docteurs les approbations toutes dressées. Les avis de « l'imprimeur sont ordinairement des éloges qu'ils se « donnent à eux-mêmes; et l'on scelleroit à la chancelle- « rie des privilèges fort éloquents, si leurs livres s'impri- « moient avec privilège. »

Content de cette préface et de sa seconde lettre, il alla montrer ces nouvelles productions à Boileau, qui, toujours amateur de la vérité, quoiqu'il n'eût encore aucune liaison avec Port-Royal, lui représenta que cet ouvrage feroit honneur à son esprit, mais n'en feroit pas à son cœur, parcequ'il attaquoit des hommes fort estimés, et le plus doux de tous [1], auquel il avoit lui-même, comme

[1] M. Nicole, qui avoit régenté la troisième à Port-Royal, avoit été son maître. Tout le monde sait quelle étoit sa douceur: il subsistoit du profit de ses ouvrages; et le grand débit des trois volumes de la Perpétuité fit dire dans le public qu'il profitoit du travail d'autrui, parcequ'on croyoit

aux autres, de grandes obligations. « Eh bien! répondit « mon père, pénétré de ce reproche, le public ne verra « jamais cette seconde lettre. » Il retira tous les exemplaires qu'il put trouver de la première; et elle étoit devenue fort rare, lorsqu'elle parut dans des journaux. Brossette, qui la fit imprimer dans son édition de Boileau, quoiqu'elle n'eût aucun rapport aux ouvrages de cet auteur, joignit en note que le Port-Royal, « alarmé « d'une lettre qui le menaçoit d'un écrivain aussi redou- « table que Pascal, trouva le moyen d'apaiser et de rega- « gner le jeune Racine. » Brossette étoit fort mal instruit. Le Port-Royal garda toujours le silence, et ne fit aucune démarche pour la réconciliation. Mon père fit lui seul, dans la suite, toutes les démarches que je dirai. On n'ignore pas le repentir qu'il a témoigné; et un jour il fit une réponse si humble à un de ses confrères, qui l'attaqua dans l'Académie par une plaisanterie au sujet de ce démêlé, que personne dans la suite n'osa le railler sur le même sujet. Lorsque Brossette fit imprimer la

cet ouvrage commun entre lui et M. Arnauld, qui avoit seulement mis un chapitre de sa façon dans le premier volume, et ne vit pas les autres. M. Nicole souffrit ces discours sans y répondre. Lorsque le P. Bouhours, en écrivant sur la langue françoise, releva plusieurs expressions des traductions de Port-Royal, M. de Sacy dit qu'il ne se soumettroit point à ces remarques: M. Nicole dit qu'il se corrigeroit, et en effet n'employa point dans les *Essais de morale* celles qui lui parurent justement critiquées. Dans les petits troubles qui arrivoient à Port-Royal sur quelques diversités de sentiments, il ne prenoit aucun parti, disant qu'il n'étoit point des guerres civiles. Madame de Longueville, qui, de l'envie de connoître les hommes fameux, passoit souvent, comme bien d'autres, à l'ennui de les voir trop long-temps, ne changea jamais à l'égard de M. Nicole, qu'elle trouvait fort poli. Dans les conversations où il étoit contredit, ce qui arrivoit plus d'une fois, elle prenoit toujours son parti; ce qui lui fit dire, quand elle mourut, qu'il avoit perdu tout son crédit: « J'ai même, disoit-il, perdu « mon abbaye, » parcequ'elle l'appeloit toujours M l'abbé Nicole (L. R.)

première lettre, il ne connoissoit pas la seconde, qui n'étoit connue de personne, ni de nous-mêmes. Elle fut trouvée, je ne sais par quel hasard, dans les papiers de M. l'abbé Dupin; et ceux qui en furent les maîtres après sa mort la firent imprimer.

Je reprends l'histoire des pièces de théâtre, et je viens à *Andromaque*. Elle fut représentée en 1667, et fit, au rapport de M. Perrault, à-peu-près le même bruit que *le Cid* avoit fait dans les premières représentations. On voit, par l'épître dédicatoire, que l'auteur avoit eu auparavant l'honneur de la lire à Madame: il remercie son altesse royale des conseils qu'elle a bien voulu lui donner. Cette pièce coûta la vie à Montfleuri, célèbre acteur: il y représenta le rôle d'Oreste avec tant de force, qu'il s'épuisa entièrement: ce qui fit dire à l'auteur du Parnasse réformé, que tout poète désormais voudra avoir l'honneur de faire crever un comédien.

La tragédie d'*Andromaque* eut trop d'admirateurs pour n'avoir pas d'ennemis. Saint-Évremond ne fut ni du nombre des ennemis, ni du nombre des admirateurs, puisqu'il n'en fit que cet éloge: « Elle a bien l'air « des belles choses; il ne s'en faut presque rien qu'il n'y « ait du grand. »

Un comédien, nommé Subligny, se signala par une critique en forme de comédie [1]. Elle ne fut pas inutile à

[1] Subligny n'étoit pas comédien, il étoit avocat, ou du moins il en prenoit le titre. Sa comedie étoit intitulée *la Folle Querelle*, ou *la Critique d'Andromaque*. Elle fut jouée au mois de mai 1668, et imprimée la même année. Il annonçoit dans la préface avoir trouvé plus de trois cents fautes de sens dans *Andromaque*. *La Folle Querelle* a été réimprimée dans un recueil en deux volumes in-12 de Dissertations sur plusieurs tragédies de Corneille et de Racine, publié par l'abbé Granet. Subligny donna des leçons de versification à la célèbre comtesse de La Suze. On a de lui une traduction des fameuses *Lettres portugaises*, *la Fausse Clélie*, roman médiocre, et plusieurs opuscules pour et contre Racine.

l'auteur critiqué, qui corrigea, dans la seconde édition d'*Andromaque*, quelques négligences de style, et laissa néanmoins subsister certains tours nouveaux, que Subligny mettoit au nombre des fautes de style, et qui, ayant été approuvés depuis comme tours heureux, sont devenus familiers à notre langue. Les critiques les plus sérieuses contre cette pièce tombèrent sur le personnage de Pyrrhus, qui parut au grand Condé trop violent et trop emporté, et que d'autres accusèrent d'être un malhonnête homme, parcequ'il manque de parole à Hermione. L'auteur, au lieu de répondre à une critique si peu solide, entreprit de faire dans sa tragédie suivante le portrait d'un parfaitement honnête homme. C'est ce que Boileau donne à penser quand il dit à son ami, en lui représentant l'avantage qu'on retire des critiques:

Au Cid persécuté Cinna doit sa naissance;
Et ta plume peut-être aux censeurs de Pyrrhus
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.

La comédie des *Plaideurs* précéda *Britannicus*, et parut en 1668. En voici l'origine:

Mon père avoit enfin obtenu un bénéfice, puisque le privilège de la première édition d'*Andromaque*, qui est du 28 décembre 1667, est accordé au sieur Racine, prieur de l'Épinay: titre qui ne lui est plus donné dans un autre privilège accordé quelques mois après, parcequ'il n'étoit déja plus prieur. Boileau le fut huit ou neuf ans; mais quand il reconnut qu'il n'avoit point de dispositions pour l'état ecclésiastique, il se fit un devoir de remettre le bénéfice entre les mains du collateur; et pour remplir un autre devoir encore plus difficile, après avoir calculé ce que le prieuré lui avoit rapporté pendant le temps qu'il l'avoit possédé, il fit distribuer cette somme aux

pauvres, et principalement aux pauvres du lieu: rare exemple donné par un poete accusé d'aimer l'argent.

Son ami eût imité une si belle action, s'il eût eu à restituer des biens d'église: mais sa vertu ne fut jamais à une pareille épreuve. A peine eut-il obtenu son bénéfice, qu'un régulier vint le lui disputer, prétendant que ce prieuré ne pouvoit être possédé que par un régulier: il fallut plaider; et voilà ce procès « que ni ses juges ni « lui n'entendirent, » comme il le dit dans la Préface des *Plaideurs*. C'étoit ainsi que la Providence lui opposoit toujours de nouveaux obstacles pour entrer dans l'état ecclésiastique, où il ne vouloit entrer que par des vues d'intérêt. Fatigué enfin du procès, las de voir des avocats et de solliciter des juges, il abandonna le bénéfice, et se consola de cette perte par une comédie contre les juges et les avocats.

Il faisoit alors de fréquents repas chez un fameux traiteur [1] où se rassembloient Boileau, Chapelle, Furetière, et quelques autres. D'ingénieuses plaisanteries égayoient ces repas, où les fautes étoient sévèrement punies. Le poëme de *la Pucelle*, de Chapelain, étoit sur une table, et on régloit le nombre de vers que devoit lire un coupable, sur la qualité de sa faute. Elle étoit fort grave quand il étoit condamné à en lire vingt vers; et l'arrêt qui condamnoit à lire la page entière étoit l'arrêt de mort. Plusieurs traits de la comédie des *Plaideurs* furent le fruit de ces repas: chacun s'empressoit d'en fournir à l'auteur. M. de Brilhac, conseiller au parlement de Paris, lui apprenoit les termes de palais. Boileau lui fournit

[1] C'étoit un cabaret à l'enseigne du *Mouton blanc*. Ce cabaret existe encore avec la même enseigne, place Saint-Jean. C'est dans une de ces réunions que furent esquissés les premiers traits de cette plaisanterie de *Chapelain décoiffé par La Serre*, qui courut dans le public sans l'aveu des auteurs.

l'idée de la dispute entre Chicaneau et la Comtesse : il avoit été témoin de cette scène, qui s'étoit passée chez son frère le greffier, entre un homme très connu alors, et une comtesse, que l'actrice qui joua ce personnage contrefit jusqu'à paroître sur le théâtre avec les mêmes habillements, comme il est rapporté dans le Commentaire sur la seconde satire de Boileau [1]. Plusieurs autres traits de cette comédie avoient également rapport à des personnes alors très connues ; et par l'Intimé, qui, dans la cause du chapon, commence, comme Cicéron, *pro Quintio : Quæ res duæ plurimum possunt... gratia et elo-*

[1] L'original de cette comtesse, dit un commentateur de Racine, étoit la comtesse de Crissé, plaideuse de profession, et qui avoit dissipé en mauvais procès une fortune considérable. Le parlement, d'après les demandes de la famille, lui fit défense d'intenter à l'avenir aucun procès sans avoir pris d'abord l'avis par écrit de deux avocats qui lui furent nommés par la cour. Cette interdiction de plaider la rendit furieuse, et elle passoit ses jours à tourmenter ses juges et ses avocats. Un jour qu'elle avoit été porter ses plaintes chez le greffier Jérôme Boileau, frère de Despréaux, elle y rencontra un cousin issu de germain de celui-ci, ancien président à la cour des monnoies, qui, ayant perdu tout son bien par mauvaise conduite, cherchoit les occasions de se rendre nécessaire. C'étoit le même homme qui, dans la satire III de Boileau, se trouve dépeint

Avec sa mine étique,
Son rabat jadis blanc, et sa perruque antique.

Il s'avisa de vouloir donner des conseils à l'obstinée plaideuse, qui les écouta d'abord avec avidité, et les reçut avec quelque soumission ; mais un malentendu qui survint entre eux, dans la chaleur de la conversation, fit croire à la comtesse que le donneur d'avis avoit voulu l'insulter ; elle changea aussitôt de ton, et l'accabla d'injures. Boileau, témoin de cette scène, ne laissa pas passer l'occasion de la faire mettre sur le théâtre Dans le portrait de la femme de Dandin, qui

Eût du buvetier emporté les serviettes,
Plutôt que de rentrer au logis les mains nettes,

on eut en vue la femme du lieutenant-criminel Tardieu, si connue par son avarice sordide, sa rapacité scandaleuse, et sa fin tragique, arrivée en 1665. (Anon.)

quentia, etc., on désignoit un avocat qui s'étoit servi du même exorde dans la cause d'un pâtissier contre un boulanger [1]. Soit que ces plaisanteries eussent attiré des ennemis à cette pièce, soit que le parterre ne fût pas d'abord sensible au sel attique dont elle est remplie, elle fut mal reçue; et les comédiens, dégoûtés de la seconde représentation, n'osèrent hasarder la troisième. Molière, qui étoit présent à cette seconde représentation, quoique alors brouillé avec l'auteur, ne se laissa séduire ni par aucun intérêt particulier, ni par le jugement du public: il dit tout haut, en sortant, que cette comédie étoit excellente, et que ceux qui s'en moquoient méritoient qu'on se moquât d'eux. Un mois après, les comédiens, représentant à la cour une tragédie, osèrent donner à la suite cette malheureuse pièce. Le roi en fut frappé, et ne crut pas déshonorer sa gravité ni son goût par des éclats de rire si grands, que la cour en fut étonnée.

Louis XIV jugea de la pièce comme Molière en avoit jugé. Les comédiens, charmés d'un succès qu'ils n'avoient pas espéré, pour l'annoncer plus promptement à l'auteur, revinrent toute la nuit à Paris, et allèrent le réveiller. Trois carrosses, pendant la nuit, dans une rue où l'on n'étoit pas accoutumé d'en voir pendant le jour, réveillèrent le voisinage [2]: on se mit aux fenêtres; et

[1] Voici une autre anecdote qui avoit beaucoup amusé le Palais. Un avocat, nommé Montauban, connu par la longueur de ses plaidoyers, ayant un jour été interpellé par le premier président de répondre s'il seroit long, avoit répondu que oui; sur quoi le président, à ce que raconte Ménage, lui répliqua: « du moins vous êtes de bonne foi. » Cette anecdote a fourni un trait à la nouvelle pièce.

[2] Racine logeoit alors à l'hôtel des Ursins, dans la Cité. Depuis il changea plusieurs fois de logement, comme on le verra dans une note sur sa lettre à Boileau du 21 mai 1692. Nous nous contenterons de remarquer ici qu'il habitoit la rue des Maçons-Sorbonne, lorsqu'il composa *Athalie*, imprimée en 1691, et la rue des Marais-Saint-Germain, lors-

comme on savoit qu'un conseiller des requêtes avoit fait un grand bruit contre la comédie des *Plaideurs*, on ne douta point de la punition du poëte qui avoit osé railler les juges en plein théâtre. Le lendemain tout Paris le croyoit en prison, tandis qu'il se félicitoit de l'approbation que la cour avoit donnée à sa pièce, dont le mérite fut enfin reconnu à Paris.

L'année suivante, 1669, il reçut une gratification de douze cents livres, sur un ordre particulier de M. Colbert [1].

Britannicus, qui parut en 1669, eut aussi beaucoup de contradictions à essuyer, et l'auteur avoue dans sa préface qu'il craignit quelque temps que cette tragédie n'eût une destinée malheureuse [2]. Je ne connois cepen-

qu'il mourut en 1699. Son dernier appartement a été successivement occupé par mademoiselle Le Couvreur et mademoiselle Clairon.

[1] En voici la copie. « Maître Charles-le-Bègue, conseiller du roi, tréso« rier-général de ses bâtiments, nous vous mandons que des deniers de « votre charge de la présente année, même de ceux destinés par sa ma« jesté pour les pensions et gratifications des gens de lettres, tant françois « qu'étrangers, qui excellent en toutes sortes de sciences, vous payiez « comptant au sieur Racine la somme de douze cents livres, que nous lui « avons ordonnée pour la pension et gratification que sa majesté lui a ac« cordée, en considération de son application aux belles-lettres, et des « pièces de théâtre qu'il donne au public. Rapportant la présente, et « quittance sur ce suffisante, ladite somme de douze cents livres sera pas« sée et allouée en la dépense de vos comptes, par messieurs des comptes « à Paris; lesquels nous prions ainsi le faire sans difficulté. Fait à Paris, « le dernier jour de décembre 1668. COLBERT. LA MOTTE COQUART. » (L. R.)

[2] Il y avoit à l'hôtel de Bourgogne un banc où les auteurs avoient coutume de se réunir pour juger les pièces nouvelles, et qu'on appeloit *le banc formidable*. Le jour de la première représentation de *Britannicus*, ils se dispersèrent, afin de ne donner aucun soupçon de leur projet. Boursault étoit du nombre; il n'aimoit pas Racine. Il nous a laissé sur cette représentation des détails remplis de misérables plaisanteries, mais qui nous apprennent une circonstance qui mérite d'être conservée; c'est que

dant aucune critique imprimée dans le temps contre *Britannicus*. Ces sortes de critiques, à la vérité, tombent peu après dans l'oubli; mais il se trouve toujours dans la suite quelque faiseur de recueil qui veut les en retirer. Tout est bon pour ceux qui, moins curieux de la reconnoissance du public que de la rétribution du libraire, n'ont d'autre ambition que celle de faire imprimer un livre nouveau; et dans le recueil des pièces fugitives faites sur les tragédies de nos deux poëtes fameux, qu'en 1740 Gissey imprima en deux volumes, je ne trouve rien sur *Britannicus*.

On sait l'impression que firent sur Louis XIV quelques

Boileau se distingua dans cette occasion par son zèle à servir son ami, et qu'il prenoit un si grand intérêt à la pièce, que les différentes passions qu'exprimoient les acteurs se peignoient tour-à-tour sur son visage; d'où l'on pourroit conclure qu'il étoit moins insensible qu'on ne l'a pensé généralement. Boileau sut apprécier *Britannicus*, et à la fin de la pièce il courut vers Racine; et l'embrassant avec transport en présence d'un grand nombre de personnes, il lui dit : « Voilà ce que vous avez fait de mieux. » Boursault rapporte encore que des connoisseurs auprès desquels il s'étoit trouvé avoient jugé les vers *fort épurés*, mais qu'Agrippine leur avait paru fière sans sujet, Burrhus vertueux sans dessein, Britannicus amoureux sans jugement, Narcisse lâche sans prétexte, Junie constante sans fermeté, et Néron cruel sans malice. A ce jugement il suffira d'opposer celui-ci d'un moderne critique : « Burrhus nous offre le modèle de la véritable vertu qui sait en imposer au vice et se faire honorer dans la cour même la plus corrompue; Agrippine nous retrace les folies et les malheurs de l'ambition; Narcisse nous montre comment de vils flatteurs aplanissent aux princes la route du crime; on frémit en voyant le sort du monde entre les mains d'un jeune homme dont l'éducation a d'abord comprimé les mauvaises inclinations, mais qui, séduit par le pouvoir suprême, commence à secouer le joug de ses instituteurs pour se livrer à des scélérats. La jeunesse, la franchise et la générosité de Britannicus, la candeur, la modestie noble de Junie, répandent sur ce tableau politique une teinte douce d'intérêt et de sensibilité; le développement du caractère de Néron est un chef-d'œuvre; les portraits d'Agrippine, de Burrhus, de Narcisse, sont dignes de Tacite, le plus grand peintre de l'antiquité. »

vers de cette pièce. Lorsque Narcisse rapporte à Néron les discours qu'on tient contre lui, il lui fait entendre qu'on raille son ardeur à briller par des talents qui ne doivent point être les talents d'un empereur:

Il excelle à conduire un char dans la carrière,
A disputer des prix indignes de ses mains,
A se donner lui-même en spectacle aux Romains,
A venir prodiguer sa voix sur un théâtre.....

Ces vers frappèrent le jeune monarque, qui avoit quelquefois dansé dans les ballets; et quoiqu'il dansât avec beaucoup de noblesse, il ne voulut plus paroître dans aucun ballet, reconnoissant qu'un roi ne doit point se donner en spectacle. On trouvera ce que je dis ici confirmé par une des lettres de Boileau.

Ceux qui ajoutent foi en tout au *Bolæana* croient que Boileau, qui trouvoit les vers de *Bajazet* trop négligés, trouvoit aussi le dénouement de *Britannicus* puéril, et reprochoit à l'auteur d'avoir fait Britannicus trop petit devant Néron. Il y a grande apparence que M. de Monchenay, mal servi par sa mémoire lorsqu'il composa ce recueil, s'est trompé en cet endroit. Je n'ai jamais entendu dire que Boileau eût fait de pareilles critiques; je sais seulement qu'il engagea mon père à supprimer une scène entière de cette pièce avant que de la donner aux comédiens; et par cette raison cette scène n'est encore connue de personne. Ces deux amis avoient un égal empressement à se communiquer leurs ouvrages avant que de les montrer au public, égale sévérité de critique l'un pour l'autre, et égale docilité. Voici cette scène que Boileau avoit conservée, et qu'il nous a remise: elle étoit la première du troisième acte.

BURRHUS, NARCISSE.

BURRHUS.

Quoi! Narcisse, au palais obsédant l'empereur,
Laisse Britannicus en proie à sa fureur!
Narcisse, qui devroit d'une amitié sincère
Sacrifier au fils tout ce qu'il tient du père;
Qui devroit, en plaignant avec lui son malheur,
Loin des yeux de César détourner sa douleur!
Voulez-vous qu'accablé d'horreur, d'inquiétude,
Pressé du désespoir qui suit la solitude,
Il avance sa perte en voulant l'éloigner,
Et force l'empereur à ne plus l'épargner?
Lorsque de Claudius l'impuissante vieillesse
Laissa de tout l'empire Agrippine maîtresse,
Qu'instruit du successeur que lui gardoient les dieux,
Il vit déja son nom écrit dans tous les yeux;
Ce prince, à ses bienfaits mesurant votre zèle,
Crut laisser à son fils un gouverneur fidèle,
Et qui, sans s'ébranler, verroit passer un jour
Du côté de Néron la fortune et la cour.
Cependant aujourd'hui sur la moindre menace
Qui de Britannicus présage la disgrace,
Narcisse, qui devoit le quitter le dernier,
Semble dans le malheur le plonger le premier.
César vous voit par-tout attendre son passage.

NARCISSE.

Avec tout l'univers je viens lui rendre hommage,
Seigneur: c'est le dessein qui m'amène en ces lieux.

BURRHUS.

Près de Britannicus vous le servirez mieux.
Craignez-vous que César n'accuse votre absence?
Sa grandeur lui répond de votre obéissance.
C'est à Britannicus qu'il faut justifier
Un soin dont ses malheurs se doivent défier.
Vous pouvez sans péril respecter sa misère;
Néron n'a point juré la perte de son frère;

Quelque froideur qui semble altérer leurs esprits,
Votre maître n'est point au nombre des proscrits.
Néron même en son cœur, touché de votre zèle,
Vous en tiendroit peut-être un compte plus fidèle
Que de tous ces respects vainement assidus,
Oubliés dans la foule aussitôt que rendus.

NARCISSE.

Ce langage, seigneur, est facile à comprendre;
Avec quelque bonté César daigne m'entendre:
Mes soins trop bien reçus pourroient vous irriter...
A l'avenir, seigneur, je saurai l'éviter.

BURRHUS.

Narcisse, vous réglez mes desseins sur les vôtres:
Ce que vous avez fait, vous l'imputez aux autres.
Ainsi lorsqu'inutile au reste des humains,
Claude laissoit gémir l'empire entre vos mains,
Le reproche éternel de votre conscience
Condamnoit devant lui Rome entière au silence.
Vous lui laissiez à peine écouter vos flatteurs,
Le reste vous sembloit autant d'accusateurs
Qui, prêts à s'élever contre votre conduite,
Alloient de nos malheurs développer la suite;
Et, lui portant les cris du peuple et du sénat,
Lui demander justice au nom de tout l'état.
Toutefois pour César je crains votre présence:
Je crains, puisqu'il vous faut parler sans complaisance,
Tous ceux qui, comme vous, flattant tous ses desirs,
Sont toujours dans son cœur du parti des plaisirs.
Jadis à nos conseils l'empereur plus docile
Affectoit pour son frère une bonté facile,
Et de son rang pour lui modérant la splendeur,
De sa chute à ses yeux cachoit la profondeur.
Quel soupçon aujourd'hui, quel desir de vengeance
Rompt du sang des Césars l'heureuse intelligence?
Junie est enlevée, Agrippine frémit;
Jaloux et sans espoir Britannicus gémit:
Du cœur de l'empereur son épouse bannie,

D'un divorce à toute heure attend l'ignominie.
Elle pleure; et voilà ce que leur a coûté
L'entretien d'un flatteur qui veut être écouté.

NARCISSE.

Seigneur, c'est un peu loin pousser la violence;
Vous pouvez tout : j'écoute, et garde le silence.
Mes actions un jour pourront vous repartir :
Jusque-là.....

BURRHUS.

Puissiez-vous bientôt me démentir!
Plût aux dieux qu'en effet ce reproche vous touche!
Je vous aiderai même à me fermer la bouche.
Sénèque, dont les soins devroient me soulager,
Occupé loin de Rome, ignore ce danger.
Réparons, vous et moi, cette absence funeste :
Du sang de nos Césars réunissons le reste.
Rapprochons-les, Narcisse, au plus tôt, dès ce jour,
Tandis qu'ils ne sont point séparés sans retour.

On ne trouve rien dans cette scène qui ne réponde au reste de la versification; mais son ami craignit qu'elle ne produisît un mauvais effet sur les spectateurs : « Vous les « indisposerez, lui dit-il, en leur montrant ces deux « hommes ensemble. Pleins d'admiration pour l'un, et « d'horreur pour l'autre, ils souffriront pendant leur en- « tretien. Convient-il au gouverneur de l'empereur, à cet « homme si respectable par son rang et sa probité, de « s'abaisser à parler à un misérable affranchi, le plus « scélérat de tous les hommes? Il le doit trop mépriser « pour avoir avec lui quelque éclaircissement. Et d'ail- « leurs quel fruit espère-t-il de ses remontrances? Est-il « assez simple pour croire qu'elles feront naître quelques « remords dans le cœur de Narcisse? Lorsqu'il lui fait « connoître l'intérêt qu'il prend à Britannicus, il découvre « son secret à un traître; et au lieu de servir Britannicus,

« il en précipite la perte. » Ces réflexions parurent justes, et la scène fut supprimée.

Cette pièce fit connoître que l'auteur n'étoit pas seulement rempli des poëtes grecs, et qu'il savoit également imiter les fameux écrivains de l'antiquité. Que de vers heureux, et combien d'expressions énergiques prises dans Tacite! Tout ce que Burrhus dit à Néron quand il se jette à ses pieds, et qu'il tâche de l'attendrir en faveur de Britannicus, est un extrait de ce que Sénèque a écrit de plus beau dans son Traité sur la Clémence, adressé à ce même Néron. Ce passage du panégyrique de Trajan par Pline, *Insulas quas modo senatorum, jam delatorum turba compleverat*, etc., a fourni ces deux beaux vers:

Les déserts, autrefois peuplés de sénateurs,
Ne sont plus habités que par leurs délateurs.

M. de Fontenelle, dans la Vie de Corneille, son oncle, nous dit que *Bérénice* fut un duel. En effet, ce vers de Virgile:

Infelix puer atque impar congressus Achilli,

fut appliqué alors par quelques personnes au jeune combattant, à qui cependant la victoire demeura. Elle ne fut pas même disputée; la partie n'étoit pas égale. Corneille n'étoit plus le Corneille du *Cid* et des *Horaces;* il étoit devenu l'auteur d'*Agésilas.* Une princesse [1], fameuse par son esprit et par son amour pour la poésie, avoit engagé les deux rivaux à traiter ce même sujet. Ils lui donnèrent en cette occasion une grande preuve de leur obéissance, et les deux *Bérénices* parurent en même temps, en 1670 [2].

[1] Henriette-Anne d'Angleterre. (L. R.)

[2] C'est par l'entremise du marquis de Dangeau que cette auguste princesse avoit déterminé Corneille à traiter le même sujet; mais elle ne put jouir du plaisir de voir la lutte des deux rivaux; la cour pleuroit encore

L'abbé de Villars voulut faire briller son esprit aux dépens de l'une et de l'autre pièce; ses plaisanteries furent trouvées très fades, et ses critiques parurent outrées à Subligny lui-même, qui, prenant alors la défense du même poëte dont il avoit critiqué l'*Andromaque*, fit voir que l'écrivain ingénieux du *Peuple élémentaire* n'entendoit pas les matières poétiques. Tout sert aux auteurs sages. L'abbé de Villars avoit vivement relevé cette exclamation, *Dieux!* échappée à Bérénice. L'auteur, en reconnoissant sa faute, en corrigea deux autres de la même nature, dont son critique ne s'étoit pas aperçu. Bérénice disoit à la fin du premier acte :

> Rome entière, en ce même moment,
> Fait des vœux pour Titus, et, par des sacrifices,
> De son règne naissant consacre les prémices.
> Je prétends quelque part à des souhaits si doux :
> Phénice, allons nous joindre aux vœux qu'on fait pour nous.

Et dans l'acte suivant Bérénice disoit à Titus :

> Pourquoi des immortels attester la puissance?

Dans la seconde édition, l'auteur changea ces expressions, qu'il avoit mises dans la bouche de Bérénice sans faire attention qu'elle étoit Juive.

Sa tragédie, quoique honorée du suffrage du grand Condé par l'heureuse application qu'il avoit faite de ces deux vers:

> Depuis trois ans entiers chaque jour je la vois,
> Et crois toujours la voir pour la première fois,

fut très peu respectée sur le théâtre Italien. Il assista à

sa mort prématurée, lorsque les deux pièces furent représentées pour la première fois.

cette parodie bouffonne, et y parut rire comme les autres; mais il avouoit à ses amis qu'il n'avoit ri qu'extérieurement. La rime indécente qu'Arlequin mettoit à la suite de *la reine Bérénice* le chagrinoit au point de lui faire oublier le concours du public à sa pièce, les larmes des spectateurs, et les éloges de la cour. C'étoit dans de pareils moments qu'il se dégoûtoit du métier de poëte, et qu'il faisoit résolution d'y renoncer: il reconnoissoit la foiblesse de l'homme, et la vanité de notre amour-propre, que si peu de chose humilie. Il fut encore frappé d'un mot de Chapelle, qui fit plus d'impression sur lui que toutes les critiques de l'abbé de Villars, qu'il avoit su mépriser. Ses meilleurs amis vantoient l'art avec lequel il avoit traité un sujet si simple, en ajoutant que le sujet n'avoit pas été bien choisi. Il ne l'avoit pas choisi; la princesse que j'ai nommée lui avoit fait promettre qu'il le traiteroit: et comme courtisan, il s'étoit engagé. « Si je « m'y étois trouvé, disoit Boileau, je l'aurois bien em- « pêché de donner sa parole. » Chapelle, sans louer ni critiquer, gardoit le silence. Mon père enfin le pressa vivement de se déclarer: « Avouez-moi en ami, lui dit-il, « votre sentiment. Que pensez-vous de *Bérénice?* — Ce « que j'en pense? répondit Chapelle: Marion pleure, Ma- « rion crie, Marion veut qu'on la marie. » Ce mot, qui fut bientôt répandu, a été depuis attribué mal-à-propos à d'autres.

La parodie bouffonne, faite sur le théâtre Italien, les railleries de Saint-Évremond, et le mot de Chapelle, ne consoloient pas Corneille, qui voyoit la *Bérénice*, rivale de la sienne, raillée et suivie, tandis que la sienne étoit entièrement abandonnée.

Il avoit depuis long-temps de véritables inquiétudes, et n'en avoit point fait mystère à son ami Saint-Évremond, lorsque, le remerciant des éloges qu'il avoit reçus de lui

dans sa Dissertation sur l'*Alexandre*, il lui avoit écrit: « Vous m'honorez de votre estime dans un temps où il « semble qu'il y ait un parti fait pour ne m'en laisser au- « cune. C'est un merveilleux avantage pour moi, qui ne « peux douter que la postérité ne s'en rapporte à vous. « Aussi je vous avoue que je pense avoir quelque droit de « traiter de ridicules ces vains trophées qu'on établit sur « les anciens héros refondus à notre mode. »

Cette critique injuste a ébloui quelques personnes, surtout depuis qu'un écrivain célèbre l'a renouvelée[1]. « Pour- « quoi, dit-il, ces héros ne nous font-ils pas rire? c'est « que nous ne sommes pas savants; nous ignorons les « mœurs des Grecs et des Romains. Il faudroit, pour en « rire, des gens éclairés. La chose est assez risible; mais il « manque *des rieurs.* » Quand le parterre seroit rempli de gens instruits des mœurs grecques et romaines, les rieurs manqueroient encore, puisque ceux qui ont formé leur goût dans les lettres grecques et romaines connoissent encore mieux que les autres le mérite de ces tragédies, qui paroissoient *risibles* à M. de Fontenelle. Le souvenir d'une ancienne épigramme peut-il rester si long-temps sur le cœur?

Corneille étoit excusable, quand il cherchoit quelques prétextes pour se consoler. Il avoit des chagrins, et ces chagrins lui avoient fait prendre en mauvaise part une plaisanterie de la comédie des *Plaideurs*, où ce vers du *Cid*,

Ses rides sur son front ont gravé ses exploits,

est appliqué à un vieux sergent. « Ne tient-il donc, disoit- « il, qu'à un jeune homme de venir ainsi tourner en ri- « dicule les vers des gens? » L'offense n'étoit pas grave, mais il n'étoit pas de bonne humeur.

[1] M. de Fontenelle, dans son Histoire du Théâtre.

Segrais rapporte qu'étant auprès de lui à la représentation de *Bajazet*, qui fut joué en 1672, Corneille lui fit observer que tous les personnages de cette pièce avoient, sous des habits turcs, des sentiments françois. « Je ne le « dis qu'à vous, ajouta-t-il: d'autres croiroient que la ja- « lousie me fait parler. » Eh! pourquoi s'imaginer que les Turcs ne savent pas exprimer comme nous les sentiments de la nature? Si Corneille eût voulu jeter les yeux sur tant de lauriers et sur tant d'années dont il étoit chargé, il n'auroit point compromis une gloire qui ne pouvoit plus croître. Tantôt il se flattoit que ses rivaux attendoient sa mort avec impatience, ce qui lui faisoit dire:

Si mes quinze lustres
Font encor quelque peine aux modernes illustres,
S'il en est de fâcheux jusqu'à s'en chagriner,
Je n'aurai pas long-temps à les importuner.

Tantôt s'imaginant que les pièces qu'on préféroit aux siennes ne devoient leur succès qu'aux brigues, il disoit:

Pour me faire admirer je ne fais point de ligues;
J'ai peu de voix pour moi, mais je les ai sans brigues;
Et mon ambition, pour faire plus de bruit,
Ne les va point quêter de réduit en réduit.....
Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée.....

Son malheur venoit de sa tendresse inconcevable pour les enfants de sa vieillesse, qu'il croyoit que tout le monde devoit admirer comme il les admiroit. Cependant il étoit obligé d'avoir recours à la troupe des comédiens du Marais, parceque celle de l'hôtel de Bourgogne, occupée des pièces de son rival, refusoit les siennes. Les pièces du grand Corneille refusées par les comédiens! *O vieillesse ennemie!* A quelle humiliation est exposé un poëte qui veut l'être trop long-temps!

Si Corneille avoit ses chagrins, son rival avoit aussi les

siens. Il entendoit dire souvent que les beautés de ses tragédies étoient des beautés de mode, qui ne dureroient pas. Madame de Sévigné, comme beaucoup d'autres, se faisoit une vertu de rester fidèle à ce qu'elle appeloit *ses vieilles admirations*. Voici quelques endroits de ses lettres qui feront connoître les différents discours qu'on tenoit alors; et ces endroits, quoique pleins de jugements précipités, plairont à cause de ce style qu'on admire dans une dame, et qui fait lire tant de lettres qui n'apprennent presque rien. C'est ainsi qu'elle parle de *Bajazet* avant que de l'avoir vu. « Racine a fait une tragédie qui s'ap-« pelle *Bajazet*, et qui lève la paille. Vraiment elle ne va « pas en *empirando* comme les autres. M. de Tallard dit « qu'elle est autant au-dessus des pièces de Corneille, que « celles de Corneille sont au-dessus de celles de Boyer : « voilà ce qui s'appelle louer. Il ne faut point tenir les « vérités captives, nous en jugerons par nos yeux et par « nos oreilles.

Du bruit de Bajazet mon ame importunée

« fait que je veux aller à la comédie; enfin nous en juge-« rons [1]... »

Après avoir vu la pièce elle l'envoie à sa chère fille, en lui disant : « Voilà *Bajazet*: si je pouvois vous envoyer la « Champmêlé, vous trouveriez la pièce bonne, mais sans « elle, elle perd la moitié de son prix. Je suis folle de Cor-« neille !.... Vous avez jugé très juste et très bien de *Ba-*

[1] On croit que c'est la mort de Monaldeschi, assassiné à Fontainebleau par les ordres et sous les yeux de Christine, reine de Suède, qui suggéra à Racine l'idée de composer sa tragédie de *Bajazet*. Cette pièce parut en effet cinq ans après l'évènement qu'elle semble rappeler. Les compilateurs d'anecdotes disent encore que Racine, dans les quatre fameux vers où il peint *l'imbécile Ibrahim*, avoit en en vue Richard, fils de Cromwell, qu'on s'étonnoit alors de voir vivre dans l'obscurité où il resta toute sa vie.

« *jazet;* et vous aurez vu que je suis de votre avis. Je vou- « lois vous envoyer la Champmélé pour vous réchauffer « la pièce : le personnage de Bajazet est glacé; les mœurs « des Turcs y sont mal observées : ils ne font point tant « de façons pour se marier; le dénouement n'est point bien « préparé : on n'entre point dans les raisons de cette « grande tuerie. Il y a pourtant des choses agréables, mais « rien de parfaitement beau, rien qui enlève, point de ces « tirades de Corneille qui font frissonner. Ma fille, gar- « dons-nous bien de lui comparer Racine; sentons-en « toujours la différence : les pièces de ce dernier ont des « endroits froids et foibles, et jamais il n'ira plus loin « qu'*Andromaque*. *Bajazet* est au-dessous, au sentiment de « bien des gens, et au mien, si j'ose me citer. Racine fait « des comédies pour la Champmélé; ce n'est pas pour les « siècles à venir : si jamais il n'est plus jeune, et qu'il « cesse d'être amoureux [1], ce ne sera plus la même chose. « Vive donc notre vieil ami Corneille ! Pardonnons-lui de « méchants vers en faveur des divines et sublimes beautés « qui nous transportent. Ce sont des traits de maître qui « sont inimitables. Despréaux en dit encore plus que moi; « et en un mot, c'est le bon goût : tenez-vous-y [2]. »

[1] Il avoit déja été plus loin qu'*Andromaque*, puisqu'il avoit fait *Britannicus*. Pouvoit-elle dire que *Britannicus* ne fût que l'ouvrage d'un jeune amoureux? (L. R.)

[2] Nous avons cru devoir rétablir, d'après le texte des meilleures éditions, les passages cités des lettres de madame de Sévigné. Ces passages sont altérés dans les Mémoires de Louis Racine, et l'on n'y trouve point le suivant : « La pièce de Racine m'a paru belle; nous y avons été. Baja- « zet est beau : j'y trouve quelque embarras sur la fin; mais il y a bien « de la passion, et de la passion moins folle que celle de Bérénice. Je « trouve pourtant, à mon petit sens, qu'elle ne surpasse pas *Androma-* « *que;* et pour les belles comédies de Corneille, elles sont autant au-des- « sus, que votre idée étoit au-dessus de.... appliquez, et ressouvenez-vous « de cette folie; et croyez que jamais rien n'approchera, je ne dis pas

Ces prophéties se sont trouvées fausses. L'auteur de *Britannicus* fit voir qu'il pouvoit aller encore plus loin, et qu'il travailloit pour l'avenir. Je dirai bientôt pourquoi on lui reprochoit de travailler pour la Champmêlé, et je détruirai cette accusation. Personne ne croira que Boileau ait jamais pensé comme madame de Sévigné le fait ici penser, puisqu'on est au contraire porté à croire qu'il louoit trop son ami [1]. Le P. Tournemine, dans une lettre imprimée, avance qu'il ne décria l'*Agésilas* et l'*Attila* « que pour immoler les dernières pièces de Corneille à « Racine son idole. » Ce n'étoit pas certainement lui immoler de grandes victimes; et Boileau ne pensa jamais à élever son idole (pour répéter le terme du P. Tournemine) au-dessus de Corneille : il savoit rendre justice à l'un et à l'autre; il les admiroit tous deux, sans décider sur la préférence.

Le parti de Corneille s'affoiblit beaucoup plus l'année suivante, quand *Mithridate* paroissant avec toute sa haine pour Rome, sa dissimulation et sa jalousie cruelle, fit voir que le poëte savoit donner aux anciens héros toute leur ressemblance.

Je ne trouve point que cette tragédie ait essuyé d'autres contradictions que d'être confondue, comme les autres, dans la misérable satire intitulée, *Apollon vendeur de Mithridate ;* ouvrage qui, rempli des jeux de mots les plus insipides, ne fit aucun honneur à Barbier d'Aucour [2].

« surpassera, je dis que rien n'approchera des divins endroits de Cor- « neille. »

[1] Cette lettre est à la tête des Œuvres posthumes de Corneille, imprimées en 1738. (L. R.)

[2] Voici ce que madame de Coulanges en écrivoit à madame de Sévigné un mois après la première représentation : « *Mithridate* est une pièce « charmante : on y pleure; on y est dans une continuelle admiration; on « la voit trente fois : on la trouve plus belle à la trentième qu'à la pre-

En cette même année, mon père fut reçu à l'Académie françoise, et sa réception ne fut pas remarquable comme l'avoit été celle de Corneille, par un remerciement ampoulé. Corneille, dans une pareille occasion, se nomma « un indigne mignon de la fortune, » et ne pouvant exprimer sa joie, « l'appela un épanouissement du cœur, « une liquéfaction intérieure, qui relâche toutes les puis- « sances de l'ame; » de sorte que Corneille, qui savoit si bien faire parler les autres, se perdit en parlant pour lui-même. Le remerciement de mon père fut fort simple et fort court, et il le prononça d'une voix si basse, que M. Colbert, qui étoit venu pour l'entendre, n'en entendit rien, et que ses voisins même en entendirent à peine quelques mots. Il n'a jamais paru dans les Recueils de l'Académie, et ne s'est point trouvé dans ses papiers après sa mort. L'auteur apparemment n'en fut pas content, quoique, suivant quelques personnes éclairées, il fût né autant orateur que poète. Ces personnes en jugent par les deux discours académiques dont je parlerai bientôt, et par une harangue au roi, dont elles disent qu'il fut l'auteur: elle fut prononcée par une autre bouche que la sienne, en 1685, et se trouve dans les Mémoires du Clergé.

Un de ses confrères dans l'Académie se déclara son rival, en traitant comme lui le sujet d'*Iphigénie*. Les deux tragédies parurent en 1675 [1]: celle de Le Clerc n'est plus

« mière. » Voltaire a dit que de toutes les tragédies, celle qui plaisoit le plus à Charles XII, c'étoit *Mithridate;* et quand on la lui lisoit il marquoit du doigt les endroits qui le frappoient davantage.

[1] Les auteurs du Théâtre françois disent en 1674, et se fondent sur une autorité qui peut être douteuse. C'est ce que je ne puis décider. (L. R.) Dans le temps même que Racine s'élevoit au plus haut degré de la gloire, par un chef-d'œuvre supérieur à tout ce qui étoit jusqu'alors sorti de sa plume, Corneille donnoit sa dernière tragédie, et terminoit par un ouvrage très médiocre sa carrière théâtrale, qui avoit été si brillante. *Su-*

connue que par l'épigramme faite sur sa chute, et la gloire de l'autre fut célébrée par Boileau :

> Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,
> N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée, etc.

C'étoit en 1677 que Boileau parloit ainsi : et comme il avoit acquis une grande autorité sur le Parnasse, depuis qu'en 1674 il avoit donné son Art poétique et ses quatre Épîtres, il étoit bien capable de rassurer son ami, attaqué par tant de critiques[1]. A la fin de l'Épître qu'il lui adresse, il souhaite, pour le bonheur de leurs ouvrages,

> Qu'à Chantilly Condé les lise quelquefois ;

parcequ'ils étoient tous deux fort aimés du grand Condé, qui rassembloit souvent à Chantilly les gens de lettres, et se plaisoit à s'entretenir avec eux de leurs ouvrages, dont il étoit bon juge. Lorsque dans ces conversations littéraires il soutenoit une bonne cause, il parloit avec beaucoup de grace et de douceur ; mais quand il en soutenoit une mauvaise, il ne falloit pas le contredire : sa vivacité devenoit si grande qu'on voyoit bien qu'il étoit dangereux de lui disputer la victoire. Le feu de ses yeux

rèna fut joué la même année qu'*Iphigénie*. (G.) La pièce de Racine parut en 1674, et celle de Le Clerc en 1675.

[1] Il est inutile de rappeler ici toutes les critiques dont ce nouveau chef-d'œuvre fut l'objet. On blâma l'auteur de s'être écarté de l'histoire du sacrifice d'Iphigénie, telle qu'elle se trouve dans Dictys de Crète, et telle qu'elle a été suivie par Euripide ; comme si le poëte ne pouvoit rien inventer dans un pareil sujet, et comme si les faits inventés n'avoient pas produit des beautés de premier ordre. Enfin, lorsqu'on vit que le public s'obstinoit à admirer l'*Iphigénie* de Racine, et que tous les efforts de la cabale n'avoient pu donner plus de cinq représentations à l'*Iphigénie* de Coras et de Le Clerc, on eut recours à la calomnie, dernier refuge des envieux, et l'on accusa Racine d'avoir abusé de son crédit pour tâcher d'empêcher les représentations de cette dernière pièce ; et cette ridicule imputation se trouva répétée dix ans après, dans un écrit de Pradon, intitulé *Nouvelles Remarques sur tous les ouvrages du sieur D...* (*Despréaux*).

étonna une fois si fort Boileau dans une dispute de cette nature, qu'il céda par prudence, et dit tout bas à son voisin : « Doréuavant je serai toujours de l'avis de M. le « Prince, quand il aura tort[1]. »

J'ignore en quel temps Boileau et son ami travaillèrent à un opéra, par ordre du roi, à la sollicitation de madame de Montespan. Cette particularité seroit fort inconnue, si Boileau, qui auroit bien pu se dispenser de faire imprimer dans la suite son prologue, ne l'avoit racontée dans l'avertissement qui le précède. Je ne crois pas qu'on ait jamais vu un seul vers de mon père en ce genre d'ouvrage qu'il essayoit à contre-cœur. Les poëtes n'ont que leur génie à suivre, et ne doivent jamais travailler par ordre. Le public ne leur sait aucun gré de leur obéissance[2].

Un rival aussi peu à craindre que Le Clerc se rendit bien plus redoutable que lui, quand la *Phèdre* parut en 1677. Il en suspendit quelque temps le succès, par la tragédie qu'il avoit composée sur le même sujet, et qui fut représentée en même temps. La curiosité de chercher la cause de la première fortune de la *Phèdre* de Pradon, est le seul motif qui la puisse faire lire aujourd'hui. La véritable raison de cette fortune, fut le crédit d'une puissante cabale dont les chefs s'assembloient à l'hôtel de Bouillon. Ils s'avisèrent d'une nouvelle ruse qui leur

[1] L'auteur du *Bolæana* rapporte ce mot d'une manière à faire croire qu'il ne l'a pas compris. Il en a de même défiguré plusieurs autres. (L. R.)

[2] Racine avoit déjà fait quelques vers, et les avoit lus au roi. Quinault, qui en fut instruit, courut se jeter aux pieds de Sa Majesté, lui déclarant qu'il mourroit de douleur et de honte, si un autre que lui travailloit aux divertissements de la cour. Sa réclamation fut accueillie, et Racine se trouva ainsi dégagé de la tâche qu'on lui avoit imposée. (On peut voir comment l'anecdote est racontée par Boileau, édition de ses Œuvres, *Paris*, *Lefèvre*, 1824; tome II, page 373.)

coûta, disoit Boileau, quinze mille livres [1] : ils retinrent les premières loges pour les six premières représentations de l'une et de l'autre pièce, et par conséquent ces loges étoient vides ou remplies quand ils vouloient.

Les six premières représentations furent si favorables à la *Phèdre* de Pradon [2], et si contraires à celle de mon père, qu'il étoit près de craindre pour elle une véritable chute, dont les bons ouvrages sont quelquefois menacés, quoiqu'ils ne tombent jamais. La bonne tragédie rappela enfin les spectateurs, et l'on méprisa le sonnet qui avoit ébloui d'abord :

Dans un fauteuil doré Phèdre mourante et blême, etc.

Ce sonnet avoit été fait par madame Deshoulières, qui protégeoit Pradon, non par admiration pour lui, mais parcequ'elle étoit amie de tous les poètes qu'elle ne regardoit pas comme capables de lui disputer le grand talent qu'elle croyoit avoir pour la poésie. On ne s'avisa pas de soupçonner madame Deshoulières du sonnet : on se persuada fort mal-à-propos que l'auteur étoit M. le duc de Nevers, parcequ'il faisoit des vers, et qu'il étoit du parti de l'hôtel de Bouillon. On répondit à ce sonnet par

[1] En calculant la valeur de cette somme par le poids de l'argent qu'elle contenoit, elle équivaut à vingt-huit mille francs de la monnoie d'aujourd'hui.

[2] La pièce de Pradon eut seize représentations. Il eut beaucoup de peine à trouver une actrice qui voulût se charger du rôle de Phèdre, les comédiennes de l'hôtel Guénégaud redoutant un rôle où elles auroient semblé lutter avec la célèbre Champmêlé. La première et la seconde actrice ayant refusé le rôle, il fallut se rejeter sur une troisième, et Pradon ne manqua pas d'accuser Racine de ce malheur. Il s'en plaignit même hautement dans sa préface et dans ses *Nouvelles Remarques sur Boileau*. « Ces messieurs, dit-il, voyant qu'ils ne pouvoient plus apporter d'obstacle à ma *Phèdre* du côté de la cour, par des bassesses honteuses, indignes du caractère qu'ils doivent avoir, empêchèrent les meilleures actrices d'y jouer. »

une parodie sur les mêmes rimes; et on ne respecta dans cette parodie ni le duc de Nevers, ni sa sœur la duchesse de Mazarin, retirée en Angleterre. Quand les auteurs de la parodie n'eussent fait que plaisanter M. le duc de Nevers sur sa passion pour rimer, ils avoient tort, puisqu'ils attaquoient un homme qui n'avoit cherché querelle à personne; mais dans leurs plaisanteries ils passoient les bornes d'une querelle littéraire, en quoi ils n'étoient pas excusables. Je ne rapporte ni leur parodie, ni le sonnet: on trouve ces piéces dans les longs commentateurs de Boileau, et dans plusieurs recueils. On ne douta point d'abord que cette parodie ne fût l'ouvrage du poëte offensé, et que son ami Boileau n'y eût part. Le soupçon étoit naturel. Le duc irrité annonça une vengeance éclatante. Ils désavouèrent la parodie, dont en effet ils n'étoient point les auteurs; et M. le duc Henri-Jules les prit tous deux sous sa protection, en leur offrant l'hôtel de Condé pour retraite. « Si vous êtes inno« cents, leur dit-il, venez-y; et si vous êtes coupables, « venez-y encore. » La querelle fut apaisée quand on sut que quelques jeunes seigneurs très distingués avoient fait dans un repas la parodie du sonnet.

La *Phèdre* resta victorieuse de tant d'ennemis; et Boileau, pour relever le courage de son ami, lui adressa sa septième Épître sur l'utilité qu'on retire de la jalousie des envieux. L'auteur de *Phèdre* étoit flatté du succès de sa tragédie, moins pour lui que pour l'intérêt du théâtre. Il se félicitoit d'y avoir fait goûter une pièce où la vertu avoit été mise dans tout son jour, où la seule pensée du crime étoit regardée avec autant d'horreur que le crime même; et il espéroit par cette pièce réconcilier la tragédie « avec quantité de personnes célèbres par leur « piété et par leur doctrine. » L'envie de se rapprocher de ses premiers maîtres le faisoit ainsi parler dans sa

préface; et d'ailleurs il étoit persuadé que l'amour, à moins qu'il ne soit entièrement tragique, ne doit point entrer dans les tragédies.

On se trompe beaucoup quand on croit qu'il remplissoit les siennes de cette passion parcequ'il en étoit lui-même rempli. Les poëtes se conforment au goût de leur siècle. Un jeune auteur qui cherche à plaire à la cour d'un jeune roi où l'on respire l'amour et la galanterie, fait respirer le même air à ses héros et héroïnes. Cette raison et la nécessité de suivre une route différente de Corneille en marchant dans la même carrière, lui fit traiter ses sujets dans un goût différent; et lorsque la tendresse qui règne dans ses tragédies est attribuée par M. de Valincour à un caractère plein de passion, il parle lui-même suivant ce préjugé naturel, qu'un auteur se peint dans ses ouvrages; mais M. de Valincour ne pouvoit ignorer que son ami, quoique né si tendre, n'avoit jamais été esclave de l'amour, que peut-être, à cause de la tendresse même de son cœur, il regardoit comme plus dangereux encore pour lui que pour un autre. Il en étoit un habile peintre, parcequ'étant né poëte il étoit habile imitateur: il a su peindre parfaitement la fierté et l'ambition dans le personnage d'Agrippine, quoiqu'il fût bien éloigné d'être fier et ambitieux. Madame de Sévigné, dans un endroit de ses lettres que j'ai rapporté, fait entendre qu'il étoit très amoureux de la Champmêlé, et que même il faisoit ses tragédies conformément au goût de la déclamation de cette actrice. Dans sa Vie imprimée à la tête de la dernière édition de ses Œuvres, on lit qu'il en avoit un fils naturel, et que l'infidélité de cette comédienne, qui lui préféra le comte de Tonnerre, fut cause qu'il renonça à cette actrice et aux pièces de théâtre.

Puisque de pareils discours, faussement répandus dans le temps, subsistent encore aujourd'hui à la tête de ses

Œuvres, c'est à moi à les détruire; mais, quoique certain de leur fausseté, c'est à regret que je parle de choses dont je voudrois que la mémoire fût effacée. Ce prétendu fils naturel n'a jamais existé [1]; et même, selon toutes les apparences, mon père n'a jamais eu pour la Champmêlé cette passion qu'on a conjecturée de ses assiduités auprès d'elle, sur lesquelles je garderois le silence, si je n'étois obligé d'en dire la véritable raison.

Cette femme n'étoit point née actrice. La nature ne lui avoit donné que la beauté, la voix et la mémoire : du reste, elle avoit si peu d'esprit, qu'il falloit lui faire entendre les vers qu'elle avoit à dire, et lui en donner le ton. Tout le monde sait le talent que mon père avoit pour la déclamation, dont il donna le vrai goût aux comédiens capables de le prendre. Ceux qui s'imaginent que la déclamation qu'il avoit introduite sur le théâtre étoit enflée et chantante sont, je crois, dans l'erreur. Ils en jugent par la Duclos, élève de la Champmêlé, et ne font pas attention que la Champmêlé, quand elle eut perdu son maître, ne fut plus la même, et que venue sur l'âge elle poussoit de grands éclats de voix, qui donnèrent un faux goût aux comédiens. Lorsque Baron, après vingt ans de retraite, eut la foiblesse de remonter sur le théâtre, il ne jouoit plus avec la même vivacité qu'autrefois, au rapport de ceux qui l'avoient vu dans sa jeunesse : c'étoit le vieux Baron; cependant il répétoit encore tous les mêmes tons que mon père lui avoit appris. Comme il avoit formé Baron, il avoit formé la Champmêlé, mais avec beaucoup plus de peine. Il lui faisoit d'abord comprendre les vers qu'elle avoit à dire, lui montroit les gestes, et lui dictoit les tons, que même il notoit. L'éco-

[1] Ce conte est d'autant plus ridiculement inventé, que la Champmêlé étoit mariée. (L. R.)

lière, fidèle à ses leçons, quoique actrice par art, sur le théâtre paroissoit inspirée par la nature; et comme par cette raison elle jouoit beaucoup mieux dans les pièces de son maître que dans les autres, on disoit qu'elles étoient faites pour elle, et on en concluoit l'amour de l'auteur pour l'actrice.

Je ne prétends pas soutenir qu'il ait toujours été exempt de foiblesse, quoique je n'en aie entendu raconter aucune; mais (et ma piété pour lui ne me permet pas d'être infidèle à la vérité) j'ose soutenir qu'il n'a jamais connu par expérience ces troubles et ces transports qu'il a si bien dépeints. Ceux qui veulent croire qu'il étoit fort amoureux doivent croire aussi que les lettres tendres et les petites pièces galantes n'étoient pas pour lui un travail. Les vers d'amour lui auroient-ils coûté? Ces petites pièces qui passent bientôt de main en main ne s'anéantissent pas, lorsqu'elles sont faites par un auteur connu. Dans le Recueil des pièces fugitives de Corneille, imprimé en 1738, plusieurs petites pièces galantes ont trouvé place, parce-qu'elles sont de Corneille, c'est-à-dire du poëte qu'on a surnommé *le Sublime*. Pourquoi n'en trouve-t-on pas de celui qu'on a surnommé *le Tendre*, et pourquoi ses plus anciens amis n'ont-ils jamais dit qu'ils en eussent vu une seule? De tous ceux qui l'ont fréquenté dans le temps qu'il travailloit pour le théâtre, et que j'ai connus depuis, aucun ne m'a nommé une personne qui ait eu sur lui le moindre empire; et je suis certain que depuis son mariage jusqu'à sa mort la tendresse conjugale a régné seule dans son cœur, quoiqu'il ait été bien reçu dans une cour aimable qui le trouvoit aimable lui-même et par la conversation et par la figure. Il n'étoit point de ces poëtes qui ont un Apollon refrogné; il avoit au contraire une physionomie belle et ouverte: ce qu'il m'est permis de dire, puisque Louis XIV la cita un jour comme une des

plus heureuses, en parlant des belles physionomies qu'il voyoit à sa cour. A ces graces extérieures il joignoit celles de la conversation, dans laquelle jamais distrait, jamais poëte, ni auteur, il songeoit moins à faire paroître son esprit que l'esprit des personnes qu'il entretenoit. Il ne parloit jamais de ses ouvrages, et répondoit modestement à ceux qui lui en parloient: doux, tendre, insinuant, et possédant le langage du cœur, il n'est pas étonnant qu'on se persuade qu'il l'ait parlé quelquefois. Son caractère l'y portoit, mais suivant la maxime qu'il fait dire à Burrhus, « on n'aime point, si l'on ne veut aimer; » il ne le vouloit point par raison, avant même que la religion vint à son secours. Il vécut dans la société des femmes comme Boileau, avec une politesse toujours respectueuse, sans être leur fade adulateur : ni l'un ni l'autre n'eurent besoin d'elles pour faire prôner leur mérite et leurs ouvrages.

Une chanson tendre que Boileau a faite ne lui fut point inspirée par l'amour, qu'il n'a jamais connu: il la fit pour montrer qu'un poete peut chanter *une Iris en l'air.* Dans la dernière édition de ses OEuvres, achevée à Paris depuis deux mois, on lui attribue trois épigrammes qu'il n'a jamais faites, quoiqu'il ne soit pas nécessaire de lui en chercher: il en a assez donné lui-même. J'ai été surtout surpris d'en trouver une qui a pour titre : *A une demoiselle que l'auteur avoit dessein d'épouser.* Tous ceux qui l'ont connu un peu familièrement savent qu'il n'a jamais songé au mariage, et n'en ignorent pas la raison. Il avoit, comme son ami, les mœurs fort douces; mais son caractère n'étoit pas tout-à-fait si liant. Il n'avoit pas la même répugnance à se prêter aux conversations qui rouloient sur des matières poétiques; il aimoit au contraire qu'on parlât vers, et ne haïssoit point qu'on lui parlât des siens. On trouvoit aisément en lui le poëte, et dans mon père on le cherchoit.

Après *Phèdre*, il avoit encore formé quelques projets de tragédies, dont il n'est resté dans ses papiers aucun vestige, si ce n'est le plan du premier acte d'une *Iphigénie en Tauride*. Quoique ce plan n'ait rien de curieux, je le joindrai à ses lettres, pour faire connoitre de quelle manière, quand il entreprenoit une tragédie, il disposoit chaque acte en prose. Quand il avoit ainsi lié toutes les scènes entre elles, il disoit : « Ma tragédie est faite, » comptant le reste pour rien.

Il avoit encore eu le dessein de traiter le sujet d'*Alceste*, et M. de Longepierre m'a assuré qu'il lui en avoit entendu réciter quelques morceaux; c'est tout ce que j'en sais. Quelques personnes prétendent qu'il vouloit aussi traiter le sujet d'*OEdipe*: ce que je ne puis croire, puisqu'il a dit souvent qu'il avoit osé jouter contre Euripide, mais qu'il ne seroit jamais assez hardi pour jouter contre Sophocle. L'eût-il osé, sur-tout dans la pièce qui est le chef-d'œuvre de l'antiquité? Il est vrai que le sujet d'*OEdipe*, où l'amour ne doit jamais trouver place sans avilir la grandeur du sujet, et même sans choquer la vraisemblance, convenoit au dessein qu'il avoit de ramener la tragédie des anciens, et de faire voir qu'elle pouvoit être parmi nous, comme chez les Grecs, exempte d'amour. Il vouloit purifier entièrement notre théâtre; mais ayant fait réflexion qu'il avoit un meilleur parti à prendre, il prit le parti d'y renoncer pour toujours, quoiqu'il fût encore dans toute sa force, n'ayant qu'environ trente-huit ans, et quoique Boileau le félicitât de ce qu'il étoit le seul capable de consoler Paris de la vieillesse de Corneille. Beaucoup plus sensible, comme il l'a avoué lui-même, aux mauvaises critiques qu'essuyoient ses ouvrages qu'aux louanges qu'il en recevoit, ces amertumes salutaires que Dieu répandoit sur son travail le dégoûtèrent peu à peu du métier de poëte. Par sa retraite, Pradon

resta maître du champ de bataille, ce qui fit dire à Boileau :

Et la scène françoise est en proie à Pradon.

Comme j'ai parlé de l'union qui régna d'abord entre Molière, Chapelle, Boileau, et mon père, il semble que la jeunesse de ces poëtes auroit dû me fournir plusieurs traits amusants, pour égayer la première partie de ces Mémoires. Quelque curieux que j'aie été d'en apprendre, je n'ai rien trouvé de certain en ce genre, que ce que Grimaretz rapporte dans la vie de Molière d'un souper fait à Auteuil, où Molière rassembloit quelquefois ses amis dans une petite maison qu'il avoit louée. Ce fameux souper, quoique peu croyable, est très véritable.

Mon père heureusement n'en étoit pas : le sage Boileau, qui en étoit, y perdit la raison comme les autres. Le vin ayant jeté tous les convives dans la morale la plus sérieuse, leurs réflexions sur les misères de la vie, et sur cette maxime des anciens, « que le premier bonheur est « de ne point naître, et le second de mourir prompte-« ment, » leur fit prendre l'héroïque résolution d'aller sur-le-champ se jeter dans la rivière. Ils y alloient, et elle n'étoit pas loin. Molière leur représenta qu'une si belle action ne devoit pas être ensevelie dans les ténèbres de la nuit, et qu'elle méritoit d'être faite en plein jour. Ils s'arrêtèrent, et se dirent en se regardant les uns les autres : « Il a raison ; » à quoi Chapelle ajouta : « Oui, messieurs, « ne nous noyons que demain matin, et en attendant al-« lons boire le vin qui nous reste. » Le jour suivant changea leurs idées ; et ils jugèrent à propos de supporter encore les misères de la vie. Boileau a raconté plus d'une fois cette folie de sa jeunesse.

J'ai parlé, dans mes réflexions sur la Poésie[1], d'un

[1] Tome II, page 508

autre souper fait chez Molière, pendant lequel La Fontaine fut accablé des railleries de ses meilleurs amis, du nombre desquels étoit mon père. Ils ne l'appeloient tous que *le Bonhomme:* c'étoit le surnom qu'ils lui donnoient à cause de sa simplicité. La Fontaine essuya leurs railleries avec tant de douceur, que Molière, qui en eut enfin pitié, dit tout bas à son voisin : « Ne nous moquons pas du Bon- « homme; il vivra peut-être plus que nous tous. »

La société entre Molière et mon père ne dura pas longtemps. J'en ai dit la raison. Boileau resta uni à Molière, qui venoit le voir souvent, et faisoit grand cas de ses avis. Dans la suite, Boileau lui conseilla de quitter le théâtre, du moins comme acteur: « Votre santé, lui dit-il, dé- « périt, parceque le métier de comédien vous épuise: que « n'y renoncez-vous? — Hélas! lui répondit Molière en « soupirant, c'est le point d'honneur qui me retient. — « Et quel point d'honneur? répondit Boileau. Quoi! vous « barbouiller le visage d'une moustache de Sganarelle, « pour venir sur un théâtre recevoir des coups de bâton? « Voilà un beau point d'honneur pour un philosophe « comme vous! »

Il regarda toujours Molière comme un génie unique: et le roi lui demandant un jour quel étoit le plus rare des grands écrivains qui avoient honoré la France pendant son régne, il lui nomma Molière. « Je ne le croyois pas, « répondit le roi; mais vous vous y connoissez mieux que « moi. »

Boileau se vanta toute sa vie d'avoir appris à mon père à rimer difficilement: à quoi il ajoutoit que des vers aisés n'étoient pas des vers aisément faits. Il ne faisoit pas aisément les siens, et il a eu raison de dire: « Si j'écris « quatre mots, j'en effacerai trois. » Un de ses amis, le trouvant dans sa chambre fort agité, lui demanda ce qui l'occupoit: « Une rime, répondit-il; je la cherche depuis

« trois heures. — Voulez-vous, lui dit cet ami, que j'aille « vous chercher un dictionnaire de rimes? il pourra vous « être de quelque secours. — Non, non, reprit Boileau, « cherchez-moi plutôt le dictionnaire de la raison. »

Il ne s'est jamais vanté, comme il est dit dans le *Boleana*, d'avoir le premier parlé en vers de notre artillerie; et son dernier commentateur prend une peine fort inutile, en rappelant plusieurs vers d'anciens poëtes pour prouver le contraire. La gloire d'avoir parlé le premier du fusil et du canon n'est pas grande. Il se vantoit d'en avoir le premier parlé poétiquement, et par de nobles périphrases.

Il composa la fable du Bûcheron, dans sa plus grande force, et, suivant ses termes, dans son bon temps. Il trouvoit cette fable languissante dans La Fontaine. Il voulut essayer s'il ne pourroit pas mieux faire, sans imiter le style de Marot, désapprouvant ceux qui écrivoient dans ce style. « Pourquoi, disoit-il, emprunter une autre lan- « gue que celle de son siècle? »

L'épitaphe bonne ou mauvaise, qui se trouve parmi ses épigrammes, et sur laquelle ses commentateurs n'ont rien dit parcequ'ils n'ont pu l'entendre, fut faite sur M. de Gourville; elle commence par ce vers:

Ci-gît, justement regretté, etc.

Quoiqu'il ait été accusé d'aimer l'argent, accusation fondée sur ce qu'il paroissoit le dépenser avec peine, il avoit les sentiments nobles et désintéressés. La fierté dans les manières étoit, selon lui, le vice des sots, et la fierté du cœur la vertu des honnêtes gens. J'ai fait connoître la générosité avec laquelle il donna tous ses ouvrages aux libraires, et le scrupule qui lui fit rendre aux pauvres tout le revenu de son bénéfice. Comme il avoit eu quelque part à l'opéra de *Bellérophon*, Lulli, soit pour le ré-

Il mortifia cependant, sans le vouloir, Barbin le libraire, qui s'étoit fait une maison de campagne très petite, mais très ornée, dont il faisoit ses délices. Après le dîner, il le mène admirer son jardin, qui étoit très peigné, mais fort petit, comme la maison. Boileau, après en avoir fait le tour, appelle son cocher, et lui ordonne de mettre ses chevaux. « Eh ! pourquoi donc, lui dit Bar- « bin, voulez-vous vous en retourner si promptement? — « C'est, répondit Boileau, pour aller à Paris prendre l'air. »

Il pouvoit dire de lui-même comme Horace :

Irasci celerem, tamen ut placabilis essem.

Il eut un jour une dispute fort vive avec son frère le chanoine, qui lui donna un démenti d'une manière assez dure. Les amis communs voulurent mettre la paix, et l'exhortèrent à pardonner à son frère : « De tout mon « cœur, répondit-il, parceque je me suis possédé : je ne « lui ai dit aucune sottise. S'il m'en étoit échappé une, je « ne lui pardonnerois de ma vie. »

Il avoit l'esprit trop solide pour être un homme à bons mots; mais il a fait souvent des réponses pleines de sens. Elles sont presque toutes mal rendues et défigurées dans le *Bolæana*. J'en rapporterai quelques unes dans la suite de ces mémoires, quand l'occasion s'en présentera, et je ne rapporterai que celles dont je me croirai bien instruit.

Quoiqu'il ait respecté dans tous les temps de sa vie la sainteté de la religion, il n'en étoit pas encore assez pénétré, lorsque mon père se détermina à ne plus faire de tragédies profanes, pour croire qu'elle l'obligeât à ce sacrifice. Édifié cependant du motif qui faisoit prendre à son ami une si grande résolution, il ne songea jamais à l'en détourner, et resta toujours également uni avec lui, malgré la vie différente qu'il embrassa, et dont je vais rendre compte.

SECONDE PARTIE.

J'arrive enfin à l'heureux moment où les grands sentiments de religion dont mon père avoit été rempli dans son enfance, et qui avoient été long-temps comme assoupis dans son cœur, sans s'y éteindre, se réveillèrent tout-à-coup. Il avoua que les auteurs des pièces de théâtre étoient des empoisonneurs publics; et il reconnut qu'il étoit peut-être le plus dangereux de ces empoisonneurs. Il résolut non seulement de ne plus faire de tragédies, et même de ne plus faire de vers; il résolut encore de réparer ceux qu'il avoit faits par une rigoureuse pénitence. La vivacité de ses remords lui inspira le dessein de se faire chartreux. Un saint prêtre de sa paroisse, docteur de Sorbonne, qu'il prit pour confesseur, trouva ce parti trop violent. Il représenta à son pénitent qu'un caractère tel que le sien ne soutiendroit pas long-temps la solitude; qu'il feroit plus prudemment de rester dans le monde, et d'en éviter les dangers en se mariant à une personne remplie de piété; que la société d'une épouse sage l'obligeroit à rompre avec toutes les pernicieuses sociétés où l'amour du théâtre l'avoit entraîné. Il lui fit espérer en même temps que les soins du ménage l'arracheroient malgré lui à la passion qu'il avoit le plus à craindre, qui étoit celle des vers. Nous savons cette particularité, parceque, dans la suite de sa vie, lorsque des inquiétudes domestiques, comme les maladies de ses enfants, l'agitoient, il s'écrioit

quelquefois : « Pourquoi m'y suis-je exposé ? Pourquoi m'a-« t-on détourné de me faire chartreux ? Je serois bien « plus tranquille. »

Lorsqu'il eut pris la résolution de se marier, l'amour ni l'intérêt n'eurent aucune part à son choix ; il ne consulta que la raison pour une affaire si sérieuse ; et l'envie de s'unir à une personne très vertueuse, que de sages amis lui proposèrent, lui fit épouser, le premier juin 1677, Catherine de Romanet, fille d'un trésorier de France du bureau des finances d'Amiens.

Suivant l'état du bien énoncé dans le contrat de mariage, il paroît que les pièces de théâtre n'étoient pas alors fort lucratives pour les auteurs, et que le produit, soit des représentations, soit de l'impression des tragédies de mon père, ne lui avoit procuré que de quoi vivre, payer ses dettes, acheter quelques meubles, dont le plus considérable étoit sa bibliothèque, estimée quinze cents livres, et ménager une somme de six mille livres, qu'il employa aux frais de son mariage.

La gratification de six cents livres que le roi lui avoit fait payer en 1664, ayant été continuée tous les ans sous le titre de pension d'homme de lettres, fut portée dans la suite à quinze cents livres, et enfin à deux mille livres. M. Colbert le fit, outre cela, favoriser d'une charge de trésorier de France au bureau des finances de Moulins, qui étoit tombée aux parties casuelles. La demoiselle qu'il épousa lui apporta un revenu pareil au sien. Lorsqu'il eut l'honneur d'accompagner le roi dans ses campagnes, il reçut de temps en temps des gratifications sur la cassette, par les mains du premier valet de chambre. J'ignore si Boileau en recevoit de pareilles. Voici celles que reçut mon père, suivant ses registres de recette et de dépense, qu'il tint avec une grande exactitude depuis son mariage. Je rapporte cet état pour faire connoître les bontés de

Louis XIV. C'est un hommage que doit ma reconnoissance à la mémoire d'un prince si généreux.

Le 12 avril 1678, reçu sur la cassette.	500 louis.
Le 22 octobre 1679.	400
Le 2 juin 1681.	500
Le 28 février 1683.	500
Le 8 avril 1684.	500
Le 10 mai 1685.	500
Le 24 avril 1688.	1000
	3900 louis.

Ces différentes gratifications (les louis valoient alors onze livres) faisoient la somme de quarante-deux mille neuf cents livres. Il fut gratifié d'une charge ordinaire de gentilhomme de sa majesté le 12 décembre 1690, à condition de payer dix mille livres à la veuve de celui dont on lui donnoit la charge; et il eut enfin, comme historiographe, une pension de quatre mille livres. Voilà sa fortune, qui n'a pu augmenter que par ses épargnes, autant que peut épargner un homme obligé de faire des voyages continuels à la cour et à l'armée, et qui se trouve chargé de sept enfants.

Sa plus grande fortune fut le caractère de la personne qu'il avoit épousée. L'auteur d'un roman assez connu [1] a cru faire une peinture admirable de cette union, en disant « qu'on doit à sa tendresse conjugale tous les beaux « sentiments d'amour répandus dans ses tragédies, parce- « que, quand il avoit de pareils sentiments à exprimer, « il alloit passer une heure dans l'appartement de sa « femme, et, tout rempli d'elle, remontoit dans son ca- « binet pour faire ses vers. » Comme il n'a composé aucune tragédie profane depuis son mariage, le merveil-

[1] Mémoires d'un homme de qualité. (L. R.)

leux de cet endroit du roman est très romanesque : mais je le puis remplacer par un autre très véritable, et beaucoup plus merveilleux[1].

[1] C'est ici le lieu d'approfondir les motifs de la conversion de Racine, que les philosophes ont dénaturés par l'impossibilité même de les concevoir. Des hommes ivres de vanité et d'ambition pouvoient-ils se figurer que Racine, dans toute la force de l'âge et du talent, fût capable de renoncer à la poésie, à la gloire, de fouler aux pieds ses couronnes, pour se consacrer tout entier à la pratique des vertus chrétiennes? C'est un miracle au-dessus de l'intelligence de ceux pour qui la vertu et la religion ne sont que des chimères inventées pour tromper les sots. Ils ont donc cherché une explication à cette conduite si étrange de Racine, et ils l'ont trouvée dans les passions qui sont leur unique morale : à les entendre, c'est l'orgueil, c'est le dépit, c'est la colère, qui ont arrêté l'auteur de *Phèdre* dans sa brillante carrière; il a voulu punir l'injustice de son siècle; il s'est retiré du théâtre comme Achille du camp des Grecs, pour se venger de l'affront fait à son chef-d'œuvre. La raison, d'accord avec les faits, ne permet pas de douter qu'il n'ait quitté le théâtre pour se livrer à des soins qui lui paroissoient plus dignes d'un chrétien. Il avoit triomphé de la cabale qui avoit voulu écraser sa *Phèdre;* le duc de Nevers et madame Deshoulières n'avoient fait que relever l'éclat de sa gloire. Le public lui avoit immolé ce même Pradon, dont on avoit essayé de faire son rival, et qui ne fut que sa victime. Depuis quand un général est-il dégoûté du métier de la guerre, parceque dans une bataille il a éprouvé des obstacles qui ont retardé de quelques instants sa victoire? Le succès de sa *Phèdre*, qui avoit mis à ses pieds tous ses ennemis, ne devoit-il pas plutôt l'animer à tenter de nouvelles conquêtes? Et n'est-ce pas méconnoître absolument le cœur humain et le caractère des poetes que de supposer qu'un homme tel que Racine ait pu être abattu et découragé par les efforts de l'envie qu'il venoit d'humilier et de terrasser? N'est-ce pas condamner hautement ces beaux vers de Boileau :

« Le mérite en repos s'endort dans la paresse ;
« Mais par les envieux un génie excité
« Au comble de son art est mille fois monté.
« Plus on veut l'affoiblir, plus il croît et s'élance.
« Au Cid persécuté Cinna doit sa naissance.
« Et peut-être ta plume aux censeurs de Pyrrhus
« Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus. »

Jamais, dans tout le reste de sa vie, l'auteur de *Phèdre* n'a laissé échap-

Il trouva dans la tendresse conjugale un avantage bien plus solide que celui de faire de bons vers. Sa compagne sut, par son attachement à tous les devoirs de femme et de mère, et par son admirable piété, le captiver entièrement, faire la douceur du reste de sa vie, et lui tenir lieu de toutes les sociétés auxquelles il venoit de renoncer. Je ferois connoître la confiance avec laquelle il lui communiquoit ses pensées les plus secrètes, si j'avois retrouvé les lettres qu'il lui écrivoit, et que sans doute, pour lui obéir, elle ne conservoit pas. Je sais que les termes tendres répandus dans de pareilles lettres ne prouvent pas toujours que la tendresse soit dans le cœur, et que Cicéron, à qui sa femme, lorsqu'il étoit en exil, pa-

per un regret vers le théâtre: le dépit se calme, la colère s'apaise, les plaies d'un cœur ulcéré se cicatrisent, et alors le naturel revient. Si Racine n'eût écouté qu'un mouvement d'orgueil et de vengeance, il ne fût pas resté pendant vingt ans ferme et inflexible dans son aversion pour tout ce qui pouvoit rappeler ses productions dramatiques; il n'eût pas témoigné constamment la plus profonde indifférence pour les monuments de sa gloire; il n'eût pas fait sucer à ses enfants, avec le lait, le mépris des romans et des pièces de théâtre. J'ouvre le recueil de ses lettres, qui sont l'expression la plus naturelle de ses vrais sentiments et la plus fidèle histoire de ses dernières années; je ne rencontre, dans ces épanchements d'un cœur sincère, que des traces frappantes de son éloignement pour le théâtre et pour tout ce qui pouvoit y avoir rapport. Concluons que ce fut l'esprit religieux, une profonde et solide piété, et non pas l'orgueil, le dépit, et la colère, qui l'arrachèrent à des occupations qu'il n'a cessé de regarder, pendant tout le reste de sa vie, comme criminelles devant Dieu. Les philosophes pourront le traiter de bigot aveuglé par une vaine superstition; ils diront que la doctrine terrible et désolante du jansénisme avoit rétréci ses idées et renversé sa tête; les gens sages penseront que Racine étoit conséquent. La vie de la plupart des hommes est en opposition continuelle avec leur religion. Racine avoit l'esprit trop juste et trop solide; il étoit trop éclairé, trop instruit, pour admettre dans sa conduite cette contradiction grossière. Quand la religion se ranima dans son ame, il sentit qu'il lui étoit impossible de concilier l'esprit de l'Évangile avec l'esprit de la comédie, et quand il voulut être chrétien, il cessa d'être poëte de théâtre. (G.)

roissoit sa lumière, sa vie, sa passion, sa très fidèle épouse, *mea lux.... mea vita.... mea desideria.... fidelissima et optima conjux*, répudia quelque temps après sa chère Terentia pour épouser une jeune fille fort riche: mais je parle de deux époux que la religion avoit unis, quoiqu'aux yeux du monde ils ne parussent pas faits l'un pour l'autre. L'un n'avoit jamais eu de passion plus vive que celle de la poésie; l'autre porta l'indifférence pour la poésie jusqu'à ignorer toute sa vie ce que c'étoit qu'un vers; et m'ayant entendu parler, il y a quelques années, de rimes masculines et féminines, elle m'en demanda la différence: à quoi je répondis qu'elle avoit vécu avec un meilleur maître que moi. Elle ne connut, ni par les représentations, ni par la lecture, les tragédies auxquelles elle devoit s'intéresser; elle en apprit seulement les titres par la conversation. Son indifférence pour la fortune parut un jour inconcevable à Boileau. Je rapporte ce fait, après avoir prévenu que la vie d'un homme de lettres ne fournit pas des faits bien importants. Mon père rapportoit de Versailles la bourse de mille louis dont j'ai parlé, et trouva ma mère qui l'attendoit dans la maison de Boileau à Auteuil. Il courut à elle, et l'embrassant: « Félicitez-moi, lui dit-il; voici une bourse de mille louis que « le roi m'a donnée. » Elle lui porta aussitôt des plaintes contre un de ses enfants qui depuis deux jours ne vouloit point étudier. « Une autre fois, reprit-il, nous en parlerons: livrons-nous aujourd'hui à notre joie. » Elle lui représenta qu'il devoit en arrivant faire des réprimandes à cet enfant, et continuoit ses plaintes, lorsque Boileau, qui, dans son étonnement, se promenoit à grands pas, perdit patience, et s'écria: « Quelle insensibilité! Peut-on « ne pas songer à une bourse de mille louis! »

On peut comprendre qu'un homme, quoique passionné pour les amusements de l'esprit, préfère à une femme en-

chantée de ces mêmes amusements, et éclairée sur ces matières, une compagne uniquement occupée du ménage, ne lisant de livres que ses livres de piété, ayant d'ailleurs un jugement excellent, et étant d'un très bon conseil en toutes occasions. On avouera cependant que la religion a dû être le lien d'une si parfaite union entre deux caractères si opposés: la vivacité de l'un lui faisant prendre tous les événements avec trop de sensibilité, et la tranquillité de l'autre la faisant paroître presque insensible aux mêmes événements. L'on pourroit faire la même réflexion sur la liaison des deux fidèles amis. A la vérité, leur manière de penser des ouvrages d'esprit étant la même, ils avoient le plaisir de s'en entretenir souvent; mais comme ils avoient tous deux un différent caractère, leur union constante a dû avoir pour lien la probité; puisque, comme dit Cicéron [1], il ne peut y avoir de véritable amitié qu'entre des gens de bien.

Un des premiers soins de mon père, après son mariage, fut de se réconcilier avec MM. de Port-Royal. Il ne lui fut pas difficile de faire sa paix avec M. Nicole, qui ne savoit ce que c'étoit que la guerre, et qui le reçut à bras ouverts, lorsqu'il le vint voir accompagné de M. l'abbé Dupin. Il ne lui étoit pas si aisé de se réconcilier avec M. Arnauld, qui avoit toujours sur le cœur les plaisanteries écrites sur la mère Angélique, sa sœur; plaisanteries fondées, par faute d'examen, sur des faits qui n'étoient pas exactement vrais. Boileau, chargé de la négociation, avoit toujours trouvé M. Arnauld intraitable. Un jour il s'avisa de lui porter un exemplaire de la tragédie de *Phèdre*, de la part de l'auteur. M. Arnauld demeuroit alors dans le faubourg Saint-Jacques. Boileau, en allant le voir, prend la résolution de lui prouver qu'une tragédie peut être inno-

[1] « Hoc sentio nisi in bonis amicitiam esse non posse. » (*De Amicit.*)

cente aux yeux des casuistes les plus sévères; et ruminant sa thèse en chemin: « Cet homme, disoit-il, aura-t-il tou« jours raison, et ne pourrai-je parvenir à lui faire avoir « tort? Je suis bien sûr qu'aujourd'hui j'ai raison: s'il n'est « pas de mon avis, il aura tort. » Plein de cette pensée, il entre chez M. Arnauld, où il trouve une nombreuse compagnie. Il lui présente la tragédie, et lui lit en même temps l'endroit de la préface où l'auteur témoigne tant d'envie de voir la tragédie réconciliée avec les personnes de piété. Ensuite, déclarant qu'il abandonnoit acteurs, actrices, et théâtre, sans prétendre les soutenir en aucune façon, il élève sa voix en prédicateur, pour soutenir que si la tragédie étoit dangereuse, c'étoit la faute des poëtes, qui en cela même alloient directement contre les règles de leur art; mais que la tragédie de *Phèdre*, conforme à ces règles, n'avoit rien que d'utile [1]. L'auditoire, composé de jeunes théologiens, l'écoutoit en souriant, et regardoit tout ce qu'il avançoit comme les paradoxes d'un poëte peu instruit de la bonne morale. Cet auditoire fut bien surpris, lorsque M. Arnauld prit ainsi la parole: « Si les « choses sont comme il le dit, il a raison, et la tragédie « est innocente. » Boileau rapportoit qu'il ne s'étoit jamais

[1] On raconte que Racine soutint un jour chez madame de La Fayette qu'avec du talent on pouvoit sur la scène faire excuser de grands crimes, et inspirer même pour ceux qui les commettent plus de compassion que d'horreur. Il cita *Phèdre* pour exemple, et assura que l'on pouvoit faire plaindre Phèdre coupable plus qu'Hippolyte innocent. Cette tragédie, dit-on, fut la suite d'une espèce de défi qu'on lui porta. Soit que le fait se soit passé de cette manière, soit qu'il travaillât déja à la pièce lorsqu'il établit cette opinion, il est sûr que ce ne pouvoit être que celle d'un homme qui, après avoir réfléchi sur le cœur humain, et sur la tragédie qui en est la peinture, avoit conçu que le malheur d'une passion coupable étoit en raison de son énergie, et que par conséquent elle portoit avec elle et son excuse et sa punition. C'étoit un problème de morale à résoudre, et que sa *Phèdre* décide. (L.)

senti de sa vie si content. Il pria M. Arnauld de vouloir bien jeter les yeux sur la pièce qu'il lui laissoit, pour lui en dire son sentiment. Il revint quelques jours après le demander, et M. Arnauld lui donna ainsi sa décision : « Il n'y a rien à reprendre au caractère de Phèdre, puis« qu'il nous donne cette grande leçon, que lorsqu'en pu« nition de fautes précédentes, Dieu nous abandonne à « nous-mêmes et à la perversité de notre cœur, il n'est « point d'excès où nous ne puissions nous porter, même « en les détestant. Mais pourquoi a-t-il fait Hippolyte « amoureux ? » Cette critique est la seule qu'on puisse faire contre cette tragédie ; et l'auteur, qui se l'étoit faite à lui-même, se justifioit en disant : « Qu'auroient pensé les pe« tits-maitres d'un Hippolyte ennemi de toutes les fem« mes ? Quelles mauvaises plaisanteries n'auroient-ils point « faites ! » Boileau, charmé d'avoir si bien conduit sa négociation, demanda à M. Arnauld la permission de lui amener l'auteur de la tragédie. Ils vinrent chez lui le lendemain ; et, quoiqu'il fût encore en nombreuse compagnie, le coupable, entrant avec l'humilité et la confusion peintes sur le visage, se jeta à ses pieds : M. Arnauld se jeta aux siens ; tous deux s'embrassèrent. M. Arnauld lui promit d'oublier le passé, et d'être toujours son ami : promesse fidèlement exécutée.

En 1674, l'Université projetoit une requête qu'elle devoit présenter au parlement, pour demander que la philosophie de Descartes ne fût point enseignée. On en parloit chez M. le premier président de Lamoignon, qui dit qu'on ne pourroit se dispenser de rendre un arrêt conforme à cette requête. Boileau, présent à cette conversation, imagina l'arrêt burlesque qu'il composa avec mon père, et Bernier, le fameux voyageur, leur ami commun. M. Dongois, neveu de Boileau, y mit le style du palais ; et quand l'arrêt fut en état, il le joignit

à plusieurs expéditions qu'il devoit porter à signer à M. le président, avec qui il étoit fort familier. M. de Lamoignon ne se laissa pas surprendre : à peine eut-il jeté les yeux sur l'arrêt : « Voilà, dit-il, un tour de Des-« préaux. » Cet arrêt burlesque eut un succès que n'eût peut-être point eu une pièce sérieuse; il sauva l'honneur des magistrats. L'Université ne songea plus à présenter sa requête.

Quoique Boileau et mon père n'eussent encore aucun titre qui les appelât à la cour, ils y étoient fort bien reçus tous les deux. M. Colbert les aimoit beaucoup. Étant un jour enfermé avec eux dans sa maison de Sceaux, on vint lui annoncer l'arrivée d'un évêque ; il répondit avec colère : « Qu'on lui fasse tout voir, excepté « moi. »

Les inscriptions mises au bas des tableaux sur les victoires du roi, peintes par M. Le Brun dans la galerie de Versailles, étoient pleines d'emphase, parceque M. Charpentier, qui les avoit faites, croyoit qu'on devoit mettre de l'esprit par-tout. Ces pompeuses déclamations déplurent avec raison à M. de Louvois, qui, par ordre du roi, les fit effacer, pour mettre à la place les inscriptions simples que Boileau et mon père lui fournirent. Mon père a donné, dans quelques occasions, des devises qui, dans leur simplicité, ont été trouvées fort heureuses, comme celle dont le corps étoit une orangerie, et l'ame, *conjuratos ridet aquilones.* Elle fut approuvée, parcequ'elle avoit également rapport à l'orangerie de Versailles, bâtie depuis peu, et à la ligue qui se formoit contre la France. Je n'en rapporte pas quelques autres qu'il donna dans la petite Académie, parceque l'honneur de pareilles choses doit être partagé entre tous ceux qui composent la même Compagnie.

C'étoit lui-même qui avoit donné l'idée de rassembler

cette Compagnie. Il fut par-là comme le fondateur de l'Académie des Médailles, qu'on nomma d'abord *la petite Académie*, et qui, devenue beaucoup plus nombreuse, prit sous une autre forme le nom d'*Académie des Belles-Lettres*. Elle ne fut composée dans son origine que d'un très petit nombre de personnes, qu'on choisit pour exécuter le projet d'une histoire en médailles des principaux événements du règne de Louis XIV. On devoit, au bas de chaque médaille gravée, mettre en peu de mots le récit de l'événement qui avoit donné lieu à la médaille; mais on trouva que des récits fort courts n'apprendroient les choses qu'imparfaitement, et qu'une histoire suivie du règne entier seroit beaucoup plus utile. Ce projet fut agité et résolu chez madame de Montespan. C'étoit elle qui l'avoit imaginé; « et quoique la flatterie en fût « l'objet, comme l'écrivoit depuis madame la comtesse « de Caylus, on conviendra que ce projet n'étoit pas « celui d'une femme commune, ni d'une maîtresse or- « dinaire. » Lorsqu'on eut pris ce parti, madame de Maintenon proposa au roi de charger du soin d'écrire cette histoire, Boileau et mon père. Le roi, qui les en jugea capables, les nomma ses historiographes en 1677.

Mon père, toujours attentif à son salut, regarda le choix de Sa Majesté comme une grace de Dieu, qui lui procuroit cette importante occupation pour le détacher entièrement de la poésie. Boileau lui-même parut aussi s'en détacher. Il est certain qu'il passa douze ou treize ans sans donner d'autres ouvrages en vers que les deux derniers chants du *Lutrin*, parcequ'il voulut finir l'action de ce poëme.

Les deux poëtes, résolus de ne plus l'être, ne songèrent qu'à devenir historiens; et pour s'en rendre capables, ils passèrent d'abord beaucoup de temps à se mettre au fait

et de l'histoire générale de France, et de l'histoire particulière du règne qu'ils avoient à écrire. Mon père, pour se mettre ses devoirs devant les yeux, fit une espèce d'extrait du Traité de Lucien sur la manière d'écrire l'histoire. Il remarqua dans cet excellent Traité des traits qui avoient rapport à la circonstance dans laquelle il se trouvoit, et il les rassembla dans l'écrit qui se trouvera à la suite de ses lettres. Il fit ensuite des extraits de Mézerai, et de Vittorio Siri, et se mit à lire les mémoires, lettres, instructions et autres pièces de cette nature dont le roi avoit ordonné qu'on lui donnât la communication.

Dans la campagne de cette année 1677, les villes que le roi assiégea tombèrent quand il parut; et lorsque, de retour de ses rapides conquêtes, il vit à Versailles ses deux historiens, il leur demanda pourquoi ils n'avoient pas eu la curiosité de voir un siège: « Le voyage, leur « dit-il, n'étoit pas long. — Il est vrai, reprit mon père, « mais nos tailleurs furent trop lents. Nous leur avions « commandé des habits de campagne: lorsqu'ils nous « les apportèrent, les villes que Votre Majesté assiégeoit « étoient prises. » Cette réponse fut bien reçue du roi, qui leur dit de prendre leurs mesures de bonne heure, parceque dorénavant ils le suivroient dans toutes ses campagnes, pour être témoins des choses qu'ils devoient écrire.

La foible santé de Boileau ne lui permit que de faire une campagne, qui fut celle de Gand, l'année suivante. Mon père, qui les fit toutes, avoit soin de rendre compte à son associé dans l'emploi d'écrire l'histoire, de tout ce qui se passoit à l'armée; et une partie de ces lettres se trouvera à la suite de ces Mémoires. Ce fut dans leur première campagne que Boileau apprenant que le roi s'étoit si fort exposé, qu'un boulet de canon avoit passé à sept pas de Sa Majesté, alla à lui et lui dit: « Je vous prie,

« Sire, en qualité de votre historien, de ne pas me faire « finir sitôt mon histoire. [1] »

Lorsqu'ils partirent en 1678, on vit pour la première fois deux poëtes suivre une armée pour être témoins de siéges et de combats : ce qui donna lieu à des plaisanteries dont on amusoit le roi. On prétendoit les surprendre en plusieurs occasions dans l'ignorance des choses militaires, et même des choses les plus communes. Leurs meilleurs amis étoient ceux qui leur tendoient des piéges. S'ils n'y tomboient pas, on faisoit accroire qu'ils y étoient tombés. Tout ce qu'on dit de leur simplicité n'est peut-être pas exactement vrai. Je rapporterai cependant ce que j'ai entendu dire à d'anciens seigneurs de la cour.

La veille de leur départ pour la première campagne, M. de Cavoye s'avisa, dit-on, de demander à mon père s'il avoit eu l'attention de faire ferrer ses chevaux à forfait. Mon père qui n'entend rien à cette question, lui en demande l'explication. « Croyez-vous donc, lui dit M. de « Cavoye, que quand une armée est en marche elle « trouve par-tout des maréchaux? Avant que de partir « on fait un forfait avec un maréchal de Paris, qui vous « garantit que les fers qu'il met aux pieds de votre cheval « y resteront six mois. » Mon père répond (ou plutôt on lui fait répondre): « C'est ce que j'ignorois; Boileau ne « m'en a rien dit; mais je n'en suis pas étonné, il ne songe « à rien. » Il va trouver Boileau pour lui reprocher sa négligence. Boileau avoue son ignorance, et lui dit qu'il faut promptement s'informer du maréchal le plus fameux pour ces sortes de forfaits. Ils n'eurent pas le temps

[1] Boileau se trouvoit à l'armée dans la campagne suivante. Un jour, après une bataille, le roi lui demanda s'il s'étoit tenu loin du canon. « Sire, j'en étois à cent pas. — N'aviez-vous pas peur? — Oui, sire; je « tremblois beaucoup pour votre majesté, et encore plus pour moi. »

de le chercher. Dès le soir même M. de Cavoye raconta au roi le succès de sa plaisanterie. Un fait pareil, quand il seroit véritable, ne feroit aucun tort à leur réputation.

Puisque les plus petits faits, quand on parle de certains hommes, intéressent toujours, j'en rapporterai encore un de la même nature. Un jour, après une marche fort longue, Boileau très fatigué se jeta sur un lit en arrivant, sans vouloir souper. M. de Cavoye, qui le sut, alla le voir après le souper du roi, et lui dit avec un air consterné, qu'il avoit à lui apprendre une fâcheuse nouvelle: « Le roi, ajouta-t-il, n'est point content de vous; « il a remarqué aujourd'hui une chose qui vous fait un « grand tort. — Eh quoi donc? s'écria Boileau tout alar« mé. — Je ne puis, continua M. de Cavoye, me résoudre « à vous la dire; je ne saurois affliger mes amis. » Enfin, après l'avoir laissé quelque temps dans l'agitation, il lui dit: « Puisqu'il faut vous l'avouer, le roi a remarqué que « vous étiez tout de travers à cheval. — Si ce n'est que « cela, répondit Boileau, laissez-moi dormir. »

Quoique mon père fût son confrère dans l'honorable emploi d'écrire l'histoire du roi, et dans la petite Académie, il ne l'avoit point encore pour confrère dans l'Académie françoise: et comme il souhaitoit de le voir dans cette Compagnie, il l'avoit sans doute en vue, lorsqu'il fit valoir l'empressement de l'Académie à chercher des sujets [1], dans le discours qu'il prononça le 30 octobre de cette même année 1678, à la réception de M. l'abbé Colbert, depuis archevêque de Rouen. « Oui, Monsieur, lui « disoit-il, l'Académie vous a choisi; car nous voulons « bien qu'on le sache, ce n'est point la brigue, ce ne sont « point les sollicitations qui ouvrent les portes de l'Aca« démie; elle va elle-même au-devant du mérite, elle lui

[1] On peut voir ce Discours au commencement du tome VI.

« épargne l'embarras de se venir offrir, elle cherche les « sujets qui lui sont propres, etc. »

J'ignore si l'Académie étoit alors dans l'usage, comme le disoit son directeur, de choisir et de chercher elle-même ses sujets. Je sais seulement que tous les académiciens ne songeoient pas à chercher Boileau ; et il y en avoit plusieurs qu'il ne songeoit pas non plus à solliciter. Le roi lui demanda un jour pendant son souper s'il étoit de l'Académie; Boileau répondit avec un air fort modeste, qu'il n'étoit pas digne d'en être. « Je veux que vous en « soyez, répondit le roi. » Quelque temps après une place vaqua, et La Fontaine, qui la vouloit solliciter, alla lui demander s'il seroit son concurrent. Boileau l'assura que non, et ne fit aucune démarche. Il eut cependant quelques voix; mais la pluralité fut pour La Fontaine : et lorsque, suivant l'usage, on alla demander au roi son agrément pour cette nomination, le roi répondit seulement, « Je verrai. » De manière que La Fontaine, quoique nommé, ne fut point reçu, et resta très long-temps, ainsi que l'Académie, dans l'incertitude. Enfin, une nouvelle place vaqua, et l'Académie aussitôt nomma Boileau. Le roi, lorsqu'on lui demanda son agrément, l'accorda en ajoutant : « Maintenant vous pouvez recevoir « La Fontaine. » Boileau fut reçu le 3 juillet 1684. L'assemblée fut nombreuse le jour de sa réception. On étoit curieux d'entendre son discours. Il étoit obligé de louer et de s'humilier. Il recevoit une grace inespérée, et il n'étoit pas homme à faire un remerciement à genoux. Il se tira habilement de ce pas difficile. Il loua sans flatterie, il s'humilia noblement; et en disant que l'entrée de l'Académie lui devoit être fermée *par tant de raisons*, il fit songer à *tant d'académiciens* dont les noms étoient dans ses satires.

A la fin de cette même année, Corneille mourut; et

mon père, qui, le lendemain de cette mort, entroit dans les fonctions de directeur, prétendoit que c'étoit à lui à faire faire, pour l'académicien qui venoit de mourir, un service suivant la coutume. Mais Corneille étoit mort pendant la nuit; et l'académicien qui étoit encore directeur la veille, prétendit que comme il n'étoit sorti de place que le lendemain matin, il étoit encore dans ses fonctions au moment de la mort de Corneille, et que par conséquent c'étoit à lui à faire faire le service. Cette dispute n'avoit pour motif qu'une généreuse émulation: tous deux vouloient avoir l'honneur de rendre les devoirs funèbres à un mort si illustre. Cette contestation glorieuse pour les deux parties fut décidée par l'Académie en faveur de l'ancien directeur: ce qui donna lieu à ce mot fameux que Benserade dit à mon père: « Nul « autre que vous ne pouvoit prétendre à enterrer Cor« neille; cependant vous n'avez pu y parvenir. »

La place de Corneille à l'Académie fut remplie par Thomas Corneille son frère, qui fut reçu avec M. Bergeret. Mon père, qui présidoit à cette réception en qualité de directeur, répondit à leurs remerciements par un discours qui fut très applaudi; et il le prononça avec tant de grace, qu'il répara entièrement le discours de sa réception. La matière de celui-ci lui avoit plu davantage. L'admiration sincère qu'il avoit pour Corneille le lui avoit inspiré. Bayle, en rapportant que Sophocle, lorsqu'il apprit la mort d'Euripide, parut sur le théâtre en habit de deuil, et ordonna à ses acteurs d'ôter leurs couronnes, ajoute: « Ce que fit alors Sophocle étoit une « preuve très équivoque de son regret, parceque deux « grands hommes qui aspirent à la même gloire, qui « veulent s'exclure l'un l'autre du premier rang, s'entr'es« timent intérieurement plus qu'ils ne voudroient, mais « ne s'entr'aiment pas. L'un d'eux vient-il à mourir, le

« survivant courra lui jeter de l'eau bénite, et en fera « l'éloge de bon cœur : il est délivré des épines de la « concurrence. » Par cette même raison, Corneille avoit fait dire à Cornélie, sur la douleur de César à la mort de Pompée :

O soupirs! ô regrets! oh, qu'il est doux de plaindre
Le sort d'un ennemi quand il n'est plus à craindre!

Quiconque eût pensé la même chose en cette occasion, eût été très injuste. Les deux rivaux depuis longtemps ne combattoient plus; et tous deux retirés de la carrière n'avoient plus rien à se disputer : c'étoit au public à décider. Il n'a point encore décidé; on s'est toujours contenté de les comparer entre eux. Le parallèle a souvent été fait, et presque toujours avec plus d'antithèses que de justesse. M. de Fontenelle, qui, malgré la douceur de son caractère, témoigne dans la Vie de Corneille un peu de passion contre le rival de Corneille, régle ainsi les places (je parle de cette Vie imprimée dans la dernière édition de ses Œuvres : celle qui se trouve dans l'Histoire de l'Académie françoise ne contient pas les mêmes paroles) : « Corneille a la première place, Racine « la seconde. On fera à son gré l'intervalle entre ces deux « places, un peu plus ou moins grand. C'est là ce qui se « trouve en ne comparant que les ouvrages de part et « d'autre. Mais si on compare ces deux hommes, l'in« égalité est plus grande. Il peut être incertain que Racine « eût été, si Corneille n'eût pas été avant lui : il est cer« tain que Corneille a été par lui-même. » M. de Fontenelle, qui a toujours été applaudi quand il a écrit sur les matières qui font l'objet des travaux de l'Académie des Sciences, a souvent rendu sur le Parnasse des décisions qui ont eu peu de partisans : ce qui me fait espérer que celle-ci sera du nombre.

Pour revenir au discours prononcé à la réception de Thomas Corneille, je ferai remarquer qu'il n'est pas étonnant que mon père, qui n'avoit pas été heureux dans le discours sur sa propre réception, l'ait été daus celui-ci, qui lui fournissoit pour sujet l'éloge de Corneille. Il le faisoit dans l'effusion de son cœur, parcequ'il étoit intérieurement persuadé que Corneille valoit beaucoup mieux que lui: et en cela seulement il pensoit comme M. de Fontenelle. Quelque crainte qu'il eût de parler de vers à mon frère, quand il le vit en âge de pouvoir discerner le bon du mauvais, il lui fit apprendre par cœur des endroits de Cinna; et lorsqu'il lui entendoit réciter ce beau vers:

Et, monté sur le faite, il aspire à descendre,

« remarquez bien cette expression, lui disoit-il avec en« thousiasme. On dit aspirer à monter; mais il faut con« noître le cœur humain aussi bien que Corneille l'a « connu, pour avoir su dire de l'ambitieux, qu'il aspire « à descendre. » On ne croira point qu'il ait affecté la modestie lorsqu'il parloit ainsi en particulier à son fils: il lui disoit ce qu'il pensoit.

Tout l'endroit de son discours dans l'Académie, qui contenoit l'éloge de Corneille, fut extrêmement goûté; et comme il avoit réussi parcequ'il louoit ce qu'il admiroit, il réussit également dans l'éloge de Louis XIV, lorsque s'adressant à M. Bergeret, premier commis du secrétaire d'état des affaires étrangères, il fit voir combien les négociations étoient faciles sous un roi dont les ministres n'avoient tout au plus que « l'embarras de faire « entendre avec dignité aux cours étrangères ce qu'il leur « dictoit avec sagesse. » Là, il dépeignit le roi, la veille du jour qu'il partit pour se mettre à la tête de ses armées, écrivant dans son cabinet six lignes, pour les envoyer à

son ambassadeur: et les puissances étrangères « ne pou-« vant s'écarter d'un seul pas du cercle étroit qui leur « étoit tracé par ces six lignes »: paroles qui représentoient toutes ces puissances sous l'image du roi Antiochus, étonné, quoiqu'à la tête de ses armées, du cercle que l'ambassadeur romain traça autour de lui, et obligé de rendre sa réponse avant que d'en sortir.

Louis XIV, informé du succès de ce discours, voulut l'entendre. L'auteur eut l'honneur de lui en faire la lecture; après laquelle le roi lui dit: « Je suis très content [1]: « je vous louerois davantage, si vous m'aviez moins loué. » Ce mot fut bientôt répandu par-tout, et attira à mon père une lettre que je vais rapporter, parceque ayant été écrite par un homme qui étoit alors dans la disgrace, et qui écrivoit à un ami dans toute la sincérité de son cœur et la confiance du secret, elle fait voir de quelle manière pensoient de Louis XIV ceux mêmes qui croyoient avoir quelque sujet de s'en plaindre:

« J'ai à vous remercier, monsieur, du discours qui m'a « été envoyé de votre part. Rien n'est assurément si élo-« quent; et le héros que vous y louez est d'autant plus « digne de vos louanges, qu'il y a trouvé de l'excès. Il est « bien difficile qu'il n'y en ait toujours un peu: les plus « grands hommes sont hommes, et se sentent toujours « par quelque endroit de l'infirmité humaine. Je vous di-« rois bien des choses sur cela, si j'avois le plaisir de vous « voir; mais il faudroit avoir dissipé un nuage que j'ose « dire être une tache dans ce soleil. Ce ne seroit pas une « chose difficile, si ceux qui le pourroient faire avoient « assez de générosité pour l'entreprendre. Je vous assure « que les pensées que j'ai sur cela ne sont point intéres-

[1] Il a dit une autre fois le même mot à Boileau, si ce que Brossette rapporte dans son commentaire est exact. (L. R.)

« sées, et que ce qui peut me regarder me touche fort « peu. Si j'ai quelque peine, c'est d'être privé de la con- « solation de voir mes amis. Un tête-à-tête avec vous et « avec votre compagnon me feroit bien du plaisir; mais « je n'achèterois pas ce plaisir par la moindre lâcheté. « Vous savez ce que cela veut dire : ainsi je demeure en « paix, et j'attends avec patience que Dieu fasse con- « noître à ce prince si accompli qu'il n'a point dans son « royaume de sujet plus fidèle, plus passionné pour sa « véritable gloire, et, si je l'ose dire, qui l'aime d'un « amour plus pur et plus dégagé de tout intérêt. Je pour- « rois ajouter que je suis naturellement si sincère, que si « je ne sentois dans mon cœur la vérité de ce que je dis, « rien au monde ne seroit capable de me le faire dire. « C'est pourquoi aussi je ne pourrois me résoudre à faire « un pas pour avoir la liberté de voir mes amis, à moins « que ce ne fût à mon prince seul que j'en fusse rede- « vable [1].

« Je suis, etc. »

Boileau, nouvel académicien, fut long-temps assez exact aux assemblées, dans lesquelles il avoit souvent des contradictions à essuyer. Il parle, dans une lettre écrite à mon père, de ses disputes avec M. Charpentier. Dans ces disputes littéraires, il ne trouvoit pas ordinairement le grand nombre pour lui, parcequ'il étoit environné de confrères peu disposés à être de son avis. Un jour cependant il fut victorieux; et quand il racontoit cette victoire,

[1] On conserve à la Bibliothèque du Roi un manuscrit de cette lettre, où les quatorze dernières lignes de celle-ci ne se trouvent pas. Mais c'est sans doute une copie défectueuse, car Racine le fils a dû copier celle-ci sur la lettre originale. Geoffroy a cité dans son édition la lettre manuscrite de la Bibliothèque, comme inédite. Il ne se souvenoit pas que Racine le fils l'avoit donnée tout entière dans la Vie de son père.

il ajoutoit, en élevant la voix : « Tout le monde fut de « mon avis : ce qui m'étonna ; car j'avois raison, et c'é« toit moi. »

Lorsqu'il fut question de recevoir à l'Académie M. le marquis de Saint-Aulaire, il s'y opposa vivement, et répondit à ceux qui lui représentoient qu'il falloit avoir des égards pour un homme de cette condition : « Je ne lui « dispute pas ses titres de noblesse, mais je lui dispute ses « titres du Parnasse. » Un des académiciens ayant répliqué que M. de Saint-Aulaire avoit aussi ses titres du Parnasse, puisqu'il avoit fait de fort jolis vers : « Eh bien, « monsieur, lui dit Boileau, puisque vous estimez ses vers, « faites-moi l'honneur de mépriser les miens. »

En 1685, M. le marquis de Seignelay devant donner dans sa maison de Sceaux une fête au roi, demanda des vers à mon père, qui, malgré la résolution qu'il avoit prise de n'en plus faire, n'en put refuser dans une pareille occasion, à un ministre auquel il étoit fort attaché, fils de son bienfaiteur. J'ai plus d'une fois entendu dire à M. le chancelier, que l'antiquité (et qui la connoît mieux que lui ?) ne nous offroit rien, dans un pareil genre, de si parfait que cette *Idylle sur la paix*. Il admire comment le poëte, en faisant parler des bergers, a su réunir aux sentiments tendres et aux peintures riantes, les grandes et terribles images, dans un style toujours naturel, et sans sortir du ton de l'idylle. Puisqu'il m'est permis de rapporter historiquement les sentiments des autres, et que je rapporte ceux d'un grand juge, j'ajouterai que je l'ai entendu, à ce sujet, faire remarquer l'heureuse disposition du même auteur à écrire dans tous les genres différents. Est-il orateur, est-il historien : il excelle. Est-il poëte : s'il fait une comédie, il sait y faire rire et le parterre et ceux qui n'aiment que la fine plaisanterie : dans ses tragédies, il change de style suivant

les sujets. La versification d'*Andromaque* n'est pas celle de *Britannicus* : celle de *Phèdre* n'est pas celle d'*Athalie*. Compose-t-il des chœurs et des cantiques : il a le lyrique le plus sublime. Fait-il des épigrammes : il les assaisonne du meilleur sel. Entreprend-il une idylle : il l'invente dans un goût nouveau. Quelques personnes prétendent que Lulli, chargé de la mettre en musique, trouva dans la force des vers un travail que les vers de Quinault ne lui avoient pas fait connoître. Il est pourtant certain que Lulli est aussi grand musicien dans cette idylle que dans ses opéras, et a parfaitement rendu le poëte : j'avouerai seulement qu'à ces deux vers,

Retranchez de nos ans
Pour ajouter à ses années,

la chute, à cause de la prononciation de la dernière syllabe, ne satisfait pas l'oreille, et que ce n'est pas la faute du musicien, mais celle du poëte, qui n'avoit pas pour le musicien cette même attention qu'avoit Quinault.

Lorsque M. le comte de Toulouse fut sorti de l'enfance, madame de Montespan consulta mon père sur le choix de celui à qui on confieroit l'éducation du jeune prince. Elle demandoit un homme d'un mérite distingué, et d'un nom connu. Mon père voulant en cette occasion obliger M. du Trousset, qu'il estimoit beaucoup, dit à madame de Montespan : « Je vous propose sans crainte un homme « dont le nom n'est pas connu; mais il mérite de l'être : « ses ouvrages qu'il n'a point donnés au public sous son « nom, en ont été bien reçus. » Ces ouvrages étoient la Critique de la Princesse de Clèves, la Vie du duc de Guise, et quelques petites pièces de vers fort ingénieuses. M. du Trousset, connu depuis sous le nom de Valincour, fut agréé. On lui confia l'éducation du prince. Il fut dans la suite secrétaire-général de la marine, et, par l'estime

qu'il acquit à la cour, justifia le choix de madame de Montespan, et le témoignage de celui qui le lui avoit fait connoître.

Je n'ai jamais pu lire, sans une surprise extrême, ce qu'il dit dans sa lettre à M. l'abbé d'Olivet, en parlant de l'histoire du roi [1] : « Despréaux et Racine, après avoir « long-temps essayé ce travail, sentirent qu'il étoit tout-« à-fait opposé à leur génie. » M. de Valincour, associé pour ce travail à Boileau, après la mort de mon père, et chargé seul de la continuation de cette histoire après la mort de Boileau, suivant toute apparence n'a jamais rien composé sur cette matière. Il pouvoit avoir, aussi bien que ses prédécesseurs, le style historique; mais pourquoi a-t-il voulu faire entendre que, regardant ce travail comme opposé à leur génie, ils ne s'en occupoient pas, lui qui a su mieux qu'un autre combien ils s'en étoient occupés, et qui a été dépositaire, après leur mort, de ce qu'ils en avoient écrit? Le fatal incendie qui, en 1726, consuma la maison qu'il avoit à Saint-Cloud, fut si prompt, qu'on ne put sauver les papiers les plus importants de l'amirauté, et que les morceaux de l'histoire du roi périrent avec plusieurs autres papiers précieux à la littérature. Le recueil des Lettres de Boileau et de mon père fera connoître l'application continuelle qu'ils donnoient à l'histoire dont ils étoient chargés. Quand ils avoient écrit quelque morceau intéressant, ils alloient le lire au roi [2].

[1] Histoire de l'Académie françoise, tome II.

[2] On doit beaucoup regretter la perte des morceaux historiques que Racine avoit composés; et c'est un malheur beaucoup plus grand encore pour notre littérature que, borné aux actions de Louis XIV, il n'ait pas fait une histoire générale de la France. Lui seul étoit capable d'égaler les anciens dans ce genre, et de donner à la nation un Tite-Live, après lui avoir donné un Euripide. Son jugement exquis, son imagination brillante,

Ces lectures se faisoient chez madame de Montespan. Tous deux avoient leur entrée chez elle, aux heures que le roi y venoit jouer, et madame de Maintenon étoit ordinairement présente à la lecture. Elle avoit, au rapport de Boileau, plus de goût pour mon père que pour lui; et madame de Montespan avoit au contraire plus de goût pour Boileau que pour mon père; mais ils faisoient toujours ensemble leur cour, sans aucune jalousie entre eux. Lorsque le roi arrivoit chez madame de Montespan, ils lui lisoient quelque chose de son histoire, ensuite le jeu commençoit; et lorsqu'il échappoit à madame de Montespan, pendant le jeu, des paroles un peu aigres, ils remarquèrent, quoique fort peu clairvoyants, que le roi, sans lui répondre, regardoit en souriant madame de Maintenon, qui étoit assise vis-à-vis lui sur un tabouret, et qui enfin disparut tout-à-coup de ces assemblées. Ils la rencontrèrent dans la galerie, et lui demandèrent pourquoi elle ne venoit plus écouter leur lecture. Elle leur répondit fort froidement: « Je ne suis plus admise à ces « mystères. » Comme ils lui trouvoient beaucoup d'esprit, ils en furent mortifiés et étonnés. Leur étonnement fut bien plus grand, lorsque le roi, obligé de garder le lit, les fit appeler, avec ordre d'apporter ce qu'ils avoient écrit de nouveau sur son histoire, et qu'ils virent, en entrant, madame de Maintenon assise dans un fauteuil près du chevet du roi, s'entretenant familièrement avec sa

son goût délicat, cette élégance, cette grace, cette harmonie, qu'on remarque dans sa prose, la profondeur et l'énergique précision qu'on admire dans les imitations de Tacite dont il enrichit sa tragédie de *Britannicus*, promettoient un historien tel que nous n'en aurons peut-être jamais. Ce qui peut encore augmenter les regrets, c'est que le *Mercure* de 1677 nous apprend que c'étoit l'attente générale du public; et que, lorsqu'il ne fut plus possible de douter que Racine renonçoit au théâtre, on cherchoit à se consoler par l'espoir de trouver un historien en perdant un poëte. (G.)

majesté. Ils alloient commencer leur lecture, lorsque madame de Montespan, qui n'étoit point attendue, entra, et après quelques compliments au roi, en fit de si longs à madame de Maintenon, que, pour les interrompre, le roi lui dit de s'asseoir, « n'étant pas juste, ajouta-« t-il, qu'on lise sans vous un ouvrage que vous avez « vous-même commandé. » Son premier mouvement fut de prendre une bougie pour éclairer le lecteur : elle fit ensuite réflexion qu'il étoit plus convenable de s'asseoir, et de faire tous ses efforts pour paroître attentive à la lecture. Depuis ce jour le crédit de madame de Maintenon alla en augmentant d'une manière si visible, que les deux historiens lui firent leur cour autant qu'ils la savoient faire.

Mon père, dont elle goûtoit la conversation, étoit beaucoup mieux reçu que son ami qu'il menoit toujours avec lui. Ils s'entretenoient un jour avec elle de la poésie; et Boileau, déclamant contre le goût de la poésie burlesque, qui avoit régné autrefois, dit dans sa colère : « Heureusement ce misérable goût est passé, et on ne « lit plus Scarron, même dans les provinces. » Son ami chercha promptement un autre sujet de conversation, et lui dit, quand il fut seul avec lui : « Pourquoi parlez-« vous devant elle de Scarron ? Ignorez-vous l'intérêt « qu'elle y prend ? — Hélas ! non, reprit-il ; mais c'est « toujours la première chose que j'oublie quand je la « vois. »

Malgré la remontrance de son ami, il eut encore la même distraction au lever du roi. On y parloit de la mort du comédien Poisson : « C'est une perte, dit le roi; « il étoit bon comédien.... — Oui, reprit Boileau, pour « faire un D. Japhet : il ne brilloit que dans ces misé-« rables pièces de Scarron. » Mon père lui fit signe de se taire, et lui dit en particulier : « Je ne puis donc pa-

« roître avec vous à la cour, si vous êtes toujours si im-« prudent. — J'en suis honteux, lui répondit Boileau : « mais quel est l'homme à qui il n'échappe une sot-« tise ? »

Incapable de trahir jamais sa pensée, il n'avoit pas toujours assez de présence d'esprit pour la taire : il avouoit que la franchise étoit une vertu souvent dangereuse ; mais il se consoloit de ses imprudences par la conformité de caractère qu'il prétendoit avoir avec M. Arnauld, dont, pour se justifier, il racontoit le fait suivant, qui peut trouver place dans un ouvrage où je rassemble plusieurs traits de simplicité d'hommes connus. M. Arnauld, obligé de se cacher, trouva une retraite à l'hôtel de Longueville, à condition qu'il n'y paroîtroit qu'avec un habit séculier, une grande perruque sur la tête, et l'épée au côté. Il y fut attaqué de la fièvre ; et madame de Longueville, ayant fait venir le médecin Brayer, lui recommanda d'avoir grand soin d'un gentilhomme qu'elle protégeoit particulièrement, et à qui elle avoit donné depuis peu une chambre dans son hôtel. Brayer monte chez le malade, qui, après l'avoir entretenu de sa fièvre, lui demande des nouvelles. « On parle, lui dit Brayer, « d'un livre nouveau de Port-Royal, qu'on attribue à « M. Arnauld ou à M. de Sacy ; mais je ne le crois pas de « M. de Sacy : il n'écrit pas si bien. » A ce mot, M. Arnauld, oubliant son habit gris et sa perruque, lui répond vivement : « Que voulez-vous dire ? Mon neveu écrit « mieux que moi. » Brayer envisage son malade, se met à rire, descend chez madame de Longueville, et lui dit : « La maladie de votre gentilhomme n'est pas considé-« rable ; je vous conseille cependant de faire en sorte qu'il « ne voie personne. Il ne faut pas le laisser parler. » Madame de Longueville, étonnée des réponses indiscrètes qui échappoient souvent à M. Arnauld et à M. Nicole,

disoit qu'elle aimeroit mieux confier son secret à un libertin.

Boileau ne savoit ni dissimuler, ni flatter. Il eut cependant par hasard quelques saillies assez heureuses. Lorsque le roi lui demanda son âge, il répondit: « Je « suis venu au monde un an avant votre majesté, pour « annoncer les merveilles de son règne. »

Dans le temps que l'affectation de substituer le mot de *gros* à celui de *grand* régnoit à Paris comme en quelques provinces, où l'on dit un gros chagrin pour un grand chagrin, le roi lui demanda ce qu'il pensoit de cet usage : « Je le condamne, répondit-il, parcequ'il y a « bien de la différence entre Louis-le-Gros et Louis-le-« Grand. »

Malgré quelques réponses de cette nature, il n'avoit pas la réputation d'être courtisan; et mon père passoit pour plus habile que lui dans cette science, quoiqu'il n'y fût pas regardé non plus comme bien expert par les fins courtisans, et par le roi même, qui dit, en le voyant un jour à la promenade avec M. de Cavoye: « Voilà deux « hommes que je vois souvent ensemble; j'en devine la « raison: Cavoye avec Racine se croit bel-esprit; Racine « avec Cavoye se croit courtisan. » Si l'on entend par courtisan un homme qui ne cherche qu'à mériter l'estime de son maître, il l'étoit; si l'on entend un homme qui, pour arriver à ses vues, est savant dans l'art de la dissimulation et de la flatterie, il ne l'étoit point, et le roi n'en avoit pas pour lui moins d'estime.

Il lui en donna des preuves en l'attirant souvent à sa cour, où il voulut bien lui accorder un appartement dans le château, et même les entrées. Il aimoit à l'entendre lire, et lui trouvoit un talent singulier pour faire sentir la beauté des ouvrages qu'il lisoit. Dans une indisposition qu'il eut, il lui demanda de lui chercher quelque livre

propre à l'amuser : mon père proposa une des Vies de Plutarque. « C'est du gaulois, répondit le roi. » Mon père répliqua qu'il tâcheroit, en lisant, de changer les tours de phrase trop anciens, et de substituer les mots en usage aux mots vieillis depuis Amiot. Le roi consentit à cette lecture; et celui qui eut l'honneur de la faire devant lui sut si bien changer, en lisant, tout ce qui pouvoit, à cause du vieux langage, choquer l'oreille de son auditeur, que le roi écouta avec plaisir, et parut goûter toutes les beautés de Plutarque : mais l'honneur que recevoit ce lecteur sans titre fit murmurer contre lui les lecteurs en charge.

Quelque agrément qu'il pût trouver à la cour, il y mena toujours une vie retirée, partageant son temps entre peu d'amis et ses livres. Sa plus grande satisfaction étoit de revenir passer quelques jours dans sa famille; et lorsqu'il se retrouvoit à sa table avec sa femme et ses enfants, il disoit qu'il faisoit meilleure chère qu'aux tables des grands.

Il revenoit un jour de Versailles pour goûter ce plaisir, lorsqu'un écuyer de M. le Duc vint lui dire qu'on l'attendoit à dîner à l'hôtel de Condé. « Je n'aurai point l'hon-« neur d'y aller, lui répondit-il; il y a plus de huit jours « que je n'ai vu ma femme et mes enfants, qui se font « une fête de manger aujourd'hui avec moi une très belle « carpe; je ne puis me dispenser de dîner avec eux. » L'écuyer lui représenta qu'une compagnie nombreuse, invitée au repas de M. le Duc, se faisoit aussi une fête de l'avoir, et que le prince seroit mortifié s'il ne venoit pas. Une personne de la cour, qui m'a raconté la chose, m'a assuré que mon père fit apporter la carpe, qui étoit d'environ un écu, et que, la montrant à l'écuyer, il lui dit : « Jugez vous-même si je puis me dispenser de dîner avec « ces pauvres enfants, qui ont voulu me régaler aujour-

« d'hui, et n'auroient plus de plaisir s'ils mangeoient ce « plat sans moi. Je vous prie de faire valoir cette raison à « son altesse sérénissime. » L'écuyer la rapporta fidèlement, et l'éloge qu'il fit de la carpe devint l'éloge de la bonté du père, qui se croyoit obligé de la manger en famille. Quand un homme a mérité qu'on admire son caractère dans ces petites choses, il est permis de les rapporter, en disant de lui ce que dit Tacite de son beau-père, *bonum virum facilè crederes, magnum libenter.*

Ce caractère n'est pas celui d'un homme ardent à saisir toutes les occasions de faire sa cour. Il ne les cherchoit jamais, et souvent sa piété l'empêchoit de profiter de celles qui se présentoient. On lui dit qu'il feroit plaisir au roi d'aller donner quelques leçons de déclamation à une princesse qui est aujourd'hui dans un rang très élevé. Il y alla; et quand il vit qu'il s'agissoit de faire répéter quelques endroits d'*Andromaque*, qu'on avoit fait apprendre par cœur à la jeune princesse, il se retira, et demanda en grace qu'on n'exigeât point de lui de pareilles leçons.

M. de Fontenelle nous apprend que Corneille, agité de quelques inquiétudes au sujet de ses pièces dramatiques, eut besoin d'être rassuré par des casuistes, qui lui firent toujours grace en faveur de la pureté qu'il avoit établie sur le théâtre. Mon père, qui fut son casuiste à lui-même, ne se fit aucune grace; et comme il ne rougissoit point d'avouer ses remords, il ne laissa ignorer à personne qu'il eût voulu pouvoir anéantir ses tragédies profanes, dont on ne lui parloit point à la cour, parce-qu'on savoit qu'il n'aimoit point à en entendre parler.

On peut reprocher aux éditeurs la négligence des dernières éditions de ses Œuvres [1]. Il n'est pas étonnant

[1] C'est celui de nos poëtes qui a été imprimé avec le moins de soin. Non seulement la dernière édition contient une Vie faite par un homme

néanmoins qu'elles n'aient point été exactes depuis sa mort, puisqu'elles ne l'étoient pas de son vivant. Il ne présida qu'aux premières; et dans la suite ce fut Boileau qui, sans lui en parler, examina les épreuves. Le libraire obtint enfin de l'auteur même d'en revoir un exemplaire, et il ne put s'empêcher d'y faire plusieurs corrections: mais avant que de mourir, il fit brûler cet exemplaire, comme je l'ai dit ailleurs [1]; et mon frère, qui fut le ministre de ce sacrifice, n'eut pas la liberté d'examiner de quelle nature étoient les corrections; il vit seulement qu'elles étoient plus nombreuses dans le premier volume que dans le second.

Toute sa crainte étoit d'avoir un fils qui eût envie de faire des tragédies. « Je ne vous dissimulerai point, di« soit-il à mon frère, que dans la chaleur de la compo« sition on ne soit quelquefois content de soi; mais, et « vous pouvez m'en croire, lorsqu'on jette le lendemain « les yeux sur son ouvrage, on est tout étonné de ne plus « rien trouver de bon dans ce qu'on admiroit la veille; « et quand on vient considérer, quelque bien qu'on ait « fait, qu'on auroit pu mieux faire, et combien on est « éloigné de la perfection, on est souvent découragé. « Outre cela, quoique les applaudissements que j'ai reçus « m'aient beaucoup flatté, la moindre critique, quelque « mauvaise qu'elle ait été, m'a toujours causé plus de « chagrin que toutes les louanges ne m'ont fait de « plaisir. »

Il comptoit au nombre des choses chagrinantes les louanges des ignorants; et lorsqu'il se mettoit en bonne humeur, il rapportoit le compliment d'un vieux magistrat qui, n'ayant jamais été à la comédie, s'y laissa en-

peu instruit, et des lettres pitoyables sur ses tragédies, mais on a remis dans le texte des vers que l'auteur avoit changés. (L. R.)

[1] Réflexions sur la Poésie, tome II, page 227. (L. R.)

traîner par une compagnie, à cause de l'assurance qu'elle lui donna qu'il verroit jouer l'*Andromaque* de Racine. Il fut très attentif au spectacle, qui finissoit par *les Plaideurs.* En sortant il trouva l'auteur, et lui dit : « Je suis, « Monsieur, très content de votre *Andromaque;* c'est une « jolie pièce : je suis seulement étonné qu'elle finisse si « gaiement. J'avois d'abord eu quelque envie de pleurer, « mais la vue des petits chiens m'a fait rire. » Le bonhomme s'étoit imaginé que tout ce qu'il avoit vu représenter sur le théâtre étoit *Andromaque.*

Boileau racontoit aussi qu'un de ses parents à qui il avoit fait présent de ses Œuvres, lui dit, après les avoir lues : « Pourquoi, mon cousin, tout n'est-il pas de vous « dans vos ouvrages? J'y ai trouvé deux lettres à M. de « Vivonne, dont l'une est de Balzac, et l'autre de Voi« ture. »

Un homme qui vivoit à la cour, et qui depuis a été dans une grande place, lui demanda par quelle raison il avoit fait un traité sur le *Sublimé.* Il n'avoit fait qu'ouvrir le volume de ses Œuvres, dont Boileau lui avoit fait présent, et ayant lu sublimé pour sublime, il ne pouvoit comprendre qu'un poëte eût écrit sur un tel sujet.

Boileau, allant toucher sa pension au trésor royal, remit son ordonnance à un commis, qui y lisant ces paroles, « la pension que nous avons accordée à Boileau à « cause de la satisfaction que ses ouvrages nous ont don« née, » lui demanda de quelle espèce étoient ses ouvrages : « De maçonnerie, lui répondit-il; je suis un archi« tecte. »

Les poëtes qui s'imaginent être connus et admirés de tout le monde, trouvent souvent des occasions qui les humilient. Ils doivent s'attendre encore que leurs ouvrages essuieront les discours les plus bizarres, et seront exposés tantôt aux critiques injustes des envieux, tan-

tôt aux louanges stupides des ignorants, et tantôt aux fausses décisions de ceux qui se croient des juges. Un poëte, après avoir excité la terreur dans ses tragédies, peut s'entendre comparer à *une petite colombe gémissante*[1], comme je l'ai dit autre part; et tous ces discours, quoique méprisables, révoltent toujours l'amour-propre d'un auteur qui croit que tout le monde lui doit rendre justice.

Mon père, pour dégoûter encore mon frère de vers, et dans la crainte qu'il n'attribuât à ses tragédies les caresses dont quelques grands seigneurs l'accabloient, lui disoit : « Ne croyez pas que ce soient mes vers qui m'at-« tirent toutes ces caresses. Corneille fait des vers cent « fois plus beaux que les miens, et cependant personne « ne le regarde. On ne l'aime que dans la bouche de ses « acteurs; au lieu que, sans fatiguer les gens du monde « du récit de mes ouvrages, dont je ne leur parle jamais, « je me contente de leur tenir des propos amusants, et « de les entretenir de choses qui leur plaisent. Mon talent « avec eux n'est pas de leur faire sentir que j'ai de l'esprit, « mais de leur apprendre qu'ils en ont. Ainsi, quand vous « voyez M. le Duc passer souvent des heures entières avec « moi, vous seriez étonné, si vous étiez présent, de voir « que souvent il en sort sans que j'aie dit quatre paroles : « mais peu à peu je le mets en humeur de causer, et il « sort de chez moi encore plus satisfait de lui que de « moi. »

Le premier précepte qu'il lui donna quand il le fit entrer dans le monde, fut celui-ci : « Ne prenez jamais feu « sur le mal que vous entendrez dire de moi. On ne peut « plaire à tout le monde, et je ne suis pas exempt de fautes « plus qu'un autre. Quand vous trouverez des personnes « qui ne vous paroîtront pas estimer mes tragédies, et

[1] *Veneris columbulus*. Réflexions sur la Poésie, tome II, p. 460. (L. R.)

« qui même les attaqueront par des critiques injustes, « pour toute réponse, contentez-vous de les assurer que « j'ai fait tout ce que j'ai pu pour plaire au public, et que « j'aurois voulu pouvoir mieux faire. »

Il avoit eu dans sa jeunesse une passion démesurée pour la gloire. La religion l'avoit entièrement changé. Il reprochoit souvent à Boileau l'amour qu'il conservoit toujours pour ses vers, jusqu'à vouloir donner au public les moindres épigrammes faites dans sa jeunesse, et vider, comme il disoit, son porte-feuille entre les mains d'un libraire. Loin d'être si libéral du sien, il ne nous l'a pas même laissé.

Il eût pu exceller dans l'épigramme. Je ne rapporterai point ici celles qu'il a faites. On connoît les meilleures, savoir : celles sur l'*Aspar*, sur l'*Iphigénie* de Le Clerc, et sur la *Judith* de Boyer. Cette dernière est regardée comme une épigramme parfaite. M. de Valincour remarque qu'il avoit l'esprit porté à la raillerie, et même à une raillerie amère; ce qui étoit cause qu'il disoit quelquefois des choses un peu piquantes, sans avoir intention de fâcher les personnes à qui il les disoit. Lorsqu'après la capitulation du château de Namur, le prince de Barbançon, qui en étoit gouverneur, en sortoit, il lui dit : « Voilà un « mauvais temps pour déménager; » ce qu'il ne lui disoit qu'à cause des pluies continuelles. Le prince, qui crut qu'il le vouloit railler, répondit avec douceur : « Quand « on déménage comme je fais, le plus mauvais temps est « trop beau; » et cette réponse plut fort au roi.

Il est vrai, comme il est rapporté dans le *Bolæana*, que mon père dit à quelqu'un qui s'étonnoit de ce que la *Judith* de Boyer n'étoit point sifflée : « Les sifflets sont à « Versailles aux sermons de l'abbé Boileau. » Il estimoit infiniment l'abbé Boileau, et ne fit cette réponse que pour faire remarquer certaine bizarrerie d'un goût passager,

qui est cause qu'un bon prédicateur n'est pas goûté, tandis qu'un mauvais poëte est applaudi.

La piété, qui avoit éteint en lui la passion des vers, sut aussi modérer son penchant à la raillerie; et il n'avoit plus depuis long-temps qu'une plaisanterie agréable avec ses amis, comme lorsqu'il cria à M. de Valincour, qui entroit dans la galerie de Versailles: « Eh! monsieur, où « est le feu? » Parceque M. de Valincour, avec un air empressé, marchoit toujours à grands pas, ou plutôt couroit comme un homme qui va annoncer que le feu est quelque part.

Boileau avoit contribué à faire sentir à mon père le danger de la raillerie, même entre amis. S'il recevoit de lui des conseils, il lui en donnoit à son tour: c'est le caractère de la véritable amitié, comme dit Cicéron: *Moneri et monere proprium est veræ amicitiæ.* Dans une dispute qu'ils eurent sur quelque point de littérature, Boileau, accablé de ses railleries, lui dit d'un grand sang-froid, quand la dispute fut finie: « Avez-vous eu envie de « me fâcher? — Dieu m'en garde! répond son ami. — Eh « bien! répond Boileau, vous avez donc tort, car vous « m'avez fâché. »

Dans une autre dispute de même nature, Boileau pressé par de bonnes raisons, mais dites avec chaleur et raillerie, perdit patience et s'écria: « Eh bien! oui, j'ai tort; « mais j'aime mieux avoir tort que d'avoir orgueilleuse- « ment raison. »

Il ne pouvoit assez admirer comment son ami, que la vivacité de son esprit et de son tempérament portoit à plusieurs passions dangereuses dans la société, pour soi-même et pour les autres, avoit toujours pu en modérer la violence: ce qu'il attribuoit aux sentiments de religion qu'il avoit eus gravés dans le cœur dès l'enfance, et qui le retinrent contre ses penchants dans les temps même

les plus impétueux de sa jeunesse. Sur quoi il disoit : « La raison conduit ordinairement les autres à la foi ; « c'est la foi qui a conduit M. Racine à la raison [1]. »

Boileau avoit reçu de la nature un caractère plus propre à la tranquillité et au bonheur. Exempt de toutes passions, il n'eut jamais à combattre contre lui-même. Il n'étoit point satirique dans sa conversation ; ce qui faisoit dire à madame de Sévigné qu'il n'étoit cruel qu'en vers. Sans être ce qu'on appelle dévot, il fut exact, dans tous les temps de sa vie, à remplir les principaux devoirs de la religion. Se trouvant, à Pâques, dans la terre d'un ami, il alla à confesse au curé, qui ne le connoissoit pas, et qui étoit un homme fort simple. Avant que d'entendre sa confession, il lui demanda quelles étoient ses occupations ordinaires : « De faire des vers, répondit Boileau.— « Tant pis, dit le curé. Et quels vers ? — Des satires, ajouta « le pénitent. — Encore pis, répondit le confesseur. Et « contre qui ? — Contre ceux, dit Boileau, qui font mal « des vers ; contre les vices du temps, contre les ouvrages « pernicieux, contre les romans, contre les opéras. — Ah ! « dit le curé, il n'y a donc pas de mal, et je n'ai plus rien « à vous dire. »

On peut bien assurer que ces deux poëtes n'ont jamais rougi de l'Évangile. Mon père, chef de famille, se croyoit obligé à une plus grande régularité. Il n'alloit jamais aux spectacles, et ne parloit devant ses enfants ni de comédie, ni de tragédie profane. A la prière qu'il faisoit tous les soirs au milieu d'eux et de ses domestiques, quand il étoit à Paris, il ajoutoit la lecture de l'Évangile du jour, que souvent il expliquoit lui-même par une courte exhortation proportionnée à la portée de ses auditeurs, et prononcée avec cette ame qu'il donnoit à tout ce qu'il disoit.

[1] Ce mot n'est pas exactement rapporté dans le *Bolæana*. (L. R.)

Pour occuper de lectures pieuses M. de Seignelay, malade, il alloit lui lire les Psaumes. Cette lecture le mettoit dans une espèce d'enthousiasme, dans lequel il faisoit sur-le-champ une paraphrase du psaume. J'ai entendu dire à M. l'abbé Renaudot, qui étoit un des auditeurs, que cette paraphrase leur faisoit sentir toute la beauté du psaume, et les enlevoit.

Un autre exemple de cet enthousiasme qui le saisissoit dans la lecture des choses qu'il admiroit, est rapporté par M. de Valincour. Il étoit avec lui à Auteuil, chez Boileau, avec M. Nicole et quelques autres amis distingués. On vint à parler de Sophocle, dont il étoit si grand admirateur, qu'il n'avoit jamais osé prendre un de ses sujets de tragédie. Plein de cette pensée, il prend un Sophocle grec, et lit la tragédie d'*OEdipe*, en la traduisant sur-le-champ. Il s'émut à tel point, dit M. de Valincour[1], que tous les auditeurs éprouvèrent les sentiments de terreur et de pitié dont cette pièce est pleine. « J'ai vu, ajoute-« t-il, nos meilleures pièces représentées par nos meil-« leurs acteurs : rien n'a jamais approché du trouble où « me jeta ce récit ; et, au moment que j'écris, je m'ima-« gine voir encore Racine le livre à la main, et nous tous « consternés autour de lui. » Voilà sans doute ce qui a fait croire qu'il avoit dessein de composer un *OEdipe*.

Un morceau d'éloquence qui le mettoit dans l'enthousiasme, étoit la prière à Dieu qui termine le livre contre M. Mallet. Il aimoit à la lire ; et lorsqu'il se trouvoit avec des personnes disposées à l'entendre, il les attendrissoit, suivant ce que m'a raconté M. Rollin, qui avoit été présent à une de ces lectures.

Dans l'écrit intitulé *le Nouvel Absalon*, etc., qui fut imprimé par ordre de Louis XIV, il reconnoissoit l'élo-

[1] Lettre à M. l'abbé d'Olivet. Histoire de l'Académie françoise.

quence de Démosthènes contre Philippe; et l'on sait quelle admiration il avoit pour Démosthènes: « Ce bour-« reau fera tant qu'il lui donnera de l'esprit, » dit-il un jour, en entendant M. de Toureil, qui proposoit différentes manières d'en traduire une phrase. Boileau avoit la même admiration pour Démosthènes: « Toutes les fois, « disoit-il, que je relis l'Oraison pour la Couronne, je me « repens d'avoir écrit. »

M. de Valincour rapporte encore que quand mon père avoit un ouvrage à composer, il alloit se promener; qu'alors, se livrant à son enthousiasme, il récitoit ses vers à haute voix; et que, travaillant ainsi à la tragédie de *Mithridate* dans les Tuileries, où il se croyoit seul, il fut surpris de se voir entouré d'un grand nombre d'ouvriers, qui, occupés au jardin, avoient quitté leur ouvrage pour venir à lui. Il ne se crut pas un Orphée, dont les chants attiroient ces ouvriers pour les entendre, puisqu'au contraire, au rapport de M. de Valincour, ils l'entouroient, craignant que ce ne fût un homme au désespoir prêt à se jeter dans le bassin. M. de Valincour eût pu ajouter qu'au milieu même de cet enthousiasme, sitôt qu'il étoit abordé par quelqu'un, il revenoit à lui, n'avoit plus rien de poëte, et étoit tout entier à ce qu'on lui disoit.

Segrais, qui admiroit avec raison Corneille, mais qui n'avoit pas raison de le louer aux dépens de Boileau et de mon père, avance, dans ses Mémoires, que cette maxime de La Rochefoucauld: « C'est une grande pau-« vreté de n'avoir qu'une sorte d'esprit, » fut écrite à leur occasion; « parceque, dit Segrais, tout leur entretien « roule sur la poésie: ôtez-les de là, ils ne savent plus « rien. » Ce reproche injuste, à l'égard de Boileau même, l'est encore plus à l'égard de mon père. Un homme qui n'eût été que poëte, et qui n'eût parlé que vers, n'eût

pas long-temps réussi à la cour. Il évitoit toujours, comme je l'ai déja dit, de parler de ses ouvrages; et lorsque quelques auteurs venoient pour lui montrer les leurs, il les renvoyoit à Boileau, en leur disant que pour lui il ne se mêloit plus de vers. Quand il en parloit, c'étoit avec modestie, et lorsqu'il se trouvoit avec ce petit nombre de gens de lettres dont, ainsi que Boileau, il cultivoit la société. Ceux qu'ils voyoient le plus souvent étoient les PP. Bourdaloue, Bouhours, et Rapin; MM. Nicole, Valincour, La Bruyère, La Fontaine, et Bernier. Ils perdirent ce dernier en 1688. Sa mort eut pour cause une plaisanterie qu'il essuya de la part de M. le président de Harlay, étant à sa table. Ce philosophe, que ses voyages et les principes de Gassendi avoient mis au-dessus de beaucoup d'opinions communes, n'eut pas la fermeté de soutenir une raillerie assez froide. Comme il étoit d'un commerce fort doux, sa mort fut très sensible à Boileau et à mon père.

Leurs amis étoient communs comme leurs sentiments. Tous deux respectoient autant qu'ils le devoient le révérend P. Bourdaloue. Les grands hommes s'estiment mutuellement, et quoique leurs talents soient différents. Boileau a publié combien l'estime du P. Bourdaloue étoit honorable pour lui, quand il a dit:

> Ma franchise sur-tout gagna sa bienveillance:
> Enfin, après Arnauld, ce fut l'illustre en France
> Que j'admirai le plus, et qui m'aima le mieux.

En parlant de sa franchise, il en donne un exemple dans ces vers mêmes. Il eut, au rapport de madame de Sévigné, à un dîner chez M. de Lamoignon, une dispute fort vive avec le compagnon du P. Bourdaloue, en présence de ce père, de deux évêques, et de Corbinelli.

Voici l'histoire de cette dispute, écrite par madame de Sévigné :

« [1] On parla des ouvrages des anciens et des modernes. « Despréaux soutint les anciens, à la réserve d'un seul « moderne, qui surpasse, à son goût, et les vieux et les « nouveaux. Le compagnon du P. Bourdaloue, qui fai« soit l'entendu, lui demanda quel étoit donc ce livre si « distingué dans son esprit; il ne voulut pas le nommer. « Corbinelli lui dit : « Monsieur, je vous conjure de me le « dire, afin que je le lise toute la nuit. » Despréaux lui ré« pondit en riant : « Ah! monsieur, vous l'avez lu plus « d'une fois, j'en suis assuré. » Le jésuite reprend, et presse « Despréaux de nommer cet auteur si merveilleux, avec « un air dédaigneux, un *cotal riso amaro*. Despréaux lui « dit : « Mon père, ne me pressez point. » Le père conti« nue. Enfin Despréaux le prend par le bras, et, le ser« rant bien fort, il lui dit : « Mon père, vous le voulez : « eh bien! c'est Pascal, morbleu! — Pascal! dit le père « tout étonné; Pascal est beau autant que le faux le peut « être. — Le faux! dit Despréaux, le faux! Sachez qu'il est « aussi vrai qu'il est inimitable : on vient de le traduire en « trois langues. » Le père répond : « Il n'en est pas plus « vrai pour cela. » Despréaux entame une autre dispute : « le père s'échauffe de son côté; et après quelques discours « fort vifs de part et d'autre, Despréaux prend Corbinelli « par le bras, s'enfuit au bout de la chambre : puis reve« nant et courant comme un forcené, il ne voulut jamais « se rapprocher du père, et alla rejoindre la compagnie. » Ici finit l'histoire, le rideau tombe. J'ignore si madame de Sévigné n'a point orné son récit; mais je sais que le P. Bouhours, s'entretenant avec Boileau sur la difficulté de bien écrire en françois, lui nommoit ceux de nos écri-

[1] Lettre du 15 janvier 1690. (L. R.)

vains qu'il regardoit comme ses modèles, pour la pureté de la langue. Boileau rejetoit tous ceux qu'il nommoit, comme mauvais modèles. « Quel est donc, selon vous, lui « dit le P. Bouhours, l'écrivain parfait? Que lirons-nous? « — Mon père, reprit Boileau, lisons les *Lettres provin-* « *ciales*, et, croyez-moi, ne lisons pas d'autre livre. » Le même père, en se plaignant à lui de quelques critiques imprimées contre sa traduction du Nouveau Testament, lui disoit : « Je sais d'où elles partent; je connois mes en- « nemis, je saurai me venger d'eux. — Gardez-vous-en « bien, reprit Boileau; ce seroit alors qu'ils auroient rai- « son de dire que vous n'avez pas entendu votre original, « qui ne prêche que le pardon des ennemis. »

Mon père avoit plus d'attention que Boileau à ne rien dire aux personnes à qui il parloit, qui fût contraire à leur manière de penser. D'ailleurs il étoit moins souvent que lui dans le monde. Lorsqu'il pouvoit s'échapper de Versailles, il venoit s'enfermer dans son cabinet, où il employoit son temps à travailler à l'histoire du roi, qu'il ne perdoit jamais de vue, ou à lire l'Écriture sainte, qui lui inspiroit des réflexions pieuses, qu'il mettoit quelquefois par écrit. Il lisoit avec admiration les ouvrages de M. Bossuet, et n'avoit pas, à beaucoup près, le même respect pour ceux de M. Huet. Il n'approuvoit pas l'usage que ce savant écrivain vouloit faire, en faveur de la religion, de son érudition profane. Il appliquoit au livre de *la Démonstration évangélique* ce vers de Térence :

Te cum tua
Monstratione magnus perdat Jupiter.

Il désapprouvoit sur-tout le livre du même auteur, intitulé *Quæstiones Alnetanæ*, dont il a fait un extrait.

Quoiqu'il se fût fait depuis plusieurs années un devoir de religion de ne plus penser à la poésie, il s'y vit cepen-

dant rappelé par un devoir de religion auquel il ne s'attendoit pas. Madame de Maintenon, attentive à tout ce qui pouvoit procurer aux jeunes demoiselles de Saint-Cyr une éducation convenable à leur naissance, se plaignit du danger qu'on trouvoit à leur apprendre à chanter et à réciter des vers, à cause de la nature de nos meilleurs vers et de nos plus beaux airs. Elle communiqua sa peine à mon père, et lui demanda s'il ne seroit pas possible de réconcilier la poésie et la musique avec la piété. Le projet l'édifia et l'alarma. Il souhaita que tout autre que lui fût chargé de l'exécution. Ce n'étoit point le reproche de sa conscience qu'il craignoit dans ce travail; il craignoit pour sa gloire. Il avoit une réputation acquise, et il pouvoit la perdre, puisqu'il avoit perdu l'habitude de faire des vers, et qu'il n'étoit plus dans la vigueur de l'âge. Que diroient ses ennemis, et que se diroit-il à lui-même, si, après avoir brillé sur le théâtre profane, il alloit échouer sur un théâtre consacré à la piété? Je vais rapporter ce qu'une plume meilleure que la mienne a écrit sur ses craintes, sur l'origine de la tragédie d'*Esther*, et sur celle d'*Athalie*.

Une aimable élève de Saint-Cyr, quoique sortie depuis peu de cette maison, et mariée à M. le comte de Caylus, exécuta le prologue de la Piété, fait pour elle, et plusieurs fois le rôle d'Esther. Par les charmes de sa personne et de sa déclamation, elle contribua au succès de cette pièce, dont elle a parlé dans le recueil qu'elle fit un an avant sa mort, et qu'elle intitula *Mes Souvenirs*, parcequ'elle y rassembla ce que lui rappela la mémoire de plusieurs évènements arrivés de son temps à la cour. C'est de ces *Souvenirs*, recueil si estimé des personnes qui en ont connoissance, qu'est tiré le morceau suivant, et un autre que je donnerai encore [1]:

[1] Le style de madame la comtesse de Caylus rend ces deux morceaux

« Madame de Brinon, première supérieure de Saint-« Cyr, aimoit les vers et la comédie; et au défaut des « pièces de Corneille et de Racine, qu'elle n'osoit faire « jouer, elle en composoit de détestables, à la vérité; mais « c'est cependant à elle et à son goût pour le théâtre que « l'on doit les deux belles pièces que Racine a faites pour « Saint-Cyr. Madame de Brinon avoit de l'esprit, et une « facilité incroyable d'écrire et de parler; car elle faisoit « aussi des espèces de sermons fort éloquents; et tous les « dimanches, après la messe, elle expliquoit l'Évangile « comme auroit pu faire M. Le Tourneux.

« Mais je reviens à l'origine de la tragédie de Saint-« Cyr. Madame de Maintenon voulut voir une des pièces « de madame de Brinon. Elle la trouva telle qu'elle étoit, « c'est-à-dire si mauvaise, qu'elle la pria de n'en plus faire « jouer de semblables, et de prendre plutôt quelque belle « pièce de Corneille ou de Racine, choisissant seulement « celles où il y auroit le moins d'amour. Ces petites filles « représentèrent *Cinna* assez passablement pour des en-« fants qui n'avoient été formées au théâtre que par une « vieille religieuse. Elles jouèrent aussi *Andromaque*: et, « soit que les actrices en fussent mieux choisies, ou qu'elles « commençassent à prendre des airs de la cour, dont elles « ne laissoient pas de voir de temps en temps ce qu'il y « avoit de meilleur, cette pièce ne fut que trop bien repré-« sentée au gré de madame de Maintenon, et elle lui fit « appréhender que cet amusement ne leur insinuât des « sentiments opposés à ceux qu'elle vouloit leur inspirer. « Cependant, comme elle étoit persuadée que ces sortes « d'amusements sont bons à la jeunesse; qu'ils donnent « de la grace, apprennent à mieux prononcer, et cultivent

précieux : je les dois à M. le comte de Caylus, son fils, dont le zèle officieux est connu de tout le monde. (L. R.)

« la mémoire (car elle n'oublioit rien de tout ce qui pou-
« voit contribuer à l'éducation de ces demoiselles, dont
« elle se croyoit avec raison particulièrement chargée),
« elle écrivit à M. Racine, après la représentation d'*An-*
« *dromaque*: « Nos petites filles viennent de jouer votre
« *Andromaque*, et l'ont si bien jouée, qu'elles ne la joue-
« ront de leur vie, ni aucune autre de vos pièces. » Elle le
« pria, dans cette même lettre, de lui faire, dans ses mo-
« ments de loisir, quelque espèce de poëme, moral ou
« historique, dont l'amour fût entièrement banni, et dans
« lequel il ne crût pas que sa réputation fût intéressée,
« parceque la pièce resteroit ensevelie à Saint-Cyr, ajou-
« tant qu'il lui importoit peu que cet ouvrage fût contre
« les règles, pourvu qu'il contribuât aux vues qu'elle avoit
« de divertir les demoiselles de Saint-Cyr en les instrui-
« sant. Cette lettre jeta Racine dans une grande agitation.
« Il vouloit plaire à madame de Maintenon; le refus étoit
« impossible à un courtisan, et la commission délicate
« pour un homme qui comme lui avoit une grande ré-
« putation à soutenir, et qui, s'il avoit renoncé à travail-
« ler pour les comédiens, ne vouloit pas du moins dé-
« truire l'opinion que ses ouvrages avoient donnée de lui.
« Despréaux, qu'il alla consulter, décida brusquement
« pour la négative. Ce n'étoit pas le compte de Racine.
« Enfin, après un peu de réflexion, il trouva dans le sujet
« d'*Esther* tout ce qu'il falloit pour plaire à la cour. Des-
« préaux lui-même en fut enchanté, et l'exhorta à travail-
« ler avec autant de zèle qu'il en avoit eu pour l'en dé-
« tourner.

« Racine ne fut pas long-temps sans porter à madame
« de Maintenon, non seulement le plan de sa pièce (car
« il avoit accoutumé de les faire en prose, scène pour
« scène, avant que d'en faire les vers), il porta le premier
« acte tout fait. Madame de Maintenon en fut charmée,

« et sa modestie ne put l'empêcher de trouver dans le ca-« ractère d'Esther, et dans quelques circonstances de ce « sujet, des choses flatteuses pour elle. La Vasthy avoit « ses applications, Aman des traits de ressemblance; et, « indépendamment de ces idées, l'histoire d'Esther con-« venoit parfaitement à Saint-Cyr. Les chœurs, que Ra-« cine, à l'imitation des Grecs, avoit toujours en vue de « remettre sur la scène, se trouvoient placés naturelle-« ment dans *Esther*; et il étoit ravi d'avoir eu cette occa-« sion de les faire connoître et d'en donner le goût. Enfin, « je crois que, si l'on fait attention au lieu, au temps, et « aux circonstances, on trouvera que Racine n'a pas moins « marqué d'esprit en cette occasion [1] que dans d'autres ou-« vrages plus beaux en eux-mêmes.

« *Esther* fut représentée un an après la résolution que « madame de Maintenon avoit prise de ne plus laisser « jouer de pièces profanes à Saint-Cyr. Elle eut un si « grand succès, que le souvenir n'en est pas encore effacé.

« Jusque-là il n'avoit point été question de moi, et on « n'imaginoit pas que je dusse y représenter un rôle [2]; « mais, me trouvant présente aux récits que M. Racine « venoit faire à madame de Maintenon de chaque scène, « à mesure qu'il les composoit, j'en retenois des vers; et « comme j'en récitai un jour à M. Racine, il en fut si « content, qu'il demanda en grace à madame de Mainte-« non de m'ordonner de faire un personnage: ce qu'elle « fit. Mais je ne voulus point de ceux qu'on avoit déja des-« tinés: ce qui l'obligea de faire pour moi le prologue de

[1] Voilà parler en personne éclairée. Les ennemis de l'auteur ne parlèrent pas de même. Ils disoient qu'il entendoit mieux à parler d'amour que de Dieu. Ainsi ses premières craintes avoient été bien fondées, puisque *Esther*, malgré son succès, fut très critiquée. (L. R.)

[2] Elle étoit mariée depuis deux ans, quoique à peine dans sa seizième année, lorsqu'elle joua Esther.

« sa pièce. Cependant ayant appris, à force de les entendre, tous les autres rôles, je les jouai successivement, à « mesure qu'une des actrices se trouvoit incommodée: « car on représenta *Esther* tout l'hiver; et cette pièce, qui « devoit être renfermée dans Saint-Cyr, fut vue plusieurs « fois du roi et de toute la cour, toujours avec le même « applaudissement. »

Esther fut représentée en 1689. Les demoiselles avoient été formées à la déclamation par l'auteur même, qui en fit d'excellentes actrices[1]. Pour cette raison, il étoit tous les jours, par ordre de madame de Maintenon, dans la maison de Saint-Cyr; et la mémoire qu'il y a laissée lui fait tant d'honneur, qu'il m'est permis d'en parler. J'ose dire qu'elle y est chérie et respectée, à cause de l'admiration qu'eurent toutes ces dames pour la douceur et la simplicité de ses mœurs. J'eus l'honneur d'entretenir, il y a deux mois, quelques unes de celles qui le virent alors; elles m'en parlèrent avec une espèce d'enthousiasme, et toutes me dirent d'une commune voix: « Vous êtes fils « d'un homme qui avoit un grand génie et une grande « simplicité. » Elles ont eu la bonté de chercher parmi les lettres de madame de Maintenon celles où il étoit fait mention de lui, et m'en ont communiqué quatre, que je joins au recueil des lettres.

[1] Le rôle d'Esther fut donné à mademoiselle de Veillanne, la plus remarquable de toutes par sa figure et ses graces. Mademoiselle de Glapion, depuis supérieure de la maison de Saint-Cyr, fut chargée de celui de Mardochée; mademoiselle d'Abaucourt, de celui d'Aman; et mademoiselle de Lalie, qui, quelques années après, fit profession à Saint-Cyr, représentoit Assuérus. Ce dernier rôle fut ensuite rempli par madame de Caylus. Racine avoit distingué mademoiselle de Glapion parmi les jeunes demoiselles de Saint-Cyr; il écrivoit à madame de Maintenon: « J'ai « trouvé un Mardochée dont la voix va droit au cœur. » Il disoit d'elle, en la voyant en scène avec madame de Caylus, qui avoit un très joli visage: « Quelle actrice, si je pouvois mettre ce visage-là sur ses épaules! »

Des applications particulières contribuèrent encore au succès de la tragédie d'*Esther: Ces jeunes et tendres fleurs, transplantées*, étoient représentées par les demoiselles de Saint-Cyr. La Vasthy, comme dit madame de Caylus, avoit quelque ressemblance. Cette Esther, qui *a puisé ses jours* dans la race proscrite par Aman, avoit aussi sa ressemblance; quelques paroles échappées à un ministre avoient, dit-on, donné lieu à ces vers:

Il sait qu'il me doit tout, etc.

On prétendoit aussi expliquer ces *ténèbres jetées sur les yeux les plus saints*, dont il est parlé dans le prologue; en sorte que l'auteur avoit suivi l'exemple des anciens, dont les tragédies ont souvent rapport aux événements de leur temps [1].

[1] Le choix du sujet même offroit les allusions les plus fortes. Au moment où l'on persécutoit les protestants, le poete osoit faire entendre les vraies maximes de l'Évangile. Il prenoit la défense des opprimés en présence du monarque oppresseur; et dans un temps où le grand Arnauld étoit accusé d'une coupable témérité, pour avoir avancé que le roi pouvoit être trompé, il ne craignoit pas de dire à ce roi, devant toute sa cour:

« On peut des plus grands rois surprendre la justice. »

Lorsque le fatal édit qui révoquoit celui de Nantes remplissoit la France de désolation, Racine osoit faire entendre ce vers à Louis XIV:

« Et le roi trop crédule a signé cet édit. »

Enfin, il peignit Louvois, en sa présence, des traits les plus odieux; et, pour qu'on ne pût le méconnoitre, il mit dans la bouche d'Aman les propres mots échappés au ministre, dans le délire de son orgueil. Quel noble et vertueux emploi de la faveur et du talent, que de les consacrer au triomphe de la justice et de la vérité! — Quoiqu'il faille se défier des applications que le public se plait à faire, sans que l'auteur en ait quelquefois eu l'idée, il est difficile de croire que Racine n'ait pas eu en vue la plupart de celles auxquelles *Esther* a donné lieu. On voit qu'elles ont été bientôt saisies, et que toutes les personnes qui ont pu s'expliquer librement n'ont pas manqué d'en parler. Madame de Caylus les a indiquées

Madame de Sévigné parle dans ses lettres des applaudissements que reçut cette tragédie : « Le roi et toute la

dans le morceau que nous avons cité d'elle, et madame de La Fayette ne les met point en doute. « Madame de Maintenon, dit-elle, étoit flattée de « l'invention et de l'exécution. La comédie représentoit en quelque sorte « la chute de madame de Montespan, et l'élévation de madame de Maintenon. Toute la différence fut qu'Esther étoit un peu plus jeune et moins « précieuse en fait de piété. L'application qu'on lui faisoit du caractère « d'Esther, et celle de Vasthy à madame de Montespan, fit qu'elle ne fut « pas fâchée de rendre public un divertissement qui n'avoit été fait que « pour la communauté et pour quelques unes de ses amies particulières. » Enfin ces allusions, qui n'échappèrent à personne, donnèrent lieu aux quatre couplets suivants *, qui coururent beaucoup alors, et qu'on trouve dans les recueils manuscrits du temps :

Racine, cet homme excellent,
Dans l'antiquité si savant,
Des Grecs imitant les ouvrages,
Nous peint sous des noms empruntés
Les plus illustres personnages
Qu'Apollon ait jamais chantés.

Sous le nom d'Aman le cruel
Louvois est peint au naturel ;
Et de Vasthy la décadence
Nous retrace un tableau vivant
De ce qu'a vu la cour de France
A la chute de Montespan.

La persécution des Juifs
De nos huguenots fugitifs
Est une vive ressemblance ;
Et l'Esther qui règne aujourd'hui
Descend de rois dont la puissance
Fut leur asile et leur appui **.

Pourquoi donc, comme Assuérus,
Notre roi, comblé de vertus,
N'a-t-il pas calmé sa colère ?
Je vais vous le dire en deux mots
Les Juifs n'eurent jamais affaire
Aux jésuites et aux bigots.

* Ils sont sur l'air *des Bacheleus*, alors fort en vogue.

** On la faisoit descendre de l'illustre maison d'Albret, qui a donné des rois à la Navarre. (Anon.)

« cour sont, dit-elle [1], charmés d'*Esther*. M. le Prince y a « pleuré; madame de Maintenon et huit jésuites, dont « étoit le P. Gaillard, ont honoré de leur présence la der- « nière représentation. Enfin c'est un chef-d'œuvre de Ra- « cine. » Elle dit encore dans un autre endroit [2] : « Racine « s'est surpassé; il aime Dieu comme il aimoit ses maî- « tresses [3]; il est pour les choses saintes comme il étoit « pour les profanes. La sainte Écriture est suivie exacte- « ment. Tout est beau, tout est grand, tout est écrit avec « dignité [4]. »

Cette chanson étoit du jeune baron de Breteuil, qui fut depuis introducteur des ambassadeurs, et père de la célèbre marquise du Châtelet; mais la calomnie, qui s'attachoit à madame de Maintenon, répandit ce cinquième couplet :

> Comme la Juive d'autrefois
> Cette Esther qui tient à nos rois
> Éprouva d'affreuses misères;
> Mais, plus dure que l'autre Esther,
> Pour chasser la foi de ses pères,
> Elle prend la flamme et le fer.

[1] Lettre 512.

[2] Lettre 516.

[3] Lorsque madame de Sévigné parle de *maîtresses*, elle n'eût pu en nommer une autre que la Champmêlé, et elle parle suivant le préjugé dont j'ai fait voir plus haut la cause et la fausseté. (L. R.)

[4] « On y porta, dit madame de La Fayette, un degré de chaleur qui ne « se comprend pas, car il n'y eut ni petit ni grand qui n'y voulût aller; et « ce qui devoit être regardé comme une comédie de couvent devint l'af- « faire la plus sérieuse de la cour. Les ministres, pour faire leur cour en « allant à cette comédie, quittoient leurs affaires les plus pressées. A la « première représentation où fut le roi, il n'y mena que les principaux « officiers qui le suivent à la chasse. La seconde fut consacrée aux person- « nes pieuses, telles que le père La Chaise, et douze ou quinze jésuites, « auxquels se joignit madame de Miramion, et beaucoup d'autres dévots « et dévotes; ensuite elle se répandit aux courtisans. Le roi crut que ce « divertissement seroit du goût du roi d'Angleterre; il l'y mena et la reine « aussi. Il est impossible de ne point donner de louanges à la maison de « Saint-Cyr et à l'établissement; aussi ils ne s'y épargnèrent pas, et y

Les grandes leçons que contient cette tragédie pour les rois que leurs ministres trompent souvent, pour les ministres qu'aveugle leur fortune, et pour les innocents qui, prêts à périr, voient le ciel prendre leur défense; les applaudissements réitérés de la cour, et sur-tout ceux du roi, qui honora plusieurs fois cette pièce de sa présence, devoient fermer la bouche aux critiques. Cependant elle fut vivement attaquée. Plusieurs même de ceux qui avoient répété si souvent dans leurs épitres dédicatoires, ou dans leurs discours académiques, que le roi étoit au-dessus des autres hommes autant par la justesse de son esprit que par la grandeur de son rang, ne regardèrent pas, dans cette occasion, sa décision comme une loi pour eux[1]. Je juge de la manière dont cette tragédie fut critiquée par une apologie qui en fut faite dans ce temps, et que j'ai trouvée par hasard.

« mêlèrent celles de la comédie. » Nous ajoutons que la maréchale d'Estrées, qui n'avoit pas loué *Esther*, fut obligée de se justifier de son silence comme d'un crime. Le carême de 1689 interrompit les représentations d'*Esther*; elles furent reprises le 5 janvier de l'année suivante; et dans le cours de ce mois il y en eut cinq qui furent aussi brillantes que les premières.

[1] La pièce fut imprimée en 1689, et essuya quelques critiques. « Vous « avez vu *Esther*, écrivoit madame de Sévigné à sa fille. L'impression a « produit son effet ordinaire : vous savez que M. de La Feuillade dit que « c'est une requête civile contre l'approbation publique; vous en jugerez « Pour moi, je ne réponds que de l'agrément du spectacle, qui ne peut « être contesté. » Parmi les contes dont La Beaumelle a rempli ses *Mémoires de madame de Maintenon*, on peut remarquer celui qu'il fait au sujet des critiques d'*Esther*, et de la peine qu'elles causèrent à l'auteur. « Pourquoi, disoit Racine, pourquoi m'y suis-je exposé! Pourquoi m'a-t-on « détourné de me faire chartreux! Je serois bien plus tranquille. » Mille louis le consolèrent, ajoute La Beaumelle. Il est à observer, dit un des commentateurs de Racine, que les mille louis que Racine reçut de la cassette du roi, dernière gratification qu'il ait touchée, lui ont été payés le 24 avril 1688, un an avant la représentation d'*Esther*. Quant à ce mot : *Que ne me suis-je fait chartreux!* il est vrai qu'il étoit échappé à Ra-

L'auteur de cette apologie manuscrite, après avoir avoué que le jugement du public n'est pas favorable à la pièce, et qu'il est même déja un peu tard pour en appeler, entreprend de montrer qu'elle a été jugée sans examen, et que tout son mérite n'est pas connu. Après l'avoir relevée par la grandeur du sujet, par les caractères, et la régularité de la conduite, il s'arrête à faire observer ce que les connoisseurs y remarquèrent d'abord, cette manière admirable et nouvelle de faire parler d'amour, en conservant à un sujet saint toute sa sainteté, et en conservant à Assuérus toute la majesté d'un roi de Perse. L'amour s'accorde difficilement avec la fierté, encore plus difficilement avec la sagesse; cependant ce roi idolâtre parle d'amour de manière que rien n'est si pur ni si chaste, parceque devant Esther il est comme amoureux de la vertu même [1].

L'auteur de cette pièce fit, cette même année [2], pour la maison de Saint-Cyr, quatre cantiques tirés de l'Écriture sainte, qui auroient été plus utiles aux demoiselles de cette maison, si la musique avoit répondu aux paroles: mais le musicien à qui ils furent donnés, et qui avoit

cine; mais dans quel moment? C'étoit au milieu des angoisses d'un cœur paternel, lorsqu'il avoit sous les yeux un de ses enfants en danger de la vie. C'est ce mot touchant, ce cri d'une douleur respectable, qui est indignement travesti en une basse et puérile saillie d'amour-propre.

[1] Le 8 mai 1721 cette pièce parut sur le théâtre. Baron et mademoiselle Duclos remplirent les rôles d'Assuérus et d'Esther. Les chœurs avoient été supprimés. Elle eut huit représentations dans ce mois, mais qui obtinrent si peu de succès, que Louis Racine dit dans ses remarques: « Les représentations d'*Esther* firent donc bien peu de bruit, puisque je n'en entendis point parler alors, et qu'elles m'étoient encore aujourd'hui inconnues. »

[2] Louis Racine se trompe: *Esther* fut représentée à Saint-Cyr en 1689, et ces quatre cantiques ne furent composés qu'en 1694. (Voyez le *Mercure galant* de 1694.)

déja mis en chant les chœurs d'*Esther*, n'avoit pas le talent de Lulli [1].

Le roi fit exécuter plusieurs fois ces cantiques devant lui; et la première fois qu'il entendit chanter ces paroles :

Mon Dieu, quelle guerre cruelle!
Je trouve deux hommes en moi :
L'un veut que, plein d'amour pour toi,
Mon cœur te soit toujours fidèle;
L'autre, à tes volontés rebelle,
Me révolte contre ta loi,

il se tourna vers madame de Maintenon, en lui disant: « Madame, voilà deux hommes que je connois bien. »

La lettre suivante fut écrite, au sujet de ces cantiques, par un homme très connu alors par son esprit et sa piété [2] :

« Que ces cantiques sont beaux ! qu'ils sont admirables, tendres, naturels, pleins d'onction ! Ils élèvent l'ame, et la portent où l'auteur l'a voulu porter, jusqu'au ciel, jusqu'à Dieu. J'augure un grand bien de ces cantiques autorisés par l'approbation du monarque, et de son goût, qui sera le goût de tout le monde. Je regarde l'auteur comme l'apôtre des Muses et le prédicateur du Parnasse, dont il semble n'avoir appris le langage que pour leur prêcher en leur langue l'Évangile, et leur annoncer le Dieu inconnu. Je prie Dieu qu'il bénisse sa mission, et qu'il daigne le remplir de plus en plus des vérités qu'il fait passer si agréablement dans les esprits des gens du monde. »

[1] Ce musicien s'appeloit Moreau.
[2] Fénelon

Le même homme écrivit encore une lettre fort belle lorsqu'il apprit qu'une de mes sœurs se faisoit religieuse; et l'heureuse application qu'il y fait de quelques vers de ces cantiques m'engage à la rapporter ici.

Du 14 février 1697[1].

« Je prends, en vérité, beaucoup de part à la douleur « et à la joie de l'illustre ami. Car il y a en cette occasion « obligation d'unir ce que saint Paul sépare, *flere cum* « *flentibus, gaudere cum gaudentibus.* La nature s'afflige, « et la foi se réjouit dans le même cœur. Mais je m'assure « que la foi l'emportera bientôt, et que sa joie, se répan-« dant sur la nature, en noiera tous les sentiments hu-« mains. Il est impossible qu'une telle séparation n'ait « fait d'abord une grande plaie dans un cœur paternel: « mais le remède est dans la plaie; et cette affliction est « la source de consolations infinies pour l'avenir, et dès « à présent. Je ne doute point qu'il ne conçoive combien « il a d'obligation à la bonté de Dieu, d'avoir daigné « choisir dans son petit troupeau une victime qui lui sera « consacrée et immolée toute sa vie en un holocauste d'a-« mour et d'adoration, et de l'avoir cachée dans le secret « de sa face, pour y mettre à couvert de la corruption « du siècle toutes les bonnes qualités qui ne lui ont été « données que pour Dieu. Au bout du compte, il s'en « doit prendre un peu à lui-même. La bonne éducation « qu'il lui a donnée et les sentiments de religion qu'il lui « a inspirés l'ont conduite à l'autel du sacrifice. Elle a cru « ce qu'il lui a dit, que de ces deux hommes qui sont en « nous,

[1] Il y a encore erreur dans la date de cette lettre, car aucune des sœurs de Racine ne se fit religieuse cette année. La véritable date est du 17 novembre 1698.

L'un, tout esprit et tout céleste,
Veut qu'au ciel sans cesse attaché,
Et des biens éternels touché,
On compte pour rien tout le reste.

« Elle l'a de bonne foi compté pour rien sur sa parole, « et plus encore sur celle de Dieu, et s'est résolue d'être « sans cesse attachée au ciel et aux biens éternels. Il n'y « a donc qu'à louer et à bénir Dieu, et à profiter de cet « exemple de détachement des choses du monde que Dieu « nous met à tous devant les yeux dans cette généreuse « retraite.

« Je vous prie d'assurer cet heureux père que j'ai offert « sa victime à l'autel, et que je suis, avec beaucoup de « respect, tout à lui. »

Ce père si tendre fut présent au sacrifice de sa fille, et pleuroit encore quand il en écrivit le récit dans une lettre qu'on trouvera la dernière de toutes ses lettres. Il n'est pas étonnant qu'une victime qui étoit de son troupeau lui ait coûté beaucoup de larmes, puisqu'il n'assistoit jamais à une pareille cérémonie sans pleurer, quoique la victime lui fût indifférente : c'est ce qu'on apprendra par une des lettres de madame de Maintenon, qui écrivoit à Saint-Cyr, pour demander le jour de la profession d'une jeune personne, où elle vouloit assister. « Racine, qui « veut pleurer, dit-elle, viendra à la profession de la sœur « Lalie. » La tendresse de son caractère paroissoit en toute occasion. Dans une représentation d'*Esther* devant le roi, la jeune actrice qui faisoit le rôle d'Élise manqua de mémoire : « Ah ! mademoiselle, s'écria-t-il, quel tort vous « faites à ma pièce ! » La demoiselle, consternée de la réprimande, se mit à pleurer. Aussitôt il courut à elle, prit son mouchoir, essuya ses pleurs, et en répandit lui-même. Je ne crains point d'écrire de si petites choses,

parceque cette facilité à verser des larmes fait connoître la bonté d'un caractère, suivant cette maxime des anciens : ἄγαθοι δ' ἀριδάκρυες ἄνδρες.

Les applaudissements que sa tragédie avoit reçus ne l'empêchoient pas de reconnoître qu'elle n'étoit pas dans toute la grandeur du poëme dramatique. L'unité de lieu n'y étoit pas observée, et elle n'étoit qu'en trois actes : c'est mal-à propos que dans quelques éditions on l'a partagée en cinq. Il avoit trouvé l'art d'y lier, comme les anciens, les chœurs avec l'action; mais il terminoit l'action par un chœur : chose inconnue aux anciens, et contraire à la nature du poëme dramatique, qui ne doit pas finir par des chants.

Il entreprit de traiter un autre sujet de l'Écriture sainte, et de faire une tragédie plus parfaite. Madame de Sévigné doutoit qu'il y pût réussir, et disoit dans une de ses lettres : « Il aura de la peine à faire mieux qu'*Esther;* il n'y « a plus d'histoire comme celle-là. C'étoit un hasard, et « un assortiment de toutes choses; car Judith, Booz, et « Ruth, ne sauroient rien faire de beau. Racine a pour« tant bien de l'esprit; il faut espérer. » Elle n'avoit point tort de penser ainsi. Elle ne s'attendoit pas que, dans un chapitre du quatrième livre des Rois, il dût trouver le plus grand sujet qu'un poëte eût encore traité, et en faire une tragédie, qui, sans amour, sans épisodes, sans confidents, intéresseroit toujours; dans laquelle le trouble iroit croissant de scène en scène jusqu'au dernier moment, et qui seroit dans toute l'exactitude des règles.

Le mérite cependant de cette tragédie fut long-temps ignoré. Elle n'eut point le secours des représentations, qui font pour un temps la fortune des pièces médiocres. On avoit fait un scrupule à madame de Maintenon des représentations d'*Esther*, en lui disant que ces spectacles, où de jeunes demoiselles, parées magnifiquement, pa-

roissoient devant toute la cour, étoient dangereux pour les spectateurs et pour les actrices mêmes. On ne songeoit point à faire exécuter *Athalie* sur le théâtre des comédiens; l'auteur y avoit mis ordre, en faisant insérer dans le privilége[1] d'*Esther* la défense aux comédiens de représenter une tragédie faite pour Saint-Cyr. De pareils sujets ne conviennent point à de pareils acteurs: il falloit, comme dit madame de Sévigné, lettre 533, « des « personnes innocentes pour chanter les malheurs de « Sion; la Champmêlé nous eût fait mal au cœur. »

Madame la comtesse de Caylus a pensé de même; et on lira avec plaisir ce qu'elle écrit sur *Athalie*, dans ses *Souvenirs*, recueil dont j'ai parlé:

« Le grand succès d'*Esther* mit Racine en goût: il vou« lut composer une autre pièce; et le sujet d'Athalie (c'est« à-dire de la mort de cette reine, et la reconnoissance de « Joas) lui parut le plus beau de tous ceux qu'il pouvoit « tirer de l'Écriture sainte. Il y travailla sans perdre de « temps; et l'hiver suivant, cette nouvelle pièce se trouva « en état d'être représentée: mais madame de Maintenon « reçut de tous côtés tant d'avis et tant de représentations « des dévots, qui agissoient en cela de bonne foi, et de « la part des poëtes jaloux de Racine, qui, non contents « de faire parler les gens de bien, écrivirent plusieurs let« tres anonymes, qu'ils empêchèrent enfin *Athalie* d'être

[1] Le privilége, daté du 3 février 1689, est accordé aux dames de Saint-Cyr, et non pas à l'auteur; et il y est dit : « Ayant vu nous-même plu« sieurs représentations dudit ouvrage, dont nous avons été satisfait, nous « avons donné par ces présentes aux dames de Saint-Cyr, avec défense à « tous acteurs, etc. » (L. R.) — Dans quelques éditions, on a fixé la première représentation d'*Esther* au 3 février 1689, date du privilége. Mais comment Louis XIV auroit-il pu dire, le jour même de cette première représentation, « Ayant vu nous-même plusieurs représentations dudit « ouvrage, dont nous avons été satisfait? » Il faut donc s'en rapporter à ceux qui placent cette première représentation au 20 janvier.

« représentée sur le théâtre de Saint-Cyr. On disoit à madame de Maintenon qu'il étoit honteux à elle de faire « monter sur un théâtre, des demoiselles rassemblées de « toutes les parties du royaume pour recevoir une éducation chrétienne, et que c'étoit mal répondre à l'idée que « l'établissement de Saint-Cyr avoit fait concevoir. J'avois « part aussi à ces discours, et on trouvoit encore qu'il « étoit indécent à elle de me faire voir à toute la cour « sur un théâtre.

« Le lieu, le sujet des pièces, et la manière dont les « spectateurs s'étoient introduits à Saint-Cyr, devoient « justifier madame de Maintenon, et elle auroit pu ne « pas s'embarrasser de discours qui n'étoient fondés que « sur l'envie et la malignité; mais elle pensa différemment, et arrêta ces spectacles dans le temps que tout « étoit prêt pour jouer *Athalie*. Elle fit seulement venir à « Versailles, une fois ou deux, les actrices pour jouer dans « sa chambre devant le roi, avec leurs habits ordinaires. « Cette pièce est si belle, que l'action n'en parut pas refroidie; il me semble même qu'elle produisit alors plus « d'effet qu'elle n'en a produit sur le théâtre de Paris. « Oui, je crois que M. Racine auroit été fâché de la voir « aussi défigurée qu'elle m'a paru l'être par une Josabeth « fardée, par une Athalie outrée [1], et par un grand-prêtre « plus capable d'imiter les capucinades du petit P. Honoré que la majesté d'un prophète divin. Il faut ajouter « encore que les chœurs, qui manquoient aux représentations faites à Paris, ajoutoient une grande beauté à la « pièce, et que les spectateurs, mêlés et confondus avec « les acteurs, refroidissent infiniment l'action; mais, malgré ces défauts et ces inconvénients, elle a été admirée, « et le sera toujours.

[1] Elle parle de la Duclos, de la Desmare, et de Beaubourg. Le vieux Baron fit après lui le rôle du grand-prêtre bien différemment. (L. R.)

« On fit après, à l'envi de M. Racine, plusieurs pièces « pour Saint-Cyr; mais elles y sont ensevelies. La *Judith*, « pièce que M. l'abbé Testu fit faire par Boyer, à laquelle « il travailla lui-même, fut jouée ensuite sur le théâtre de « Paris avec le succès marqué dans l'épigramme :

« A sa Judith Boyer, par aventure, etc. »

Athalie fut exécutée deux fois devant Louis XIV et devant madame de Maintenon, dans une chambre sans théâtre, par les demoiselles de Saint-Cyr, vêtues de ces habits modestes et uniformes qu'elles portent dans la maison. De pareilles représentations étoient bien différentes de celles d'*Esther*, qui se faisoient avec une grande dépense pour les habits, les décorations, et la musique.

Madame de Caylus fait peut-être une prédiction véritable, lorsqu'elle dit qu'*Athalie* sera toujours admirée[1]; mais elle ne le fut pas d'abord du public: et lorsqu'elle parut imprimée en 1691, elle fut très peu recherchée. On avoit entendu dire qu'elle étoit faite pour Saint-Cyr, et qu'un enfant y faisoit un principal personnage: on se persuada que c'étoit une pièce qui n'étoit que pour des enfants, et les gens du monde furent peu empressés de la lire. Ceux qui la lurent parurent froids d'abord; et M. Arnauld, en la trouvant fort belle, la mettoit au-des-

[1] Quand le célèbre Le Kain vint, à l'âge de dix-huit ans, chez Voltaire, faire devant lui l'essai de ce talent trop tôt perdu pour le théâtre dont il a été la gloire, il voulut d'abord lui réciter le rôle de Gustave. « Non, non, « dit le poëte, je n'aime pas les mauvais vers. » Le jeune homme lui offrit alors de répéter la première scène d'*Athalie* entre Joad et Abner. Voltaire l'écoute, et l'ouvrage lui faisant oublier l'acteur, il s'écrie avec transport : « Quel style! quelle poésie! et toute la pièce est écrite de même! « Ah! monsieur, quel homme que Racine! » C'est Le Kain qui rapporte, dans des Mémoires manuscrits, ce fait dont il fut d'autant plus frappé, que dans ce moment il auroit bien voulu que Voltaire s'occupât un peu plus de lui, et un peu moins de Racine. (L.)

sous d'*Esther*. Un docteur de Sorbonne peut aisément se tromper en jugeant des tragédies; mais la manière dont il avoit parlé de *Phèdre* faisoit voir qu'en ces matières même il n'avoit pas coutume de se tromper. Voici la lettre qu'il écrivit à ce sujet:

« J'ai reçu *Athalie*, et l'ai lue aussitôt deux ou trois « fois avec une grande satisfaction. Si j'avois plus de loi- « sir, je vous marquerois plus au long ce qui me la fait « admirer. Le sujet y est traité avec un art merveilleux, « les caractères bien soutenus, les vers nobles et naturels. « Ce qu'on y fait dire aux gens de bien inspire du respect « pour la religion et pour la vertu; et ce qu'on fait dire « aux méchants n'empêche point qu'on n'ait horreur de « leur malice; en quoi je trouve que beaucoup de poëtes « sont blâmables, mettant tout leur esprit à faire parler « leurs personnages d'une manière qui peut rendre leur « cause si bonne, qu'on est plus porté à approuver ou à « excuser les plus méchantes actions qu'à en avoir de la « haine. Mais comme il est bien difficile que deux enfants « d'un même père soient si également parfaits qu'il n'ait « pas plus d'inclination pour l'un que pour l'autre, je « voudrois bien savoir laquelle de ces deux pièces il aime « davantage. Pour moi, je vous dirai franchement que « les charmes de la cadette n'ont pu m'empêcher de don- « ner la préférence à l'aînée. J'en ai beaucoup de raisons, « dont la principale est que j'y trouve beaucoup plus de « choses très édifiantes, et très capables d'inspirer de la « piété. »

Un pareil jugement, quelque flatteur qu'il soit, ne satisfait point un auteur, toujours plus content, suivant la coutume, de son dernier ouvrage que des autres, sur-tout lorsqu'il en a de si justes raisons. Étonné de voir que sa

pièce, loin de faire dans le public l'éclat qu'il s'en étoit promis, restoit presque dans l'obscurité, il s'imagina qu'il avoit manqué son sujet; et il l'avouoit sincèrement à Boileau, qui lui soutenoit au contraire qu'*Athalie* étoit son chef-d'œuvre: « Je m'y connois, lui disoit-il, et le « public y reviendra. » Sur ces espérances, l'auteur se rassuroit: il a cependant été toujours convaincu que, s'il avoit fait quelque chose de parfait, c'étoit *Phèdre;* et sa prédilection pour cette pièce étoit fondée sur des raisons très fortes. Car, quoique l'action d'*Athalie* soit bien plus grande, le caractère de Phèdre est, comme celui d'OEdipe, un de ces sujets rares, qui ne sont pas l'ouvrage des poëtes, et qu'il faut que la fable ou l'histoire leur fournissent.

Tout le monde sait que la principale qualité qu'Aristote, ou plutôt que la tragédie demande dans son héros, est qu'il ne soit ni tout-à-fait vicieux ni tout-à-fait vertueux, parcequ'un scélérat, quelque malheur qui lui arrive, ne fait jamais pitié, et qu'un homme tout-à-fait exempt de foiblesse, et qui ne s'est attiré son malheur par aucune faute, cause plus de chagrin que de pitié; au lieu que le malheureux qui mérite de l'être, et qui en même temps mérite d'être plaint, intéresse toujours; et c'est ce qui se trouve admirablement dans Phèdre, qui, dévorée par une infame passion, est toute la première à se prendre en horreur. Je ne sais même si par-là son caractère n'est pas beaucoup plus tragique que celui d'OEdipe, qui dans le fond n'est qu'un homme fort ordinaire, à qui le hasard a fait commettre de grands crimes, sans qu'il en ait eu l'intention, et chez qui l'on ne peut voir cette *douleur vertueuse* qui fait la beauté du caractère de Phèdre. Mais on peut dire aussi que ce caractère est le seul qui soit dans cette tragédie: au lieu que dans *Athalie*, où se trouvent à-la-fois plusieurs grands caractères,

l'action est plus grande, plus intéressante, et conduite avec plus d'art; en sorte qu'on pourroit, à mon avis, concilier les deux sentiments, en disant que le personnage de Phèdre est le plus parfait des personnages tragiques, et qu'*Athalie* est la plus parfaite des tragédies.

On en reconnut enfin le mérite; mais la prédiction de Boileau n'eut son accomplissement que fort tard, et long-temps après la mort de l'auteur[1]. Les vrais connoisseurs

[1] Racine, dit un commentateur, étoit mort depuis deux ans quand le public commença à ouvrir les yeux sur le mérite d'*Athalie*. On explique cette révolution d'opinion par une anecdote singulière, que Voltaire et La Harpe ont adoptée, mais qui n'est garantie par aucune autorité : la voici : Dans une campagne près de Paris, où étoient réunies plusieurs personnes de distinction, la compagnie s'amusoit un soir à ces petits jeux de société où l'on établit des pénitences. Un jeune homme ayant failli, quelqu'un proposa de lui imposer pour punition d'aller lire dans un cabinet un acte entier d'*Athalie*. On applaudit à cette idée, et le coupable fut obligé de se soumettre à une peine qui lui sembloit fort dure. Au bout de quelque temps, la compagnie fut très surprise de ne le pas voir reparoître. Nouvelle matière à plaisanterie : on prétendit qu'il n'avoit pu résister au froid et à l'ennui de la pièce, et que, pour le moins, il étoit tombé dans un profond assoupissement. On entre dans le cabinet, et on trouve le jeune homme tellement attaché à sa lecture, qu'il avoit oublié tout le reste. Il avoit lu la pièce entière, et il la recommençoit. Il en parla avec tant d'enthousiasme, qu'il persuada à la société d'en entendre elle-même la lecture, et il n'eut pas de peine à faire partager à tous le plaisir et l'admiration qu'il avoit éprouvés. Le bruit de cette aventure se répandit, et tout le monde se mit à lire *Athalie*. A cette époque, dans l'hiver de 1702, madame de Maintenon, qui avoit toujours apprécié *Athalie*, conçut le projet de la faire représenter une troisième fois devant Louis XIV, par les seigneurs et les dames de la cour. Peu s'en fallut que les contrariétés qu'elle éprouvoit dans la distribution des rôles n'empêchassent l'exécution. Elle écrivoit au comte d'Ayen : « Voilà donc *Athalie* encore tombée; le malheur poursuit tout ce que je protège et que j'aime. Madame la duchesse de Bourgogne m'a dit qu'elle ne réussiroit pas; que c'étoit une pièce fort froide; que Racine s'en étoit repenti; que j'étois la seule qui l'estimoit, et mille autres choses qui m'ont fait pénétrer, par la connoissance que j'ai de cette cour-là, que son personnage lui déplaît. Elle

vantèrent le mérite de cette pièce. M. le duc d'Orléans, régent du royaume, voulut connoître quel effet elle produiroit sur le théâtre; et, malgré la clause insérée dans le privilège, ordonna aux comédiens de l'exécuter. Le succès fut étonnant; et les premières représentations, faites à la cour, donnèrent un nouveau prix à cette pièce, parceque le roi, étant à-peu-près de l'âge de Joas, on ne pouvoit, sans s'attendrir sur lui, entendre quelques vers comme ceux-ci :

Voilà donc votre roi, votre unique espérance.
J'ai pris soin jusqu'ici de vous le conserver....
Du fidèle David c'est le précieux reste....
Songez qu'en cet enfant tout Israël réside....

Voilà quel fut le sort de cette fameuse tragédie, qui, du côté de l'intérêt, n'ayant rien produit à l'auteur ni à sa famille, a été si utile depuis aux libraires et aux comédiens; et du côté de la gloire, en a acquis une si éloignée du temps de l'auteur, qu'il n'a jamais pu la prévoir. Il étoit heureusement détaché depuis long-temps de l'amour de la gloire humaine : il en devoit connoître mieux qu'un autre la vanité. *Bérénice*, dans sa naissance, fit plus de bruit qu'*Athalie*.

S'il ne fut pas récompensé de ses deux tragédies saintes

« vent jouer Josabeth, qu'elle ne jouera pas comme la comtesse d'Ayen....
« Joooos-la, puisque nous y sommes engagés; mais en vérité il n'est point
« agréable de se mêler des plaisirs des grands. » Elle eut alors trois brillantes représentations; les chœurs furent exécutés par les demoiselles de la musique du roi. La duchesse de Bourgogne, comme elle le desiroit, joua Josabeth; le duc d'Orléans, depuis régent, remplit le rôle d'Abner; la présidente Chailly fut admirable dans Athalie; le comte d'Espare, second fils de M. le comte de Guiche, fit Joas, et le comte de Champenon, Zacharie; le comte et la comtesse d'Ayen eurent aussi un rôle. Baron, retiré du théâtre depuis dix ans, fut chargé de celui de Joad, et n'avoit jamais joué avec plus de dignité.

par les éloges du public, il en fut récompensé par la satisfaction que Louis XIV témoigna en avoir reçue, et il en eut pour preuve, au mois de décembre 1690, l'agrément d'une charge de gentilhomme ordinaire de sa majesté[1]. Il eut encore l'avantage de contenter madame de Maintenon, la seule protection qu'il ait cultivée. Enfin il acquit l'estime des dames de Saint-Cyr, qui, dans le voyage dont j'ai parlé plus haut, m'en parlèrent avec tant de zèle, que leurs discours m'ont plus appris à l'admirer, que ses ouvrages ne me l'avoient encore fait admirer. Une des lettres de madame de Maintenon, que je donne à la suite de ces Mémoires, apprend qu'il revit avec Boileau les constitutions de cette maison, pour corriger les fautes de style.

Dégoûté plus que jamais de la poésie par le malheureux succès d'*Athalie*, et résolu de ne plus s'occuper de vers, il fit la campagne de Namur, où il suivit de près toutes les opérations du siége. Ses lettres, écrites à Boileau du camp devant Namur, font bien connoître qu'il ne songeoit plus qu'à être historien.

Boileau étoit alors occupé de la poésie, et il y étoit retourné à-peu-près dans le même temps que son ami. Des raisons l'y avoient rappelé. Perrault, après avoir lu à l'Académie son poëme du *Siècle de Louis-le-Grand*, fit imprimer les Parallèles des anciens et des modernes. Les amateurs du bon goût furent indignés de voir les anciens traités avec tant de mépris par un homme qui les connoissoit si peu. On animoit Boileau à lui répondre. « S'il « ne lui répond pas, dit M. le prince de Conti à mon « père, vous pouvez l'assurer que j'irai à l'Académie écrire « sur son fauteuil: *Tu dors, Brutus.* » Il se réveilla, et

[1] A condition de payer à madame Torff, veuve de celui dont on lui donnoit la charge, dix mille livres, qui lui furent payées le 23 du même mois.

composa son ode sur la prise de Namur, pour donner une idée de l'enthousiasme de Pindare, maltraité par M. Perrault. Il acheva la satire contre les femmes; ouvrage projeté et abandonné plusieurs années auparavant : il donna contre M. Perrault les Réflexions sur Longin, et composa ensuite sa onzième satire et ses trois dernières épîtres.

En se réveillant, il réveilla ses ennemis. L'ode sur Namur ne produisit pas l'effet qu'il avoit en vue, qui étoit de faire admirer Pindare. La satire contre les femmes, qu'on imprima séparément, fut si prodigieusement vendue et critiquée, que, tandis que le libraire étoit content, l'auteur se désespéroit. « Rassurez-vous, lui disoit mon « père : vous avez attaqué un corps très nombreux, et qui « n'est que langues; l'orage passera. » Il fut long, quoique Boileau, en attaquant les femmes, eût mis pour lui madame de Maintenon, par ces vers :

J'en sais une, chérie et du monde et de Dieu, etc.

M. Arnauld, qui, à l'occasion de cette satire, écrivit en 1694 à M. Perrault la lettre que Boileau appela son apologie, ne fut pas son apologiste en tout, puisque, après avoir lu les Réflexions sur Longin, il écrivit la lettre suivante, qui n'a jamais été imprimée, à ce que je crois, et qui mérite d'être connue :

« Je n'eus pas plus tôt reçu les *OEuvres diverses*, que je « me mis à lire ce qu'il y a de nouveau. J'en ai été mer« veilleusement satisfait, et je doute que le bon Homère « ait jamais eu un plus exact et plus judicieux apologiste. « C'est tout le remerciement que je vous supplie de faire « de ma part à l'auteur, et d'y ajouter seulement que j'es« time trop notre amitié pour la mettre au nombre de « ces amitiés vulgaires qui ont besoin de compliments

« pour s'entretenir. Je passe encore plus loin, et j'ose « m'assurer qu'il ne trouvera pas mauvais que je lui re- « marque ce que j'ai trouvé dans ses réflexions critiques, « que je souhaiterois qui n'y fût pas, et ce qui n'auroit « pas dû y être, s'il avoit fait plus d'attention à cette belle « règle qu'il a donnée dans sa neuvième épître :

Rien n'est beau que le vrai : le vrai seul est aimable ;
Il doit régner par-tout, et même dans la fable.
De toute fiction l'adroite fausseté
Ne tend qu'à faire aux yeux briller la vérité.

« Ce que je souhaiterois qui ne fût pas dans les Réflexions « est ce que j'y ai trouvé de M. Perrault le médecin. On « dit, sur la foi d'un célèbre architecte, que la façade du « Louvre n'est pas de lui, mais du sieur Le Vau, et que « ni l'Arc de triomphe, ni l'Observatoire, ne sont pas « l'ouvrage d'un médecin de la faculté. Cela ne me paroît « avoir aucune vraisemblance, bien loin d'être vrai. « Comment donc pourra-t-il plaire, s'il n'y a que la vé- « rité qui plaise? Je ne crois pas de plus qu'il soit permis « d'ôter à un homme de mérite, sur un ouï-dire, l'hon- « neur d'avoir fait ces ouvrages. Les règles qu'on a éta- « blies dans le premier chapitre du dernier livre contre « M. Malet ne pourroient pas servir à autoriser cet en- « droit des Réflexions. Je souhaiterois aussi qu'il fût dis- « posé à déclarer que ce qu'il a dit du médecin de Flo- « rence n'est qu'une exagération poétique, que les poëtes « ont accoutumé d'employer contre tous les médecins, « qu'ils savent bien qu'on ne prendra pas pour leur vrai « sentiment; et, qu'après tout, il reconnoit que M. Per- « rault le médecin a passé parmi ses confrères pour mé- « decin habile. »

Boileau avoit sans doute vu cette lettre quand il écrivit

son remerciement à M. Arnauld, à la fin duquel il lui dit : « Puisque vous prenez un si grand intérêt à la mé-« moire de feu M. Perrault le médecin, à la première « édition de mon livre, il y aura dans la préface un ar-« ticle exprès en faveur de ce médecin, qui sûrement n'a « point fait la façade du Louvre, ni l'Observatoire, ni « l'Arc de triomphe, comme on le prouvera démonstra-« tivement, mais qui au fond étoit un homme de beau-« coup de mérite, grand physicien, et, ce que j'estime « encore plus que tout cela, qui avoit l'honneur d'être « votre ami. »

M. Arnauld mourut peu après avoir écrit la lettre que je viens de donner, et son cœur fut apporté à Port-Royal à la fin de 1694. Mon père crut qu'à cette cérémonie, où quelques parents invités ne vinrent pas, il pouvoit d'autant moins se dispenser d'assister, que la mère Racine y présidoit en qualité d'abbesse. Il y alla donc, et composa deux petites pièces de vers : l'une, qui commence ainsi,

> Sublime en ses écrits, etc.

et qui se trouve dans la dernière édition de ses œuvres; l'autre, qui, dans le Nécrologe de Port-Royal, est attribuée par erreur à M. l'abbé Regnier, et dont voici les deux premiers vers,

> Haï des uns, chéri des autres,
> Estimé de tout l'univers, etc.

Tout le monde sait les beaux vers que fit Santeuil sur ce cœur rapporté à Port-Royal :

> Ad sanctas rediit sedes, ejectus et exul, etc.

et l'épitaphe faite depuis par Boileau :

> Au pied de cet autel de structure grossière, etc.

Un de nos savants, à l'imitation des anciens, qui, dans les inscriptions sur leurs tombeaux, demandoient que leurs corps ne fussent point chargés d'une terre trop pesante, demanda, par une épigramme, que ses os ne fussent point chargés de mauvais vers :

Sint modo carminibus non onerata malis.

Ce malheur n'arriva pas à M. Arnauld, célébré après sa mort par Santeuil, Boileau, et mon père.

De ces trois poëtes, Santeuil fut le seul qui, effrayé de ce qu'il avoit fait, rendit ses craintes si publiques, qu'elles donnèrent lieu à la pièce en vers latins intitulée *Santolius pœnitens*. Cette pièce, composée par M. Rollin, fut bientôt traduite en vers françois; et les vers de cette traduction, étant bien faits, furent attribués à mon père. M. Boivin le jeune, qui en étoit l'auteur, fut charmé de cette méprise, et adressa à mon père une petite pièce de vers fort ingénieuse, par laquelle il le prioit de laisser quelque temps le public dans l'erreur.

Mon père, bien éloigné des frayeurs de Santeuil, fut chargé de lire au roi les trois dernières épitres de Boileau, qui avoit coutume de lire lui-même tous ses ouvrages à sa majesté, mais qui ne venoit plus à la cour à cause de ses infirmités. Mon père fut charmé de faire valoir les vers de son ami; et lorsqu'en les lisant il vint à celui-ci :

Arnauld, le grand Arnauld, fit mon apologie,

il fit sentir, par le ton qu'il prit, qu'il le lisoit avec satisfaction.

Louis XIV ne parut jamais désapprouver en lui cet attachement que la reconnoissance lui inspiroit pour ses anciens maîtres, et pour la maison dans laquelle il avoit été élevé. Il y alloit souvent; et tous les ans, le jour de

la fête du Saint-Sacrement, il y menoit sa famille pour assister à la procession. L'humilité avec laquelle il pratiquoit tous les exercices de la religion, jusqu'à être exact aux plus petites choses, faisoit voir qu'il en connoissoit la grandeur.

Il n'étoit pas homme à se mêler de questions de doctrine; mais quand il s'agissoit de rendre aux religieuses de Port-Royal quelque service dans leurs affaires temporelles, il étoit prêt; et ce bon cœur qu'il avoit pour tous ses amis l'emportoit chez le P. de La Chaise, dont il fut toujours très bien reçu. Quoiqu'il ne fût plus permis à ce monastère de recevoir des pensionnaires, il obtint une permission particulière pour y mettre pour quelque temps deux de mes sœurs.

J'ai déja dit qu'il étoit lié avec le P. Bouhours; et ce père donna une preuve de son zèle pour lui lorsqu'il fut vivement attaqué, au collége de Louis-le-Grand, dans un discours public prononcé par un jeune régent[1]. Ce fut particulièrement contre ses tragédies que cet orateur, dont il est inutile de rapporter le nom, déclama d'une manière si passionnée, que le P. Bouhours, en l'absence de mon père, qui étoit à Versailles, alla trouver Boileau, et l'assura que non seulement il désapprouvoit ce régent, mais qu'il avoit porté ses plaintes au père recteur, demandant qu'on fît satisfaction à mon père. Boileau, édifié de la vivacité du P. Bouhours, en rendit compte à mon père, et en eut cette réponse, que je copie avec une grande satisfaction, parcequ'on y voit le chrétien ne pas faire attention aux offenses que reçoit le poëte.

[1] Ce regent du collége des jésuites avoit mis en question, dans une harangue latine prononcée en public, si Racine étoit poëte, s'il étoit chrétien : *An christianus? an poeta?* et s'étoit prononcé pour la négative

A Versailles, le 4 avril 1696.

« Je suis très obligé au P. Bouhours de toutes les hon-
« nêtetés qu'il vous a prié de me faire de sa part, et de la « part de sa compagnie. Je n'avois point encore entendu « parler de la harangue de leur régent : et comme ma « conscience ne me reprochoit rien à l'égard des jésuites, « je vous avoue que j'ai été un peu surpris que l'on m'eût « déclaré la guerre chez eux. Vraisemblablement ce bon « régent est du nombre de ceux qui m'ont très fausse-« ment attribué la traduction du *Santolius pœnitens;* et « il s'est cru engagé d'honneur à me rendre injure pour « injure. Si j'étois capable de lui vouloir quelque mal, et « de me réjouir de la forte réprimande que le P. Bouhours « dit qu'on lui a faite, ce seroit sans doute pour m'avoir « soupçonné d'être l'auteur d'un pareil ouvrage : car pour « mes tragédies, je les abandonne volontiers à sa critique. « Il y a long-temps que Dieu m'a fait la grace d'être assez « peu sensible au bien et au mal qu'on en peut dire, et « de ne me mettre en peine que du compte que j'aurai à « lui en rendre quelque jour.

« Ainsi, monsieur, vous pouvez assurer le P. Bouhours « et tous les jésuites de votre connoissance que, bien loin « d'être fâché contre le régent qui a tant déclamé contre « mes pièces de théâtre, peu s'en faut que je ne le remer-« cie, et d'avoir prêché une si bonne morale dans leur « collége, et d'avoir donné lieu à sa compagnie de mar-« quer tant de chaleur pour mes intérêts; et qu'enfin, « quand l'offense qu'il m'a voulu faire seroit plus grande, « je l'oublierois avec la même facilité, en considération « de tant d'autres pères dont j'honore le mérite, et sur-« tout en considération du R. P. de La Chaise, qui me « témoigne tous les jours mille bontés, et à qui je sacri-« fierois bien d'autres injures. Je suis, etc. »

La liaison des faits m'a empêché de parler de la perte que Boileau et mon père firent, l'année précédente, de leur ami commun La Fontaine. Leurs sages instructions avoient beaucoup contribué à faire peu à peu naître en lui les grands sentiments de pénitence dont il fut pénétré les deux dernières années de sa vie. J'ai rapporté ailleurs[1] de quelle manière la femme qui le gardoit malade reçut ces deux amis, qui alloient le voir dans le dessein de lui parler de Dieu. Autant il étoit aimable par la douceur du caractère, autant il l'étoit peu par les agréments de la société. Il n'y mettoit jamais rien du sien, et mes sœurs, qui dans leur jeunesse l'ont souvent vu à table chez mon père, n'ont conservé de lui d'autre idée que celle d'un homme fort malpropre et fort ennuyeux. Il ne parloit point, ou vouloit toujours parler de Platon, dont il avoit fait une étude particulière dans la traduction latine. Il cherchoit à connoître les anciens par la conversation, et mettoit à profit celle de mon

[1] Dans ses *Réflexions sur la Poésie*. Voici l'anecdote telle qu'elle y est rapportée : Il étoit bien éloigné de l'esprit d'impiété ; mais, quoique dans sa jeunesse il eût été quelque temps de l'Oratoire, il étoit tombé pour la religion dans la même indolence que pour tout le reste. Il eut, longtemps avant sa mort, une grande maladie, pendant laquelle Boileau et mon père allèrent le voir. La femme qui le gardoit leur dit de ne point entrer, parceque son malade dormoit. « Nous venions, lui répondirent-ils, « pour l'exhorter à songer à sa conscience ; il a de grandes fautes à se re-« procher. » La garde, qui ne connoissoit ni ceux à qui elle parloit ni son malade, répondit : « Lui, messieurs ! il est simple comme un enfant. S'il « a fait des fautes, c'est donc par bêtise plutôt que par malice. » Il fit en effet venir un confesseur qui, l'exhortant à des prières et à des aumônes : « Pour des aumônes, dit La Fontaine, je n'en puis faire, je n'ai rien ; « mais on fait une nouvelle édition de mes Contes, et le libraire m'en doit « donner cent exemplaires. Je vous les donne, vous les ferez vendre pour « les pauvres. » D. Jérôme, le célèbre prédicateur, qui m'a raconté ce fait, m'a assuré que le confesseur, presque aussi simple que son pénitent, étoit venu le consulter pour savoir s'il pouvoit recevoir cette aumône

père, qui lui faisoit lire quelquefois des morceaux d'Homère dans la traduction latine. Il n'étoit pas nécessaire de lui en faire sentir les beautés, il les saisissoit: tout ce qui étoit beau le frappoit. Mon père le mena un jour à ténèbres; et, s'apercevant que l'office lui paroissoit long, il lui donna, pour l'occuper, un volume de la Bible, qui contenoit les Petits Prophètes. Il tombe sur la prière des Juifs dans Baruch; et, ne pouvant se lasser de l'admirer, il disoit à mon père: « C'étoit un beau génie que Baruch: « qui étoit-il? » Le lendemain, et plusieurs jours suivants, lorsqu'il rencontroit dans la rue quelque personne de sa connoissance, après les compliments ordinaires, il élevoit sa voix pour dire: « Avez-vous lu Baruch? C'étoit un « beau génie. »

Après avoir mangé son bien, il conserva toujours son caractère de désintéressement. Il entroit à l'Académie, et la barre étant tirée au bas des noms, il ne devoit pas, suivant l'usage, avoir part aux jetons de cette séance. Les académiciens, qui l'aimoient tous, dirent d'un commun accord qu'il falloit, en sa faveur, faire une exception à la règle: « Non, messieurs, leur dit-il, cela ne seroit pas « juste. Je suis venu trop tard, c'est ma faute. » Ce qui fut d'autant mieux remarqué, qu'un moment auparavant un académicien extrêmement riche, et qui, logé au Louvre, n'avoit que la peine de descendre de son appartement pour venir à l'Académie, en avoit entr'ouvert la porte, et, ayant vu qu'il arrivoit trop tard, avoit refermé la porte, et étoit remonté chez lui. Une autre fois, La Fontaine alla de trop bonne heure à l'Académie par une raison différente. Étant à table chez M. Le Verrier, il s'ennuie de la conversation, et se lève. On lui demande où il va; il répond: « A l'Académie. » On lui représente qu'il n'est encore que deux heures: « Je le sais bien, dit-il, « aussi je prendrai le plus long. »

Si je voulois rapporter plusieurs traits de son inconcevable simplicité, je m'écarterois dans une digression qui ne seroit pas ennuyeuse, mais qui deviendroit trop longue. Je n'en rapporterai que deux.

Le fait de M. Poignan, que M. l'abbé d'Olivet raconte dans son Histoire de l'Académie françoise, est très véritable. Ce M. Poignan, ancien capitaine de dragons, étoit de la Ferté-Milon, et, ami de mon père dès l'enfance, le fit son héritier en partant pour sa première campagne. Il lui laissoit, par son testament, un petit bien qu'il avoit à la Ferté-Milon. Il mourut après avoir mangé ce bien; et mon père paya les frais de sa maladie et de son enterrement par reconnoissance pour le testament. Voici comme j'ai entendu raconter l'affaire singulière qu'eut avec lui La Fontaine. Quelqu'un s'avise de lui demander pourquoi il souffre que M. Poignan aille chez lui tous les jours: « Eh! pourquoi, dit La Fontaine, n'y viendroit-il pas? « C'est mon meilleur ami. — Ce n'est pas, répond-on, ce « que dit le public: on prétend qu'il ne va chez toi que « pour madame de La Fontaine. — Le public a tort, re- « prend-il: mais que faut-il que je fasse à cela? » On lui fait entendre qu'il faut demander satisfaction, l'épée à la main, à celui qui nous déshonore: « Eh bien! dit La Fon- « taine, je la demanderai. » Il va le lendemain, à quatre heures du matin, chez M. Poignan, et le trouve au lit: « Lève-toi, dit-il, et sortons ensemble. » Son ami lui demande en quoi il a besoin de lui, et quelle affaire pressée l'a rendu si matineux: « Je t'en instruirai, répond La « Fontaine, quand nous serons sortis. » Poignan se lève, s'habille, sort avec lui, et le suit jusqu'aux Chartreux, en lui demandant toujours où il le mène: « Tu vas le savoir, » répondit La Fontaine, qui lui dit enfin, quand ils furent derrière les Chartreux: « Mon ami, il faut nous battre. » Poignan surpris lui demande en quoi il l'a offensé, et lui

représente que la partie n'est pas égale : « Je suis un homme « de guerre, lui dit-il, et toi tu n'as jamais tiré l'épée. — « N'importe, dit La Fontaine, le public veut que je me « batte avec toi. » Poignan, après avoir résisté inutilement, tire son épée par complaisance, se rend aisément le maître de celle de La Fontaine, et lui demande de quoi il s'agit : « Le public prétend, lui dit La Fontaine, que ce « n'est pas pour moi que tu viens tous les jours chez moi, « mais pour ma femme. — Eh! mon ami, répond Poi- « gnan, je ne t'aurois pas soupçonné d'une pareille inquié- « tude, et je proteste que je ne mettrai plus les pieds chez « toi. — Au contraire, reprend La Fontaine en lui ser- « rant la main, j'ai fait ce que le public vouloit : mainte- « nant je veux que tu viennes chez moi tous les jours, « sans quoi je me battrai encore avec toi. »

Lorsque madame de La Fontaine, ennuyée de vivre avec son mari, se fut retirée à Château-Thierry, Boileau et mon père dirent à La Fontaine que cette séparation ne lui faisoit pas honneur, et l'engagèrent à faire un voyage à Château-Thierry, pour s'aller réconcilier avec sa femme. Il part dans la voiture publique, arrive chez lui, et la demande. Le domestique, qui ne le connoissoit pas, répond que madame est au salut. La Fontaine va ensuite chez un ami, qui lui donne à souper et à coucher, et le régale pendant deux jours. La voiture publique retourne à Paris; il s'y met, et ne songe plus à sa femme. Quand ses amis de Paris le revoient, ils lui demandent s'il est réconcilié avec elle : « J'ai été pour la voir, leur dit-il, « mais je ne l'ai point trouvée; elle étoit au salut[1]. »

[1] Cizeron-Rival, dans son curieux volume de Mélanges, rapporte une autre anecdote qui mérite de trouver place ici :

« Racine, dit-il, s'entretenant un jour avec La Fontaine sur la puissance « absolue des rois; La Fontaine, qui aimoit l'indépendance et la liberté, « ne pouvoit s'accommoder de l'idée que M. Racine lui vouloit donner de

Mon père, de retour de l'armée, alloit souvent se délasser de ses fatigues dans le Tibur de son cher Horace. Boileau, né sans fortune, comme il nous l'apprend dans ses vers, et comme son frère aîné l'avocat le dit dans cette épigramme sur un père qui laisse à ses enfants

> Beaucoup d'honneur, peu d'héritage,
> Dont son fils l'avocat enrage,

Boileau, par les bienfaits du roi, ménagés avec beaucoup d'économie, étoit devenu un poëte opulent. Il fit, pour environ 8,000 livres, l'acquisition d'une maison de campagne à Anteuil; et ce lieu de retraite, dont il fut enchanté, le jeta les premières années dans la dépense. Il l'embellit, fit son plaisir d'y rassembler quelquefois ses amis, et y tint table. On juge aisément que ce qui faisoit chercher ses repas, c'étoit moins la chère, quoiqu'elle y fût bonne, que les entretiens. Ils rouloient toujours sur des matières agréables. Les conviés étoient charmés d'entendre les décisions de Boileau, qui n'étoient pas infaillibles quand il parloit de la peinture et de la musique, quoiqu'il prétendît s'y connoître. Il n'avoit ni pour la peinture des yeux savants, ni pour l'harmonie de la musique les mêmes oreilles que pour l'harmonie des vers; au lieu qu'il avoit un jugement exquis pour juger des

« cette puissance absolue et indéfinie. M. Racine s'appuyoit sur l'Écriture « qui parle du choix que le peuple juif voulut faire d'un roi en la per- « sonne de Saul, et de l'autorité que ce roi avoit sur son peuple. « Mais, « répliqua La Fontaine, si les rois sont maitres de nos biens, de nos vies, « et de tout, il faut qu'ils aient droit de nous regarder comme des four- « mis à leur égard, et je me rends si vous me faites voir que cela soit au- « torisé par l'Écriture. — Eh quoi! dit M. Racine, vous ne savez donc pas « ce passage de l'Écriture: *Tanquam formicæ deambulabitis coram rege* « *vestro?* » Ce passage étoit de son invention, car il n'est point dans l'É- « criture; mais il le fit pour se moquer de La Fontaine, qui le crut bon- « nement. » (*Mélanges de Cizeron-Rival*, page 111.)

ouvrages d'esprit: non qu'il ne fût capable, comme un autre, de se tromper; mais il se trompoit moins souvent qu'un autre. Il fut parmi nous comme le créateur du bon goût; ce fut lui, avec Molière, qui fit tomber tous les bureaux du faux bel esprit. La protection de l'hôtel de Rambouillet fut inutile à l'abbé Cotin, qui ne se releva jamais du dernier coup que Molière lui avoit porté.

On n'osoit louer devant Boileau les ouvrages de Saint-Évremond, qui alors séduisoient encore plusieurs admirateurs: de pareils ouvrages, selon lui, ne devoient pas vivre long-temps. Il ne parloit qu'avec éloge de ceux de La Bruyère, quoiqu'il le trouvât quelquefois obscur; et disoit qu'il s'étoit épargné le plus difficile d'un ouvrage en s'épargnant les transitions. Il assuroit que Chapelle avoit acquis à bon marché sa réputation, et qu'excepté son petit Voyage, qui étoit excellent, le reste de ses ouvrages étoit médiocre.

La Pompe funèbre de Voiture, par Sarrasin, lui paroissoit le modèle d'un ingénieux badinage. Il prétendoit que la Conspiration de Valstein, par le même auteur, étoit un pur ouvrage d'imagination; que Sarrasin, qui n'avoit eu aucuns mémoires, n'avoit voulu qu'imiter Salluste dans son Histoire de la conjuration de Catilina, à qui personne n'avoit moins ressemblé que Valstein, qui étoit fort honnête homme, et qui, après avoir servi fidèlement l'empereur, périt par les artifices de quelques ennemis, qui firent croire à l'empereur, dont ils gouvernoient l'esprit, que Valstein avoit voulu se faire roi de Bohême: ce qu'on n'a jamais pu prouver.

Boileau ne faisoit nul cas des Césars de Julien: non qu'il ne trouvât de l'esprit dans cette satire, mais il n'y trouvoit point de plaisanterie; et la fine plaisanterie étoit, selon lui, l'ame de ces sortes d'ouvrages. Par la même raison il condamnoit des Dialogues de morts où le sérieux

lui paroissoit régner : « Lucien, disoit-il, plaisante tou-« jours. »

Il détestoit la basse plaisanterie. J'ai déja assez fait connoître son animosité contre Scarron. « Votre père, « me dit-il un jour, avoit la foiblesse de lire quelquefois « le Virgile travesti, et de rire ; mais il se cachoit bien de « moi. »

Il étoit ami de M. Dacier ; ce qui ne l'empêchoit pas d'en critiquer les traductions : « Il fuit les Graces, disoit-« il, et les Graces le fuient. » Et mon père, en parlant des ouvrages que M. et madame Dacier donnoient au public comme ouvrages communs, faits par eux deux, disoit « que, dans leurs productions d'esprit, madame « Dacier étoit le père. »

Rien ne montre mieux le cas que les auteurs faisoient du suffrage de Boileau que la deux cent dix-septième lettre de Bayle, dans laquelle il écrivit à un ami : « Vous « m'apprenez que mon Dictionnaire n'a point déplu à « M. Despréaux ; c'est un bien si grand, c'est une gloire « si relevée, que je n'avois garde de l'espérer. Il y a long-« temps que j'applique à ce grand homme un éloge plus « étendu que celui que Phèdre donne à Ésope : *Naris « emunctæ, natura nunquam cui potuit verba dare.* Il me « semble aussi que l'industrie la plus artificieuse des au-« teurs ne peut le tromper : à plus forte raison ai-je dû « voir que je ne surprendrai pas son suffrage, en com-« pilant bonnement et à l'allemande, et sans me gêner « beaucoup sur le choix, une grande quantité de choses. « Mon Dictionnaire me paroît, à son égard, un vrai « voyage de caravane, où l'on fait vingt ou trente lieues « sans trouver un arbre fruitier ou une fontaine. » Personne n'a mieux jugé de ce Dictionnaire que Bayle lui-même.

Boileau lisoit parfaitement ses vers, et étoit attentif,

en les lisant, à la contenance de ses auditeurs, pour apprendre dans leurs yeux les endroits qui les frappoient davantage. Il eut un jour dans M. le premier président de Harlay un auditeur immobile, qui, après la lecture de la pièce, dit froidement : *Voilà de beaux vers.* La critique la plus vive l'eût moins irrité que cet éloge. Il s'en vengea en mettant dans sa onzième satire ce portrait, qu'il commençoit toujours, quand il le lisoit, par cet hémistiche :

En vain ce faux Caton, etc.

Mon père ayant obtenu pour mon frère aîné la survivance de la charge de gentilhomme ordinaire de sa majesté, le produisit à la cour, et eut dessein de l'attacher à la connoissance des affaires étrangères, sous la protection de M. de Torcy. Mon frère fut chargé de porter à M. de Bonrepaux, ambassadeur de France en Hollande, les dépêches de la cour, et recommandé particulièrement par M. de Torcy à cet ambassadeur. Après son départ, la maison fut comme celle de Tobie après le départ du fils. Ce n'étoient qu'inquiétudes sur la santé du voyageur et sur sa conduite. Ces alarmes paternelles remplissent les lettres que je donne dans le troisième recueil. Toutes ces lettres, ainsi que celles de Boileau, font mieux connoître ces deux hommes que tout autre portrait, parcequ'elles sont écrites à la hâte, de même que celles de Cicéron font connoître quel étoit son cœur : au lieu que les lettres de Pline, travaillées avec soin, et recueillies par lui-même, ne nous peuvent faire juger que de son esprit.

Tandis que mon père espéroit, par les protections qu'il avoit à la cour, y faire avancer son fils aîné, et lui abréger les premières peines de la carrière, il étoit près de finir la sienne. Boileau a conduit fort loin une santé

toujours infirme : son ami, plus jeune et beaucoup plus robuste, a beaucoup moins vécu. Au reste, sa vie a suffi pour sa gloire, comme dit Tacite [1] de celle de son beau-père, puisqu'il étoit rempli des véritables biens, qui sont ceux de la vertu.

Il y a grande apparence que sa trop grande sensibilité abrégea ses jours. La connoissance qu'il avoit des hommes, et le long usage de la cour, ne lui avoient point appris à déguiser ses sentiments. Il est des hommes dont le cœur veut toujours être libre comme leur génie. Peut-être ne connoissoit-il pas assez la timide circonspection et la défiance :

Mais cette défiance
Fut toujours d'un grand cœur la dernière science.

Il étoit d'ailleurs naturellement mélancolique, et s'entretenoit plus long-temps des sujets capables de le chagriner, que des sujets propres à le réjouir. Il avoit ce caractère que se donne Cicéron dans une de ses lettres, plus porté à craindre les événements malheureux qu'à espérer d'heureux succès : *Semper magis adversos rerum exitus metuens quàm sperans secundos.* L'événement que je vais rapporter le frappa trop vivement, et lui fit voir comme présent un malheur qui étoit fort éloigné. Les marques d'attention de la part du roi, dont il fut honoré pendant sa dernière maladie, durent bien le convaincre qu'il avoit toujours le bonheur de plaire à ce prince. Il s'étoit cependant persuadé que tout étoit changé pour lui, et n'eut pour le croire d'autre sujet que ce qu'on va lire.

Madame de Maintenon, qui avoit pour lui une estime particulière, ne pouvoit le voir trop souvent, et se plai-

[1] « Quantum ad gloriam, longissimum ævum peregit, quippe et vera » bona quæ in virtutibus sita sunt, impleverat. »

soit à l'entendre parler de différentes matières, parcequ'il étoit propre à parler de tout. Elle l'entretenoit un jour de la misère du peuple : il répondit qu'elle étoit une suite ordinaire des longues guerres; mais qu'elle pourroit être soulagée par ceux qui étoient dans les premières places, si on avoit soin de la leur faire connoître. Il s'anima sur cette réflexion; et comme dans les sujets qui l'animoient il entroit dans cet enthousiasme dont j'ai parlé, qui lui inspiroit une éloquence agréable, il charma madame de Maintenon, qui lui dit que puisqu'il faisoit des observations si justes sur-le-champ, il devoit les méditer encore, et les lui donner par écrit, bien assuré que l'écrit ne sortiroit pas de ses mains. Il accepta malheureusement la proposition, non par une complaisance de courtisan, mais parcequ'il conçut l'espérance d'être utile au public. Il remit à madame de Maintenon un Mémoire aussi solidement raisonné que bien écrit. Elle le lisoit, lorsque le roi entrant chez elle le prit, et, après en avoir parcouru quelques lignes, lui demanda avec vivacité quel en étoit l'auteur. Elle répondit qu'elle avoit promis le secret. Elle fit nne résistance inutile : le roi expliqua sa volonté en termes si précis, qu'il fallut obéir. L'auteur fut nommé.

Le roi, en louant son zèle, parut désapprouver qu'un homme de lettres se mêlât de choses qui ne le regardoient pas. Il ajouta même, non sans quelque air de mécontentement : « Parcequ'il sait faire parfaitement des vers, « croit-il tout savoir? Et parcequ'il est grand poëte, veut-il « être ministre? » Si le roi eût pu prévoir l'impression que firent ces paroles, il ne les eût point dites. On n'ignore pas combien il étoit bon pour tous ceux qui l'environnoient : il n'eut jamais intention de chagriner personne; mais il ne pouvoit soupçonner que ces paroles tomberoient sur un cœur si sensible.

Madame de Maintenon, qui fit instruire l'auteur du

Mémoire de ce qui s'étoit passé, lui fit dire en même temps de ne la pas venir voir jusqu'à nouvel ordre. Cette nouvelle le frappa vivement. Il craignit d'avoir déplu à un prince dont il avoit reçu tant de marques de bonté. Il ne s'occupa plus que d'idées tristes; et, quelque temps après, il fut attaqué d'une fièvre assez violente, que les médecins firent passer à force de quinquina. Il se croyoit guéri, lorsqu'il lui perça à la région du foie une espèce d'abcès qui jetoit de temps en temps quelque matière: les médecins lui dirent que ce n'étoit rien. Il y fit moins d'attention, et retourna à Versailles, qui ne lui parut plus le même séjour, parcequ'il n'avoit plus la liberté d'y voir madame de Maintenon.

Dans ce même temps, les charges de secrétaire du roi furent taxées; et comme il s'étoit incommodé pour achever le paiement de la sienne, il se trouvoit fort embarrassé d'en payer encore la taxe. Il espéra que le roi l'en dispenseroit, et il avoit lieu de l'espérer, parceque, lorsqu'en 1685 il eut contribué à une somme de cent mille livres, que le bureau des finances de Moulins avoit payée, en conséquence de la déclaration du 28 avril 1684, il avoit obtenu du roi une ordonnance sur le trésor royal, pour y aller reprendre sa part, qui montoit environ à quatre mille livres. Pour obtenir la même grace, il fit un placet; et, n'osant le présenter lui-même, il eut recours à des amis puissants, qui voulurent bien le présenter. *Cela ne se peut*, répondit d'abord le roi, qui ajouta un moment après: « S'il se trouve dans la suite quelque occasion de « le dédommager, j'en serai fort aise. » Ces dernières paroles devoient le consoler entièrement. Il ne fit attention qu'aux premières; et, ne doutant plus que l'esprit du roi ne fût changé à son égard, il n'en pouvoit trouver la raison. Le Mémoire que l'amour du bien public lui avoit inspiré, et qu'il avoit écrit par obéissance, et confié sous

la promesse du secret, ne lui paroissoit pas un crime. Ce n'est point à moi à examiner s'il se trompoit ou non; je ne suis qu'historien. Trop souvent occupé de son malheur, il cherchoit toujours en lui-même quel étoit son crime; et, ne pouvant soupçonner le véritable, il s'en fit un dans son imagination. Il se figura qu'on avoit rendu suspecte sa liaison avec Port-Royal. Pour justifier une liaison si naturelle avec une maison où il avoit été élevé, et où il avoit une tante, il écrivit à madame de Maintenon la lettre suivante, que je ne rapporte pas entière, parcequ'elle est un peu longue:

A Marly, le 4 mars 1698.

« Madame,

« J'avois pris le parti de vous écrire au sujet de la taxe « qui a si fort dérangé mes petites affaires. Mais, n'étant « pas content de ma lettre, j'avois dressé un Mémoire, « que M. le maréchal de.... s'offrit généreusement de vous « remettre entre les mains..... Voilà tout naturellement « comme je me suis conduit dans cette affaire; mais j'ap- « prends que j'en ai une autre bien plus terrible sur les « bras.....

« Je vous avoue que lorsque je faisois tant chanter dans « *Esther: Rois, chassez la calomnie,* je ne m'attendois pas « que je serois moi-même un jour attaqué par la calom- « nie.... Ayez la bonté de vous souvenir, madame, com- « bien de fois vous avez dit que la meilleure qualité que « vous trouviez en moi, c'étoit une soumission d'enfant « pour tout ce que l'Église croit et ordonne, même dans « les plus petites choses. J'ai fait par votre ordre plus de « trois mille vers sur des sujets de piété. J'y ai parlé assu- « rément de l'abondance de mon cœur, et j'y ai mis tous « les sentiments dont j'étois rempli. Vous est-il jamais re-

« venu qu'on y ait trouvé un seul endroit qui approchât « de l'erreur?. .

« Pour la cabale, qui est-ce qui n'en peut point être « accusé, si on en accuse un homme aussi dévoué au roi « que je le suis, un homme qui passe sa vie à penser au « roi, à s'informer des grandes actions du roi, et à in- « spirer aux autres les sentiments d'amour et d'admira- « tion qu'il a pour le roi? J'ose dire que les grands sei- « gneurs m'ont bien plus recherché que je ne les recher- « chois moi-même; mais, dans quelque compagnie que je « me sois trouvé, Dieu m'a fait la grace de ne rougir ja- « mais ni du roi ni de l'Évangile. Il y a des témoins en- « core vivants qui pourroient vous dire avec quel zèle on « m'a vu souvent combattre de petits chagrins qui nais- « sent quelquefois dans l'esprit des gens que le roi a le « plus comblés de ses graces. Hé quoi! madame, avec « quelle conscience pourrai-je déposer à la postérité que « ce grand prince n'admettoit point les faux rapports con- « tre les personnes qui lui étoient le plus inconnues, s'il « faut que je fasse moi-même une si grande expérience « du contraire? Mais je sais ce qui a pu donner lieu à « cette accusation. J'ai une tante qui est supérieure de « Port-Royal, et à laquelle je crois avoir des obliga- « tions infinies. C'est elle qui m'apprit à connoître Dieu « dans mon enfance, et c'est elle aussi dont Dieu s'est « servi pour me retirer de l'égarement et des misères où « j'ai été engagé pendant quinze années..... Elle m'a de- « mandé, dans quelque occasion, mes services. Pouvois-je, « sans être le dernier des hommes, lui refuser mes petits « secours? Mais à qui est-ce, madame, que je m'adressai « pour la secourir? J'allai trouver le P. de La Chaise, qui « parut très content de ma franchise, et m'assura, en « m'embrassant, qu'il seroit toute sa vie mon serviteur et « mon ami.....

« Du reste, je puis vous protester devant Dieu que je « ne connois ni ne fréquente aucun homme qui soit sus-« pect de la moindre nouveauté. Je passe ma vie le plus « retiré que je puis dans ma famille, et ne suis, pour « ainsi dire, dans le monde, que lorsque je suis à Marly. « Je vous assure, madame, que l'état où je me trouve est « très digne de la compassion que je vous ai toujours vue « pour les malheureux. Je suis privé de l'honneur de vous « voir. Je n'ose presque plus compter sur votre protec-« tion, qui est pourtant la seule que j'aie tâché de méri-« ter. Je cherchois du moins ma consolation dans mon « travail: mais jugez quelle amertume doit jeter sur ce « travail la pensée que ce même grand prince dont je suis « continuellement occupé, me regarde peut-être comme « un homme plus digne de sa colère que de ses bontés!

« Je suis avec un profond respect. »

Cette lettre, quoique bien écrite, ne fut point approuvée de tous ses amis. Quelques uns lui représentèrent qu'il y annonçoit des frayeurs qu'il ne devoit point avoir, et qu'il se justifioit lorsqu'il n'étoit pas même soupçonné. Et de quoi soupçonner en effet un homme qui marche par des voies si unies?

Il avoit à la vérité essuyé quelques railleries faites innocemment. Comme il étoit bon, et empressé à rendre service, les paysans des environs de Port-Royal qui l'y voyoient venir, et entendoient dire qu'il demeuroit à Versailles, alloient, à cause du voisinage, l'y chercher pour lui recommander leurs affaires. Ces bonnes gens le croyoient un homme très puissant à la cour, et alloient implorer sa protection, les uns pour quelques procès, les autres pour quelque diminution de tailles. S'ils n'en étoient pas toujours secourus, ils en étoient toujours bien reçus. Ces fréquentes visites lui attirèrent quelques

plaisanteries : madame de Maintenon en faisoit elle-même; on le verra par un endroit de ses lettres que je rapporte. On y verra aussi ce qu'elle y dit de sa mort toute chrétienne, et combien elle en fut édifiée. Elle le plaisantoit parcequ'elle connoissoit sa droiture, et qu'elle a toujours dit de lui que dans la religion il étoit un enfant.

Boileau, par cette même raison, le plaisantoit aussi. Ni l'un ni l'autre, comme je l'ai déja remarqué, n'étoient fins courtisans; et tous deux, en fréquentant la cour, pouvoient se dire l'un à l'autre :

Quel séjour étranger, et pour vous et pour moi!

Boileau, qui y portoit sa franchise étonnante, ne retenoit rien de ce qu'il pensoit. Le roi lui disoit un jour : « Quel est un prédicateur qu'on nomme Le Tourneux? « On dit que tout le monde y court : est-il si habile? — « Sire, reprit Boileau, votre majesté sait qu'on court tou« jours à la nouveauté : c'est un prédicateur qui prêche « l'Évangile. » Le roi lui demanda son sentiment. Il répondit : « Quand il monte en chaire, il fait si peur par « sa laideur, qu'on voudroit l'en voir sortir; et quand il a « commencé à parler, on craint qu'il n'en sorte. » On disoit devant lui, à la cour, que le roi faisoit chercher M. Arnauld pour le faire arrêter : « Le roi, dit-il, est trop « heureux pour le trouver. » Une autre fois on lui disoit que le roi alloit traiter fort durement les religieuses de Port-Royal; il répondit : « Et comment fera-t-il pour les « traiter plus durement qu'elles ne se traitent elles-mê« mes? »

« Vous avez, lui disoit un jour mon père, un privilège « que je n'ai point : vous dites des choses que je ne dis ja« mais. Vous avez plus d'une fois loué dans vos vers des « personnes dont les miens ne disent rien. Tout le monde

« devine aisément votre rime à l'Ostracisme. C'est vous « qu'on doit accuser, et cependant c'est moi qu'on accuse. « Quelle en peut être la raison? — Elle est toute naturelle, « répondit Boileau : vous allez à la messe tous les jours, « et moi je n'y vais que les fêtes et les dimanches. » C'étoit ainsi que ses meilleurs amis le plaisantoient sur ses inquiétudes mal fondées, qui augmentèrent cependant par le chagrin de ne plus voir madame de Maintenon, à laquelle il étoit sincèrement attaché.

Elle avoit aussi une grande envie de lui parler; mais, comme il ne lui étoit plus permis de le recevoir chez elle, l'ayant aperçu un jour dans le jardin de Versailles, elle s'écarta dans une allée, pour qu'il pût l'y joindre. Sitôt qu'il fut près d'elle, elle lui dit: « Que craignez-vous? « C'est moi qui suis cause de votre malheur, il est de mon « intérêt et de mon honneur de réparer ce que j'ai fait. « Votre fortune devient la mienne. Laissez passer ce « nuage : je ramènerai le beau temps. — Non, non, ma- « dame, lui répondit-il, vous ne le ramènerez jamais « pour moi. — Et pourquoi, reprit-elle, avez-vous une « pareille pensée? Doutez-vous de mon cœur, ou de mon « crédit? » Il lui répondit: « Je sais, madame, quel est « votre crédit, et je sais quelles bontés vous avez pour « moi : mais j'ai une tante qui m'aime d'une façon bien « différente. Cette sainte fille demande tous les jours à « Dieu pour moi des disgraces, des humiliations, des su- « jets de pénitence; et elle aura plus de crédit que vous. » Dans le moment qu'il parloit, on entendit le bruit d'une calèche: « C'est le roi qui se promène, s'écria madame « de Maintenon, cachez-vous. » Il se sauva dans un bosquet.

Il fit trop de réflexions sur le changement de son état à la cour : et, quoique pénétré de joie, comme chrétien, de ce que Dieu lui envoyoit des humiliations, l'homme

est homme, et dans un cœur trop sensible le chagrin a bientôt porté son coup mortel. Sa santé s'altéra tous les jours, et il s'aperçut que le petit abcès qu'il avoit près du foie étoit refermé[1] : il craignit des suites fâcheuses, et auroit pris sur-le-champ le parti de se retirer pour toujours de la cour, sans la considération de sa famille, qui, n'étant pas riche, avoit un très grand besoin de lui. Dans le bas âge où j'étois, j'en avois plus besoin qu'un autre. Il projetoit de s'occuper dans sa retraite de mon éducation : et quel précepteur j'aurois eu! Mais il pensoit en même temps qu'il me deviendroit inutile dans la suite, s'il cessoit de cultiver les protecteurs qu'il avoit à la cour : c'étoit cette seule raison qui depuis un an l'y faisoit rester. Il y retourna encore plusieurs fois, et il avoit toujours l'honneur d'approcher de sa majesté. Mais on verra, dans ses dernières lettres, le peu d'empressement qu'il avoit de se montrer à la cour, parcequ'il n'y paroissoit plus avec cet air de contentement qu'il avoit toujours eu. Il ne savoit pas l'affecter; et, pour déguiser son visage, il n'avoit point cet art qu'il avoit lui-même recommandé aux courtisans, dans *Esther:*

Quiconque ne sait pas dévorer un affront,
Ni de fausses couleurs se déguiser le front,
Loin de l'aspect des rois, qu'il s'écarte, qu'il fuie :
Il est des contre-temps qu'il faut qu'un sage essuie.

Il n'avoit plus d'autre plaisir que celui de mener une vie retirée dans son ménage, et de s'y dissiper avec ses enfants.

[1] « Il s'écria, dit M. de Valincour, qu'il étoit un homme mort, descendit « dans sa chambre, et se mit au lit. » Il eut raison de s'effrayer; mais, quand on n'a encore ni fièvre, ni aucun mal, on ne se met point au lit, on n'y reste pas. Tout cet endroit de la lettre de M. de Valincour montre qu'il étoit fort distrait quand il l'écrivit. (L. R.)

Enfin, un matin, étant à travailler dans son cabinet, il se sentit accablé d'un grand mal de tête; et, voyant qu'il feroit mieux de se coucher que de continuer à lire, il descendit dans sa chambre. J'y étois, et je me souviens qu'il nous dit, pour ne nous point effrayer: « Mes en- « fants, je crois que j'ai un peu de fièvre; mais ce n'est « rien, je vais pour quelque temps me mettre au lit. » Il s'y mit, et n'en sortit plus: sa maladie fut longue. On n'en soupçonna pas la cause, quoiqu'il se plaignît toujours d'une douleur au côté droit, et qu'il eût souvent dans sa chambre les médecins de la cour, qui le venoient voir par amitié. Il fut honoré aussi des visites de plusieurs grands seigneurs, qui l'assuroient que le roi leur demandoit souvent de ses nouvelles. Ils ne disoient rien que de vrai. Louis XIV eut même la bonté de lui faire connoître l'intérêt qu'il prenoit à sa santé; et je ne fais ici que copier M. Perrault dans ses Hommes illustres: « Sa majesté « envoya très souvent savoir de ses nouvelles pendant sa « maladie, et témoigna du déplaisir de sa mort, qui fut « regrettée de toute la cour et de toute la ville. »

Ses douleurs commençant à devenir très aiguës, il les reçut de la main de Dieu avec autant de douceur que de soumission: et l'on ne doit point croire ce que le père Niceron a copié d'après M. de Valincour [1], et ce que je contredis, parceque je m'en suis exactement informé [2]. Il

[1] Un malade plein de religion, et aussi éclairé, ne demande point si la chose est permise; il peut dire seulement que si elle étoit permise, la douleur l'y forceroit: c'est peut-être ce que M. de Valincour a voulu dire. (L. R.)

[2] Louis Racine, préparant une édition des œuvres de son père, en 1742, consulta son frère aîné, J.-B. Racine, sur le fait rapporté par M. de Valincour et le P. Niceron. Son frère lui répondit en ces termes*: « Il n'y

* Nous croyons devoir rétablir ici la réponse entière telle qu'elle est dans le manuscrit original.

n'est point vrai qu'il ait jamais demandé s'il n'étoit pas permis de faire cesser sa maladie et sa vie par quelques remèdes. J'ai toujours trouvé dans M. de Valincour un ami fort vif pour moi, et je lui ai eu dans ma jeunesse plusieurs obligations. Il a des droits sur mon cœur; mais la vérité en a davantage: je suis obligé, en pareille occasion, de dire qu'il s'est trompé. Tous ceux qui venoient consoler le malade étoient d'autant plus édifiés de sa patience, qu'ils connoissoient la vivacité de son caractère. Tourmenté pendant trois semaines d'une cruelle sécheresse de langue et de gosier, il se contentoit de dire: « J'offre à Dieu cette peine: puisse-t-elle expier le plaisir « que j'ai trouvé souvent aux tables des grands! » Un prêtre de Saint-André-des-Arcs [1], son confesseur depuis long-temps, le soutenoit par ses exhortations; et M. l'abbé

« a pas un mot de vrai dans ce que vous me mandez de l'exclamation de « mon père sur la douleur. Jamais homme n'a craint davantage ni même « souffert plus impatiemment la douleur; mais jamais homme ne l'a reçue de la main de Dieu avec plus de soumission, si bien que, quelques « jours avant sa mort, sur ce que je lui disois que tous les médecins es- « péroient de le tirer d'affaire, il m'adressa ces belles paroles: « Ils diront « ce qu'ils voudront; laissons-les dire: mais vous, mon fils, voulez-vous « me tromper, et vous entendez-vous avec eux? Dieu est le maître; mais « je puis vous assurer que s'il me donnoit le choix ou de la vie ou de la « mort, je ne sais ce que je choisirois: les frais en sont faits. » Ce furent « ses propres paroles. Jugez si c'est là le langage d'un homme qui succombe à la douleur. »

[1] Madame de Maintenon citoit l'exemple de Racine à madame de La Maisonfort, qui ne vouloit se confesser qu'à un homme d'esprit. « Le plus « simple, lui dit-elle, est le meilleur pour vous, et vous devez vous y « soumettre en enfant. Comment surmonterez-vous les croix que Dieu « vous enverra dans le cours de votre vie, si un accent normand ou pi- « card vous arrête, et si vous vous dégoûtez d'un homme, parcequ'il n'est « pas aussi sublime que Racine? Il vous auroit édifiée, le pauvre homme, « si vous aviez vu son humilité dans sa maladie, et son repentir sur cette « recherche de l'esprit. Il ne demanda point, dans ce temps-là, un directeur à la mode: il ne vit qu'un bon prêtre de sa paroisse. »

Boileau, chanoine de Saint-Honoré, y venoit joindre les siennes.

J'étois souvent dans la chambre d'un malade si cher; et ma mémoire me rappelle les fréquentes lectures de piété qu'il me faisoit faire auprès de son lit, dans les livres à ma portée. Il pria M. Rollin de veiller sur mon éducation, quand je serois en âge de profiter de ses leçons; et M. Rollin a eu dans la suite cette bonté.

Lorsqu'il fut persuadé que sa maladie finiroit par la mort, il chargea mon frère d'écrire une lettre à M. de Cavoye pour le prier de solliciter le paiement de ce qui lui étoit dû de sa pension, afin de laisser quelque argent comptant à sa famille. Mon frère fit la lettre, et vint la lui lire: « Pourquoi, lui dit-il, ne demandez-vous pas « aussi le paiement de la pension de Boileau? Il ne faut « pas nous séparer. Recommencez votre lettre; et faites « connoître à Boileau que j'ai été son ami jusqu'à la mort. » Lorsqu'il lui fit son dernier adieu, il se leva sur son lit, autant que pouvoit lui permettre le peu de forces qu'il avoit, et lui dit, en l'embrassant: « Je regarde comme « un bonheur pour moi de mourir avant vous. »

On s'étoit enfin aperçu que cette maladie étoit causée par un abcès au foie; et quoiqu'il ne fût plus temps d'y apporter remède, on résolut de lui faire l'opération. Il s'y prépara avec une grande fermeté, et en même temps il se prépara à la mort. Mon frère s'étant approché pour lui dire qu'il espéroit que l'opération lui rendroit la vie. « Et vous aussi, mon fils, lui répondit-il, voulez-vous « faire comme les médecins, et m'amuser? Dieu est le « maître de me rendre la vie; mais les frais de la mort « sont faits. »

Il en avoit eu toute sa vie d'extrêmes frayeurs, que la religion dissipa entièrement dans sa dernière maladie: il s'occupa toujours de son dernier moment, qu'il vit arri-

ver avec une tranquillité qui surprit et édifia tous ceux qui savoient combien il l'avoit appréhendé.

L'opération fut faite trop tard; et, trois jours après, il mourut, le 21 avril 1699, âgé de cinquante-neuf ans, après avoir reçu ses sacrements avec de grands sentiments de piété, et avoir recommandé à ses enfants beaucoup d'union entre eux, et de respect pour leur mère.

Il avoit depuis long-temps écrit ses dernières dispositions dans cette lettre, datée du 28 octobre 1685.

« Comme je suis incertain de l'heure à laquelle il plaira « à Dieu de m'appeler, et que je puis mourir sans avoir « le temps de déclarer mes dernières intentions, j'ai cru « que je ferois bien de prier ici ma femme de plusieurs « petites choses, auxquelles j'espère qu'elle ne voudra pas « manquer :

« Premièrement, de continuer à une bonne vieille « nourrice que j'ai à la Ferté-Milon, jusqu'à sa mort, « quatre francs ou cent sous par mois, que je lui donne « depuis quelque temps pour lui aider à vivre.

« 2° Je donne une somme de 500 livres aux pauvres de « la paroisse de Saint-André [1].

« 3° Pareille somme à ma sœur Rivière, ponr distri- « buer à de pauvres parents que j'ai à la Ferté-Milon.

« 4° De donner 300 livres aux pauvres de la paroisse « de Griviller.

« Ces sommes prises sur ce que je pourrai laisser de « bien.

« Je la prie de remettre entre les mains de M. Des-

[1] Le mot *Saint-André* est effacé. Racine a mis en renvoi : *Saint-Severin, ce 12 novembre* 1686. Depuis, il a effacé *Saint-Severin*, et mis au-dessus *Saint-Sulpice*. Ce sont les trois paroisses dans l'arrondissement desquelles il a successivement demeuré. (G.)

« préaux tout ce qu'elle me trouvera de papiers concer-« nant l'histoire du roi.

« Fait dans mon cabinet, ce 29 octobre 1685[1].

« RACINE. »

Avec cette lettre on trouva un testament que je rapporte, quoique déja inséré dans son éloge par M. Perrault:

AU NOM DU PÈRE ET DU FILS ET DU SAINT-ESPRIT.

« Je desire qu'après ma mort mon corps soit porté à « Port-Royal des Champs, et qu'il y soit inhumé dans le « cimetière, au pied de la fosse de M. Hamon. Je supplie « très humblement la mère abbesse et les religieuses de « vouloir bien m'accorder cet honneur, quoique je m'en « reconnoisse très indigne, et par les scandales de ma vie « passée, et par le peu d'usage que j'ai fait de l'excellente « éducation que j'ai reçue autrefois dans cette maison, et « des grands exemples de piété et de pénitence que j'y ai « vus, et dont je n'ai été qu'un stérile admirateur. Mais « plus j'ai offensé Dieu, plus j'ai besoin des prières d'une « si sainte communauté pour attirer sa miséricorde sur « moi. Je prie aussi la mère abbesse et les religieuses de « vouloir accepter une somme de huit cents livres. Fait à « Paris, dans mon cabinet, le 10 octobre 1698.

« Signé RACINE. »

Comme M. Hamon avoit pris soin de ses études après la mort de M. Le Maistre, et avoit été comme son précepteur, il avoit conservé un grand respect pour sa mémoire. Ce fut par cette raison, et parceque d'ailleurs il

[1] Nous avons cru devoir rétablir ici dans son entier cette pièce touchante, dont Racine le fils ne rapporte que les premières lignes. Le manuscrit original est à la Bibliothèque royale.

vouloit être dans le cimetière du dehors, qu'il demanda d'être enterré à ses pieds.

En exécution de ce testament, son corps, qui fut d'abord porté à Saint-Sulpice, sa paroisse, et mis en dépôt pendant la nuit dans le chœur de cette église, fut transporté le jour suivant à Port-Royal, où les deux prêtres de Saint-Sulpice qui l'accompagnèrent le présentèrent avec les cérémonies et les compliments ordinaires. Quelques personnes de la cour s'entretenant du lieu où il avoit voulu être enterré: « C'est ce qu'il n'eût point fait de son « vivant », dit un seigneur connu par des réflexions de cette nature [1].

Louis XIV parut sensible à la nouvelle de sa mort: et, ayant appris qu'il laissoit, à une famille composée de sept enfants, plus de gloire que de richesses, il eut la bonté d'accorder une pension de deux mille livres, qui seroit partagée entre la veuve et les enfants jusqu'au dernier survivant.

Ma mère, après avoir été faire les remerciements de cette grace, résolue à vivre en veuve vraiment veuve, ne fut point obligée, pour exécuter le précepte de saint Paul, de rien changer à sa façon de vivre; elle fut encore pendant trente-trois ans uniquement occupée du soin de ses enfants et des pauvres, vit avec sa tranquillité ordinaire périr en partie, dans les temps du Système [2], le peu de bien qu'elle avoit tâché, pour l'amour de nous, d'augmenter par ses épargnes; et la mort, qui, sans s'être annoncée par aucune infirmité, vint à elle tout-à-

[1] Cette épigramme, assez obscure, signifie probablement que Racine étoit trop bon courtisan pour donner de son vivant cette preuve d'attachement à une maison suspecte au roi, et regardée comme le boulevard du jansénisme. (G.) — Le mot rapporté par Louis Racine est du comte de Roucy.

[2] Le système de Law.

coup, le 15 novembre 1732, la trouva prête dès long-temps.

La mère Sainte-Thècle Racine ne survécut que peu de mois à son cher neveu. Elle mourut âgée de soixante-quatorze ans, dont, pendant l'espace de plus de vingt-six, soit comme prieure, soit comme abbesse, elle avoit gouverné le monastère, où elle étoit entrée à l'âge de neuf ans, ayant quitté le monde avant que de le connoître.

Quelques jours après la mort de mon père, Boileau, qui depuis long-temps ne paroissoit plus à la cour, y retourna pour recevoir les ordres de Sa Majesté par rapport à son histoire, dont il se trouvoit seul chargé; et comme il lui parloit de l'intrépidité chrétienne avec laquelle mon père avoit vu la mort s'approcher: « Je le « sais, répondit le roi, et j'en ai été étonné; il la crai« gnoit beaucoup, et je me souviens qu'au siége de Gand « vous étiez le plus brave des deux. » Lui ayant fait ensuite regarder sa montre, qu'il tenoit par hasard: « Sou« venez-vous, ajouta-t-il, que j'ai toujours une heure par « semaine à vous donner, quand vous voudrez venir. » Ce fut pourtant la dernière fois que Boileau parut devant un prince qui recevoit si favorablement les grands poëtes. Il ne retourna jamais à la cour; et lorsque ses amis l'exhortoient à s'y montrer du moins de temps en temps: « Qu'irai-je y faire? leur disoit-il, je ne sais plus « louer. »

J'ai parlé jusqu'à présent de tous les ouvrages de mon père, excepté de celui que Boileau, suivant le Supplément de Moréri, regardoit comme le plus parfait morceau d'histoire que nous eussions dans notre langue, et que M. l'abbé d'Olivet, dans l'Histoire de l'Académie françoise, juge lui devoir donner, parmi ceux de nos auteurs qui ont le mieux écrit en prose, le même rang

qu'il tient parmi nos poëtes. J'espère qu'il auroit ce rang si les grands morceaux qu'il avoit composés sur l'histoire du roi subsistoient encore; mais pour revenir à cette histoire particulière, dont il n'a jamais parlé dans sa famille, voici ce que nous en avons appris par Boileau.

Les religieuses de Port-Royal ayant été obligées de présenter un Mémoire à M. l'archevêque de Paris, au sujet du partage de leurs biens avec la maison de Port-Royal de Paris, mon père, toujours disposé à leur rendre service dans leurs affaires temporelles (comme je l'ai dit), fit pour elles ce Mémoire; et quoiqu'il ne contînt qu'une explication en peu de mots de leur recette et de leur dépense, les premières copies de ce Mémoire, écrites de sa main, m'ont fait juger par les ratures dont elles sont remplies que ces sortes d'écrits, où il faut éviter tout ornement d'esprit, en se bornant à un style précis et pur, lui coûtoient plus de peine que d'autres. C'est dans ce même style qu'il a composé en prose l'épitaphe de mademoiselle de Vertus, dont la longue pénitence l'avoit pénétré d'admiration. Monsieur l'archevêque de Paris ayant apparemment goûté le style de ce Mémoire, et voyant quelquefois mon père à la cour, lui dit que puisqu'il avoit été élevé à Port-Royal, personne ne pouvoit mieux que lui le mettre au fait d'une maison dont il entendoit parler de plusieurs manières très différentes, et qu'il lui demandoit un Mémoire historique, qui l'instruisît de ce qui s'y étoit passé.

Tous ceux qui ont eu quelque liaison avec mon père ont toujours reconnu la même simplicité dans ses mœurs que dans sa foi, et ont en même temps admiré le zèle avec lequel il se portoit à servir ses amis. Lorsque M. de Cavoye, tombé dans une espèce de disgrace, vint lui confier ce qui avoit indisposé contre lui Sa Majesté, il lui conseilla de se justifier par une lettre qu'il offrit de faire

lui-même; et nous fûmes témoins de l'agitation dans laquelle il passa les deux jours qu'il employa à composer cette lettre, dans laquelle il mit tout l'art que son esprit put lui fournir, pour faire paroître innocent un seigneur malheureux. Avec ce même zèle il écrivit l'Histoire de Port-Royal, dans l'espérance de rendre favorables à ces religieuses, les sentiments de leur archevêque, et sans intention, selon les apparences, de la rendre publique. Il remit cette histoire la veille de sa mort à un ami. J'ai eu plus d'une fois la curiosité d'en demander des nouvelles aux personnes capables de m'en donner: leurs réponses m'avoient fait croire qu'elle ne subsistoit plus, et je croyois l'ouvrage anéanti, lorsque j'appris, en 1742, qu'on en avoit imprimé la première partie. J'ai cherché inutilement de quelles ténèbres sortoit cette première partie, et par quelles mains elle en avoit été tirée quarante ans après la mort de l'auteur. Les personnes curieuses de savoir s'il a achevé cette histoire, c'est-à-dire s'il l'a conduite, comme on le prétend, jusqu'à la paix de Clément IX, n'en trouveront aucun éclaircissement dans la famille[1].

Pour finir ces Mémoires communs à deux hommes étroitement unis depuis l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, il me reste à écrire quelques particularités de la vie de Boileau. Les onze années qu'il survécut, furent onze années d'infirmités et de retraite. Il les passa tantôt à Paris, tantôt à Auteuil, où il ne recevoit plus les visites que d'un très petit nombre d'amis. Il vouloit bien y recevoir quelquefois la mienne, et s'amusoit même à jouer avec moi aux quilles: il excelloit à ce jeu, et je l'ai vu

[1] Voyez la préface de l'Histoire de Port-Royal. Le commentateur y a prouvé que Racine est l'auteur de la seconde partie de cette histoire, qu'on a mal-à-propos attribuée à Boileau.

souvent abattre toutes les neuf d'un seul coup de boule : « Il faut avouer, disoit-il à ce sujet, que j'ai deux grands « talents, aussi utiles l'un que l'autre à la société et à un « état : l'un de bien jouer aux quilles, l'autre de bien « faire des vers. » La bonté qu'il avoit de se prêter à ma conversation flattoit infiniment mon amour-propre, qui fut cependant fort humilié dans une de ces visites, que je lui rendis malgré moi.

J'étois en philosophie, au collége de Beauvais, et j'avois fait une pièce de douze vers françois, pour déplorer la destinée d'un chien qui avoit servi de victime aux leçons d'anatomie qu'on nous donnoit. Ma mère, qui avoit souvent entendu parler du danger de la passion des vers, et qui la craignoit pour moi, après avoir porté cette pièce à Boileau, et lui avoir représenté ce qu'il devoit à la mémoire de son ami, m'ordonna de l'aller voir. J'obéis, j'allai chez lui en tremblant, et j'entrai comme un criminel. Il prit un air sévère; et après m'avoir dit que la pièce qu'on lui avoit montrée étoit trop peu de chose pour lui faire connoître si j'avois quelque génie, « il faut, « ajouta-t-il, que vous soyez bien hardi pour oser faire « des vers avec le nom que vous portez. Ce n'est pas que « je regarde comme impossible que vous deveniez un « jour capable d'en faire de bons; mais je me méfie de « tout ce qui est sans exemple: et depuis que le monde « est monde, on n'a point vu de grand poëte, fils d'un « grand poëte. Le cadet de Corneille n'étoit point tout-« à-fait sans génie; il ne sera jamais cependant que le « très petit Corneille. Prenez bien garde qu'il ne vous en « arrive autant. Pourrez-vous d'ailleurs vous dispenser « de vous attacher à quelque occupation lucrative; et « croyez-vous que celle des lettres en soit une? Vous « êtes le fils d'un homme qui a été le plus grand poëte « de son siècle, et d'un siècle où le prince et les ministres

« alloient au-devant du mérite pour le récompenser : « vous devez savoir mieux qu'un autre à quelle fortune « conduisent les vers. » La sincérité qui a régné dans cet ouvrage m'a fait rappeler ce sermon dont j'ai fort mal profité.

L'auteur du Bolæana n'étoit pas lié assez particulièrement avec lui, pour bien faire le recueil qu'il a voulu faire. Il avoit donné au public quelques satires dont Boileau n'avoit pas parlé avec admiration, ce qui avoit jeté beaucoup de froideur entre eux deux. « Il me vient voir « rarement, disoit Boileau, parceque quand il est avec « moi, il est toujours embarrassé de son mérite et du « mien. » Le P. Malebranche s'entretenoit avec lui de sa dispute avec M. Arnauld sur les idées, et prétendoit que M. Arnauld ne l'avoit jamais entendu : « Eh ! qui donc, « mon père, reprit Boileau, voulez-vous qui vous en- « tende ? »

Lorsqu'il avoit donné au public un nouvel ouvrage, et qu'on venoit lui dire que les critiques en parloient fort mal : « Tant mieux, répondoit-il, les mauvais ou- « vrages sont ceux dont on ne parle pas. » La manière dont on critique encore aujourd'hui les siens fait assez voir qu'on en parle toujours.

Ce grand poëte, qui de son vivant triompha de l'envie sur un amas prodigieux d'éditions qui se renouveloient tous les ans, certain du contentement du public, s'est presque vu dans sa postérité. Il est pourtant le seul de nos poëtes qui par sa mort n'ait pas fait taire l'envie, dont il triomphe encore par les éditions de ses ouvrages, qui se renouvellent sans cesse parmi nous, ou dans les pays étrangers. Jamais poëte n'a été plus imprimé, traduit, commenté et critiqué ; et il y a apparence qu'il vivra toujours, parceque, comme il réunit le vrai de la pensée à la justesse de l'expression, ses vers restent aisément

dans la mémoire; en sorte que ceux mêmes qui ne l'admirent pas, le savent par cœur.

L'écrivain qui a fait de lui l'éloge qui se trouve dans le Supplément au Nécrologe de Port-Royal, « le loue « d'avoir asservi aux lois de la pudeur la plus scrupu- « leuse un genre de poésie qui jusques à lui n'avoit em- « prunté presque tous ses agréments que des charmes « dangereux, que la licence et le libertinage offrent aux « cœurs corrompus. Il est dit encore dans cet éloge que « l'équité, la droiture et la bonne foi présidèrent à toutes « ses actions; et on en donne pour exemple la restitution « des revenus du bénéfice dont j'ai parlé au commence- « ment de ces Mémoires: restitution qu'il fit sans consul- « ter personne. Ne prenant avis que de la crainte de Dieu, « qui fut toujours présente à son cœur, il se démit du « bénéfice entre les mains de M. de Buzanval, qui en « étoit le collateur, ne voulant pas même charger sa « conscience du choix de son successeur. »

Boursault dans ses lettres rapporte sa conversation sur les bénéfices avec un abbé qui en avoit plusieurs, et qui lui disoit: « Cela est bien bon pour vivre. — Je n'en « doute point, lui répondit Boileau; mais pour mourir, « M. l'abbé, pour mourir! »

Interrogé dans sa vieillesse s'il n'avoit point changé d'avis sur le Tasse, il assura que, loin de se repentir de ce qu'il en avoit dit, il n'en avoit point assez dit, et en donna les raisons que rapporte M. l'abbé d'Olivet dans l'Histoire de l'Académie françoise.

La réponse d'Antoine, son jardinier d'Auteuil, au P. Bouhours, fut telle que Brossette la rapporte dans son Commentaire. Antoine condamnoit le second mot de l'Épître qui lui étoit adressée, prétendant qu'un jardinier n'étoit pas un valet. C'étoit le seul mot qu'il trouvoit à critiquer dans les ouvrages de son maître.

Quoique Boileau aimât toujours sa maison d'Auteuil, et n'eût aucun besoin d'argent, M. Le Verrier lui persuada de la lui vendre, en l'assurant qu'il y seroit toujours également le maître, et lui faisant promettre qu'il s'y conserveroit une chambre qu'il viendroit souvent occuper. Quinze jours après la vente, il y retourne, entre dans le jardin, et n'y trouvant plus un berceau sous lequel il avoit coutume d'aller rêver, appelle Antoine et lui demande ce qu'est devenu son berceau. Antoine lui répond qu'il a été détruit par ordre de M. Le Verrier. Boileau, après avoir rêvé un moment, remonte dans son carrosse, en disant: « Puisque je ne suis plus le maître ici, qu'est-ce « que j'y viens faire? » Il n'y revint plus.

On sait que, dans ses dernières années, il s'occupa de sa Satire sur l'équivoque, pour laquelle il eut cette tendresse que les auteurs ont ordinairement pour les productions de leur vieillesse. Il la lisoit à ses amis, mais il ne vouloit plus que leurs applaudissements: ce n'étoit plus ce poëte qui autrefois demandoit des critiques, et qui disoit aux autres:

Écoutez tout le monde, assidu consultant.

Il redevint même amoureux de plusieurs vers qu'il avoit retranchés de ses ouvrages par le conseil de mon père: il les y fit rentrer, lorsqu'il donna sa dernière édition.

Il la revit avec soin, et dit à un ami qui le trouva attaché à ce travail: « Il est bien honteux de m'occuper en- « core de rimes, et de toutes ces niaiseries du Parnasse, « quand je ne devrois songer qu'au compte que je suis « près d'aller rendre à Dieu. » On a toujours vu en lui le poëte et le chrétien.

M. le duc d'Orléans l'invita à dîner: c'étoit un jour maigre, et on n'avoit servi que du gras sur la table. On s'aperçut qu'il ne touchoit qu'à son pain: « Il faut bien,

« lui dit le prince, que vous mangiez gras comme les « autres, on a oublié le maigre. » Boileau lui répondit : « Vous n'avez qu'à frapper du pied, Monseigneur, et les « poissons sortiront de terre. » Cette allusion au mot de Pompée fit plaisir à la compagnie, et sa constance à ne point vouloir toucher au gras lui fit honneur.

Il se félicitoit avec raison de la pureté de ses ouvrages : « C'est une grande consolation, disoit-il, pour un poëte « qui va mourir, de n'avoir jamais offensé les mœurs. » A quoi on pourroit ajouter : De n'avoir jamais offensé personne.

M. Le Noir, chanoine de Notre-Dame, son confesseur ordinaire, l'assista à la mort, à laquelle il se prépara en très sincère chrétien : il conserva en même temps, jusqu'au dernier moment, le caractère de poëte. M. Le Verrier crut l'amuser par la lecture d'une tragédie, qui dans sa nouveauté faisoit beaucoup de bruit. Après la lecture du premier acte, il dit à M. Le Verrier : « Eh ! mon ami, « ne mourrai-je pas assez promptement ? Les Pradon « dont nous nous sommes moqués dans notre jeunesse, « étoient des soleils auprès de ceux-ci. » Comme la tragédie qui l'irritoit se soutient encore aujourd'hui avec honneur, on doit attribuer sa mauvaise humeur contre elle à l'état où il se trouvoit : il mourut deux jours après.

Lorsqu'on lui demandoit ce qu'il pensoit de son état, il répondoit par ce vers de Malherbe :

Je suis vaincu du temps, je cède à ses outrages.

Un moment avant sa mort, il vit entrer M. Coutard, et lui dit, en lui serrant la main : « Bonjour et adieu, l'a« dieu sera bien long. » Il mourut d'une hydropisie de poitrine, le 13 mars 1711, et laissa par son testament presque tout son bien aux pauvres.

La compagnie qui suivit son convoi, et dans laquelle

j'étois, fut fort nombreuse; ce qui étonna une femme du peuple à qui j'entendis dire: « Il avoit bien des amis : on « assure cependant qu'il disoit du mal de tout le monde. »

Il fut enterré dans la chapelle basse de la Sainte-Chapelle [1], immédiatement au-dessous de la place qui, dans la chapelle haute, est devenue fameuse par le Lutrin qu'il a chanté.

Cette même année nous obtînmes, après la destruction de Port-Royal, la permission de faire exhumer le corps de mon père, qui fut apporté à Paris le 2 décembre 1711, dans l'église de Saint-Étienne-du-Mont, notre paroisse alors, et placé derrière le maître-autel, en face de la chapelle de la Vierge, auprès de la tombe de M. Pascal. L'épitaphe latine que Boileau avoit faite, et qui avoit été placée dans le cimetière de Port-Royal, ne subsistant plus [2], je la vais rapporter avec la traduction françoise faite par le même Boileau : la traduction que ses commentateurs ont mise dans ses Œuvres n'est point la véritable; ce qu'on reconnoîtra aisément par la différence du style.

D. O. M.

Hic jacet vir nobilis Joannes Racine, Franciæ thesauris præfectus, regi a secretis atque a cubiculo, nec non unus e quadraginta Gallicanæ Academiæ viris, qui, postquam profana tragœdiarum argumenta diu cum ingenti hominum admiratione tractasset, musas tandem suas uni Deo consecravit omnemque ingenii vim in eo laudando contulit, qui solus laude dignus est. Cum eum vitæ negotiorumque rationes multis nominibus aulæ tenerent addictum,

[1] Et non pas Saint-Jean-le-Rond, sa paroisse, comme il est dit dans le Supplément au Nécrologe de Port-Royal. (L. R.)

[2] La pierre sur laquelle étoit gravée l'épitaphe, et que l'on croyoit perdue, a été retrouvée dans l'église de Magny-Lessart, et transportée à Paris, à Saint-Étienne-du-Mont, le 21 avril 1818. Elle est placée vis-à-vis celle de Pascal, dans la chapelle de la Vierge, au fond de l'église.

tamen in frequenti hominum commercio omnia pietatis ac religionis officia coluit. A Christiano rege Ludovico Magno selectus una cum familiari ipsius amico fuerat, qui res eo regnante præclare ac mirabiliter gestas præscriberet. Huic intentus operi, repente in gravem æque ac diuturnum morbum implicitus est, tandemque ab hac sede miseriarum in melius domicilium translatus anno ætatis suæ LIX. Qui mortem longo adhuc intervallo remotam valde horruerat, ejusdem præsentis aspectum placida fronte sustinuit; obiitque spe multo magis, et pia in Deum fiducia expletus, quam fractus metu. Ea jactura omnes illius amicos, quorum nonnulli inter regni primores eminebant, acerbissimo dolore perculit. Manavit etiam ad ipsum regem tanti viri desiderium. Fecit modestia ejus singularis, et præcipua in hanc Portus-Regii domum benevolentia, ut in ea sepeliri voluerit, ideoque testamento cavit, ut corpus suum, juxta piorum hominum qui hic sunt corpora, humaretur. Tu vero quicumque es, quem in hanc domum pietas adducit, tuæ ipse mortalitatis ad hunc aspectum recordare, et clarissimam tanti viri memoriam precibus potius quam elogiis prosequere.

D. O. M.

Ici repose le corps de messire Jean Racine, trésorier de France, secrétaire du roi, gentilhomme ordinaire de sa chambre, et l'un des quarante de l'Académie françoise, qui, après avoir long-temps charmé la France par ses excellentes poésies profanes, consacra ses muses à Dieu, et les employa uniquement à louer le seul objet digne de louange. Les raisons indispensables qui l'attachoient à la cour l'empêchèrent de quitter le monde; mais elles ne l'empêchèrent pas de s'acquitter, au milieu du monde, de tous les devoirs de la piété et de la religion. Il fut choisi avec un de ses amis par le roi Louis-le-Grand, pour rassembler en un corps d'histoire les merveilles de son règne, et il étoit occupé à ce grand ouvrage, lorsque tout-à-coup il fut attaqué d'une longue et cruelle maladie, qui à la fin l'enleva de ce séjour de misères, en sa cinquante-neuvième année. Bien qu'il eût extrêmement redouté la mort lorsqu'elle étoit encore loin de lui, il la vit de près sans s'en étonner, et mourut beaucoup plus rempli d'espérance que de crainte, dans

une entière résignation à la volonté de Dieu. Sa perte toucha sensiblement ses amis, entre lesquels il pouvoit compter les premières personnes du royaume, et il fut regretté du roi même. Son humilité et l'affection particulière qu'il eut toujours pour cette maison de Port-Royal des Champs, lui firent souhaiter d'être enterré sans aucune pompe dans ce cimetière avec les humbles serviteurs de Dieu qui y reposent, et auprès desquels il a été mis, selon qu'il l'avoit ordonné par son testament. O toi! qui que tu sois, que la piété attire en ce saint lieu, plains dans un si excellent homme la triste destinée de tous les mortels; et, quelque grande idée que puisse te donner de lui sa réputation, souviens-toi que ce sont des prières, et non pas de vains éloges, qu'il te demande.

FIN DES MÉMOIRES.

LA THÉBAÏDE,

OU

LES FRÈRES ENNEMIS,

TRAGÉDIE.

1664.

A MONSEIGNEUR

LE DUC

DE SAINT-AIGNAN[1],

PAIR DE FRANCE.

MONSEIGNEUR,

Je vous présente un ouvrage qui n'a peut-être rien de considérable que l'honneur de vous avoir plu. Mais véritablement cet honneur est quelque chose de si grand pour moi, que, quand ma

[1] François de Beauvilliers, duc de Saint-Aignan, l'un des quarante de l'Académie françoise, et membre de celle des Ricovrati de Padoue, étoit un seigneur distingué par son esprit autant que par sa valeur. Il jouissoit d'une grande faveur auprès de Louis XIV; et c'est à lui que s'adressoit Bussy de Rabutin dans sa disgrace, pour présenter au roi ses placets. Le duc de Saint-Aignan avoit un goût particulier pour les lettres; il protégeoit les poëtes, il l'étoit un peu lui-même; mais, en fai-

13.

pièce ne m'auroit produit que cet avantage, je pourrois dire que son succès auroit passé mes espérances. Et que pouvois-je espérer de plus glorieux que l'approbation d'une personne qui sait donner aux choses un juste prix, et qui est lui-même l'admiration de tout le monde? Aussi, MONSEIGNEUR, si *la Thébaïde* a reçu quelques applaudissements, c'est sans doute qu'on n'a pas osé démentir le jugement que vous avez donné en sa faveur; et il semble que vous lui ayez communiqué ce don de plaire qui accompagne toutes vos actions. J'espère qu'étant dépouillée des ornements du théâtre, vous ne laisserez pas de la regarder encore favorablement. Si cela est, quelques ennemis qu'elle puisse avoir, je n'appréhende rien pour elle, puisqu'elle sera assurée d'un protecteur que le nombre des ennemis n'a pas accoutumé d'ébranler. On sait, MONSEIGNEUR, que, si vous avez une parfaite connoissance des

sant usage de sa fortune pour les récompenser comme grand seigneur, il n'abusoit point de son autorité pour les asservir, et pour exiger leur hommage en poëte rival et jaloux. Il est très remarquable que, dans l'épître dédicatoire où, suivant l'usage alors généralement adopté, Racine prodigue des louanges outrées, il n'est nullement question du talent poétique du duc de Saint-Aignan; et ce silence me paroît plus honorable pour ce seigneur que tous les éloges pompeux qu'on lui adresse. (G.)

belles choses, vous n'entreprenez pas les grandes avec un courage moins élevé, et que vous avez réuni en vous ces deux excellentes qualités qui ont fait séparément tant de grands hommes. Mais je dois craindre que mes louanges ne vous soient aussi importunes que les vôtres m'ont été avantageuses : aussi bien, je ne vous dirois que des choses qui sont connues de tout le monde, et que vous seul voulez ignorer. Il suffit que vous me permettiez de vous dire, avec un profond respect, que je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

RACINE.

PRÉFACE.

Le lecteur me permettra de lui demander un peu plus d'indulgence pour cette pièce que pour les autres qui la suivent; j'étois fort jeune quand je la fis. Quelques vers que j'avois faits alors tombèrent par hasard entre les mains de quelques personnes d'esprit; elles m'excitèrent à faire une tragédie, et me proposèrent le sujet de la Thébaïde. Ce sujet avoit été autrefois traité par Rotrou, sous le nom d'Antigone; mais il faisoit mourir les deux frères dès le commencement de son troisième acte. Le reste étoit en quelque sorte le commencement d'une autre tragédie, où l'on entroit dans des intérêts tout nouveaux; et il avoit réuni en une seule pièce deux actions différentes, dont l'une sert de matière aux Phéniciennes d'Euripide, et l'autre à l'Antigone de Sophocle. Je compris que cette duplicité d'action avoit pu nuire à sa pièce, qui d'ailleurs étoit remplie de quantité de beaux endroits. Je dressai à-peu-près mon plan [1] sur les Phéniciennes d'Euripide; car, pour la Thébaïde qui est dans Sénèque, je suis un peu de l'opinion d'Heinsius, et je tiens, comme lui,

[1] Racine se trompoit lui-même; car il a suivi Rotrou beaucoup plus qu'Euripide. (G.)

que non seulement ce n'est point une tragédie de Sénèque, mais que c'est plutôt l'ouvrage d'un déclamateur, qui ne savoit ce que c'étoit que tragédie.

La catastrophe de ma pièce est peut-être un peu trop sanglante; en effet, il n'y paraît[1] presque pas un acteur qui ne meure à la fin: mais aussi c'est la Thébaïde, c'est-à-dire le sujet le plus tragique de l'antiquité.

L'amour, qui d'ordinaire a tant de part dans les tragédies, n'en a presque point ici; et je doute que je lui en donnasse davantage[2] si c'étoit à recommencer; car il faudroit, ou que l'un des deux frères fût amoureux, ou tous les deux ensemble. Et quelle apparence de leur donner d'autres intérêts que ceux de cette fameuse haine qui les occupoit tout entiers? Ou bien il faut jeter l'amour sur un des seconds personnages, comme j'ai fait; et alors cette passion, qui devient comme étrangère au sujet, ne peut produire

[1] Louis Racine observe que son père écrivoit et imprimoit ainsi CONNAITRE et PARAITRE; et les éditions de 1687 et de 1702 en font foi. Voltaire n'étoit donc pas le premier auteur de cette innovation dans l'orthographe, qui a tant blessé le pédantisme grammatical, et qui est si conforme à la raison. Ou Voltaire a ignoré cette autorité, dont il pouvoit se prévaloir, ou il a préféré l'honneur et le danger de passer pour novateur. (L.)

[2] Racine ne lui en a que trop donné: c'est bien assez des amours d'Antigone, d'Hémon, de Créon; c'est même beaucoup trop. Racine avoit dès-lors de bons principes, qu'il n'observoit pas; ou plutôt il étoit subjugué par le préjugé de son temps, et par la manie des comédiens, qui vouloient par-tout de l'amour. (G.)

que de médiocres effets. En un mot, je suis persuadé que les tendresses ou les jalousies des amants ne sauroient trouver que fort peu de place parmi les incestes, les parricides, et toutes les autres horreurs qui composent l'histoire d'OEdipe et de sa malheureuse famille.

PERSONNAGES.

ÉTÉOCLE, roi de Thèbes.
POLYNICE, frère d'Étéocle.
JOCASTE [1], mère de ces deux princes et d'Antigone.
ANTIGONE, sœur d'Étéocle et de Polynice.
CRÉON, oncle des princes et de la princesse.
HÉMON, fils de Créon, amant d'Antigone.
OLYMPE, confidente de Jocaste.
ATTALE, confident de Créon.
UN SOLDAT de l'armée de Polynice.
UN PAGE [2].
GARDES.

La scène est à Thèbes, dans une salle du palais.

[1] Dans les premières éditions on lit Iocaste. Racine a depuis changé cette orthographe; mais il l'a laissée subsister dans le seul vers de la pièce où Jocaste soit nommée, à la fin de la dernière scène. (L. R.)

[2] C'est la seule fois que Racine, trop asservi au ton de la cour de France, a placé un page dans une tragédie ancienne. A la cour des princes grecs, il y avoit des officiers, des hérauts, des soldats; mais ils n'avoient pour les servir que des esclaves, et ne connoissoient point les pages. Rotrou et Corneille avoient donné cet exemple à Racine; le premier dans son Antigone, le second dans son Œdipe, représenté, pour la première fois, en 1659, cinq ans avant la Thébaïde. (G.) — Corneille a mis plusieurs vers dans la bouche du page de son Œdipe. Le page de la Thébaïde est en action, mais il ne parle pas. Nous avons rétabli à la première scène l'indication supprimée dans presque toutes les éditions.

LA THÉBAÏDE,

OU

LES FRÈRES ENNEMIS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

JOCASTE, OLYMPE.

JOCASTE.

Ils sont sortis, Olympe[1]? Ah, mortelles douleurs!
Qu'un moment de repos me va coûter de pleurs!
Mes yeux depuis six mois étoient ouverts aux larmes[2],
Et le sommeil les ferme en de telles alarmes!

[1] De qui parle Jocaste? Il ne peut être question que d'Étéocle, Polynice n'ayant eu encore aucun accès dans la ville. On souhaiteroit en outre que Jocaste se fît connoître au spectateur, et qu'elle indiquât le lieu de la scène, loi que Racine, dans la suite, et les autres tragiques célèbres ont eu grand soin d'observer. Au reste, ce début est plein de chaleur. (L. B.)

[2] *Ouvrir les yeux aux larmes.* Expression heureuse dont Racine a enrichi la langue. Les vers suivants offrent plusieurs négligences de style: *Je les ai vus déja, j'ai vu déja le fer, j'ai vu le fer en main, j'ai quitté*, etc.; et cela dans quatre vers.

Puisse plutôt la mort les fermer pour jamais,
Et m'empêcher de voir le plus noir des forfaits [1] !
Mais en sont-ils aux mains?

OLYMPE.

Du haut de la muraille
Je les ai vus déja tous rangés en bataille;
J'ai vu déja le fer briller de toutes parts;
Et pour vous avertir j'ai quitté les remparts.
J'ai vu, le fer en main, Étéocle lui-même;
Il marche des premiers; et, d'une ardeur extrême,
Il montre aux plus hardis à braver le danger.

JOCASTE.

N'en doutons plus, Olympe, ils se vont égorger.
(*à un page.*)
Que l'on coure avertir et hâter la princesse [2];
Je l'attends. Juste ciel, soutenez ma foiblesse!
Il faut courir, Olympe, après ces inhumains [3];
Il les faut séparer, ou mourir par leurs mains.
Nous voici donc, hélas! à ce jour détestable [4]
Dont la seule frayeur me rendoit misérable!

[1] VARIANTE. Il devoit bien plutôt les fermer pour jamais
Que de favoriser le plus noir des forfaits.

[2] On dit *se hâter*; mais *hâter quelqu'un* n'est pas d'un usage élégant, quoique l'Académie l'autorise: *hâter* s'applique mieux aux choses. Je crois qu'il faudroit permettre aux poëtes de l'appliquer aussi aux personnes. Dans les premières éditions on lisoit.

Que l'on aille au plus vite avertir la princesse. (G.)

[3] VAR. Il faut, il faut courir après ces inhumains.

[4] Racine avoit d'abord mis: *Nous voici donc, Olympe*. Olympe se trouvoit trois fois en six vers. (G.)

Ni prières ni pleurs ne m'ont de rien servi :
Et le courroux du sort vouloit être assouvi.
O toi, soleil, ô toi qui rends le jour au monde [1],
Que ne l'as-tu laissé dans une nuit profonde !
A de si noirs forfaits prêtes-tu tes rayons ?
Et peux-tu sans horreur voir ce que nous voyons ?
Mais ces monstres, hélas ! ne t'épouvantent guères :
La race de Laïus les a rendus vulgaires [2] ;
Tu peux voir sans frayeur les crimes de mes fils,
Après ceux que le père et la mère ont commis.
Tu ne t'étonnes pas si mes fils sont perfides,
S'ils sont tous deux méchants, et s'ils sont parricides :
Tu sais qu'ils sont sortis d'un sang incestueux,
Et tu t'étonnerois s'ils étoient vertueux [3].

[1] VAR. Qui que tu sois, ô toi qui rends le jour au monde.

[2] VAR. Le seul sang de Laïus les a rendus vulgaires.

Louis Racine dit que *vulgaires* pour *communs* est une mauvaise expression. Je crois que c'est tout le contraire; que *communs* seroit plat, et que *vulgaires* est élégant, par la place où il est, et comme épithète de *monstres*. Des *monstres communs* semblent répugner à la pensée et à l'oreille; mais des *monstres rendus vulgaires*, *devenus vulgaires*, cela s'entend très bien. (L.)

[3] Cette imitation de l'Hippolyte de Sénèque n'est rien moins qu'heureuse. Une apostrophe de douze vers au soleil est beaucoup trop longue. Des figures de cette espèce ne peuvent convenir à la tragédie qu'autant qu'elles sont vives, rapides, et comme échappées au sentiment. Telles sont les apostrophes du même genre dans les rôles de Clytemnestre et de Phèdre. De plus, la versification est ici le plus souvent foible et défectueuse. Les quatre derniers vers sont d'une tournure lâche, et manquent de nombre. *S'ils sont..... et s'ils sont. Tu sais qu'ils sont.* Le dernier vers seul est beau. (L.) — Racine a retranché les quatre vers suivants :

Ce sang, en leur donnant la lumière céleste,

SCÈNE II.

JOCASTE, ANTIGONE, OLYMPE.

JOCASTE.

Ma fille, avez-vous su l'excès de nos misères?

ANTIGONE.

Oui, madame : on m'a dit la fureur de mes frères.

JOCASTE.

Allons, chère Antigone, et courons de ce pas [1]
Arrêter, s'il se peut, leurs parricides bras.
Allons leur faire voir ce qu'ils ont de plus tendre [2];
Voyons si contre nous ils pourront se défendre,
Ou s'ils oseront bien, dans leur noire fureur,
Répandre notre sang pour attaquer le leur [3].

ANTIGONE.

Madame, c'en est fait, voici le roi lui-même.

Leur donna pour le crime une pente funeste;
Et leurs cœurs, infectés de ce fatal poison,
S'ouvrirent à la haine avant qu'à la raison.

[1] On lit dans la première édition : *Allons tous de ce pas*, etc.

[2] Expression impropre. *Ce qu'ils ont de plus tendre* ne peut signifier *ce qu'ils ont de plus cher*. (G.)

[3] *Le leur* termine sèchement un vers. Racine a cependant employé d'une manière heureuse cette chute dans Iphigénie;

. . . . Courons où la valeur
Nous promet un destin aussi grand que le leur.
Iphig., acte I, sc. II.

Répandre un sang pour attaquer un autre sang est un tour bien plus répréhensible. (G.)

SCÈNE III.

JOCASTE, ÉTÉOCLE, ANTIGONE, OLYMPE.

JOCASTE.

Olympe, soutiens-moi; ma douleur est extrême.

ÉTÉOCLE.

Madame, qu'avez-vous? et quel trouble...

JOCASTE.

Ah, mon fils!
Quelles traces de sang vois-je sur vos habits[1]?
Est-ce du sang d'un frère? ou n'est-ce point du vôtre[2]?

ÉTÉOCLE.

Non, madame, ce n'est ni de l'un ni de l'autre[3].
Dans son camp jusqu'ici Polynice arrêté,
Pour combattre, à mes yeux ne s'est point présenté.
D'Argiens seulement une troupe hardie

[1] VAR. ÉTÉOCLE.
Madame, qu'avez-vous? et quel mal si caché...
JOCASTE.
Ah, mon fils! de quel sang êtes-vous là *taché?*

[2] VAR. Est-ce de votre frère, ou n'est-ce point du vôtre?

[3] *Ni de l'un ni de l'autre* n'est ni élégant ni harmonieux. Les quatre vers qui suivent sont bien tournés; ils sont fort différents de ceux qui se trouvoient dans les premières éditions:

Polynice à mes yeux ne s'est point présenté,
Et l'on s'est peu battu d'un et d'autre côté;
Seulement quelques Grecs, *d'un insolent courage,*
M'ayant osé d'abord disputer le passage,
J'ai fait mordre la poudre, etc. (G.)

M'a voulu de nos murs disputer la sortie :
J'ai fait mordre la poudre à ces audacieux ;
Et leur sang est celui qui paraît à vos yeux.

JOCASTE.

Mais que prétendiez-vous? et quelle ardeur soudaine
Vous a fait tout-à-coup descendre dans la plaine [1] ?

ÉTÉOCLE.

Madame, il étoit temps que j'en usasse ainsi,
Et je perdois ma gloire à demeurer ici [2].
Le peuple, à qui la faim se faisoit déja craindre,
De mon peu de vigueur commençoit à se plaindre,
Me reprochant déja qu'il m'avoit couronné,
Et que j'occupois mal le rang qu'il m'a donné.
Il le faut satisfaire ; et, quoi qu'il en arrive,
Thèbes dès aujourd'hui ne sera plus captive :
Je veux, en n'y laissant aucun de mes soldats,
Qu'elle soit seulement juge de nos combats.
J'ai des forces assez pour tenir la campagne ;
Et si quelque bonheur nos armes accompagne,
L'insolent Polynice et ses fiers alliés

[1] VAR. Mais pourquoi donc sortir avecque votre armée?
Quel est ce mouvement qui m'a tant alarmée?

[2] Racine a retranché les huit vers suivants :

Je n'ai que trop langui derrière une muraille ;
Je brûlois de me voir en un champ de bataille.
Lorsque l'on peut paraître au milieu des hasards,
Un grand cœur est honteux de garder les remparts.
J'étois las d'endurer que le fier Polynice
Me reprochât tout haut cet indigne *exercice*,
Et criât aux Thébains, *afin de les gagner*,
Que je laissois aux fers ceux qui me font régner.
Le peuple, etc.

Laisseront Thèbes libre, ou mourront à mes pieds[1].

JOCASTE.

Vous pourriez d'un tel sang, ô ciel! souiller vos armes[2]?
La couronne pour vous a-t-elle tant de charmes?
Si par un parricide il la falloit gagner,
Ah, mon fils! à ce prix voudriez-vous régner?
Mais il ne tient qu'à vous, si l'honneur vous anime,
De nous donner la paix sans le secours d'un crime,
Et, de votre courroux triomphant aujourd'hui,
Contenter votre frère, et régner avec lui[3].

ÉTÉOCLE.

Appelez-vous régner partager ma couronne,

[1] VAR. L'insolent Polynice et ses Grecs orgueilleux
Laisseront Thèbes libre, ou mourront à mes yeux.

[2] Dans les premières éditions la réponse de Jocaste commençoit par ces vers, retranchés depuis :

Vous préserve le ciel d'une telle victoire!
Thèbes ne veut point voir une action si noire.
Laissez là son salut, et n'y songez jamais;
La guerre vaut bien mieux que cette affreuse paix.
Dure-t-elle à jamais cette cruelle guerre,
Dont le flambeau fatal désole cette terre!
Prolongez nos malheurs, *augmentez-les toujours*,
Plutôt qu'un si grand crime en arrête le cours.
Vous-même d'un tel sang souilleriez-vous vos armes?
La couronne, etc.

[3] La construction est vicieuse, et la langue exige *de contenter*. Cette faute étoit bien facile à corriger de cette manière :

De contenter un frère en régnant avec lui.

Racine l'avoit évitée, ce me semble, moins heureusement dans les premières éditions, en écrivant :

Vous pouvez vous montrer généreux *tout-à-fait*,
Contenter votre frère, et régner en effet. (G.)

Et céder lâchement ce que mon droit me donne[1]?

JOCASTE.

Vous le savez, mon fils, la justice et le sang[2]
Lui donnent, comme à vous, sa part à ce haut rang:
OEdipe, en achevant sa triste destinée,
Ordonna que chacun régneroit son année;
Et, n'ayant qu'un état à mettre sous vos lois,
Voulut que tour-à-tour vous fussiez tous deux rois[3].
A ces conditions vous daignâtes souscrire[4].
Le sort vous appela le premier à l'empire,
Vous montâtes au trône; il n'en fut point jaloux:
Et vous ne voulez pas qu'il y monte après vous!

ÉTÉOCLE.

Non, madame, à l'empire il ne doit plus prétendre[5]:

[1] VAR. Appelez-vous régner lui céder ma couronne,
Quand le sang et le peuple à-la-fois me la *donne?*

[2] VAR. Vous savez bien, mon fils, que le choix et le sang, etc.

[3] VAR. Il voulut que tous deux vous en fussiez les rois.

[4] *Daignâtes* n'est pas le mot propre: une mère ne dit point à son fils qu'il a *daigné* souscrire aux ordres de son père. Racine avoit d'abord mis:

« A ces conditions *vous voulûtes* souscrire. »

Mais il sacrifia le mot propre à la rencontre d'une consonnance désagréable. (L. B.)

[5] Racine a fait ici des changements et des retranchements considérables. Dans les premières éditions Étéocle répondoit:

Il est vrai, je promis ce que voulut mon père:
Pour un trône est-il rien qu'on refuse de faire?
On promet tout, madame, afin d'y parvenir;
Mais on ne songe après qu'à s'y bien maintenir.
J'étois alors sujet et dans l'obéissance,
Et je tiens aujourd'hui la suprême puissance.
Ce que je fis alors ne m'est plus une loi;

Thèbes à cet arrêt n'a point voulu se rendre;
Et, lorsque sur le trône il s'est voulu placer,
C'est elle, et non pas moi, qui l'en a su chasser [1].
Thèbes doit-elle moins redouter sa puissance,
Après avoir six mois senti sa violence?
Voudroit-elle obéir à ce prince inhumain,
Qui vient d'armer contre elle et le fer et la faim?
Prendroit-elle pour roi l'esclave de Mycène,
Qui pour tous les Thébains n'a plus que de la haine,
Qui s'est au roi d'Argos indignement soumis,
Et que l'hymen attache à nos fiers ennemis?
Lorsque le roi d'Argos l'a choisi pour son gendre,
Il espéroit par lui de voir Thèbes en cendre.
L'amour eut peu de part à cet hymen honteux;
Et la seule fureur en alluma les feux.
Thèbes m'a couronné pour éviter ses chaînes;

Le devoir d'un sujet n'est pas celui d'un roi :
D'abord que sur sa tête il reçoit la couronne,
Un roi *sort à l'instant de sa propre personne;*
L'intérêt du public doit devenir le sien;
Il doit tout à l'état, et ne se doit plus rien.

JOCASTE.

Au moins doit-il, mon fils, quelque chose à sa gloire,
Dont le soin ne doit pas sortir de sa mémoire;
Et quand ce nouveau rang l'affranchiroit des lois,
Au moins doit-il tenir sa parole à des rois.

ÉTÉOCLE.

Polynice à ce titre auroit tort de prétendre :
Thèbes sous son pouvoir n'a point voulu se rendre;
Et lorsque, etc.

[1] Cette supposition donne trop d'avantage à Étéocle; elle n'est point théâtrale, mais, dans le second acte, elle fournit à Polynice de belles tirades. (G.)

Elle s'attend par moi de voir finir ses peines :
Il la faut accuser si je manque de foi ;
Et je suis son captif, je ne suis pas son roi.

JOCASTE.

Dites, dites plutôt, cœur ingrat et farouche,
Qu'auprès du diadème il n'est rien qui vous touche [1].
Mais je me trompe encor : ce rang ne vous plaît pas,
Et le crime tout seul a pour vous des appas.
Hé bien ! puisqu'à ce point vous en êtes avide,
Je vous offre à commettre un double parricide :
Versez le sang d'un frère ; et, si c'est peu du sien,
Je vous invite encore à répandre le mien.
Vous n'aurez plus alors d'ennemis à soumettre,
D'obstacle à surmonter, ni de crime à commettre ;
Et, n'ayant plus au trône un fâcheux concurrent,
De tous les criminels vous serez le plus grand [2].

[1] Cette expression *auprès de*, pour *en comparaison de*, a été justement blâmée par les commentateurs. *Auprès de* ne peut exprimer que la proximité locale ; le mot propre étoit *au prix de* ; et il a été employé heureusement par Boileau dans sa sixième satire et sa quatrième épître.

[2] *Le plus grand* signifie-t-il le plus coupable ou le plus illustre? Ce qui est encore plus vicieux que cette ambiguïté du style, c'est la vaine subtilité de Jocaste, et l'éloquence sophistique qui défigure sur-tout la fin de ce couplet. Racine semble avoir voulu, dans plusieurs endroits du rôle de Jocaste, imiter la Sabine de Corneille ; et le plus souvent il n'en rappelle que les défauts. Par exemple, Jocaste invite sérieusement son fils à la tuer. Sabine de même, entre son mari et son frère, dit :

Qu'un de vous deux me tue, et que l'autre me venge.
Hor., acte II, sc. VI.

Ce n'est pas ainsi que parle la nature. (G.)

ÉTÉOCLE.

Hé bien, madame, hé bien, il vous faut satisfaire :
Il faut sortir du trône et couronner mon frère[1];
Il faut, pour seconder votre injuste projet,
De son roi que j'étois, devenir son sujet;
Et, pour vous élever au comble de la joie,
Il faut à sa fureur que je me livre en proie;
Il faut par mon trépas...

JOCASTE.

Ah ciel! quelle rigueur!
Que vous pénétrez mal dans le fond de mon cœur!
Je ne demande pas que vous quittiez l'empire :
Régnez toujours, mon fils, c'est ce que je desire.
Mais si tant de malheurs vous touchent de pitié,
Si pour moi votre cœur garde quelque amitié,
Et si vous prenez soin de votre gloire même,
Associez un frère à cet honneur suprême :
Ce n'est qu'un vain éclat qu'il recevra de vous;
Votre régne en sera plus puissant et plus doux.
Les peuples, admirant cette vertu sublime,
Voudront toujours pour prince un roi si magnanime;
Et cet illustre effort, loin d'affoiblir vos droits,
Vous rendra le plus juste et le plus grand des rois;
Ou, s'il faut que mes vœux vous trouvent inflexible,
Si la paix à ce prix vous paraît impossible,

[1] Corneille s'est servi de cette expression *sortir du trône*. Boileau en a fait usage. Malgré ces deux autorités, elle a été blâmée par quelques critiques; mais Voltaire regarde le vers où elle se trouve dans Corneille comme très beau et très fort.

Et si le diadème a pour vous tant d'attraits[1],
Au moins consolez-vous de quelque heure de paix[2].
Accordez cette grace aux larmes d'une mère[3].
Et cependant, mon fils, j'irai voir votre frère:
La pitié dans son ame aura peut-être lieu,
Ou du moins pour jamais j'irai lui dire adieu.
Dès ce même moment permettez que je sorte:
J'irai jusqu'à sa tente, et j'irai sans escorte;
Par mes justes soupirs j'espère l'émouvoir[4].

ÉTÉOCLE.

Madame, sans sortir, vous le pouvez revoir[5];
Et si cette entrevue a pour vous tant de charmes,
Il ne tiendra qu'à lui de suspendre nos armes.
Vous pouvez dès cette heure accomplir vos souhaits,
Et le faire venir jusque dans ce palais.
J'irai plus loin encore: et pour faire connaître[6]

[1] VAR. Et que le diadème ait pour vous tant d'attraits.

[2] Il s'agit ici d'un moyen employé pour consoler, et non de la douleur dont on console. L'emploi de la préposition *par* étoit donc indispensable pour la clarté du sens. Il falloit au moins *consolez-moi par quelque heure de paix*, ou mieux *par quelques heures de paix*. Au reste, suivant l'observation de Geoffroy, il est triste qu'une si longue scène et de si grands discours aboutissent à demander *une heure de paix* et *la permission de sortir* pour aller voir Polynice. Deux vers plus bas, on lit:

La pitié dans son ame aura peut-être lieu.

Cette locution n'a pas été adoptée; on ne dit pas *avoir lieu* pour *avoir accès*.

[3] VAR. Accordez quelque trève à ma douleur amère.

[4] VAR. Dans cette occasion rien ne peut l'émouvoir.

[5] VAR. Madame, sans sortir, vous le pouvez bien voir.

[6] VAR. Je *ferai* plus encore: et pour *faire* connaître, etc.

Qu'il a tort en effet de me nommer un traître,
Et que je ne suis pas un tyran odieux,
Que l'on fasse parler et le peuple et les dieux.
Si le peuple y consent, je lui cède ma place;
Mais qu'il se rende enfin, si le peuple le chasse[1].
Je ne force personne; et j'engage ma foi
De laisser aux Thébains à se choisir un roi.

SCÈNE IV.

JOCASTE, ÉTÉOCLE, ANTIGONE, CRÉON, OLYMPE.

CRÉON, *au roi.*

Seigneur, votre sortie a mis tout en alarmes[2]:
Thèbes, qui croit vous perdre, est déja toute en larmes;
L'épouvante et l'horreur régnent de toutes parts,
Et le peuple effrayé tremble sur ses remparts.

ÉTÉOCLE.

Cette vaine frayeur sera bientôt calmée.

[1] Ces deux vers étoient ainsi arrangés dans les premières éditions:

Si le peuple le veut, je lui céde ma place;
Mais qu'il se rende *aussi si* le peuple le chasse.

Toutes ces petites corrections sont précieuses et instructives; on aime à voir les premiers efforts d'un grand écrivain pour corriger son style, qui devoit bientôt devenir d'une perfection si désespérante.

[2] L'arrivée de Créon n'a pas un motif plus raisonnable que les alarmes de Thèbes: les Thébains, qui avoient vu sortir Étéocle, l'avoient aussi vu rentrer, et par conséquent devoient être sans alarmes. (G.) — On peut également blâmer les rimes *tout en alarmes* et *toute en larmes*. (L.)

Madame, je m'en vais retrouver mon armée;
Cependant vous pouvez accomplir vos souhaits,
Faire entrer Polynice, et lui parler de paix.
Créon, la reine ici commande en mon absence;
Disposez tout le monde à son obéissance;
Laissez, pour recevoir et pour donner ses lois,
Votre fils Ménécée, et j'en ai fait le choix.
Comme il a de l'honneur autant que de courage [1],
Ce choix aux ennemis ôtera tout ombrage,
Et sa vertu suffit pour les rendre assurés [2].

(*à Créon.*)

Commandez-lui, madame. Et vous, vous me suivrez.

CRÉON.

Quoi, seigneur...

ÉTÉOCLE.

Oui, Créon, la chose est résolue.

CRÉON.

Et vous quittez ainsi la puissance absolue?

ÉTÉOCLE.

Que je la quitte ou non, ne vous tourmentez pas [3];
Faites ce que j'ordonne, et venez sur mes pas [4].

[1] On lisoit dans les premières éditions : *autant que du courage*, ce qui étoit plus correct. La signification du mot *honneur* étant fixée par un article, il étoit nécessaire de fixer de la même manière la signification du mot *courage*. Dans le vers précédent, l'article *le* est de trop; il falloit dire : *J'en ai fait choix.*

[2] *Rendre assurés* est impropre : le verbe *rendre* ne se construit pas avec un participe, mais avec un adjectif. (G.)

[3] *Ne vous tourmentez pas* est familier : la nuance qui sépare le tragique du comique n'étoit pas encore marquée bien distinctement. (G.)

[4] D'après un ordre aussi formel, Créon devroit quitter la scène

SCÈNE V.

JOCASTE, ANTIGONE, CRÉON, OLYMPE.

CRÉON.

Qu'avez-vous fait, madame? et par quelle conduite
Forcez-vous un vainqueur à prendre ainsi la fuite?
Ce conseil va tout perdre.

JOCASTE.

Il va tout conserver;
Et par ce seul conseil Thèbes se peut sauver.

CRÉON.

Eh quoi, madame, eh quoi! dans l'état où nous sommes,
Lorsqu'avec un renfort de plus de six mille hommes,
La fortune promet toute chose aux Thébains,
Le roi se laisse ôter la victoire des mains!

JOCASTE.

La victoire, Créon, n'est pas toujours si belle;
La honte et les remords vont souvent après elle.
Quand deux frères armés vont s'égorger entre eux,
Ne les pas séparer, c'est les perdre tous deux.
Peut-on faire au vainqueur une injure plus noire,
Que lui laisser gagner une telle victoire?

CRÉON.

Leur courroux est trop grand...

et suivre Étéocle. Il reste cependant; et ce n'est qu'après une longue conversation qu'il se souvient que le roi lui a commandé de *venir sur ses pas*. (L. R.)

JOCASTE.

Il peut être adouci.

CRÉON.

Tous deux veulent régner.

JOCASTE.

Ils régneront aussi.

CRÉON.

On ne partage point la grandeur souveraine;
Et ce n'est pas un bien qu'on quitte et qu'on reprenne.

JOCASTE.

L'intérêt de l'état leur servira de loi.

CRÉON.

L'intérêt de l'état est de n'avoir qu'un roi,
Qui, d'un ordre constant gouvernant ses provinces,
Accoutume à ses lois et le peuple et les princes.
Ce règne interrompu de deux rois différents,
En lui donnant deux rois, lui donne deux tyrans.
Par un ordre, souvent l'un à l'autre contraire [1],
Un frère détruiroit ce qu'auroit fait un frère:
Vous les verriez toujours former quelque attentat,

[1] *Par un ordre souvent l'un à l'autre contraire* n'est pas une phrase françoise. *Contraire* se rapporte nécessairement à *ordre;* et qu'est-ce qu'un *ordre contraire l'un à l'autre*, quand ces mots *l'un à l'autre* supposent nécessairement deux objets corrélatifs? Il est clair que l'auteur étoit encore loin alors de savoir plier sa versification aux tournures difficiles. Il avoit mis d'abord:

Vous les verriez toujours, l'un à l'autre *contraire*,
Détruire aveuglément ce qu'auroit fait un frère;
L'un sur l'autre toujours former quelque attentat.

Ce qui valoit beaucoup mieux pour la construction, qui est du moins claire et correcte, si ce n'est que la rime avoit ôté l's de

Et changer tous les ans la face de l'état.
Ce terme limité, que l'on veut leur prescrire,
Accroît leur violence en bornant leur empire.
Tous deux feront gémir les peuples tour-à-tour:
Pareils à ces torrents qui ne durent qu'un jour,
Plus leur cours est borné, plus ils font de ravage,
Et d'horribles dégâts signalent leur passage[1].

JOCASTE.

On les verroit plutôt, par de nobles projets,
Se disputer tous deux l'amour de leurs sujets.
Mais avouez, Créon, que toute votre peine
C'est de voir que la paix rend votre attente vaine[2];
Qu'elle assure à mes fils le trône où vous tendez,

contraire, qui doit être au pluriel. On ne dit pas non plus *former un attentat*. *Dégâts* n'est pas du style noble. *Plus ils font de ravage* est prosaïque. Le meilleur vers de cette tirade,

On ne partage point la grandeur souveraine,

a été pris tout entier par Voltaire, qui s'en est servi dans *Rome sauvée*. (L.)

[1] VAR. Et par de grands dégâts signalent leur passage.

Cette tirade est dans le goût de Corneille, que Racine s'efforçoit alors d'imiter; elle est pleine de sens et de vigueur. La comparaison qui la termine, quoique très belle, est ici un ornement ambitieux, peu convenable au style tragique. (G.)

[2] C'est en effet toute la politique de Créon dans la pièce. Comment Jocaste découvre-t-elle cette politique, tandis qu'Étéocle en est la dupe? Le P. Brumoi ne le conçoit pas; rien n'est cependant plus facile à expliquer: Étéocle est aveuglé par sa haine contre son frère; Jocaste est éclairée par son amour pour ses fils. Celui qui flatte notre passion peut nous tromper, mais nous devinons aisément celui qui la contrarie. (G.)

Et va rompre le piége où vous les attendez[1].
Comme, après leur trépas, le droit de la naissance[2]
Fait tomber en vos mains la suprême puissance,
Le sang qui vous unit aux deux princes mes fils
Vous fait trouver en eux vos plus grands ennemis;
Et votre ambition, qui tend à leur fortune,
Vous donne pour tous deux une haine commune.
Vous inspirez au roi vos conseils dangereux,
Et vous en servez un pour les perdre tous deux.

CRÉON.

Je ne me repais point de pareilles chimères :
Mes respects pour le roi sont ardents et sincères;
Et mon ambition est de le maintenir
Au trône où vous croyez que je veux parvenir.
Le soin de sa grandeur est le seul qui m'anime;
Je hais ses ennemis, et c'est là tout mon crime :
Je ne m'en cache point. Mais, à ce que je voi,
Chacun n'est pas ici criminel comme moi[3].

JOCASTE.

Je suis mère, Créon; et si j'aime son frère,
La personne du roi ne m'en est pas moins chère[4].
De lâches courtisans peuvent bien le haïr;
Mais une mère enfin ne peut pas se trahir.

[1] VAR. Et qu'en vous éloignant du trône où vous tendez,
Elle *rend* pour jamais vos desseins *avortés*.

[2] VAR. Comme, après mes enfants, le droit de la naissance, etc.

[3] Cette froide ironie ne peut regarder qu'Antigone. Créon lui reproche sa passion pour Hémon : le spectateur, qui n'en est point prévenu, ne comprend rien à ces mots. (L. B.)

[4] VAR. Tant que pour ennemi le roi n'aura qu'un frère,
Sa personne, Créon, me sera toujours chère.

ANTIGONE.

Vos intérêts ici sont conformes aux nôtres,
Les ennemis du roi ne sont pas tous les vôtres;
Créon, vous êtes père, et, dans ces ennemis,
Peut-être songez-vous que vous avez un fils.
On sait de quel ardeur Hémon sert Polynice.

CRÉON.

Oui, je le sais, madame, et je lui fais justice;
Je le dois, en effet, distinguer du commun,
Mais c'est pour le haïr encor plus que pas un:
Et je souhaiterois, dans ma juste colère,
Que chacun le haït comme le hait son père [1].

ANTIGONE.

Après tout ce qu'a fait la valeur de son bras,
Tout le monde, en ce point, ne vous ressemble pas.

CRÉON.

Je le vois bien, madame, et c'est ce qui m'afflige:
Mais je sais bien à quoi sa révolte m'oblige;
Et tous ces beaux exploits qui le font admirer,
C'est ce qui me le fait justement abhorrer [2].

[1] Si le projet de Créon est d'armer les deux frères l'un contre l'autre, pour se placer sur le trône, l'attachement qu'Hémon témoigne pour Polynice ne doit point porter Créon à haïr son fils, puisque cet attachement est favorable à ses vues. Mais nous croyons que ce n'est qu'un prétexte: la véritable cause de sa haine est l'inclination secrète qu'il soupçonne entre Antigone et Hémon, dont il est le rival. Le spectateur, qui n'est point instruit de toutes ces intrigues, n'entend rien à cette dissimulation. La Thébaïde est un tissu de contradictions, dont les plus frappantes sont dans la conduite et dans le caractère de Créon. (L. B.)

[2] *Tous ces beaux exploits... C'est ce qui me le fait...* Cette phrase n'est pas correcte. Le verbe devoit être au pluriel pour s'accorder

La honte suit toujours le parti des rebelles :
Leurs grandes actions sont les plus criminelles ;
Ils signalent leur crime en signalant leur bras,
Et la gloire n'est point où les rois ne sont pas.

ANTIGONE.

Écoutez un peu mieux la voix de la nature.

CRÉON.

Plus l'offenseur m'est cher, plus je ressens l'injure.

ANTIGONE.

Mais un père à ce point doit-il être emporté?
Vous avez trop de haine.

CRÉON.

Et vous trop de bonté.
C'est trop parler, madame, en faveur d'un rebelle.

ANTIGONE.

L'innocence vaut bien que l'on parle pour elle.

CRÉON.

Je sais ce qui le rend innocent à vos yeux.

ANTIGONE.

Et je sais quel sujet vous le rend odieux.

CRÉON.

L'amour a d'autres yeux que le commun des hommes.

JOCASTE.

Vous abusez, Créon, de l'état où nous sommes ;
Tout vous semble permis ; mais craignez mon courroux :
Vos libertés enfin retomberoient sur vous.

ANTIGONE.

L'intérêt du public agit peu sur son ame,

avec son sujet. Racine auroit dû dire : *Et tous ces beaux exploits sont ce qui me le fait.*

Et l'amour du pays nous cache une autre flamme[1].
Je la sais; mais, Créon, j'en abhorre le cours[2],
Et vous ferez bien mieux de la cacher toujours.

CRÉON.

Je le ferai, madame; et je veux par avance
Vous épargner encor jusques à ma présence.
Aussi bien mes respects redoublent vos mépris[3];
Et je vais faire place à ce bienheureux fils.
Le roi m'appelle ailleurs, il faut que j'obéisse[4].
Adieu. Faites venir Hémon et Polynice.

JOCASTE.

N'en doute pas, méchant, ils vont venir tous deux;
Tous deux ils préviendront tes desseins malheureux.

SCÈNE VI.

JOCASTE, ANTIGONE, OLYMPE.

ANTIGONE.

Le perfide! A quel point son insolence monte!

[1] On ne comprend rien à cet endroit. Pour que le discours d'Antigone fût clair, il auroit fallu que Créon eût déja parlé de sa passion pour cette princesse dans une autre scène. (L. B.)

[2] Luneau de Boisjermain a mis dans son édition *je le sais*, quoique toutes les éditions portent *je la sais* (La Harpe a suivi Luneau de Boisjermain). *Je la sais* n'est pas élégant, et l'on ne dit pas bien *savoir une flamme;* mais toute la suite ne laisse aucun lieu de douter que Racine n'ait écrit ainsi. (G.) — *J'en abhorre le cours* est une expression vicieuse: on ne dit pas *le cours d'une flamme*. (L.)

[3] Au lieu de *mes respects*, Racine avoit mis d'abord *mes devoirs*.

[4] VAR. Vous savez que le roi m'appelle à son service.

JOCASTE.

Ses superbes discours tourneront à sa honte.
Bientôt, si nos desirs sont exaucés des cieux,
La paix nous vengera de cet ambitieux.
Mais il faut se hâter, chaque heure nous est chère.
Appelons promptement Hémon et votre frère [1];
Je suis, pour ce dessein, prête à leur accorder
Toutes les sûretés qu'ils pourront demander.
Et toi, si mes malheurs ont lassé ta justice,
Ciel, dispose à la paix le cœur de Polynice,
Seconde mes soupirs, donne force à mes pleurs,
Et comme il faut enfin fais parler mes douleurs [2].

ANTIGONE, *seule* [3].

Et si tu prends pitié d'une flamme innocente,
O ciel, en ramenant Hémon à son amante,
Ramène-le fidèle; et permets, en ce jour,
Qu'en retrouvant l'amant je retrouve l'amour [4]!

[1] VAR. Appelons, au plus vite, Hémon et votre frère.

[2] *Donner force à des pleurs* manque d'élégance. Il falloit *donne du pouvoir* ou *de l'empire*. *Faire parler comme il faut des douleurs*. *Comme il faut* est une expression prosaïque qui affoiblit une expression heureuse: *faire parler des douleurs*. Louis Racine a fait de vains efforts pour justifier ces deux locutions.

[3] Dans les premières éditions on lit:

ANTIGONE, *demeurant un peu après sa mère*.

[4] Ce premier acte laisse l'espoir d'une entrevue; et en cela il est conforme aux règles de l'art; mais d'ailleurs il est languissant, prolixe, et foible de style; et les amours et la politique de Créon ne sont point assez expliqués. (G.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ANTIGONE, HÉMON.

HÉMON.

Quoi! vous me refusez votre aimable présence [1],
Après un an entier de supplice et d'absence!
Ne m'avez-vous, madame, appelé près de vous,
Que pour m'ôter sitôt un bien qui m'est si doux?

ANTIGONE.

Et voulez-vous sitôt que j'abandonne un frère?
Ne dois-je pas au temple accompagner ma mère?
Et dois-je préférer, au gré de vos souhaits,
Le soin de votre amour à celui de la paix?

HÉMON.

Madame, à mon bonheur c'est chercher trop d'obstacles;
Ils iront bien, sans nous, consulter les oracles.
Permettez que mon cœur, en voyant vos beaux yeux,
De l'état de son sort interroge ses dieux [2].
Puis-je leur demander, sans être téméraire,

[1] VAR. Hé quoi! vous me plaignez votre aimable présence, etc.

[2] Nous ne dirons rien de cette galanterie et de ce style: le vice de l'un et de l'autre est jugé depuis long-temps. Mais il faut observer que l'on dit *interroger sur quelque chose*, et non pas *de quelque chose*. (L.)

S'ils ont toujours pour moi leur douceur ordinaire?
Souffrent-ils sans courroux mon ardente amitié?
Et du mal qu'ils ont fait ont-ils quelque pitié?
Durant le triste cours d'une absence cruelle,
Avez-vous souhaité que je fusse fidèle?
Songiez-vous que la mort menaçoit, loin de vous,
Un amant qui ne doit mourir qu'à vos genoux?
Ah! d'un si bel objet quand une ame est blessée,
Quand un cœur jusqu'à vous éléve sa pensée,
Qu'il est doux d'adorer tant de divins appas!
Mais aussi que l'on souffre en ne les voyant pas!
Un moment, loin de vous, me duroit une année;
J'aurois fini cent fois ma triste destinée,
Si je n'eusse songé, jusques à mon retour,
Que mon éloignement vous prouvoit mon amour;
Et que le souvenir de mon obéissance
Pourroit en ma faveur parler en mon absence;
Et que pensant à moi vous penseriez aussi
Qu'il faut aimer beaucoup pour obéir ainsi.

ANTIGONE.

Oui, je l'avois bien cru qu'une ame si fidèle[1]
Trouveroit dans l'absence une peine cruelle;
Et, si mes sentiments se doivent découvrir,
Je souhaitois, Hémon, qu'elle vous fit souffrir,
Et qu'étant loin de moi, quelque ombre d'amertume
Vous fit trouver les jours plus longs que de coutume.
Mais ne vous plaignez pas : mon cœur chargé d'ennui
Ne vous souhaitoit rien qu'il n'éprouvât en lui,

[1] VAR. Oui, je prévoyois bien qu'une ame si fidèle, etc.

Sur-tout depuis le temps que dure cette guerre,
Et que de gens armés vous couvrez cette terre.
O dieux! à quels tourments mon cœur s'est vu soumis,
Voyant des deux côtés ses plus tendres amis [1]!
Mille objets de douleur déchiroient mes entrailles;
J'en voyois et dehors et dedans nos murailles [2];
Chaque assaut à mon cœur livroit mille combats;
Et mille fois le jour je souffrois le trépas.

HÉMON.

Mais enfin qu'ai-je fait, en ce malheur extrême,
Que ne m'ait ordonné ma princesse elle-même?
J'ai suivi Polynice; et vous l'avez voulu:
Vous me l'avez prescrit par un ordre absolu.
Je lui vouai dès-lors une amitié sincère;
Je quittai mon pays, j'abandonnai mon père;

[1] On lit dans les premières éditions les huit vers suivants, que Racine a retranchés:

Lorsqu'on se sent pressé d'une main inconnue,
On la craint sans réserve, on hait sans retenue.
Dans tous ses mouvements le cœur n'est pas contraint,
Et se sent soulagé de haïr ce qu'il craint;
Mais, voyant attaquer mon pays et mon frère,
La main qui l'attaquoit ne m'étoit pas moins chère;
Mon cœur qui ne voyoit que mes frères et vous,
Ne haïssoit personne, et je vous craignois tous.
Mille objets, etc.

[2] Voltaire, dans ses commentaires sur Corneille, a fait remarquer pourquoi il falloit dire: *Je voyois des objets de douleur dans ou hors nos murailles*, et non *dedans* et *dehors*. *Dedans* et *dehors* ne se mettent que seuls; on dit: *nos murailles ont toujours subsisté, quoiqu'il y eût souvent bien des ennemis* dedans, *et que nos troupes eussent été mises* dehors. *Dedans, dehors*, sont des adverbes, *et* non des prépositions. (L. B.)

Sur moi, par ce départ, j'attirai son courroux;
Et, pour tout dire enfin, je m'éloignai de vous.

ANTIGONE.

Je m'en souviens, Hémon, et je vous fais justice:
C'est moi que vous serviez en servant Polynice;
Il m'étoit cher alors comme il est aujourd'hui,
Et je prenois pour moi ce qu'on faisoit pour lui [1].
Nous nous aimions tous deux dès la plus tendre enfance,
Et j'avois sur son cœur une entière puissance;
Je trouvois à lui plaire une extrême douceur,
Et les chagrins du frère étoient ceux de la sœur [2].

[1] Il y a, dans ce couplet d'Antigone, une douceur, un naturel, une grace innocente, un certain charme où l'on reconnoît Racine; il n'y manque qu'un peu plus de couleur poétique. La prédilection d'Antigone pour Polynice seroit plus théâtrale si elle étoit motivée; mais Polynice n'est pas moins féroce que son frère: on ne voit pas pourquoi Antigone a plus d'inclination pour lui. (G.) — Cette prédilection est assez motivée par les vers qui suivent. Antigone aime Polynice, parcequ'il fut le compagnon chéri de son enfance; elle l'aime sur-tout, parcequ'il est malheureux.

[2] Racine a fait après ce vers une coupure considérable. Antigone disoit, dans les premières éditions:

Je le chéris toujours, encore qu'il m'oublie.

HÉMON.

Non, non, son amitié ne s'est point affoiblie:
Il vous chérit encor; mais ses yeux ont appris
Que mon amour pour vous est bien d'un autre prix.
Quoique son amitié surpasse l'ordinaire,
Il voit combien l'amant l'emporte sur le frère,
Et qu'auprès de l'amour dont je ressens l'ardeur
La plus forte amitié n'est au plus que tiédeur.

ANTIGONE.

Mais enfin, si sur lui j'avois le moindre empire,
Il aimeroit la paix, etc.

Ah! si j'avois encor sur lui le même empire,
Il aimeroit la paix, pour qui mon cœur soupire.
Notre commun malheur en seroit adouci:
Je le verrois, Hémon; vous me verriez aussi!

HÉMON.

De cette affreuse guerre il abhorre l'image.
Je l'ai vu soupirer de douleur et de rage,
Lorsque, pour remonter au trône paternel,
On le força de prendre un chemin si cruel.
Espérons que le ciel, touché de nos misères,
Achèvera bientôt de réunir les frères:
Puisse-t-il rétablir l'amitié dans leur cœur,
Et conserver l'amour dans celui de la sœur!

ANTIGONE.

Hélas! ne doutez point que ce dernier ouvrage
Ne lui soit plus aisé que de calmer leur rage!
Je les connois tous deux, et je répondrois bien
Que leur cœur, cher Hémon, est plus dur que le mien.
Mais les dieux quelquefois font de plus grands miracles.

SCÈNE II.

ANTIGONE, HÉMON, OLYMPE.

ANTIGONE.

Hé bien? apprendrons-nous ce qu'ont dit les oracles?
Que faut-il faire?

OLYMPE.

Hélas!

ANTIGONE.

Quoi? qu'en a-t-on appris?

Est-ce la guerre, Olympe?

OLYMPE.

Ah! c'est encore pis!

HÉMON.

Quel est donc ce grand mal que leur courroux annonce?

OLYMPE.

Prince, pour en juger, écoutez leur réponse:

« Thébains, pour n'avoir plus de guerres,
« Il faut, par un ordre fatal,
« Que le dernier du sang royal
« Par son trépas ensanglante vos terres. »

ANTIGONE.

O Dieux, que vous a fait ce sang infortuné?
Et pourquoi tout entier l'avez-vous condamné?
N'êtes-vous pas contents de la mort de mon père?
Tout notre sang doit-il sentir votre colère [1]?

HÉMON.

Madame, cet arrêt ne vous regarde pas;
Votre vertu vous met à couvert du trépas:
Les dieux savent trop bien connoître l'innocence.

ANTIGONE.

Et ce n'est pas pour moi que je crains leur vengeance [2].
Mon innocence, Hémon, seroit un foible appui;

[1] VAR. Tout notre sang doit-il subir votre colère?

[2] La conjonction *Et* commence cette réponse d'Antigone d'une manière bizarre; cependant elle se trouve dans toutes les éditions, et l'on a mieux aimé conserver la pureté du texte de Racine, que d'adopter la correction de Didot, qui substitue *Eh!* à *Et*. (G.)

Fille d'OEdipe, il faut que je meure pour lui[1].
Je l'attends, cette mort, et je l'attends sans plainte;
Et, s'il faut avouer le sujet de ma crainte[2],
C'est pour vous que je crains; oui, cher Hémon, pour vous.
De ce sang malheureux vous sortez comme nous;
Et je ne vois que trop que le courroux céleste
Vous rendra, comme à nous, cet honneur bien funeste,
Et fera regretter aux princes des Thébains
De n'être pas sortis du dernier des humains.

HÉMON.

Peut-on se repentir d'un si grand avantage?
Un si noble trépas flatte trop mon courage;
Et du sang de ses rois il est beau d'être issu,
Dût-on rendre ce sang sitôt qu'on l'a reçu.

ANTIGONE.

Hé quoi! si parmi nous on a fait quelque offense[3],
Le ciel doit-il sur vous en prendre la vengeance?

[1] L'expression n'est pas juste : Antigone ne meurt point pour OEdipe, qui est mort, mais à cause du crime d'OEdipe. (L. R.)

[2] VAR. Je l'attends, cette mort, et je l'attends sans plaintes;
Et, s'il faut avouer le sujet de mes craintes.

Pourquoi Antigone applique-t-elle la réponse de l'oracle à Hémon? il eût mieux valu qu'il s'en fît lui-même l'application; ce qui auroit fait naître une dispute généreuse, et donné à la scène un peu plus de chaleur. (L. B.)

[3] Le mot *offense* est foible, le mot *crime* eût donné plus d'énergie à la pensée d'Antigone. La Harpe fait observer qu'on ne dit point *faire quelque offense* sans dire à qui; mais il se trompe; ce mot peut s'employer d'une manière absolue, et l'on en trouve un exemple dans l'ode de J. B. Rousseau: *Paroissez, roi des rois*, et dans le Dictionnaire de l'Académie.

Et n'est-ce pas assez du père et des enfants,
Sans qu'il aille plus loin chercher des innocents?
C'est à nous à payer pour les crimes des nôtres :
Punissez-nous, grands dieux ; mais épargnez les autres.
Mon père, cher Hémon, vous va perdre aujourd'hui ;
Et je vous perds peut-être encore plus que lui[1].
Le ciel punit sur vous et sur votre famille
Et les crimes du père et l'amour de la fille ;
Et ce funeste amour vous nuit encore plus[2]
Que les crimes d'OEdipe et le sang de Laïus.

HÉMON.

Quoi! mon amour, madame? Et qu'a-t-il de funeste?
Est-ce un crime qu'aimer une beauté céleste?
Et puisque sans colère il est reçu de vous,
En quoi peut-il du ciel mériter le courroux?
Vous seule en mes soupirs êtes intéressée,
C'est à vous à juger s'ils vous ont offensée :
Tels que seront pour eux vos arrêts tout-puissants[3],

[1] Le sens de cette phrase est obscur, et la pensée en est recherchée. Racine vouloit dire sans doute : *Mon père sera cause de votre perte, et moi j'en serai encore plus cause que lui.* L'emploi du mot *perdre* fait une amphibologie.

[2] Pourquoi Antigone dit-elle à Hémon que les dieux le punissent d'être amoureux d'elle? C'est pour amener la réponse héroïque et galante d'Hémon, qui s'embarrasse peu de la colère des dieux, pourvu qu'Antigone soit favorable à son amour. Antigone paroît un peu trop résignée à la perte de son amant. (G.)

[3] Indépendamment de la recherche de la pensée, il y a ici embarras dans le style : *tels que seront pour eux* est un tour pénible, obscur, incorrect : *des soupirs qui seront criminels ou innocents, tels que seront pour eux les arrêts tout-puissants*, forment une phrase presque barbare. (G.)

Ils seront criminels, ou seront innocents [1].
Que le ciel à son gré de ma perte dispose [2],
J'en chérirai toujours et l'une et l'autre cause,
Glorieux de mourir pour le sang de mes rois,
Et plus heureux encor de mourir sous vos lois [3].

[1] Racine, après ce vers, avoit placé ceux-ci, qu'on ne trouve que dans les premières éditions :

Aussi, quand jusqu'à vous j'osai porter ma flamme,
Vos yeux seuls imprimoient la terreur dans mon ame;
Et je craignois bien plus d'offenser vos appas,
Que le courroux des dieux que je n'offensois pas.

ANTIGONE.

Autant que votre amour votre erreur est extrême :
Et vous les offensiez beaucoup plus que moi-même.
Quelque rigueur pour vous qui parût en mes yeux,
Hélas! ils approuvoient ce qui fâchoit les dieux.
Oui, ces dieux ennemis de toute ma famille,
Aussi bien que le père en détestoient la fille.
Vous aimâtes, Hémon, l'objet de leur courroux,
Et leur haine pour moi s'étendit jusqu'à vous.
C'est là de vos malheurs le funeste principe;
Fuyez, Hémon, fuyez de la fille d'OEdipe.
Tâchez de n'aimer plus, pour plaire aux immortels,
Et la fille et la sœur de tant de criminels.
Le crime en sa famille.....

HÉMON.

Ah! madame, leur crime
Ne fait que relever votre vertu sublime,
Puisque, par un effort dont les dieux sont jaloux,
Vous brillez d'un éclat qui ne vient que de vous.
Que le ciel, etc.

[2] On dit bien disposer du sort, de la vie, de la fortune, du temps de quelqu'un, mais non pas *disposer de sa perte*. (G.)

[3] Les quatre vers suivants ont été retranchés par Racine :

Plût aux dieux seulement que votre amant fidèle
Pût avoir de leur haine une cause nouvelle,
Et que, pour vous aimer, méritant leur courroux,

Aussi bien que ferois-je en ce commun naufrage?
Pourrois-je me résoudre à vivre davantage?
En vain les dieux voudroient différer mon trépas,
Mon désespoir feroit ce qu'ils ne feroient pas.
Mais peut-être, après tout, notre frayeur est vaine [1];
Attendons... Mais voici Polynice et la reine.

SCÈNE III.

JOCASTE, POLYNICE, ANTIGONE, HÉMON.

POLYNICE.

Madame, au nom des dieux, cessez de m'arrêter [2]:
Je vois bien que la paix ne peut s'exécuter [3].
J'espérois que du ciel la justice infinie
Voudroit se déclarer contre la tyrannie,

Il pût mourir encor pour être aimé de vous!
Aussi bien, etc.

[1] VAR. Mais peut-être, en ce point, notre frayeur est vaine.

[2] On sent ici que Racine n'a supposé Polynice haï des Thébains que pour avoir occasion de lui faire débiter de belles tirades, pleines d'orgueil et d'audace, dans le goût de Corneille. Racine n'a pas songé qu'une pareille supposition détruisoit tout intérêt. L'entrée de Polynice n'a rien de théâtral. (G.)

[3] Louis Racine veut justifier cette expression par l'ellipse qu'il suppose, *le traité de paix ne peut s'exécuter*. Il se trompe; car il s'agit de conclure un traité de paix, et non pas de l'*exécuter;* ce qui est très différent. De plus, en supposant même qu'il s'agit du traité de paix à *exécuter, exécuter la paix* ne vaudroit pas mieux, attendu que l'ellipse n'est admissible que quand elle présente un sens unique et nécessaire. Or *exécuter la paix*, s'il étoit françois, pourroit signifier bien d'autres choses qu'*exécuter un traité*. (L.)

Et que, lassé de voir répandre tant de sang [1],
Il rendroit à chacun son légitime rang;
Mais puisque ouvertement il tient pour l'injustice,
Et que des criminels il se rend le complice,
Dois-je encore espérer qu'un peuple révolté,
Quand le ciel est injuste, écoute l'équité?
Dois-je prendre pour juge une troupe insolente,
D'un fier usurpateur ministre violente [2],
Qui sert mon ennemi par un lâche intérêt,
Et qu'il anime encor, tout éloigné qu'il est?
La raison n'agit point sur une populace.
De ce peuple déja j'ai ressenti l'audace;
Et, loin de me reprendre après m'avoir chassé,
Il croit voir un tyran dans un prince offensé.
Comme sur lui l'honneur n'eut jamais de puissance,
Il croit que tout le monde aspire à la vengeance:
De ses inimitiés rien n'arrête le cours;
Quand il hait une fois, il veut haïr toujours.

JOCASTE.

Mais s'il est vrai, mon fils, que ce peuple vous craigne,

[1] En changeant un mot de place, Racine corrigea ce vers, qu'il avoit d'abord arrangé de cette manière :

Et que, lassé de voir tant répandre de sang.

C'est une minutie; mais rien n'est à dédaigner de ce qui concerne le style, et le style de Racine. (G.)

[2] Geoffroy observe avec raison que *ministre* est du genre masculin: c'est un de ces adjectifs qui ont usurpé dans notre langue la force et les fonctions du substantif. Cependant La Harpe pensoit qu'en poésie *ministre* pouvoit avoir un féminin; il cite l'exemple du mot *enfant*, qui prend également les deux genres, quoiqu'il conserve la désinence masculine.

Et que tous les Thébains redoutent votre règne,
Pourquoi par tant de sang cherchez-vous à régner
Sur ce peuple endurci que rien ne peut gagner?

POLYNICE.

Est-ce au peuple, madame, à se choisir un maître?
Sitôt qu'il hait un roi, doit-on cesser de l'être [1]?
Sa haine ou son amour, sont-ce les premiers droits
Qui font monter au trône ou descendre les rois [2]?
Que le peuple à son gré nous craigne ou nous chérisse,
Le sang nous met au trône, et non pas son caprice;
Ce que le sang lui donne, il le doit accepter;
Et s'il n'aime son prince, il le doit respecter.

JOCASTE.

Vous serez un tyran haï de vos provinces.

POLYNICE.

Ce nom ne convient pas aux légitimes princes;
De ce titre odieux mes droits me sont garants [3]:

[1] Ce vers est embarrassé et incorrect. *Doit-on cesser* est dans un sens général, et signifie: tous les rois doivent-ils cesser de l'être? *Sitôt qu'il hait* est dans un sens particulier: ainsi Polynice semble demander si tous les rois doivent descendre du trône sitôt que le peuple en hait un: question absurde. Racine a voulu dire:

Un roi, dès qu'on le hait, doit-il cesser de l'être?

Ce n'est pas un vers que j'ose substituer à celui de Racine; c'est une manière dont je me sers pour exprimer sa pensée. Du reste, le couplet de Polynice est plein de vigueur et entièrement de l'école de Corneille. Racine pouvoit tout imiter heureusement avec la souplesse de son génie; mais la nature ne l'avoit pas fait pour prendre ce ton-là. (G.)

[2] Louis Racine observe qu'il faudroit *ou en descendre*. Cependant la précision du vers empêche que l'omission du pronom indéfini *en* ne soit très sensible.

[3] *Me sont garants*, pour *me garantissent*: expression défec-

La haine des sujets ne fait pas les tyrans.
Appelez de ce nom Étéocle lui-même.

JOCASTE.

Il est aimé de tous [1].

POLYNICE.

C'est un tyran qu'on aime,
Qui par cent lâchetés tâche à se maintenir
Au rang où par la force il a su parvenir;
Et son orgueil le rend, par un effet contraire,
Esclave de son peuple et tyran de son frère.
Pour commander tout seul il veut bien obéir,
Et se fait mépriser pour me faire haïr.
Ce n'est pas sans sujet qu'on me préfère un traître:
Le peuple aime un esclave, et craint d'avoir un maître.
Mais je croirois trahir la majesté des rois,
Si je faisois le peuple arbitre de mes droits [2].

tueuse. Il y a une grande différence entre *être garant d'une chose* ou *garantir de quelque chose*. Être garant d'une chose, c'est l'assurer; en garantir, c'est en mettre à l'abri. Ce dernier sens est celui de Racine.

[1] Racine ne fait presque ici que traduire en vers plus élégants la pensée de Rotrou, chez qui Jocaste dit:

Mais quoi, son règne plaît, le vôtre est redouté!

Polynice répond:

Il a gagné les cœurs, et *moi*, *moins* populaire,
Je tiens indifférent d'être craint ou de plaire.

Jocaste, dans cette scène, montre de la partialité pour Étéocle, et ne s'exprime pas toujours en véritable mère, sur-tout dans ce vers. (G.)

[2] Ce morceau est véritablement beau: il est d'une égale force de pensée et d'expression. Pas une faute, pas un mot de trop. Ce couplet tragique est absolument dans le goût de Corneille, quand il écrit bien; et en aucun temps Racine ne l'auroit mieux fait. (L.)

JOCASTE.

Ainsi donc la discorde a pour vous tant de charmes?
Vous lassez-vous déja d'avoir posé les armes?
Ne cesserons-nous point, après tant de malheurs,
Vous, de verser du sang; moi, de verser des pleurs [1]?
N'accorderez-vous rien aux larmes d'une mère?
Ma fille, s'il se peut, retenez votre frère:
Le cruel pour vous seule avoit de l'amitié.

ANTIGONE.

Ah! si pour vous son ame est sourde à la pitié,
Que pourrois-je espérer d'une amitié passée,
Qu'un long éloignement n'a que trop effacée?
A peine en sa mémoire ai-je encor quelque rang [2];
Il n'aime, il ne se plaît qu'à répandre du sang [3].
Ne cherchez plus en lui ce prince magnanime,
Ce prince qui montroit tant d'horreur pour le crime,
Dont l'ame généreuse avoit tant de douceur,
Qui respectoit sa mère et chérissoit sa sœur:
La nature pour lui n'est plus qu'une chimère;
Il méconnoît sa sœur, il méprise sa mère;
Et l'ingrat, en l'état où son orgueil l'a mis,
Nous croit des étrangers, ou bien des ennemis [4].

[1] On est surpris que Racine ait payé un tribut si fort au mauvais goût et à la mode. Ces antithèses de *sang* et de *pleurs* sont d'un rhéteur, et non pas d'une mère. (G.)

[2] On a un rang dans le cœur de quelqu'un, et on a place dans sa mémoire. (L.)

[3] VAR. Et son cœur n'aime plus qu'à répandre du sang.

[4] Racine a supprimé ces quatre vers:

Il revient; mais hélas! c'est pour notre supplice.

POLYNICE.

N'imputez point ce crime à mon ame affligée;
Dites plutôt, ma sœur, que vous êtes changée;
Dites que de mon rang l'injuste usurpateur[1]
M'a su ravir encor l'amitié de ma sœur[2].
Je vous connois toujours, et suis toujours le même.

ANTIGONE.

Est-ce m'aimer, cruel, autant que je vous aime,
Que d'être inexorable à mes tristes soupirs,
Et m'exposer encore à tant de déplaisirs?

POLYNICE.

Mais vous-même, ma sœur, est-ce aimer votre frère
Que de lui faire ici cette injuste prière[3],
Et me vouloir ravir le sceptre de la main?
Dieux! qu'est-ce qu'Étéocle a de plus inhumain[4]?
C'est trop favoriser un tyran qui m'outrage.

Je ne vois point mon frère en voyant Polynice :
En vain il se présente à mes yeux éperdus :
Je ne le connois point; il ne me connoit plus.

[1] Var. Dites que de mon rang le lâche usurpateur.

[2] Après ce vers on lit, dans l'édition de 1664 :

De votre changement ce traître est le complice.
Parcequ'il me déteste, il faut qu'on me haisse :
Aussi, sans imiter votre exemple aujourd'hui,
Votre haine ne fait que m'aigrir contre lui.
Je vous connois, etc.

[3] On lit dans plusieurs éditions :

Que de lui faire *enfin* cette injuste prière.

Nous avons cru devoir suivre l'édition de 1676, dont le sens est préférable. La rigueur grammaticale exigeroit que la particule *de* fût répétée au vers suivant.

[4] Var. Dieux! qu'est-ce qu'Étéocle a de moins inhumain?

ANTIGONE.

Non, non, vos intérêts me touchent davantage.
Ne croyez pas mes pleurs perfides à ce point;
Avec vos ennemis ils ne conspirent point.
Cette paix que je veux me seroit un supplice,
S'il en devoit coûter le sceptre à Polynice;
Et l'unique faveur, mon frère, où je prétends,
C'est qu'il me soit permis de vous voir plus long-temps.
Seulement quelques jours souffrez que l'on vous voie;
Et donnez-nous le temps de chercher quelque voie
Qui puisse vous remettre au rang de vos aïeux,
Sans que vous répandiez un sang si précieux.
Pouvez-vous refuser cette grace légère
Aux larmes d'une sœur, aux soupirs d'une mère?

JOCASTE.

Mais quelle crainte encor vous peut inquiéter?
Pourquoi si promptement voulez-vous nous quitter?
Quoi! ce jour tout entier n'est-il pas de la tréve[1]?
Dès qu'elle a commencé, faut-il qu'elle s'achéve?
Vous voyez qu'Étéocle a mis les armes bas;
Il veut que je vous voie, et vous ne voulez pas[2].

ANTIGONE.

Oui, mon frère, il n'est pas comme vous inflexible.

[1] VAR. Ce jour-ci tout entier n'est-il pas de la tréve?

[2] La langue exige absolument *et vous ne le voulez pas*. Louis Racine observe que la vivacité de la poésie rend cette faute excusable; mais c'est précisément la poésie et le style soutenu qui interdisent cette ellipse, comme étant du langage familier: *tous les jours je dis à cet enfant d'étudier, et il ne veut pas*. Les phrases de ce genre sont permises dans la conversation, et c'est parcequ'elles y reviennent à tout moment que le style noble les exclut. (L.)

Aux larmes de sa mère il a paru sensible;
Nos pleurs ont désarmé sa colère aujourd'hui.
Vous l'appelez cruel, vous l'êtes plus que lui [1].

HÉMON.

Seigneur, rien ne vous presse; et vous pouvez sans peine
Laisser agir encor la princesse et la reine:
Accordez tout ce jour à leur pressant desir;
Voyons si leur dessein ne pourra réussir.
Ne donnez pas la joie au prince votre frère
De dire que, sans vous, la paix se pouvoit faire.
Vous aurez satisfait une mère, une sœur,
Et vous aurez sur-tout satisfait votre honneur.
Mais que veut ce soldat? Son ame est toute émue [2]!

SCÈNE IV.

JOCASTE, POLYNICE, ANTIGONE, HÉMON, UN SOLDAT.

LE SOLDAT, *à Polynice.*

Seigneur, on est aux mains, et la trève est rompue:
Créon et les Thébains, par ordre de leur roi [3],

[1] VAR. Vous l'appelez tyran, vous l'êtes plus que lui.

[2] Il est évident que Racine avoit écrit *toute*. La distinction de *tout*, employé comme adjectif ou comme adverbe, n'avoit pas encore été faite par l'Académie. Cette remarque est également applicable au second vers de la quatrième scène du premier acte, au quarante-unième vers du grand couplet d'Antigone, acte III, sc. III, et enfin au dernier vers de la scène IV de l'acte V. (G.)

[3] VAR. Et les Thébains conduits par Créon et leur roi.

Attaquent votre armée, et violent leur foi.
Le brave Hippomédon s'efforce, en votre absence,
De soutenir leur choc de toute sa puissance.
Par son ordre, seigneur, je vous viens avertir.

POLYNICE.

Ah, les traîtres! Allons, Hémon, il faut sortir.
(*à la reine.*)
Madame, vous voyez comme il tient sa parole:
Mais il veut le combat, il m'attaque; et j'y vole [1].

JOCASTE.

Polynice! Mon fils!... Mais il ne m'entend plus:
Aussi bien que mes pleurs, mes cris sont superflus.
Chère Antigone, allez, courez à ce barbare:
Du moins, allez prier Hémon qu'il les sépare.
La force m'abandonne, et je n'y puis courir [2];
Tout ce que je puis faire, hélas! c'est de mourir.

[1] L'annonce de ce combat termine l'acte heureusement: c'est une règle générale du théâtre de donner toujours au spectateur, à la fin de chaque acte, quelque motif de crainte ou d'espérance pour l'acte suivant. (G.)

[2] VAR. Le courage me manque, et je n'y puis courir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

JOCASTE, OLYMPE.

JOCASTE.

Olympe, va-t'en voir ce funeste spectacle [1];
Va voir si leur fureur n'a point trouvé d'obstacle,
Si rien n'a pu toucher l'un ou l'autre parti.
On dit qu'à ce dessein Ménécée est sorti.

OLYMPE.

Je ne sais quel dessein animoit son courage,
Une héroïque ardeur brilloit sur son visage;
Mais vous devez, madame, espérer jusqu'au bout.

JOCASTE.

Va tout voir, chère Olympe, et me viens dire tout;
Éclaircis promptement ma triste inquiétude.

OLYMPE.

Mais vous dois-je laisser en cette solitude?

[1] *Olympe, va-t'en voir*, etc. Cette locution familière ne peut trouver place dans le style noble. Quelques vers plus bas, le poëte a exprimé la même pensée, mais il ne l'a pas rendue plus heureusement :

Va tout voir, chère Olympe, et me viens dire tout.

On peut également blâmer *éclaircir une inquiétude*, métaphore qui manque de justesse. On dit *éclaircir un doute*, et *calmer une inquiétude*.

16.

JOCASTE.

Va : je veux être seule en l'état où je suis,
Si toutefois on peut l'être avec tant d'ennuis [1] !

SCÈNE II.

JOCASTE.

Dureront-ils toujours ces ennuis si funestes?
N'épuiseront-ils point les vengeances célestes?
Me feront-ils souffrir tant de cruels trépas [2],
Sans jamais au tombeau précipiter mes pas?
O ciel, que tes rigueurs seroient peu redoutables,
Si la foudre d'abord accabloit les coupables!
Et que tes châtiments paroissent infinis,
Quand tu laisses la vie à ceux que tu punis!
Tu ne l'ignores pas, depuis le jour infame
Où de mon propre fils je me trouvai la femme [3],

[1] Var. Si pourtant on peut l'être avecque tant d'ennuis.

Les deux manières sont également défectueuses; il semble même que la première étoit moins mauvaise; elle n'avoit que le défaut de faire *avecque* de trois syllabes; ce que l'usage autorisoit encore à cette époque. (G.) — Dans la seconde manière, que Racine préféra, le vers manque de césure, faute déja très rare à l'époque des *Frères ennemis*. (L.)

[2] *Trépas* est toujours du singulier. Racine ne l'a employé que cette seule fois au pluriel.

[3] *Jour infame* est une expression impropre, parcequ'il n'y eut que du malheur et nulle infamie dans le mariage de Jocaste. (G.) — *Je me trouvai la femme* est un tour foible pour rendre une idée qu'il falloit toujours écarter. Le défaut de ce sujet est de n'offrir que des objets qui choquent nos mœurs : de tous côtés l'inceste,

Le moindre des tourments que mon cœur a soufferts
Égale tous les maux que l'on souffre aux enfers.
Et toutefois, ô dieux, un crime involontaire
Devoit-il attirer toute votre colère?
Le connoissois-je, hélas! ce fils infortuné?
Vous-mêmes dans mes bras vous l'avez amené [1].
C'est vous dont la rigueur m'ouvrit ce précipice.
Voilà de ces grands dieux la suprême justice!
Jusques au bord du crime ils conduisent nos pas [2];
Ils nous le font commettre, et ne l'excusent pas [3]!
Prennent-ils donc plaisir à faire des coupables,
Afin d'en faire, après, d'illustres misérables?
Et ne peuvent-ils point, quand ils sont en courroux,
Chercher des criminels à qui le crime est doux?

une mère épouse de son fils, des fils qui sont les frères de leur père; en un mot, des aventures aussi dégoûtantes que terribles. Dans *OEdipe*, la pièce finit quand le crime est connu. Les *Frères ennemis*, au contraire, sont la suite de cette abomination: on n'y est occupé que de cette horrible famille. Il est presque impossible que de tels personnages nous intéressent. (G.)

[1] VAR. Lorsque *dedans* mes bras vous l'avez *amené*?

[2] On ne dit point *sur le bord du crime*. Deux vers plus bas, *afin d'en faire après* blesse également le goût et l'oreille. *Après* est une préposition, et non pas un adverbe, si ce n'est dans quelques phrases du style familier. (L.)

[3] Louis Racine a vanté ce monologue comme digne de l'auteur de Phèdre: ce n'est cependant qu'une déclamation contre la fatalité, bien inférieure à celle qu'on trouve sur le même sujet dans la cinquième scène du troisième acte de l'OEdipe de Corneille. (G.)

SCÈNE III.

JOCASTE, ANTIGONE.

JOCASTE.

Hé bien! en est-ce fait? L'un ou l'autre perfide
Vient-il d'exécuter son noble parricide [1]?
Parlez, parlez, ma fille.

ANTIGONE.

Ah, madame! en effet
L'oracle est accompli, le ciel est satisfait.

JOCASTE.

Quoi! mes deux fils sont morts?

ANTIGONE.

Un autre sang, madame,
Rend la paix à l'état, et le calme à votre ame;
Un sang digne des rois dont il est découlé [2],
Un héros pour l'état s'est lui-même immolé [3].

[1] Après ce vers on trouve ceux-ci, dans l'édition de 1664:

D'un triomphe si beau vient-il de s'honorer?
Qui des deux dois-je plaindre, et qui dois-je abhorrer?
Ou n'ont-ils point tous deux, en mourant sur la place,
Confirmé, par leur sang, la céleste menace?
Parlez, parlez, etc.

[2] Le verbe *découler*, suivant la remarque de La Harpe, n'a point de participe, quoiqu'il soit formé du verbe *couler*, qui en a un. On ne peut donc pas dire qu'un sang est *découlé* des rois. Les deux vers qui précèdent présentent également une métaphore qui manque de justesse. Il est difficile de se figurer comment *un sang peut rendre le calme à une ame.*

[3] VAR. Pour l'état et pour nous s'est lui-même immolé.

Je courois pour fléchir Hémon et Polynice[1];
Ils étoient déja loin, avant que je sortisse:
Ils ne m'entendoient plus; et mes cris douloureux[2]
Vainement par leur nom les rappeloient tous deux.
Ils ont tous deux volé vers le champ de bataille;
Et moi, je suis montée au haut de la muraille,
D'où le peuple étonné regardoit, comme moi,
L'approche d'un combat qui le glaçoit d'effroi.
A cet instant fatal, le dernier de nos princes,
L'honneur de notre sang, l'espoir de nos provinces,
Ménécée, en un mot, digne frère d'Hémon,
Et trop indigne aussi d'être fils de Créon[3],
De l'amour du pays montrant son ame atteinte,
Au milieu des deux camps s'est avancé sans crainte;
Et se faisant ouïr des Grecs et des Thébains:
« Arrêtez, a-t-il dit, arrêtez, inhumains! »
Ces mots impérieux n'ont point trouvé d'obstacle:
Les soldats, étonnés de ce nouveau spectacle,
De leur noire fureur ont suspendu le cours;
Et ce prince aussitôt poursuivant son discours:
« Apprenez, a-t-il dit, l'arrêt des destinées,
« Par qui vous allez voir vos misères bornées.

[1] VAR. Je sortois pour fléchir Hémon et Polynice.

[2] VAR. Je leur criois d'attendre et d'arrêter leurs pas;
Mais, loin de s'arrêter, ils ne m'entendoient pas.
Ils ont couru tous deux vers le champ de bataille.

[3] Contre l'usage ordinaire, le mot *indigne* est pris ici en bonne part. C'est un latinisme. Racine a employé plusieurs fois ce mot dans le même sens; il lui a même donné très heureusement les deux acceptions dans Bajazet, lorsque Acomat dit d'Ibrahim:

Indigne également de vivre et de mourir.

« Je suis le dernier sang de vos rois descendu [1],
« Qui par l'ordre des dieux doit être répandu.
« Recevez donc ce sang que ma main va répandre;
« Et recevez la paix, où vous n'osiez prétendre. »
Il se tait, et se frappe en achevant ces mots [2];
Et les Thébains, voyant expirer ce héros,
Comme si leur salut devenoit leur supplice,
Regardent en tremblant ce noble sacrifice.
J'ai vu le triste Hémon abandonner son rang
Pour venir embrasser ce frère tout en sang.
Créon, à son exemple, a jeté bas les armes,
Et vers ce fils mourant est venu tout en larmes;
Et l'un et l'autre camp, les voyant retirés,
Ont quitté le combat, et se sont séparés.
Et moi, le cœur tremblant, et l'ame toute émue,
D'un si funeste objet j'ai détourné la vue,
De ce prince admirant l'héroïque fureur.

JOCASTE.

Comme vous je l'admire, et j'en frémis d'horreur.
Est-il possible, ô dieux, qu'après ce grand miracle
Le repos des Thébains trouve encor quelque obstacle?
Cet illustre trépas ne peut-il vous calmer,
Puisque même mes fils s'en laissent désarmer?

[1] Le mot *sang*, pris au figuré dans le premier vers et au propre dans le troisième, présente une image peu exacte. C'est comme s'il y avoit: *Je suis le dernier fils des rois qui doit être répandu.* Cette faute, si commune dans les poëtes médiocres, ne se retrouve dans aucun des chefs-d'œuvre de Racine.

[2] Le sacrifice de Ménécée est inutile; il ne contribue en rien à la marche de l'action, et n'excite aucun intérêt. Racine a emprunté cet épisode à Euripide. (G.)

La refuserez-vous, cette noble victime?
Si la vertu vous touche autant que fait le crime,
Si vous donnez les prix comme vous punissez [1],
Quels crimes par ce sang ne seront effacés?

ANTIGONE.

Oui, oui, cette vertu sera récompensée;
Les dieux sont trop payés du sang de Ménécée [2];

[1] Il falloit dire:

Si vous récompensez comme vous punissez.

Le poëte a voulu éviter la rime de l'hémistiche; mais l'expression *donner les prix* nuit à la précision du vers. (L. R.)

[2] Ce vers signifie: *les dieux ont reçu le prix du sang de Ménécée et au-delà*, et Racine vouloit dire: *ce que nous devions aux dieux a été trop payé par le sang de Ménécée.* Dans la première phrase, le sang est la chose payée; dans la seconde, le sang est le prix de la chose, ce qui est bien différent. Pour exprimer sa pensée, Racine auroit donc dû dire: *les dieux sont trop payés par le sang de Ménécée.* Voici les observations de La Harpe à ce sujet: « Ce qui « a induit Racine en erreur, c'est qu'en effet le verbe *payer*, quand « il s'agit des choses, peut être suivi de la préposition *de*, dans les « deux sens, soit pour exprimer la chose que l'on paie, soit pour « exprimer la chose avec laquelle on paie. *Je l'ai payé de ses bien- « faits*, pour dire *je lui ai payé la valeur de ses bienfaits. Il m'a « payé d'ingratitude*, pour dire *il m'a payé avec l'ingratitude. Il « a été payé de ses services*, pour dire *il a reçu le prix de ses servi- « ces. Il a été payé de mon argent*, pour dire *il a été payé avec « mon argent*. Mais quand ce verbe est suivi de la particule *du*, « alors il signifie toujours *recevoir la valeur du*, etc. *Être payé du « temps qu'on a employé*: *être payé du zèle qu'on a montré.* Il n'y « a d'exception que pour les mots qui expriment les valeurs en nu- « méraire ou en nature, et alors *du* est le synonyme de *sur*, comme « dans ces phrases: *j'ai été payé du trésor public; je le paierai du « produit de mes terres, de cette vente, de mes bois*, etc.; ce qui « signifie *sur le trésor, sur le produit*, etc. »

Et le sang d'un héros, auprès des immortels,
Vaut seul plus que celui de mille criminels [1].

JOCASTE.

Connoissez mieux du ciel la vengeance fatale [2] :
Toujours à ma douleur il met quelque intervalle ;
Mais, hélas ! quand sa main semble me secourir,
C'est alors qu'il s'apprête à me faire périr.
Il a mis, cette nuit, quelque fin à mes larmes [3],
Afin qu'à mon réveil je visse tout en armes.
S'il me flatte aussitôt de quelque espoir de paix,
Un oracle cruel me l'ôte pour jamais.
Il m'amène mon fils ; il veut que je le voie ;
Mais, hélas ! combien cher me vend-il cette joie [4] !
Ce fils est insensible et ne m'écoute pas ;
Et soudain il me l'ôte, et l'engage aux combats.
Ainsi, toujours cruel, et toujours en colère,
Il feint de s'apaiser, et devient plus sévère ;
Il n'interrompt ses coups que pour les redoubler,
Et retire son bras pour me mieux accabler.

[1] Après ces vers, Racine a supprimé les quatre suivants :

Ce sont eux dont la main suspend la barbarie
De deux camps animés d'une égale furie ;
Et si de tant de sang ils n'étoient point lassés,
A leur bouillante rage ils les auroient laissés.

[2] Les détails de cette vengeance dans lesquels entre Jocaste sont trop subtils ; ses observations sont froides, et tout le couplet est à-peu-près inutile. Racine imite ici mal-à-propos la manière de Corneille, qui fait raisonner ses personnages dans la passion. (G.)

[3] VAR. Il a mis, cette nuit, quelque trêve à mes larmes.

[4] VAR. Mais combien chèrement me vend-il cette joie !

ANTIGONE.

Madame, espérons tout de ce dernier miracle.

JOCASTE.

La haine de mes fils est un trop grand obstacle[1].
Polynice endurci n'écoute que ses droits;
Du peuple et de Créon l'autre écoute la voix,
Oui, du lâche Créon! Cette ame intéressée
Nous ravit tout le fruit du saug de Ménécée[2];
En vain pour nous sauver ce grand prince se perd,
Le père nous nuit plus que le fils ne nous sert.
De deux jeunes héros cet infidèle père...

ANTIGONE.

Ah! le voici, madame, avec le roi mon frère.

SCÈNE IV.

JOCASTE, ÉTÉOCLE, ANTIGONE, CRÉON.

JOCASTE.

Mon fils, c'est donc ainsi que l'on garde sa foi?

ÉTÉOCLE.

Madame, ce combat n'est point venu de moi,
Mais de quelques soldats, tant d'Argos que des nôtres[3],
Qui, s'étant querellés les uns avec les autres,

[1] VAR. En vain tous les mortels s'épuiseroient le flanc,
Ils se veulent baigner dedans leur propre sang.
Tous deux voulant régner, il faut que l'un périsse :
L'un a pour lui le peuple, et l'autre la justice.

[2] VAR. Nous ôte tout le fruit du sang de Ménécée.

[3] VAR. Mais de quelques soldats, tant des Grecs que des nôtres.

Ont insensiblement tout le corps ébranlé,
Et fait un grand combat d'un simple démêlé.
La bataille sans doute alloit être cruelle,
Et son événement vidoit notre querelle,
Quand du fils de Créon l'héroïque trépas [1]
De tous les combattants a retenu le bras [2].
Ce prince, le dernier de la race royale,
S'est appliqué des dieux la réponse fatale;
Et lui-même à la mort il s'est précipité,
De l'amour du pays noblement transporté.

JOCASTE.

Ah! si le seul amour qu'il eut pour sa patrie
Le rendit insensible aux douceurs de la vie,
Mon fils, ce même amour ne peut-il seulement
De votre ambition vaincre l'emportement?
Un exemple si beau vous invite à le suivre.
Il ne faudra cesser de régner ni de vivre:
Vous pouvez, en cédant un peu de votre rang,
Faire plus qu'il n'a fait en versant tout son sang;
Il ne faut que cesser de haïr votre frère;
Vous ferez beaucoup plus que sa mort n'a su faire.
O dieux! aimer un frère, est-ce un plus grand effort
Que de haïr la vie et courir à la mort?
Et doit-il être enfin plus facile en un autre
De répandre son sang, qu'en vous d'aimer le vôtre?

ÉTÉOCLE.

Son illustre vertu me charme comme vous;

[1] VAR. Quand du fils de Créon le funeste trépas.

[2] VAR. Des Thébains et des Grecs a retenu le bras.

Et d'un si beau trépas je suis même jaloux.
Et toutefois, madame, il faut que je vous die[1]
Qu'un trône est plus pénible à quitter que la vie:
La gloire bien souvent nous porte à la haïr;
Mais peu de souverains font gloire d'obéir.
Les dieux vouloient son sang; et ce prince, sans crime,
Ne pouvoit à l'état refuser sa victime;
Mais ce même pays, qui demandoit son sang,
Demande que je règne, et m'attache à mon rang.
Jusqu'à ce qu'il m'en ôte, il faut que j'y demeure:
Il n'a qu'à prononcer, j'obéirai sur l'heure;
Et Thèbes me verra, pour apaiser son sort,
Et descendre du trône, et courir à la mort.

CRÉON.

Ah! Ménécée est mort, le ciel n'en veut point d'autre:
Laissez couler son sang, sans y mêler le vôtre[2];
Et, puisqu'il l'a versé pour nous donner la paix,
Accordez-la, seigneur, à nos justes souhaits.

ÉTÉOCLE.

Hé quoi! même Créon pour la paix se déclare?

CRÉON.

Pour avoir trop aimé cette guerre barbare,
Vous voyez les malheurs où le ciel m'a plongé:
Mon fils est mort, seigneur.

ÉTÉOCLE.

Il faut qu'il soit vengé.

[1] *Die* pour *dise*, expression reçue du temps de Racine, et que Molière a peut-être contribué à faire bannir de la langue. Le même mot se retrouve encore dans *Bajazet*.

[2] Var. Faites servir son sang, sans y joindre le vôtre.

CRÉON.

Sur qui me vengerois-je en ce malheur extrême?

ÉTÉOCLE.

Vos ennemis, Créon, sont ceux de Thèbes même;
Vengez-la, vengez-vous.

CRÉON.

Ah! dans ses ennemis
Je trouve votre frère, et je trouve mon fils[1]!
Dois-je verser mon sang, ou répandre le vôtre?
Et dois-je perdre un fils, pour en venger un autre?
Seigneur, mon sang m'est cher, le vôtre m'est sacré;
Serai-je sacrilége, ou bien dénaturé?
Souillerai-je ma main d'un sang que je révère?
Serai-je parricide, afin d'être bon père?
Un si cruel secours ne me peut soulager,
Et ce seroit me perdre au lieu de me venger.
Tout le soulagement où ma douleur aspire,
C'est qu'au moins mes malheurs servent à votre empire.
Je me consolerai, si ce fils que je plains
Assure par sa mort le repos des Thébains.
Le ciel promet la paix au sang de Ménécée;
Achevez-la, seigneur, mon fils l'a commencée;
Accordez-lui ce prix qu'il en a prétendu;
Et que son sang en vain ne soit pas répandu.

[1] Il manquoit à Créon, pour se rendre tout-à-fait odieux, d'être hypocrite en pure perte: on sait qu'il n'aime pas son fils Hémon, qui est son rival, et qu'il déteste Polynice, qui s'oppose à ses vues ambitieuses. Il y a une dissimulation, une profondeur de scélératesse qui est théâtrale; mais l'hypocrisie de Créon est froide. (G.)

JOCASTE.

Non, puisqu'à nos malheurs vous devenez sensible,
Au sang de Ménécée il n'est rien d'impossible.
Que Thèbes se rassure après ce grand effort:
Puisqu'il change votre ame, il changera son sort.
La paix dès ce moment n'est plus désespérée:
Puisque Créon la veut, je la tiens assurée.
Bientôt ces cœurs de fer se verront adoucis:
Le vainqueur de Créon peut bien vaincre mes fils [1].

(*à Étéocle.*)

Qu'un si grand changement vous désarme et vous touche;
Quittez, mon fils, quittez cette haine farouche;
Soulagez une mère, et consolez Créon;
Rendez-moi Polynice, et lui rendez Hémon.

ÉTÉOCLE.

Mais enfin c'est vouloir que je m'impose un maître.
Vous ne l'ignorez pas, Polynice veut l'être;
Il demande sur-tout le pouvoir souverain,
Et ne veut revenir que le sceptre à la main [2].

SCÈNE V.

JOCASTE, ÉTÉOCLE, ANTIGONE. CRÉON, ATTALE.

ATTALE, *à Étéocle.*

Polynice, seigneur, demande une entrevue;

[1] Quel est ce vainqueur de Créon? c'est sans doute Ménécée. Mais ce sens ne se présente pas d'abord à l'esprit. (L. B.)

[2] VAR. Et ne reviendra pas que le sceptre à la main.

C'est ce que d'un héraut nous apprend la venue.
Il vous offre, seigneur, ou de venir ici,
Ou d'attendre en son camp.

CRÉON.

Peut-être qu'adouci
Il songe à terminer une guerre si lente [1],
Et son ambition n'est plus si violente.
Par ce dernier combat il apprend aujourd'hui
Que vous êtes au moins aussi puissant que lui.
Les Grecs même sont las de servir sa colère;
Et j'ai su, depuis peu, que le roi son beau-père,
Préférant à la guerre un solide repos,
Se réserve Mycène, et le fait roi d'Argos.
Tout courageux qu'il est, sans doute il ne souhaite
Que de faire en effet une honnête retraite.
Puisqu'il s'offre à vous voir, croyez qu'il veut la paix.
Ce jour la doit conclure, ou la rompre à jamais [2].
Tâchez dans ce dessein de l'affermir vous-même;
Et lui promettez tout, hormis le diadème [3].

[1] VAR. On ne dit pas pourquoi; mais il s'engage aussi
De vous attendre au camp ou de venir ici.
CRÉON.
Sans doute qu'il est las d'une guerre si lente, etc.

[2] L'exactitude grammaticale demanderoit que la phrase fût construite de l'une de ces deux manières : *Ce jour la doit conclure ou rompre à jamais; ce jour doit la conclure ou la rompre à jamais.* (L.)—Deux vers plus haut, *faire une honnête retraite* est du style familier de la comédie. (G.)

[3] Ce vers fait assez connoître que Créon n'exhorte Étéocle à la paix que pour irriter dans son ame le desir de la guerre. On s'étonne mal-à-propos que Jocaste et Antigone soient dupes de la dissimulation de ce fourbe; il faudroit s'étonner au contraire que

ÉTÉOCLE.

Hormis le diadème il ne demande rien.

JOCASTE.

Mais voyez-le du moins.

CRÉON.

Oui, puisqu'il le veut bien :
Vous ferez plus tout seul que nous ne saurions faire;
Et le sang reprendra son empire ordinaire.

ÉTÉOCLE.

Allons donc le chercher[1].

JOCASTE.

Mon fils, au nom des dieux,
Attendez-le plutôt, voyez-le dans ces lieux[2].

ÉTÉOCLE.

Hé bien! madame, hé bien! qu'il vienne, et qu'on lui donne
Toutes les sûretés qu'il faut pour sa personne!
Allons.

ANTIGONE.

Ah! si ce jour rend la paix aux Thébains,
Elle sera, Créon, l'ouvrage de vos mains.

deux princesses vertueuses fussent capables de pénétrer les replis d'un cœur si corrompu. (G.)

[1] Étéocle soupçonne le dessein de Polynice : la haine est aussi clairvoyante que l'amour; et, dans l'impatience d'en venir aux mains avec son frère, il veut l'aller chercher. Jocaste devine sa pensée, et veut être présente à l'entrevue. Cette scène ranime l'action, qui commençoit à languir. (G.)

[2] VAR. Attendez-le plutôt, et voyez-le en ces lieux.

SCÈNE VI.

CRÉON, ATTALE.

CRÉON.

L'intérêt des Thébains n'est pas ce qui vous touche,
Dédaigneuse princesse; et cette ame farouche,
Qui semble me flatter après tant de mépris,
Songe moins à la paix qu'au retour de mon fils.
Mais nous verrons bientôt si la fière Antigone
Aussi bien que mon cœur dédaignera le trône;
Nous verrons, quand les dieux m'auront fait votre roi,
Si ce fils bienheureux l'emportera sur moi.

ATTALE.

Et qui n'admireroit un changement si rare?
Créon même, Créon pour la paix se déclare[1]!

CRÉON.

Tu crois donc que la paix est l'objet de mes soins?

ATTALE.

Oui, je le crois, seigneur, quand j'y pensois le moins;
Et voyant qu'en effet ce beau soin vous anime,
J'admire à tous moments cet effort magnanime[2]
Qui vous fait mettre enfin votre haine au tombeau.
Ménécée, en mourant, n'a rien fait de plus beau.

[1] VAR. De voir que ce grand cœur à la paix se déclare?

[2] Il est peu naturel que Créon confie ses projets ambitieux à un homme qui le loue de n'en pas avoir. (L. B.) — C'est encore une imitation des défauts de Corneille, qui tombe souvent dans cette faute, comme on le voit dans le rôle de Cléopâtre. (L.)

Et qui peut immoler sa haine à sa patrie
Lui pourroit bien aussi sacrifier sa vie.

CRÉON.

Ah! sans doute, qui peut d'un généreux effort
Aimer son ennemi peut bien aimer la mort[1].
Quoi! je négligerois le soin de ma vengeance,
Et de mon ennemi je prendrois la défense!
De la mort de mon fils Polynice est l'auteur,
Et moi je deviendrois son lâche protecteur!
Quand je renoncerois à cette haine extrême,
Pourrois-je bien cesser d'aimer le diadème?
Non, non: tu me verras d'une constante ardeur
Haïr mes ennemis, et chérir ma grandeur.
Le trône fit toujours mes ardeurs les plus chères:
Je rougis d'obéir où régnèrent mes pères;
Je brûle de me voir au rang de mes aïeux[2],
Et je l'envisageai dès que j'ouvris les yeux.
Sur-tout depuis deux ans ce noble soin m'inspire;
Je ne fais point de pas qui ne tende à l'empire:
Des princes mes neveux j'entretiens la fureur,
Et mon ambition autorise la leur.
D'Étéocle d'abord j'appuyai l'injustice;
Je lui fis refuser le trône à Polynice[3].

[1] Dans quelques éditions, après ces deux vers, on trouve ceux-ci:

Et j'abandonnerois avec bien moins de peine
Le soin de mon salut que celui de ma haine.
J'assurerois ma gloire en courant au trépas.
Mais on la perd, Attale, en ne se vengeant pas.
Quoi! je négligerois, etc.

[2] VAR. Tout mon sang me conduit au rang de mes aïeux.

[3] VAR. Je lui fis refuser l'empire à Polynice.

Tu sais que je pensois dès-lors à m'y placer;
Et je l'y mis, Attale, afin de l'en chasser [1].

ATTALE.

Mais, seigneur, si la guerre eut pour vous tant de charmes,
D'où vient que de leurs mains vous arrachez les armes?
Et puisque leur discorde est l'objet de vos vœux,
Pourquoi, par vos conseils, vont-ils se voir tous deux [2]?

CRÉON.

Plus qu'à mes ennemis la guerre m'est mortelle,
Et le courroux du ciel me la rend trop cruelle:
Il s'arme contre moi de mon propre dessein;
Il se sert de mon bras pour me percer le sein.
La guerre s'allumoit, lorsque, pour mon supplice,
Hémon m'abandonna pour servir Polynice [3];
Les deux frères par moi devinrent ennemis;
Et je devins, Attale, ennemi de mon fils.
Enfin, ce même jour, je fais rompre la trève,
J'excite le soldat, tout le camp se soulève,
On se bat; et voilà qu'un fils désespéré
Meurt, et rompt un combat que j'ai tant préparé.
Mais il me reste un fils; et je sens que je l'aime
Tout rebelle qu'il est, et tout mon rival même.
Sans le perdre, je veux perdre mes ennemis.
Il m'en coûteroit trop, s'il m'en coûtoit deux fils.
Des deux princes, d'ailleurs, la haine est trop puissante;
Ne crois pas qu'à la paix jamais elle consente.
Moi-même je saurai si bien l'envenimer,

[1] VAR. Et je le mis au trône, afin de l'en chasser.

[2] VAR. Pourquoi, par vos conseils, s'embrassent-ils tous deux?

[3] VAR. Hémon m'abandonna pour suivre Polynice.

Qu'ils périront tous deux plutôt que de s'aimer.
Les autres ennemis n'ont que de courtes haines;
Mais quand de la nature on a brisé les chaînes,
Cher Attale, il n'est rien qui puisse réunir
Ceux que des nœuds si forts n'ont pas su retenir:
L'on hait avec excès lorsque l'on hait un frère.
Mais leur éloignement ralentit leur colère:
Quelque haine qu'on ait contre un fier ennemi[1],
Quand il est loin de nous, on la perd à demi.
Ne t'étonne donc plus si je veux qu'ils se voient:
Je veux qu'en se voyant leurs fureurs se déploient;
Que, rappelant leur haine, au lieu de la chasser,
Ils s'étouffent, Attale, en voulant s'embrasser[2].

ATTALE.

Vous n'avez plus, seigneur, à craindre que vous-même:
On porte ses remords avec le diadème[3].

CRÉON.

Quand on est sur le trône, on a bien d'autres soins;

[1] VAR. Quelque haine qu'on ait pour un fier ennemi, etc.

C'est la même pensée qu'on va bientôt voir exprimée avec plus d'énergie dans ce beau vers:

Qu'on hait un ennemi quand il est près de nous!

En employant d'avance, en retournant cette idée, Racine paroît l'avoir affoiblie: il ne faut ni répéter, ni délayer un sentiment, si l'on veut qu'il produise de l'effet. (G.)

[2] C'est là le germe de ce vers excellent que Racine mit depuis dans la bouche de Néron:

J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer. (G.)

[3] Phrase recherchée et dans le goût du temps. Il faut pardonner à Racine ces légères complaisances pour son siècle, puisque c'est lui qui l'a corrigé. (G.)

Et les remords sont ceux qui nous pèsent le moins.
Du plaisir de régner une ame possédée
De tout le temps passé détourne son idée;
Et de tout autre objet un esprit éloigné
Croit n'avoir point vécu tant qu'il n'a point régné.
Mais allons. Le remords n'est pas ce qui me touche[1],
Et je n'ai plus un cœur que le crime effarouche:
Tous les premiers forfaits coûtent quelques efforts;
Mais, Attale, on commet les seconds sans remords.

[1] Créon, malgré son ambition et son amour, n'est qu'un froid scélérat, qui ne rachète point, par la profondeur des vues et la hardiesse de l'entreprise, ce qu'il y a d'odieux dans son caractère. Tout cet acte est vide d'action et plein de vains discours. Ces derniers vers ont beaucoup d'énergie; mais présentent-ils une idée bien juste? (G.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ÉTÉOCLE, CRÉON.

ÉTÉOCLE.

Oui, Créon, c'est ici qu'il doit bientôt se rendre;
Et tous deux en ce lieu nous le pouvons attendre.
Nous verrons ce qu'il veut; mais je répondrois bien
Que par cette entrevue on n'avancera rien.
Je connais Polynice et son humeur altière [1];
Je sais bien que sa haine est encor tout entière;
Je ne crois pas qu'on puisse en arrêter le cours;
Et, pour moi, je sens bien que je le hais toujours.

CRÉON.

Mais s'il vous cède enfin la grandeur souveraine,
Vous devez, ce me semble, apaiser votre haine.

ÉTÉOCLE.

Je ne sais si mon cœur s'apaisera jamais :
Ce n'est pas son orgueil, c'est lui seul que je hais [2].

[1] VAR. Je sais que Polynice est d'une humeur altière.

[2] Étéocle peint ici à grands traits la haine qu'il ressent pour son frère. Ce développement de caractère est très heureux. Louis Racine a raison de dire : « Une pièce où la haine est représentée « avec des couleurs si fortes et si vraies annonçoit un peintre des « passions. » (L. B.)

Nous avons l'un et l'autre une haine obstinée;
Elle n'est pas, Créon, l'ouvrage d'une année;
Elle est née avec nous; et sa noire fureur,
Aussitôt que la vie, entra dans notre cœur.
Nous étions ennemis dès la plus tendre enfance;
Que dis-je? nous l'étions avant notre naissance[1].
Triste et fatal effet d'un sang incestueux[2]!
Pendant qu'un même sein nous renfermoit tous deux,
Dans les flancs de ma mère une guerre intestine
De nos divisions lui marqua l'origine.
Elles ont, tu le sais, paru dans le berceau,
Et nous suivront peut-être encor dans le tombeau.
On diroit que le ciel, par un arrêt funeste,
Voulut de nos parents punir ainsi l'inceste[3];
Et que dans notre sang il voulut mettre au jour
Tout ce qu'ont de plus noir et la haine et l'amour.
Et maintenant, Créon, que j'attends sa venue,
Ne crois pas que pour lui ma haine diminue;
Plus il approche, et plus il me semble odieux[4];

[1] VAR. Et déja nous l'étions avecque violence :
Nous le sommes au trône aussi bien qu'au berceau,
Et le serons peut-être encor dans le tombeau.
On diroit que le ciel, etc.

[2] Ce vers et les trois suivants manquent dans les premières éditions. Tout ce passage offre le mérite d'une grande difficulté vaincue, car il n'étoit pas aisé d'exprimer noblement cette ancienne tradition qu'Étéocle et Polynice se battoient dans le sein de leur mère. Ce morceau, dit La Harpe, à quelques fautes près, est du style vraiment tragique.

[3] VAR. Voulut de nos parents venger ainsi l'inceste

[4] VAR. Plus il approche, et plus il allume ses feux.

Et sans doute il faudra qu'elle éclate à ses yeux.
J'aurois même regret qu'il me quittât l'empire[1] :
Il faut, il faut qu'il fuie, et non qu'il se retire.
Je ne veux point, Créon, le haïr à moitié;
Et je crains son courroux moins que son amitié.
Je veux, pour donner cours à mon ardente haine,
Que sa fureur au moins autorise la mienne[2];
Et puisque enfin mon cœur ne sauroit se trahir,
Je veux qu'il me déteste, afin de le haïr.
Tu verras que sa rage est encore la même,
Et que toujours son cœur aspire au diadème;
Qu'il m'abhorre toujours, et veut toujours régner;
Et qu'on peut bien le vaincre, et non pas le gagner.

CRÉON.

Domptez-le donc, seigneur, s'il demeure inflexible.
Quelque fier qu'il puisse être, il n'est pas invincible,
Et puisque la raison ne peut rien sur son cœur,
Éprouvez ce que peut un bras toujours vainqueur.
Oui, quoique dans la paix je trouvasse des charmes,
Je serai le premier à reprendre les armes;
Et si je demandois qu'on en rompît le cours,
Je demande encor plus que vous régniez toujours.
Que la guerre s'enflamme et jamais ne finisse,

[1] *Quittât* est incorrect; il étoit aisé de mettre à la place *cédât*. Cette faute n'empêche pas que la tirade ne soit pleine de verve et digne du meilleur temps de Racine. (G.) — *Quitter* se disoit autrefois dans le sens d'*abandonner, céder, laisser*. Voyez RICHELET.

[2] *Haine* et *mienne* : dans les différentes leçons de cette pièce, on remarque que le poëte a changé plus d'une fois cette mauvaise rime : celle-ci lui est échappée. (L. B.)

S'il faut, avec la paix, recevoir Polynice[1],
Qu'on ne nous vienne plus vanter un bien si doux;
La guerre et ses horreurs nous plaisent avec vous.
Tout le peuple thébain vous parle par ma bouche;
Ne le soumettez pas à ce prince farouche:
Si la paix se peut faire, il la veut comme moi;
Sur-tout, si vous l'aimez, conservez-lui son roi.
Cependant écoutez le prince votre frère,
Et, s'il se peut, seigneur, cachez votre colère;
Feignez.... Mais quelqu'un vient.

SCÈNE II.

ÉTÉOCLE, CRÉON, ATTALE.

ÉTÉOCLE.

Sont-ils bien près d'ici?
Vont-ils venir, Attale?

ATTALE.

Oui, seigneur, les voici.
Ils ont trouvé d'abord la princesse et la reine,
Et bientôt ils seront dans la chambre prochaine[2].

[1] Après ce vers, on lit, dans les premières éditions :

La paix est trop cruelle *avecque* Polynice :
Sa présence aigriroit ses *charmes les plus doux*;
Et la guerre, seigneur, nous plait *avecque* vous.
La rage d'un tyran est une affreuse guerre :
Tout ce qui lui déplait, il *le porte par terre.*
Du plus beau de leur sang il prive les états,
Et ses moindres rigueurs sont d'horribles combats.
Tout le peuple, etc.

[2] Petit détail trop simple et trop naïf pour la tragédie. Racine

ÉTÉOCLE.

Qu'ils entrent. Cette approche excite mon courroux.
Qu'on hait un ennemi quand il est près de nous!

CRÉON.

(*à part.*)

Ah, le voici! Fortune, achève mon ouvrage,
Et livre-les tous deux aux transports de leur rage!

SCÈNE III.

JOCASTE, ÉTÉOCLE, POLYNICE, ANTIGONE, CRÉON, HÉMON.

JOCASTE[1].

Me voici donc tantôt[2] au comble de mes vœux,
Puisque déja le ciel vous rassemble tous deux[3].

n'a pas toujours évité ce défaut, même dans ses chefs-d'œuvre. (G.)

[1] Dans quelques éditions estimées, entre autres dans l'édition in-4°, on lit:

JOCASTE, *à Étéocle.*

C'est une faute. Il est évident que les premiers vers de cette scène, jusqu'à celui-ci: *Approchez, Étéocle*, etc., s'adressent également aux deux frères. (G.)

[2] La Harpe a remarqué avec raison que *tantôt* se disoit encore du temps de Racine pour *bientôt*. Alors ce mot pouvoit entrer dans le style noble: aujourd'hui il ne s'emploie plus guère dans ce sens que pour désigner la seconde partie du jour: Vous viendrez *tantôt*, pour dire vous viendrez après midi. Mais alors il ne s'emploie que familièrement.

[3] Cette scène est la meilleure de la pièce; c'est la scène du sujet. Il y a des beautés; mais elle est trop défectueuse dans l'ordon

Vous revoyez un frère, après deux ans d'absence,
Dans ce même palais où vous prîtes naissance[1];

nance, et trop vicieuse dans la diction. C'est la seule à-peu-près dont le fond pût être tragique, dans le mauvais plan de l'auteur; mais je suis fort loin de penser avec Louis Racine qu'elle soit *bien supérieure* à celle d'Euripide: celle-ci me paroît au contraire bien mieux traitée. A quelques vers près, où l'on retrouve le ton sentencieux trop fréquent dans le poëte grec, le dialogue en est d'une vivacité et d'une énergie également admirables. Elle se termine d'une manière très pathétique; et les adieux de Polynice feroient au théâtre françois un aussi bel effet que sur celui d'Athènes. Il s'en faut de beaucoup que l'auteur des *Frères ennemis* ait conçu cette scène aussi heureusement. Louis Racine, qui pour cette fois a raison, avoue que la fin est *languissante;* mais il ne dit pas à quoi tient sur-tout ce défaut, qui est assez grave; c'est que Jocaste, le plus intéressant des personnages dans cette scène, commence par le pathétique et finit par le raisonnement; au lieu que, dans l'ordre naturel, ses efforts auroient dû augmenter en proportion de la résistance qu'on lui oppose, et amener à la fin les plus grands traits de sentiment. Un autre défaut de la scène, qui est aussi celui de toute la pièce, c'est de n'avoir marqué aucune nuance qui distinguât le caractère de chacun des deux frères. Racine, qui depuis a si bien profité de ses modèles, et qui les a tant surpassés, auroit dû apprendre d'Euripide à différencier les deux personnages en concurrence: c'est un des mérites du poëte grec le plus remarquable dans le rôle de Polynice, qui est plein de traits de sensibilité les plus heureux et les mieux placés. Quel moment, entre autres, que celui où il demande la permission d'embrasser son frère, ses sœurs, avant de se retirer! Et combien la dureté des refus d'Étéocle justifie, autant qu'il est possible, l'indignation de Polynice, qui ne propose le combat singulier que dans ce moment où il est plus excusable, parcequ'il est poussé à bout, et hors de lui-même! C'est là vraiment de l'art dramatique. (L.)

[1] Il est maladroit à Jocaste de rappeler à ses fils leur naissance, si honteuse et si funeste pour la mère et pour les enfants. Du reste

Et moi, par un bonheur où je n'osois penser,
L'un et l'autre à-la-fois je vous puis embrasser.
Commencez donc, mes fils, cette union si chère;
Et que chacun de vous reconnaisse son frère:
Tous deux dans votre frère envisagez vos traits;
Mais, pour en mieux juger, voyez-les de plus près;
Sur-tout que le sang parle et fasse son office.
Approchez, Étéocle; avancez, Polynice....
Hé quoi! loin d'approcher, vous reculez tous deux!
D'où vient ce sombre accueil et ces regards fâcheux?
N'est-ce point que chacun, d'une ame irrésolue,
Pour saluer son frère attend qu'il le salue;
Et qu'affectant l'honneur de céder le dernier,
L'un ni l'autre ne veut s'embrasser le premier[1]?
Étrange ambition qui n'aspire qu'au crime,
Où le plus furieux passe pour magnanime!
Le vainqueur doit rougir en ce combat honteux;
Et les premiers vaincus sont les plus généreux.
Voyons donc qui des deux aura plus de courage,
Qui voudra le premier triompher de sa rage...
Quoi! vous n'en faites rien! C'est à vous d'avancer;
Et, venant de si loin, vous devez commencer:

cette scène est presque la seule où Jocaste soit bien en action et joue un rôle vraiment intéressant. Sa tendresse forme un beau contraste avec la haine des deux frères; et rien ne manqueroit à la beauté de cette situation, si le spectateur pouvoit espérer quelque succès des efforts de cette tendre mère. (G.)

[1] La pensée de Racine est qu'aucun des deux ne veut le premier embrasser son frère; et il dit en effet, ne veut *s'embrasser lui-même*. (L.)

Commencez, Polynice, embrassez votre frère;
Et montrez...

ÉTÉOCLE.

Hé, madame! à quoi bon ce mystère?
Tous ces embrassements ne sont guère à propos:
Qu'il parle, qu'il s'explique, et nous laisse en repos[1].

POLYNICE.

Quoi! faut-il davantage expliquer mes pensées?
On les peut découvrir par les choses passées:
La guerre, les combats, tant de sang répandu,
Tout cela dit assez que le trône m'est dû.

ÉTÉOCLE.

Et ces mêmes combats, et cette même guerre,
Ce sang qui tant de fois a fait rougir la terre,
Tout cela dit assez que le trône est à moi;
Et, tant que je respire, il ne peut être à toi.

POLYNICE.

Tu sais qu'injustement tu remplis cette place.

ÉTÉOCLE.

L'injustice me plaît, pourvu que je t'en chasse[2].

[1] On remarque dans cette scène une multitude d'expressions foibles ou trop familières; telles que, *à quoi bon ce mystère; guère à propos; nous laisse en repos; que le sang parle et fasse son office;* et enfin ce vers, qu'on trouve un peu plus bas:

L'injustice me plaît, pourvu que je t'en chasse

Ce qui signifie pourvu que *je te chasse de l'injustice*, le mot en se rapportant nécessairement au dernier substantif. (L.)

[2] Étéocle, dans la pièce françoise, ne donne aucune raison plausible du refus qu'il fait de céder le trône à Polynice. Dans la

POLYNICE.

Si tu n'en veux sortir, tu pourras en tomber.

ÉTÉOCLE.

Si je tombe, avec moi tu pourras succomber[1].

JOCASTE.

O dieux! que je me vois cruellement déçue!
N'avois-je tant pressé cette fatale vue
Que pour les désunir encor plus que jamais?
Ah, mes fils! est-ce là comme on parle de paix?
Quittez, au nom des dieux, ces tragiques pensées;
Ne renouvelez point vos discordes passées:
Vous n'êtes pas ici dans un champ inhumain.
Est-ce moi qui vous mets les armes à la main?
Considérez ces lieux où vous prîtes naissance;
Leur aspect sur vos cœurs n'a-t-il point de puissance?
C'est ici que tous deux vous reçûtes le jour;
Tout ne vous parle ici que de paix et d'amour:
Ces princes, votre sœur, tout condamne vos haines;
Enfin moi qui pour vous pris toujours tant de peines,
Qui, pour vous réunir, immolerois... Hélas!
Ils détournent la tête, et ne m'écoutent pas!
Tous deux, pour s'attendrir, ils ont l'ame trop dure;

pièce grecque, il s'efforce au moins de justifier sa conduite par des motifs spécieux, pris dans sa passion. (L. B.)

[1] *Sortir, tomber, succomber*: il y a dans tout cela une recherche très contraire au langage de la passion. (G.) — Deux vers plus bas: *Cette fatale vue qui a été pressée pour désunir*: entrevue seroit le mot propre. Nous croyons inutile de relever toutes les fautes de ce genre qui se trouvent dans cette scène. La critique ne doit être sévère que pour les pièces où les fautes sont plus rares.

Ils ne connaissent plus la voix de la nature [1] !
(*à Polynice.*)
Et vous que je croyois plus doux et plus soumis....

POLYNICE.

Je ne veux rien de lui que ce qu'il m'a promis :
Il ne sauroit régner sans se rendre parjure.

JOCASTE.

Une extrême justice est souvent une injure [2].
Le trône vous est dû, je n'en saurois douter ;
Mais vous le renversez en voulant y monter.
Ne vous lassez-vous point de cette affreuse guerre ?
Voulez-vous sans pitié désoler cette terre,
Détruire cet empire afin de le gagner ?
Est-ce donc sur des morts que vous voulez régner [3] ?
Thèbes avec raison craint le règne d'un prince
Qui de fleuves de sang inonde sa province :

[1] Après ce vers, on lit, dans les premières éditions, les quatre suivants :

La fière ambition qui règne dans leur cœur
N'écoute de conseils que ceux de la fureur ;
Leur sang même infecté de sa funeste haleine,
Ou ne leur parle plus, ou leur parle de haine.
Et vous, etc.

[2] Voltaire, dans son OEdipe, a emprunté ce vers, mais en le perfectionnant :

Une extrême justice est une extrême injure.

C'est la traduction exacte et parfaite de cet ancien adage latin reçu dans la jurisprudence : *Summum jus summa injuria.* (L.) — Quelques vers plus bas, on lit :

Vous êtes un tyran avant qu'*être son roi.*

La grammaire exigeoit *avant que d'être.* (G.)

[3] VAR. Est-ce dessus des morts que vous voulez régner ?

Voudroit-elle obéir à votre injuste loi?
Vous êtes son tyran avant qu'être son roi.
Dieux! si devenant grand souvent on devient pire,
Si la vertu se perd quand on gagne l'empire,
Lorsque vous régnerez, que serez-vous, hélas!
Si vous êtes cruel quand vous ne régnez pas?

POLYNICE.

Ah! si je suis cruel, on me force de l'être;
Et de mes actions je ne suis pas le maître.
J'ai honte des horreurs où je me vois contraint [1];
Et c'est injustement que le peuple me craint.
Mais il faut en effet soulager ma patrie;
De ses gémissements mon ame est attendrie.
Trop de sang innocent se verse tous les jours;
Il faut de ses malheurs que j'arrête le cours;
Et, sans faire gémir ni Thèbes ni la Grèce,
A l'auteur de mes maux il faut que je m'adresse:
Il suffit aujourd'hui de son sang ou du mien.

JOCASTE.

Du sang de votre frère?

POLYNICE.

Oui, madame, du sien.
Il faut finir ainsi cette guerre inhumaine.
(*à Étéocle.*)
Oui, cruel, et c'est là le dessein qui m'amène.

[1] VAR. Si je suis violent, c'est que je suis contraint;
Et c'est injustement que le peuple me craint.
Je ne me connais plus en ce malheur extrême;
En m'arrachant au trône, on m'arrache à moi-même;
Tant que j'en suis dehors, je ne suis plus à moi:
Pour être vertueux, il faut que je sois roi.

Moi-même à ce combat j'ai voulu t'appeler;
A tout autre qu'à toi je craignois d'en parler;
Tout autre auroit voulu condamner ma pensée,
Et personne en ces lieux ne te l'eût annoncée.
Je te l'annonce donc. C'est à toi de prouver
Si ce que tu ravis tu le sais conserver.
Montre-toi digne enfin d'une si belle proie.

ÉTÉOCLE.

J'accepte ton dessein, et l'accepte avec joie[1];
Créon sait là-dessus quel étoit mon desir:
J'eusse accepté le trône avec moins de plaisir.
Je te crois maintenant digne du diadème;
Je te le vais porter au bout de ce fer même[2].

JOCASTE.

Hâtez-vous donc, cruels, de me percer le sein[3];
Et commencez par moi votre horrible dessein.
Ne considérez point que je suis votre mère,
Considérez en moi celle de votre frère.

[1] *Accepter* un dessein, pour *approuver* un dessein, est impropre; il falloit *j'accepte le combat*, ou *le défi*. La suppression du verbe *accepter* étoit d'autant plus nécessaire que l'auteur l'a répété trois fois dans trois vers. (L. B.) — *Porter un sceptre au bout d'un fer*, et *au bout d'un fer même;* cette image est recherchée, et l'on est fâché de la trouver après ce vers si énergique:

Je te crois maintenant digne du diadème.

[2] VAR. Et te le vais porter au bout de ce fer même.

[3] Toute cette tirade de Jocaste est un peu subtile: on y retrouve le ton et la manière de Sabine dans Horace de Corneille. Les deux frères ne devroient plus avoir la patience d'entendre ce long discours; leur rage devroit les entraîner sur le champ de bataille. La fin de cette belle scène se refroidit un peu. (G.)

Si de votre ennemi vous recherchez le sang,
Recherchez-en la source en ce malheureux flanc :
Je suis de tous les deux la commune ennemie,
Puisque votre ennemi reçut de moi la vie ;
Cet ennemi, sans moi, ne verroit pas le jour.
S'il meurt, ne faut-il pas que je meure à mon tour ?
N'en doutez point, sa mort me doit être commune [1] ;
Il faut en donner deux, ou n'en donner pas une ;
Et, sans être ni doux ni cruels à demi,
Il faut me perdre, ou bien sauver votre ennemi.
Si la vertu vous plaît, si l'honneur vous anime,
Barbares, rougissez de commettre un tel crime ;
Ou si le crime, enfin, vous plaît tant à chacun,
Barbares, rougissez de n'en commettre qu'un.
Aussi bien, ce n'est point que l'amour vous retienne [2],
Si vous sauvez ma vie en poursuivant la sienne :
Vous vous garderiez bien, cruels, de m'épargner,
Si je vous empêchois un moment de régner.
Polynice, est-ce ainsi que l'on traite une mère ?

POLYNICE.

J'épargne mon pays.

JOCASTE.

Et vous tuez un frère !

POLYNICE.

Je punis un méchant.

[1] Cette expression manque de justesse. L'idée de Racine est mieux rendue dans le vers précédent. La Harpe a remarqué que ces pensées sont beaucoup trop ingénieuses, et que la douleur n'a point assez de subtilité pour faire de pareils sophismes.

[2] VAR. Aussi bien, ce n'est point que l'amitié vous tienne.

JOCASTE.

Et sa mort, aujourd'hui,
Vous rendra plus coupable et plus méchant que lui.

POLYNICE.

Faut-il que de ma main je couronne ce traître,
Et que de cour en cour j'aille chercher un maître;
Qu'errant et vagabond je quitte mes états,
Pour observer des lois qu'il ne respecte pas?
De ses propres forfaits serai-je la victime?
Le diadème est-il le partage du crime?
Quel droit ou quel devoir n'a-t-il point violé?
Et cependant il règne, et je suis exilé!

JOCASTE[1].

Mais si le roi d'Argos vous cède une couronne[2]...

[1] VAR.

JOCASTE.

Un exil innocent vaut mieux qu'une couronne
Que le crime noircit, que le parjure donne;
Votre bannissement vous rendra glorieux,
Et le trône, mon fils, vous rendroit odieux.
Si vous n'y montez pas, c'est le crime d'un autre;
Mais, si vous y montez, ce sera par le vôtre.
Conservez votre gloire.

ANTIGONE.

Ah, mon frère! en effet,
Pouvez-vous concevoir cet horrible forfait?
Ainsi donc tout-à-coup l'honneur vous abandonne?
O dieux! est-il si doux de porter la couronne?
Et, pour le seul plaisir d'en être revêtu,
Peut-on se dépouiller de toute sa vertu?
Si la vertu jamais eût régné dans votre ame,
En feriez-vous au trône un sacrifice infame?
Quand on l'ose immoler, on la connaît bien peu;
Et la victime, hélas! vaut bien plus que le dieu

HÉMON.

Seigneur, sans vous livrer à ce malheur extrême,

POLYNICE.

Dois-je chercher ailleurs ce que le sang me donne?
En m'alliant chez lui n'aurai-je rien porté[3]?
Et tiendrai-je mon rang de sa seule bonté?
D'un trône qui m'est dû faut-il que l'on me chasse,
Et d'un prince étranger que je brigue la place?
Non, non : sans m'abaisser à lui faire la cour,
Je veux devoir le sceptre à qui je dois le jour.

JOCASTE[4].

Qu'on le tienne, mon fils, d'un beau-père ou d'un père,

Le ciel à vos desirs offre le diadème.
Vous pouvez, sans répandre une goutte de sang,
Dès que vous le voudrez, monter à ce haut rang,
Puisque le roi d'Argos vous cède une couronne.

[2] Racine avoit d'abord mis ce vers dans la bouche d'Hémon, de même que ceux-ci :

Qu'on le tienne, mon fils, d'un beau-père ou d'un père,
La main de tous les deux vous sera toujours chère.

Pourquoi Hémon est-il présent à cette entrevue, ainsi qu'Antigone et Créon? C'est une véritable inconvenance dramatique, que trois personnages aussi intéressés à l'action les uns que les autres, quoique différemment, soient tous trois muets dans une scène de cette importance et de cette étendue. Quoi! une sœur, dans un pareil moment, n'a rien à dire à ses frères, ni un oncle à ses neveux, ni Hémon à ses cousins! Euripide a fait beaucoup mieux : chez lui, personne n'est présent à l'entrevue des deux frères, que Jocaste et le chœur. (L.)

[3] Le mot *porté* est impropre et manque de noblesse. Un sentiment si délicat devoit être exprimé avec plus d'élégance.

[4] VAR. HÉMON.

Qu'on le tienne, seigneur, d'un beau-père ou d'un père,
La main de tous les deux vous sera toujours chère.

POLYNICE.

Hémon, la différence est trop grande pour moi.

La main de tous les deux vous sera toujours chère.

POLYNICE.

Non, non, la différence est trop grande pour moi:
L'un me feroit esclave, et l'autre me fait roi.
Quoi! ma grandeur seroit l'ouvrage d'une femme!
D'un éclat si honteux je rougirois dans l'ame.
Le trône, sans l'amour, me seroit donc fermé?
Je ne régnerois pas, si l'on ne m'eût aimé?
Je veux m'ouvrir le trône, ou jamais n'y paraître[1];
Et quand j'y monterai, j'y veux monter en maître;
Que le peuple à moi seul soit forcé d'obéir,
Et qu'il me soit permis de m'en faire haïr.
Enfin, de ma grandeur je veux être l'arbitre,
N'être point roi, madame, ou l'être à juste titre[2];
Que le sang me couronne, ou, s'il ne suffit pas,
Je veux à son secours n'appeler que mon bras.

JOCASTE.

Faites plus, tenez tout de votre grand courage;
Que votre bras tout seul fasse votre partage;
Et, dédaignant les pas des autres souverains,
Soyez, mon fils, soyez l'ouvrage de vos mains.
Par d'illustres exploits couronnez-vous vous-même;
Qu'un superbe laurier soit votre diadème;

[1] *S'ouvrir le trône* est sans doute placé ici par opposition avec *le trône me seroit fermé*, expression employée deux vers plus haut, et qui, ainsi que la première, manque de correction et de clarté. La fierté de Polynice est blessée de devoir le trône à un autre qu'à lui-même; il veut le *conquérir*: voilà ce que Racine devoit exprimer, et ce que ces vers ne disent pas.

[2] VAR. Être roi, cher Hémon, et l'être à juste titre.

Régnez et triomphez, et joignez à-la-fois
La gloire des héros à la pourpre des rois.
Quoi! votre ambition seroit-elle bornée
A régner tour-à-tour l'espace d'une année?
Cherchez à ce grand cœur, que rien ne peut dompter,
Quelque trône où vous seul ayez droit de monter.
Mille sceptres nouveaux s'offrent à votre épée,
Sans que d'un sang si cher nous la voyions trempée.
Vos triomphes pour moi n'auront rien que de doux,
Et votre frère même ira vaincre avec vous.

POLYNICE.

Vous voulez que mon cœur, flatté de ces chimères,
Laisse un usurpateur au trône de mes pères?

JOCASTE.

Si vous lui souhaitez en effet tant de mal,
Élevez-le vous-même à ce trône fatal.
Ce trône fut toujours un dangereux abyme;
La foudre l'environne aussi bien que le crime:
Votre père et les rois qui vous ont devancés,
Sitôt qu'ils y montoient, s'en sont vus renversés.

POLYNICE.

Quand je devrois au ciel rencontrer le tonnerre,
J'y monterois plutôt que de ramper à terre.
Mon cœur, jaloux du sort de ces grands malheureux [1],

[1] Plusieurs commentateurs ont vu dans ces vers une imitation d'Euripide; mais cette métaphore exagérée n'est une imitation ni d'Euripide ni de la nature. *Grands malheureux*, façon de parler qui ne se prend jamais qu'en mauvaise part; elle exprime le mépris. Il auroit fallu *de ces grands hommes malheureux*, ou *de ces illustres malheureux*. Cette dernière épithète, en changeant le sens du mot *malheureux*, auroit mieux rendu la pensée du poëte

Veut s'élever, madame, et tomber avec eux.

ÉTÉOCLE.

Je saurai t'épargner une chute si vaine.

POLYNICE.

Ah! ta chute, crois-moi, précèdera la mienne[1]!

JOCASTE.

Mon fils, son règne plaît.

POLYNICE.

Mais il m'est odieux.

JOCASTE.

Il a pour lui le peuple.

POLYNICE.

Et j'ai pour moi les dieux.

ÉTÉOCLE.

Les dieux de ce haut rang te vouloient interdire[2],
Puisqu'ils m'ont élevé le premier à l'empire:
Ils ne savoient que trop, lorsqu'ils firent ce choix,
Qu'on veut régner toujours quand on règne une fois.
Jamais dessus le trône on ne vit plus d'un maître;
Il n'en peut tenir deux, quelque grand qu'il puisse être:
L'un des deux, tôt ou tard, se verroit renversé;
Et d'un autre soi-même on y seroit pressé.
Jugez donc, par l'horreur que ce méchant me donne[3],

[1] VAR. Ah! ta chute bientôt précèdera la mienne!

[2] On dit interdire quelque chose à quelqu'un, et non pas interdire quelqu'un de quelque chose. (G.) — Quatre vers plus bas on lit: *Dessus le trône*. Voltaire, dans ses remarques sur *Cinna*, a observé qu'on disoit autrefois *dessous* au lieu de *sous*, *dessus* au lieu de *sur*. Aujourd'hui *dessous* est adverbe, et ne peut être employé comme préposition.

[3] VAR. Jugez donc par l'horreur que ce méchant nous donne.

Si je puis avec lui partager la couronne.

POLYNICE.

Et moi je ne veux plus, tant tu m'es odieux,
Partager avec toi la lumière des cieux.

JOCASTE.

Allez donc, j'y consens, allez perdre la vie;
A ce cruel combat tous deux je vous convie;
Puisque tous mes efforts ne sauroient vous changer,
Que tardez-vous? allez vous perdre et me venger.
Surpassez, s'il se peut, les crimes de vos pères:
Montrez, en vous tuant, comme vous êtes frères[1]:
Le plus grand des forfaits vous a donné le jour,
Il faut qu'un crime égal vous l'arrache à son tour.
Je ne condamne plus la fureur qui vous presse;
Je n'ai plus pour mon sang ni pitié ni tendresse:
Votre exemple m'apprend à ne le plus chérir;
Et moi je vais, cruels, vous apprendre à mourir[2].

[1] Ce vers présente une image trop nue d'un crime dont une mère doit à peine oser concevoir la pensée. Le vers précédent suffisoit. Les deux suivants sont admirables.

[2] Ce vers semble une foible copie de celui de Sabine, qui est admirable :

Tigres, allez combattre; et nous, allons mourir.
Hor., acte II, sc. VII.

Jocaste se retire trop tôt, et ne devroit pas sortir avant de savoir l'issue du combat. (G.) — Jocaste se retire de même dans Sénéque et Rotrou. Elle nous semble bien pressée de se donner la mort. Cette catastrophe est bien mieux amenée dans Euripide. Jocaste apprend que ses deux fils viennent de s'égorger; elle court au champ de bataille, elle les y trouve encore vivants; elle y reçoit leurs derniers adieux, et, tirant l'épée du corps d'Étéocle, elle se la plonge dans le sein. Le récit de Racine est très beau;

SCÈNE IV[1].

ÉTÉOCLE, POLYNICE, ANTIGONE, CRÉON, HÉMON.

ANTIGONE.

Madame... O ciel! que vois-je! Hélas! rien ne les touche!

HÉMON.

Rien ne peut ébranler leur constance farouche.

ANTIGONE.

Princes...

ÉTÉOCLE.

Pour ce combat, choisissons quelque lieu.

POLYNICE.

Courons. Adieu, ma sœur.

ÉTÉOCLE.

Adieu, princesse, adieu.

ANTIGONE.

Mes frères, arrêtez! Gardes, qu'on les retienne;
Joignez, unissez tous vos douleurs à la mienne[2].

mais il le seroit davantage s'il y avoit ajouté ce morceau. « Mon « père, dit Louis Racine, a profité de ce tableau dans Androma- « que; c'est ainsi qu'il fait mourir Hermione. » (L. B.)

[1] Dans la première édition, même dans celles de 1676 et de 1687, cette scène faisoit partie de la précédente. On lisoit alors :

CRÉON

Heureux emportement!

ANTIGONE.

Hélas! rien ne les touche.

[2] VAR. Et n'obeissez pas à leur rage inhumaine.

C'est leur être cruels que de les respecter [1].

HÉMON.

Madame, il n'est plus rien qui les puisse arrêter.

ANTIGONE.

Ah! généreux Hémon, c'est vous seul que j'implore :
Si la vertu vous plaît, si vous m'aimez encore,
Et qu'on puisse arrêter leurs parricides mains,
Hélas! pour me sauver, sauvez ces inhumains.

[1] Dans les premières éditions, faites pendant la vie de Racine, et dans les meilleures qu'on a publiées après sa mort, le mot *cruel* est au pluriel; c'est une faute évidente, et l'on a de la peine à concevoir comment elle a pu échapper jusqu'ici à tous les commentateurs.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ANTIGONE.

A quoi te résous-tu, princesse infortunée [1]?
Ta mère vient de mourir dans tes bras;
Ne saurois-tu suivre ses pas,
Et finir, en mourant, ta triste destinée?

[1] C'est de Rotrou que Racine a pris l'idée de cette scène.

Les stances dans un monologue étoient alors à la mode : Corneille en avoit fait usage dans le Cid; Racine suivit le torrent; *il avoit même*, dit Louis Racine, *fait cette scène plus longue*, et par conséquent plus défectueuse; mais il fut assez sage pour en retrancher plusieurs stances: celle qui suit est la seule qui nous ait été conservée.

Cruelle ambition, dont la noire malice
Conduit tant de monde au trépas,
Et qui, feignant d'ouvrir le trône sous nos pas,
Ne nous ouvres qu'un précipice :
Que tu causes d'égarements !
Qu'en d'étranges malheurs tu plonges tes amants !
Que leurs chutes sont déplorables !
Mais que tu fais périr d'innocents avec eux,
Et que tu fais de misérables
En faisant un ambitieux !

On peut voir, dans les lettres XXXI, XXXII et XXXIII, à M. Le Vasseur, combien le sacrifice de cette strophe et de plusieurs autres coûta à Racine, qui les mit en réserve comme des morceaux précieux pour une autre occasion.

A de nouveaux malheurs te veux-tu réserver?
Tes frères sont aux mains, rien ne les peut sauver
De leurs cruelles armes.
Leur exemple t'anime à te percer le flanc;
Et toi seule verses des larmes,
Tous les autres versent du sang[1].

Quelle est de mes malheurs l'extrémité mortelle?
Où ma douleur doit-elle recourir?
Dois-je vivre? dois-je mourir?
Un amant me retient, une mère m'appelle;
Dans la nuit du tombeau je la vois qui m'attend;
Ce que veut la raison, l'amour me le défend
Et m'en ôte l'envie.
Que je vois de sujets d'abandonner le jour!
Mais, hélas! qu'on tient à la vie,
Quand on tient si fort à l'amour!

Oui, tu retiens, amour, mon ame fugitive;
Je reconnais la voix de mon vainqueur:
L'espérance est morte en mon cœur,
Et cependant tu vis, et tu veux que je vive;
Tu dis que mon amant me suivroit au tombeau,
Que je dois de mes jours conserver le flambeau
Pour sauver ce que j'aime.

[1] Dans la foule des antithèses dont ces stances sont hérissées, celle-ci est la moins excusable; mais il est curieux d'observer que, dans ce mauvais genre, Corneille a produit des stances capables d'embellir une ode, tandis que les meilleures de Racine n'offrent que des pointes dignes tout au plus d'un vaudeville. (G.)

Hémon, vois le pouvoir que l'amour a sur moi :
Je ne vivrois pas pour moi-même,
Et je veux bien vivre pour toi.

Si jamais tu doutas de ma flamme fidèle...
Mais voici du combat la funeste nouvelle.

SCÈNE II.

ANTIGONE, OLYMPE.

ANTIGONE.

Hé bien, ma chère Olympe, as-tu vu ce forfait?

OLYMPE.

J'y suis courue en vain, c'en étoit déja fait [1].
Du haut de nos remparts j'ai vu descendre en larmes
Le peuple qui couroit et qui crioit aux armes;
Et pour vous dire enfin d'où venoit sa terreur,
Le roi n'est plus, madame, et son frère est vainqueur [2].
On parle aussi d'Hémon : l'on dit que son courage
S'est efforcé long-temps de suspendre leur rage,
Mais que tous ses efforts ont été superflus.
C'est ce que j'ai compris de mille bruits confus [3].

[1] Façon de parler vicieuse. On dit *j'ai couru*, et non pas *j'y suis couru*. (G.)

[2] Olympe n'a pas attendu la fin du combat. Cet artifice produit un heureux effet dans l'Horace de Corneille, parcequ'on s'intéresse beaucoup au sort des guerriers; il ne fait ici qu'une sensation médiocre, parceque Polynice n'inspire pas plus d'intérêt qu'Étéocle. (G.)

[3] *De* est impropre; il étoit aisé de mettre *par*. (G.)

ANTIGONE.

Ah! je n'en doute pas, Hémon est magnanime;
Son grand cœur eut toujours trop d'horreur pour le crime:
Je l'avois conjuré d'empêcher ce forfait;
Et s'il l'avoit pu faire, Olympe, il l'auroit fait.
Mais, hélas! leur fureur ne pouvoit se contraindre;
Dans des ruisseaux de sang elle vouloit s'éteindre.
Princes dénaturés, vous voilà satisfaits:
La mort seule entre vous pouvoit mettre la paix.
Le trône pour vous deux avoit trop peu de place;
Il falloit entre vous mettre un plus grand espace,
Et que le ciel vous mît, pour finir vos discords,
L'un parmi les vivants, l'autre parmi les morts.
Infortunés tous deux, dignes qu'on vous déplore[1]!
Moins malheureux pourtant que je ne suis encore,
Puisque de tous les maux qui sont tombés sur vous,
Vous n'en sentez aucun, et que je les sens tous[2]!

[1] Le mot *déplorer* ne se dit guère que des choses; on déplore la perte, on ne déplore pas les personnes. Cependant il n'est pas inutile de remarquer que le mot *déplorable*, dans le style soutenu, peut s'appliquer aux personnes; et Racine l'a heureusement employé dans Andromaque, Phèdre, Esther et Athalie.

[2] Les vers suivants ont été retranchés:

Quand on est au tombeau, tous nos tourments s'apaisent;
Quand on est furieux, tous nos crimes nous plaisent;
Des plus cruels malheurs le trépas vient à bout:
La fureur ne sent rien, mais la douleur sent tout.
Cette vive douleur, dont je suis la victime,
Ressent la mort de l'un, et de l'autre le crime;
Le sort de tous les deux me déchire le cœur!
Et, plaignant le vaincu, je pleure le vainqueur.
A ce cruel vainqueur quel accueil dois-je faire?
S'il est mon frère, Olympe, il a tué mon frère:

OLYMPE.

Mais pour vous ce malheur est un moindre supplice
Que si la mort vous eût enlevé Polynice.
Ce prince étoit l'objet qui faisoit tous vos soins :
Les intérêts du roi vous touchoient beaucoup moins.

ANTIGONE.

Il est vrai, je l'aimois d'une amitié sincère [1];
Je l'aimois beaucoup plus que je n'aimois son frère;
Et ce qui lui donnoit tant de part dans mes vœux [2],
Il étoit vertueux, Olympe, et malheureux [3].
Mais, hélas! ce n'est plus ce cœur si magnanime,
Et c'est un criminel qu'a couronné son crime :
Son frère plus que lui commence à me toucher;
Devenu malheureux, il m'est devenu cher.

OLYMPE.

Créon vient.

ANTIGONE.

Il est triste; et j'en connais la cause!

La nature est confuse et se tait aujourd'hui ;
Elle n'ose parler pour lui, ni contre lui.

[1] Antigone l'a déja dit ; mais elle le répète ici daos une situation qui donne un nouveau prix à ce sentiment de bienveillance particulière pour Polynice. (G.)

[2] Var. Et ce qui le rendoit agréable à mes yeux.

[3] Il peut être permis à une sœur de se faire illusion sur le caractère de son frère. Polynice ne paroit pas vertueux dana la pièce, puisqu'il hait son frère ; mais il est l'offensé, il réclame la justice, il demaode l'exécution d'un traité. Si Racine ne pouvoit pas en faire un prince vertueux, il pouvoit adoucir son caractère et porter qoelque intérêt sur sa personne. (G.)

Au courroux du vainqueur la mort du roi l'expose.
C'est de tous nos malheurs l'auteur pernicieux.

SCÈNE III.

ANTIGONE, CRÉON, OLYMPE,
ATTALE, GARDES.

CRÉON.

Madame, qu'ai-je appris en entrant dans ces lieux?
Est-il vrai que la reine....

ANTIGONE.

Oui, Créon, elle est morte.

CRÉON.

O dieux! puis-je savoir de quelle étrange sorte
Ses jours infortunés ont éteint leur flambeau[1]?

OLYMPE.

Elle-même, seigneur, s'est ouvert le tombeau;
Et s'étant d'un poignard en un moment saisie,
Elle en a terminé ses malheurs et sa vie[2].

[1] On dit *le flambeau de ses jours s'est éteint*, on *il a éteint le flambeau de ses jours*; mais on ne dit point *ses jours ont éteint leur flambeau*, et moins encore *éteint leur flambeau d'une étrange sorte*. Il étoit si aisé de mettre,

De ses malheureux jours s'est éteint le flambeau,

qu'on voit bien que l'auteur n'a pas mis une dernière main à ses pièces. (L. R.)

[2] Olympe n'est guère plus éloquente dans le récit de la mort de Jocaste que dans celui de la mort d'Antigone: la versification est lourde, la phrase embarrassée et sans aucune élégance. (G.)

ANTIGONE.

Elle a su prévenir la perte de son fils.

CRÉON.

Ah, madame! il est vrai que les dieux ennemis....

ANTIGONE.

N'imputez qu'à vous seul la mort du roi mon frère,
Et n'en accusez point la céleste colère.
A ce combat fatal vous seul l'avez conduit:
Il a cru vos conseils; sa mort en est le fruit.
Ainsi de leurs flatteurs les rois sont les victimes;
Vous avancez leur perte, en approuvant leurs crimes;
De la chute des rois vous êtes les auteurs;
Mais les rois, en tombant, entraînent leurs flatteurs[1].
Vous le voyez, Créon: sa disgrace mortelle
Vous est funeste autant qu'elle nous est cruelle;
Le ciel, en le perdant, s'en est vengé sur vous,
Et vous avez peut-être à pleurer comme nous.

CRÉON.

Madame, je l'avoue; et les destins contraires
Me font pleurer deux fils, si vous pleurez deux frères.

ANTIGONE.

Mes frères et vos fils! dieux! que veut ce discours[2]?

[1] Racine a depuis employé la même pensée d'une manière plus forte et plus brillante, dans la scène III du quatrième acte de Phèdre. Mais je ne sais s'il n'est pas ici plus profond, et s'il n'a pas relevé son invective contre les flatteurs par cette idée nouvelle, que les flatteurs sont eux-mêmes enveloppés dans la ruine des rois qu'ils ont perdus. (G.)

[2] *Que veut ce discours*, pour *que veut dire*, ou *que signifie*, n'est pas une phrase françoise, quoiqu'on la trouve encore quelquefois dans les poëtes contemporains de Racine. (L.) — Quelques vers

Quelque autre qu'Étéocle a-t-il fini ses jours?

CRÉON.

Mais ne savez-vous pas cette sanglante histoire?

ANTIGONE.

J'ai su que Polynice a gagné la victoire,
Et qu'Hémon a voulu les séparer en vain.

CRÉON.

Madame, ce combat est bien plus inhumain.
Vous ignorez encor mes pertes et les vôtres;
Mais, hélas! apprenez les unes et les autres.

ANTIGONE.

Rigoureuse fortune, achève ton courroux!
Ah! sans doute, voici le dernier de tes coups!

CRÉON.

Vous avez vu, madame, avec quelle furie
Les deux princes sortoient pour s'arracher la vie;
Que d'une ardeur égale ils fuyoient de ces lieux [1],
Et que jamais leurs cœurs ne s'accordèrent mieux.
La soif de se baigner dans le sang de leur frère
Faisoit ce que jamais le sang n'avoit su faire:
Par l'excès de leur haine ils sembloient réunis;
Et, prêts à s'égorger, ils paraissoient amis [2].
Ils ont choisi d'abord, pour leur champ de bataille,

plus bas, on a blâmé avec raison *achever un courroux*, qui ne peut se dire en françois. (G.)

[1] Var. Que d'une égale ardeur ils y couroient tous deux.

[2] On peut remarquer cette mauvaise rime de *réunis* avec *amis* dans un poëte qui a toujours si bien rimé: manquer à la rime en françois, dit Jean-Baptiste Rousseau, c'est pécher contre la mesure du vers en latin. (L. B.)

Un lieu près des deux camps, au pied de la muraille.
C'est là que, reprenant leur première fureur,
Ils commencent enfin ce combat plein d'horreur.
D'un geste menaçant, d'un œil brûlant de rage,
Dans le sein l'un de l'autre ils cherchent un passage[1];
Et, la seule fureur précipitant leurs bras,
Tous deux semblent courir au-devant du trépas.
Mon fils, qui de douleur en soupiroit dans l'ame,
Et qui se souvenoit de vos ordres, madame,
Se jette au milieu d'eux, et méprise pour vous
Leurs ordres absolus qui nous arrêtoient tous[2]:
Il leur retient le bras, les repousse, les prie,
Et pour les séparer s'expose à leur furie.
Mais il s'efforce en vain d'en arrêter le cours;
Et ces deux furieux se rapprochent toujours.
Il tient ferme pourtant, et ne perd point courage,
De mille coups mortels il détourne l'orage,
Jusqu'à ce que du roi le fer trop rigoureux,
Soit qu'il cherchât son frère, ou ce fils malheureux,
Le renverse à ses pieds prêt à rendre la vie[3].

[1] Voltaire a pris ces deux vers presque tout entiers, mais pourtant en corrigeant le premier hémistiche.

D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
Dans le sein l'un de l'autre ils cherchent un passage.
Henriade. (L.)

[2] VAR. Leurs ordres absolus qui nous retenoient tous.

[3] Il falloit *près de* rendre la vie : le mot *près* est ici préposition, et non pas adjectif. Il signifie *sur le point de*, et non *disposé à*. La même faute se retrouve deux fois dans cette scène, et plusieurs fois dans les autres pièces de Racine. La règle qui détermine l'emploi de ce mot n'a été établie que long-temps après.

ANTIGONE.

Et la douleur encor ne me l'a pas ravie!

CRÉON.

J'y cours, je le relève, et le prends dans mes bras;
Et me reconnoissant: « Je meurs, dit-il tout bas,
« Trop heureux d'expirer pour ma belle princesse.
« En vain à mon secours votre amitié s'empresse;
« C'est à ces furieux que vous devez courir:
« Séparez-les, mon père, et me laissez mourir. »
Il expire à ces mots. Ce barbare spectacle
A leur noire fureur n'apporte point d'obstacle;
Seulement Polynice en paraît affligé:
« Attends, Hémon, dit-il, tu vas être vengé. »
En effet, sa douleur renouvelle sa rage,
Et bientôt le combat tourne à son avantage.
Le roi, frappé d'un coup qui lui perce le flanc,
Lui cède la victoire, et tombe dans son sang.
Les deux camps aussitôt s'abandonnent en proie,
Le nôtre à la douleur, et les Grecs à la joie;
Et le peuple, alarmé du trépas de son roi,
Sur le haut de ses tours témoigne son effroi.
Polynice, tout fier du succès de son crime,
Regarde avec plaisir expirer sa victime;
Dans le sang de son frère il semble se baigner:
« Et tu meurs, lui dit-il, et moi je vais régner.
« Regarde dans mes mains l'empire et la victoire;
« Va rougir aux enfers de l'excès de ma gloire;
« Et pour mourir encore avec plus de regret,
« Traître, songe en mourant que tu meurs mon sujet. »
En achevant ces mots, d'une démarche fière

Il s'approche du roi couché sur la poussière,
Et pour le désarmer il avance le bras.
Le roi, qui semble mort, observe tous ses pas;
Il le voit, il l'attend, et son ame irritée
Pour quelque grand dessein semble s'être arrêtée.
L'ardeur de se venger flatte encor ses desirs,
Et retarde le cours de ses derniers soupirs.
Prêt à rendre la vie, il en cache le reste,
Et sa mort au vainqueur est un piége funeste:
Et dans l'instant fatal que ce frère inhumain
Lui veut ôter le fer qu'il tenoit à la main,
Il lui perce le cœur; et son ame ravie,
En achevant ce coup, abandonne la vie[1].
Polynice frappé pousse un cri dans les airs,
Et son ame en courroux s'enfuit dans les enfers[2].

[1] Racine laisse ici une énorme distance entre lui et tous ceux qui se sont exercés sur ce récit. Il est vrai, comme Geoffroy le fait observer, qu'il n'a guère de pensées brillantes dont le germe ne se trouve dans Stace, que cependant il embellit presque toujours. Nous donnerons, à la fin de la pièce, une traduction de ce passage de la Thébaïde, et l'on verra ce que Racine a su tirer d'un poëte toujours outré et gigantesque, et qui, dépourvu de mesure et de goût, se répète sans cesse, et épuise ses idées sans produire aucun effet. Cependant, en rendant justice à la supériorité de quelques parties du récit de Racine, il est utile de remarquer avec La Harpe que rien n'est moins tragique qu'un Hémon qui dit *tout bas* qu'il meurt *pour sa belle princesse;* que des expressions telles que *du roi le fer trop rigoureux, une ame ravie qui abandonne la vie, un barbare spectacle qui n'apporte point d'obstacle à une noire fureur,* sont autant de taches dans un récit qui pèche assez généralement par la langueur du style et la répétition des idées.

[2] Traduction aussi heureuse que littérale de ce vers par lequel

Tout mort qu'il est, madame, il garde sa colère;
Et l'on diroit qu'encore il menace son frère:
Son visage, où la mort a répandu ses traits,
Demeure plus terrible et plus fier que jamais[1].

ANTIGONE.

Fatale ambition, aveuglement funeste!
D'un oracle cruel suite trop manifeste!
De tout le sang royal il ne reste que nous;
Et plût aux dieux, Créon, qu'il ne restât que vous,
Et que mon désespoir, prévenant leur colère,
Eût suivi de plus près le trépas de ma mère!

CRÉON.

Il est vrai que des dieux le courroux embrasé
Pour nous faire périr semble s'être épuisé;
Car enfin sa rigueur, vous le voyez, madame,
Ne m'accable pas moins qu'elle afflige votre ame[2].
En m'arrachant mes fils...

ANTIGONE.

Ah! vous régnez, Créon;
Et le trône aisément vous console d'Hémon.
Mais laissez-moi, de grace, un peu de solitude,

Virgile achève le tableau de la mort de Turnus, et termine l'Énéide:

« Vitaque cum gemitu fugit indignata sub umbras. »

Æneid. lib. XII. (G.)

[1] Quelques commentateurs ont cru trouver ici une imitation de l'stance XXVI du chant XIX de la Jérusalem délivrée. Au reste, cette même idée se retrouve dans Salluste, lorsqu'il peint la mort de Catilina.

[2] Cette phrase est incorrecte, il falloit *sa rigueur ne m'accable pas moins qu'elle ne m'afflige;* car, pour lui donner un sens affirmatif, il étoit nécessaire d'employer deux négations.

Et ne contraignez point ma triste inquiétude;
Aussi bien mes chagrins passeroient jusqu'à vous.
Vous trouverez ailleurs des entretiens plus doux;
Le trône vous attend, le peuple vous appelle;
Goûtez tout le plaisir d'une grandeur nouvelle.
Adieu. Nous ne faisons tous deux que nous gêner.
Je veux pleurer, Créon, et vous voulez régner [1].

CRÉON, *arrêtant Antigone.*

Ah, madame! régnez, et montez sur le trône [2]:
Ce haut rang n'appartient qu'à l'illustre Antigone.

ANTIGONE.

Il me tarde déja que vous ne l'occupiez [3].
La couronne est à vous.

CRÉON.

Je la mets à vos pieds.

ANTIGONE.

Je la refuserois de la main des dieux même;
Et vous osez, Créon, m'offrir le diadème!

CRÉON.

Je sais que ce haut rang n'a rien de glorieux
Qui ne céde à l'honneur de l'offrir à vos yeux.
D'un si noble destin je me connais indigne:
Mais si l'on peut prétendre à cette gloire insigne,

[1] L'opposition entre *pleurer* et *régner*, ainsi que le tour de ce vers, le rendent peu digne de la tragédie. (G.)

[2] Créon joue ici un rôle bien bas et bien misérable. On ne conçoit pas comment il peut débiter tant de galanteries insipides, presque sur les cadavres de sa sœur et de ses neveux. (G.)

[3] La négation est de trop, et cette faute est la moindre de celles qu'offre ce dialogue. (G.)

Si par d'illustres faits on la peut mériter,
Que faut-il faire enfin, madame?

ANTIGONE.

M'imiter[1].

CRÉON.

Que ne ferois-je point pour une telle grace!
Ordonnez seulement ce qu'il faut que je fasse:
Je suis prêt...

ANTIGONE, *en s'en allant.*

Nous verrons.

CRÉON, *la suivant.*

J'attends vos lois ici.

ANTIGONE, *en s'en allant.*

Attendez.

SCÈNE IV.

CRÉON, ATTALE, GARDES.

ATTALE.

Son courroux seroit-il adouci?
Croyez-vous la fléchir?

CRÉON.

Oui, oui, mon cher Attale;
Il n'est point de fortune à mon bonheur égale,
Et tu vas voir en moi, dans ce jour fortuné,

[1] Ce mot sublime peut à peine couvrir le ridicule de cet autre mot, *Attendez*, qui termine la scène. Créon peut-il se flatter qu'Antigone, qui vient de lui témoigner tant d'horreur et de mépris, ne tardera pas à reparoître pour accepter ses dons? (G.)

L'ambitieux au trône, et l'amant couronné.
Je demandois au ciel la princesse et le trône;
Il me donne le sceptre, et m'accorde Antigone.
Pour couronner ma tête et ma flamme en ce jour[1],
Il arme en ma faveur et la haine et l'amour;
Il allume pour moi deux passions contraires;
Il attendrit la sœur, il endurcit les frères;
Il aigrit leur courroux, il fléchit sa rigueur,
Et m'ouvre en même temps et leur trône et son cœur.

ATTALE.

Il est vrai, vous avez toute chose prospère,
Et vous seriez heureux si vous n'étiez point père.
L'ambition, l'amour, n'ont rien à desirer;
Mais, seigneur, la nature a beaucoup à pleurer:
En perdant vos deux fils...

CRÉON.

Oui, leur perte m'afflige:
Je sais ce que de moi le rang de père exige;
Je l'étois; mais sur-tout j'étois né pour régner;
Et je perds beaucoup moins que je ne crois gagner.
Le nom de père, Attale, est un titre vulgaire[2]:

[1] Expression défectueuse, parcequ'on ne couronne point une tête comme on couronne une flamme; l'un est au propre, et l'autre au figuré. Toute cette tirade est composée d'antithèses puériles, et le dernier vers les termine dignement. (L. B.)

[2] Créon met le comble à sa froide scélératesse par des sentiments aussi atroces. Un ambitieux qui rabaisse par des raisonnements subtils le titre de père pour exalter celui de roi est le dernier degré du mauvais goût et de l'oubli des convenances. (G.) — Qu'il y a loin de cette pièce à Andromaque, qui ne parut cependant que trois ans après la Thébaïde!

C'est un don que le ciel ne nous refuse guère :
Un bonheur si commun n'a pour moi rien de doux;
Ce n'est pas un bonheur, s'il ne fait des jaloux.
Mais le trône est un bien dont le ciel est avare;
Du reste des mortels ce haut rang nous sépare;
Bien peu sont honorés d'un don si précieux :
La terre a moins de rois que le ciel n'a de dieux.
D'ailleurs tu sais qu'Hémon adoroit la princesse,
Et qu'elle eut pour ce prince une extrême tendresse :
S'il vivoit, son amour au mien seroit fatal.
En me privant d'un fils, le ciel m'ôte un rival.
Ne me parle donc plus que de sujets de joie,
Souffre qu'à mes transports je m'abandonne en proie;
Et, sans me rappeler des ombres des enfers,
Dis-moi ce que je gagne, et non ce que je perds :
Parle-moi de régner, parle-moi d'Antigone;
J'aurai bientôt son cœur, et j'ai déja le trône.
Tout ce qui s'est passé n'est qu'un songe pour moi :
J'étois père et sujet, je suis amant et roi.
La princesse et le trône ont pour moi tant de charmes,
Que..... Mais Olympe vient.

ATTALE.

Dieux! elle est tout en larmes.

SCÈNE V.

CRÉON, OLYMPE, ATTALE, GARDES.

OLYMPE.

Qu'attendez-vous, seigneur? La princesse n'est plus.

CRÉON.

Elle n'est plus, Olympe!

OLYMPE.

Ah! regrets superflus!
Elle n'a fait qu'entrer dans la chambre prochaine,
Et du même poignard dont est morte la reine [1],
Sans que je pusse voir son funeste dessein,
Cette fière princesse a percé son beau sein :
Elle s'en est, seigneur, mortellement frappée;
Et dans son sang, hélas! elle est soudain tombée.
Jugez à cet objet ce que j'ai dû sentir.
Mais sa belle ame enfin, toute prête à sortir :
« Cher Hémon, c'est à toi que je me sacrifie, »
Dit-elle; et ce moment a terminé sa vie.
J'ai senti son beau corps tout froid entre mes bras;
Et j'ai cru que mon ame alloit suivre ses pas.
Heureuse mille fois, si ma douleur mortelle
Dans la nuit du tombeau m'eût plongée avec elle!

[1] On ne dit point *mourir d'un poignard*, comme on dit *mourir d'un poison*. On remarque encore dans cette tirade des expressions telles que *son beau sein*, *sa belle ame*, *son beau corps*. La galanterie et le goût romanesque faisoient supporter ces fadeurs. Quant au vers

Et j'ai cru que mon ame alloit suivre ses pas,

il falloit dire, suivant la remarque de Louis Racine, *alloit suivre la sienne*.

SCÈNE VI.

CRÉON, ATTALE, GARDES.

CRÉON.

Ainsi donc vous fuyez un amant odieux[1],
Et vous-même, cruelle, éteignez vos beaux yeux[2]!
Vous fermez pour jamais ces beaux yeux que j'adore;
Et, pour ne me point voir, vous les fermez encore!
Quoique Hémon vous fût cher, vous courez au trépas
Bien plus pour m'éviter que pour suivre ses pas!
Mais dussiez-vous encor m'être aussi rigoureuse,
Ma présence aux enfers vous fût-elle odieuse,
Dût après le trépas vivre votre courroux,
Inhumaine, je vais y descendre après vous.
Vous y verrez toujours l'objet de votre haine,
Et toujours mes soupirs vous rediront ma peine,
Ou pour vous adoucir, ou pour vous tourmenter;
Et vous ne pourrez plus mourir pour m'éviter.
Mourons donc....

ATTALE, *lui arrachant son épée.*

Ah, seigneur! quelle cruelle envie!

CRÉON.

Ah! c'est m'assassiner que me sauver la vie!

[1] VAR. Et vous mourez ainsi, beau sujet de mes feux.

[2] *Éteindre de beaux yeux.* Louis Racine trouve cette expression *hasardée.* Avec moins d'indulgence, il eût été plus juste. Dans ce couplet et dans le suivant, chaque vers pourroit être le sujet d'une observation critique.

Amour, rage, transports, venez à mon secours,
Venez, et terminez mes détestables jours!
De ces cruels amis trompez tous les obstacles!
Toi, justifie, ô ciel, la foi de tes oracles!
Je suis le dernier sang du malheureux Laïus;
Perdez-moi, dieux cruels, ou vous serez déçus.
Reprenez, reprenez cet empire funeste;
Vous m'ôtez Antigone, ôtez-moi tout le reste:
Le trône et vos présents excitent mon courroux;
Un coup de foudre est tout ce que je veux de vous.
Ne le refusez pas à mes vœux, à mes crimes[1];
Ajoutez mon supplice à tant d'autres victimes.
Mais en vain je vous presse, et mes propres forfaits
Me font déja sentir tous les maux que j'ai faits.
Polynice, Étéocle, Iocaste, Antigone,
Mes fils que j'ai perdus, pour m'élever au trône,
Tant d'autres malheureux dont j'ai causé les maux,
Font déja dans mon cœur l'office des bourreaux.
Arrêtez... Mon trépas va venger votre perte;

[1] VAR. Accordez-le à mes vœux, accordez-le à mes crimes.

Le caractère de Créon n'est point soutenu. C'est un ambitieux qui fomente la division des deux frères, afin d'usurper le trône: mais d'abord peut-il prévoir qu'ils se tueront tous deux? Et quand le succès a passé ses espérances, et que leur mort le rend maître du trône, il veut mourir; et pourquoi? Est-ce parceque Antigone est morte? Il n'a paru jusque-là que très médiocrement amoureux d'elle. Est-ce parceque ses deux fils sont morts? Il a paru jusque-là peu touché de cette perte. Dans Euripide, loin de songer à se tuer, il est au comble de ses vœux: ce qui est vraisemblable. Il n'est question de sa mort dans la tragédie françoise que parceque l'auteur s'est cru obligé de ne pas laisser le criminel impuni. (L. R.)

La foudre va tomber, la terre est entr'ouverte;
Je ressens à-la-fois mille tourments divers,
Et je m'en vais chercher du repos aux enfers [1].
(*Il tombe entre les mains des gardes.*)

[1] Voilà d'où est parti celui qui est arrivé jusqu'à Athalie. La Thébaïde, malgré ses défauts, est le coup d'essai d'un génie qui donne de grandes espérances: le bon poëte se fait reconnoître non seulement par quelques beaux morceaux, comme le monologue de Jocaste dans le troisième acte, l'entrevue des deux frères dans le quatrième, et le récit de leur combat dans le dernier, mais par la manière dont il conduit son sujet, et même par sa prédilection pour ce sujet.

Instruit, par la lecture d'Aristote, que les poëtes doivent chercher des sujets terribles, il osa entreprendre un sujet si terrible, qu'on peut dire qu'il répand l'horreur plutôt que la terreur. Il est remarquable que le poëte qui a été appelé depuis le peintre de l'amour ait, pour son coup d'essai, fait le tableau de la plus affreuse haine qu'on ait jamais vue. Il a fait entrer, à la vérité, l'amour dans ce triste sujet; mais comment eût-il osé présenter une pièce sans amour? C'étoit alors être déja très hardi que de n'y faire entrer que peu d'amour; et on lui en fit apparemment un reproche, puisqu'il paroit se justifier dans sa préface, en disant que, *si c'étoit à recommencer*, il ne mettroit peut-être pas plus d'amour dans cette tragédie, parcequ'il ne trouve que *fort peu de place* parmi les incestes et les parricides de la famille d'Œdipe. L'amour n'y en devoit trouver aucune. Celui de Créon ne s'accorde ni avec son âge, ni avec son ambition, et celui d'Antigone ne contribue en rien à l'action. Pourquoi donc, éclairé comme il l'étoit par la lecture des tragédies grecques, a-t-il mis de l'amour dans celle-ci? Il se conformoit au goût de son siècle. On ne connoissoit point alors de tragédie sans amour: il en mit peu dans sa première, il en mit davantage dans la seconde, et on lui reprocha un Alexandre qui n'étoit pas, disoit-on, assez tendre: on fit la même critique de Pyrrhus. Ainsi un jeune homme que son génie portoit au vrai tragique se vit obligé, pour contenter son siècle, de s'attacher à

peindre la passion qui alors douuoit la vie à toute pièce dramatique; et quand on lui a reproché, dans la suite, des héros trop tendres, il a bien pu dire : « Ils me les reprochent maintenant, et « ils me les ont demandés ; c'est la complaisance que j'ai ene pour « leur goût dont ils me font uu crime. » (L. R.)

FIN DE LA THÉBAÏDE.

TRADUCTION

DES PASSAGES

D'EURIPIDE, DE SÉNÈQUE, ET DE STACE,

IMITÉS PAR RACINE.

Euripide a traité le sujet de la *Thébaïde* sous le titre des *Phéniciennes*, et on ne peut lui comparer aucun de ceux qui sont venus après lui : il est même bien supérieur à Eschyle, le plus ancien des tragiques qui nous restent. Eschyle a considéré sa matière en guerrier plus qu'en poëte : il n'a vu dans l'inimitié des deux frères que le siége de Thèbes; il n'a peint que des opérations militaires. Sa tragédie intitulée *les Sept Chefs devant Thèbes* est presque tout en récits, en descriptions, en détails de la tactique des siéges; elle offre quelques grandes pensées, quelques traits admirables de l'enthousiasme militaire. Tout le monde connoît ce morceau terrible cité par Longin, et traduit par Boileau :

Sous un bouclier noir sept chefs impitoyables
Épouvantent les dieux de serments effroyables;
Près d'un taureau mourant qu'ils viennent d'égorger,
Tous, la main dans le sang, jurent de se venger :
Ils en jurent la Peur, le dieu Mars, et Bellone.

Le portrait de ces sept chefs, leur armure, leurs emblèmes, leurs devises, rappellent souvent l'idée de nos anciens chevaliers. Enfin cette pièce, composée dans l'enfance de l'art, où la rudesse et la barbarie se joignoient encore au sublime, est un ouvrage à part, qui n'a rien

de commun avec les autres tragédies sur le même sujet, et Racine n'en a rien emprunté. Il est inutile de s'arrêter davantage à cette ébauche. Ce qui mérite d'être considéré, c'est l'excellente tragédie d'Euripide, qui fut couronnée avec justice sur le théâtre d'Athènes. Ce poete, le plus tragique de tous, au jugement d'Aristote, a trouvé le secret d'émouvoir puissamment la pitié pour des objets qui sembloient ne devoir inspirer que de l'horreur: il a offert un tableau vraiment pathétique de tous les malheurs de cette déplorable famille, rassemblés sous un seul point de vue. Il y a dans la pièce beaucoup de spectacle, une grande variété. L'exposition est très vicieuse, puisqu'elle ne présente qu'une histoire d'OEdipe racontée par Jocaste, qui décline le nom de tous les personnages; mais ce défaut est bientôt réparé par une scène admirable, imitée d'Homère. On voit Antigone sur un balcon du palais d'où l'on découvre le champ de bataille; un vieux esclave qui l'accompagne lui nomme tous les chefs de l'armée ennemie; il lui montre Polynice; et cette tendre sœur, à l'aspect d'un frère chéri, fait éclater les sentiments les plus touchants. Le Tasse a aussi imité cette scène dans la Jérusalem délivrée; et c'est un des beaux morceaux du poëme.

Le coup de maître d'Euripide, c'est d'avoir rendu Polynice intéressant: le sentiment de son malheur, sa noble fierté, la justice de sa cause, contrastent merveilleusement avec la férocité, la perfidie, et la rage ambitieuse d'Étéocle. C'est un prince infortuné, chassé du trône par un frère, banni de sa patrie et de sa famille; il vient réclamer ses droits et son patrimoine; Étéocle n'est qu'un usurpateur et un tyran. Rotrou, et Racine à son exemple, ont fait tout le contraire d'Euripide: ils ont donné à Polynice un caractère encore plus dur, plus féroce et plus inexorable que celui d'Étéocle; et par-là ils ont étouffé

tout le germe de l'intérêt. L'entrevue d'Étéocle et de Polynice est au second acte, parceque Euripide a des matériaux suffisants pour remplir le reste de sa pièce. Racine a fait paroître souvent les deux frères; ce qui l'a engagé dans des répétitions fastidieuses. La scène unique d'Euripide en est par-là même beaucoup plus précise; elle a aussi plus d'action, plus de mouvement théâtral.

L'entrée de Polynice est frappante: il paroît l'épée à la main; la trève ne peut le rassurer contre la perfidie de son frère; l'amour de la patrie et le desir de voir sa famille l'ont emporté sur ses justes craintes; la vue de Jocaste dissipe ses alarmes; l'accueil que lui fait sa mère est très pathétique. Je ne sais pourquoi Euripide l'a faite si vieille. Peut-être a-t-il cru la rendre encore plus touchante: ce seroit le contraire dans nos mœurs. A l'aspect de Polynice (acte II, scène II), elle s'élance vers lui en criant:

« C'est donc toi, mon fils! Je te revois après un siècle « de souffrances; viens, mon enfant, que je te serre con« tre mon cœur; presse de ton visage chéri mes joues sil« lonnées par les larmes; laisse flotter ta chevelure sur « mon sein. Polynice, est-ce toi que j'embrasse? Faveur « inattendue! Jour que je n'osois espérer! Que dire, que « faire pour exprimer ma joie? Je n'ai point de paroles, « point de caresses assez vives; je m'agite, je me con« sume, et mon ame ne suffit pas au sentiment du bon« heur que j'ai retrouvé[1]. O mon fils! on t'a forcé de « m'abandonner; l'injustice d'un frère t'a banni de tes

[1] Le texte dit même que Jocaste *saute de joie autour de son fils*. La poésie grecque, dans de tels morceaux, est si audacieuse et si lyrique, ses expressions et ses tours ont quelque chose de si étrange, qu'on a bien de la peine à les faire passer dans une langue aussi timide, aussi sage que la nôtre. D'ailleurs ces figures hardies paroissent en françois dénuées du rhythme, de l'harmonie, et de tous les charmes de la mélopée antique. Je demande

« foyers. Que de regrets pour tes amis! Quel deuil pour « la patrie! Depuis ton exil, j'ai coupé mes cheveux; ces « voiles lugubres, ces tristes vêtements de la douleur, « sont ma parure; je vis dans les ténèbres et dans les lar- « mes; j'entends au fond de ce palais les cris du malheu- « reux vieillard privé de la lumière, privé de ses enfants [1]. « Dans son désespoir, tantôt il saisit un glaive pour se « percer le sein, tantôt il prépare un nœud fatal pour « étouffer un souffle de vie qui lui reste encore: ses gé- « missements sont mêlés d'imprécations contre ses fils; et, « comme s'il manquoit quelque chose à nos maux, j'ap- « prends que mon cher Polynice a goûté avec une femme « étrangère les premières douceurs de l'hymen: il s'est « choisi loin de nous d'autres parents, une autre famille, « une autre patrie! O douleur insupportable pour une « mère! Ma main n'a point allumé le flambeau nuptial! « Le fleuve Isméne n'a point reçu dans ses ondes ta nou- « velle épouse! Thèbes n'a point retenti des chants d'hy- « ménée! Périssent les lances argiennes! Périsse votre fu- « neste discorde! Périsse la maison d'Œdipe, objet du « céleste courroux, et dont tous les fléaux ont retombé « sur moi!

POLYNICE.

« Ma mère, j'ai peut-être été imprudent quand je suis « venu au milieu de mes ennemis [2]; mais j'ai cédé au de- « sir de revoir la patrie, desir si naturel à tous les hom- « mes. Que la patrie est chère aux malheureux bannis!

grace pour ces essais: avant de me condamner, qu'on les compare avec ce qu'ont déja fait les autres traducteurs. (G.)

[1] J'ai été obligé de retrancher ici quelques idées accessoires qui refroidissent la scène. (G.)

[2] Le texte offre ici un sens équivoque: on ne sait si Polynice veut parler de sa retraite à Argos, ou de son entrée dans la ville où commande Étéocle. (G.)

« Ils l'accusent en vain, leur cœur se tourne vers elle. J'a-« voue qu'en entrant dans ces murs, j'ai redouté la per-« fidie de mon frère; j'ai tiré mon épée, et je marchois « avec défiance, tournant de tous côtés des regards in-« quiets; mais la trêve et ma confiance en vous ont dis-« sipé mes alarmes. Me voilà donc revenu au séjour de « mes pères! Mes yeux se remplissent de larmes à l'aspect « de ce palais que je revois, après une si longue absence! « Je reconnois ces autels de nos dieux domestiques, ces « gymnases où je fus élevé, les bords chéris de la fon-« taine de Dircé. Hélas! injustement chassé de ma terre « natale, j'habite une ville étrangère; et, pour comble de « douleur, je vois ma mère plongée dans l'affliction et « dans le deuil! O mère infortunée, qu'il est cruel de ne « trouver que de la haine dans le cœur de ses amis na-« turels! Qu'il est difficile de réunir des parents devenus « ennemis! Que fait mon malheureux père habitant des « ténèbres? Que font mes sœurs infortunées? Sans doute « elles pleurent mon exil.

JOCASTE.

« Un dieu cruel, mon fils, a perdu notre famille: les « plus saints devoirs, les plus augustes fonctions de la « nature sont devenus pour nous des crimes. Mais écar-« tons des souvenirs affreux, soumettons-nous à la vo-« lonté suprême des dieux. Mon fils, je brûle de vous in-« terroger; mais je crains de vous affliger. Permettez-vous « à une mère d'épancher son cœur dans votre sein?

POLYNICE.

« Parlez: vos desirs sont les miens; découvrez-moi vos « sentiments.

JOCASTE.

« Eh bien, mon fils, je commence par ce qui m'in-« téresse le plus. Vous avez bien souffert dans votre « exil?

POLYNICE.

« J'ai souffert des maux que l'on sent mieux qu'on ne « peut l'exprimer.

JOCASTE.

« Dans votre situation, qu'avez-vous trouvé de plus « douloureux?

POLYNICE.

« De n'être pas libre.

JOCASTE.

« Quoi, mon fils! pour être exilé est-ce qu'on devient « esclave?

POLYNICE.

« On devient le flatteur du prince qui vous donne un « asile.

JOCASTE.

« Qu'il est dur de supporter et de partager des folies « qui nous déplaisent!

POLYNICE.

« On est asservi à l'intérêt, à la nécessité.

JOCASTE.

« Les exilés, dit-on, se repaissent de belles espérances.

POLYNICE.

« Oui, elles sont belles; mais qu'elles sont lentes à s'ac- « complir!

JOCASTE.

« Et le temps n'a-t-il pas fait reconnoître combien elles « sont trompeuses?

POLYNICE.

« Le malheureux y trouve toujours un charme se- « cret.

JOCASTE.

« Mais, avant que l'hymen vous offrît une ressource, « comment avez-vous pourvu aux premiers besoins de la « vie?

POLYNICE.

« Souvent je me suis vu réduit aux dernières extrémi-« tés de la misère.

JOCASTE.

« Quoi! vos amis, vos hôtes...

POLYNICE.

« Ah! dans l'infortune il n'y a point d'hôtes, point d'a-« mis; il n'y en a que pour les heureux! »

Polynice s'engage ensuite dans le récit de ses aventures à la cour d'Argos: récit très intéressant pour une mère, et qui seroit insupportable sur nn théâtre françois. Les Grecs, amis de la nature et de la vérité, croyoient qu'ils devoient entendre avec plaisir ce qui intéresse Jocaste, puisque c'est pour Jocaste, et non pas pour les spectateurs, que Polynice est censé parler.

Le Polynice grec est intéressant; et notre Polynice françois, le Polynice de Racine, qui parle toujours comme un héros de Corneille, n'intéresse point du tout. Si l'on a quelque chose à reprocher au Polynice d'Euripide, c'est peut-être d'être plus vertueux et plus aimable qu'il n'appartient à un fils d'Œdipe. Étéocle, au contraire, est dur et féroce: il ne se donne pas même la peine de colorer son injustice; il ne déguise point son ambition; le trône a pour lui trop d'appas pour qu'il consente à l'abandonner à son frère. « Je le garde pour moi, dit-il (acte II, « scène III), et je serois un lâche de me dépouiller moi-« même du bien que je possède. Et d'ailleurs quel oppro-« bre pour moi de me laisser ainsi arracher mon sceptre « par la force des armes! Quelle honte pour Thèbes de « paroître trembler devant les lances de Mycène! Ce n'é-« toit pas à main armée qu'il devoit venir traiter de la « paix: pour terminer un différent, la parole n'est pas « moins puissante que le fer. Qu'il établisse, j'y consens,

« son séjour à Thèbes; mais qu'il ne se flatte pas de me « voir jamais son esclave dans les mêmes lieux où je puis « être son maître. Ainsi, que les feux s'allument, que le « glaive brille; attelez vos coursiers, hérissez la plaine « de chars: je n'abandonne point mon trône. *Si jamais on « peut violer la justice, c'est pour régner qu'il est beau d'être « injuste; dans tout le reste il faut être vertueux.* » (Maxime fameuse que Jules César avoit toujours à la bouche, et qu'il a si bien pratiquée.)

Jocaste prêche son fils sans pouvoir le convertir. Cette respectable mère enseigne une excellente morale sur l'égalité, sur la justice, sur la médiocrité; mais ce genre de philosophie est déplacé dans un pareil moment: Étéocle n'est pas capable de l'entendre. Cette partie du discours de Jocaste est peu théâtrale. Les Grecs aimoient les raisonnements, les discussions subtiles; en cela ils avoient un mauvais goût. Les froides réflexions de Jocaste sur les avantages de l'égalité doivent déplaire dans tous les siècles et dans tous les pays; et, pour avoir plu à Athènes, elles n'en sont pas meilleures, parcequ'elles ne sont pas naturelles, et que la nature est la première de toutes les régles: c'est le fondement de tout; c'est toujours à elle qu'il faut revenir; et il n'y a point de mœurs, de circonstance, ni de mode, qui puissent justifier ce que la nature condamne. Jocaste est ridicule quand elle dit que c'est l'égalité qui a établi les nombres, les poids et les mesures; mais elle est éloquente quand elle dit à Polynice: « Si tu te rends maître de Thèbes, où dresseras-tu tes « trophées? A quels dieux offriras-tu des sacrifices, après « avoir emporté d'assaut ta patrie? On lira donc sur les « dépouilles ennemies entassées le long des rives de l'Inachus: VAINQUEUR DE THÈBES, POLYNICE, APRÈS AVOIR « RÉDUIT THÈBES EN CENDRES, A CONSACRÉ AUX DIEUX CES « BOUCLIERS. Ah, mon fils! loin de toi cette gloire hon-

« teuse! Loin de toi ce triomphe remporté sur les Grecs! « Mais si tu es forcé de lever le siége, comment rentreras- « tu dans Argos? Après avoir jonché nos campagnes des « cadavres de ses habitants, que répondras-tu aux veuves « qui te demanderont leurs époux, aux mères qui t'accu- « seront du meurtre de leurs fils? On s'écriera dans la « ville: O funeste alliance! Adraste nous a tous perdus « par l'hymen de sa fille. »

Enfin Étéocle, conformément à son caractère brusque et violent, s'ennuie de ces disputes, et termine la conférence. « Je perds le temps ici, dit-il à sa mère: tous ces « discours sont superflus; je garde le trône; sans cette con- « dition, point de paix, point de trève. Cessez donc de me « fatiguer de vaines remontrances. Et toi (se tournant vers « Polynice), sors de nos murs à l'instant, ou tu es mort.

POLYNICE.

« Et quel est le guerrier assez invulnérable qui osera « me porter un coup mortel sans le recevoir lui-même?

ÉTÉOCLE.

« Ce guerrier est près de toi; tu es devant lui: regarde « ce bras.

POLYNICE.

« Je vois un homme riche et heureux: ce ne peut être « qu'un lâche qui craint la mort.

ÉTÉOCLE.

« Et c'est contre ce lâche que tu as rassemblé une si « nombreuse armée?

POLYNICE.

« C'est par prudence, et non par nécessité.

ÉTÉOCLE.

« Insolent! rends grace à la trève qui te sauve la vie.

POLYNICE.

« Une seconde fois je demande le sceptre qui m'appar- « tient.

ÉTÉOCLE.

« Le sceptre est à moi ; je resterai dans mon palais.

POLYNICE.

« Autels de la maison paternelle...

ÉTÉOCLE.

« Que tu es venu renverser.

POLYNICE.

« Écoute-moi.

ÉTÉOCLE.

« Écouter un brigand armé contre son pays !

POLYNICE.

« Dieux tutélaires de Thèbes...

ÉTÉOCLE.

« Qui te détestent.

POLYNICE.

« Je vous prends à témoin qu'on me chasse de ma terre « natale...

ÉTÉOCLE.

« Que tu veux ravager.

POLYNICE.

« Grands dieux ! n'est-ce pas son injustice qui m'a ré- « duit à cette extrémité ?

ÉTÉOCLE.

« C'est à Mycène, et non pas ici, que tu dois invoquer « les dieux.

POLYNICE.

« Impie !

ÉTÉOCLE.

« Mais non pas ennemi de la patrie.

POLYNICE.

« Tu me ravis ma patrie.

ÉTÉOCLE.

« Et je vais bientôt te ravir le jour.

POLYNICE.

« O mon père, tu entends ces outrages!

ÉTÉOCLE.

« Il entend aussi le bruit de tes armes.

POLYNICE.

« Et vous, ô ma mère...

ÉTÉOCLE.

« Ne profane plus ce nom.

POLYNICE.

« O Thèbes...

ÉTÉOCLE.

« Traître, c'est Argos que tu dois invoquer!

POLYNICE.

« J'y vais, n'en doute pas. Adieu, ma mère.

ÉTÉOCLE.

« Sors de ces lieux.

POLYNICE.

« Je pars; mais laisse-moi voir un instant mon père.

ÉTÉOCLE.

« Non.

POLYNICE.

« Que j'embrasse mes sœurs.

ÉTÉOCLE.

« Tu ne les verras plus.

POLYNICE.

« O mes sœurs!

ÉTÉOCLE.

« Tu es leur plus grand ennemi.

POLYNICE.

« O ma mère, soyez heureuse!

JOCASTE.

« Puis-je l'être sans vous, ô mon fils?

POLYNICE.

« Je ne suis plus votre fils...

JOCASTE.

« Je suis donc née pour tous les malheurs?

POLYNICE.

« Je suis outragé par un frère.

ÉTÉOCLE.

« C'est moi qu'on outrage.

POLYNICE.

« Quel sera ton poste dans le combat?

ÉTÉOCLE.

« Que t'importe?

POLYNICE.

« Tu m'y verras.

ÉTÉOCLE.

« C'est ce que je desire.

JOCASTE.

« O mes fils, qu'allez-vous faire?

ÉTÉOCLE.

« L'évènement vous l'apprendra.

JOCASTE.

« Vous allez accomplir les imprécations de votre père.

POLYNICE.

« Eh bien, périsse toute notre maison!

ÉTÉOCLE.

« Ce glaive va bientôt se baigner dans le sang.

POLYNICE.

« J'en atteste la terre qui m'a nourri; j'en atteste les « dieux: on m'insulte, on m'outrage, on me chasse comme « un esclave! O Thèbes, si tu péris, ne m'accuse point! « Étéocle seul est l'auteur de tes maux! C'est malgré moi « que j'ai pris les armes; c'est malgré moi que je quitte « ma patrie. O Apollon, ô toi dont les images embellis- « soient ces portiques, palais de Thèbes, statues des dieux! « et vous, jeunes amis, compagnons de mon enfance, re- « cevez mes derniers adieux: peut-être ne vous reverrai-je

« plus! Mais, que dis-je? l'espérance vit au fond de mon « cœur: j'ose encore me flatter d'immoler l'usurpateur de « mon trône, et de régner dans ces lieux.

ÉTÉOCLE.

« Sors donc, traître, sors donc. »

Voilà comment les Grecs savent faire des scènes! Quel mouvement, quelle chaleur, quel intérêt ils savent répandre sur des sujets qui semblent ne rien présenter que d'horrible! Le reste de la pièce est une suite de catastrophes sanglantes. Le sacrifice de Ménécée est beaucoup mieux motivé, mieux placé que dans la pièce de Racine: il produit plus d'effet. Jocaste, apprenant que ses fils sont aux mains, vole sur le champ de bataille; et, les trouvant tous deux sans vie, se perce sur leurs corps: ce qui vaut beaucoup mieux que la manière précipitée dont Racine fait périr Jocaste, sans qu'elle se donne le temps d'apprendre des nouvelles du combat. Rien ne prouve mieux le goût d'Euripide pour les passions douces et touchantes que l'espèce de sentiments qu'il prête aux deux frères mourants. Étéocle, malgré sa férocité, tend la main à sa mère, à sa sœur; il leur dit adieu; Polynice fait plus, il s'attendrit sur son frère. Le poëte s'est imaginé qu'après avoir satisfait au destin, les deux frères, à leur dernier soupir, pouvoient, sans démentir leur caractère, entendre la voix de la nature. Le récit du combat est moins brillant que chez Racine, mais plus naturel, plus varié, plus pathétique. Œdipe paroît à la fin de la pièce: il embrasse les cadavres de ses fils; il déplore leur cruelle destinée, et part pour son exil, conduit par Antigone. Ces dernières scènes sont extrêmement tragiques. La pièce tout entière est remarquable par cette naïveté, cette simplicité de la manière grecque. Quelques détails nous paroitroient audessous de la majesté du cothurne. Le théâtre grec et le

nôtre ont des beautés et des défauts qui tiennent au caractère et aux mœurs nationales. On ne voit du moins chez Euripide ni une Antigone amoureuse, ni un Hémon galant, ni un vieux scélérat tel que Créon possédé d'une passion ridicule: tout est intéressant, théâtral, et pathétique. Il est étonnant que Racine, ayant sous les yeux un si beau modèle, ait préféré Rotrou à Euripide. (G.)

Sénéque, qu'on appelle le tragique, pour le distinguer de Sénéque le philosophe, avec lequel il ne faut pas le confondre; Sénéque, disons-nous, a composé une Thébaïde, dont quelques fragments sont venus jusqu'à nous. On y trouve un long discours de Jocaste à Polynice, dont Racine paroît avoir emprunté plusieurs traits, et dont nous allons traduire les meilleurs passages.

JOCASTE.

* « O mon fils! je t'en conjure par les vives douleurs de « ce sein maternel qui t'a porté dix mois, par la piété de « tes sœurs, par le visage mutilé de ton père, qui se priva « du jour lorsque, indigné contre lui-même, il voulut « expier son erreur involontaire; je t'en conjure, éloigne « ces torches impies des murs de ta patrie; éloigne ces « étendards menaçants: fuis! la moitié de ton crime est « déja consommée; déja Thèbes voit ses plaines se cou-

* JOCASTA.

Per decem mensium graves
Uteri labores, perque pietate inclytas
Precor sorores, et per irati sibi
Genas parentis, scelere quas nullo nocens,
Erroris a se dira supplicia exigens,
Hausit, nefandas mœnibus patriis faces
Averte; signa bellici retro agminis
Flecte. Ut recedas, magna pars sceleris tamen
Vestri peracta est; vidit hostili grege

« vrir de troupes ennemies; elle voit briller au loin les « armes des guerriers; la cavalerie parcourt d'un pied lé« ger les champs de Cadmus, et les chefs, portés sur des « chars rapides, agitent dans leurs mains les flambeaux « qui doivent la réduire en cendres. O crime nouveau « réservé à Thèbes! Deux frères se précipitent l'un sur « l'autre pour s'égorger! tous les regards en ont été frap« pés: l'armée et le peuple l'ont vu; tes sœurs et ta mère « l'ont vu; heureux ton père, de s'être mis hors d'état de « le voir! Songe à Œdipe, et apprends de lui quels châ« timents suivent une erreur. Ne détruis pas avec le fer « ton propre pays et le palais de tes pères; ne renverse « pas cette Thèbes où tu veux régner. Quelle haine t'é« gare? tu redemandes ta patrie, et tu jures sa perte! « Pour t'en rendre maître, tu veux l'anéantir! Crois-tu « donc mériter le trône en dévastant les campagnes, en « brûlant les moissons, en jetant par-tout l'épouvante?

Campos repleri patria, fulgentes procul
Armis catervas; vidit equitatu levi
Cadmea frangi prata, et excelsos rotis
Volitare proceres; igne flagrantes trabes
Fumare, cineri quæ petunt nostras domos;
Fratresque (facinus quod novum et Thebis fuit)
In se ruentes. Totus hoc exercitus,
Et populus omnis, et utraque hoc vidit soror,
Genitrixque vidit; nam pater debet sibi
Quod ista non spectavit. Occurrat tibi
Nunc Œdipus: quo judice, erroris quoque
Pœnæ petuntur. Ne, precor, ferro erue
Patriam ac penates; neve, quas regere expetis,
Everte Thebas. Quis tenet mentem furor?
Petendo patriam perdis. Ut fiat tua,
Vis esse nullam? Quin tuæ causæ nocet
Ipsum hoc, quod armis vertis infestis solum,
Segetesque adustas sternis, et totos fugam

« Qui jamais a traité ainsi ses propres possessions? Tu te « déclares toi-même étranger à ces contrées en les rava- « geant par le feu, en les ruinant par l'épée! Tandis que « le royaume existe, décidez lequel des deux doit être roi. « Tu veux t'armer contre ta patrie: eh quoi! tu pourrois « ébranler ces murs que la main des hommes n'a point « élevés, ces tours dont les pierres sont venues se placer « d'elles-mêmes, aux sons de la voix et de la lyre d'Am- « phion! Vainqueur, tu renverserois ces palais! Oseras-tu « en enlever les richesses, et enchaîner les guerriers com- « pagnons de ton père? Tes soldats effrénés arracheront-ils « les femmes des bras de leurs époux; les traîneront-ils à « leur suite chargées de fers? et les vierges de Thèbes, « confondues avec les esclaves, seront-elles offertes en « présent aux femmes d'Argos? Me verra-t-on moi, ta

Edis per agros. Nemo sic vastat sua.
Quæ corripi igne, quæ meti gladio jubes,
Aliena credis. Rex sit e vobis uter,
Manente regno, quærite. Hæc telis petes,
Flammisque tecta? Poteris has Amphionis
Quassare moles, nulla quas struxit manus,
Stridente tardum machina ducens onus;
Sed convocatus vocis et citharæ sono
Per se ipse turres venit in summas lapis.
Hæc saxa franges victor? Hinc spolia auferes,
Vinctosque duces patris æquales tui?
Matres ab ipso conjugum raptas sinu
Sævus catena miles imposita trahet,
Ut adulta virgo mixta captivo gregi
Thebana nuribus munus Argolicis eat?
An et ipsa palmas vincta post tergum datas
Mater triumphi præda fraterni vehar?
. . . .
. . . .
. . . .

« mere, comme une conquête enlevée à ton frère, les « mains liées derrière le dos, servir d'ornement à ton « triomphe, et grossir la foule des captives! Eh quoi! déja « si féroce, si barbare, et tu ne régnes pas encore! Que « feras-tu donc quand tu seras roi?

POLYNICE.

« Ainsi il me faudra toujours errer comme un trans-« fuge? repoussé de ma patrie, on me verra sans cesse « mendier des secours étrangers? Que souffrirois-je de « plus si j'avois violé ma foi, si j'étois parjure? Quoi! je « porterois la peine du crime, et le coupable en recueil-« leroit le fruit! Vous m'ordonnez de partir; j'obéis aux « ordres d'une mère: mais, dites-le-moi, où irai-je? Que « mon frère étale son orgueil dans mon propre palais; « qu'une simple chaumière soit mon asile; mais du moins « montrez-la-moi; que cette humble demeure me soit ac-« cordée pour un trône! Dépouillé de tout, supporterai-je « les dédains d'une épouse, et, comme un vil esclave, « obéirai-je aux ordres d'un beau-père couronné? Qu'il

.... Tam ferum et durum geris
Sævumque in iras pectus, et nondum imperas?
Quid sceptra facient?

POLYNICES.

Ut profugus errem semper? ut patria arcear,
Opemque gentis hospes externæ sequar?
Quid paterer aliud, si fefellissem fidem,
Si pejerassem? Fraudis alienæ dabo
Pœnas, at ille præmium scelerum feret?
Jubes abire: matris imperio obsequor.
Da, quo revertar. Regia frater mea
Habitet superbus; parva me abscondat casa!
Hanc da repulso. Liceat exiguo lare
Pensare regnum. Conjugi donum datus
Arbitria thalami dura felicis feram,
Humilisque socerum lixa dominantem sequar?

« est cruel de tomber du trône dans la servitude! ......

....

....

« Et le traître qui m'a dépouillé restera sans châtiment!

JOCASTE.

« Ne crains rien; il sera puni, et même cruellement: il « règnera.

POLYNICE.

« Est-ce donc une peine que de régner?

JOCASTE.

« Si tu en doutes, crois-en ton aïeul et ton père: crois-« en Cadmus et sa postérité; jamais le sceptre de Thèbes « ne fut porté impunément, et cependant il ne fut jamais « acheté par un crime. Déja tu peux compter ton frère « au nombre des victimes de la royauté.

POLYNICE.

« Victime! je le sais; mais je veux mourir roi!

In servitutem cadere de regno, grave est.
....
.... Sceleris et fraudis suæ
Pœnas nefandus frater ut nullas ferat?

JOCASTA.

Ne metue: pœnas, et quidem solvet graves!
Regnabit.

POLYNICES.

Hæcne est pœna?

JOCASTA.

Si dubitas, avo
Patrique crede. Cadmus hoc dicet tibi,
Cadmique proles. Sceptra Thebarum fuit
Impune nulli gerere; nec quisquam, fide
Rupta, tenebat illa. Jam numeres, licet,
Fratrem inter istos.

POLYNICES.

Numero: et est tanti mihi

JOCASTE.

« Eh bien! prends place au milieu de ces rois infortu-
« nés. Règne, mais en horreur à ton peuple.

POLYNICE.

« Celui qui craint la haine ne demande pas à régner.
« Les dieux ont créé en même temps la haine et la puis-
« sance. Il est d'un roi, et d'un grand roi, de maîtriser
« cette fureur populaire. L'amour du peuple enchaîne ce-
« lui qui commande; mais tout lui est permis contre ceux
« qui le haïssent..................................
.... Que tout périsse
« dans les flammes, femme, enfants, patrie! je ne veux
« que régner; et, quel qu'en soit le prix, un trône n'est
« jamais trop acheté. »

Stace a composé un long poëme de la Thébaïde, dont le style a souvent une énergie extraordinaire, quoiqu'il soit communément infecté de déclamations et de mauvais goût. On sait que Racine n'a pas dédaigné d'emprun-

Cum regibus jacere.

JOCASTA.

Te turbæ exsulum
Adscribo. Regna, dummodo invisus tuis.

POLYNICES.

Regnare non vult, esse qui invisus timet.
Simul ista mundi conditor posuit Deus,
Odium atque regnum. Regis, et magni, reor,
Odia ista premere. Multa dominantem vetat
Amor suorum; plus in iratos licet.
....
....
.... Pro regno velim
Patriam, penates, conjugem flammis dare.
Imperia, pretio quolibet, constant bene.

Senec., *Theb.*, act. IV.

ter quelques vers à ce poète, dans le récit du combat des deux frères; mais il s'est approprié les traits qu'il imitoit, en les embellissant. Pour mettre le lecteur en état de comparer et de juger, nous traduirons tout ce morceau, qui est le meilleur du poème, et nous prendrons le récit au moment où Étéocle sort de la ville pour aller à la rencontre de son frère.

* « Déja le casque brille sur la tête d'Étéocle; déja il saisit ses javelots, et s'élance vers son coursier palpitant d'ardeur, et frémissant de joie au bruit de la trompette et des clairons. Tout-à-coup son auguste mère se présente à ses yeux. A cet aspect, le roi lui-même et tous ses guerriers pâlissent de crainte. Son écuyer retire la lance qu'il lui présentoit. »

« Quelle fureur! s'écrie Jocaste: l'Euménide de cet em-« pire se lève donc avec une rage nouvelle; et vous-mê-« mes, après tant de désastres, il ne vous reste qu'à vous « égorger! N'est-ce point assez pour vous d'avoir conduit « ici deux armées, et d'avoir commandé le crime? Que « fera le vainqueur? se jettera-t-il dans le sein maternel? « Heureuses les ténèbres de mon funeste époux! Malheu-« reux le jour qui m'éclaire, puisqu'il faut voir de pareils

Jamque decus galeæ, jam spicula sæva ligabat
Ductor, et ad lituos hilarem, trepidumque tubarum
Prospiciebat equum, subito cum apparuit ingens
Mater, et ipse metu famulumque expalluit omnis
Cœtus, et oblatam retro dedit armiger hastam.
Quis furor? Unde iterum regni integrata resurgit
Eumenis? Ipsi etiam post omnia, cominus ipsi
Stabitis? Usque adeo geminas duxisse cohortes,
Et facinus mandasse parum est? Quo deinde redibit
Victor? In hosne sinus? O diri conjugis olim
Felices tenebræ! Datis improba lumina pœnas.
Hæc spectanda dies? Quo, sæve, minantia flectis

« forfaits! Barbare! pourquoi détourner tes regards me-« naçants? Tu pâlis, tu rougis, tu changes de visage; tu « t'efforces d'étouffer tes murmures, ils s'échappent mal-« gré toi de ta bouche impie. Infortunée que je suis! tu « songes encore à vaincre. Eh bien! c'est contre moi qu'il « faut d'abord éprouver tes armes. Tu trouveras ta mère « debout sur le seuil de la porte, comme un présage fu-« neste, comme une horrible image de tes crimes. Ah, « monstre! il te faudra fouler ces cheveux blancs, écraser « sous les pieds de ton cheval ce sein qui t'a nourri, ces « flancs qui t'ont porté. Arrête! pourquoi m'opposer ton « bouclier, me repousser avec la garde de ton épée? Je « n'ai point invoqué contre toi les dieux du Styx; ma « vengeance ne t'a point dévoué aux furies; écoute une « femme au désespoir; tourne sur moi les yeux: ce n'est « pas un père, c'est une mère qui te supplie; diffère ton « crime, ose en mesurer l'étendue. Mais, diras-tu, mon « frère ébranle ces murailles; il me provoque à un com-« bat impie. Hélas! ni une mère, ni une sœur, ne cher-« chent à le fléchir. Ici, ta famille entière te conjure; nous

Ora? Quid alternos vultus, pallorque ruborque
Mutat, et obnixi frangunt mala murmura dentes?
Me miseram, vinces! Prius hæc tamen arma necesse est
Experiare domi. Stabo ipsa in limine portæ
Auspicium infelix, scelerumque immanis imago.
Hæc tibi canities, hæc sunt calcanda, nefande,
Ubera; perque uterum sonipes hic matris agendus.
Parce: quid oppositam capulo, parmaque repellis?
Non ego te contra Stygiis feralia sanxi
Vota deis, cæco nec Erinnyas ore rogavi.
Exaudi miseram: genitrix te, sæve, precatur;
Non pater. Adde moram sceleri, et metire quod audes.
Sed pulsat muros germanus, et impia contra
Bella ciet. Non mater enim, non obstat cunti

« pleurons tous autour de toi, tandis qu'Adraste est le « seul qui puisse le détourner des combats, et que peut-« être il l'y excite. Et toi, c'est du palais de tes pères, c'est « du temple de tes dieux, c'est de nos bras que tu t'arraches « pour te précipiter sur ton frère. »

« D'un autre côté, Antigone parvient à fendre la foule; sa timidité virginale ne peut arrêter ses pas. Troublée, hors d'elle-même, elle court au sommet des murailles. Le vieil Actor seul l'accompagne; mais l'âge ne lui permettra pas d'y arriver avec elle. A la vue lointaine des guerriers, Antigone hésite un moment. O crime! à ses armes et à sa voix menaçante, elle reconnoit son frère qui s'avance vers la ville: tout retentit alors de ses cris lamentables; et, se penchant sur les murailles, prête à se précipiter, elle s'écrie:

« Ah! retiens tes javelots; regarde cette tour; tourne « vers moi l'aigrette sanglante de ton casque! Sont-ce des « ennemis que tu vois? est-ce ainsi que tu réclames la foi « des traités? Voilà donc les plaintes d'un exilé vertueux!

Ulla soror. Te cuncta rogant, hic plangimus omnes.
Ast ibi vix unus pugnas dissuadet Adrastus,
Aut fortasse jubet. Tu limina avita deosque
Linquis, et a nostris in fratrem amplexibus exis?
  At parte ex alia tacitos obstante tumultu
Antigone furata gradus (nec casta retardat
Virginitas) volat Ogygii fastigia muri
Exsuperare furens. Senior comes hæret eunti
Actor, et hic summas non duraturus ad arces.
Utque procul visis paulum dubitavit in armis,
Agnovitque (nefas!) jaculis, et voce superba
Tecta incessentem, magno prius omnia planctu
Implet, et e muris ceu descensura profatur:
  Comprime tela manu, paulumque hanc aspice turrim,
Frater, et horrentes refer in mea lumina cristas.
Agnoscisne hostes? Sic annua pacta fidemque

« voilà comme il fait valoir ses droits! O mon frère, je « t'en supplie par les dieux tutélaires d'Argos (car tu ne « respectes plus ceux de Thèbes), s'il est encore dans ta « maison un objet qui te soit cher, c'est par lui que je t'en « supplie, calme ta fureur; voici que les deux familles, les « deux armées t'en conjurent avec moi. Écoute cette An- « tigone dévouée au malheur des siens, suspecte à ton ri- « val, et qui n'a plus, cruel, d'autre frère que toi! Ah! « soulève ce casque qui couvre ton visage; laisse-moi voir « pour la dernière fois peut-être ces traits que je chéris; « que je juge au moins si mes prières t'arrachent quelques « larmes. Déja les pleurs de notre mère ont su toucher « Étéocle; on dit même que le glaive est tombé de sa « main; moi seule te trouverai-je inflexible, moi qui dé- « plore nuit et jour ton exil et ton erreur, moi qui viens « de fléchir un père irrité contre toi? Ah! ta fureur justifie « ton frère. Sans doute il a violé sa foi, il a rompu un « traité solennel, il est coupable, il est cruel envers les

Poscimus? Hi questus, hæc est bona causa modesti
Exsulis? Argolicos per te, germane, penates
(Nam Tyriis jam nullus honos), per si quid in illa
Dulce domo, summitte animos. En utraque gentis
Turba rogant, ambæque acies. Rogat illa suorum
Antigone devota malis, suspectaque regi,
Et tantum tua, dure, soror. Saltem ora, trucesque
Solve genas. Liceat vultus fortasse supremum
Noscere dilectos, et, ad hæc lamenta, videre,
Anne fleas. Illum gemitu jam supplice mater
Frangit, et exsertum dimittere dicitur ensem.
Tu mihi fortis adhuc, mihi, quæ tua nocte dieque
Exsilia, erroresque fleo? Jam jamque tumentem
Placavi tibi, sæve, patrem. Quid crimine solvis
Germanum? Nempe ille fidem et stata fœdera rupit,
Ille nocens, sævusque suis; tamen ecce vocatus
Non venit. His paulum furor elanguescere dictis

« siens; et cependant, défié par toi, il ne se présente pas « pour achever son crime. »

« Déja ces paroles commencent à fléchir Polynice, malgré la furie qui s'efforce de l'irriter. Déja sa main ne tient plus que foiblement les rênes; il se tait: des soupirs s'échappent de son sein, et son casque ne peut dérober ses larmes; sa colère va s'évanouir. Il a honte également et d'être venu, et de s'en retourner coupable, lorsque tout-à-coup l'Euménide repousse Jocaste, brise les portes, et jette Étéocle hors des murs. Il s'écrie:

« Me voilà! et mon seul regret est d'avoir été prévenu. « Ne me reproche point ce retard : ma mère s'attachoit à « mes armes. O patrie! ô terre! qui ne sais pas encore « quel est ton roi, la victoire te le fera connoître.

« Ah! traitre, répond Polynice avec l'accent de la fu- « reur, tiens-tu enfin ta parole? es-tu ici pour combattre? « Que je t'ai long-temps attendu! Enfin tu montres que « tu es mon frère! Achéve, viens à moi: le fer, le fer, « voilà nos lois, voilà nos traités. »

« Il dit, et lance sur son frère un regard terrible. Une haine jalouse le dévore, à la vue de cette cour nombreuse

Cœperat, obstreperet quanquam, atque obstaret Erinnys.
Jam summissa manus, lente jam flectit habenas,
Jam tacet, erumpunt gemitus, lacrymasque fatetur
Cassis; bebent iræ, pariterque et abire nocentem
Et venisse pudet; subito eum matre repulsa
Eumenis ejecit fractis Eteoclea portis
Clamantem: Venio, solumque quod ante vocasti
Invideo. Ne incesse moras, gravis arma tenebat
Mater. Io patria, o regum incertissima tellus,
Nunc certe victoris eris. Nec mitior ille,
Tandem, inquit, scis, sæve, fidem, et descendis in æquum?
O mihi nunc primum longo post tempore frater,
Congredere: hæ leges, hæc fœdera sola supersunt.
Sic hostile tuens fratrem; namque uritur alto

qui environne le monarque, à la vue de son casque royal, de son coursier couvert de pourpre, et de l'or qui brille sur son bouclier, quoique lui-même n'ait point à rougir de son armure ni de ses vêtements. Argie, sa jeune épouse, en forma le tissu, et, d'une main savante, elle avoit uni l'or à la pourpre, avec tout l'art de la Méonie.

« Cependant, poussés par les Euménides, les deux frères s'élancent dans la plaine, au milieu d'un nuage de poussière. Chacun d'eux est livré à sa Furie, qui l'irrite, l'aiguillonne. Elles-mêmes tiennent les rênes, ajustent les harnois. Sous leurs mains les armes étincellent, et leurs serpents se mêlent aux crins des coursiers. Enfin le couple fratricide est au lieu du combat : le casque qui les couvre cache la ressemblance de leur visage, et cependant on voit que ces deux ennemis sont sortis des mêmes flancs. Aucun signal n'est donné ; les trompettes se taisent, les instruments de Mars sont muets. Trois fois l'avare Pluton tonne du sein des enfers ; trois fois la terre gémit ébranlée sur ses fondements ; les dieux mêmes des com-

Corde, quod innumeri comites, quod regia cassis,
Instratusque ostro sonipes, quod fulva metallo
Parma micet, quanquam haud armis inhonorus et ipse,
Nec palla vulgare nitens : opus ipsa novarat
Mœoniis Argia modis, et pollice docto
Stamina purpureæ sociaverat aurea telæ.
Jamque in pulvereum Furiis hortantibus æquor
Prosiliunt, sua quemque comes stimulatque, regitque.
Frena tenent ipsæ, phalerasque, et lucida comunt
Arma manu, mixtisque jubas serpentibus augent.
Stat consanguineum campo scelus : unius ingens
Bellum uteri, coeuntque pares sub casside vultus.
Signa tacent, siluere tubæ ; stupefactaque Martis
Cornua. Ter nigris avidus regnator ab oris
Intonuit, terque ima soli concussit, et ipsi
Armorum fugere dei : nusquam inclita virtus,

bats se sont enfuis. La valeur vertueuse n'apparoît plus. Bellone éteint son flambeau; Mars détourne ses chevaux épouvantés. Minerve a jeté son égide, l'impitoyable Gorgone s'arrête immobile, et les Sœurs infernales se regardent en rougissant.

« Alors une foule désolée paroît sur les murailles. Tous les yeux sont baignés de larmes, et les gémissements éclatent de toutes parts: ici les vieillards se plaignent d'avoir trop vécu; là les mères éplorées, le sein découvert, défendent à leurs enfants de tourner leurs regards vers la plaine. Soudain les portes du Tartare s'ouvrent, et le souverain du noir empire commande aux mânes des Thébains d'aller contempler les forfaits de leur nation. Ces fantômes se placent sur les montagnes voisines, leur cortège horrible souille le jour; ils se réjouissent: leurs crimes sont surpassés.

« Adraste apprend que les deux frères, tout entiers à leur fureur, volent au combat, et que la honte du crime ne les retient plus. Il s'élance et précipite son char au milieu d'eux. Ses dignités, son âge, le rendent vénérable:

Restinxit Bellona faces, longeque paventes
Mars rapuit currus, et Gorgone cruda virago
Abstitit, inque vicem Stygiæ rubuere sorores.
Prominet excelsis vulgus miserabile tectis;
Cuncta madent lacrymis, et ab omni plangitur arce.
Hinc questi vixisse senes, hinc pectore nudo
Stant matres, parvosque vetant attendere natos.
Ipse quoque Ogygios monstra ad gentilia manes
Tartareus rector porta jubet ire reclusa.
Montibus insidunt patriis, tristique corona
Infecere diem, et vinci sua crimina gaudent.
Illos ut stimulis ire in discrimen apertis
Audiit, et sceleri nullum jam obstare pudorem,
Advolat, et medias immittit Adrastus habenas.
Ipse quidem regnis multum; et venerabilis ævo,

que peut-il attendre de ceux qui outragent les sentiments les plus sacrés? Cependant il les supplie tour-à-tour:

« Enfants d'Inachus, s'écrie-t-il, et vous, race de Cad-« mus, serons-nous témoins de ce crime? Ainsi vous ou-« bliez les lois, les dieux, les droits sacrés de la guerre? « Arrêtez, barbares! je t'en conjure, Étéocle, toi, mon « ennemi, mais pour qui, malgré ta rage, la voix du « sang me parle encore; et toi aussi, Polynice, ô mon « gendre! je t'en conjure, je te l'ordonne, jette les armes, « et si la soif de régner te consume, voilà mon sceptre: « va, commande seul dans Lerne et dans Argos! »

« Vains efforts! ces paroles de paix n'ont aucun empire sur ces furieux! les flots courroucés de la mer de Scythie sépareroient plutôt les roches Cyanées[1]. Déja les deux coursiers se précipitent à travers un nuage de poussière, les dards vont s'échapper des mains des frères, le crime est commencé. Adraste cesse des prières inutiles, il fuit,

[1] Écueils à l'entrée de la mer Noire, appelés aussi *Symplegades*, parce-qu'ils sont si voisins l'un de l'autre, qu'ils semblent s'entre-choquer.

Sed quid apud tales, quis nec sua pignora curæ?
Alternos tamen ille rogat: Spectabimus ergo
Inachidæ, Tyriique nefas? Ubi jura, deique?
Bella ubi? Ne perstate animis. Te deprecor hostis
(Quanquam, hæc ira sinat, nec tu mihi sanguine longe):
Te gener, et jubeo. Sceptri si tanta cupido est,
Exuo regales habitus: i, Lernan et Argos
Solus habe. Non verba magis suadentia frangunt
Accensos, sumptisque semel conatibus obstant,
Quam Scytha curvatis erectus fluctibus unquam
Pontus, Cyaneos vetuit concurrere montes.
Ut periisse preces, geminosque ad prælia fusus
Pulvere cornipedes, explorarique furentum
In digitis amenta videt, fugit, omnia linquens
Castra viros, generum, Thebas; ac fata monentem

il abandonne tout, et le camp, et l'armée, et son gendre, et Thèbes; il excite l'ardeur d'Arion, coursier prophétique, dont la fuite rapide lui présage de funestes destins. Tel le dieu choisi par un sort funeste pour être le gardien des ombres, et le dernier héritier du monde, pâlit incliné sur son char, lorsqu'il fut contraint de quitter l'Olympe pour régner sur le Tartare.

« Cependant la fortune est incertaine, elle hésite à la vue du crime, et ne se hâte pas de le consommer. Deux fois ils fondent l'un sur l'autre, et deux fois, ô bonheur! leurs coursiers s'emportent et s'égarent. Les dards n'atteignent pas au but. Un sang criminel ne les a point souillés. Furieux, ils tirent les rênes, enfoncent l'éperon dans le flanc des coursiers qui n'ont pas servi leur rage. Les deux armées s'indignent contre les dieux qui permettent ce combat; des murmures sourds passent de rang en rang; souvent elles sont prêtes à se livrer à leur propre fureur, et à l'opposer à celle des deux frères.

« Depuis long-temps la Piété, bannie de la terre, ban-

Conversumque jugo propellit Ariona. Qualis
Demissus curru, lævæ post præmia sortis,
Umbrarum custos, mundique novissimus hæres
Palluit, amisso veniens in Tartara cœlo.
  Non tamen indulsit pugnæ, cunctataque primo
Substitit in scelere, et paulum fortuna morata est.
Bis cassæ periere viæ; bis cominus actos
Avertit bonus error equos, puræque nefandi
Sanguinis, obliquis ceciderunt ictibus hastæ.
Tendunt frena manu, et sævis calcaribus urgent
Immeritos. Movet et geminas miserabile divum
Prodigium turmas; alternaque murmura volvunt
Mussantes, iterare aciem, procurrere sæpe
Impetus, et totum miseris opponere bellum.
  Jamdudum terris, cœlnque offensa deorum,

nie même de l'assemblée des dieux, s'étoit retirée dans un lieu solitaire de l'Olympe. Dépouillée de son antique parure, la douleur peinte sur le visage, des bandelettes n'arrêtent plus ses cheveux. Souffrante, désolée, comme la sœur, comme la mère des coupables, elle donnoit des larmes au crime fraternel. Elle accuse la cruauté de Jupiter, la dureté des Parques; elle veut abandonner le ciel et fuir la lumière, pour habiter l'Érèbe et la nuit des enfers. « O destin! s'écrie-t-elle, tu m'as créée pour adoucir « les penchants criminels des hommes, et souvent même « des dieux; et cependant je n'ai plus d'asile parmi les « peuples. Nulle part on ne me rend hommage. O fureur « des mortels! ô coupable industrie de Prométhée! pour- « quoi faut-il que Pyrrha ait repeuplé la terre? plus heu- « reux le monde, s'il fût resté désert! Voyez les forfaits « des hommes! » A ces mots, elle saisit le moment favorable: « Tentons quelques efforts, dit-elle, dussent-ils « être inutiles. »

« Aussitôt elle descend de l'Olympe; et, quoique gui-

Aversa cœli Pietas in parte sedebat,
Non habitu quo nota prius, non ore sereno,
Sed vittis exuta comam, fraternaque bella,
Ceu soror infelix pugnantum, aut anxia mater,
Deflebat; sævumque Jovem Parcasque nocentes
Vociferans, seseque polis et luce relicta
Descensuram Erebo, et Stygios jam malle Penates.
Quid me, ait, ut sævis animantum, ac sæpe deorum
Obstaturam animis, princeps natura, creabas?
Nil jam ego per populos, nusquam reverentia nostri.
O furor, o homines, diræque Prometheos artes!
Quam bene post Pyrrham tellus pontusque vacabant!
En mortale genus! Dixit, speculataque tempus,
Auxilium tentemus, ait, licet irrita coner.
Desiluitque polo: niveus sub nubibus altis

dée par la douleur, elle trace dans les airs un sillon lumineux. A peine elle a touché la terre, que déja la douce paix s'insinue dans les cœurs : on commence à comprendre l'énormité du crime. Les larmes coulent, les cœurs s'attendrissent, et les frères eux-mêmes sont saisis d'une secrète horreur. Alors la déesse prend les armes et la ressemblance d'un guerrier. Elle crie tour-à-tour aux deux armées : « Qui de vous n'a des enfants et des frères! qui « de vous seroit insensible à leur sort? Allez, courez, hâ- « tez-vous d'empêcher le combat. »

« A sa voix, les armes tombent, les chevaux s'arrêtent ; le Destin lui-même hésite. Ah! sans doute les dieux ont pitié de tant de maux. La déesse triomphe; sa prière n'aura pas été vaine; mais l'affreuse Tisiphone en prévoit les effets; plus prompte que la foudre, elle se précipite, et s'écrie : « Oses-tu bien t'opposer au combat, lâche di- « vinité, faite pour le repos? Fuis, insensée; ce champ « de bataille est le mien ; ce jour est à moi; il est trop « tard pour secourir la coupable Thèbes. Où étois-tu,

Quanquam mœsta, deæ sequitur vestigia limes.
Vix steterat campo, subita mansuescere pace
Agmina, sentirique nefas. Tunc ora madescunt
Pectoraque, et tacitus subrepsit fratribus horror.
Arma etiam simulata gerens cultusque viriles,
Nunc his, nunc illis : Agite, ite, obsistite, clamat,
Quis nati fratresque domi, quis pignora tanta?
His quoque (nonne palam est ultro miserescere divos?)
Tela cadunt, cunctantur equi ; Fors ipsa repugnat.
Nonnihil impulerat dubios, ni torva notasset
Tisiphone fraudes, cœlestique ocyor igne
Afforet increpitans. Quid belli obverteris ausis,
Numen iners, pacique datum? Cede, improba : noster
Hic campus, nosterque dies. Nunc sera nocentes
Defendis Thebas. Ubi tunc eum bella cieret

« quand Bacchus appeloit la guerre, et que ses orgies « remplissoient de fureur les mères dénaturées? Lâche « divinité, où étois-tu, lorsque le serpent de Mars s'eni- « vroit d'un sang impie; que la terre enfantoit les guer- « riers de Cadmus; que le sphinx tomboit vaincu; que « Laïus demandoit la vie à son fils, et qu'à la lueur de « nos torches Jocaste entroit dans le lit incestueux? »

« Ainsi Tisiphone la presse; et tandis que la Piété confuse détourne son visage couvert de rougeur, la Furie la repousse avec son flambeau, et darde contre elle ses serpents. La déesse timide voile sa tête, elle fuit, et va se plaindre au maître des dieux. Soudain la haine se réveille avec plus de fureur; on se réjouit du combat, les deux armées brûlent de le contempler, et les frères poursuivent leur crime. Le roi saisit ses armes, et le premier lance son javelot: le trait frappe au milieu du bouclier, mais il est repoussé par l'or qui le couvre. Alors Polynice s'avance, et fait entendre cette funeste prière: « O dieux qu'OEdipe

Bacchus, et armatas furiarent orgia matres?
Aut, ubi segnis eras, dum Martius impia serpens
Stagna bibit, dum Cadmus arat, dum victa cadit sphinx,
Dum rogat OEdipoden genitor, dum lampade nostra
In thalamos Jocasta venit? Sic urget, et ultro
Vitantem aspectus, etiam, pudibundaque longe
Ora reducentem, premit adstridentibus hydris,
Intentatque faces. Dejectam in lumina pallam
Diva trahit, magnoque fugit questura Tonanti.
Tunc vero accensæ stimulis majoribus iræ:
Arma placent, versæque volunt spectare cohortes,
Instaurant crudele nefas. Rex impius aptat
Tela, et funestæ casum prior occupat hastæ.
Illa viam medium clypei conata per orbem
Non perfert ictus atque alto vincitur auro.
Tunc exsul subit, et clare funesta precatur:

« aveugle n'invoqua pas en vain, dirigez mes coups! mes « vœux ne sont point injustes; j'expierai ma haine, je la- « verai dans mon sang ce fer que j'aurai teint du sien, « content si le dernier regard d'un frère voit le sceptre « dans ma main, et s'il emporte aux enfers la douleur de « mourir mon sujet. » Le trait part à l'instant; il glisse entre la cuisse du cavalier et son cheval, et semble vouloir les percer tous deux. Étéocle l'évite en écartant le genou; et le dard, trompant la main qui le lance, s'enfonce dans les flancs du coursier. L'animal irrité ne sent plus la main qui le guide; son sang coule et rougit la terre autour de lui. Polynice triomphe, et croit voir le sang de son frère. Étéocle effrayé le croit lui-même: il voit son ennemi qui se précipite sur son cheval blessé; ils se pressent; les rênes, les mains, les javelots, se confondent, et, dans le trouble qui les agite, ils tombent tous deux sur l'arène. Ainsi, au milieu d'une nuit profonde, deux vaisseaux poussés par la tempête s'entre-choquent, brisent

Dii quos effosso non irritus ore rogavit
Œdipodes, firmate nefas, non improba posco
Vota; piabo manus, et eodem pectora ferro
Rescindam, dum me moriens hic sceptra tenentem
Linquat, et hunc secum portet minor umbra dolorem.
Hasta subit velox equitis femur inter equique
Ilia, letum utrique volens; sed plaga sedentis
Laxato vitata genu. Tamen irrita voti
Cuspis, in obliquis invenit vulnera costis.
It præceps sonipes strictæ contemptor habenæ,
Arvaque sanguineo scribit rutilantia gyro.
Exultat, fratris credens hunc esse cruorem.
Credit et ipse metu. Totis jamque exsul habenis
Indulget, cæcusque avidos illidit in ægrum
Cornipedem cursus. Miscentur frena manusque,
Telaque, et ad terram turbatis gressibus ambo

leurs rames, mêlent leurs cordages; ils luttent contre les vents et les flots et la nuit; et tout-à-coup, au milieu des ténèbres, s'enfoncent, et disparoissent ensemble dans l'abyme. Tels on voit les deux frères; aveuglés par la rage, sans règle, sans art, leurs épées se cherchent, se croisent; la fureur seule guide leurs coups; la haine étincelle sous leurs casques, et ils se lancent d'horribles regards. Pressés, entrelacés dans les bras l'un de l'autre, leurs cris féroces les animent comme le bruit des trompettes et des clairons. Ainsi deux sangliers furieux s'élancent avec la rapidité de la foudre; leurs soies se hérissent; le feu jaillit de leurs yeux, et leurs défenses recourbées se heurtent avec fracas. Du haut d'un rocher voisin, le chasseur regarde en pâlissant ce choc effroyable, et, craintif, il retient ses chiens dans le silence: tels les fils d'Œdipe. Le coup mortel n'est point encore porté; mais le sang coule, le crime est consommé; il n'est plus besoin des Furies. Debout, près des combattants, ces filles de la Nuit se

Præcipitant: ut nocte rates, quas nubilus Auster
Implicuit, frangunt tonsas, mutantque rudentes,
Luctatæque diu tenebris, hyemique, sibique,
Sicut erant, imo pariter sedere profundo.
Hæc pugnæ facies. Coeunt sine more, sine arte;
Tantum animis, iraque, atque ignescentia cernunt
Per galeas odia, et vultus rimantur acerbo
Lumine. Nil adeo mediæ telluris, et enses
Impliciti, nexæque manus, alternaque sævi
Murmura, ceu lituos rapiunt, aut signa tubarum.
Fulmineos veluti præceps cum cominus egit
Ira sues, strictisque erexit pectora setis,
Igne tremunt oculi, lunataque dentibus uncis
Ora sonant; spectat pugnas de rupe propinqua
Venator pallens, canibusque silentia suadet.
Sic avidi incurrunt: nec dum letalia miscent

contentent d'applaudir, et s'affligent en même temps de voir leur fureur surpassée. Chacun brûle de répandre le sang de son frère, et ne sent pas couler le sien. Enfin l'exilé, dont la colère est plus vive et l'attentat plus juste, s'élance en s'excitant lui-même, et, saisissant le défaut de la cuirasse, il plonge son épée dans le corps de son frère. Étéocle n'éprouve aucune douleur, mais il a senti le froid de l'acier. Effrayé, il se couvre aussitôt de son bouclier; mais déja sa blessure se fait sentir; il respire avec peine; chaque instant diminue ses forces: il chancelle. Son ennemi sans pitié insulte à sa foiblesse: « Où fuis-tu, roi « de Thèbes? voilà donc l'effet d'une vie molle et efféminée? ton courage s'est énervé à l'ombre des grandeurs. « Vois ces membres endurcis par l'exil et la misère: vois « comme les malheureux combattent: apprends à mieux « te servir des armes, et défie-toi de la prospérité. » Cependant un reste de vie soutient le monarque criminel, son sang n'est point épuisé; il pourroit se soutenir en-

Vulnera, sed cœptus sanguis, facinusque peractum;
Nec jam opus est Furiis; tantum mirantur, et adstant
Laudantes, hominumque dolent plus posse furores.
Fratris uterque furens cupit affectatque cruorem,
Et nescit manare suum. Tandem irruit exsul,
Hortatusque manum, cui fortior ira, nefasque
Justius, alte ensem germani in corpore pressit,
Qua male jam plumis imus tegit inguina thorax,
Ille dolens nondum, sed ferri frigore primo
Territus, in clypeum turbatos colligit artus;
Mox intellecto magis ac magis æger anhelat
Vulnere, nec parcit cedenti, atque increpat hostis:
Quo retrahis, germane, gradus? O languida somno,
Et regnis effœta quies, longaque sub umbra
Imperia! Exsilio rebusque exercita egenis
Membra vides. Disce arma pati, nec fidere lætis;

core; mais il tombe à dessein, et, près d'expirer, il médite une dernière perfidie. Le Cythéron en pousse un long gémissement, et Polynice, qui se croit vainqueur, lève au ciel ses mains fratricides, et s'écrie: « Grace aux « dieux, je n'ai point fait de vœux inutiles; ses yeux sont « appesantis; les ombres de la mort couvrent son visage. « Ah! tandis qu'il peut me voir encore, hâtez-vous de « m'apporter le sceptre et la couronne! » Il dit, et se précipite sur son frère pour le dépouiller de ses armes, comme s'il vouloit les offrir à sa patrie, et suspendre dans les temples un pareil trophée. Mais Étéocle respire encore; la vengeance seule arrête son ame prête à s'échapper. Il sent l'approche de Polynice qui se penche sur lui; secrètement il soulève son glaive; sa haine, qui vit tout entière, supplée aux forces qui l'abandonnent, et, plein d'une affreuse joie, il plonge le fer dans le cœur d'un rival abhorré.

« Ah! traître, tu respires! s'écrie Polynice; ta rage te

Sic pugnant miseri! Restabat lassa nefando
Vita duci, summusque cruor, poterantque parumper
Stare gradus; sed sponte ruit; fraudemque supremam
In media jam morte parat. Clamore Cythæron
Erigitur; fraterque ratus vicisse, levavit
Ad cœlum palmas. Bene habet. Non irrita vovi:
Cerno graves oculos, atque ora natantia leto.
Huc aliquis propere sceptrum atque insigne comarum,
Dum videt. Hæc dicens gressus admovit, et arma
Ceu templis decus et patriæ laturus ovanti,
Arma etiam spoliare cupit. Nondum ille peractis
Manibus, ultrices animam servabat in iras.
Utque superstantem, pronumque in pectore sensit,
Erigit occulte ferrum, vitæque labantis
Relliquias tenues odio supplevit, et ensem
Jam lætus fratris non frater corde reliquit.
Ille autem: Vivisne, et adhuc manet ira superstes,

« survit. Eh quoi! ne peux-tu donc mourir? viens avec « moi aux enfers; là, je réclamerai la foi des traités, si « Minos tient dans ses mains l'urne fatale qui punit même « les rois. »

« En disant ces mots, il tombe, et, du poids de ses armes, écrase son frère expirant.

« Allez, ames féroces, allez souiller le Tartare de votre présence, allez épuiser tous les tourments de l'Érèbe; et vous, divinités du Styx, épargnez désormais les malheureux humains. Que dans tout l'univers et dans tous les siècles un seul jour ait vu cet horrible fratricide; que nos descendants en perdent la mémoire, et que les rois seuls se souviennent de ce combat monstrueux! »

Perfide, nec sedes unquam meriture quietas?
I mecum ad Manes: illic quoque pacta reposcam,
Si modo Agenorei stat Gnossia judicis urna,
Qua reges punire datur. Nec plura locutus,
Concidit, et totis fratrem gravis obruit armis.
 Ite, truces animæ, funestaque Tartara leto
Polluite, et cunctas Erebi consumite pœnas.
Vosque malis hominum, Stygiæ, jam parcite, divæ,
Omnibus in terris scelus hoc, omnique sub ævo
Viderit una dies, monstrumque infame futuris
Excidat, et soli memorent hæc prælia reges.

Publii Papinii Statii *Thebaidos* lib. XI, v. 324-579.

FIN DES IMITATIONS.

ALEXANDRE
LE GRAND,
TRAGÉDIE.
1665.

AU ROI.

SIRE,

Voici une seconde entreprise qui n'est pas moins hardie que la première. Je ne me contente pas d'avoir mis à la tête de mon ouvrage le nom d'Alexandre, j'y ajoute encore celui de VOTRE MAJESTÉ; c'est-à-dire que j'assemble tout ce que le siècle présent et les siècles passés nous peuvent fournir de plus grand. Mais, SIRE, j'espère que VOTRE MAJESTÉ ne condamnera pas cette seconde hardiesse, comme elle n'a pas désapprouvé la première. Quelques efforts que l'on eût faits pour lui défigurer mon héros, il n'a pas plus tôt paru devant elle, qu'elle l'a reconnu pour Alexandre. Et à qui s'en rapportera-t-on, qu'à un roi dont la gloire est répandue aussi loin que celle de ce conquérant, et devant qui l'on peut dire que *tous les peuples du monde*

se taisent, comme l'Écriture l'a dit d'Alexandre? Je sais bien que ce silence est un silence d'étonnement et d'admiration; que, jusques ici, la force de vos armes ne leur a pas tant imposé que celle de vos vertus. Mais, SIRE, votre réputation n'en est pas moins éclatante, pour n'être point établie sur les embrasements et sur les ruines; et déja VOTRE MAJESTÉ est arrivée au comble de la gloire par un chemin plus nouveau et plus difficile que celui par où Alexandre y est monté. Il n'est pas extraordinaire de voir un jeune homme gagner des batailles, de le voir mettre le feu par toute la terre. Il n'est pas impossible que la jeunesse et la fortune l'emportent victorieux jusqu'au fond des Indes. L'histoire est pleine de jeunes conquérants; et l'on sait avec quelle ardeur VOTRE MAJESTÉ elle-même a cherché les occasions de se signaler dans un âge où Alexandre ne faisoit encore que pleurer sur les victoires de son père. Mais elle me permettra de lui dire que devant[1] elle, on n'a point vu de roi qui, à l'âge d'Alexandre, ait fait paraître la conduite d'Auguste; qui, sans s'éloigner presque du centre de son royaume, ait

[1] *Devant*, pour *avant*, n'est plus en usage. (G.)

répandu sa lumière jusqu'au bout du monde; et qui ait commencé sa carrière par où les plus grands princes ont tâché d'achever la leur. On a disputé chez les anciens si la fortune n'avoit point eu plus de part que la vertu dans les conquêtes d'Alexandre. Mais quelle part la fortune peut-elle prétendre aux actions d'un roi qui ne doit qu'à ses seuls conseils l'état florissant de son royaume, et qui n'a besoin que de lui-même pour se rendre redoutable à toute l'Europe? Mais, SIRE, je ne songe pas qu'en voulant louer VOTRE MAJESTÉ, je m'engage dans une carrière trop vaste et trop difficile; il faut auparavant m'essayer encore sur quelques autres héros de l'antiquité; et je prévois qu'à mesure que je prendrai de nouvelles forces, VOTRE MAJESTÉ se couvrira elle-même d'une gloire toute nouvelle; que nous la reverrons peut-être, à la tête d'une armée, achever la comparaison qu'on peut faire d'elle et d'Alexandre, et ajouter le titre de conquérant à celui du plus sage roi de la terre. Ce sera alors que vos sujets devront consacrer toutes leurs veilles au récit de tant de grandes actions, et ne pas souffrir que VOTRE MAJESTÉ ait lieu de se plaindre, comme Alexandre, qu'elle n'a eu personne de son temps qui pût laisser à la

postérité la mémoire de ses vertus. Je n'espère pas être assez heureux pour me distinguer par le mérite de mes ouvrages, mais je sais bien que je me signalerai au moins par le zèle et la profonde vénération avec laquelle je suis,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très humble, très obéissant,
et très fidèle serviteur et sujet,
RACINE.

PREMIÈRE PRÉFACE.

Je ne rapporterai point ici ce que l'histoire dit de Porus, il faudroit copier tout le huitième livre de Quinte-Curce : et je m'engagerai moins encore à faire une exacte apologie de tous les endroits qu'on a voulu combattre dans ma pièce. Je n'ai pas prétendu donner au public un ouvrage parfait : je me fais trop justice pour avoir osé me flatter de cette espérance. Avec quelque succès qu'on ait représenté mon Alexandre, et quoique les premières personnes de la terre et les Alexandres de notre siècle se soient hautement déclarés pour lui, je ne me laisse point éblouir par ces illustres approbations. Je veux croire qu'ils ont voulu encourager un jeune homme, et m'exciter à faire encore mieux dans la suite; mais j'avoue que, quelque défiance que j'eusse de moi-même, je n'ai pu m'empêcher de concevoir quelque opinion de ma tragédie, quand j'ai vu la peine que se sont donnée certaines gens pour la décrier. On ne fait point tant de brigues contre un ouvrage qu'on n'estime pas; on se contente de ne plus le voir quand on l'a vu une fois, et on le laisse tomber de lui-même, sans daigner seulement contribuer à sa chute. Cependant j'ai eu le plaisir de voir plus de six fois de suite à ma pièce le visage de ces censeurs; ils n'ont pas craint de s'exposer si souvent à entendre une chose qui

leur déplaisoit; ils ont prodigué libéralement leur temps et leurs peines pour la venir critiquer, sans compter les chagrins que leur ont peut-être coûtés les applaudissements que leur présence n'a pas empêché le public de me donner.

Je ne représente point à ces critiques le goût de l'antiquité : je vois bien qu'ils le connoissent médiocrement. Mais de quoi se plaignent-ils, si toutes mes scènes sont bien remplies, si elles sont bien liées nécessairement les unes aux autres, si tous mes acteurs ne viennent point sur le théâtre que l'on ne sache la raison qui les y fait venir; et si, avec peu d'incidents et peu de matière, j'ai été assez heureux pour faire une pièce qui les a peut-être attachés malgré eux depuis le commencement jusqu'à la fin? Mais ce qui me console, c'est de voir mes censeurs s'accorder si mal ensemble[1] : les uns disent que Taxile n'est point assez honnête homme; les autres, qu'il ne mérite point sa perte : les uns soutiennent qu'Alexandre n'est point assez amoureux; les autres, qu'il ne vient sur le théâtre que pour parler d'amour. Ainsi je n'ai pas besoin que mes amis se mettent en peine de me justifier, je n'ai qu'à renvoyer mes ennemis à mes ennemis; je me repose sur eux de la défense d'une pièce qu'ils attaquent en si mauvaise intelligence, et avec des sentiments si opposés.

[1] Racine composa cette préface dans un premier mouvement. On y voit le dépit d'un jeune homme piqué de l'acharnement et de l'animosité de ses ennemis. La réflexion lui fit supprimer, dans les éditions suivantes, cette boutade un peu trop vive. (G.)

SECONDE PRÉFACE.

Il n'y a guère de tragédie où l'histoire soit plus fidèlement suivie que dans celle-ci. Le sujet en est tiré de plusieurs auteurs, mais sur-tout du huitième livre de Quinte-Curce. C'est là qu'on peut voir tout ce qu'Alexandre fit lorsqu'il entra dans les Indes, les ambassades qu'il envoya aux rois de ce pays-là, les différentes réceptions qu'ils firent à ses envoyés, l'alliance que Taxile fit avec lui, la fierté avec laquelle Porus refusa les conditions qu'on lui présentoit, l'inimitié qui étoit entre Porus et Taxile, et enfin la victoire qu'Alexandre remporta sur Porus, la réponse généreuse que ce brave Indien fit au vainqueur, qui lui demandoit comment il vouloit qu'on le traitât, et la générosité avec laquelle Alexandre lui rendit tous ses états, et en ajouta beaucoup d'autres.

Cette action d'Alexandre a passé pour une des plus belles que ce prince ait faites en sa vie, et le danger que Porus lui fit courir dans la bataille lui parut le plus grand où il se fût jamais trouvé. Il le confessa lui-même, en disant qu'il avoit trouvé enfin un péril digne de son courage. Et ce fut en cette même occasion qu'il s'écria : « O Athéniens, combien de travaux

« j'endure pour me faire louer de vous! » J'ai tâché de représenter en Porus un ennemi digne d'Alexandre, et je puis dire que son caractère a plu extrêmement sur notre théâtre, jusque-là que des personnes m'ont reproché que je faisois ce prince plus grand qu'Alexandre. Mais ces personnes ne considèrent pas que, dans la bataille et dans la victoire, Alexandre est en effet plus grand que Porus; qu'il n'y a pas un vers dans la tragédie qui ne soit à la louange d'Alexandre; que les invectives même de Porus et d'Axiane sont autant d'éloges de la valeur de ce conquérant. Porus a peut-être quelque chose qui intéresse davantage, parcequ'il est dans le malheur; car, comme dit Sénéque, « Nons sommes de telle nature, qu'il n'y a rien au monde qui se fasse tant admirer qu'un homme qui sait être malheureux avec courage. » — « Ita affecti sumus, ut nihil æque magnam « apud nos admirationem occupet, quam homo fortiter miser[1]. »

Les amours d'Alexandre et de Cléofile ne sont pas de mon invention: Justin en parle, aussi bien que Quinte-Curce. Ces deux historiens rapportent qu'une reine dans les Indes, nommée Cléofile, se rendit à ce prince avec la ville où il la tenoit assiégée, et qu'il la rétablit dans son royaume, en considération de sa beauté. Elle en eut un fils, et elle l'appela Alexandre.

[1] *Senecæ Consolatio ad Helviam*, cap. XIII.

Voici les paroles de Justin : « Regna Cleophilis regi« næ petit, quæ, quum se dedisset ei, concubitu re« demptum regnum ab Alexandro recepit, illecebris « consecuta quod virtute non potuerat; filiumque, « ab eo genitum, Alexandrum nominavit, qui postea « regno Indorum potitus est[1]. »

[1] Justini lib. XII, cap. VII.

PERSONNAGES.

ALEXANDRE.
PORUS, TAXILE, } rois dans les Indes.
AXIANE, reine d'une autre partie des Indes.
CLÉOFILE, sœur de Taxile.
ÉPHESTION.
SUITE D'ALEXANDRE.

La scène est sur les bords de l'Hydaspe, dans le camp de Taxile.

ALEXANDRE
LE GRAND.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

TAXILE[1], CLÉOFILE.

CLÉOFILE.

Quoi! vous allez combattre un roi dont la puissance
Semble forcer le ciel à prendre sa défense[2],
Sous qui toute l'Asie a vu tomber ses rois,
Et qui tient la fortune attachée à ses lois!
Mon frère, ouvrez les yeux pour connaître Alexandre :

[1] Ce prince s'appeloit *Omphis;* le nom de *Taxile,* d'après Quinte-Curce, liv. VIII, chap. 12, étoit un titre que prenoient les princes indiens en montant sur le trône, comme les rois d'Égypte prenoient celui de *Pharaon*.

[2] Il y a de l'enflure dans ce début. Une *puissance* qui *semble forcer le ciel à prendre sa défense.* Ce sont de grands mots de peu de sens. Deux vers plus bas, *attachée à ses lois* n'est pas l'expression de l'idée; le mot propre étoit *soumise, assujettie.* (L.)

Voyez de toutes parts les trônes mis en cendre,
Les peuples asservis, et les rois enchaînés;
Et prévenez les maux qui les ont entraînés.

TAXILE.

Voulez-vous que, frappé d'une crainte si basse,
Je présente la tête au joug qui nous menace,
Et que j'entende dire aux peuples indiens
Que j'ai forgé moi-même et leurs fers et les miens?
Quitterai-je Porus? Trahirai-je ces princes
Que rassemble le soin d'affranchir nos provinces,
Et qui, sans balancer sur un si noble choix,
Sauront également vivre ou mourir en rois?
En voyez-vous un seul qui, sans rien entreprendre,
Se laisse terrasser au seul nom d'Alexandre;
Et, le croyant déja maître de l'univers,
Aille, esclave empressé, lui demander des fers[1]?
Loin de s'épouvanter à l'aspect de sa gloire,
Ils l'attaqueront même au sein de la victoire;
Et vous voulez, ma sœur, que Taxile aujourd'hui,
Tout prêt à le combattre, implore son appui!

CLÉOFILE.

Aussi n'est-ce qu'à vous que ce prince s'adresse;
Pour votre amitié seule Alexandre s'empresse[2]:

[1] VARIANTE. Aille, jusqu'en son camp, lui demander des fers.

La manière dont Racine refit ce vers prouve qu'il avoit appris à corriger heureusement et à substituer des beautés aux défauts. *Jusqu'en son camp* étoit dur; *aille, esclave empressé*, est une opposition élégante. (L.)

[2] *S'empresse pour votre seule amitié* est une ellipse qu'il faut permettre à la poésie: on dit *s'empresser pour obtenir l'amitié de*

Quand la foudre s'allume et s'apprête à partir,
Il s'efforce en secret de vous en garantir.

TAXILE.

Pourquoi suis-je le seul que son courroux ménage?
De tous ceux que l'Hydaspe oppose à son courage,
Ai-je mérité seul son indigne pitié?
Ne peut-il à Porus offrir son amitié?
Ah! sans doute il lui croit l'ame trop généreuse
Pour écouter jamais une offre si honteuse:
Il cherche une vertu qui lui résiste moins;
Et peut-être il me croit plus digne de ses soins.

CLÉOFILE.

Dites, sans l'accuser de chercher un esclave,
Que de ses ennemis il vous croit le plus brave;
Et qu'en vous arrachant les armes de la main,
Il se promet du reste un triomphe certain.
Son choix à votre nom n'imprime point de taches;
Son amitié n'est point le partage des lâches[1];
Quoiqu'il brûle de voir tout l'univers soumis,
On ne voit point d'esclave au rang de ses amis.
Ah! si son amitié peut souiller votre gloire,
Que ne m'épargniez-vous une tache si noire?
Vous connoissez les soins qu'il me rend tous les jours,
Il ne tenoit qu'à vous d'en arrêter le cours.
Vous me voyez ici maîtresse de son ame;

quelqu'un; pourquoi le poëte ne pourroit-il pas dire *s'empresser pour l'amitié de quelqu'un?* (G.)

[1] C'est une faute que de faire rimer *lâches*, qui est long, avec *taches*, qui est bref; d'ailleurs le mot *tache* se trouve quatre ou cinq vers plus bas. (L. B.)

Cent messages secrets m'assurent de sa flamme[1];
Pour venir jusqu'à moi, ses soupirs embrasés
Se font jour au travers de deux camps opposés.
Au lieu de le haïr, au lieu de m'y contraindre,
De mon trop de rigueur je vous ai vu vous plaindre.
Vous m'avez engagée à souffrir son amour,
Et peut-être, mon frère, à l'aimer à mon tour.

TAXILE.

Vous pouvez, sans rougir du pouvoir de vos charmes,
Forcer ce grand guerrier à vous rendre les armes;
Et, sans que votre cœur doive s'en alarmer,
Le vainqueur de l'Euphrate a pu vous désarmer[2]:
Mais l'état aujourd'hui suivra ma destinée;
Je tiens avec mon sort sa fortune enchaînée;
Et, quoique vos conseils tâchent de me fléchir,
Je dois demeurer libre, afin de l'affranchir.
Je sais l'inquiétude où ce dessein vous livre;
Mais comme vous, ma sœur, j'ai mon amour à suivre[3].

[1] Voltaire a remarqué que Corneille fait tenir à Cléopâtre le même langage. (*Mort de Pompée*, act. II, sc. I.) Après ce vers:

Se font jour au travers de deux camps opposés,

on lisoit dans les premières éditions les quatre suivants, que Racine a supprimés, et dans lesquels il sembloit enchérir sur Corneille:

Mes yeux de leur conquête ont-ils fait un mystère?
Vîtes-vous ses soupirs d'un regard de colère?
Et lorsque devant vous ils se sont présentés,
Jamais comme ennemis les avez-vous traités?

[2] VAR. Le vainqueur de l'Asie a pu vous désarmer.

[3] *Comme vous, ma sœur, j'ai mon amour à suivre... Les beaux yeux d'Axiane, ennemis de la paix*, et cette Axiane, *qui met tout en armes pour cette liberté que détruisent ses charmes*, et qui ne

Les beaux yeux d'Axiane, ennemis de la paix,
Contre votre Alexandre arment tous leurs attraits;
Reine de tous les cœurs, elle met tout en armes
Pour cette liberté que détruisent ses charmes;
Elle rougit des fers qu'on apporte en ces lieux,
Et n'y sauroit souffrir de tyrans que ses yeux.
Il faut servir, ma sœur, son illustre colère[1];
Il faut aller...

CLÉOFILE.

Hé bien! perdez-vous pour lui plaire[2];
De ces tyrans si chers suivez l'arrêt fatal,
Servez-les, ou plutôt servez votre rival.
De vos propres lauriers souffrez qu'on le couronne;
Combattez pour Porus, Axiane l'ordonne;
Et, par de beaux exploits appuyant sa rigueur,
Assurez à Porus l'empire de son cœur.

TAXILE.

Ah, ma sœur! croyez-vous que Porus...

CLÉOFILE.

Mais vous-même,
Doutez-vous, en effet, qu'Axiane ne l'aime?
Quoi! ne voyez-vous pas avec quelle chaleur
L'ingrate, à vos yeux même, étale sa valeur?

sauroit souffrir de tyrans que ses yeux, etc. Cette confusion de la *liberté* de l'Inde et de la *liberté* des cœurs, tout cela débité par un roi, quand il s'agit de combattre Alexandre, est sans doute le comble du mauvais goût. Mais souvenons-nous que c'est Racine qui, bientôt après, nous apprit à mépriser ces puérilités qui ont si long-temps déshonoré la tragédie. (L.)

[1] VAR. Il faut servir, ma sœur, leur illustre colère.

[2] VAR. . . . . Hé bien! perdez-vous pour leur plaire.

Quelque brave qu'on soit, si nous voulons la croire,
Ce n'est qu'autour de lui que vole la victoire:
Vous formeriez sans lui d'inutiles desseins;
La liberté de l'Inde est toute entre ses mains;
Sans lui déja nos murs seroient réduits en cendre;
Lui seul peut arrêter les progrès d'Alexandre[1]:
Elle se fait un dieu de ce prince charmant,
Et vous doutez encor qu'elle en fasse un amant[2]!

TAXILE.

Je tâchois d'en douter, cruelle Cléofile:
Hélas! dans son erreur affermissez Taxile.
Pourquoi lui peignez-vous cet objet odieux?
Aidez-le bien plutôt à démentir ses yeux[3]:
Dites-lui qu'Axiane est une beauté fière,
Telle à tous les mortels qu'elle est à votre frère;
Flattez de quelque espoir...

CLÉOFILE.

Espérez, j'y consens;
Mais n'espérez plus rien de vos soins impuissants.
Pourquoi dans les combats chercher une conquête
Qu'à vous livrer lui-même Alexandre s'apprête?
Ce n'est pas contre lui qu'il la faut disputer;
Porus est l'ennemi qui prétend vous l'ôter.
Pour ne vanter que lui, l'injuste renommée

[1] VAR. D'un seul de ses regards il peut vaincre Alexandre.

[2] *Charmant*, expression romanesque, sur-tout lorsqu'elle s'applique à un guerrier tel que Porus. Axiane, qui doit *se faire un amant de ce prince charmant, parcequ'elle s'en fait un dieu*, est encore une de ces antithèses dont Racine n'offre plus d'exemple après Andromaque. (G.)

[3] VAR. Si vous l'aimez, aidez-le à démentir ses yeux

Semble oublier les noms du reste de l'armée [1] :
Quoi qu'on fasse, lui seul en ravit tout l'éclat,
Et comme ses sujets il vous mène au combat.
Ah! si ce nom vous plaît, si vous cherchez à l'être,
Les Grecs et les Persans vous enseignent un maître [2];
Vous trouverez cent rois compagnons de vos fers;
Porus y viendra même avec tout l'univers [3].
Mais Alexandre enfin ne vous tend point de chaînes [4];
Il laisse à votre front ces marques souveraines
Qu'un orgueilleux rival ose ici dédaigner.
Porus vous fait servir, il vous fera régner:
Au lieu que de Porus vous êtes la victime,
Vous serez... Mais voici ce rival magnanime.

TAXILE.

Ah, ma sœur! je me trouble; et mon cœur alarmé,

[1] Ces huit vers ont le mouvement, le ton et la tournure qui conviennent au style tragique. Le reste de la scène est indigne et de la tragédie et du sujet. Sur cette exposition qui ne nous entretient que des froids amours de Cléofile pour Alexandre, et de Taxile pour Axiane, on peut juger déja que la pièce doit être glacée; et Taxile, qui s'écrie en voyant Porus: *Je me trouble*, etc., achève le ridicule de cette déplorable exposition. (L.)

[2] On a prétendu que le nom de Perses convenoit aux habitants de l'ancienne Perse, et celui de Persans aux habitants de la Perse moderne. Cette distinction nous semble illusoire. (G.)—D'ailleurs Racine a employé le mot *persan* dans *Bajazet* et dans *Esther*, et Voltaire a suivi son exemple dans *la Mort de César* (acte I, scène 1).

[3] Où viendra Porus? Dans les fers d'Alexandre. Cette façon de parler n'est ni claire ni élégante. (G.)

[4] *Ne vous tend point de chaînes*. Expression qui manque de justesse. *Apporter des chaînes, présenter des fers*, étoient les expressions propres à rendre l'idée de l'auteur. (L.)

En voyant mon rival, me dit qu'il est aimé.

CLÉOFILE.

Le temps vous presse. Adieu. C'est à vous de vous rendre
L'esclave de Porus, ou l'ami d'Alexandre.

SCÈNE II.

PORUS, TAXILE.

PORUS.

Seigneur, ou je me trompe, ou nos fiers ennemis
Feront moins de progrès qu'ils ne s'étoient promis.
Nos chefs et nos soldats, brûlant d'impatience,
Font lire sur leur front une mâle assurance;
Ils s'animent l'un l'autre; et nos moindres guerriers
Se promettent déja des moissons de lauriers.
J'ai vu de rang en rang cette ardeur répandue
Par des cris généreux éclater à ma vue [1].
Ils se plaignent qu'au lieu d'éprouver leur grand cœur,
L'oisiveté d'un camp consume leur vigueur.
Laisserons-nous languir tant d'illustres courages?
Notre ennemi, seigneur, cherche ses avantages;
Il se sent foible encore; et, pour nous retenir,
Éphestion demande à nous entretenir,
Et par de vains discours...

TAXILE.

Seigneur, il faut l'entendre;

[1] *Une ardeur qui éclate à la vue par des cris* ne sauroit se dire: *des cris* ne frappent point *la vue*. Louis Racine a également condamné cette expression *j'ai vu à ma vue*. (L. B.)

Nous ignorons encor ce que veut Alexandre :
Peut-être est-ce la paix qu'il nous veut présenter.

PORUS.

La paix ! Ah ! de sa main pourriez-vous l'accepter?
Hé quoi ! nous l'aurons vu, par tant d'horribles guerres,
Troubler le calme heureux dont jouissoient nos terres,
Et, le fer à la main, entrer dans nos états
Pour attaquer des rois qui ne l'offensoient pas;
Nous l'aurons vu piller des provinces entières,
Du sang de nos sujets faire enfler nos rivières[1] ;
Et, quand le ciel s'apprête à nous l'abandonner,
J'attendrai qu'un tyran daigne nous pardonner !

TAXILE.

Ne dites point, seigneur, que le ciel l'abandonne ;
D'un soin toujours égal sa faveur l'environne.
Un roi qui fait trembler tant d'états sous ses lois
N'est pas un ennemi que méprisent les rois.

PORUS.

Loin de le mépriser, j'admire son courage;
Je rends à sa valeur un légitime hommage;
Mais je veux, à mon tour, mériter les tributs
Que je me sens forcé de rendre à ses vertus.
Oui, je consens qu'au ciel on élève Alexandre;
Mais si je puis, seigneur, je l'en ferai descendre[2],

[1] Toutes les fois que ce mot *faire*, joint à un autre verbe, n'est pas nécessaire au sens de la phrase, il la fait languir, sur-tout en poésie : *enfler nos rivières* disoit tout. (L.)

[2] Ces vers donnent une grande idée du caractère de Porus. Cependant il faut remarquer avec La Harpe qu'il y a de l'affectation à dire : *Je consens qu'on l'élève au ciel, si je puis l'en faire descen-*

Et j'irai l'attaquer jusque sur les autels
Que lui dresse en tremblant le reste des mortels.
C'est ainsi qu'Alexandre estima tous ces princes
Dont sa valeur pourtant a conquis les provinces :
Si son cœur dans l'Asie eût montré quelque effroi,
Darius en mourant l'auroit-il vu son roi?

TAXILE.

Seigneur, si Darius avoit su se connaître,
Il régneroit encore où règne un autre maître.
Cependant cet orgueil, qui causa son trépas,
Avoit un fondement que vos mépris n'ont pas [1] :
La valeur d'Alexandre à peine étoit connue;
Ce foudre étoit encore enfermé dans la nue.
Dans un calme profond Darius endormi
Ignoroit jusqu'au nom d'un si foible ennemi [2].
Il le connut bientôt; et son ame, étonnée,
De tout ce grand pouvoir se vit abandonnée :
Il se vit terrassé d'un bras victorieux;
Et la foudre en tombant lui fit ouvrir les yeux.

PORUS.

Mais encore, à quel prix croyez-vous qu'Alexandre

dre. Ces figures de rhéteur, ajoute-t-il, ne conviennent point à la sévérité tragique.

[1] *Cet orgueil avoit un fondement que vos mépris n'ont pas* est une phrase peu élégante. Deux vers plus bas :

Ce foudre étoit encore enfermé dans la nue,

est une métaphore très brillante, que le poëte a soutenue jusqu'au dernier vers, et dont cependant il ne faudroit pas examiner trop scrupuleusement la justesse.

[2] VAR. A peine connoissoit un si foible ennemi.

Mette l'indigne paix dont il veut vous surprendre?
Demandez-le, seigneur, à cent peuples divers
Que cette paix trompeuse a jetés dans les fers [1].
Non, ne nous flattons point: sa douceur nous outrage;
Toujours son amitié traîne un long esclavage [2]:
En vain on prétendroit n'obéir qu'à demi;
Si l'on n'est son esclave, on est son ennemi.

TAXILE.

Seigneur, sans se montrer lâche ni téméraire,
Par quelque vain hommage on peut le satisfaire [3].
Flattons par des respects ce prince ambitieux
Que son bouillant orgueil appelle en d'autres lieux.
C'est un torrent qui passe, et dont la violence
Sur tout ce qui l'arrête exerce sa puissance;
Qui, grossi du débris de cent peuples divers,
Veut du bruit de son cours remplir tout l'univers.
Que sert de l'irriter par un orgueil sauvage [4]?
D'un favorable accueil honorons son passage;
Et, lui cédant des droits que nous reprendrons bien,
Rendons-lui des devoirs qui ne nous coûtent rien.

[1] VAR. Que cette paix trompeuse a jetés dans ses fers.

[2] Ce vers, comme le remarque La Harpe, est d'un homme qui a déja le sentiment de la poésie. Tout le monde peut dire : *son amitié n'est qu'un esclavage*, mais dire *son amitié traîne un long esclavage*, pour *entraîne avec elle*, est une expression aussi hardie qu'elle est heureuse. On pourroit faire la même observation sur le second vers de ce couplet : *Surprendre un roi par une indigne paix*. Ici chaque expression est une création du génie qui devoit enrichir et former la langue.

[3] VAR. De quelque vain hommage on peut le satisfaire.

[4] VAR. N'attirons point sur nous les effets de sa rage.

PORUS.

Qui ne nous coûtent rien, seigneur! L'osez-vous croire?
Compterai-je pour rien la perte de ma gloire?
Votre empire et le mien seroient trop achetés,
S'ils coûtoient à Porus les moindres lâchetés [1].
Mais croyez-vous qu'un prince enflé de tant d'audace
De son passage ici ne laissât point de trace?
Combien de rois, brisés à ce funeste écueil,
Ne règnent plus qu'autant qu'il plaît à son orgueil!
Nos couronnes, d'abord devenant ses conquêtes,
Tant que nous règnerions flotteroient sur nos têtes;
Et nos sceptres, en proie à ses moindres dédains [2],
Dès qu'il auroit parlé, tomberoient de nos mains.
Ne dites point qu'il court de province en province:
Jamais de ses liens il ne dégage un prince;
Et pour mieux asservir les peuples sous ses lois,
Souvent dans la poussière il leur cherche des rois [3].
Mais ces indignes soins touchent peu mon courage;

[1] On retrouve la même pensée, le même tour, et presque les mêmes expressions dans ces vers:

Ce reste malheureux seroit trop acheté,
S'il faut le conserver par une lâcheté.
Bajazet, acte II, sc. III. (L. B.)

[2] Quoique ce vers soit harmonieux et noble, l'idée est mal exprimée: *un sceptre en proie aux dédains* n'est pas une façon de parler heureuse. (G.)

[3] Rien ne peint mieux Alexandre que ce beau vers: il fait allusion à ce que Quinte-Curce raconte de ce prince, qui plaça sur le trône de Tyr Abdolonyme, sorti de la tige des rois de cette ville, mais si pauvre, qu'il étoit contraint, pour vivre, de cultiver lui-même un jardin qu'il possédoit. (L. B.)

Votre seul intérêt m'inspire ce langage.
Porus n'a point de part dans tout cet entretien;
Et, quand la gloire parle, il n'écoute plus rien.

TAXILE.

J'écoute, comme vous, ce que l'honneur m'inspire,
Seigneur; mais il m'engage à sauver mon empire.

PORUS.

Si vous voulez sauver l'un ou l'autre aujourd'hui [1],
Prévenons Alexandre, et marchons contre lui.

TAXILE.

L'audace et le mépris sont d'infidèles guides.

PORUS.

La honte suit de près les courages timides.

TAXILE.

Le peuple aime les rois qui savent l'épargner.

PORUS.

Il estime encor plus ceux qui savent régner.

TAXILE.

Ces conseils ne plairont qu'à des ames hautaines.

PORUS.

Ils plairont à des rois, et peut-être à des reines.

TAXILE.

La reine, à vous ouïr, n'a des yeux que pour vous.

PORUS.

Un esclave est pour elle un objet de courroux [2].

[1] VAR. Si vous voulez sauver l'un et l'autre aujourd'hui.

[2] On regrette que ce dialogue soit terminé par des galanteries aussi déplacées. A la suite de ce vers, on lisoit ceux-ci dans les premières éditions :

TAXILE.

Votre fierté, seigneur, s'accorde avec la sienne.

TAXILE.

Mais, croyez-vous, seigneur, que l'amour vous ordonne
D'exposer avec vous son peuple et sa personne?
Non, non, sans vous flatter, avouez qu'en ce jour
Vous suivez votre haine, et non pas votre amour.

PORUS.

Hé bien! je l'avouerai que ma juste colère
Aime la guerre autant que la paix vous est chère;
J'avouerai que, brûlant d'une noble chaleur,
Je vais contre Alexandre éprouver ma valeur.
Du bruit de ses exploits mon ame importunée
Attend depuis long-temps cette heureuse journée.
Avant qu'il me cherchât, un orgueil inquiet[1]
M'avoit déja rendu son ennemi secret.
Dans le noble transport de cette jalousie[2],
Je le trouvois trop lent à traverser l'Asie;
Je l'attirois ici par des vœux si puissants,
Que je portois envie au bonheur des Persans;
Et maintenant encor, s'il trompoit mon courage,
Pour sortir de ces lieux s'il cherchoit un passage,
Vous me verriez moi-même, armé pour l'arrêter,

PORUS.

J'aime la gloire; et c'est tout ce qu'aime la reine.

TAXILE.

Son cœur vous est acquis.

PORUS.

J'empêcherai du moins
Qu'aucun maître étranger ne l'enlève à mes soins.

TAXILE.

Mais enfin croyez-vous que l'amour vous ordonne.

[1] VAR. La jalouse fierté que son nom m'inspiroit, etc.

[2] VAR. Mon cœur, dans les transports de cette jalousie.

Lui refuser la paix qu'il nous veut présenter.

TAXILE.

Oui, sans doute, une ardeur si haute et si constante[1]
Vous promet dans l'histoire une place éclatante;
Et, sous ce grand dessein dussiez-vous succomber,
Au moins c'est avec bruit qu'on vous verra tomber.
La reine vient. Adieu. Vantez-lui votre zèle;
Découvrez cet orgueil qui vous rend digne d'elle.
Pour moi, je troublerois un si noble entretien,
Et vos cœurs rougiroient des foiblesses du mien.

SCÈNE III.

PORUS, AXIANE.

AXIANE.

Quoi! Taxile me fuit! Quelle cause inconnue[2]...

PORUS.

Il fait bien de cacher sa honte à votre vue;

[1] On dit bien *une haute valeur*, parcequ'on s'élève (figurément) par la valeur au-dessus des autres hommes; mais je ne crois pas que l'on puisse dire en aucun sens *une haute ardeur;* et quand même *haute* seroit ici pour *hautaine*, cela ne vaudroit pas mieux. Il y a dans cette scène un vice bien marqué, c'est que Taxile s'y montre tout différent de ce qu'il étoit dans la précédente, et soutient contre Porus la cause que Cléofile vient de soutenir contre lui. Ce changement si prompt seroit contraire à tous les principes, quand même il auroit quelques motifs apparents; mais l'auteur n'a pris soin d'en indiquer aucun. C'est là sur-tout ce qui rend Taxile petit; car d'ailleurs il doit être en effet fort inférieur à Porus. Mais nous verrons dans la suite par combien de raisons ce personnage est mal conçu et peu digne de la tragédie. (L.)

[2] VAR. Quoi! Taxile me fuit! Quelle cause imprévue, etc.

Et, puisqu'il n'ose plus s'exposer aux hasards,
De quel front pourroit-il soutenir vos regards?
Mais laissons-le, madame; et, puisqu'il veut se rendre,
Qu'il aille avec sa sœur adorer Alexandre[1].
Retirons-nous d'un camp où, l'encens à la main,
Le fidèle Taxile attend son souverain.

AXIANE.

Mais, seigneur, que dit-il?

PORUS.

Il en fait trop paraître[2]:
Cet esclave déja m'ose vanter son maître;
Il veut que je le serve...

AXIANE.

Ah! sans vous emporter,
Souffrez que mes efforts tâchent de l'arrêter:
Ses soupirs, malgré moi, m'assurent qu'il m'adore.
Quoi qu'il en soit, souffrez que je lui parle encore;
Et ne le forçons point, par ce cruel mépris,
D'achever un dessein qu'il peut n'avoir pas pris[3].

[1] VAR. Mais quittons-le, madame; et, puisqu'il veut se rendre,
Laissons-le avec sa sœur adorer Alexandre.

[2] Expressions vagues et incorrectes. *En* ne se rapporte à rien. On dit bien *j'en dis trop;* c'est une phrase faite; mais on ne peut dire *il en fait trop paraître*, à moins que ce qui précède n'explique ce dont il s'agit. On devine la pensée de l'auteur, mais il ne l'exprime pas. (L.)

[3] L'abbé d'Olivet a blâmé cette expression, *achever* un dessein: *exécuter* est, selon lui, le mot propre. Son observation nous paroit d'autant plus juste que, dans le même vers, le mot *pris* détermine le sens d'*achever* pour *exécuter*. Ce qui répond à l'observation de La Harpe qu'*achever un dessein* signifie *achever l'exécution d'un dessein*. Le dessein n'étant pas encore conçu, l'ellipse même ne

PORUS.

Hé quoi! vous en doutez; et votre ame s'assure
Sur la foi d'un amant infidéle et parjure,
Qui veut à son tyran vous livrer aujourd'hui,
Et croit, en vous donnant, vous obtenir de lui!
Hé bien! aidez-le donc à vous trahir vous-même[1].
Il vous peut arracher à mon amour extrême;
Mais il ne peut m'ôter, par ses efforts jaloux,
La gloire de combattre et de mourir pour vous[2].

AXIANE.

Et vous croyez qu'après une telle insolence,
Mon amitié, seigneur, seroit sa récompense?
Vous croyez que mon cœur s'engageant sous sa loi,
Je souscrirois au don qu'on lui feroit de moi?
Pouvez-vous, sans rougir, m'accuser d'un tel crime?
Ai-je fait pour ce prince éclater tant d'estime?
Entre Taxile et vous s'il falloit prononcer,
Seigneur, le croyez-vous qu'on me vît balancer?
Sais-je pas que Taxile est une ame incertaine,
Que l'amour le retient quand la crainte l'entraîne?

peut être supposée. D'ailleurs on *exécute* ou *accomplit* un dessein, mais on ne l'*achève* pas. Le dessein est toujours entier, c'est l'entreprise qu'on *achève*.

[1] VAR. Hé bien! madame, aidez-le à vous trahir vous-même.

[2] Porus a fait assez connoître son caractère, pour que l'on sente bien qu'il est homme à se battre contre Alexandre, quand même il n'y auroit pas d'Axiane au monde. Cependant tel est le vice radical de cette froide galanterie, qu'elle rabaisse infailliblement le plus grand caractère, du moment où ce qui ne doit être qu'une noble émulation de gloire, de courage, de vertu, peut être regardé comme l'ouvrage de l'amour. (L.)

Sais-je pas que, sans moi, sa timide valeur[1]
Succomberoit bientôt aux ruses de sa sœur?
Vous savez qu'Alexandre en fit sa prisonnière,
Et qu'enfin cette sœur retourna vers son frère[2];
Mais je connus bientôt qu'elle avoit entrepris
De l'arrêter au piège où son cœur étoit pris.

PORUS.

Et vous pouvez encor demeurer auprès d'elle!
Que n'abandonnez-vous cette sœur criminelle?
Pourquoi, par tant de soins, voulez-vous épargner
Un prince...

AXIANE.

C'est pour vous que je le veux gagner.
Vous verrai-je, accablé du soin de nos provinces,
Attaquer seul un roi vainqueur de tant de princes?
Je vous veux dans Taxile offrir un défenseur[3]
Qui combatte Alexandre en dépit de sa sœur.
Que n'avez-vous pour moi cette ardeur empressée!
Mais d'un soin si commun votre ame est peu blessée:
Pourvu que ce grand cœur périsse noblement,
Ce qui suivra sa mort le touche foiblement.

[1] L'exactitude grammaticale demanderoit *ne sais-je pas;* cependant Molière et Voltaire se sont servis de la même locution, mais on ne la trouve employée heureusement que dans les pièces de poésies légères.

[2] La qualité de *sœur* est relative et n'est point absolue : ainsi l'on ne peut dire *cette sœur,* comme on diroit *cette princesse*, *cette reine.* On ne relève ici cette petite inexactitude que parcequ'elle n'est pas heureuse, et que rien ne la justifie ; dès-lors ces sortes de fautes sont une foiblesse de style. (L.)

[3] VAR. Mon cœur, dans un rival, vous cherche un défenseur.

Vous me voulez livrer, sans secours, sans asile,
Au courroux d'Alexandre, à l'amour de Taxile,
Qui, me traitant bientôt en superbe vainqueur,
Pour prix de votre mort demandera mon cœur.
Hé bien! seigneur, allez, contentez votre envie;
Combattez; oubliez le soin de votre vie;
Oubliez que le ciel, favorable à vos vœux,
Vous préparoit peut-être un sort assez heureux.
Peut-être qu'à son tour Axiane charmée
Alloit... Mais non, seigneur, courez vers votre armée:
Un si long entretien vous seroit ennuyeux;
Et c'est vous retenir trop long-temps en ces lieux.

PORUS.

Ah, madame! arrêtez, et connoissez ma flamme,
Ordonnez de mes jours, disposez de mon ame:
La gloire y peut beaucoup, je ne m'en cache pas;
Mais que n'y peuvent point tant de divins appas!
Je ne vous dirai point que pour vaincre Alexandre
Vos soldats et les miens alloient tout entreprendre;
Que c'étoit pour Porus un bonheur sans égal
De triompher tout seul aux yeux de son rival:
Je ne vous dis plus rien. Parlez en souveraine:
Mon cœur met à vos pieds et sa gloire et sa haine.

AXIANE.

Ne craignez rien; ce cœur, qui veut bien m'obéir,
N'est pas entre des mains qui le puissent trahir:
Non, je ne prétends pas, jalouse de sa gloire,
Arrêter un héros qui court à la victoire.
Contre un fier ennemi précipitez vos pas;
Mais de nos alliés ne vous séparez pas:

Ménagez-les, seigneur; et, d'une ame tranquille,
Laissez agir mes soins sur l'esprit de Taxile;
Montrez en sa faveur des sentiments plus doux;
Je le vais engager à combattre pour vous.

PORUS.

Hé bien, madame, allez, j'y consens avec joie:
Voyons Éphestion, puisqu'il faut qu'on le voie.
Mais, sans perdre l'espoir de le suivre de près,
J'attends Éphestion, et le combat après.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND[1].

SCÈNE I.

CLÉOFILE, ÉPHESTION.

ÉPHESTION.

Oui, tandis que vos rois délibèrent ensemble,
Et que tout se prépare au couseil qui s'assemble,
Madame, permettez que je vous parle aussi
Des secrétes raisons qui m'aménent ici.
Fidéle confident du beau feu de mon maître,
Souffrez que je l'explique aux yeux qui l'ont fait naître[2];
Et que pour ce héros j'ose vous demander
Le repos qu'à vos rois il veut bien accorder.
Après tant de soupirs, que faut-il qu'il espère?
Attendez-vous encore après l'aveu d'un frère?
Voulez-vous que son cœur, incertain et confus,
Ne se donne jamais sans craindre vos refus?

[1] Le poëte dégrade ici comme à plaisir tous ses personnages. Éphestion y joue un rôle peu digne de l'ami d'Alexandre. Il intrigue pour les amours de son maître, et la scène entière n'est qu'un message d'amour. Remarquons eependant que jusqu'iei ee n'est point Racine que nous lisons; il appartient eneore à la mode, et non pas à son génie. (L.)

[2] On n'*explique* pas *un feu;* mais cent fautes de eette espèce seroient moins ehoquantes qu'un Éphestion *fidèle confident du beau feu de son maître.* (L.)

Faut-il mettre à vos pieds le reste de la terre?
Faut-il donner la paix? faut-il faire la guerre?
Prononcez: Alexandre est tout prêt d'y courir[1],
Ou pour vous mériter, ou pour vous conquérir.

CLÉOFILE.

Puis-je croire qu'un prince au comble de la gloire
De mes foibles attraits garde encor la mémoire;
Que, traînant après lui la victoire et l'effroi,
Il se puisse abaisser à soupirer pour moi?
Des captifs comme lui brisent bientôt leur chaîne:
A de plus hauts desseins la gloire les entraîne;
Et l'amour dans leurs cœurs, interrompu, troublé,
Sous le faix des lauriers est bientôt accablé[2].
Tandis que ce héros me tint sa prisonnière,
J'ai pu toucher son cœur d'une atteinte légère;
Mais je pense, seigneur, qu'en rompant mes liens,
Alexandre à son tour brisa bientôt les siens.

ÉPHESTION.

Ah! si vous l'aviez vu, brûlant d'impatience,
Compter les tristes jours d'une si longue absence,
Vous sauriez que, l'amour précipitant ses pas,
Il ne cherchoit que vous en courant aux combats.

[1] *Courir* à quoi? A *donner la paix* ou à *faire la guerre*. Ici la correction manque autant que l'élégance. (G.) — ***Prêt***, pour ***préparé***, ***disposé***, devroit régir la préposition *à*. Racine a dit lui-même dans *Iphigénie:*

Achille menaçant tout prêt à l'accabler.

[2] *Un amour accablé sous le faix des lauriers* est une image fausse, qui ne présente rien à l'imagination; mais Alexandre, qui est un *timide vainqueur*, est bien pis. (L.)

C'est pour vous qu'on l'a vu, vainqueur de tant de princes,
D'un cours impétueux traverser vos provinces,
Et briser en passant, sous l'effort de ses coups,
Tout ce qui l'empêchoit de s'approcher de vous.
On voit en même champ vos drapeaux et les nôtres;
De ses retranchements il découvre les vôtres:
Mais, après tant d'exploits, ce timide vainqueur
Craint qu'il ne soit encor bien loin de votre cœur.
Que lui sert de courir de contrée en contrée,
S'il faut que de ce cœur vous lui fermiez l'entrée;
Si, pour ne point répondre à de sincères vœux,
Vous cherchez chaque jour à douter de ses feux;
Si votre esprit, armé de mille défiances...?

CLÉOFILE.

Hélas! de tels soupçons sont de foibles défenses;
Et nos cœurs, se formant mille soins superflus [1],
Doutent toujours du bien qu'ils souhaitent le plus.
Oui, puisque ce héros veut que j'ouvre mon ame,
J'écoute avec plaisir le récit de sa flamme.
Je craignois que le temps n'en eût borné le cours;
Je souhaite qu'il m'aime, et qu'il m'aime toujours.
Je dis plus: quand son bras força notre frontière,
Et dans les murs d'Omphis m'arrêta prisonnière [2],
Mon cœur, qui le voyoit maître de l'univers,
Se consoloit déja de languir dans ses fers;

[1] Expression impropre. *Soins* est pris ici dans le sens de *soucis*.

[2] Cette ville portoit sans doute le nom du frère de Cléofile, qui se nommoit *Omphis*. Nous avons déja remarqué que le nom de *Taxile* n'étoit qu'un titre qui appartenoit aux rois de cette partie de l'Inde.

Et, loin de murmurer contre un destin si rude,
Il s'en fit, je l'avoue, une douce habitude,
Et de sa liberté perdant le souvenir,
Même en la demandant, craignoit de l'obtenir:
Jugez si son retour me doit combler de joie.
Mais tout couvert de sang veut-il que je le voie?
Est-ce comme ennemi qu'il vient se présenter?
Et ne me cherche-t-il que pour me tourmenter?

ÉPHESTION.

Non, madame: vaincu du pouvoir de vos charmes [1],
Il suspend aujourd'hui la terreur de ses armes;
Il présente la paix à des rois aveuglés,
Et retire la main qui les eût accablés.
Il craint que la victoire, à ses vœux trop facile,
Ne conduise ses coups dans le sein de Taxile.
Son courage, sensible à vos justes douleurs,
Ne veut point de lauriers arrosés de vos pleurs.
Favorisez les soins où son amour l'engage;
Exemptez sa valeur d'un si triste avantage;
Et disposez des rois qu'épargne son courroux
A recevoir un bien qu'ils ne doivent qu'à vous.

CLÉOFILE.

N'en doutez point, seigneur: mon ame inquiétée [2],

[1] Malherbe a dit: *Je suis vaincu du temps*, et la beauté de l'image a consacré l'expression, qui, en prose, seroit une faute contre la langue. Mais Alexandre *vaincu du pouvoir des charmes* de Cléofile ne présente qu'une idée petite et commune, et qui par conséquent n'excuse point la licence. (G.)

[2] L'abbé d'Olivet auroit voulu que Racine eût écrit *mon ame inquiète*, parceque le participe *inquiété* ne présente pas le même

D'une crainte si juste est sans cesse agitée;
Je tremble pour mon frère, et crains que son trépas
D'un ennemi si cher n'ensanglante le bras.
Mais en vain je m'oppose à l'ardeur qui l'enflamme,
Axiane et Porus tyrannisent son ame;
Les charmes d'une reine et l'exemple d'un roi,
Dès que je veux parler, s'élévent contre moi.
Que n'ai-je point à craindre en ce désordre extrême!
Je crains pour lui, je crains pour Alexandre même.
Je sais qu'en l'attaquant cent rois se sont perdus;
Je sais tous ses exploits; mais je connois Porus.
Nos peuples qu'on a vus, triomphants à sa suite,
Repousser les efforts du Persan et du Scythe,
Et tout fiers des lauriers dont il les a chargés,
Vaincront à son exemple, ou périront vengés;
Et je crains...

ÉPHESTION.

Ah! quittez une crainte si vaine;
Laissez courir Porus où son malheur l'entraine;
Que l'Inde en sa faveur arme tous ses états,

sens que l'adjectif *inquiet*. Cependant cette expression ne nous semble pas répréhensible, et il suffit pour la faire adopter que Racine l'ait encore employée dans Andromaque. Sans doute, dit La Harpe, il y a généralement quelque différence entre *inquiet* et *inquiété*; car on diroit un caractère *inquiet* et non pas *inquiété*. Mais de ce que ces deux mots peuvent s'employer différemment, s'ensuit-il qu'ils ne puissent en bien des occasions être synonymes? Que l'on soit *inquiet* de l'objet de son amour, ou *inquiété* par l'amour, n'est-ce pas la même chose? Cette rigueur vétilleuse, qui peut être utile dans les questions purement grammaticales, est déplacée dans les matières de goût et dans l'examen du style.

Et que le seul Taxile en détourne ses pas [1] !
Mais les voici.

CLÉOFILE.

Seigneur, achevez votre ouvrage;
Par vos sages conseils dissipez cet orage;
Ou, s'il faut qu'il éclate, au moins souvenez-vous
De le faire tomber sur d'autres que sur nous.

SCÈNE II.

PORUS, TAXILE, ÉPHESTION.

ÉPHESTION.

Avant que le combat qui menace vos têtes [2]
Mette tous vos états au rang de nos conquêtes,
Alexandre veut bien différer ses exploits,
Et vous offrir la paix pour la dernière fois.
Vos peuples, prévenus de l'espoir qui vous flatte,
Prétendoient arrêter le vainqueur de l'Euphrate;
Mais l'Hydaspe, malgré tant d'escadrons épars,
Voit enfin sur ses bords flotter nos étendards:
Vous les verriez plantés jusque sur vos tranchées,
Et de sang et de morts vos campagnes jonchées [3],

[1] A quoi se rapporte *en?* De quoi Taxile doit-il *détourner ses pas?* Suivant la construction, c'est *de l'Inde et de tous ses états;* d'après le sens, c'est de la route où Porus est entraîné par son malheur. (G.)

[2] Éphestion se relève dans cette scène, l'une des plus belles de la pièce; il y parle en digne ambassadeur d'Alexandre. (G.)

[3] Des campagnes ne peuvent être *jonchées de sang*, comme l'observe l'abbé d'Olivet; mais elles peuvent être *jonchées de morts.*

Si ce héros, couvert de tant d'autres lauriers,
N'eût lui-même arrêté l'ardeur de nos guerriers.
Il ne vient point ici, souillé du sang des princes,
D'un triomphe barbare effrayer vos provinces,
Et cherchant à briller d'une triste splendeur,
Sur le tombeau des rois élever sa grandeur.
Mais vous-mêmes, trompés d'un vain espoir de gloire,
N'allez point dans ses bras irriter la victoire[1];
Et lorsque son courroux demeure suspendu,
Princes, contentez-vous de l'avoir attendu.
Ne différez point tant à lui rendre l'hommage
Que vos cœurs, malgré vous, rendent à son courage;
Et, recevant l'appui que vous offre son bras,
D'un si grand défenseur honorez vos états.
Voilà ce qu'un grand roi veut bien vous faire entendre,
Prêt à quitter le fer, et prêt à le reprendre.
Vous savez son dessein : choisissez aujourd'hui,

Ce dernier terme couvre l'impropriété du premier. Racine offre d'ailleurs dans ses meilleures pièces plusieurs exemples très heureux de cette licence. Lorsque Achille dit :

Si de sang et de morts le ciel est affamé,

personne ne s'avise de remarquer qu'on ne peut pas être *affamé de sang*. (G.) — C'est aussi un principe reçu en fait de diction, qu'en plaçant le plus près du verbe le régime qui lui convient le mieux, on peut faire passer à sa suite un autre régime, à la faveur de l'analogie, non pas tant avec le verbe, qu'avec le régime le plus prochain. C'est donc le rapport du *sang* avec *les morts*, et le rapport des *morts* avec *les campagnes jonchées*; c'est la réunion de ces deux rapports et l'ordre des deux régimes qui fait que la phrase n'a rien de répréhensible, et qui légitime cette licence de style. (L.)

[1] Ce vers est digne des chefs-d'œuvre de Racine : *irriter la victoire* est une figure aussi juste qu'elle est neuve et hardie. (G.)

Si vous voulez tout perdre ou tout tenir de lui.

TAXILE.

Seigneur, ne croyez point qu'une fierté barbare[1]
Nous fasse méconnaître une vertu si rare;
Et que dans leur orgueil nos peuples affermis
Prétendent, malgré vous, être vos ennemis[2].
Nous rendons ce qu'on doit aux illustres exemples:
Vous adorez des dieux qui nous doivent leurs temples;
Des héros qui chez vous passoient pour des mortels,
En venant parmi nous ont trouvé des autels[3].
Mais en vain l'on prétend, chez des peuples si braves,
Au lieu d'adorateurs se faire des esclaves[4]:
Croyez-moi, quelque éclat qui les puisse toucher[5],
Ils refusent l'encens qu'on leur veut arracher.
Assez d'autres états, devenus vos conquêtes,

[1] Var. Seigneur, ne croyez point qu'une haine barbare.

[2] Var. Veuillent, malgré vous-même, être vos ennemis.

[3] C'est une ingénieuse allusion aux voyages fabuleux de Bacchus dans les Indes. (G.)

[4] Ici Racine paroit avoir eu en vue ce passage du discours des Scythes à Alexandre: « Quibus bellum non intuleris, bonis amicis « poteris uti; nam et firmissima est inter pares amicitia; et viden- « tur pares qui non fecerunt inter se periculum virium. Quos vice- « ris, amicos tibi esse cave credas: inter dominum et servum nulla « amicitia est. » — « Ne compte que sur l'amitié des rois à qui tu n'auras pas fait la guerre; car il n'y a d'amitié solide qu'entre les égaux; et ceux-là seuls paroissent égaux, qui n'ont point mesuré leurs forces. Crois-moi, ceux que tu auras vaincus ne seront jamais tes amis: entre le maître et l'esclave il n'est point d'amitié. » (Q. Cur., lib. VII, c. 23.)

[5] Un éclat éblouit, et ne touche jamais, ni au propre ni au figuré. (L. B.)

De leurs rois, sous le joug, ont vu ployer les têtes.
Après tous ces états qu'Alexandre a soumis[1],
N'est-il pas temps, seigneur, qu'il cherche des amis?
Tout ce peuple captif, qui tremble au nom d'un maître,
Soutient mal un pouvoir qui ne fait que de naître.
Ils ont, pour s'affranchir, les yeux toujours ouverts[2];
Votre empire n'est plein que d'ennemis couverts;
Ils pleurent en secret leurs rois sans diadèmes[3];
Vos fers trop étendus se relâchent d'eux-mêmes;
Et déja dans leur cœur les Scythes mutinés
Vont sortir de la chaîne où vous nous destinez.
Essayez, en prenant notre amitié pour gage,
Ce que peut une foi qu'aucun serment n'engage;
Laissez un peuple au moins qui puisse quelquefois
Applaudir sans contrainte au bruit de vos exploits.
Je reçois à ce prix l'amitié d'Alexandre;
Et je l'attends déja comme un roi doit attendre
Un héros dont la gloire accompagne les pas,
Qui peut tout sur mon cœur, et rien sur mes états[4].

[1] VAR. Sous le joug d'Alexandre ont vu ployer leurs têtes
Après tant de sujets à ses armes soumis, etc.

[2] VAR. Pour secouer le joug, ils ont les yeux ouverts.

[3] VAR. Le Bactrien conquis reprend son diadème.

[4] Ce discours de Taxile est plus noble qu'on n'avoit lieu de l'attendre après son dernier entretien avec Porus. *Leurs rois sans diadèmes* est une expression heureuse. Le caractère vague et indécis de ce Taxile refroidit toute la pièce. Il est étonnant que Racine n'ait pas pris dans Plutarque, plutôt que dans nos mauvais romans, les traits dont il s'est servi pour peindre ce roi indien. Taxile auroit pu former un beau contraste avec Porus. Moins ardent, moins fougueux, Taxile auroit pu se distinguer par une sagesse et

PORUS.

Je croyois, quand l'Hydaspe, assemblant ses provinces,
Au secours de ses bords fit voler tous ses princes,
Qu'il n'avoit avec moi, dans des desseins si grands,
Engagé que des rois ennemis des tyrans;
Mais puisqu'un roi, flattant la main qui nous menace [1],

une prudence consommée qui s'allie très bien avec le courage. Cela eût mieux valu que d'en faire un lâche, un vil esclave d'amour, un rival de Porus, toujours humilié, et ne contrastant avec lui que par une bassesse pitoyable.

« La portion de l'Inde soumise à Taxile, dit Plutarque, égaloit presque l'Égypte en étendue, et ne le cédoit en fertilité à aucune contrée de l'univers. Ce prince avoit la réputation d'être un sage. Quand il parut devant Alexandre, il lui dit, après l'avoir salué: « Qu'est-il besoin de guerre et de combats entre nous, ô Alexan- » dre, si tu n'es pas venu nous enlever l'eau et les aliments néces- » saires à la vie, les seuls objets pour lesquels un homme sensé soit » forcé de combattre? Pour les autres possessions, pour les riches- » ses, si j'en ai plus que toi, me voilà prêt à t'en faire part; si tu » en as plus que moi, je ne rougirai point d'en recevoir de toi et » de t'être redevable. » Charmé de la franchise de ce roi barbare, Alexandre lui répondit en lui tendant la main: « Crois-tu donc, » Taxile, que notre entrevue puisse se passer sans combat? Tes » raisons et tes marques d'amitié n'ont rien gagné sur mon esprit: » je veux absolument te combattre, je veux te vaincre en bienfaits. » Alexandre ne souffrira jamais qu'on l'emporte sur lui en géné- » rosité. » Il reçut donc de grands présents de Taxile, lui en fit de plus grands encore, et finit par lui porter une santé de mille talents (environ trois millions), libéralité qui chagrina beaucoup les amis d'Alexandre, et ne contribua pas peu à lui gagner les cœurs des barbares. » PLUT., *vie d'Alex.* (G.)

[1] Taxile a cependant parlé noblement, mais d'un ton trop modéré pour l'humeur altière de Porus. Un roi sage et prudent n'est qu'un lâche et un traître pour un guerrier aussi fier, aussi audacieux que Porus, dont toute la politique est dans son épée. (G.)

Parmi ses alliés brigue une indigne place,
C'est à moi de répondre aux vœux de mon pays,
Et de parler pour ceux que Taxile a trahis[1].
Que vient chercher ici le roi qui vous envoie?
Quel est ce grand secours que son bras nous octroie?
De quel front ose-t-il prendre sous son appui
Des peuples qui n'ont point d'autre ennemi que lui?
Avant que sa fureur ravageât tout le monde,
L'Inde se reposoit dans une paix profonde;
Et si quelques voisins en troubloient les douceurs,
Il portoit dans son sein d'assez bons défenseurs[2].
Pourquoi nous attaquer? Par quelle barbarie
A-t-on de votre maître excité la furie?
Vit-on jamais chez lui nos peuples en courroux[3]
Désoler un pays inconnu parmi nous?
Faut-il que tant d'états, de déserts, de rivières,
Soient entre nous et lui d'impuissantes barrières?
Et ne sauroit-on vivre au bout de l'univers[4]

[1] VAR. Je soutiendrai ma gloire, et répondant en roi,
Je vais parler ici pour la reine et pour moi.

[2] Dans cette phrase *il portoit*, etc., le sens et la grammaire veulent que *il* se rapporte au mot *Inde*, placé deux vers plus haut. Or, il faudroit *elle*, car *Inde* est du féminin. Cette irrégularité n'a été remarquée par aucun commentateur.

[3] Cette idée d'Homère est rendue avec plus de force et d'éloquence dans l'Iphigénie en Aulide, lorsque Achille dit à Agamemnon :

Jamais vaisseaux, partis des rives du Scamandre, etc.
Iphig., acte IV, sc. VI. (G.)

[4] C'est ainsi que les Scythes disent à Alexandre : « Quid nobis « tecum est? Numquam terram tuam attigimus. Quis sis, unde ve- « nias, licetne ignorare in vastis sylvis degentibus? Nec servire ulli

Sans connaître son nom et le poids de ses fers?
Quelle étrange valeur, qui, ne cherchant qu'à nuire,
Embrase tout sitôt qu'elle commence à luire [1];
Qui n'a que son orgueil pour règle et pour raison;
Qui veut que l'univers ne soit qu'une prison,
Et que, maître absolu de tous tant que nous sommes,
Ses esclaves en nombre égalent tous les hommes!
Plus d'états, plus de rois : ses sacriléges mains
Dessous [2] un même joug rangent tous les humains.

« possumus, nec imperare desideramus. » — « Qu'y a-t-il de commun entre nous et toi? Avons-nous jamais mis le pied sur tes terres? Et dans ces vastes forêts n'est-il pas permis d'ignorer qui tu es, et d'où tu viens? Nous ne pouvons servir, et ne voulons point commander. » Q. Curt., lib. VII, c. 23.

[1] Boileau, dit Louis Racine, vantoit beaucoup ce portrait d'Alexandre : « Il est, disoit-il, de la main d'un poëte héroïque, et « celui que j'ai fait est de la main d'un poëte satirique. » Sans doute, en louant ce morceau, Despréaux en exceptoit ce vers :

Embrase tout, sitôt qu'elle commence à *luire*.

Une valeur qui luit est une mauvaise expression; quoiqu'on dise très bien qu'*une valeur a brillé*, on ne sauroit dire qu'elle a *lui*. De plus, une *valeur qui embrase dès qu'elle luit* est un rapprochement frivole, une espèce de jeu de mots, peu digne du style tragique. (L.)

[2] Nous avons déja observé cette faute grammaticale, dans laquelle l'exemple et l'habitude ont entraîné Racine avant qu'il eût entièrement formé son style. La tirade de Porus est magnifique. Ce vers,

Dans son avide orgueil je sais qu'il nous dévore,

est un des plus brillants et des plus hardis que Racine ait jamais composés.

Il ne reste que moi
Où l'on découvre encor les vestiges d'un roi.

Dans son avide orgueil je sais qu'il nous dévore :
De tant de souverains nous seuls régnons encore.
Mais que dis-je, nous seuls? Il ne reste que moi
Où l'on découvre encor les vestiges d'un roi.
Mais c'est pour mon courage une illustre matière :
Je vois d'un œil content trembler la terre entière,
Afin que par moi seul les mortels secourus,
S'ils sont libres, le soient de la main de Porus;
Et qu'on dise par-tout, dans une paix profonde :
« Alexandre vainqueur eût dompté tout le monde;
« Mais un roi l'attendoit au bout de l'univers,
« Par qui le monde entier a vu briser ses fers. »

ÉPHESTION.

Votre projet du moins nous marque un grand courage;
Mais, seigneur, c'est bien tard s'opposer à l'orage :
Si le monde penchant n'a plus que cet appui,
Je le plains, et vous plains vous-même autant que lui [1].
Je ne vous retiens point; marchez contre mon maître :
Je voudrois seulement qu'on vous l'eût fait connaître;
Et que la renommée eût voulu, par pitié,
De ses exploits au moins vous conter la moitié;
Vous verriez...

PORUS.

Que verrois-je, et que pourrois-je apprendre
Qui m'abaisse si fort au-dessous d'Alexandre?

Corneille n'a pas de trait plus sublime, et toute cette tragédie n'est qu'une lutte continuelle du talent de Racine contre le génie de Corneille. (G.)

[1] Ces deux vers sont une imitation de ceux que Corneille fait prononcer à Auguste, dans la grande scène de *Cinna*.

Seroit-ce sans effort les Persans subjugués,
Et vos bras tant de fois de meurtres fatigués?
Quelle gloire, en effet, d'accabler la foiblesse
D'un roi déja vaincu par sa propre mollesse;
D'un peuple sans vigueur et presque inanimé,
Qui gémissoit sous l'or dont il étoit armé,
Et qui, tombant en foule au lieu de se défendre,
N'opposoit que des morts au grand cœur d'Alexandre?
Les autres, éblouis de ses moindres exploits[1],
Sont venus à genoux lui demander des lois;
Et leur crainte écoutant je ne sais quels oracles,
Ils n'ont pas cru qu'un dieu pût trouver des obstacles.
Mais nous, qui d'un autre œil jugeons des conquérants,
Nous savons que les dieux ne sont pas des tyrans;
Et de quelque façon qu'un esclave le nomme,
Le fils de Jupiter passe ici pour un homme.
Nous n'allons point de fleurs parfumer son chemin;
Il nous trouve par-tout les armes à la main;
Il voit à chaque pas arrêter ses conquêtes;
Un seul rocher ici lui coûte plus de têtes[2],
Plus de soins, plus d'assauts, et presque plus de temps,
Que n'en coûte à son bras l'empire des Persans.
Ennemis du repos qui perdit ces infames,
L'or qui naît sous nos pas ne corrompt point nos ames.
La gloire est le seul bien qui nous puisse tenter,

[1] VAR. Tout le reste, ébloui de ses moindres exploits, etc.

[2] Ce vers fait allusion à la prise du rocher d'Aorne, où les troupes d'Alexandre furent arrêtées par les assiégés, qui ne se rendirent qu'après une vigoureuse résistance. Voy. Q. Cur., lib. VIII, cap. 36, 37, et 38.

Et le seul que mou cœur cherche à lui disputer;
C'est elle...

ÉPHESTION, *en se levant.*

Et c'est aussi ce que cherche Alexandre.
A de moindres objets son cœur ne peut descendre.
C'est ce qui, l'arrachant du sein de ses états[1],
Au trône de Cyrus lui fit porter ses pas,
Et, du plus ferme empire ébranlant les colonnes,
Attaquer, conquérir, et donner les couronnes.
Et, puisque votre orgueil ose lui disputer
La gloire du pardon qu'il vous fait présenter,
Vos yeux, dès aujourd'hui témoins de sa victoire,
Verront de quelle ardeur il combat pour la gloire:
Bientôt le fer en main vous le verrez marcher.

PORUS.

Allez donc: je l'attends, ou je le vais chercher[2].

[1] L'abbé d'Olivet a observé que les deux participes *arrachant* et *ébranlant* ne se rapportent pas au même substantif; mais les vers s'enchainent si bien, leur marche est si rapide, qu'il n'y a qu'un grammairien qui puisse apercevoir la faute. Ce vers,

Attaquer, conquérir, et donner les couronnes,

se lisoit ainsi dans les premières éditions:

Attaquer, conquérir, et rendre les couronnes. (G.)

[2] C'est particulièrement dans cette scène que l'auteur commence à montrer un talent décidé pour la versification. A quelques fautes près, qui sont même fort légères, tout ce que dit Porus est excellent. Il y a de la force et de l'élévation dans les idées, et la diction est d'un homme qui connoît déja toutes les formes de la phrase poétique. Ce qui est sur-tout remarquable, c'est la facilité des périodes nombreuses, sans être trainantes, la vivacité des mouvements qui forment des transitions justes, et ce choix d'expressions combinées d'une manière heureuse et nouvelle: telles que, « Vos

SCÈNE III.

PORUS, TAXILE.

TAXILE.

Quoi! vous voulez au gré de votre impatience[1]...

PORUS.

Non, je ne prétends point troubler votre alliance:
Éphestion, aigri seulement contre moi,
De vos soumissions rendra compte à son roi.
Les troupes d'Axiane, à me suivre engagées,
Attendent le combat sous mes drapeaux rangées;
De son trône et du mien je soutiendrai l'éclat,
Et vous serez, seigneur, le juge du combat;
A moins que votre cœur, animé d'un beau zèle,
De vos nouveaux amis n'embrasse la querelle[2].

« bras tant de fois *de meurtres fatigués;* un peuple *qui gémissoit* « *sous l'or dont il étoit armé*... qui, *tombant en foule, n'opposoit* « *que des morts au grand cœur d'Alexandre... Dans son avide or-* « *gueil, je sais qu'il nous dévore,* etc. »

La même scène offre:

Je vois d'un œil content trembler la terre entière,
Afin que par moi seul les mortels secourus,
S'ils sont libres, le soient par la main de Porus, etc. (L.)

[1] VAR. Quoi! voulez-vous, au gré de votre impatience...

[2] VAR. De ses nouveaux amis n'embrasse la querelle.

SCÈNE IV.

AXIANE, PORUS, TAXILE.

AXIANE, *à Taxile.*

Ah! que dit-on de vous, seigneur? Nos ennemis
Se vantent que Taxile est à moitié soumis[1];
Qu'il ne marchera point contre un roi qu'il respecte.

TAXILE.

La foi d'un ennemi doit être un peu suspecte,
Madame; avec le temps ils me connoîtront mieux.

AXIANE.

Démentez donc, seigneur, ce bruit injurieux;
De ceux qui l'ont semé confondez l'insolence;
Allez, comme Porus, les forcer au silence,
Et leur faire sentir, par un juste courroux,
Qu'ils n'ont point d'ennemi plus funeste que vous.

TAXILE.

Madame, je m'en vais disposer mon armée;
Écoutez moins ce bruit qui vous tient alarmée:
Porus fait son devoir, et je ferai le mien.

SCÈNE V.

AXIANE, PORUS.

AXIANE.

Cette sombre froideur ne m'en dit pourtant rien,

[1] VAR. Vous comptent hautement au rang de leurs amis;
Ils se vantent déja qu'un roi qui les respecta...

Lâche; et ce n'est point là, pour me le faire croire,
La démarche d'un roi qui court à la victoire.
Il n'en faut plus douter, et nous sommes trahis:
Il immole à sa sœur sa gloire et son pays;
Et sa haine, seigneur, qui cherche à vous abattre,
Attend pour éclater que vous alliez combattre.

PORUS.

Madame, en le perdant, je perds un foible appui;
Je le connoissois trop pour m'assurer sur lui [1].
Mes yeux sans se troubler ont vu son inconstance;
Je craignois beaucoup plus sa molle résistance.
Un traître, en nous quittant pour complaire à sa sœur,
Nous affoiblit bien moins qu'un lâche défenseur.

AXIANE.

Et cependant, seigneur, qu'allez-vous entreprendre?
Vous marchez sans compter les forces d'Alexandre;
Et, courant presque seul au-devant de leurs coups,
Contre tant d'ennemis vous n'opposez que vous.

PORUS.

Hé quoi! voudriez-vous qu'à l'exemple d'un traître
Ma frayeur conspirât à vous donner un maître;
Que Porus, dans un camp se laissant arrêter,
Refusât le combat qu'il vient de présenter?
Non, non, je n'en crois rien. Je connois mieux, madame,
Le beau feu que la gloire allume dans votre ame:
C'est vous, je m'en souviens, dont les puissants appas

[1] Var.

AXIANE.

O dieux!

PORUS.

Son changement me dérobe un appui
Que je connoissois trop pour m'assurer sur lui.

Excitoient tous nos rois, les traînoient aux combats;
Et de qui la fierté, refusant de se rendre,
Ne vouloit pourtant qu'un vainqueur d'Alexandre.
Il faut vaincre, et j'y cours, bien moins pour éviter
Le titre de captif, que pour le mériter.
Oui, madame, je vais, dans l'ardeur qui m'entraîne,
Victorieux ou mort, mériter votre chaîne;
Et puisque mes soupirs s'expliquoient vainement
A ce cœur que la gloire occupe seulement,
Je m'en vais, par l'éclat qu'une victoire donne,
Attacher de si près la gloire à ma personne,
Que je pourrai peut-être amener votre cœur
De l'amour de la gloire à l'amour du vainqueur.

AXIANE.

Hé bien! seigneur, allez. Taxile aura peut-être
Des sujets dans son camp plus braves que leur maître;
Je vais les exciter par un dernier effort.
Après, dans votre camp j'attendrai votre sort.
Ne vous informez point de l'état de mon ame:
Triomphez et vivez.

PORUS.

Qu'attendez-vous, madame?
Pourquoi, dès ce moment, ne puis-je pas savoir
Si mes tristes soupirs ont pu vous émouvoir?
Voulez-vous, car le sort, adorable Axiane,
A ne vous plus revoir peut-être me condamne;
Voulez-vous qu'en mourant un prince infortuné [1]

[1] VAR. Voulez-vous qu'en mourant ce cœur infortuné.

Dans *Mithridate* et dans *Phèdre* on retrouve à-peu-près la même situation. Xipharès forcé de s'éloigner de Monime, Hippolyte prêt

Ignore à quelle gloire il étoit destiné [1]?
Parlez.

AXIANE.

Que vous dirai-je?

PORUS.

Ah! divine princesse,
Si vous sentiez pour moi quelque heureuse foiblesse,
Ce cœur, qui me promet tant d'estime en ce jour,
Me pourroit bien encor promettre un peu d'amour.
Contre tant de soupirs peut-il bien se défendre?
Peut-il...

AXIANE.

Allez, seigneur, marchez contre Alexandre.
La victoire est à vous, si ce fameux vainqueur
Ne se défend pas mieux contre vous que mon cœur [2].

à quitter Aricie, veulent être instruits du sort de leur amour. Monime et Aricie font une réponse délicate et ingénieuse dans le goût de celle d'Axiane; mais il faut convenir que Porus, prêt à courir au combat pour défendre la liberté de sa patrie et de sa maitresse, est dans une position plus intéressante et plus théâtrale. (G.)

[1] Ces paroles doucereuses dans la bouche d'un prince qui vient de dire des choses si grandes, doivent étonner. Porus partant pour aller combattre Alexandre, doit-il s'appeler *un prince infortuné*, qui ignore *à quelle gloire il est destiné?* Nos romans avoient mis ce style à la mode parmi les héros. (L. R.)

[2] Après cette belle scène que nous avons admirée, le sujet, la pièce, l'auteur, retombent pour ne plus se relever. Porus qui, au moment d'aller combattre Alexandre, *y court, moins pour éviter le titre de captif que pour le mériter*; qui veut qu'on soit ému de *ses tristes soupirs*, et que *sa divine princesse sente pour lui quelque heureuse foiblesse*, et qu'avec *tant d'estime*, on lui promette *un peu d'amour*; et cette Axiane qui en dit cent fois plus qu'il n'en faut pour qu'on ne lui demande plus rien; tout cela n'est qu'un dialo-

gue comique entre des rois et des reines, fait pour avilir à-la-fois et le rang, et le caractère des personnages, et celui de la tragédie. Plus on y réfléchit, plus on aperçoit qu'il ne falloit rien moins que cet ascendant des opinions et des mœurs générales qu'on appelle la mode, pour qu'une nation éclairée ait pu si long-temps, je ne dis pas supporter, mais applaudir de pareilles choses. Cette galanterie étaut alors ce qu'on appeloit daus la société le langage des honnêtes gens, on vouloit l'entendre sur le théâtre, sans songer que ce ton de la société françoise ne devoit pas être celui des héros de l'antiquité, qui n'en avoient pas la moindre idée. Boileau est le seul (il faut le dire à sa gloire) parmi tant de grands esprits, qui ait été frappé de cet absurde travestissement; et il en fit sentir le ridicule et l'indécence dans sou *Art poétique* et dans ses autres onvrages. Mais, de son temps, il n'y eut guère que Racine qui profita de la leçon. (L.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

AXIANE, CLÉOFILE.

AXIANE.

Quoi! madame, en ces lieux on me tient enfermée!
Je ne puis au combat voir marcher mon armée!
Et, commençant par moi sa noire trahison [1],
Taxile de son camp me fait une prison [2]!
C'est donc là cette ardeur qu'il me faisoit paraître!
Cet humble adorateur se déclare mon maître!
Et déja son amour, lassé de ma rigueur,
Captive ma personne au défaut de mon cœur!

CLÉOFILE.

Expliquez mieux les soins et les justes alarmes
D'un roi qui pour vainqueurs ne connoît que vos charmes!
Et regardez, madame, avec plus de bonté
L'ardeur qui l'intéresse à votre sûreté.

[1] VAR. Et, commençant sur moi sa noire trahison.

[2] Le poëte n'osant violer l'unité de lieu, avoit besoin d'Axiane dans le camp de Taxile. Il a mieux aimé abaisser le caractère de Taxile, que de manquer à une régle d'Aristote: mais comment supposer que Porus, conduisant au combat son armée et celle d'Axiane, laisse sa maitresse dans le camp, et au pouvoir de son rival Taxile? (G.)

Tandis qu'autour de nous deux puissantes armées,
D'une égale chaleur au combat animées [1],
De leur fureur par-tout font voler les éclats,
De quel autre côté conduiriez-vous vos pas [2]?
Où pourriez-vous ailleurs éviter la tempête?
Un plein calme en ces lieux assure votre tête:
Tout est tranquille...

AXIANE.

Et c'est cette tranquillité
Dont je ne puis souffrir l'indigne sûreté.
Quoi! lorsque mes sujets, mourant dans une plaine,
Sur les pas de Porus combattent pour leur reine,
Qu'au prix de tout leur sang ils signalent leur foi,
Que le cri des mourants vient presque jusqu'à moi,
On me parle de paix; et le camp de Taxile
Garde dans ce désordre une assiette tranquille!
On flatte ma douleur d'un calme injurieux!
Sur des objets de joie on arrête mes yeux!

CLÉOFILE.

Madame, voulez-vous que l'amour de mon frère
Abandonne au péril une tête si chère?
Il sait trop les hasards...

AXIANE.

Et pour m'en détourner

[1] VAR. D'une égale fierté l'une et l'autre animées.

[2] On ne peut pas dire *faire voler les éclats de la fureur*. On ne dit pas non plus *conduire ses pas*, quand le mot *ses* se rapporte au sujet du verbe. Il faut alors, *porter ses pas*, *diriger ses pas*. Quelques vers plus bas, les commentateurs ont blâmé *la sûreté d'une tranquillité*, qui ne peut se dire ni en vers ni en prose.

Ce généreux amant me fait emprisonner!
Et, tandis que pour moi son rival se hasarde,
Sa paisible valeur me sert ici de garde[1]!

CLÉOFILE.

Que Porus est heureux! le moindre éloignement
A votre impatience est un cruel tourment;
Et, si l'on vous croyoit, le soin qui vous travaille[2]
Vous le feroit chercher jusqu'au champ de bataille.

[1] Ce vers, dans les premières éditions, étoit suivi d'un grand nombre d'autres qui sont des témoignages précieux des progrès du goût de Racine.

Ah, madame! s'il m'aime, il le témoigne mal.
Ses lâches soins ne font qu'avancer son rival.
Il devoit, dans un camp, plein d'une noble envie,
Lui disputer mon cœur et le soin de ma vie,
Balancer mon estime, et, comme lui, courir
Bien moins pour me sauver que pour me conquérir.

CLÉOFILE.

D'un refus si honteux il craint peu les reproches:
Il n'a point du combat évité les approches;
Il en eût partagé la gloire et le danger;
Mais Porus avec lui ne veut rien partager;
Il auroit cru trahir son illustre colère
Que d'attendre un moment le secours de mon frère.

AXIANE.

Un si lent défenseur, quel que soit son amour,
Se seroit fait, madame, attendre plus d'un jour.
Non, non, vous jouissez d'une pleine assurance:
Votre amant, votre frère, étoient d'intelligence.
Le lâche, qui dans l'ame étoit déja rendu,
Ne cherchoit qu'à nous vendre après s'être vendu.
Et vous m'osez encor parler de votre frère!
Ah, de ce camp, madame, ouvrez-moi la barrière!

[2] *Travaille*, dans ce sens, n'est plus en usage que dans le style familier. On en trouve un exemple dans la X[e] satire de Boileau.

AXIANE.

Je ferois plus, madame : un mouvement si beau
Me le feroit chercher jusque dans le tombeau,
Perdre tous mes états, et voir d'un œil tranquille
Alexandre en payer le cœur de Cléofile.

CLÉOFILE.

Si vous cherchez Porus, pourquoi m'abandonner[1] !
Alexandre en ces lieux pourra le ramener.
Permettez que, veillant au soin de votre tête,
A cet heureux amant l'on garde sa conquête.

AXIANE.

Vous triomphez, madame ; et déja votre cœur
Vole vers Alexandre, et le nomme vainqueur ;
Mais, sur la seule foi d'un amour qui vous flatte,
Peut-être avant le temps ce grand orgueil éclate :
Vous poussez un peu loin vos vœux précipités,
Et vous croyez trop tôt ce que vous souhaitez.
Oui, oui...

CLÉOFILE.

Mon frère vient ; et nous allons apprendre
Qui de nous deux, madame, aura pu se méprendre.

AXIANE.

Ah ! je n'en doute plus ; et ce front satisfait
Dit assez à mes yeux que Porus est défait.

[1] VAR. Si vous cherchez Porus, sans nous abandonner.

SCÈNE II.

TAXILE, AXIANE, CLÉOFILE.

TAXILE.

Madame, si Porus, avec moins de colère,
Eût suivi les conseils d'une amitié sincère,
Il m'auroit en effet épargné la douleur
De vous venir moi-même annoncer son malheur.

AXIANE.

Quoi! Porus...

TAXILE.

C'en est fait; et sa valeur trompée,
Des maux que j'ai prévus se voit enveloppée.
Ce n'est pas (car mon cœur, respectant sa vertu,
N'accable point encore un rival abattu),
Ce n'est pas que son bras, disputant la victoire,
N'en ait aux ennemis ensanglanté la gloire [1];
Qu'elle-même, attachée à ses faits éclatants,
Entre Alexandre et lui n'ait douté quelque temps:
Mais enfin contre moi sa vaillance irritée,
Avec trop de chaleur s'étoit précipitée.
J'ai vu ses bataillons rompus et renversés,
Vos soldats en désordre, et les siens dispersés;

[1] *Ensanglanter la gloire à quelqu'un* est un de ces latinismes que Racine aimoit à introduire dans notre langue; mais l'usage n'a point adopté celui-ci. Cependant il seroit injuste de ne pas remarquer avec La Harpe combien l'expression *ensanglanter la gloire* est heureusement hardie.

Et lui-même, à la fin, entraîné dans leur fuite,
Malgré lui du vainqueur éviter la poursuite;
Et, de son vain courroux trop tard désabusé,
Souhaiter le secours qu'il avoit refusé.

AXIANE.

Qu'il avoit refusé! Quoi donc! pour ta patrie,
Ton indigne courage attend que l'on te prie[1]!
Il faut donc, malgré toi, te traîner aux combats,
Et te forcer toi-même à sauver tes états!
L'exemple de Porus, puisqu'il faut qu'on t'y porte,
Dis-moi, n'étoit-ce pas une voix assez forte?
Ce héros en péril, ta maîtresse en danger[2],
Tout l'état périssant n'a pu t'encourager!
Va, tu sers bien le maître à qui ta sœur te donne.
Achéve, et fais de moi ce que sa haine ordonne.
Garde à tous les vaincus un traitement égal,
Enchaîne ta maîtresse, en livrant ton rival[3].
Aussi bien c'en est fait: sa disgrace et ton crime
Ont placé dans mon cœur ce héros magnanime.
Je l'adore! et je veux, avant la fin du jour,
Déclarer à-la-fois ma haine et mon amour;
Lui vouer, à tes yeux, une amitié fidéle,
Et te jurer, aux siens, une haine immortelle.
Adieu. Tu me connois: aime-moi si tu veux.

[1] VAR. Lâche, pour ta patrie,
Ton infame courage attend donc qu'on te prie!

[2] Cette tirade d'Axiane est vive et passionnée; mais, puisqu'elle hait et méprise Taxile, elle ne doit pas se donner à elle-même le titre de *sa maîtresse*; c'est un oubli de la bienséance dans les termes. (G.)

[3] VAR. Enchaîne ta maîtresse avecque ton rival.

TAXILE.

Ah! n'espérez de moi que de sincères vœux,
Madame; n'attendez ni menaces ni chaînes:
Alexandre sait mieux ce qu'on doit à des reines.
Souffrez que sa douceur vous oblige à garder
Un trône que Porus devoit moins hasarder [1];
Et moi-même en aveugle on me verroit combattre
La sacrilége main qui le voudroit abattre.

AXIANE.

Quoi! par l'un de vous deux mon sceptre raffermi
Deviendroit dans mes mains le don d'un ennemi!
Et sur mon propre trône on me verroit placée
Par le même tyran qui m'en auroit chassée [2]!

TAXILE.

Des reines et des rois vaincus par sa valeur
Ont laissé par ses soins adoucir leur malheur.
Voyez de Darius et la femme et la mère:
L'une le traite en fils, l'autre le traite en frère.

AXIANE.

Non, non, je ne sais point vendre mon amitié,
Caresser un tyran, et régner par pitié [3].
Penses-tu que j'imite une foible Persane;

[1] VAR. Un sceptre que Porus devoit moins hasarder.

[2] Il faut se ressouvenir qu'Axiane parle devant Cléofile, qu'Alexandre avoit rétablie sur le trône. (L. B.)

[3] *Régner par pitié*, dit La Harpe, est ici à contre-sens. Axiane veut dire qu'elle ne veut pas devoir son trône à la pitié; et *régner par pitié* signifie *consentir par pitié* à régner. Au reste, Axiane s'exprime dans cette scène comme les héroïnes de Corneille. Son dernier couplet sur-tout est plein de vigueur.

Qu'à la cour d'Alexandre on retienne Axiane;
Et qu'avec mon vainqueur courant tout l'univers,
J'aille vanter par-tout la douceur de ses fers?
S'il donne les états, qu'il te donne les nôtres;
Qu'il te pare, s'il veut, des dépouilles des autres.
Régne: Porus ni moi n'en serons point jaloux;
Et tu seras encor plus esclave que nous.
J'espère qu'Alexandre, amoureux de sa gloire,
Et fâché que ton crime ait souillé sa victoire,
S'en lavera bientôt par ton propre trépas.
Des traîtres comme toi font souvent des ingrats:
Et de quelques faveurs que sa main t'éblouisse,
Du perfide Bessus regarde le supplice.
Adieu.

SCÈNE III.

CLÉOFILE, TAXILE.

CLÉOFILE.

Cédez, mon frère, à ce bouillant transport:
Alexandre et le temps vous rendront le plus fort;
Et cet âpre courroux, quoi qu'elle en puisse dire,
Ne s'obstinera point au refus d'un empire.
Maître de ses destins, vous l'êtes de son cœur.
Mais, dites-moi, vos yeux ont-ils vu le vainqueur?
Quel traitement, mon frère, en devons-nous attendre?
Qu'a-t-il dit?

TAXILE.

Oui, ma sœur, j'ai vu votre Alexandre.
D'abord ce jeune éclat qu'on remarque en ses traits

M'a semblé démentir le nombre de ses faits [1].
Mon cœur, plein de son nom, n'osoit, je le confesse,
Accorder tant de gloire avec tant de jeunesse ;
Mais de ce même front l'héroïque fierté,
Le feu de ses regards, sa haute majesté,
Font connaître Alexandre ; et certes son visage [2]
Porte de sa grandeur l'infaillible présage [3] ;
Et sa présence auguste appuyant ses projets,
Ses yeux, comme son bras, font par-tout des sujets [4].
Il sortoit du combat. Ébloui de sa gloire [5],
Je croyois dans ses yeux voir briller la victoire.
Toutefois, à ma vue, oubliant sa fierté,
Il a fait à son tour éclater sa bonté [6].

[1] *Ses faits* ne peut guère entrer dans la poésie noble, sans une épithète qui les relève. *Le jeune éclat* est une de ces épithètes hardiment métonymiques, toujours si heureuses dans Racine et Despréaux. (L.) — L'observation sur le mot *faits* n'est pas applicable à tous les cas. Jean-Baptiste Rousseau, dans son ode sur la mort du prince de Condé, a employé très heureusement le mot *faits* sans épithète. Boileau, dans son épître au roi, s'exprime encore avec élégance lorsqu'il dit :

Et moi, sur ce sujet, loin d'exercer ma plume,
J'amasse de tes *faits* le pénible volume.

[2] VAR. Le font bientôt connaître, et certes son visage.

[3] *Présage* est ici un terme déplacé : il eût *été* juste, en parlant d'Alexandre, avant que ses actions eussent rempli ce que *présageoit* son visage. (L.)

[4] *Des yeux qui font des sujets comme le bras*, cette façon de parler est précieuse et maniérée. (G.)

[5] VAR. Il sortoit du combat, et, tout couvert de gloire.

[6] Louis Racine prétend qu'Alexandre ne pouvoit pas avoir de bonté pour un traître ; mais Taxile n'étoit pas un traître aux yeux

Ses transports ne m'ont point dégnisé sa tendresse :
« Retournez, m'a-t-il dit, auprès de la princesse ;
« Disposez ses beaux yenx à revoir un vainqueur
« Qui va mettre à ses pieds sa victoire et son cœur. »
Il marche sur mes pas. Je n'ai rien à vous dire,
Ma sœur : de votre sort je vous laisse l'empire[1] ;
Je vous confie encor la conduite du mien.

CLÉOFILE.

Vous aurez tout pouvoir, ou je ne pourrai rien.
Tout va vous obéir, si le vainqueur m'écoute.

TAXILE.

Je vais donc... Mais on vient. C'est lui-même sans doute.

SCÈNE IV.

ALEXANDRE, TAXILE, CLÉOFILE, ÉPHESTION ; SUITE D'ALEXANDRE.

ALEXANDRE.

Allez, Éphestion. Que l'on cherche Porus ;
Qu'on épargne sa vie, et le sang des vaincus.

d'Alexandre : c'étoit uo prince sage qui avoit préservé ses états des horreurs de la guerre en rendant hommage au eooquérant de l'Asie. (G.)

[1] *L'empire de votre sort* n'est qu'une faute contre la langue ; mais Alexandre qui dépêche Taxile vers sa sœur pour disposer ses beaux yeux à recevoir un vainqueur ; mais Taxile qui compte sur la proteetion des beaux yeux de sa sœur, soot des viees bien plus essentiels, qui dégradent les caraetères el détroisent toute espèee de digoité tragique. (G.)

SCÈNE V.

ALEXANDRE, TAXILE, CLÉOFILE.

ALEXANDRE, *à Taxile.*

Seigneur, est-il donc vrai qu'une reine aveuglée
Vous préfère d'un roi la valeur déréglée?
Mais ne le craignez point : son empire est à vous ;
D'une ingrate, à ce prix, fléchissez le courroux.
Maître de deux états, arbitre des siens mêmes,
Allez avec vos vœux offrir trois diadèmes.

TAXILE.

Ah! c'en est trop, seigneur! Prodiguez un peu moins...

ALEXANDRE.

Vous pourrez à loisir reconnaître mes soins.
Ne tardez point, allez où l'amour vous appelle [1];
Et couronnez vos feux d'une palme si belle.

SCÈNE VI.

ALEXANDRE, CLÉOFILE.

ALEXANDRE.

Madame, à son amour je promets mon appui :
Ne puis-je rien pour moi quand je puis tout pour lui?

[1] Quand il renvoie si promptement le frère pour rester seul avec la sœur, lorsqu'il dit des choses si galantes à cette sœur qu'il vient chercher, tandis que les armées combattent encore, et que lui-même, qui a trouvé dans Porus un rival digne de son estime,

Si prodigue envers lui des fruits de la victoire,
N'en aurai-je pour moi qu'une stérile gloire?
Les sceptres devant vous ou rendus ou donnés,
De mes propres lauriers mes amis couronnés,
Les biens que j'ai conquis répandus sur leurs têtes,
Font voir que je soupire après d'autres conquêtes.
Je vous avois promis que l'effort de mon bras
M'approcheroit bientôt de vos divins appas;
Mais, dans ce même temps, souvenez-vous, madame,
Que vous me promettiez quelque place en votre ame.
Je suis venu : l'amour a combattu pour moi;
La victoire elle-même a dégagé ma foi;
Tout céde autour de vous : c'est à vous de vous rendre;
Votre cœur l'a promis, voudra-t-il s'en défendre?
Et lui seul pourroit-il échapper aujourd'hui
A l'ardeur d'un vainqueur qui ne cherche que lui?

CLÉOFILE.

Non, je ne prétends pas que ce cœur inflexible
Garde seul contre vous le titre d'invincible [1] :
Je rends ce que je dois à l'éclat des vertus
Qui tiennent sous vos pieds cent peuples abattus.
Les Indiens domptés sont vos moindres ouvrages;
Vous inspirez la crainte aux plus fermes courages;
Et, quand vous le voudrez, vos bontés, à leur tour,

après l'avoir joint, n'y songe plus parcequ'il a été séparé *par un gros de soldats*, on a raison de ne pas reconnoitre Alexandre. (L. R.)

[1] Vers imité de Rotrou, qui fait dire à Antigone en parlant à Polynice (*Antigone*, act. II) :

Et vous, plus inhumain et plus inaccessible,
Conservez contre moi le titre d'invincible!

Dans les cœurs les plus durs inspireront l'amour [1].
Mais, seigneur, cet éclat, ces victoires, ces charmes [2],
Me troublent bien souvent par de justes alarmes :
Je crains que, satisfait d'avoir conquis un cœur,
Vous ne l'abandonniez à sa triste langueur ;
Qu'insensible à l'ardeur que vous aurez causée,
Votre ame ne dédaigne une conquête aisée.
On attend peu d'amour d'un héros tel que vous :
La gloire fit toujours vos transports les plus doux ;
Et peut-être, au moment que ce grand cœur soupire,
La gloire de me vaincre est tout ce qu'il desire.

ALEXANDRE.

Que vous connoissez mal les violents desirs [3]

[1] D'Olivet a remarqué qu'on ne disoit pas *inspirer dans*, mais *inspirer à*. La Harpe et Geoffroy se sont rangés de son avis. Cependant quelques grands écrivains offrent des exemples remarquables de l'emploi de *dans* avec *inspirer*. Telle est la phrase suivante de Bossuet, citée dans le Dictionnaire de Trévoux : *La sombre obscurité des églises inspire une sainte horreur dans l'ame.* Tel est encore l'exemple de Voltaire dans le V[e] chant de *la Henriade :*

Du Capitole en cendre il passa dans l'église ;
Et *dans* les cœurs chrétiens *inspirant* ses fureurs.

Il semble que *dans* ait plus de force que *à*, et que l'exemple de trois grands écrivains puisse faire adopter cette locution condamnée par la grammaire.

[2] *Les charmes d'Alexandre* sont ici une expression impropre. Mais Racine s'en est servi très heureusement dans Bajazet ; et ce n'est peut-être qu'au sérail qu'on peut dire *les charmes* d'un homme.

[3] Les mêmes mots qui terminent les deux premiers vers d'Alexandre terminent aussi les deux derniers de Cléofile ; ce qui est une négligence d'autant moins pardonnable, qu'elle n'est pas rachetée par la pensée. Qu'est-ce qu'*un amour dont les desirs portent des soupirs?* Toute la tirade est digne de ce début.

D'un amour qui vers vous porte tous mes soupirs!
J'avouerai qu'autrefois, au milieu d'une armée,
Mon cœur ne soupiroit que pour la renommée;
Les peuples et les rois, devenus mes sujets,
Étoient seuls, à mes vœux, d'assez dignes objets.
Les beautés de la Perse à mes yeux présentées [1],
Aussi bien que ses rois, ont paru surmontées:
Mon cœur, d'un fier mépris armé contre leurs traits,
N'a pas du moindre hommage honoré leurs attraits;
Amoureux de la gloire, et par-tout invincible,
Il mettoit son bonheur à paraître insensible.
Mais, hélas! que vos yeux, ces aimables tyrans,
Ont produit sur mon cœur des effets différents!
Ce grand nom de vainqueur n'est plus ce qu'il souhaite;
Il vient avec plaisir avouer sa défaite:
Heureux, si, votre cœur se laissant émouvoir,
Vos beaux yeux, à leur tour, avouoient leur pouvoir!
Voulez-vous donc toujours douter de leur victoire,
Toujours de mes exploits me reprocher la gloire?
Comme si les beaux nœuds où vous me tenez pris
Ne devoient arrêter que de foibles esprits!
Par des faits tout nouveaux je m'en vais vous apprendre
Tout ce que peut l'amour sur le cœur d'Alexandre:
Maintenant que mon bras, engagé sous vos lois,
Doit soutenir mon nom et le vôtre à-la-fois,
J'irai rendre fameux, par l'éclat de la guerre,
Des peuples inconnus au reste de la terre,
Et vous faire dresser des autels en des lieux

[1] VAR. Les beautés de l'Asie à mes yeux présentées.

Où leurs sauvages mains en refusent aux dieux.

CLÉOFILE.

Oui, vous y traînerez la victoire captive;
Mais je doute, seigneur, que l'amour vous y suive.
Tant d'états, tant de mers, qui vont nous désunir,
M'effaceront bientôt de votre souvenir.
Quand l'océan troublé vous verra sur son onde
Achever quelque jour la conquête du monde;
Quand vous verrez les rois tomber à vos genoux,
Et la terre en tremblant se taire devant vous[1],
Songerez-vous, seigneur, qu'une jeune princesse,
Au fond de ses états vous regrette sans cesse,
Et rappelle en son cœur les moments bienheureux
Où ce grand conquérant l'assuroit de ses feux?

ALEXANDRE.

Hé quoi! vous croyez donc qu'à moi-même barbare
J'abandonne en ces lieux une beauté si rare?
Mais vous-même plutôt voulez-vous renoncer
Au trône de l'Asie où je vous veux placer?

CLÉOFILE.

Seigneur, vous le savez, je dépends de mon frère.

ALEXANDRE.

Ah! s'il disposoit seul du bonheur que j'espère,
Tout l'empire de l'Inde asservi sous ses lois
Bientôt en ma faveur iroit briguer son choix.

[1] « . . . . Et siluit terra in conspectu ejus. »
Mach., lib. I, cap. I, v. 3.

« Et la terre se tut devant lui. » C'est l'expression de l'Écriture sur Alexandre. On peut mettre ces vers au nombre des plus beaux que l'auteur ait faits. (L. R.)

CLÉOFILE.

Mon amitié pour lui n'est point intéressée.
Apaisez seulement une reine offensée;
Et ne permettez pas qu'un rival aujourd'hui,
Pour vous avoir bravé, soit plus heureux que lui.

ALEXANDRE.

Porus étoit sans doute un rival magnanime:
Jamais tant de valeur n'attira mon estime.
Dans l'ardeur du combat je l'ai vu, je l'ai joint;
Et je puis dire encor qu'il ne m'évitoit point:
Nous nous cherchions l'un l'autre. Une fierté si belle
Alloit entre nous deux finir notre querelle,
Lorsqu'un gros de soldats, se jetant entre nous,
Nous a fait dans la foule ensevelir nos coups[1].

SCÈNE VII.

ALEXANDRE, CLÉOFILE, ÉPHESTION.

ALEXANDRE.

Hé bien, ramène-t-on ce prince téméraire[2]?

ÉPHESTION.

On le cherche par-tout; mais, quoi qu'on puisse faire,

[1] Alexandre ne parle jamais mieux que lorsqu'il ne parle point d'amour. *Ensevelir nos coups* est une expression heureuse, et si juste qu'on n'en sent pas d'abord toute la hardiesse. (G.) — Mais on ne peut approuver dans les vers précédents *une fierté si belle qui finit une querelle*. (L. B.)

[2] *Téméraire* n'est pas le mot propre. Alexandre oublie qu'il vient de faire lui-même l'éloge de ce téméraire:

Porus étoit sans doute un rival magnanime, etc. (G.)

Seigneur, jusques ici sa fuite ou son trépas
Dérobe ce captif aux soins de vos soldats [1].
Mais un reste des siens entourés dans leur fuite [2],
Et du soldat vainqueur arrêtant la poursuite,
A nous vendre leur mort semblent se préparer.

ALEXANDRE.

Désarmez les vaincus sans les désespérer.
Madame, allons fléchir une fière princesse,
Afin qu'à mon amour Taxile s'intéresse;
Et, puisque mon repos doit dépendre du sien,
Achevons son bonheur pour établir le mien.

[1] *Soins* tient ici la place de *recherches;* mais l'emploi du mot dans ce sens n'a point été confirmé par l'usage.

[2] VAR. Mais un reste des siens, ralliés de leur fuite,
A du soldat vainqueur arrêté la poursuite.
Leur bras à quelque effort semble se préparer.
ALEXANDRE.
Observez leur dessein sans les désespérer.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

AXIANE.

N'entendrons-nous jamais que des cris de victoire,
Qui de mes ennemis me reprochent la gloire?
Et ne pourrai-je au moins, en de si grands malheurs,
M'entretenir moi seule avecque mes douleurs [1]?
D'un odieux amant sans cesse poursuivie,
On prétend, malgré moi, m'attacher à la vie:
On m'observe, on me suit. Mais, Porus, ne crois pas
Qu'on me puisse empêcher de courir sur tes pas.
Sans doute à nos malheurs ton cœur n'a pu survivre.
En vain tant de soldats s'arment pour te poursuivre:
On te découvriroit au bruit de tes efforts;
Et s'il te faut chercher, ce n'est qu'entre les morts.
Hélas! en me quittant, ton ardeur redoublée
Sembloit prévoir les maux dont je suis accablée,
Lorsque tes yeux aux miens découvrant ta langueur,
Me demandoient quel rang tu tenois dans mon cœur;
Que, sans t'inquiéter du succès de tes armes,
Le soin de ton amour te causoit tant d'alarmes.

[1] On voit par les diverses leçons que l'auteur avoit corrigé partout *avecque*; celui-ci lui est échappé. (L. R.)

Et pourquoi te cachois-je avec tant de détours [1]
Un secret si fatal au repos de tes jours?
Combien de fois, tes yeux forçant ma résistance,
Mon cœur s'est-il vu près de rompre le silence!
Combien de fois, sensible à tes ardents desirs,
M'est-il, en ta présence, échappé des soupirs!
Mais je voulois encor douter de ta victoire;
J'expliquois mes soupirs en faveur de la gloire;
Je croyois n'aimer qu'elle. Ah! pardonne, grand roi,
Je sens bien aujourd'hui que je n'aimois que toi.
J'avouerai que la gloire eut sur moi quelque empire;
Je te l'ai dit cent fois. Mais je devois te dire
Que toi seul, en effet, m'engageas sous ses lois.
J'appris à la connaître en voyant tes exploits;
Et de quelque beau feu qu'elle m'eût enflammée,
En un autre que toi je l'aurois moins aimée.
Mais que sert de pousser des soupirs superflus
Qui se perdent en l'air et que tu n'entends plus?
Il est temps que mon ame, au tombeau descendue [2],
Te jure une amitié si long-temps attendue;

[1] *Te cachois-je* est d'une dureté remarquable dans un poëte qui avoit l'oreille si sensible. *Un secret si fatal* est un contre-sens. L'auteur veut et doit dire *un secret dont dépendoit* le repos de tes jours. Il a dit à-peu-près le contraire. (L.)

[2] Louis Racine trouve cette image poétique et belle: cependant la figure qui permet de prendre la partie pour le tout est employée ici abusivement, parcequ'on n'enferme point une ame dans un tombeau. (L.)—Tout ce monologue est froid et languissant. On n'aime point à entendre Axiane parler de *soupirs superflus qui se perdent dans l'air*, de *son secret caché avec tant de détours*, et de *cette haine étouffée qui sert de trophée à une fausse* douceur.

Il est temps que mon cœur, pour gage de sa foi,
Montre qu'il n'a pu vivre un moment après toi.
Aussi bien, penses-tu que je voulusse vivre
Sous les lois d'un vainqueur à qui ta mort nous livre?
Je sais qu'il se dispose à me venir parler;
Qu'en me rendant mon sceptre il veut me consoler.
Il croit peut-être, il croit que ma haine étouffée
A sa fausse douceur servira de trophée!
Qu'il vienne. Il me verra, toujours digne de toi,
Mourir en reine, ainsi que tu mourus en roi.

SCÈNE II.

ALEXANDRE, AXIANE.

AXIANE.

Hé bien, seigneur, hé bien, trouvez-vous quelques charmes
A voir couler des pleurs que font verser vos armes?
Ou si vous m'enviez, en l'état où je suis,
La triste liberté de pleurer mes ennuis?

ALEXANDRE.

Votre douleur est libre autant que légitime:
Vous regrettez, madame, un prince magnanime.
Je fus son ennemi; mais je ne l'étois pas
Jusqu'à blâmer les pleurs qu'on donne à son trépas.
Avant que sur ses bords l'Inde me vît paraître,
L'éclat de sa vertu me l'avoit fait connaître;
Entre les plus grands rois il se fit remarquer.
Je savois...

AXIANE.

Pourquoi donc le venir attaquer?

L'Inde sembla m'ouvrir un champ digne de moi [1].
Lassé de voir des rois vaincus sans résistance,
J'appris avec plaisir le bruit de sa vaillance.
Un ennemi si noble a su m'encourager;
Je suis venu chercher la gloire et le danger.
Son courage, madame, a passé mon attente:
La victoire, à me suivre autrefois si constante,
M'a presque abandonné pour suivre vos guerriers.
Porus m'a disputé jusqu'aux moindres lauriers;
Et j'ose dire encor qu'en perdant la victoire
Mon ennemi lui-même a vu croître sa gloire;
Qu'une chute si belle élève sa vertu,
Et qu'il ne voudroit pas n'avoir point combattu.

AXIANE.

Hélas! il falloit bien qu'une si noble envie

et dont personne ne s'est mieux servi que Racine. Ils exigent quelques précautions, pour ne produire dans la phrase ni embarras, ni obscurité. Entre autres choses il faut prendre garde que l'ablatif absolu ne puisse pas se rapporter à deux substantifs: ici *voyant* peut également s'entendre de l'*Inde* et d'*Alexandre*. Il y a donc amphibologie, et c'est une faute.

Remarquez que l'ablatif absolu est naturel aux langues qui marquent les cas par la terminaison, parceque alors il ne peut guère produire d'équivoque. Il n'en est pas de même des langues modernes, qui marquent leurs cas par des articles: ici l'ablatif absolu est souvent près de l'équivoque. Il sert beaucoup en vers pour la rapidité et la précision; mais il peut nuire à la clarté, et celle-ci est avant tout. (L.)

[1] Ce vers est la traduction de ce mot d'Alexandre, rapporté par Quinte-Curce: « Video tandem par animo meo periculum. » — « Je vois enfin un danger digne de mon courage. » Q. Curt., lib. VIII, cap. 47. (G.)

Vous attaquez, madame, un vainqueur désarmé.
Mon ame, malgré vous à vous plaindre engagée,
Respecte le malheur où vous êtes plongée.
C'est ce trouble fatal qui vous ferme les yeux,
Qui ne regarde en moi qu'un tyran odieux[1].
Sans lui vous avoueriez que le sang et les larmes
N'ont pas toujours souillé la gloire de mes armes;
Vous verriez...

AXIANE.

Ah! seigneur, puis-je ne les point voir
Ces vertus dont l'éclat aigrit mon désespoir?
N'ai-je pas vu par-tout la victoire modeste
Perdre avec vous l'orgueil qui la rend si funeste?
Ne vois-je pas le Scythe et le Perse abattus
Se plaire sous le joug et vanter vos vertus,
Et disputer enfin, par une aveugle envie,
A vos propres sujets le soin de votre vie?
Mais que sert à ce cœur que vous persécutez
De voir par-tout ailleurs adorer vos bontés?
Pensez-vous que ma haine en soit moins violente,
Pour voir baiser par-tout la main qui me tourmente?
Tant de rois par vos soins vengés ou secourus,
Tant de peuples contents, me rendent-ils Porus?
Non, seigneur: je vous hais d'autant plus qu'on vous aime,
D'autant plus qu'il me faut vous admirer moi-même[2],

[1] Ces deux vers offrent une image incohérente. On ne conçoit pas ce que c'est qu'*un trouble fatal qui ferme les yeux*, et qui cependant *regarde un tyran*.

[2] Pompée, dans Corneille, tient à Sertorius un langage à-peu-près semblable (act. III, sc. II). (L. B.)

Que l'univers entier m'en impose la loi,
Et que personne enfin ne vous hait avec moi.

ALEXANDRE.

J'excuse les transports d'une amitié si tendre;
Mais, madame, après tout, ils doivent me surprendre :
Si la commune voix ne m'a point abusé,
Porus d'aucun regard ne fut favorisé;
Entre Taxile et lui votre cœur en balance,
Tant qu'ont duré ses jours, a gardé le silence;
Et lorsqu'il ne peut plus vous entendre aujourd'hui,
Vous commencez, madame, à prononcer pour lui.
Pensez-vous que, sensible à cette ardeur nouvelle,
Sa cendre exige encor que vous brûliez pour elle?
Ne vous accablez point d'inutiles douleurs;
Des soins plus importants vous appellent ailleurs.
Vos larmes ont assez honoré sa mémoire[1] :
Régnez, et de ce rang soutenez mieux la gloire;
Et, redonnant le calme à vos sens désolés,
Rassurez vos états par sa chute ébranlés.
Parmi tant de grands rois choisissez-leur un maître.
Plus ardent que jamais, Taxile...

AXIANE.

Quoi! le traître!

ALEXANDRE.

Hé! de grace, prenez des sentiments plus doux;
Aucune trahison ne le souille envers vous.

[1] Il veut qu'elle essuie promptement ses larmes, puisque si Porus est mort, il ne l'est que depuis un moment. C'est pourquoi, quand il a dit *sa cendre*, ce mot ne peut être excusé que comme une expression poétique. (L. R.)

Et le jour a par-tout éclairé mes combats [1].
Il est vrai que je plains le sort de vos provinces [2];
J'ai voulu prévenir la perte de vos princes;
Mais, s'ils avoient suivi mes conseils et mes vœux,
Je les aurois sauvés ou combattus tous deux.
Oui, croyez...

AXIANE.

Je crois tout. Je vous crois invincible:
Mais, seigneur, suffit-il que tout vous soit possible?
Ne tient-il qu'à jeter tant de rois dans les fers?
Qu'à faire impunément gémir tout l'univers?
Et que vous avoient fait tant de villes captives,
Tant de morts dont l'Hydaspe a vu couvrir ses rives?
Qu'ai-je fait, pour venir accabler en ces lieux [3]
Un héros sur qui seul j'ai pu tourner les yeux?
A-t-il de votre Grèce inondé les frontières?
Avons-nous soulevé des nations entières,
Et contre votre gloire excité leur courroux?
Hélas! nous l'admirions sans en être jaloux.
Contents de nos états, et charmés l'un de l'autre,
Nous attendions un sort plus heureux que le vôtre:

[1] Vers très beau, mais qui ne le justifie pas contre le réproche qu'on lui fait. La trahison de Taxile diminue beaucoup l'éclat de sa victoire. (L. R.)

[2] VAR. Il est vrai que j'ai plaint le sort de vos provinces.

[3] *Pour venir* se rapporte par la construction à Axiane, et par le sens à Alexandre. C'est Axiane qui parle, et c'est Alexandre qui vient. L'emploi de l'infinitif est donc une incorrection. L'exactitude grammaticale demandoit *pour que vous veniez*.

Lui défend de jouir d'un spectacle si doux,
C'est toi que je choisis pour témoin de sa gloire :
Mes pleurs feront toujours revivre sa mémoire;
Toujours tu me verras, au fort de mon ennui[1],
Mettre tout mon plaisir à te parler de lui.

TAXILE.

Ainsi je brûle en vain pour une ame glacée :
L'image de Porus n'en peut être effacée.
Quand j'irois, pour vous plaire, affronter le trépas,
Je me perdrois, madame, et ne vous plairois pas.
Je ne puis donc.

AXIANE.

Tu peux recouvrer mon estime :
Dans le sang ennemi tu peux laver ton crime.
L'occasion te rit : Porus dans le tombeau
Rassemble ses soldats autour de son drapeau;
Son ombre seule encor semble arrêter leur fuite.
Les tiens même, les tiens, honteux de ta conduite,
Font lire sur leurs fronts justement courroucés
Le repentir du crime où tu les as forcés.
Va seconder l'ardeur du feu qui les dévore;
Venge nos libertés qui respirent encore;
De mon trône et du tien deviens le défenseur;
Cours, et donne à Porus un digne successeur...
Tu ne me réponds rien! Je vois sur ton visage

[1] *Au fort*, en style noble, ne peut guère s'appliquer qu'aux choses physiques : *au fort de la tempête*, *au fort de la mêlée*. (L.) — Ceci souffre sans doute quelques exceptions. On ne dit pas, il est vrai, *au fort de mon ennui*; mais on diroit très bien en style noble, *au fort de ma douleur*.

Qu'un si noble dessein étonne ton courage.
Je te propose en vain l'exemple d'un héros;
Tu veux servir. Va, sers; et me laisse en repos.

TAXILE.

Madame, c'en est trop. Vous oubliez peut-être [1]
Que, si vous m'y forcez, je puis parler en maître;
Que je puis me lasser de souffrir vos dédains;
Que vous et vos états, tout est entre mes mains;
Qu'après tant de respects, qui vous rendent plus fière,
Je pourrai...

AXIANE.

Je t'entends. Je suis ta prisonnière:
Tu veux peut-être encor captiver mes desirs;
Que mon cœur, en tremblant, réponde à tes soupirs:
Hé bien! dépouille enfin cette douceur contrainte;
Appelle à ton secours la terreur et la crainte;
Parle en tyran tout prêt à me persécuter;
Ma haine ne peut croître, et tu peux tout tenter.
Sur-tout ne me fais point d'inutiles menaces.
Ta sœur vient t'inspirer ce qu'il faut que tu fasses:
Adieu. Si ses conseils et mes vœux en sont crus,
Tu m'aideras bientôt à rejoindre Porus.

TAXILE.

Ah! plutôt...

[1] Dans les éditions premières, la réponse de Taxile commençoit par les vers suivants:

Hé bien! n'en parlons plus; les soupirs et les larmes
Contre tant de mépris sont d'impuissantes armes.
Mais c'est user, madame, avec trop de rigueur,
Du pouvoir que vos yeux vous donnent sur mon cœur
Tout amant que je suis, vous oubliez peut-être, etc.

Maitre de ses états, il a pu se résoudre
A se mettre avec eux à couvert de la foudre.
Ni serment ni devoir ne l'avoient engagé
A courir dans l'abyme où Porus s'est plongé.
Enfin, souvenez-vous qu'Alexandre lui-même
S'intéresse au bonheur d'un prince qui vous aime.
Songez que, réunis par un si juste choix,
L'Inde et l'Hydaspe entiers couleront sous vos lois;
Que pour vos intérêts tout me sera facile
Quand je les verrai joints avec ceux de Taxile.
Il vient. Je ne veux point contraindre ses soupirs;
Je le laisse lui-même expliquer ses desirs:
Ma présence à vos yeux n'est déja que trop rude:
L'entretien des amants cherche la solitude;
Je ne vous trouble point[1].

SCÈNE III.

AXIANE, TAXILE.

AXIANE.

Approche, puissant roi,
Grand monarque de l'Inde; on parle ici de toi:
On veut en ta faveur combattre ma colère;
On dit que tes desirs n'aspirent qu'à me plaire,
Que mes rigueurs ne font qu'affermir ton amour:

[1] Tous les commentateurs ont remarqué combien Alexandre étoit dégradé dans cette scène. Il s'y fait l'interprète et le protecteur de l'amour de Taxile, et finit par se retirer en confident discret pour ne pas gêner son entretien.

Troubler une victoire encor mal affermie ;
Il vient, n'en doutez point, en amant furieux,
Enlever sa maîtresse, ou périr à ses yeux.
Que dis-je ? Votre camp, séduit par cette ingrate,
Prêt à suivre Porus, en murmures éclate.
Allez vous-même, allez, en généreux amant,
Au secours d'un rival aimé si tendrement.
Adieu.

SCÈNE V.

TAXILE.

Quoi ! la fortune, obstinée à me nuire,
Ressuscite un rival armé pour me détruire !
Cet amant reverra les yeux qui l'ont pleuré,
Qui, tout mort qu'il étoit, me l'avoient préféré !
Ah ! c'en est trop. Voyons ce que le sort m'apprête,
A qui doit demeurer cette noble conquête.
Allons. N'attendons pas, dans un lâche courroux [1],
Qu'un si grand différend se termine sans nous.

[1] On peut mettre au nombre des négligences du style de Racine, dans ses deux premières pièces, l'emploi souvent malheureux et presque toujours vague qu'il fait du mot *courroux*. (G.) — Cette remarque peut s'étendre au mot *soins*.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ALEXANDRE, CLÉOFILE.

ALEXANDRE.

Quoi! vous craignez Porus même après sa défaite!
Ma victoire à vos yeux sembloit-elle imparfaite?
Non, non: c'est un captif qui n'a pu m'échapper,
Que mes ordres par-tout ont fait envelopper[1].
Loin de le craindre encor, ne songez qu'à le plaindre.

CLÉOFILE.

Et c'est en cet état que Porus est à craindre.
Quelque brave qu'il fût, le bruit de sa valeur
M'inquiétoit bien moins que ne fait son malheur.
Tant qu'on l'a vu suivi d'une puissante armée,
Ses forces, ses exploits, ne m'ont point alarmée;
Mais, seigneur, c'est un roi malheureux et soumis;
Et dès-lors je le compte au rang de vos amis.

ALEXANDRE.

C'est un rang où Porus n'a plus droit de prétendre:
Il a trop recherché la haine d'Alexandre.
Il sait bien qu'à regret je m'y suis résolu;

[1] VAR. Ma victoire à vos yeux semble-t-elle imparfaite?
Non, non, c'est un captif qui n'a pu m'éviter:
Lui-même à son vainqueur il se vient présenter.

SCÈNE IV.

TAXILE, CLÉOFILE.

CLÉOFILE.

Ah! quittez cette ingrate princesse,
Dont la haine a juré de nous troubler sans cesse;
Qui met tout son plaisir à vous désespérer.
Oubliez...

TAXILE.

Non, ma sœur, je la veux adorer.
Je l'aime; et quand les vœux que je pousse pour elle [1]
N'en obtiendroient jamais qu'une haine immortelle,
Malgré tous ses mépris, malgré tous vos discours,
Malgré moi-même, il faut que je l'aime toujours.
Sa colère, après tout, n'a rien qui me surprenne:
C'est à vous, c'est à moi qu'il faut que je m'en prenne.
Sans vous, sans vos conseils, ma sœur, qui m'ont trahi,
Si je n'étois aîné, je serois moins haï [2];

[1] *Pousser des vœux* se disoit encore du temps de Racine. Cette expression ne se trouve que dans ses premières pièces. Son goût la lui fit rejeter bientôt, et elle ne reparoit plus dans ses derniers chefs-d'œuvre.

[2] L'auteur ne dit rien moins que ce qu'il veut dire. *Si je ne pouvois être aimé, du moins je ne serois point haï*: voilà sa pensée. Celle qu'il exprime conviendroit parfaitement à un homme qui, poursuivi par une maîtresse furieuse de jalousie, diroit: *Si je n'étois aimé, je serois moins haï;* et c'est à-peu-près ce que dit Hermione:

Ah! je l'ai trop aimé pour ne le point haïr. (L.)

Voulez-vous pour témoins de vos faits éclatants,
Des pays inconnus même à leurs habitants[1]?
Qu'espérez-vous combattre en des climats si rudes?
Ils vous opposeront de vastes solitudes,
Des déserts que le ciel refuse d'éclairer,
Où la nature semble elle-même expirer.
Et peut-être le sort, dont la secrète envie
N'a pu cacher le cours d'une si belle vie,
Vous attend dans ces lieux, et veut que dans l'oubli
Votre tombeau du moins demeure enseveli.
Pensez-vous y traîner les restes d'une armée[2]

[1] Suivant l'observation de Geoffroy, Cléofile, dans cette seule scène, ennoblit son caractère en donnant à Alexandre de sages conseils. Les pensées que Racine lui prête se retrouvent dans Quinte-Curce. Cœnus, l'un des généraux d'Alexandre, donne à ce conquérant à-peu-près les mêmes leçons que Cléofile:

« Quidquid mortalitas capere poterat, implevimus: emensis maria terrasque, melius nobis quam incolis omnia nota sunt; pene in ultimo mundi fine consistimus. In alium orbem paras ire, et Indiam quæris Indis quoque ignotam; inter feras serpentesque degentes eruere ex latebris et cubilibus suis expetis, ut plura quam sol videt victoria lustres. » — « Tout ce qui est possible à un mortel vous l'avez accompli. Les terres et les mers que nous venons de franchir nous sont mieux connues qu'à leurs propres habitants, et lorsque nous touchons presque aux extrémités du monde, vous vous élancez dans un autre univers, vous cherchez des Indes ignorées des Indiens mêmes. Vous voulez arracher de leurs repaires et de leurs cavernes des sauvages qui vivent au milieu des serpents et des bêtes féroces, et parcourir en vainqueur plus de pays que le soleil n'en éclaire. » (Lib. IX, cap. III.)

[2] « Intuere corpora exsanguia, tot perfossa vulneribus, tot cicatricibus putria. Jam tela hebetia sunt, jam arma deficiunt... Quoto cuique lorica est? Quis equum habet?... Omnium victores, omnium inopes sumus: nec luxuria laboramus, sed bello instru-

Vingt fois renouvelée et vingt fois consumée?
Vos soldats, dont la vue excite la pitié,
D'eux-mêmes en cent lieux ont laissé la moitié,
Et leurs gémissements vous font assez connaître...[1]

ALEXANDRE.

Ils marcheront, madame, et je n'ai qu'à paraître:
Ces cœurs qui dans un camp, d'un vain loisir déçus,
Comptent en murmurant les coups qu'ils ont reçus,
Revivront pour me suivre, et, blâmant leurs murmures,
Brigueront à mes yeux de nouvelles blessures[2].
Cependant de Taxile appuyons les soupirs:
Son rival ne peut plus traverser ses desirs.
Je vous l'ai dit, madame, et j'ose encor vous dire...

CLÉOFILE.

Seigneur, voici la reine.

« menta belli consumpsimus. Hunc tu pulcherrimum exercitum nu-
« dum objicies belluis? » — « Voyez ces corps épuisés par tant de blessures; voyez ces plaies d'où s'écoule un sang corrompu. Nos traits sont émoussés, les armes nous manquent. Combien ont conservé une cuirasse, un glaive, un cheval? Nous, les maîtres du monde, nous manquons de tout: ce n'est pas le luxe qui nous a désarmés; la guerre a usé les instruments de la guerre. Livrerez-vous maintenant aux animaux féroces une armée jadis si belle, aujourd'hui sans défense? » (Id.)

[1] VAR. Qui d'eux-même en cent lieux ont laissé la moitié,
Par leurs gémissements vous font assez connaître. . .

[2] On reconnoit Alexandre à ce discours. Mais comment le reconnoître lorsque plus bas il veut *appuyer les soupirs* de Taxile? De plus on n'appuie pas des soupirs. (L. B.)

Mais enfin je le hais autant qu'il l'a voulu.
Je dois même un exemple au reste de la terre :
Je dois venger sur lui tous les maux de la guerre,
Le punir des malheurs qu'il a pu prévenir,
Et de m'avoir forcé moi-même à le punir [1].
Vaincu deux fois, haï de ma belle princesse...

CLÉOFILE.

Je ne hais point Porus, seigneur, je le confesse;
Et s'il m'étoit permis d'écouter aujourd'hui
La voix de ses malheurs qui me parle pour lui,
Je vous dirois qu'il fut le plus grand de nos princes;
Que son bras fut long-temps l'appui de nos provinces;
Qu'il a voulu peut-être, en marchant contre vous,
Qu'on le crût digne au moins de tomber sous vos coups,
Et qu'un même combat, signalant l'un et l'autre,
Son nom volât par-tout à la suite du vôtre.
Mais si je le défends, des soins si généreux
Retombent sur mon frère et détruisent ses vœux.
Tant que Porus vivra, que faut-il qu'il devienne?
Sa perte est infaillible, et peut-être la mienne.
Oui, oui, si son amour ne peut rien obtenir,
Il m'en rendra coupable, et m'en voudra punir.
Et maintenant encor que votre cœur s'apprête

[1] La répétition de *punir*, dans ces deux vers, n'est pas agréable; mais un défaut plus grand, suivant l'observation de La Harpe, c'est de rendre le caractère d'Alexandre gratuitement odieux. Il y a excès d'orgueil et de tyrannie à prétendre punir un roi parce-qu'il s'est défendu contre un injuste agresseur. Nous ne disons rien du *malheur d'être haï d'une belle princesse*, qu'Alexandre place à côté des deux défaites de Porus.

SCÈNE II.

ALEXANDRE, AXIANE, CLÉOFILE.

ALEXANDRE.

Hé bien, Porus respire.
Le ciel semble, madame, écouter vos souhaits;
Il vous le rend...

AXIANE.

Hélas! il me l'ôte à jamais!
Aucun reste d'espoir ne peut flatter ma peine;
Sa mort étoit douteuse, elle devient certaine:
Il y court; et peut-être il ne s'y vient offrir
Que pour me voir encore, et pour me secourir.
Mais que feroit-il seul contre toute une armée?
En vain ses grands efforts l'ont d'abord alarmée;
En vain quelques guerriers qu'anime son grand cœur,
Ont ramené l'effroi dans le camp du vainqueur:
Il faut bien qu'il succombe, et qu'enfin son courage
Tombe sur tant de morts qui ferment son passage[1].
Encor, si je pouvois, en sortant de ces lieux,

[1] Louis Racine pensoit qu'il y avoit une faute d'impression dans ces vers, et il les corrigeoit de la manière suivante:

Il faut bien qu'il succombe, et, malgré son courage,
Tombe sur tant de morts qui ferment son passage.

Ces vers valent mieux que les premiers; mais rien n'autorise à supposer ici une faute d'impression. Toutes les éditions publiées pendant la vie de Racine sont uniformes: elles portent toutes *et qu'enfin son courage.* (G.)

Lui montrer Axiane, et mourir à ses yeux!
Mais Taxile m'enferme; et cependant le traître
Du sang de ce héros est allé se repaître;
Dans les bras de la mort il le va regarder,
Si toutefois encore il ose l'aborder [1].

ALEXANDRE.

Non, madame, mes soins ont assuré sa vie:
Son retour va bientôt contenter votre envie.
Vous le verrez.

AXIANE.

Vos soins s'étendroient jusqu'à lui!
Le bras qui l'accabloit deviendroit son appui!
J'attendrois son salut de la main d'Alexandre!
Mais quel miracle enfin n'en dois-je point attendre?
Je m'en souviens, seigneur, vous me l'avez promis,
Qu'Alexandre vainqueur n'avoit plus d'ennemis.
Ou plutôt ce guerrier ne fut jamais le vôtre:
La gloire également vous arma l'un et l'autre.
Contre un si grand courage il voulut s'éprouver;
Et vous ne l'attaquiez qu'afin de le sauver.

ALEXANDRE.

Ses mépris redoublés qui bravent ma colère
Mériteroient sans doute un vainqueur plus sévère;
Son orgueil en tombant semble s'être affermi;
Mais je veux bien cesser d'être son ennemi;

[1] Cette fin du discours d'Axiane est d'une grande fierté de style. Corneille, dans le temps de sa gloire, n'avoit pas fait mieux. Ce vers,

Dans les bras de la mort il le va regarder,

peut être cité parmi les plus beaux vers de Racine. (G.)

J'en dépouille, madame, et la haine et le titre.
De mes ressentiments je fais Taxile arbitre:
Seul il peut, à son choix, le perdre ou l'épargner;
Et c'est lui seul enfin que vous devez gagner.

AXIANE.

Moi, j'irois à ses pieds mendier un asile!
Et vous me renvoyez aux bontés de Taxile!
Vous voulez que Porus cherche un appui si bas!
Ah, seigneur! votre haine a juré son trépas.
Non, vous ne le cherchiez qu'afin de le détruire.
Qu'une ame généreuse est facile à séduire!
Déja mon cœur crédule, oubliant son courroux,
Admiroit des vertus qui ne sont point en vous [1].

[1] On lit dans les premières éditions les vers suivants, qui ont été retranchés:

Je croyois que, touché de mes justes alarmes,
Vous sauveriez Porus.

ALEXANDRE.

Que j'écoute vos larmes,
Tandis que votre cœur, au lieu de s'émouvoir,
Désespère Taxile, et brave mon pouvoir!
Pensez-vous, après tout, que j'ignore son crime?
C'est moi dont la faveur le noircit et l'opprime;
Vous le verriez, sans moi, d'un œil moins irrité;
Mais on n'en croira pas votre injuste fierté:
Porus est son captif. Avant qu'on le ramène,
Consultez votre amour, consultez votre haine.
Vous le pouvez, d'un mot, ou sauver, ou punir.
Madame, prononcez ce qu'il doit devenir.

AXIANE.

Hélas! que voulez-vous que ma douleur prononce?
Pour sauver mon amant faut-il que j'y renonce?
Faut-il, pour obéir aux ordres du vainqueur,
Que je livre à Taxile, ou Porus, ou mon cœur?
Pourquoi m'ordonnez-vous un choix si difficile?

Armez-vous donc, seigneur, d'une valeur cruelle;
Ensanglantez la fin d'une course si belle :
Après tant d'ennemis qu'on vous vit relever,
Perdez le seul enfin que vous deviez sauver.

ALEXANDRE.

Hé bien! aimez Porus sans détourner sa perte[1];
Refusez la faveur qui vous étoit offerte;
Soupçonnez ma pitié d'un sentiment jaloux;
Mais enfin, s'il périt, n'en accusez que vous.
Le voici. Je veux bien le consulter lui-même :
Que Porus de son sort soit l'arbitre suprême[2].

Abandonnez mes jours au pouvoir de Taxile,
J'y consens. Ne peut-il se venger à son tour?
Qu'il contente sa haine, et non pas son amour.
Punissez les mépris d'une fière princesse,
Qui, d'un cœur endurci, le haira sans cesse.

CLÉOFILE.

Et pourquoi ces mépris qu'il n'a pas mérités?
Lui qui semble adorer jusqu'à vos cruautés!
Pourquoi garder toujours cette haine enflammée?

AXIANE.

C'est pour vous avoir crue, et pour m'avoir aimée.
Je connois vos desseins. Votre esprit alarmé
Veut éteindre un courroux par vous-même allumé.
Vous me craignez enfin. Mais qu'il vienne, ce frère,
Il saura quelle main l'expose à ma colère.
Heureuse si je puis lui donner aujourd'hui
Plus de haine pour vous que je n'en ai pour lui!
Armez-vous donc, seigneur, etc.

[1] *Sans détourner sa perte:* expression un peu obscure; le sens est : aimez Porus, sans songer que votre amour le perd. (G.)

[2] VAR. Le voici. Consultons-le en ce péril extrême;
Je veux à son secours n'appeler que lui-même.

SCÈNE III.

PORUS, ALEXANDRE, AXIANE, CLÉOFILE, ÉPHESTION, GARDES D'ALEXANDRE.

ALEXANDRE.

Hé bien, de votre orgueil, Porus, voilà le fruit!
Où sont ces beaux succès qui vous avoient séduit?
Cette fierté si haute est enfin abaissée.
Je dois une victime à ma gloire offensée:
Rien ne vous peut sauver. Je veux bien toutefois
Vous offrir un pardon refusé tant de fois.
Cette reine, elle seule à mes bontés rebelle[1],
Aux dépens de vos jours veut vous être fidèle;
Et que, sans balancer, vous mouriez seulement
Pour porter au tombeau le nom de son amant[2].
N'achetez point si cher une gloire inutile:
Vivez; mais consentez au bonheur de Taxile.

PORUS.

Taxile!

ALEXANDRE.

Oui.

PORUS.

Tu fais bien, et j'approuve tes soins;
Ce qu'il a fait pour toi ne mérite pas moins:

[1] VAR. Axiane, elle seule à mes bontés rebelle.

[2] Il est indigne d'Alexandre, qui va bientôt faire une action héroïque, de commencer par faire une proposition honteuse, en exigeant que Porus cède sa maîtresse pour sauver sa vie. (G.)

C'est lui qui m'a des mains arraché la victoire;
Il t'a donné sa sœur; il t'a vendu sa gloire;
Il t'a livré Porus. Que feras-tu jamais
Qui te puisse acquitter d'un seul de ses bienfaits?
Mais j'ai su prévenir le soin qui te travaille :
Va le voir expirer sur le champ de bataille.

ALEXANDRE.

Quoi! Taxile!

CLÉOFILE.

Qu'entends-je?

ÉPHESTION.

Oui, seigneur, il est mort.
Il s'est livré lui-même aux rigueurs de son sort.
Porus étoit vaincu; mais, au lieu de se rendre,
Il sembloit attaquer, et non pas se défendre.
Ses soldats, à ses pieds étendus et mourants,
Le mettoient à l'abri de leurs corps expirants[1].
Là, comme dans un fort, son audace enfermée
Se soutenoit encor contre toute une armée;
Et, d'un bras qui portoit la terreur et la mort,
Aux plus hardis guerriers en défendoit l'abord.
Je l'épargnois toujours. Sa vigueur affoiblie
Bientôt en mon pouvoir auroit laissé sa vie,
Quand sur ce champ fatal Taxile est descendu.
« Arrêtez, c'est à moi que ce captif est dû.

[1] Ephestion veut dire que les corps des soldats de Porus le mettoient à l'abri des traits; mais la manière dont il s'exprime présente une espèce de contre-sens: la préposition *de* forme équivoque, parceque ici elle signifie *avec*, et n'est point le régime de *mettre à l'abri*. (G.)

« C'en est fait, a-t-il dit, et ta perte est certaine,
« Porus; il faut périr, ou me céder la reine. »
Porus, à cette voix ranimant son courroux,
A relevé ce bras lassé de tant de coups;
Et cherchant son rival d'un œil fier et tranquille :
« N'entends-je pas, dit-il, l'infidèle Taxile,
« Ce traître à sa patrie, à sa maîtresse, à moi?
« Viens, lâche! poursuit-il, Axiane est à toi.
« Je veux bien te céder cette illustre conquête;
« Mais il faut que ton bras l'emporte avec ma tête.
« Approche! » A ce discours, ces rivaux irrités
L'un sur l'autre à-la-fois se sont précipités.
Nous nous sommes en foule opposés à leur rage;
Mais Porus parmi nous court et s'ouvre un passage,
Joint Taxile, le frappe; et lui perçant le cœur,
Content de sa victoire, il se rend au vainqueur.

CLÉOFILE.

Seigneur, c'est donc à moi de répandre des larmes;
C'est sur moi qu'est tombé tout le faix de vos armes.
Mon frère a vainement recherché votre appui,
Et votre gloire, hélas! n'est funeste qu'à lui.
Que lui sert au tombeau l'amitié d'Alexandre?
Sans le venger, seigneur, l'y verrez-vous descendre?
Souffrirez-vous qu'après l'avoir percé de coups,
On en triomphe aux yeux de sa sœur et de vous?

AXIANE.

Oui, seigneur, écoutez les pleurs de Cléofile.
Je la plains. Elle a droit de regretter Taxile :
Tous ses efforts en vain l'ont voulu conserver;
Elle en a fait un lâche, et ne l'a pu sauver.

Ce n'est point que Porus ait attaqué son frère ;
Il s'est offert lui-même à sa juste colère.
Au milieu du combat que venoit-il chercher?
Au courroux du vainqueur venoit-il l'arracher?
Il venoit accabler dans son malheur extrême
Un roi que respectoit la victoire elle-même.
Mais pourquoi vous ôter un prétexte si beau?
Que voulez-vous de plus? Taxile est au tombeau.
Immolez-lui, seigneur, cette grande victime;
Vengez-vous. Mais songez que j'ai part à son crime.
Oui, oui, Porus, mon cœur n'aime point à demi;
Alexandre le sait, Taxile en a gémi :
Vous seul vous l'ignoriez ; mais ma joie est extrême
De pouvoir en mourant vous le dire à vous-même.

PORUS.

Alexandre, il est temps que tu sois satisfait [1].
Tout vaincu que j'étois, tu vois ce que j'ai fait.
Crains Porus; crains encor cette main désarmée
Qui venge sa défaite au milieu d'une armée.
Mon nom peut soulever de nouveaux ennemis,
Et réveiller cent rois dans leurs fers endormis [2].

[1] Ce vers étoit précédé des quatre suivants, que Racine a retranchés :

Ah, madame! sur moi laissez tomber leurs coups;
Ne troublez point un sort que vous rendez si doux.
Vous m'allez regretter : quelle plus grande gloire
Pouvoit à mes soupirs accorder la victoire?

[2] Grande et magnifique image. Racine, dans cette pièce, est presque toujours sublime quand il fait parler Porus, et presque toujours froid et recherché lorsqu'il fait parler Alexandre. On a re-

Étouffe dans mon sang ces semences de guerre;
Va vaincre en sûreté le reste de la terre.
Aussi bien n'attends pas qu'un cœur comme le mien
Reconnoisse un vainqueur, et te demande rien.
Parle: et, sans espérer que je blesse ma gloire,
Voyons comme tu sais user de la victoire.

ALEXANDRE.

Votre fierté, Porus, ne se peut abaisser:
Jusqu'au dernier soupir vous m'osez menacer.
En effet, ma victoire en doit être alarmée,
Votre nom peut encor plus que toute une armée:
Je m'en dois garantir. Parlez donc, dites-moi,
Comment prétendez-vous que je vous traite?

PORUS.

En roi [1].

ALEXANDRE.

Hé bien! c'est donc en roi qu'il faut que je vous traite.
Je ne laisserai point ma victoire imparfaite;
Vous l'avez souhaité, vous ne vous plaindrez pas.
Régnez toujours, Porus: je vous rends vos états.
Avec mon amitié recevez Axiane:
A des liens si doux tous deux je vous condamne.
Vivez, régnez tous deux; et seuls de tant de rois
Jusques aux bords du Gange allez donner vos lois.

marqué que les quatre derniers vers de cette tirade sont une imitation de ceux que Cornélie adresse à César dans la scène IV de l'acte III de la Mort de Pompée.

[1] « Estant donc ce roy Porus prins, Alexandre luy demanda comment il le traicteroit. Porus luy respondit qu'il le traictast *en roy*. » PLUT., *Vie d'Alexandre*, chap. XIX.

(*à Cléofile.*)
Ce traitement, madame, a droit de vous surprendre[1];
Mais enfin c'est ainsi que se venge Alexandre.
Je vous aime; et mon cœur, touché de vos soupirs,
Voudroit par mille morts venger vos déplaisirs.
Mais vous-même pourriez prendre pour une offense
La mort d'un ennemi qui n'est plus en défense :
Il en triompheroit; et, bravant ma rigueur,
Porus dans le tombeau descendroit en vainqueur.
Souffrez que, jusqu'au bout achevant ma carrière,
J'apporte à vos beaux yeux ma vertu toute entière.
Laissez régner Porus couronné par mes mains;
Et commandez vous-même au reste des humains.
Prenez les sentiments que ce rang vous inspire;
Faites, dans sa naissance, admirer votre empire;
Et, regardant l'éclat qui se répand sur vous,
De la sœur de Taxile oubliez le courroux.

AXIANE.

Oui, madame, régnez; et souffrez que moi-même
J'admire le grand cœur d'un héros qui vous aime.
Aimez, et possédez l'avantage charmant

[1] Oui; car, jusqu'à ce moment, Cléofile n'a vu dans Alexandre qu'un esclave soumis, qu'un adorateur servile. Mais ce qui a bien plus droit de surprendre les lecteurs, c'est qu'Alexandre, qui vient de signaler son grand cœur par un acte héroïque de clémence, en demande pour ainsi dire pardon à sa maitresse; c'est qu'après avoir parlé le langage d'un grand homme, il *apporte sa vertu aux beaux yeux de Cléofile.* Axiane elle-même, la fière et indomptable Axiane, se rabaisse au rang des femmes les plus ordinaires, lorsqu'elle complimente Cléofile sur *l'avantage charmant qu'elle possède d'être adorée d'un amant que toute la terre adore.* (G.)

De voir toute la terre adorer votre amant.

PORUS.

Seigneur, jusqu'à ce jour l'univers en alarmes
Me forçoit d'admirer le bonheur de vos armes;
Mais rien ne me forçoit, en ce commun effroi,
De reconnoitre en vous plus de vertu qu'en moi.
Je me rends; je vous cède une pleine victoire:
Vos vertus, je l'avoue, égalent votre gloire.
Allez, seigneur, rangez l'univers sous vos lois;
Il me verra moi-même appuyer vos exploits:
Je vous suis; et je crois devoir tout entreprendre
Pour lui donner un maître aussi grand qu'Alexandre [1].

CLÉOFILE.

Seigneur, que vous peut dire un cœur triste, abattu?
Je ne murmure point contre votre vertu:
Vous rendez à Porus la vie et la couronne;
Je veux croire qu'ainsi votre gloire l'ordonne;
Mais ne me pressez point: en l'état où je suis,
Je ne puis que me taire, et pleurer mes ennuis.

ALEXANDRE.

Oui, madame, pleurons un ami si fidèle [2];

[1] Le vers est beau; mais le sentiment qu'il exprime est-il digne de Porus? Après avoir fait éclater dans tout le cours de la pièce un enthousiasme aussi vif pour la liberté de son pays; après avoir si vaillamment combattu pour maintenir son indépendance, convient-il à Porus de conspirer contre la liberté du monde, et de tout entreprendre pour lui donner un maître, quelque grand qu'on le suppose? Cet élan de la reconnoissance n'est-il pas trop peu mesuré? Et Porus, en parlant ainsi, ne dément-il pas le caractère que le poëte lui a donné dans toute la pièce? Racine, dans cet endroit, se conforme à l'histoire, mais non pas aux règles du théâtre. (G.)

[2] Comme Alexandre est amoureux de la sœur de Taxile, il faut

Faisons en soupirant éclater notre zèle;
Et qu'un tombeau superbe instruise l'avenir
Et de votre douleur et de mon souvenir [1].

lui pardonner cet éloge d'un traître, ou plutôt il faut pardonner au jeune poete une faute où tant d'exemples l'entrainoient. (L. R.)

[1] Le grand défaut qui règne dans cette pièce, dit Louis Racine, est un amour qui en paroît faire tout le nœud, tandis qu'un des plus glorieux exploits d'Alexandre n'en paroît que l'épisode. On étoit, lorsque cette pièce parut, si accoutumé à ces romans où les héros de l'antiquité sont changés en de fades galants, qu'Alexandre même ne parut pas assez doucereux. Au reste, on reconnoit ici une imitation continuelle de Corneille, non seulement dans le style, mais encore dans le sujet. Corneille avoit mis Jules César sur la scène; Racine essaya d'y mettre Alexandre. Corneille avoit présenté César amoureux de Cléopâtre; Racine offrit Alexandre amoureux de Cléofile. Corneille avoit peint la générosité de César envers un ennemi mort; Racine peignit la générosité d'Alexandre envers un ennemi vaincu et mourant.

Il est tout simple que Racine, alors très jeune, n'ait pas cru pouvoir faire mieux que de modeler son Alexandre sur le César de Corneille. Heureusement le succès d'Alexandre n'empêcha pas son auteur de s'ouvrir une route nouvelle. Il fit Andromaque; et l'on peut dire avec La Harpe qu'il y a un demi-siècle entre ces deux ouvrages.

Du reste, il est juste de remarquer avec le même critique, que c'est la première de nos pièces qui ait été écrite avec cette élégance qui consiste dans la propriété des termes, dans la noblesse de l'expression, dans le nombre et la cadence du vers. Ce mérite que l'auteur porta depuis infiniment plus loin, et le caractère de Porus, marquoient déja un progrès dans sa composition.

FIN D'ALEXANDRE.

ANDROMAQUE,

TRAGÉDIE.

1667.

A MADAME[1].

MADAME,

Ce n'est pas sans sujet que je mets votre illustre nom à la tête de cet ouvrage. Et de quel autre nom pourrois-je éblouir les yeux de mes lecteurs, que de celui dont mes spectateurs ont été si heureusement éblouis? On savoit que VOTRE ALTESSE ROYALE avoit daigné prendre

[1] Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans, étoit la dernière des enfants de l'infortuné Charles I[er] et de Henriette de France, fille de Henri IV et de Marie de Médicis; elle épousa, en 1661, Philippe de France, duc d'Orléans, frère unique de Louis XIV. Une mort subite l'enleva à l'âge de vingt-six ans, à Saint-Cloud, le 30 juin 1670. (Voyez l'Oraison funèbre de Bossuet.) Son goût pour les lettres et pour le théâtre, son esprit fin et délicat, la rendoient bien digne des hommages d'un poëte tel que Racine. Elle soutint son premier chef-d'œuvre contre les préjugés et les préventions de la vieille cour, et contre toute la faction des admirateurs exclusifs de Corneille. (G.)

soin de la conduite de ma tragédie; on savoit que vous m'aviez prêté quelques unes de vos lumières pour y ajouter de nouveaux ornements; on savoit enfin que vous l'aviez honorée de quelques larmes dès la première lecture que je vous en fis. Pardonnez-moi, MADAME, si j'ose me vanter de cet heureux commencement de sa destinée. Il me console bien glorieusement de la dureté de ceux qui ne voudroient pas s'en laisser toucher. Je leur permets de condamner l'*Andromaque* tant qu'ils voudront, pourvu qu'il me soit permis d'appeler de toutes les subtilités de leur esprit au cœur de VOTRE ALTESSE ROYALE.

Mais, MADAME, ce n'est pas seulement du cœur que vous jugez de la bonté[1] d'un ouvrage, c'est avec une intelligence qu'aucune fausse lueur ne sauroit tromper. Pouvons-nous mettre sur la scène une histoire que vous ne possédiez aussi bien que nous? Pouvons-nous faire jouer une intrigue dont vous ne pénétriez tous les ressorts? Et pouvons-nous concevoir des sentiments si

[1] Cette construction est dure et embarrassée. Le reste de l'épître est élégant, délicat, digne de la princesse à qui elle est adressée. (G.)

nobles et si délicats qui ne soient infiniment au-dessous de la noblesse et de la délicatesse de vos pensées?

On sait, MADAME, et VOTRE ALTESSE ROYALE a beau s'en cacher, que, dans ce haut degré de gloire où la nature et la fortune ont pris plaisir de vous élever[1], vous ne dédaignez pas cette gloire obscure que les gens de lettres s'étoient réservée. Et il semble que vous ayez voulu avoir autant d'avantage sur notre sexe, par les connoissances et par la solidité de votre esprit, que vous excellez dans le vôtre par toutes les graces qui vous environnent. La cour vous regarde comme l'arbitre de tout ce qui se fait d'agréable. Et nous qui travaillons pour plaire au public, nous n'avons plus que faire de demander aux savants si nous travaillons selon les régles: la régle souveraine est de plaire à VOTRE ALTESSE ROYALE.

Voilà, sans doute, la moindre de vos excellentes qualités. Mais, MADAME, c'est la seule dont j'ai pu parler avec quelque connoissance:

[1] *Ont pris plaisir de vous élever*: on pouvoit peut-être s'exprimer ainsi du temps de Racine; l'usage n'admet plus cette façon de parler: on dit *prendre plaisir à quelque chose*. (G.)

les autres sont trop élevées au-dessus de moi. Je n'en puis parler sans les rabaisser par la foiblesse de mes pensées, et sans sortir de la profonde vénération avec laquelle je suis,

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très humble, très obéissant,
et très fidèle serviteur,
RACINE.

PREMIÈRE PRÉFACE[1].

Mes personnages sont si fameux dans l'antiquité, que, pour peu qu'on la connoisse, on verra fort bien que je les ai rendus tels que les anciens poëtes nous les ont donnés[2] : aussi n'ai-je pas pensé qu'il me fût permis de rien changer à leurs mœurs. Toute la liberté que j'ai prise, c'a été d'adoucir un peu la férocité de Pyrrhus, que Sénèque, dans la Troade, et Virgile, dans le second livre de l'Énéide, ont poussée beaucoup plus loin que je n'ai cru le devoir faire; encore s'es-til trouvé des gens qui se sont plaints qu'il s'emportât contre Andromaque, et qu'il voulût épouser une captive à quelque prix que ce fût; et j'avoue qu'il n'est pas assez résigné à la volonté de sa maîtresse, et que Céladon a mieux connu que lui le parfait amour. Mais que faire? Pyrrhus n'avoit pas lu

[1] Les premières préfaces de Racine sont presque toujours chagrines. Aigri par des critiques souvent fausses et injustes, il commence par exhaler son dépit en sarcasmes amers; mais la réflexion tempère sa sensibilité, et la seconde préface montre un auteur raisonnable, disposé à reconnoître ses fautes, à profiter des observations sages, et à mépriser les mauvaises plaisanteries. (G.)

[2] Racine s'aveugloit lui-même : il n'a point rendu Pyrrhus et Andromaque tels que les anciens nous les ont donnés; et il ne le pouvoit pas. Non seulement il lui étoit permis de changer quelque chose à leurs mœurs, mais il le devoit s'il vouloit réussir. (G.)

29.

nos romans; il étoit violent de son naturel, et tous les héros ne sont pas faits pour être des Céladons.

Quoi qu'il en soit, le public m'a été trop favorable pour m'embarrasser du chagrin particulier de deux ou trois personnes qui voudroient qu'on réformât tous les héros de l'antiquité pour en faire des héros parfaits. Je trouve leur intention fort bonne de vouloir qu'on ne mette sur la scène que des hommes impeccables; mais je les prie de se souvenir que ce n'est point à moi de changer les régles du théâtre. Horace nous recommande de peindre Achille farouche, inexorable, violent, tel qu'il étoit, et tel qu'on dépeint son fils. Aristote, bien éloigné de nous demander des héros parfaits, veut au contraire que les personnages tragiques, c'est-à-dire ceux dont le malheur fait la catastrophe de la tragédie, ne soient ni tout-à-fait bons, ni tout-à-fait méchants. Il ne veut pas qu'ils soient extrêmement bons, parceque la punition d'un homme de bien exciteroit plus l'indignation que la pitié du spectateur; ni qu'ils soient méchants avec excès, parcequ'on n'a point pitié d'un scélérat. Il faut donc qu'ils aient une bonté médiocre, c'est-à-dire une vertu capable de foiblesse, et qu'ils tombent dans le malheur par quelque faute qui les fasse plaindre sans les faire détester.

SECONDE PRÉFACE.

Virgile au troisième livre de l'Énéide : c'est Énée qui parle :

Littoraque Epiri legimus, portuque subimus [1]
Chaonio, et celsam Buthroti ascendimus urbem...
. . . .
. . . .
Solemnes tum forte dapes, et tristia dona... [2]
. . . .
Libabat cineri Andromache, Manesque vocabat
Hectoreum ad tumulum, viridi quem cespite inanem,
Et geminas, causam lacrymis, sacraverat aras...
. . . .
. . . .
Dejecit vultum, et demissa voce locuta est [3] :
« O felix una ante alias Priameia virgo,
« Hostilem ad tumulum, Trojæ sub mœnibus altis,
« Jussa mori, quæ sortitus non pertulit ullos,
« Nec victoris heri tetigit captiva cubile !
« Nos, patria incensa, diversa per æquora vectæ,
« Stirpis Achilleæ fastus, juvenemque superbum,
« Servitio enixæ, tulimus, qui deinde, secutus
« Ledæam Hermionem, lacedæmoniosque hymenæos..
. . . .

[1] Vers 292 et 293.—[2] Vers 301, 303 à 305.—[3] Vers 320 à 332.

« Ast illum, creptæ magno inflammatus amore
« Conjugis, et scelerum Furiis agitatus, Orestes
« Excipit incautum, patriasque obtruncat ad aras [1]. »

Voilà, en peu de vers, tout le sujet de cette tragédie; voilà le lieu de la scène, l'action qui s'y passe, les quatre principaux acteurs, et même leurs caractères, excepté celui d'Hermione, dont la jalousie et les emportements sont assez marqués dans l'Andromaque d'Euripide.

C'est presque la seule chose que j'emprunte ici de cet auteur. Car, quoique ma tragédie porte le même nom que la sienne, le sujet en est pourtant très dif-

[1] « Après avoir côtoyé le rivage d'Épire, nous entrons dans un port de la Chaonie, et gravissons la colline sur laquelle s'élève la ville de Buthrote.... C'étoit le jour solennel où la triste Andromaque honoroit les cendres de son époux par des offrandes et des libations funèbres. Elle invoquoit les mânes d'Hector auprès de deux autels qu'elle lui avoit consacrés, et d'un tombeau de gazon, vain monument qui renouveloit sa douleur... Elle baissa les yeux; et d'une voix plaintive : « O Polyxène! ô la plus heureuse des filles « de Priam! condamnée à mourir sur le tombeau d'un ennemi au « pied des hautes murailles de Troie, tu ne souffris pas d'autres « malheurs; le sort ne te donna point un maître, et, captive, tu « n'entras point dans le lit d'un vainqueur. Et moi, j'ai vu ma patrie « dévorée par les flammes; j'ai été traînée de mer en mer; esclave, « il m'a fallu supporter et les dédains de la famille d'Achille et les « transports d'un guerrier superbe! Devenue mère enfin, je me « suis vue abandonnée pour la fille d'Hélène et l'alliance du roi de « Lacédémone... Cependant, égaré par l'amour, tourmenté par les « Furies, Oreste surprend le ravisseur de son épouse, et l'immole « au pied des autels de sa patrie. »

férent. Andromaque, dans Euripide, craint pour la vie de Molossus, qui est un fils qu'elle a eu de Pyrrhus, et qu'Hermione veut faire mourir avec sa mère. Mais ici il ne s'agit point de Molossus : Andromaque ne connoît point d'autre mari qu'Hector, ni d'autre fils qu'Astyanax. J'ai cru en cela me conformer à l'idée que nous avons maintenant de cette princesse. La plupart de ceux qui ont entendu parler d'Andromaque ne la connoissent guère que pour la veuve d'Hector et pour la mère d'Astyanax. On ne croit point qu'elle doive aimer ni un autre mari, ni un autre fils[1]; et je doute que les larmes d'Andromaque eussent fait sur l'esprit de mes spectateurs l'impression qu'elles y ont faite, si elles avoient coulé pour un autre fils que celui qu'elle avoit d'Hector.

Il est vrai que j'ai été obligé de faire vivre Astyanax un peu plus qu'il n'a vécu; mais j'écris dans un pays où cette liberté ne pouvoit pas être mal reçue. Car, sans parler de Ronsard, qui a choisi ce même Astyanax pour le héros de sa Franciade, qui ne sait que l'on fait descendre nos anciens rois de ce fils d'Hector, et que nos vieilles chroniques sauvent la vie à ce jeune prince, après la désolation de son pays, pour en faire le fondateur de notre monarchie?

[1] Les Grecs croyoient qu'elle le pouvoit sans cesser d'être intéressante. Cette délicatesse de sentiments qui élève une femme au-dessus de son sexe étoit inconnue à la nation la plus polie de l'antiquité. Racine parle avec une modeste simplicité d'une de ses plus belles conceptions. (G.)

Combien Euripide a-t-il été plus hardi dans sa tragédie d'Hélène! il y choque ouvertement la créance commune de toute la Grèce: il suppose qu'Hélène n'a jamais mis le pied dans Troie; et qu'après l'embrasement de cette ville, Ménélas trouve sa femme en Égypte, d'où elle n'étoit point partie, tout cela fondé sur une opinion qui n'étoit reçue que parmi les Égyptiens, comme on peut le voir dans Hérodote[1].

Je ne crois pas que j'eusse besoin de cet exemple d'Euripide pour justifier le peu de liberté que j'ai prise. Car il y a bien de la différence entre détruire le principal fondement d'une fable et en altérer quelques incidents, qui changent presque de face dans toutes les mains qui les traitent. Ainsi Achille, selon la plupart des poëtes, ne peut être blessé qu'au talon, quoique Homère le fasse blesser au bras[2], et ne le croie invulnérable en aucune partie de son corps. Ainsi Sophocle fait mourir Jocaste aussitôt après la reconnoissance d'Œdipe[3], tout au contraire d'Euripide, qui la fait vivre jusqu'au combat et à la mort de ses deux fils[4]. Et c'est à propos de quelques contrariétés de cette nature qu'un ancien commentateur de Sophocle remarque fort bien[5] « qu'il » ne faut point s'amuser à chicaner les poëtes pour

[1] Liv. II. Euterpe. — [2] *Iliade*, chant XXI.

[3] Après la troisième scène du quatrième acte d'*Œdipe*. (G.)

[4] Voyez le dernier acte des *Phéniciennes*. (G.)

[5] *Sophoclis Electra*. (R.)

« quelques changements qu'ils ont pu faire dans la « fable; mais qu'il faut s'attacher à considérer l'ex- « cellent usage qu'ils ont fait de ces changements, et « la manière ingénieuse dont ils ont su accommoder « la fable à leur sujet. »

PERSONNAGES.

ANDROMAQUE, veuve d'Hector, captive de Pyrrhus.
PYRRHUS, fils d'Achille, roi d'Épire.
ORESTE, fils d'Agamemnon.
HERMIONE, fille d'Hélène, accordée avec Pyrrhus.
PYLADE, ami d'Oreste.
CLÉONE, confidente d'Hermione.
CÉPHISE, confidente d'Andromaque.
PHOENIX, gouverneur d'Achille, et ensuite de Pyrrhus.
SUITE D'ORESTE.

La scène est à Buthrote, ville d'Épire, dans une salle du palais de Pyrrhus.

ANDROMAQUE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle [1],
Ma fortune va prendre une face nouvelle;

[1] Cette rencontre d'Oreste et de Pylade est l'effet du hasard, mais elle n'a rien d'invraisemblable. Elle ne ressemble point à ces reconnoissances qui paroissent n'avoir été imaginées que pour le besoin de l'intrigue. Aristote approuve ce moyen tragique; mais il ne cite que deux exemples de son emploi heureux, tant il est rare de ne pas échoner dans de pareilles situations! Dans cette pièce, Racine n'imite plus personne, et se montre digne d'être imité lui-même; ce n'est plus un disciple, un émule de Corneille; c'est Racine qui se révèle au public avec un ton, un style, une manière, qui lui appartiennent, avec des traits qui lui sont propres, et lui composent une physionomie particulière.

L'apparition d'Andromaque est dans l'histoire de l'art dramatique un évènement presque aussi fameux que la naissance du Cid: notre théâtre acquit un modèle de plus. Ce premier chef-d'œuvre de Racine excita un enthousiasme presque aussi vif, souleva contre l'auteur presque autant d'ennemis, et fit éclore

Et déja son courroux semble s'être adouci [1]
Depuis qu'elle a pris soin de nous rejoindre ici [2].

à-peu-près autant de critiques que le premier chef-d'œuvre de Corneille.

Racine a des pièces plus parfaites qu'Andromaque, il n'en a point où il y ait plus d'élan et de verve; par-tout on y reconnoit le jet d'un talent jeune et vigoureux : tout est en mouvement, tout est en feu; les intérêts se croisent, les passions se heurtent. Deux amants furieux qui poursuivent des ingrates; deux princesses désespérées, l'une d'être aimée, l'autre de ne pas l'être; deux amis prêts à se dévouer l'un pour l'autre; une mère tremblante pour les jours de son fils; une veuve qui veut s'immoler aux cendres d'un époux; l'héroïsme de la tendresse maternelle, le sublime de la foi conjugale, le triomphe de l'amitié parmi les fureurs et les vengeances, au milieu des crimes de l'amour; de tous ces éléments se compose un ouvrage éminemment dramatique, plein d'action, de chaleur et de vie. (G.)

[1] La fortune d'Oreste n'est autre chose que le génie qui l'accompagnoit, et présidoit à ses actions suivant le système des anciens. Ce génie peut être personnifié; et Néron dit fort bien, pour exprimer l'ascendant que sa mère a pris sur lui (*Britann.*, act. II, sc. II),

Mon génie étonné tremble devant le sien. (G.)

[2] Horace veut qu'Oreste soit toujours un personnage triste, *tristis Orestes.* (Art poét.) Ce précepte d'Horace est bien exécuté dans cette pièce : Oreste n'y dit rien qui ne témoigne un homme plongé dans la mélancolie. Ce n'est plus à la vérité cet Oreste poursuivi par les Furies, qui va s'asseoir sur cette pierre dont il est parlé dans Pausanias, et y trouve un soulagement à ses fureurs. Quoique absous du meurtre de sa mère par l'aréopage, quoique lavé de ce crime par une célèbre expiation chez les Tréséniens, les Furies n'avoient cessé de le tourmenter; et il n'en fut entièrement délivré qu'après avoir enlevé dans la Tauride la statue de Diane. Alors il songea à ravoir Hermione, que Pyrrhus avoit épousée. Il n'étoit donc plus poursuivi par les Furies quand il tua

Qui l'eût dit, qu'un rivage à mes vœux si funeste
Présenteroit d'abord Pylade aux yeux d'Oreste[1];
Qu'après plus de six mois que je t'avois perdu,
A la cour de Pyrrhus tu me serois rendu?

PYLADE.

J'en rends graces au ciel, qui, m'arrêtant sans cesse,
Sembloit m'avoir fermé le chemin de la Gréce,
Depuis le jour fatal que la fureur des eaux,
Presque aux yeux de l'Épire, écarta nos vaisseaux[2].
Combien, dans cet exil, ai-je souffert d'alarmes!
Combien à vos malheurs ai-je donné de larmes,
Craignant toujours pour vous quelque nouveau danger
Que ma triste amitié ne pouvoit partager!
Sur-tout je redoutois cette mélancolie
Où j'ai vu si long-temps votre ame ensevelie[3];

Pyrrhus; mais il étoit toujours poursuivi par les remords de sa conscience, par les Furies de ses crimes, comme dit Virgile, *Scelerum Furiis agitatus Orestes:* c'est pourquoi, au dénouement, il croit voir revenir les Furies. Dans cette pièce il ne parle jamais du meurtre de sa mère; et Hermione elle-même, au milieu de sa fureur, ne lui reproche pas ce crime, dont elle lui parle dans la lettre faite par Ovide. La vue d'un homme souillé du sang de sa mère eût été odieuse aux spectateurs. Le poëte a si bien ménagé les choses, qu'Oreste paroît accablé de tristesse, sans qu'on en soupçonne la véritable raison. (L. R.)

[1] VARIANTE. Qui m'eût dit qu'un rivage à mes vœux si funeste
Présenteroit d'abord Pylade aux yeux d'Oreste?

[2] VAR. Depuis le jour fatal que la fureur des eaux,
Presque aux yeux de Mycéne, écarta nos vaisseaux.

[3] On est d'autant plus frappé de la nuance que Racine a marquée entre Oreste et Pylade, que l'amitié qui fait aujourd'hui toute leur gloire devoit nécessairement rapprocher et confondre leurs

Je craignois que le ciel, par un cruel secours,
Ne vous offrît la mort que vous cherchiez toujours[1].
Mais je vous vois, seigneur; et, si j'ose le dire,
Un destin plus heureux vous conduit en Épire:
Le pompeux appareil qui suit ici vos pas
N'est point d'un malheureux qui cherche le trépas.

rangs. Peut-être eût-il fallu établir entre eux une égalité parfaite. Mais le poëte en a jugé tout autrement; il a cru que les convenances théâtrales l'obligeoient de mettre quelque différence entre le fils d'Agamemnon, roi des rois, représentant la Grèce entière auprès de Pyrrhus, et le fils de Strophius, petit prince de la Phocide, lequel n'est dans l'Épire qu'un voyageur obscur. La Harpe et Geoffroy approuvent cette distinction. Quant à nous, elle nous a toujours paru nuire à l'intérêt qu'inspire une amitié si célèbre, et qui n'auroit jamais existé, si Oreste eût fait sentir à Pylade la supériorité de son rang. Que dans l'Iliade Nestor représente à Achille que, quoique fils d'une déesse, il doit respecter Agamemnon, à cause de la puissance que les dieux lui ont donnée; cela se conçoit, parceque Achille a reconnu Agamemnon pour son chef. Mais Oreste n'est pas plus le chef de Pylade qu'Achille n'est l'ami d'Agamemnon. Il n'y a donc nulle similitude entre ces deux cas, ce qu'il falloit bien remarquer, puisque La Harpe a voulu s'appuyer de ce dernier exemple pour justifier Racine. Au reste, quelle que soit l'opinion que l'on adopte à ce sujet, nous dirons avec Geoffroy que si Racine a cru devoir mettre quelque inégalité entre Oreste et Pylade, il a du moins relevé le rôle de cet illustre ami par la noblesse et la beauté des sentiments. Son langage est touchant, affectueux, plein de douceur et de charme; enfin, sa tendresse pour Oreste est peinte dans ses discours, dans ses actions, et sur-tout dans la belle scène où il promet d'enlever Hermione.

[1] C'est ainsi qu'un habile artiste se hâte de placer, dans l'exposé de son avant-scène, tout ce qui peut fonder ses caractères et son action. Par ces quatre vers, Oreste est déja connu, et tout le reste y répondra. (L.)

ORESTE.

Hélas! qui peut savoir le destin qui m'amène?
L'amour me fait ici chercher une inhumaine[1];
Mais qui sait ce qu'il doit ordonner de mon sort,
Et si je viens chercher ou la vie ou la mort?

PYLADE.

Quoi! votre ame à l'amour en esclave asservie
Se repose sur lui du soin de votre vie?
Par quel charme, oubliant tant de tourments soufferts,
Pouvez-vous consentir à rentrer dans ses fers[2]?
Pensez-vous qu'Hermione, à Sparte inexorable,
Vous prépare en Épire un sort plus favorable?
Honteux d'avoir poussé tant de vœux superflus[3],
Vous l'abhorriez; enfin, vous ne m'en parliez plus:
Vous me trompiez, seigneur.

ORESTE.

Je me trompois moi-même!
Ami, n'accable point un malheureux qui t'aime[4]:
T'ai-je jamais caché mon cœur et mes desirs?

[1] *L'amour qui fait chercher une inhumaine.* Cela est encore du style romanesque que Racine fit disparoître du théâtre. On regrette de trouver quelquefois dans le rôle tragique d'Oreste un langage si peu digne du représentant de toute la Grèce. (L.)

[2] VAR. Par quels charmes, après tant de tourments soufferts,
Peut-il vous inviter à rentrer dans les fers?

[3] Expression impropre, que nous avons déja remarquée dans Alexandre. On forme des vœux, mais on ne *pousse pas des vœux*. Corneille a dit *pousser des desirs;* mais on sait que Corneille, souvent modèle de sublime, n'est rien moins que classique pour la diction. (L.)

[4] VAR. Ami, n'insulte point un malheureux qui t'aime.

Tu vis naître ma flamme et mes premiers soupirs :
Enfin, quand Ménélas disposa de sa fille
En faveur de Pyrrhus, vengeur de sa famille,
Tu vis mon désespoir; et tu m'as vu depuis
Traîner de mers en mers ma chaîne et mes ennuis.
Je te vis à regret, en cet état funeste,
Prêt à suivre par-tout le déplorable Oreste [1],
Toujours de ma fureur interrompre le cours [2],
Et de moi-même enfin me sauver tous les jours.
Mais quand je me souvins que, parmi tant d'alarmes,
Hermione à Pyrrhus prodiguoit tous ses charmes [3],
Tu sais de quel courroux mon cœur alors épris [4]

[1] Le grammairien d'Olivet ne veut pas que l'épithète *déplorable* s'applique aux personnes : le dictionnaire de l'Académie le défend; mais la poésie s'affranchit quelquefois des entraves de la grammaire. Racine, dans ses meilleurs ouvrages, Esther et Athalie, applique si heureusement le mot *déplorable* aux personnes, que cela doit suffire pour le faire adopter. (G.)

[2] *Le cours de ma fureur*, qui ne seroit pas ailleurs une expression assez juste, l'est ici parfaitement, parcequ'il s'agit d'un homme chez qui la fureur est comme un état habituel. (L.)

[3] Louis Racine semble se ranger à l'avis de ceux qui ont blâmé ce vers; non qu'il y donne un sens aussi étendu que celui qu'ils ont cru y voir; mais il aimeroit mieux *réservoit* que *prodiguoit*. *Réservoit* seroit à la glace, et *prodiguoit* est excellent. Ce n'est pas seulement parceque cette expression, *prodiguoit ses charmes*, rend avec une élégance heureuse des idées toujours délicates à manier; mais ce qui en fait le mérite dans la bouche d'Oreste, c'est l'illusion naturelle à la jalousie, qui exagère, anticipe, et réalise tout ce qui lui fait peur. (L.)

[4] Le poëte veut dire *un amant dépité, courroucé*. Il n'y a peut-être qu'en ce sens qu'on peut dire *épris de courroux;* mais si le courroux d'Oreste n'étoit pas inspiré par l'amour, il n'y auroit

Voulut en l'oubliant punir tous ses mépris [1].
Je fis croire et je crus ma victoire certaine;
Je pris tous mes transports pour des transports de haine :
Détestant ses rigueurs, rabaissant ses attraits,
Je défiois ses yeux de me troubler jamais.
Voilà comme je crus étouffer ma tendresse.
En ce calme trompeur j'arrivai dans la Grèce [2];
Et je trouvai d'abord ses princes rassemblés,
Qu'un péril assez grand sembloit avoir troublés.
J'y courus. Je pensai que la guerre et la gloire
De soins plus importants rempliroient ma mémoire;
Que, mes sens reprenant leur première vigueur,
L'amour achèveroit de sortir de mon cœur [3].
Mais admire avec moi le sort, dont la poursuite
Me fait courir alors au piége que j'évite [4].
J'entends de tous côtés qu'on menace Pyrrhus;

plus de justesse dans l'expression, car le mot *épris* ne peut se dire que des passions qui ont une sorte d'analogie avec l'amour. Racine a voulu faire sentir qu'Oreste se plaisoit dans son courroux comme un amant se plaît quelquefois dans sa douleur, et dans ce sens l'expression est très belle.

[1] Racine avoit mis d'abord au lieu de *punir*, *venger tous ses mépris*. Subligny releva cette expression comme peu exacte; et Racine, en se corrigeant, reconnut la justesse de la critique. (G.)

[2] VAR. Dans ce calme trompeur j'arrivai dans la Grèce.

[3] Les *sens* sont pris ici pour l'ame, l'esprit, comme il arrive souvent en poésie; mais la manière dont ce mot de *sens* est placé présente une toute autre idée que celle du poëte, et c'est ce qu'il falloit éviter. De plus, *achèveroit de sortir* n'est rien moins qu'élégant. (L.)

[4] VAR. Me fait courir moi-même au piége que j'évite.

Toute la Grèce éclate en murmures confus :
On se plaint qu'oubliant son sang et sa promesse
Il élève en sa cour l'ennemi de la Grèce,
Astyanax, d'Hector jeune et malheureux fils,
Reste de tant de rois sous Troie ensevelis.
J'apprends que pour ravir son enfance au supplice
Andromaque trompa l'ingénieux Ulysse,
Tandis qu'un autre enfant, arraché de ses bras,
Sous le nom de son fils fut conduit au trépas.
On dit que, peu sensible aux charmes d'Hermione,
Mon rival porte ailleurs son cœur et sa couronne.
Ménélas, sans le croire, en paroît affligé,
Et se plaint d'un hymen si long-temps négligé.
Parmi les déplaisirs où son ame se noie,
Il s'élève en la mienne une secrète joie :
Je triomphe ; et pourtant je me flatte d'abord
Que la seule vengeance excite ce transport.
Mais l'ingrate en mon cœur reprit bientôt sa place :
De mes feux mal éteints je reconnus la trace ;
Je sentis que ma haine alloit finir son cours ;
Ou plutôt je sentis que je l'aimois toujours.
Ainsi de tous les Grecs je brigue le suffrage.
On m'envoie à Pyrrhus : j'entreprends ce voyage.
Je viens voir si l'on peut arracher de ses bras
Cet enfant dont la vie alarme tant d'états.
Heureux si je pouvois, dans l'ardeur qui me presse,
Au lieu d'Astyanax, lui ravir ma princesse !
Car enfin n'attends pas que mes feux redoublés
Des périls les plus grands puissent être troublés.
Puisque après tant d'efforts ma résistance est vaine,

Je me livre en aveugle au transport qui m'entraîne[1].
J'aime : je viens chercher Hermione en ces lieux[2],
La fléchir, l'enlever, ou mourir à ses yeux.
Toi qui connois Pyrrhus, que penses-tu qu'il fasse?
Dans sa cour, dans son cœur, dis-moi ce qui se passe.
Mon Hermione encor le tient-elle asservi?
Me rendra-t-il, Pylade, un bien qu'il m'a ravi[3]?

PYLADE.

Je vous abuserois, si j'osois vous promettre
Qu'entre vos mains, seigneur, il voulût la remettre :
Non que de sa conquête il paroisse flatté.
Pour la veuve d'Hector ses feux ont éclaté;
Il l'aime : mais enfin cette veuve inhumaine
N'a payé jusqu'ici son amour que de haine;
Et chaque jour encore on lui voit tout tenter[4]
Pour fléchir sa captive, ou pour l'épouvanter.
De son fils qu'il lui cache il menace la tête[5],
Et fait couler des pleurs qu'aussitôt il arrête.
Hermione elle-même a vu plus de cent fois
Cet amant irrité revenir sous ses lois,

[1] VAR. Je me livre en aveugle au destin qui m'entraîne.

[2] Tout le caractère d'Oreste, toute sa conduite dans la pièce est dans ces vers, qui excitent déja un grand intérêt. (G.)

[3] VAR. Me rendra-t-il, Pylade, un cœur qu'il m'a ravi?

[4] Ce vers est condamné par la grammaire, et absous par la clarté du sens. *Lui* se rapporte grammaticalement à la *veuve inhumaine*, mais il est évident par le vers suivant qu'il doit se rapporter à Pyrrhus. Racine auroit pu éviter cette faute, en substituant *le* à *lui*, ce qui seroit plus correct; car le mot *lui*, qui est employé ici comme régime direct, ne peut jamais s'employer que comme régime indirect.

[5] VAR. Il lui cache son fils; il menace sa tête.

Et de ses vœux troublés lui rapportant l'hommage,
Soupirer à ses pieds moins d'amour que de rage.
Ainsi n'attendez pas que l'on puisse aujourd'hui
Vous répondre d'un cœur si peu maître de lui:
Il peut, seigneur, il peut, dans ce désordre extrême,
Épouser ce qu'il hait, et perdre ce qu'il aime [1].

ORESTE.

Mais dis-moi de quel œil Hermione peut voir
Son hymen différé, ses charmes sans pouvoir [2].

[1] VAR. Épouser ce qu'il hait, et punir ce qu'il aime.

Tout le sujet de la pièce est dans cette peinture admirable du caractère de Pyrrhus. On sent que les événements naîtront tour-à-tour des espérances ou des incertitudes de ce héros. Quelques critiques ont blâmé ce caractère: ils ont dit que Pyrrhus, mettant un prix à la protection qu'il accorde au fils d'Andromaque, manquoit à-la-fois de noblesse et de générosité. L'observation seroit juste, si Pyrrhus n'étoit pas aveuglé par le sentiment qui le maîtrise. Il faut au contraire louer Racine d'avoir peint avec tant de bonheur les violences de la passion, et cela sans jamais avilir son héros. Il s'est bien gardé d'offrir à nos regards ce féroce Pyrrhus, qui égorge au pied des autels un vieillard sans défense. Sa barbarie, comme sa générosité, lui viennent de l'amour. Racine s'est servi d'une passion terrible pour le rapprocher de nos mœurs, et c'est ainsi qu'il a pu adoucir le caractère de Pyrrhus sans blesser les convenances. Nous ferons la même observation sur le caractère d'Andromaque. Dans Euripide, c'est une femme ambitieuse; dans Virgile, c'est une veuve qui pleure son mari; dans Racine, c'est une mère qui veut sauver son fils, et l'amour maternel la rapproche de nos mœurs, sans que les mœurs antiques soient jamais blessées.

[2] VAR. Mais dis-moi de quels yeux Hermione peut voir
Ses attraits offensés et ses yeux sans pouvoir.

Subligny s'égaya sur *des yeux qui voient des yeux*, et Racine refit les deux vers comme nous les voyons aujourd'hui.

PYLADE.

Hermione, seigneur, au moins en apparence,
Semble de son amant dédaigner l'inconstance,
Et croit que, trop heureux de fléchir sa rigueur [1],
Il la viendra presser de reprendre son cœur.
Mais je l'ai vue enfin me confier ses larmes:
Elle pleure en secret le mépris de ses charmes;
Toujours prête à partir, et demeurant toujours,
Quelquefois elle appelle Oreste à son secours.

ORESTE.

Ah! si je le croyois, j'irois bientôt, Pylade,
Me jeter...

PYLADE.

Achevez, seigneur, votre ambassade.
Vous attendez le roi: parlez, et lui montrez
Contre le fils d'Hector tous les Grecs conjurés.
Loin de leur accorder ce fils de sa maîtresse,
Leur haine ne fera qu'irriter sa tendresse.
Plus on les veut brouiller, plus on va les unir [2].

[1] VAR. Et croit que, trop heureux d'apaiser sa rigueur.

[2] Le mot *brouiller* ne s'emploie guère dans la poésie noble. (L.) Il faut remarquer ici que les caractères des quatre principaux personnages sont annoncés dans cette première scène: Pyrrhus tentera tout pour *fléchir une veuve inhumaine* ou pour *l'épouvanter;* Oreste sera toujours incertain s'il doit chercher la vie ou la mort; Hermione dédaignée se flattera toujours que Pyrrhus *la viendra presser de reprendre son cœur,* et l'on verra que ces caractères une fois annoncés ne se démentiront point dans la pièce. Toutes ces conditions, requises pour une bonne exposition, sont observées dans cette scène. (L. B.)

Pressez : demandez tout, pour ne rien obtenir.
Il vient.

ORESTE.

Hé bien! va donc disposer la cruelle
A revoir un amant qui ne vient que pour elle.

SCÈNE II.

PYRRHUS, ORESTE, PHŒNIX.

ORESTE.

Avant que tous les Grecs vous parlent par ma voix,
Souffrez que j'ose ici me flatter de leur choix[1],
Et qu'à vos yeux, seigneur, je montre quelque joie
De voir le fils d'Achille et le vainqueur de Troie.
Oui, comme ses exploits nous admirons vos coups :
Hector tomba sous lui, Troie expira sous vous;
Et vous avez montré, par une heureuse audace,
Que le fils seul d'Achille a pu remplir sa place.
Mais, ce qu'il n'eût point fait, la Grèce avec douleur
Vous voit du sang troyen relever le malheur,
Et, vous laissant toucher d'une pitié funeste,
D'une guerre si longue entretenir le reste.
Ne vous souvient-il plus, seigneur, quel fut Hector?
Nos peuples affoiblis s'en souviennent encor.
Son nom seul fait frémir nos veuves et nos filles;
Et dans toute la Grèce il n'est point de familles
Qui ne demandent compte à ce malheureux fils

[1] VAR. Souffrez que je me flatte en secret de leur choix.

D'un père ou d'un époux qu'Hector leur a ravis.
Et qui sait ce qu'un jour ce fils peut entreprendre [1]?
Peut-être dans nos ports nous le verrons descendre,
Tel qu'on a vu son père, embraser nos vaisseaux,
Et, la flamme à la main, les suivre sur les eaux [2].
Oserai-je, seigneur, dire ce que je pense?
Vous-même de vos soins craignez la récompense,
Et que dans votre sein ce serpent élevé
Ne vous punisse un jour de l'avoir conservé.
Enfin de tous les Grecs satisfaites l'envie,
Assurez leur vengeance, assurez votre vie:
Perdez un ennemi d'autant plus dangereux,

[1] Cette idée, ainsi que plusieurs autres, se retrouve dans la Troade de Pradon; mais si les idées sont de Pradon, qui les avoit lui-même empruntées de Sénèque, la poésie est de Racine.

[2] Racine paroît avoir eu en vue ces vers de Virgile, qui présentent la même image:

« Quantum mutatus ab illo
« Hectore, qui redit exuvias indutus Achillis,
« Vel Danaum phrygios jaculatus puppibus ignes! »
Æneid., lib. II, v. 274.

« Qu'il étoit différent de cet Hector, qui revenoit chargé des dépouilles d'Achille, ou qui rentroit dans nos murs après avoir lancé la flamme sur les vaisseaux des Grecs! »

L'art du discours d'Oreste, dit Geoffroy, consiste à ne présenter à Pyrrhus que des motifs plus capables d'affermir que d'ébranler la résolution qu'il a prise de ne point livrer le fils d'Hector. L'orateur lui parle de l'intérêt des Grecs, qui ne le touche point; il essaie de l'effrayer, et il ne fait que l'enhardir. On sent que l'ambassadeur craint d'obtenir ce qu'il demande. Racine semble avoir voulu lui-même mettre les spectateurs dans le secret de cette finesse, lorsqu'il fait dire à Pylade:

Pressez: demandez tout, pour ne rien obtenir.

Qu'il s'essaiera sur vous à combattre contre eux.

PYRRHUS.

La Grèce en ma faveur est trop inquiétée:
De soins plus importants je l'ai crue agitée,
Seigneur; et, sur le nom de son ambassadeur,
J'avois dans ses projets conçu plus de grandeur.
Qui croiroit en effet qu'une telle entreprise
Du fils d'Agamemnon méritât l'entremise;
Qu'un peuple tout entier, tant de fois triomphant,
N'eût daigné conspirer que la mort d'un enfant?
Mais à qui prétend-on que je le sacrifie?
La Grèce a-t-elle encor quelque droit sur sa vie?
Et, seul de tous les Grecs, ne m'est-il pas permis
D'ordonner d'un captif que le sort m'a soumis [1]?
Oui, seigneur, lorsqu'au pied des murs fumants de Troie
Les vainqueurs tout sanglants partagèrent leur proie,
Le sort, dont les arrêts furent alors suivis,
Fit tomber en mes mains Andromaque et son fils.
Hécube près d'Ulysse acheva sa misère [2];
Cassandre dans Argos a suivi votre père:
Sur eux, sur leurs captifs, ai-je étendu mes droits?
Ai-je enfin disposé du fruit de leurs exploits?
On craint qu'avec Hector Troie un jour ne renaisse:
Son fils peut me ravir le jour que je lui laisse.
Seigneur, tant de prudence entraîne trop de soin:

[1] VAR. D'ordonner des captifs que le sort m'a soumis?

[2] *Acheva sa misère*, façon de parler hardie et poétique, pour dire *achever sa misérable vie*. *Misère* est un terme noble en poésie; il ne signifie pas seulement *pauvreté*, *infamie*, mais *malheur*, *infortune*. (G.)

Je ne sais point prévoir les malheurs de si loin.
Je songe quelle étoit autrefois cette ville
Si superbe en remparts, en héros si fertile,
Maîtresse de l'Asie; et je regarde enfin [1]
Quel fut le sort de Troie, et quel est son destin:
Je ne vois que des tours que la cendre a couvertes,
Un fleuve teint de sang, des campagnes désertes,
Un enfant dans les fers; et je ne puis songer
Que Troie en cet état aspire à se venger.
Ah! si du fils d'Hector la perte étoit jurée,
Pourquoi d'un an entier l'avons-nous différée?
Dans le sein de Priam n'a-t-on pu l'immoler?
Sous tant de morts, sous Troie, il falloit l'accabler.
Tout étoit juste alors: la vieillesse et l'enfance
En vain sur leur foiblesse appuyoient leur défense;
La victoire et la nuit, plus cruelles que nous,
Nous excitoient au meurtre, et confondoient nos coups.
Mon courroux aux vaincus ne fut que trop sévère.

[1] Parmi ces périodes poétiques si bien entendues, et ces finesses de l'art qui varient, mais avec mesure, l'uniformité de nos distiques, il faut remarquer celles-ci :

> Je songe quelle étoit autrefois cette ville,
> Si superbe en remparts, en héros si fertile,
> Maîtresse de l'Asie... et je regarde enfin, etc.

La phrase est ici coupée au milieu du troisième vers; elle l'est de même dans la suivante :

> Je ne vois que des tours que la cendre a couvertes,
> Un fleuve teint de sang, des campagnes désertes,
> Un enfant dans les fers... et je ne puis songer, etc.

C'est ainsi que le versificateur habile diversifie le rhythme sans le détruire, et contente l'oreille sans la dérouter. (L.)

Mais que ma cruauté survive à ma colère,
Que, malgré la pitié dont je me sens saisir,
Dans le sang d'un enfant je me baigne à loisir!
Non, seigneur: que les Grecs cherchent quelque autre proie;
Qu'ils poursuivent ailleurs ce qui reste de Troie:
De mes inimitiés le cours est achevé;
L'Épire sauvera ce que Troie a sauvé[1].

ORESTE.

Seigneur, vous savez trop avec quel artifice
Un faux Astyanax fut offert au supplice
Où le seul fils d'Hector devoit être conduit;
Ce n'est pas les Troyens, c'est Hector qu'on poursuit.

[1] « Equidem fatèbor (pace dixisse hoc tua
« Argiva tellus liceat), affligi Phrygas
« Vincique volui; ruere et æquari solo
« Etiam arcuissem; sed regi frænis nequit
« Et ira, et ardens hostis, et victoria
« Commissa nocti: quidquid indignum aut ferum
« Cuiquam videri potuit, hoc fecit dolor
« Tenebræque, per quas ipse se irritat furor,
« Gladiusque felix, cujus infecti semel
« Vecors libido est. Quidquid eversæ potest
« Superesse Trojæ, maneat. Exactum satis
« Pœnarum, et ultra est. Regia ut virgo occidat
« Tumuloque donum detur, et cineres riget,
« Et facinus atrox cædis, ut thalamos vocem.
« Non patiar: in me culpa cunctorum redit.
« Qui non vetat peccare, cum possit, jubet. »

« Oui, je l'avoue (ô terre d'Argos, permets-moi ce langage!), j'ai voulu vaincre, humilier les Troyens; et cependant j'aurois voulu les sauver de leur entière destruction. Mais au milieu des ombres de la nuit, dans l'emportement de la victoire, qui pourroit réprimer la fureur du soldat? Tout ce que l'imagination peut concevoir de plus horrible, le fer l'exécute; les ténèbres irritent la cruauté, et le glaive insatiable, une fois teint de sang, ne cesse plus

Oui, les Grecs sur le fils persécutent le père[1];
Il a par trop de sang acheté leur colère.
Ce n'est que dans le sien qu'elle peut expirer;
Et jusque dans l'Épire il les peut attirer:
Prévenez-les.

PYRRHUS.

Non, non. J'y consens avec joie!
Qu'ils cherchent dans l'Épire une seconde Troie;
Qu'ils confondent leur haine, et ne distinguent plus
Le sang qui les fit vaincre, et celui des vaincus.
Aussi bien ce n'est pas la première injustice
Dont la Grèce d'Achille a payé le service.
Hector en profita, seigneur; et quelque jour
Son fils en pourroit bien profiter à son tour.

ORESTE.

Ainsi la Grèce en vous trouve un enfant rebelle?

PYRRHUS.

Et je n'ai donc vaincu que pour dépendre d'elle?

ORESTE.

Hermione, seigneur, arrêtera vos coups[2]:

de frapper. Épargnons au moins ce qui reste de Troie. Assez et trop de victimes sont tombées sous nos coups. Faut-il qu'une vierge, fille de tant de rois, soit encore immolée sur un tombeau, que son sang arrose des cendres, et qu'un affreux sacrifice remplace les fêtes de l'hyménée? Non, je ne puis le souffrir: les attentats de tous retomberoient sur moi. Ne pas s'opposer au crime, quand on le peut, c'est le commander. » Sén., *Troade*, act. II, sc. II.

[1] *Persécuter*, suivant son étymologie (*persequi*), signifie poursuivre. Racine a dit par ellipse *persécuter le père sur le fils*, comme on diroit en prose *poursuivre sur le fils les crimes du père*. L'abbé d'Olivet trouvoit un barbarisme dans cette phrase.

[2] Cette scène, pour l'intérêt du sujet et pour l'éloquence du

Ses yeux s'opposeront entre son père et vous [1].

PYRRHUS.

Hermione, seigneur, peut m'être toujours chère;
Je puis l'aimer, sans être esclave de son père;
Et je saurai peut-être accorder quelque jour [2]
Les soins de ma grandeur et ceux de mon amour.
Vous pouvez cependant voir la fille d'Hélène:
Du sang qui vous unit je sais l'étroite chaîne.
Après cela, seigneur, je ne vous retiens plus,
Et vous pourrez aux Grecs annoncer mon refus.

SCÈNE III.

PYRRHUS, PHOENIX.

PHOENIX.

Ainsi vous l'envoyez aux pieds de sa maîtresse!

PYRRHUS.

On dit qu'il a long-temps brûlé pour la princesse.

PHOENIX.

Mais si ce feu, seigneur, vient à se rallumer,

style, mérite d'être citée parmi les plus belles du théâtre françois. Il est rare que dès la seconde scène d'une tragédie, où le poëte est encore occupé de son exposition, il puisse trouver matière à tant de beautés. (G.)

[1] *S'opposer* exige impérieusement un régime. Ce n'est pas ici le cas de l'ellipse: l'ellipse n'est bonne que quand l'esprit et l'oreille du spectateur ou du lecteur la font comme de concert avec l'écrivain. (L.) Dans le second vers de la scène suivante, on remarque cette expression, *brûlé pour la princesse*, qui est encore du style romanesque. (G.)

[2] VAR. Et je saurai peut-être accorder en ce jour.

S'il lui rendoit son cœur, s'il s'en faisoit aimer?

PYRRHUS.

Ah! qu'ils s'aiment, Phœnix! J'y consens: qu'elle parte,
Que, charmés l'un de l'autre, ils retournent à Sparte;
Tous nos ports sont ouverts et pour elle et pour lui.
Qu'elle m'épargneroit de contrainte et d'ennui!

PHŒNIX.

Seigneur...

PYRRHUS.

Une autre fois je t'ouvrirai mon ame;
Andromaque paroît [1].

SCÈNE IV.

PYRRHUS, ANDROMAQUE, PHŒNIX, CÉPHISE.

PYRRHUS.

Me cherchiez-vous, madame [2]?

[1] Le lieu de la scène, dans la plupart des chefs-d'œuvre de Racine, est marqué avec une exactitude admirable, et dans Athalie cette espèce d'unité est parfaite. Ici, il est sans doute peu naturel que la même salle où Pyrrhus a écouté les propositions d'Oreste, soit encore celle où il s'entretient avec Andromaque, avec Hermione, celle où Hermione reçoit Oreste et Andromaque; il faut absolument se prêter à l'illusion théâtrale, et ne pas exiger une vraisemblance plus austère, qui rendroit presque impossible la pratique de l'art. (G.)

[2] Si Pyrrhus, parlant d'Andromaque, disoit: *que cherche ici madame? ce madame* seroit ridicule, parceque l'usage ne l'a point introduit de cette manière. Quelques personnes désapprouvent

Un espoir si charmant me seroit-il permis?

ANDROMAQUE.

Je passois jusqu'aux lieux où l'on garde mon fils.
Puisqu'une fois le jour vous souffrez que je voie
Le seul bien qui me reste et d'Hector et de Troie[1],
J'allois, seigneur, pleurer un moment avec lui[2]:
Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui!

nos poëtes d'avoir reçu ce mot dans le style de la tragédie: pourquoi, disent-elles, n'ont-ils pas reçu de même *monsieur?* On y a suppléé par *seigneur;* et *madame*, adressé aux femmes, est comme *seigneur*. Dans les tragédies espagnoles et italiennes, on s'adresse aux femmes en prononçant leur nom. Rodrigue, dans le Cid, dit toujours *Chimène*. Cinna dit toujours *Émilie;* et la confidente même d'Émilie l'appelle par son nom. (L. R.)

[1] Pyrrhus amoureux d'Andromaque, Pyrrhus qui pour Andromaque brave toute la Grèce, ne permet cependant à cette tendre mère de voir son fils qu'une fois par jour. Pourquoi cette rigueur? Pourquoi un amant refuse-t-il à sa maîtresse la consolation que le maître le plus dur ne refuseroit pas à la dernière esclave? Pourquoi le fils est-il séparé de la mère? Pyrrhus répond à ces questions, lorsqu'il dit:

Attend-elle en ce jour
Que je lui laisse un fils pour nourrir son amour?
Acte II, sc. v. (G.)

[2] Voilà de ces vers qui se gravent d'eux-mêmes dans la mémoire de tous ceux qui les ont lus et entendus. Le cœur les a faits, et le cœur les retient: il y en a une foule de ce genre dans le rôle d'Andromaque:

Un enfant malheureux, qui ne sait pas encor
Que Pyrrhus est son maître, et qu'il est fils d'Hector.
. . . .
Et mon fils avec moi n'apprendra qu'à pleurer.
. . . .
Hélas! il mourra donc. Il n'a pour sa défense
Que les pleurs de sa mère, et que son innocence.

PYRRHUS.

Ah! madame, les Grecs, si j'en crois leurs alarmes,
Vous donneront bientôt d'autres sujets de larmes.

ANDROMAQUE.

Et quelle est cette peur dont leur cœur est frappé,
Seigneur? Quelque Troyen vous est-il échappé?

. . . .
Et quelquefois aussi parle-lui de sa mère, etc.

Cet inimitable rôle respire, dès son début, cette simplicité attendrissante qui ne se dément pas un moment. Presque point de figures de diction. Autant elles sont multipliées et hardies dans le rôle d'Hermione, autant elles sont rares et ménagées dans celui-ci. Le langage des passions violentes et effrénées doit leur ressembler: comme elles, il ose et risque tout. Les passions ne connoissent pas plus de règle en parlant qu'en agissant: rien ne leur coûta pour s'exprimer, non plus que pour se satisfaire. Au contraire, la douleur nourrie par le temps, la tristesse habituelle et réfléchie, mais qui n'est ni sans consolation ni sans espérance, a dans son langage une sorte de douceur timide et de naïveté facile. Elle ne fait aucun effort et ne cherche rien; elle s'épanche suivant l'occasion et le besoin, et tout ce qu'elle dit lui échappe comme involontairement. La passion se répand au-dehors; elle veut se communiquer, et rien ne lui paroit assez fort pour se faire entendre. La douleur dont je parle ne fait que se montrer autant qu'elle y est obligée, et ce qu'elle produit de ses sentiments fait voir qu'elle en retient beaucoup plus. La passion qui s'élance toujours vers un objet croit n'en avoir jamais assez dit. La douleur, accoutumée à être pour ainsi dire seule avec elle-même, ne sort de son silence et de sa solitude qu'avec une espèce de contrainte et de fatigue, et y rentre volontiers; elle est comme la beauté modeste qu'on a forcée de lever son voile, et qui baisse les yeux. Ses paroles tombent alors les unes après les autres, dans leur ordre naturel, précisément comme les vers d'Andromaque. Vous n'y verrez presque point d'inversions; vous n'y verrez que les constructions les plus simples, les plus ordinaires, presque point d'épithètes. Comme elle ne sent

PYRRHUS.

Leur haine pour Hector n'est pas encore éteinte :
Ils redoutent son fils.

ANDROMAQUE.

Digne objet de leur crainte [1] !
Un enfant malheureux, qui ne sait pas encor

que pour elle, elle ne songe guère à peindre; mais chaque idée, chaque sentiment, chaque expression est d'une vérité qui pénètre. C'est sur-tout quand l'ame souffre ainsi, qu'elle est le plus vraie; car elle ne peut ni ne veut rien exagérer, au lieu que le bonheur et la joie ont un peu de cet enthousiasme qui est près de l'exagération. (L.)

[1] Jamais les secrets du cœur humain, les illusions, les craintes, les espérances de l'amour maternel, n'ont été peints avec tant de profondeur et d'habileté. On ne cesse de s'étonner, en lisant les quatorze premiers vers de cette scène, de tout ce qu'ils renferment. Dès le premier, on voit qu'Andromaque ne vit plus que pour son fils; elle en fait son consolateur, son ami, elle va pleurer avec lui. Pyrrhus la menace de nouveaux malheurs, aussitôt elle cherche à écarter la pensée de ce fils, elle n'en parle plus, elle voudroit qu'on pût l'oublier, mais elle ne l'oublie pas elle-même, et l'on sent qu'elle feint une assurance qui est loin de son cœur. Enfin Pyrrhus lui parle de son fils, et l'amour maternel trouve encore le moyen de se faire une illusion : tout-à-coup, ce consolateur, avec lequel Andromaque alloit pleurer, ce seul bien qui lui reste et d'Hector et de Troie, n'est plus qu'un malheureux enfant, une foible créature, dont *Pyrrhus est le maître*, et *qui ne sait pas encore* que le grand Hector est son père. Elle l'élevoit tout-à-l'heure presque involontairement; elle l'abaisse en ce moment, comme pour le rendre indigne des regards de ses ennemis. La tournure de la phrase est aussi adroite que peut le permettre le trouble d'une mère : elle feint de ne pas vouloir ajouter foi à la possibilité des malheurs qu'elle craint. Ce n'est plus une illusion qu'elle se fait, c'est une illusion dans laquelle elle voudroit entraîner Pyrrhus; c'est une ruse de son cœur, et elle emploie l'ironie,

Que Pyrrhus est son maître, et qu'il est fils d'Hector[1]!

PYRRHUS.

Tel qu'il est, tous les Grecs demandent qu'il périsse.
Le fils d'Agamemnon vient hâter son supplice.

ANDROMAQUE.

Et vous prononcerez un arrêt si cruel?

comme plus propre à éveiller l'orgueil de celui qu'elle redoute. Il y a là un abandon d'amour maternel, une délicatesse de sentiment, une profondeur, une rapidité d'émotions, dont les anciens mêmes offrent peu d'exemples. Ils étoient plus calmes, plus tranquilles; ils avoient une noblesse plus froide, et pour nous borner à un exemple, ce vers si touchant:

Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui,

est le mot d'une mère, mais cela n'est point dans le goût des Grecs et des Romains; c'est mieux encore, c'est l'expression de la nature.

[1] Il y a dans cette scène quelques vers qui paroissent avoir été inspirés par le passage suivant de Sénèque:

« Au has ruinas urbis in cinerem datas
« Hic excitabit? Hæ manus Trojam erigent?
« Nullas habet spes Troja, si tales habet.
« Non sic jacemus Troes, ut cuiquam metus
« Possimus esse. Spiritus genitor facit?
« Sed nempe tractus ipse post Trojam pater
« Posuisset animos, magna quos frangunt mala.
« Si pœna petitur, quæ peti gravior potest?
« Famulare collo nobili subeat jugum:
« Servire liceat. Aliquis hoc regi negat? »

« Quoi! un enfant relèveroit des murs réduits en cendre! sa foible main feroit sortir Troie de ses ruines! Ah! si Troie n'a plus que cet espoir, elle est donc perdue à jamais. Tant de guerriers sont tombés sous vos coups! A qui pouvons-nous désormais inspirer quelque crainte? Hector, dites-vous, enflamme notre courage. Hélas! Hector ne fut-il pas traîné dans la poussière? A l'aspect des maux qui nous accablent, sa grande ame elle-même seroit restée sans espoir. Si les Grecs veulent des supplices, quel plus af-

Est-ce mon intérêt qui le rend criminel?
Hélas! on ne craint point qu'il venge un jour son père;
On craint qu'il n'essuyât les larmes de sa mère[1].
Il m'auroit tenu lieu d'un père et d'un époux;
Mais il me faut tout perdre, et toujours par vos coups.

PYRRHUS.

Madame, mes refus ont prévenu vos larmes.
Tous les Grecs m'ont déja menacé de leurs armes;
Mais, dussent-ils encore, en repassant les eaux,
Demander votre fils avec mille vaisseaux,
Coûtât-il tout le sang qu'Héléne a fait répandre,
Dussé-je après dix ans voir mon palais en cendre,
Je ne balance point, je vole à son secours,
Je défendrai sa vie aux dépens de mes jours.
Mais, parmi ces périls où je cours pour vous plaire,
Me refuserez-vous un regard moins sévère?
Haï de tous les Grecs, pressé de tous côtés,
Me faudra-t-il combattre encor vos cruautés?
Je vous offre mon bras. Puis-je espérer encore

freux supplice peuvent-ils vouloir? Faites peser le joug sur une tête qui devoit porter une couronne; qu'il lui soit permis d'être esclave. A-t-on jamais refusé l'esclavage à un roi?» SÉN., *Troad.*, acte III, sc. III.

[1] La grammaire veut *qu'il essuye*: faute légère qui s'aperçoit à peine dans les vers charmants empreints de toute la grace de Racine. Ce que dit Andromaque n'est ni vrai, ni juste: les Grecs ne songeoient pas à elle, ni à sa douleur; ils ne voyoient dans Astyanax que le fils d'Hector, et non le fils d'Andromaque; mais Andromaque parle à Pyrrhus; elle veut l'attendrir en lui parlant d'elle; elle lui reproche avec douceur et tendresse d'être l'auteur de tous ses maux; il semble qu'elle y soit plus sensible parcequ'ils viennent de lui. (G.)

Que vous accepterez un cœur qui vous adore?
En combattant pour vous, me sera-t-il permis
De ne vous point compter parmi mes ennemis?

ANDROMAQUE.

Seigneur, que faites-vous, et que dira la Gréce?
Faut-il qu'un si grand cœur montre tant de foiblesse?
Voulez-vous qu'un dessein si beau, si généreux,
Passe pour le transport d'un esprit amoureux?
Captive, toujours triste, importune à moi-même[1],
Pouvez-vous souhaiter qu'Andromaque vous aime?
Quels charmes ont pour vous des yeux infortunés[2]
Qu'à des pleurs éternels vous avez condamnés?
Non, non : d'un ennemi respecter la misère,
Sauver des malheureux, rendre un fils à sa mère,
De cent peuples pour lui combattre la rigueur
Sans me faire payer son salut de mon cœur,
Malgré moi, s'il le faut, lui donner un asile;
Seigneur, voilà des soins dignes du fils d'Achille.

PYRRHUS.

Hé quoi! votre courroux n'a-t-il pas eu son cours?
Peut-on haïr sans cesse? et punit-on toujours?
J'ai fait des malheureux, sans doute; et la Phrygie
Cent fois de votre sang a vu ma main rougie;

[1] *Captive, toujours triste*, etc. suppose *moi étant captive*, etc. C'est principalement à Racine que nous devons l'usage de cette espèce d'ablatif absolu accompagné de l'ellipse, et qui donne tant de vivacité à la phrase, sans qu'elle cesse d'être correcte. Ce tour heureux, emprunté au latin, est aujourd'hui naturalisé dans notre langue. Racine le fils le trouvoit irrégulier. (L.)

[2] VAR. Que feriez-vous, hélas! d'un cœur infortuné?

Mais que vos yeux sur moi se sont bien exercés!
Qu'ils m'ont vendu bien cher les pleurs qu'ils ont versés[1]!
De combien de remords m'ont-ils rendu la proie!
Je souffre tous les maux que j'ai faits devant Troie:
Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,
Brûlé de plus de feux que je n'en allumai,
Tant de soins, tant de pleurs, tant d'ardeurs inquiètes...
Hélas! fus-je jamais si cruel que vous l'êtes?
Mais enfin, tour-à-tour, c'est assez nous punir;
Nos ennemis communs devroient nous réunir;
Madame, dites-moi seulement que j'espère,
Je vous rends votre fils, et je lui sers de père;
Je l'instruirai moi-même à venger les Troyens;
J'irai punir les Grecs de vos maux et des miens.
Animé d'un regard, je puis tout entreprendre:
Votre Ilion encor peut sortir de sa cendre;
Je puis, en moins de temps que les Grecs ne l'ont pris,
Dans ses murs relevés couronner votre fils.

ANDROMAQUE.

Seigneur, tant de grandeurs ne nous touchent plus guère;
Je les lui promettois tant qu'a vécu son père.
Non, vous n'espérez plus de nous revoir encor,

[1] L'expression du premier vers paroit naturelle à la passion, et celle du second est à-la-fois passionnée et poétique. A l'égard des six vers suivants, tout le monde les a blâmés. Il est trop sûr qu'il n'y a aucun rapport entre les maux que l'amour fait souffrir à Pyrrhus et ceux qu'il a faits devant Troie, non plus qu'entre les feux de l'amour et l'embrasement d'une ville. C'est un froid abus de l'esprit, et le dernier tribut de ce genre que l'auteur ait payé à la mode. (L.)

Sacrés murs, que n'a pu conserver mon Hector[1]!
A de moindres faveurs des malheureux prétendent,
Seigneur; c'est un exil que mes pleurs vous demandent.
Souffrez que, loin des Grecs, et même loin de vous,
J'aille cacher mon fils, et pleurer mon époux.
Votre amour contre nous allume trop de haine:
Retournez, retournez à la fille d'Hélène.

PYRRHUS.

Et le puis-je, madame? Ah! que vous me gênez[2]!
Comment lui rendre un cœur que vous me retenez?
Je sais que de mes vœux on lui promit l'empire;
Je sais que pour régner elle vint dans l'Épire;
Le sort vous y voulut l'une et l'autre amener;
Vous, pour porter des fers, elle, pour en donner.
Cependant ai-je pris quelque soin de lui plaire?
Et ne diroit-on pas, en voyant au contraire
Vos charmes tout-puissants, et les siens dédaignés,
Qu'elle est ici captive, et que vous y régnez?
Ah! qu'un seul des soupirs que mon cœur vous envoie,

[1] Cette épithète *sacrés*, placée avant le nom, produit quelquefois dans notre langue un effet désagréable; mais le sentiment d'Andromaque est si beau, si touchant, qu'il entraîne les spectateurs, et ne leur laisse voir que la poésie de cette expression *sacrés murs*, laquelle rappelle l'origine sacrée de ces murs bâtis par la main des dieux. (G.)

[2] Le mot *gêner* signifioit encore, comme dans son origine et son étymologie, *tourmenter*, du mot *gêne* (*gehenna*); et de là l'on disoit *appliquer à la gêne*, pour appliquer à la question. Les *gênes* étoient synonymes de tortures. Ce n'est pas la faute de Racine si dans la langue usuelle *gêner* ne signifie plus qu'incommoder. Toutes les langues éprouvent de ces sortes de variations. (L.)

S'il s'échappoit vers elle, y porteroit de joie!

ANDROMAQUE.

Et pourquoi vos soupirs seroient ils repoussés?
Auroit-elle oublié vos services passés?
Troie, Hector, contre vous révoltent-ils son ame?
Aux cendres d'un époux doit-elle enfin sa flamme?
Et quel époux encor! Ah! souvenir cruel!
Sa mort seule a rendu votre père immortel:
Il doit au sang d'Hector tout l'éclat de ses armes;
Et vous n'êtes tous deux connus que par mes larmes.

PYRRHUS.

Hé bien, madame, hé bien, il faut vous obéir:
Il faut vous oublier, ou plutôt vous haïr.
Oui, mes vœux ont trop loin poussé leur violence[1]
Pour ne plus s'arrêter que dans l'indifférence;
Songez-y bien: il faut désormais que mon cœur,
S'il n'aime avec transport, haïsse avec fureur.
Je n'épargnerai rien dans ma juste colère:
Le fils me répondra des mépris de la mère;
La Grèce le demande; et je ne prétends pas
Mettre toujours ma gloire à sauver des ingrats.

ANDROMAQUE.

Hélas! il mourra donc! Il n'a pour sa défense

[1] *La violence des vœux.* Cette locution est blâmée par La Harpe. Elle exprime cependant très bien l'emportement de Pyrrhus. Quant à des vœux *qui poussent leur violence*, il y a impropriété de termes. La Harpe condamne le mot *pousser*, parceque des vœux n'ont point d'action, et ne peuvent *pousser leur violence*. Dans le vers suivant, d'Olivet vouloit qu'on retranchât la négative, ce qui, selon nous, nuiroit à la vivacité et à l'élégance de la phrase.

Que les pleurs de sa mère, et que son innocence...
Et peut-être après tout, en l'état où je suis[1],
Sa mort avancera la fin de mes ennuis.
Je prolongeois pour lui ma vie et ma misère;
Mais enfin sur ses pas j'irai revoir son père[2].

[1] Andromaque n'a point supplié; elle s'est contentée de faire entendre que sa mort suivroit celle de son fils; et cette mort, annoncée avec une résignation si tranquille, est une menace indirecte pour un homme aussi amoureux que Pyrrhus, qui doit croire Andromaque d'autant plus capable de l'exécuter, qu'elle y a mis moins de faste et d'emportement. Cette idée, qui effraie Pyrrhus, arrête tout d'un coup sa colère, et le force à rendre quelque espérance à sa captive. Mais il s'est déja montré, dans cette première scène, capable de toutes les violences d'un cœur qui n'est pas *maître de lui*, et la terreur est établie. Le dernier vers de cet acte dit tout ce que peut faire Pyrrhus, et tout ce que doit craindre Andromaque:

Madame, en l'embrassant, songez à le sauver

On ne pouvoit mieux finir. (L.)

[2] Les Grecs n'avoient pas même l'idée du caractère créé par Racine. Cette délicatesse de sentiments, cette dignité, cette politesse, ce ton noble et touchant, cette alliance de la douceur, de la modestie et de l'héroïsme, sont des beautés qu'on ne peut imaginer que dans une riche et puissante monarchie, dans une cour brillante, dans un siècle de luxe. Une petite république pauvre, où les femmes étoient exclues de la société, ne pouvoit atteindre à cette perfection; et la grandeur morale d'une esclave phrygienne n'eût été aux yeux des Grecs qu'une chimère romanesque. Racine emprunta d'Euripide les plaintes éloquentes de la veuve d'Hector sur la mort de son époux et les désastres de sa patrie; mais il ne dut qu'à son propre génie le langage qu'il fit parler à son héroïne. Ce qu'il y a de grec dans l'Andromaque de Racine, c'est le goût, c'est la grace, c'est la pureté du trait et l'élégance des formes; c'est une simplicité savante et pleine d'art; mais toutes les pensées, tous les sentiments sont françois. (G.)

Ainsi, tous trois, seigneur, par vos soins réunis,
Nous vous[1]...

PYRRHUS.

Allez, madame, allez voir votre fils.
Peut-être, en le voyant, votre amour plus timide
Ne prendra pas toujours sa colère pour guide[2].
Pour savoir nos destins j'irai vous retrouver :
Madame, en l'embrassant, songez à le sauver.

[1] VAR. Nos cœurs....

[2] Si l'on vouloit demander ce que c'est qu'un *amour plus timide, qui ne prend point la colère pour guide*, et chicaner tous ces mots en puriste, on feroit des critiques ridicules ; ces deux vers n'ont jamais présenté d'autre sens que celui-ci : « Peut-être, en le voyant, « la crainte de le perdre, redoublant votre amour pour lui, vous « rendra plus attentive à me plaire. » Dans cette pièce, où les passions parlent avec tant de vivacité, tout est plein de ces tours qu'on admire, qu'on n'entend jamais de deux façons, et qu'on est surpris de si bien entendre, lorsqu'on veut les examiner en grammairien. (L. R.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

HERMIONE, CLÉONE.

HERMIONE.

Je fais ce que tu veux : je consens qu'il me voie[1] ;
Je lui veux bien encore accorder cette joie.
Pylade va bientôt conduire ici ses pas ;
Mais, si je m'en croyois, je ne le verrois pas.

[1] On a dit qu'il y avoit duplicité d'action et d'intérêt dans l'amour de Pyrrhus pour Andromaque, et d'Oreste pour Hermione ; mais Racine le fils, J.-B. Rousseau et La Harpe, ont justifié Racine à cet égard. Dans Andromaque, dit ce dernier, ce qui attache et ce qui intéresse, ce n'est point qu'Oreste épouse Hermione, ni que Pyrrhus épouse Andromaque, ni qu'Hermione épouse Pyrrhus ; le spectateur ne peut pas desirer l'union de ces personnages, parceque leur amour n'est pas réciproque : l'intérêt se porte donc tout entier sur Andromaque, qui, après avoir perdu son époux, se voit encore menacée de perdre son fils au sortir du berceau. Les amours des autres personnages sont des incidents qui forment le nœud de l'intrigue ; des moyens qui contribuent à l'action principale, qui est le mariage et la mort de Pyrrhus : il seroit même impossible de détacher de la pièce Oreste et Hermione, sans que le sujet cessât d'être entier. Le poëme est conçu de manière que le personnage d'Andromaque occupe toujours principalement le spectateur. Tous les autres intérêts viennent se confondre dans celui-là. Les résolutions et les destinées d'Oreste et d'Hermione dépendent toujours immédiatement des résolutions et des desti-

CLÉONE.

Et qu'est-ce que sa vue a pour vous de funeste?
Madame, n'est-ce pas toujours le même Oreste
Dont vous avez cent fois souhaité le retour,
Et dont vous regrettiez la constance et l'amour?

HERMIONE.

C'est cet amour payé de trop d'ingratitude
Qui me rend en ces lieux sa présence si rude.
Quelle honte pour moi, quel triomphe pour lui
De voir mon infortune égaler son ennui!
Est-ce là, dira-t-il, cette fière Hermione?
Elle me dédaignoit; un autre l'abandonne:
L'ingrate, qui mettoit son cœur à si haut prix,
Apprend donc, à son tour, à souffrir des mépris!
Ah dieux!

CLÉONE.

Ah! dissipez ces indignes alarmes:
Il a trop bien senti le pouvoir de vos charmes.

nées d'Andromaque et de Pyrrhus. Si Pyrrhus revient un moment à Hermione, et si cette princesse rejette alors les vœux d'Oreste, c'est parceque Andromaque a rejeté ceux de Pyrrhus; et lorsque ensuite Hermione se détermine à accepter l'hommage et les services d'Oreste, et à lui commander le meurtre de Pyrrhus, c'est parceque Andromaque a consenti à recevoir la main de ce prince. La liaison et la dépendance sont entières et sensibles. Il en résulte que la pièce est du genre de celles qu'on nomme *implexes*, mais nullement de celles où il y a duplicité ou épisode; et ce qui a été reproché à Racine comme une faute est justement ce qui fait de son ouvrage un chef-d'œuvre de l'art. C'est donc avec raison que J.-B. Rousseau a dit que les quatre intérêts des quatre personnages se réunissent en un seul intérêt, ou, pour mieux dire, en une seule action.

Vous croyez qu'un amant vienne vous insulter[1]?
Il vous rapporte un cœur qu'il n'a pu vous ôter.
Mais vous ne dites point ce que vous mande un père?

HERMIONE.

Dans ses retardements si Pyrrhus persévère,
A la mort du Troyen s'il ne veut consentir,
Mon père avec les Grecs m'ordonne de partir.

CLÉONE.

Hé bien, madame, hé bien, écoutez donc Oreste.
Pyrrhus a commencé, faites au moins le reste.
Pour bien faire il faudroit que vous le prévinssiez:
Ne m'avez-vous pas dit que vous le haïssiez?

HERMIONE.

Si je le hais, Cléone! Il y va de ma gloire[2],

[1] Pour faire disparoitre, dit La Harpe, une faute évidente: *vous croyez qu'un amant vienne*; il suffit de lire: *croyez-vous?* Le subjonctif exige ici que la phrase soit interrogative. Il paroit, d'après une remarque de Vaugelas, que le mot *insulter* a été introduit dans la langue par Racine, qui l'a emprunté du latin *insultare*. C'est, je crois, le seul mot que Racine ait créé; il a fait mieux, il a créé sa langue, en y introduisant une multitude de locutions aussi nouvelles que hardies.

[2] Tout le monde peut observer que le fond de cette scène est précisément le même que celui de la scène entre Pyrrhus et Phœnix, dans ce même second acte. Ce sont, dans l'une et dans l'autre, tous les efforts ordinaires aux amants rebutés et qui aiment encore, pour se persuader qu'ils n'aiment plus, ou pour le persuader aux autres: c'est le combat de l'orgueil contre l'amour, où la victoire est prouvée à chaque mot que dit l'orgueil. Il falloit pourtant que cette situation fût différemment nuancée, et que le dépit d'Hermione ne s'exprimât pas tout-à-fait comme le dépit de Pyrrhus: il le falloit pour la convenance et pour la variété. Nous verrons que l'auteur y a parfaitement réussi; et Louis Racine a raison de dire:

Après tant de bontés dont il perd la mémoire;
Lui qui me fut si cher, et qui m'a pu trahir!
Ah, je l'ai trop aimé, pour ne le point haïr!

CLÉONE.

Fuyez-le donc, madame; et puisqu'on vous adore...

HERMIONE.

Ah! laisse à ma fureur le temps de croître encore!
Contre mon ennemi laisse-moi m'assurer;
Cléone, avec horreur je m'en veux séparer[1].
Il n'y travaillera que trop bien, l'infidèle!

CLÉONE.

Quoi! vous en attendez quelque injure nouvelle?
Aimer une captive, et l'aimer à vos yeux,
Tout cela n'a donc pu vous le rendre odieux?
Après ce qu'il a fait, que sauroit-il donc faire?
Il vous auroit déplu, s'il pouvoit vous déplaire.

HERMIONE.

Pourquoi veux-tu, cruelle, irriter mes ennuis?
Je crains de me connaître en l'état où je suis.
De tout ce que tu vois tâche de ne rien croire;
Crois que je n'aime plus, vante-moi ma victoire;
Crois que dans son dépit mon cœur est endurci;
Hélas! et s'il se peut, fais-le-moi croire aussi[2].

« On est toujours surpris de cette fécondité d'imagination qui fait « que le poète, dans ses tragédies, a peint de tant de manières les « mouvements du cœur. » (L.)

[1] Tous les discours d'Hermione respirent la passion, et cette passion prend la teinte de son caractère violent. Ce vers prépare le dénouement. (G.)

[2] Ce vers est d'une naïveté charmante. Hermione avoue à-peu-

Tu veux que je le fuie? Hé bien! rien ne m'arrête:
Allons, n'envions plus son indigne conquête;
Que sur lui sa captive étende son pouvoir;
Fuyons... Mais si l'ingrat rentroit dans son devoir;
Si la foi dans son cœur retrouvoit quelque place;
S'il venoit à mes pieds me demander sa grace;
Si sous mes lois, Amour, tu pouvois l'engager;
S'il vouloit... Mais l'ingrat ne veut que m'outrager.
Demeurons toutefois pour troubler leur fortune;
Prenons quelque plaisir à leur être importune;
Ou, le forçant de rompre un nœud si solennel,
Aux yeux de tous les Grecs rendons-le criminel.
J'ai déja sur le fils attiré leur colère;
Je veux qu'on vienne encor lui demander la mère.
Rendons-lui les tourments qu'elle me fait souffrir[1];
Qu'elle le perde, ou bien qu'il la fasse périr.

CLÉONE.

Vous pensez que des yeux toujours ouverts aux larmes

près l'inutilité de ses efforts contre elle-même; elle veut se relever, et retombe à tout moment sans trop le cacher. Nous verrons au contraire que Pyrrhus veut absolument faire croire à Phœnix qu'il n'aime plus; et en effet il devoit y avoir plus de fierté dans l'un, et plus d'abandon dans l'autre. Nous verrons cette différence entre l'amante et le héros marquée par d'autres traits, même dans ces sortes de confidences qui semblent promettre un entier épanchement. (L.)

[1] On ne sait si dans cet hémistiche, *rendons-lui les tourments*, il faut rapporter *lui* à Pyrrhus ou bien à Andromaque, puisque dans le vers qui le précède, *lui* désigne évidemment Pyrrhus. Le dernier vers est également un peu dur. La multitude des *pronoms* embarrasse cette phrase. (G.)

Se plaisent à troubler le pouvoir de vos charmes[1],
Et qu'un cœur accablé de tant de déplaisirs
De son persécuteur ait brigué les soupirs?
Voyez si sa douleur en paroît soulagée:
Pourquoi donc les chagrins où son ame est plongée?
Contre un amant qui plaît pourquoi tant de fierté[2]?

HERMIONE.

Hélas! pour mon malheur, je l'ai trop écouté[3].
Je n'ai point du silence affecté le mystère[4]:
Je croyois sans péril pouvoir être sincère;
Et, sans armer mes yeux d'un moment de rigueur[5],
Je n'ai pour lui parler consulté que mon cœur.
Et qui ne se seroit comme moi déclarée
Sur la foi d'une amour si saintement jurée?
Me voyoit-il de l'œil qu'il me voit aujourd'hui[6]?

[1] VAR. Pensez-vous que des yeux toujours ouverts aux larmes
Songent à balancer le pouvoir de vos charmes?

Des yeux qui se plaisent à troubler le pouvoir des charmes; un cœur qui brigue des soupirs: métaphores hardies, mais employées avec un art si heureux, que leur audace ne s'aperçoit pas. (G.)

[2] VAR. Pourquoi tant de froideur, pourquoi cette fierté?

[3] Ici Hermione ne répond qu'à sa pensée, et nullement à sa confidente, qu'elle ne paroît pas même entendre. C'est, je crois, le premier exemple de cette préoccupation qui rompt le dialogue, et ne lui donne que plus de vérité. (L.)

[4] *Le mystère du silence*, mis à la place *d'un silence mystérieux*, donne au vers une couleur poétique. (G.)

[5] *Armer d'un moment* paroit extraordinaire quand on déplace les expressions; mais dans le vers, l'audace de cette alliance disparoit pour ne laisser voir qu'un tour poétique. Subligny ne reprit point ces figures; c'est une preuve que le public les trouva plus heureuses encore que hardies. (G.)

[6] La grammaire veut que l'on dise: Me voyoit-il de l'œil *dont* il

Tu t'en souviens encor, tout conspiroit pour lui :
Ma famille vengée, et les Grecs dans la joie,
Nos vaisseaux tout chargés des dépouilles de Troie,
Les exploits de son père effacés par les siens,
Ses feux que je croyois plus ardents que les miens,
Mon cœur... toi-même enfin de sa gloire éblouie,
Avant qu'il me trahît, vous m'avez tous trahie [1].
Mais c'en est trop, Cléone, et quel que soit Pyrrhus,
Hermione est sensible, Oreste a des vertus;
Il sait aimer du moins, et même sans qu'on l'aime;
Et peut-être il saura se faire aimer lui-même.
Allons. Qu'il vienne enfin.

CLÉONE.

Madame, le voici.

HERMIONE.

Ah! je ne croyois pas qu'il fût si près d'ici [2].

me voit, ou *du même œil* qu'il me voit. *De l'œil qu'il me voit* est amené seulement par la contrainte du vers. (L.)

[1] La passion, qui s'en prend à tout, confond ici, dans la personne de Cléone qui est là, *la famille*, *les Grecs*, *les vaisseaux*, *les exploits*, *les feux de Pyrrhus*, et sur-tout *le cœur* d'Hermione, enfin Cléone *éblouie de la gloire* de Pyrrhus; et dans son transport, Hermione ne s'embarrassant pas si sa phrase passe de la troisième personne à la seconde, apostrophe à-la-fois et Cléone, et tout ce qu'elle vient de nommer... *Vous m'avez tous trahie*. C'est là véritablement l'éloquence de la passion, et c'est ainsi qu'il est beau d'oublier la syntaxe. Avant Racine, il n'y avoit nul exemple de cette manière hardie de se rendre maître de la langue sans la dénaturer; car tout est suffisamment excusé par la suspension que suppose l'égarement de la passion après ce mot *mon cœur*... où il est si naturel qu'elle s'arrête. (L.)

[2] Ce vers est d'une vérité frappante, et tient à la connoissance du cœur humain. Quand il est occupé de ce qu'il aime, tout lui

SCÈNE II.

HERMIONE, ORESTE, CLÉONE.

HERMIONE.

Le croirai-je, seigneur, qu'un reste de tendresse
Vous fasse ici chercher une triste princesse[1]?
Ou ne dois-je imputer qu'à votre seul devoir
L'heureux empressement qui vous porte à me voir?

ORESTE.

Tel est de mon amour l'aveuglement funeste,
Vous le savez, madame; et le destin d'Oreste
Est de venir sans cesse adorer vos attraits,
Et de jurer toujours qu'il n'y viendra jamais.
Je sais que vos regards vont rouvrir mes blessures,
Que tous mes pas vers vous sont autant de parjures:
Je le sais, j'en rougis. Mais j'atteste les dieux,
Témoins de la fureur de mes derniers adieux,
Que j'ai couru par-tout où ma perte certaine
Dégageoit mes serments et finissoit ma peine.
J'ai mendié la mort chez des peuples cruels

est importun. Hermione qui cherche à tromper son amour se flattoit tout-à-l'heure qu'Oreste pouvoit lui plaire: on le lui annonce, et son premier mouvement est celui de l'impatience. C'est qu'elle aime encore mieux s'entretenir de l'infidèle Pyrrhus, que d'entendre le fidèle Oreste. Elle a beau dire:

Il sait aimer du moins, et même sans qu'on l'aime.

C'est ce dont s'embarrasse le moins celle qui n'aime pas. (L.)

[1] VAR. Ait suspendu les soins dont vous charge la Grèce?

Qui n'apaisoient leurs dieux que du sang des mortels:
Ils m'ont fermé leurs temples; et ces peuples barbares
De mon sang prodigué sont devenus avares.
Enfin je viens à vous, et je me vois réduit
A chercher dans vos yeux une mort qui me fuit.
Mon désespoir n'attend que leur indifférence:
Ils n'ont qu'à m'interdire un reste d'espérance;
Ils n'ont, pour avancer cette mort où je cours,
Qu'à me dire une fois ce qu'ils m'ont dit toujours.
Voilà, depuis un an, le seul soin qui m'anime.
Madame, c'est à vous de prendre une victime
Que les Scythes auroient dérobée à vos coups
Si j'en avois trouvé d'aussi cruels que vous[1].

HERMIONE.

Quittez, seigneur, quittez ce funeste langage:
A des soins plus pressants la Grèce vous engage.
Que parlez-vous du Scythe et de mes cruautés?
Songez à tous ces rois que vous représentez[2].
Faut-il que d'un transport leur vengeance dépende?

[1] Hermione fait elle-même la critique de ces vers, lorsqu'elle dit à Oreste:

Que parlez-vous du Scythe et de mes cruautés?

Ce discours d'Oreste est infecté des vices du temps. Qu'est-ce qu'un amant qui vient chercher la mort dans les yeux de sa maîtresse, et dont le désespoir n'attend que l'indifférence de ces mêmes yeux (G.)?—Il y a long-temps que Voltaire, et après lui tous les connoisseurs, ont blâmé le rapprochement de la cruauté des Scythes et de celle d'Hermione. (L.)

[2] VAR. Non, non, ne pensez pas qu'Hermione dispose
D'un sang sur qui la Grèce aujourd'hui se repose.
Mais vous-même, est-ce ainsi que vous exécutez
Les vœux de tant d'états que vous représentez?

Est-ce le sang d'Oreste enfin qu'on vous demande?
Dégagez-vous des soins dont vous êtes chargé.

ORESTE.

Les refus de Pyrrhus m'ont assez dégagé,
Madame : il me renvoie; et quelque autre puissance
Lui fait du fils d'Hector embrasser la défense.

HERMIONE.

L'infidèle!

ORESTE.

Ainsi donc, tout prêt à le quitter[1],
Sur mon propre destin je viens vous consulter.
Déja même je crois entendre la réponse
Qu'en secret contre moi votre haine prononce.

HERMIONE.

Hé quoi! toujours injuste en vos tristes discours,
De mon inimitié vous plaindrez-vous toujours?
Quelle est cette rigueur tant de fois alléguée?
J'ai passé dans l'Épire où j'étois reléguée;
Mon père l'ordonnoit : mais qui sait si depuis
Je n'ai point en secret partagé vos ennuis?
Pensez-vous avoir seul éprouvé des alarmes;
Que l'Épire jamais n'ait vu couler mes larmes?
Enfin, qui vous a dit que, malgré mon devoir,

[1] VAR. . . . . . . Ainsi donc, il ne me reste rien
Qu'à venir prendre ici la place du Troyen.
Nous sommes ennemis, lui des Grecs, moi le vôtre;
Pyrrhus protége l'un, et je vous livre l'autre.

HERMIONE.

Hé quoi! dans vos chagrins, sans raison affermi,
Vous croirez-vous toujours, seigneur, mon ennemi?
Quelle est cette rigueur, etc.

Je n'ai pas quelquefois souhaité de vous voir[1]?

ORESTE.

Souhaité de me voir! Ah! divine princesse[2]...
Mais, de grace, est-ce à moi que ce discours s'adresse?
Ouvrez vos yeux: songez qu'Oreste est devant vous[3],
Oreste, si long-temps l'objet de leur courroux.

HERMIONE.

Oui, c'est vous dont l'amour, naissant avec leurs charmes,
Leur apprit le premier le pouvoir de leurs armes;
Vous que mille vertus me forçoient d'estimer;
Vous que j'ai plaint, enfin que je voudrois aimer.

ORESTE.

Je vous entends. Tel est mon partage funeste:
Le cœur est pour Pyrrhus, et les vœux pour Oreste.

HERMIONE.

Ah! ne souhaitez pas le destin de Pyrrhus,
Je vous haïrois trop.

ORESTE.

Vous m'en aimeriez plus.
Ah! que vous me verriez d'un regard bien contraire!
Vous me voulez aimer, et je ne puis vous plaire;
Et, l'amour seul alors se faisant obéir,
Vous m'aimeriez, madame, en me voulant haïr.

[1] Avec quel art Hermione ranime l'espérance dans le cœur d'Oreste! Quelle coquetterie raffinée! Racine excelloit à faire parler les femmes: aucun poëte n'a plus habilement développé tous les replis de leur cœur. (G.)

[2] Le premier hémistiche est le transport d'un amant véritable, le second n'est qu'une exclamation langoureuse. (G.)

[3] VAR. Ouvrez les yeux: songez qu'Oreste est devant vous.

O dieux! tant de respects, une amitié si tendre...
Que de raisons pour moi, si vous pouviez m'entendre!
Vous seule pour Pyrrhus disputez aujourd'hui,
Peut-être malgré vous, sans doute malgré lui:
Car enfin il vous hait; son ame, ailleurs éprise,
N'a plus...

HERMIONE.

Qui vous l'a dit, seigneur, qu'il me méprise[1]?
Ses regards, ses discours vous l'ont-ils donc appris?
Jugez-vous que ma vue inspire des mépris,
Qu'elle allume en un cœur des feux si peu durables?
Peut-être d'autres yeux me sont plus favorables.

ORESTE.

Poursuivez: il est beau de m'insulter ainsi.
Cruelle, c'est donc moi qui vous méprise ici?
Vos yeux n'ont pas assez éprouvé ma constance?
Je suis donc un témoin de leur peu de puissance?
Je les ai méprisés! Ah! qu'ils voudroient bien voir

[1] Hermione sait bien que ce n'est pas la pensée d'Oreste; mais sa vanité est blessée par l'indifférence de Pyrrhus: elle ne veut pas qu'un amant dont elle rejette les vœux puisse croire qu'elle aime sans être aimée. Cette pensée qui la tourmente est parfaitement développée dans la première scène du deuxième acte, qui annonce les vers qu'on vient de lire; vers où Racine montre une profonde connoissance du cœur humain. L'exactitude grammaticale exigeoit: *Qui vous a dit qu'il me méprise?* C'est même ainsi que ce vers avoit d'abord été fait. Peut-être Racine ne l'a-t-il corrigé que pour rendre plus vive l'apostrophe d'Hermione à Oreste. En effet, l'énergie du vers en fait oublier la légère incorrection. Le précédent offre une négligence d'un autre genre, remarquée par Geoffroy. On ne dit point *son ame ailleurs éprise*, *épris* devant toujours être suivi d'un régime, comme *épris d'amour, épris des beautés.*

Mon rival comme moi mépriser leur pouvoir!

HERMIONE.

Que m'importe, seigneur, sa haine ou sa tendresse?
Allez contre un rebelle armer toute la Gréce;
Rapportez-lui le prix de sa rébellion;
Qu'on fasse de l'Épire un second Ilion:
Allez. Après cela direz-vous que je l'aime?

ORESTE.

Madame, faites plus, et venez-y vous-même.
Voulez-vous demeurer pour otage en ces lieux?
Venez dans tous les cœurs faire parler vos yeux[1].
Faisons de notre haine une commune attaque.

HERMIONE.

Mais, seigneur, cependant, s'il épouse Andromaque[2]?

ORESTE.

Hé, madame!

HERMIONE.

Songez quelle honte pour nous
Si d'une Phrygienne il devenoit l'époux!

ORESTE.

Et vous le haïssez! Avouez-le, madame[3],

[1] *Faire parler des yeux dans les cœurs:* cette expression a besoin, pour être excusée, de tous les priviléges de la poésie. (G.)

[2] La réflexion est bien d'une femme qui aime encore beaucoup plus qu'elle ne croit. Pyrrhus est dans la même situation, et s'exprime du même ton, quand il dit à Phœnix:

Crois-tu, si je l'épouse,
Qu'Andromaque en son cœur n'en sera pas jalouse? (G.)

[3] *Et vous le haïssez:* ironie amère, mot énergique, plein de dépit et de fureur concentrée. *En une ame*, pour *dans l'ame:* expression qui pèche à-la-fois contre la correction et l'harmonie. (G.)

L'amour n'est pas un feu qu'on renferme en une ame :
Tout nous trahit, la voix, le silence, les yeux;
Et les feux mal couverts n'en éclatent que mieux.

HERMIONE.

Seigneur, je le vois bien, votre ame prévenue
Répand sur mes discours le venin qui la tue,
Toujours dans mes raisons cherche quelque détour,
Et croit qu'en moi la haine est un effort d'amour.
Il faut donc m'expliquer : vous agirez ensuite.
Vous savez qu'en ces lieux mon devoir m'a conduite :
Mon devoir m'y retient ; et je n'en puis partir
Que mon père, ou Pyrrhus, ne m'en fassent sortir.
De la part de mon père allez lui faire entendre [1]
Que l'ennemi des Grecs ne peut être son gendre;
Du Troyen ou de moi faites-le décider [2];
Qu'il songe qui des deux il veut rendre ou garder;
Enfin, qu'il me renvoie, ou bien qu'il vous le livre.
Adieu. S'il y consent, je suis prête à vous suivre.

SCÈNE III.

ORESTE.

Oui, oui, vous me suivrez, n'en doutez nullement [3] :

[1] VAR. Au nom de Ménélas allez lui faire entendre.

[2] L'exactitude demande, *faites-le décider entre le Troyen et moi*; mais la poésie autorise cette licence, qui n'est point contraire à la clarté du sens. (G.)

[3] Oreste ne doute plus de son triomphe : son monologue est un épanchement de joie. C'est le langage d'un amant qui espère pour

Je vous réponds déja de son consentement.
Je ne crains pas enfin que Pyrrhus la retienne :
Il n'a devant les yeux que sa chère Troyenne;
Tout autre objet le blesse; et peut-être aujourd'hui
Il n'attend qu'un prétexte à l'éloigner de lui.
Nous n'avons qu'à parler : c'en est fait. Quelle joie
D'enlever à l'Épire une si belle proie!
Sauve tout ce qui reste et de Troie et d'Hector,
Garde son fils, sa veuve, et mille autres encor,
Épire : c'est assez qu'Hermione rendue
Perde à jamais tes bords et ton prince de vue.
Mais un heureux destin le conduit en ces lieux.
Parlons. A tant d'attraits, Amour, ferme ses yeux!

SCÈNE IV.

PYRRHUS, ORESTE, PHOENIX.

PYRRHUS.

Je vous cherchois, seigneur. Un peu de violence [1]
M'a fait de vos raisons combattre la puissance,

la première fois. Son ivresse justifie cette expression familière :

Il n'a devant les yeux que sa chère Troyenne.

Elle motive aussi cette apostrophe à l'Épire, qui sans cela pourroit passer pour une déclamation :

Sauve tout ce qui reste et de Troie et d'Hector, etc.

Enfin cet emportement d'Oreste sert à préparer la scène suivante et à rendre la péripétie plus théâtrale. (G.)

[1] Pyrrhus s'accuse d'avoir combattu avec trop de violence les raisons d'Oreste; la pensée ne nous paroit pas exprimée clairement : la violence ne fait pas combattre, elle empêche d'entendre, et c'est

Je l'avoue; et, depuis que je vous ai quitté,
J'en ai senti la force et connu l'équité.
J'ai songé, comme vous, qu'à la Grèce, à mon père,
A moi-même, en un mot, je devenois contraire;
Que je relevois Troie, et rendois imparfait
Tout ce qu'a fait Achille, et tout ce que j'ai fait.
Je ne condamne plus un courroux légitime;
Et l'on vous va, seigneur, livrer votre victime.

ORESTE.

Seigneur, par ce conseil prudent et rigoureux,
C'est acheter la paix du sang d'un malheureux.

PYRRHUS.

Oui: mais je veux, seigneur, l'assurer davantage:
D'une éternelle paix Hermione est le gage;
Je l'épouse. Il sembloit qu'un spectacle si doux
N'attendît en ces lieux qu'un témoin tel que vous:
Vous y représentez tous les Grecs et son père,
Puisqu'en vous Ménélas voit revivre son frère.
Voyez-la donc. Allez. Dites-lui que demain
J'attends avec la paix son cœur de votre main[1].

purement ce que les deux vers suivants expriment d'une manière précise; du reste, cette scène si courte est d'autant plus admirable qu'elle change tout-à-coup la situation de tous les personnages: elle détruit les espérances d'Oreste, au moment même où il se croyoit sûr de triompher. Elle tourmente le spectateur de la résolution de Pyrrhus, du danger d'Andromaque et de son fils, de la fureur jalouse d'Hermione, et des incertitudes de tous. Cette scène, qui n'a que vingt vers, est unique au théâtre. Elle a peut-être été inspirée par le souvenir d'une scène du Dépit Amoureux. Voyez cette pièce, acte II, sc. II.

[1] C'est ici un autre amant que sa passion aveugle. S'il étoit véritablement changé pour Hermione, il ne lui enverroit pas appren-

ORESTE, *à part.*

Ah dieux!

SCÈNE V.

PYRRHUS, PHOENIX.

PYRRHUS.

Hé bien, Phœnix, l'amour est-il le maître[1]?
Tes yeux refusent-ils encor de me connaître?

PHOENIX.

Ah! je vous reconnois; et ce juste courroux,
Ainsi qu'à tous les Grecs, seigneur, vous rend à vous[2].

dre par un autre une si grande nouvelle; il la lui porteroit lui-même, comme Phœnix le lui dira:

Vous-même à cet hymen venez la disposer.
Est-ce sur un rival qu'il s'en faut reposer? (L. R.)

[1] On sait que Boileau, qui avoit long-temps admiré cette scène comme une fidèle peinture des irrésolutions et des combats d'un cœur amoureux et offensé, finit par la condamner, comme étant au-dessus de la dignité tragique. Il observoit avec raison que le fond des idées et des sentiments est précisément le même que celui de cette charmante scène de l'Eunuque de Térence, dont Horace a fait remarquer la beauté, et qui a été depuis si souvent imitée et retournée par les modernes: *Exclusit: redeam? non si obsecret*, etc. Mais puisque Boileau lui-même admet dans la tragédie la peinture de l'amour, n'étoit-il pas un peu trop sévère quand il condamnoit une scène où cette peinture est d'une vérité si frappante? Ou plutôt cette humeur ne venoit-elle pas de quelques vers, qui véritablement ne sont pas dignes de la tragédie (L.)? — J.-B. Rousseau porte un jugement à-peu-près semblable. *Voyez* la dernière note sur cette scène.

[2] Racine a retranché ici les quatre vers suivants:

Et qui l'auroit pensé qu'une si noble audace

Ce n'est plus le jouet d'une flamme servile;
C'est Pyrrhus, c'est le fils et le rival d'Achille,
Que la gloire à la fin raméne sous ses lois,
Qui triomphe de Troie une seconde fois.

PYRRHUS.

Dis plutôt qu'aujourd'hui commence ma victoire:
D'aujourd'hui seulement je jouis de ma gloire;
Et mon cœur, aussi fier que tu l'as vu soumis,
Croit avoir en l'amour vaincu mille ennemis.
Considère, Phœnix, les troubles que j'évite,
Quelle foule de maux l'amour traîne à sa suite,
Que d'amis, de devoirs, j'allois sacrifier,
Quels périls... un regard m'eût tout fait oublier:
Tous les Grecs conjurés fondoient sur un rebelle.
Je trouvois du plaisir à me perdre pour elle.

PHOENIX.

Oui, je bénis, seigneur, l'heureuse cruauté
Qui vous rend...

PYRRHUS.

Tu l'as vu comme elle m'a traité[1].

D'un long abaissement prendroit sitôt la place,
Que l'on pût sitôt vaincre un poison si charmant?
Mais Pyrrhus, quand il veut, sait vaincre en un moment.
Ce n'est plus, etc.

[1] Ce vers apprend au spectateur qu'une nouvelle entrevue de Pyrrhus et d'Andromaque a irrité ce prince au point de le déterminer à livrer Astyanax et à revenir à l'hymen d'Hermione; et c'est encore par des mouvements du cœur, et non pas par aucune forme de récit, que cette entrevue et ces résultats sont annoncés au spectateur, dont la surprise égale celle d'Oreste, jusqu'à ce que les transports tumultueux qui agitent l'ame de Pyrrhus fassent

Je pensois, en voyant sa tendresse alarmée,
Que son fils me la dût renvoyer désarmée :
J'allois voir le succès de ses embrassements;
Je n'ai trouvé que pleurs mêlés d'emportements.
Sa misère l'aigrit; et, toujours plus farouche,
Cent fois le nom d'Hector est sorti de sa bouche.
Vainement à son fils j'assurois mon secours :
« C'est Hector, disoit-elle en l'embrassant toujours;
« Voilà ses yeux, sa bouche, et déja son audace [1];
« C'est lui-même, c'est toi, cher époux, que j'embrasse. »
Eh! quelle est sa pensée? attend-elle en ce jour
Que je lui laisse un fils pour nourrir son amour?

PHŒNIX.

Sans doute, c'est le prix que vous gardoit l'ingrate.
Mais laissez-la, seigneur.

PYRRHUS.

Je vois ce qui la flatte :
Sa beauté la rassure; et, malgré mon courroux,
L'orgueilleuse m'attend encore à ses genoux.
Je la verrois aux miens, Phœnix, d'un œil tranquille.
Elle est veuve d'Hector, et je suis fils d'Achille :

connoître ce qui s'est passé. Cette marche est de l'art dramatique; et c'est un autre effet de ce même art de n'avoir pas mis sous nos yeux trop de scènes dont le fond auroit pu se ressembler, par les mêmes alternatives d'amour et de dépit. L'auteur n'en a mis que deux : la première, qui laisse des espérances; la seconde, qui porte la terreur au comble dans le cœur d'Andromaque et dans celui du spectateur. (L.)

[1] Racine a traduit ce vers que Virgile met dans la bouche d'Andromaque à la vue du jeune Ascagne (*Æneid.* lib. III) :

« Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat. »

Trop de haine sépare Andromaque et Pyrrhus[1].

PHOENIX.

Commencez donc, seigneur, à ne m'en parler plus.
Allez voir Hermione; et, content de lui plaire,
Oubliez à ses pieds jusqu'à votre colère.
Vous-même à cet hymen venez la disposer:
Est-ce sur un rival qu'il s'en faut reposer?
Il ne l'aime que trop.

PYRRHUS.

Crois-tu, si je l'épouse,
Qu'Andromaque en son cœur n'en sera pas jalouse[2]?

PHOENIX.

Quoi! toujours Andromaque occupe votre esprit!
Que vous importe, ô dieux, sa joie ou son dépit?
Quel charme, malgré vous, vers elle vous attire?

PYRRHUS.

Non, je n'ai pas bien dit tout ce qu'il lui faut dire:
Ma colère à ses yeux n'a paru qu'à demi;

[1] Ce langage est celui d'un amant, mais il est encore celui d'un guerrier et d'un héros. Le vers suivant dans la bouche de Phœnix est tout à-la-fois au-dessous du genre et du personnage. (L.)

[2] VAR. Crois-tu, si je l'épouse,
Qu'Andromaque en secret n'en sera pas jalouse?
. . . .
Non, je n'ai pas bien dit tout ce qu'il faut lui dire.

Ces vers expriment avec beaucoup de vérité les sentiments qui naissent dans le cœur d'un amant malheureux. La secrète jalousie que Pyrrhus voudroit inspirer à Andromaque est une dernière illusion qui va lui échapper. Mais peut-être les vers de Racine n'ont-ils pas ici toute la dignité tragique qu'ils devroient avoir. Selon Brossette, Boileau avoit remarqué *qu'aux représentations d'Andromaque on ne manquoit jamais de sourire à cet endroit.*

Elle ignore à quel point je suis son ennemi.
Retournons-y. Je veux la braver à sa vue,
Et donner à ma haine une libre étendue.
Viens voir tous ses attraits, Phœnix, humiliés.
Allons.

PHŒNIX.

Allez, seigneur, vous jeter à ses pieds:
Allez, en lui jurant que votre ame l'adore,
A de nouveaux mépris l'encourager encore.

PYRRHUS.

Je le vois bien, tu crois que prêt à l'excuser
Mon cœur court après elle, et cherche à s'apaiser.

PHŒNIX.

Vous aimez: c'est assez.

PYRRHUS.

Moi l'aimer? une ingrate
Qui me hait d'autant plus que mon amour la flatte[1]?
Sans parents, sans amis, sans espoir que sur moi?
Je puis perdre son fils, peut-être je le doi;
Étrangère... que dis-je? esclave dans l'Épire,
Je lui donne son fils, mon ame, mon empire;
Et je ne puis gagner dans son perfide cœur

[1] Ce dernier vers est équivoque: Pyrrhus veut dire que plus il a de douceur, de bonté et de tendresse pour Andromaque, plus elle le hait; et le vers, tel qu'il est construit, semble dire qu'Andromaque hait davantage Pyrrhus, parcequ'elle est très flattée de son amour. C'est le mot *flatte* qui forme l'ambiguïté. *Mon amour la flatte* peut signifier *mon amour lui plait*. C'est dans ce même sens que Racine l'emploie dans la première scène du troisième acte:

Non, non, je le connois; mon désespoir le flatte. (G.)

D'autre rang que celui de son persécuteur?
Non, non, je l'ai juré, ma vengeance est certaine;
Il faut bien une fois justifier sa haine:
J'abandonne son fils. Que de pleurs vont couler [1]!
De quel nom sa douleur me va-t-elle appeler!
Quel spectacle pour elle aujourd'hui se dispose!
Elle en mourra, Phœnix, et j'en serai la cause:
C'est lui mettre moi-même un poignard dans le sein.

PHŒNIX.

Et pourquoi donc en faire éclater le dessein?
Que ne consultiez-vous tantôt votre foiblesse?

PYRRHUS.

Je t'entends. Mais excuse un reste de tendresse.
Crains-tu pour ma colère un si foible combat?
D'un amour qui s'éteint c'est le dernier éclat.
Allons. A tes conseils, Phœnix, je m'abandonne.
Faut-il livrer son fils? faut-il voir Hermione?

PHŒNIX.

Oui, voyez-la, seigneur; et, par des vœux soumis,
Protestez-lui...

PYRRHUS.

Faisons tout ce que j'ai promis [2].

[1] L'amour appelle tout à son aide, et prend toutes sortes de formes: la dernière qu'il emprunte ici est celle de la pitié:

Elle en mourra, Phœnix, et j'en serai la cause.

Il faut remarquer que cette pitié ne tombe nullement sur cet enfant innocent, sur le fils d'Hector et de tant de rois, mais uniquement sur Andromaque, parceque Andromaque est aimée. (L.)

[2] « J'ai toujours condamné cette scène en l'admirant, parceque, « quelque belle qu'elle soit, elle est plutôt dans le genre comique

« ennobli que dans le genre tragique.... Cependant, si c'est une « faute, on doit être bien aise que Racine l'ait faite, par les beautés « dont elle est parée; mais il ne seroit pas sûr de l'imiter en cela. « Quand l'amour n'est point tragique, comme dans Phèdre et dans « le Cid, il devient petit et bas; et nous n'avons presque point de « tragédies en notre langue qui ne soient gâtées par-là. Corneille « a bien fait pis : au lieu d'exprimer dans ses amants le caractère « de l'amour, il n'a exprimé que son propre caractère, et n'en fait « le plus souvent que des avocats pour et contre, des sophistes, « et quelquefois même des théologiens. » (*Lett. de J.-B. Rousseau.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ORESTE, PYLADE.

PYLADE.

Modérez donc, seigneur, cette fureur extrême :
Je ne vous connois plus; vous n'êtes plus vous-même.
Souffrez...

ORESTE.

Non, tes conseils ne sont plus de saison,
Pylade; je suis las d'écouter la raison.
C'est traîner trop long-temps ma vie et mon supplice :
Il faut que je l'enlève, ou bien que je périsse.
Le dessein en est pris; je le veux achever.
Oui, je le veux.

PYLADE.

Hé bien, il la faut enlever;
J'y consens. Mais songez cependant où vous êtes.
Que croira-t-on de vous, à voir ce que vous faites?
Dissimulez: calmez ce transport inquiet[1];
Commandez à vos yeux de garder le secret.
Ces gardes, cette cour, l'air qui vous environne[2],

[1] VAR. Faites taire, seigneur, ce transport inquiet.

[2] Dans le palais d'un prince on doit se méfier de tout; et,

Tout dépend de Pyrrhus, et sur-tout Hermione.
A ses regards sur-tout cachez votre courroux.
O dieux! en cet état pourquoi la cherchiez-vous?

ORESTE.

Que sais-je? De moi-même étois-je alors le maître?
La fureur m'emportoit, et je venois peut-être
Menacer à-la-fois l'ingrate et son amant.

PYLADE.

Et quel étoit le fruit de cet emportement[1]?

ORESTE.

Et quelle ame, dis-moi, ne seroit éperdue
Du coup dont ma raison vient d'être confondue?
Il épouse, dit-il, Hermione demain;
Il veut, pour m'honorer, la tenir de ma main.
Ah! plutôt cette main dans le sang du barbare...

PYLADE.

Vous l'accusez, seigneur, de ce destin bizarre;
Cependant, tourmenté de ses propres desseins,
Il est peut-être à plaindre autant que je vous plains.

ORESTE.

Non, non; je le connois, mon désespoir le flatte;
Sans moi, sans mon amour, il dédaignoit l'ingrate;
Ses charmes jusque-là n'avoient pu le toucher:
Le cruel ne la prend que pour me l'arracher.

comme dit Junie à Britannicus:

Ces murs mêmes, seigneur, peuvent avoir des yeux.

Mais qui s'étoit avisé de dire qu'il faut se méfier de l'air même qui dépend du prince? Cette pensée, quoique hardie, est ici placée si naturellement, qu'on ne peut que l'approuver. (L. R.)

[1] VAR. Et quel étoit le fruit de son emportement?

Ah dieux! c'en étoit fait: Hermione gagnée[1]
Pour jamais de sa vue alloit être éloignée;
Son cœur, entre l'amour et le dépit confus,
Pour se donner à moi n'attendoit qu'un refus;
Ses yeux s'ouvroient, Pylade; elle écoutoit Oreste,
Lui parloit, le plaignoit... Un mot eût fait le reste.

PYLADE.

Vous le croyez?

ORESTE.

Hé quoi! ce courroux enflammé
Contre un ingrat...

PYLADE.

Jamais il ne fut plus aimé.
Pensez-vous, quand Pyrrhus vous l'auroit accordée,
Qu'un prétexte tout prêt ne l'eût pas retardée?
M'en croirez-vous? Lassé de ses trompeurs attraits,
Au lieu de l'enlever, fuyez-la pour jamais[2].
Quoi! votre amour se veut charger d'une furie
Qui vous détestera, qui, toute votre vie,

[1] On sent bien qu'Oreste se trompe également, et en attribuant à Pyrrhus une intention qu'il n'a jamais eue, et en croyant que, sans le retour de Pyrrhus, il alloit être aimé d'Hermione. Pylade le lui prouve assez; mais c'est ainsi que doit raisonner Oreste, d'abord parcequ'il est amant malheureux et jaloux, ensuite parcequ'il est Oreste. (L.)—Le mot *confus* qui termine le troisième vers suivant n'est mis que pour la rime; ce dont on s'aperçoit bien rarement dans Racine; et c'est à cause de cela qu'on le remarque. On lit dans le premier vers du couplet précédent de Pylade, *accuser d'un destin bizarre*. *Accuser d'un destin* manque de justesse et d'élégance. (G.)

[2] VAR. . . . . . . Lassé de ses trompeurs attraits,
Au lieu de l'enlever, seigneur, je la fuirois.

Regrettant un hymen tout prêt à s'achever,
Voudra...

ORESTE.

C'est pour cela que je veux l'enlever.
Tout lui riroit, Pylade; et moi, pour mon partage,
Je n'emporterois donc qu'une inutile rage?
J'irois loin d'elle encor tâcher de l'oublier?
Non, non; à mes tourments je veux l'associer:
C'est trop gémir tout seul. Je suis las qu'on me plaigne.
Je prétends qu'à mon tour l'inhumaine me craigne,
Et que ses yeux cruels, à pleurer condamnés,
Me rendent tous les noms que je leur ai donnés [1].

PYLADE.

Voilà donc le succès qu'aura votre ambassade:
Oreste ravisseur!

ORESTE.

Et qu'importe, Pylade?
Quand nos états vengés jouiront de mes soins,
L'ingrate de mes pleurs jouira-t-elle moins?
Et que me servira que la Grèce m'admire,
Tandis que je serai la fable de l'Épire?
Que veux-tu? Mais, s'il faut ne te rien déguiser,
Mon innocence enfin commence à me peser [2].

[1] Les yeux expriment des sentiments; mais on ne peut dire que des yeux *rendent les noms qu'on leur a donnés*. C'est les faire parler dans le sens propre, et leur langage ne doit être que figuré.

[2] Oreste a tué sa mère, et ce vers est dans sa bouche le comble de l'aveuglement. Mais en ce moment l'amour lui fait oublier tout le passé; il se croit innocent, soit parcequ'un sentiment fatal l'absorbe tout entier, soit parceque son parricide a été ordonné par les dieux. Les commentateurs ont blamé ce vers. Il nous semble

Je ne sais de tout temps quelle injuste puissance
Laisse le crime en paix, et poursuit l'innocence.
De quelque part sur moi que je tourne les yeux,
Je ne vois que malheurs qui condamnent les dieux.
Méritons leur courroux, justifions leur haine,
Et que le fruit du crime en précède la peine.
Mais toi, par quelle erreur veux-tu toujours sur toi
Détourner un courroux qui ne cherche que moi?
Assez et trop long-temps mon amitié t'accable:
Évite un malheureux, abandonne un coupable.
Cher Pylade, crois-moi, ta pitié te séduit[1].
Laisse-moi des périls dont j'attends tout le fruit.
Porte aux Grecs cet enfant que Pyrrhus m'abandonne.
Va-t'en.

PYLADE.

Allons, seigneur, enlevons Hermione[2].
Au travers des périls un grand cœur se fait jour.

qu'il est le comble de l'art, et qu'il prépare le spectateur à la catastrophe sanglante de la fin. D'ailleurs, ce qui prouve l'égarement d'Oreste, c'est qu'après avoir dit que son innocence commence à lui peser, neuf vers plus bas il s'écrie:

Évite un malheureux, abandonne un coupable.

[1] VAR. Cher Pylade, crois-moi, ton tourment me suffit.

[2] Il y a long-temps qu'on a remarqué cet élan généreux de l'amitié, dont la seule réponse à la douleur et au désespoir est de se montrer prête à tout ce qui peut les adoucir et les soulager. Plus de réflexion, plus d'objection, Pylade n'a pu détourner Oreste du crime, il va le partager. (L.) — Ici l'intérêt s'accroît sans cesse, quoique les deux personnages se préparent au crime, ce qui est peut-être un défaut du sujet. Mais il faut remarquer cependant qu'Oreste est excusé par le délire d'un déplorable amour, et que Pylade est justifié par l'excès même de son amitié. (G.)

Que ne peut l'amitié conduite par l'amour!
Allons de tous vos Grecs encourager le zèle:
Nos vaisseaux sont tout prêts, et le vent nous appelle.
Je sais de ce palais tous les détours obscurs;
Vous voyez que la mer en vient battre les murs;
Et cette nuit, sans peine, une secrète voie
Jusqu'en votre vaisseau conduira votre proie.

ORESTE.

J'abuse, cher ami, de ton trop d'amitié;
Mais pardonne à des maux dont toi seul as pitié;
Excuse un malheureux qui perd tout ce qu'il aime,
Que tout le monde hait, et qui se hait lui-même.
Que ne pûs-je à mon tour dans un sort plus heureux...

PYLADE.

Dissimulez, seigneur; c'est tout ce que je veux.
Gardez qu'avant le coup votre dessein n'éclate:
Oubliez jusque-là qu'Hermione est ingrate;
Oubliez votre amour. Elle vient, je la voi.

ORESTE.

Va-t'en. Réponds-moi d'elle, et je réponds de moi.

SCÈNE II.

HERMIONE, ORESTE, CLÉONE.

ORESTE.

Hé bien! mes soins vous ont rendu votre conquête:
J'ai vu Pyrrhus, madame, et votre hymen s'apprête.

HERMIONE.

On le dit; et de plus on vient de m'assurer

Que vous ne me cherchiez que pour m'y préparer[1].

ORESTE.

Et votre ame à ses vœux ne sera point rebelle?

HERMIONE.

Qui l'eût cru que Pyrrhus ne fût pas infidèle?
Que sa flamme attendroit si tard pour éclater?
Qu'il reviendroit à moi, quand je l'allois quitter?
Je veux croire avec vous qu'il redoute la Grèce;
Qu'il suit son intérêt plutôt que sa tendresse;
Que mes yeux sur votre ame étoient plus absolus.

ORESTE.

Non, madame: il vous aime, et je n'en doute plus.
Vos yeux ne font-ils pas tout ce qu'ils veulent faire?
Et vous ne vouliez pas, sans doute, lui déplaire.

HERMIONE.

Mais que puis je, seigneur? On a promis ma foi:
Lui ravirai-je un bien qu'il ne tient pas de moi?
L'amour ne régle pas le sort d'une princesse:
La gloire d'obéir est tout ce qu'on nous laisse.
Cependant je partois; et vous avez pu voir
Combien je relâchois pour vous de mon devoir.

[1] Quelques commentateurs ont cru voir une ironie dans ces vers; mais Hermione est loin d'avoir une pareille intention: dans son transport, elle n'a qu'un sentiment; elle ne veut, elle ne peut vouloir que s'assurer de la résolution de Pyrrhus et des apprêts de son mariage. La scène est théâtrale: Hermione ne modère ses transports que par égard pour Oreste; Oreste concentre sa fureur pour cacher son projet d'enlèvement. Tout l'intérêt de cette scène repose donc sur la peinture fine et délicate des mouvements les plus secrets du cœur.

ORESTE.

Ah! que vous saviez bien, cruelle... Mais, madame,
Chacun peut à son choix disposer de son ame.
La vôtre étoit à vous. J'espérois; mais enfin
Vous l'avez pu donner sans me faire un larcin.
Je vous accuse aussi bien moins que la fortune.
Et pourquoi vous lasser d'une plainte importune?
Tel est votre devoir, je l'avoue; et le mien
Est de vous épargner un si triste entretien.

SCÈNE III.

HERMIONE, CLÉONE.

HERMIONE.

Attendois-tu, Cléone, un courroux si modeste?

CLÉONE.

La douleur qui se tait n'en est que plus funeste.
Je le plains d'autant plus qu'auteur de son ennui,
Le coup qui l'a perdu n'est parti que de lui.
Comptez depuis quel temps votre hymen se prépare:
Il a parlé, madame, et Pyrrhus se déclare.

HERMIONE.

Tu crois que Pyrrhus craint? Et que craint-il encor?
Des peuples qui, dix ans, ont fui devant Hector;
Qui cent fois, effrayés de l'absence d'Achille,
Dans leurs vaisseaux brûlants ont cherché leur asile,
Et qu'on verroit encor, sans l'appui de son fils,
Redemander Hélène aux Troyens impunis?

Non, Cléone, il n'est point ennemi de lui-même;
Il veut tout ce qu'il fait; et, s'il m'épouse, il m'aime.
Mais qu'Oreste à son gré m'impute ses douleurs;
N'avons-nous d'entretien que celui de ses pleurs?
Pyrrhus revient à nous! Hé bien! chère Cléone,
Conçois-tu les transports de l'heureuse Hermione?
Sais-tu quel est Pyrrhus? T'es-tu fait raconter
Le nombre des exploits... Mais qui les peut compter?
Intrépide, et par-tout suivi de la victoire,
Charmant, fidèle enfin: rien ne manque à sa gloire[1].
Songe...

CLÉONE.

Dissimulez: votre rivale en pleurs
Vient à vos pieds, sans doute, apporter ses douleurs.

[1] Pyrrhus n'a plus que des perfections, quand Hermione croit qu'il revient à elle: c'est ainsi qu'Agrippine, qui ne voit que des vices dans son fils quand elle est sans crédit, change de ton quand elle croit revenir en faveur, et dit de lui:

Non, il le faut ici confesser à sa gloire,
Son cœur n'enferme pas une malice noire. (L. R.)

— Ce caractère d'Hermione est une des plus étonnantes créations de Racine; c'est le triomphe d'un art sublime et nouveau. J'oserai dire à ceux qui refusent à Racine le titre de créateur: Où est le modèle d'Hermione? où avoit-on vu, avant Racine, ce développement vaste et profond des replis du cœur humain, ce flux et reflux si continuel et si orageux de toutes les passions qui peuvent bouleverser une ame altière et blessée, ces mouvements opposés et rapides qui se croisent comme des éclairs, ce passage si prompt de toutes les imprécations de la haine à toutes les tendresses de l'amour, des effusions de la joie aux transports de la fureur, de l'indifférence et du mépris affectés au désespoir qui se répand en plaintes, en reproches, et en menaces? (L.)

HERMIONE.

Dieux! ne puis-je à ma joie abandonner mon ame!
Sortons : que lui dirois-je?

SCÈNE IV.

ANDROMAQUE, HERMIONE, CLÉONE, CÉPHISE.

ANDROMAQUE.

Où fuyez-vous, madame?
N'est-ce pas à vos yeux un spectacle assez doux
Que la veuve d'Hector pleurant à vos genoux?
Je ne viens point ici, par de jalouses larmes,
Vous envier un cœur qui se rend à vos charmes.
Par une main cruelle, hélas! j'ai vu percer [1]
Le seul où mes regards prétendoient s'adresser :
Ma flamme par Hector fut jadis allumée;
Avec lui dans la tombe elle s'est enfermée [2].
Mais il me reste un fils. Vous saurez quelque jour,
Madame, pour un fils jusqu'où va notre amour [3];

[1] VAR. Par les mains de son père, hélas! j'ai vu percer.

[2] Ce sentiment est exprimé dans ces vers de Didon (*Æneid.* lib. IV) :

« Ille meos primus qui me sibi junxit amores
« Abstulit : ille habeat secum, servetque sepulchro. »

« Le premier dont je reçus les vœux eut toutes mes amours : qu'il les possède seul, et qu'elles soient renfermées dans sa tombe! »

[3] Ces vers sont une espèce d'imitation des Trachiniennes de Sophocle. Déjanire répond aux jeunes Trachiniennes :

Mais vous ne saurez pas, du moins je le souhaite,
En quel trouble mortel son intérêt nous jette,
Lorsque de tant de biens qui pouvoient nous flatter,
C'est le seul qui nous reste, et qu'on veut nous l'ôter.
Hélas! lorsque, lassés de dix ans de misère,
Les Troyens en courroux menaçoient votre mère,
J'ai su de mon Hector lui procurer l'appui:
Vous pouvez sur Pyrrhus ce que j'ai pu sur lui.
Que craint-on d'un enfant qui survit à sa perte?
Laissez-moi le cacher en quelque île déserte;
Sur les soins de sa mère on peut s'en assurer,
Et mon fils avec moi n'apprendra qu'à pleurer.

HERMIONE.

Je conçois vos douleurs; mais un devoir austère,
Quand mon père a parlé, m'ordonne de me taire.
C'est lui qui de Pyrrhus fait agir le courroux.
S'il faut fléchir Pyrrhus, qui le peut mieux que vous [1]?
Vos yeux assez long-temps ont régné sur son ame.
Faites-le prononcer: j'y souscrirai, madame.

« Vous ignorez les chagrins que traine après soi l'hyménée. « Votre âge ne vous permet pas encore de les connoitre; mais « vous saurez un jour, par votre propre expérience, les alarmes « qu'excitent dans le cœur d'une tendre épouse l'absence d'un « mari qu'elle aime, et la crainte de perdre des enfants chéris. » (L. B.)

[1] Ironie amère et cruelle, qui fait desirer au spectateur l'humiliation d'une amante si orgueilleuse, et le triomphe de l'infortunée Andromaque. (G.)

SCÈNE V.

ANDROMAQUE, CÉPHISE.

ANDROMAQUE.

Quel mépris la cruelle attache à ses refus!

CÉPHISE.

Je croirois ses conseils, et je verrois Pyrrhus.
Un regard confondroit Hermione et la Gréce...
Mais lui-même il vous cherche.

SCÈNE VI.

PYRRHUS, ANDROMAQUE, PHŒNIX, CÉPHISE.

PYRRHUS, *à Phœnix.*

Où donc est la princesse?
Ne m'avois-tu pas dit qu'elle étoit en ces lieux[1]?

[1] On a dit que Pyrrhus feignant de chercher la fille d'Hélène, quoiqu'il voie Andromaque, est une scène de comédie. Si l'artifice étoit concerté, son affectation seroit en effet du genre comique; mais les bienséances sont observées. C'est véritablement Phœnix qui conduisoit son maître sur les pas d'Hermione, et c'est le hasard qui fait que dans ce même moment Hermione vient de céder la place à Andromaque. Dans cet instant de surprise, il est très naturel que Pyrrhus hésite d'abord, et que l'amour profite d'un contretemps sans l'avoir arrangé. Cet incident, qui amène une nouvelle explication entre Pyrrhus et Andromaque, sans que ni l'un ni

PHŒNIX.

Je le croyois.

ANDROMAQUE, *à Céphise.*

Tu vois le pouvoir de mes yeux!

PYRRHUS.

Que dit-elle, Phœnix?

ANDROMAQUE.

Hélas, tout m'abandonne!

PHŒNIX.

Allons, seigneur, marchons sur les pas d'Hermione.

CÉPHISE.

Qu'attendez-vous? Rompez ce silence obstiné[1].

ANDROMAQUE.

Il a promis mon fils.

CÉPHISE.

Il ne l'a pas donné.

ANDROMAQUE.

Non, non, j'ai beau pleurer, sa mort est résolue.

PYRRHUS.

Daigne-t-elle sur nous tourner au moins la vue?
Quel orgueil!

ANDROMAQUE.

Je ne fais que l'irriter encor,
Sortons.

l'autre soit compromis, paroit à-la-fois naturel et fort heureusement imaginé. Le poëte continue ainsi à mener son action par les mêmes moyens, ceux des caractères et de la passion; mais il ménage adroitement des circonstances qui favorisent ces moyens, et les font rentrer dans les bienséances de la tragédie. (L.)

[1] VAR. Qu'attendez-vous? Forcez ce silence obstiné.

PYRRHUS.

Allons aux Grecs livrer le fils d'Hector.

ANDROMAQUE, *se jetant aux pieds de Pyrrhus.*

Ah, seigneur! arrêtez! Que prétendez-vous faire?
Si vous livrez le fils, livrez-leur donc la mère!
Vos serments m'ont tantôt juré tant d'amitié!
Dieux! ne pourrai-je au moins toucher votre pitié[1]?
Sans espoir de pardon m'avez-vous condamnée[2]?

PYRRHUS.

Phœnix vous le dira, ma parole est donnée[3].

ANDROMAQUE.

Vous qui braviez pour moi tant de périls divers!

PYRRHUS.

J'étois aveugle alors; mes yeux se sont ouverts.
Sa grace à vos desirs pouvoit être accordée;

[1] VAR. Dieux! n'en reste-t-il pas du moins quelque pitié?

[2] Accordons à l'abbé d'Olivet que dans la rigueur de la grammaire et dans l'exactitude de la prose *sans espoir de pardon* doit se rapporter à Pyrrhus qui condamne, quoique par le sens il se rapporte à Andromaque qui est condamnée. Mais avouons aussi que, quand le sens est si clair, la phrase, pour être elliptique, n'en devient pas plus louche, et qu'ici l'ellipse qui retranche deux mots (sans *me laisser* d'espoir de pardon) est non seulement un droit du poëte, mais un devoir. Racine pouvoit aisément être exact en mettant *me vois-je condamnée?* Il s'en est bien gardé. Ce n'étoit pas lui qui pouvoit ignorer que *me vois-je* étoit ici mortellement froid, et *m'avez-vous* absolument nécessaire. (L.)

[3] On voit déja Pyrrhus se défier de lui-même, et se hâter de s'appuyer sur Phœnix, et d'en faire le garant de *la parole qu'il a donnée*. Ce *Phœnix vous le dira*, qui n'est pas au-dessus du familier, mais qui n'a rien de choquant, est assez relevé par une finesse d'intention qui ne peut pas échapper au spectateur intelligent. (L.)

Mais vous ne l'avez pas seulement demandée:
C'en est fait.

ANDROMAQUE.

Ah, seigneur! vous entendiez assez
Des soupirs qui craignoient de se voir repoussés.
Pardonnez à l'éclat d'une illustre fortune
Ce reste de fierté qui craint d'être importune[1].
Vous ne l'ignorez pas: Andromaque, sans vous,
N'auroit jamais d'un maître embrassé les genoux.

PYRRHUS.

Non, vous me haïssez; et dans le fond de l'ame
Vous craignez de devoir quelque chose à ma flamme.
Ce fils même, ce fils, l'objet de tant de soins,
Si je l'avois sauvé, vous l'en aimeriez moins.
La haine, le mépris, contre moi tout s'assemble;
Vous me haïssez plus que tous les Grecs ensemble.
Jouissez à loisir d'un si noble courroux.
Allons, Phœnix.

ANDROMAQUE.

Allons rejoindre mon époux.

[1] Tout le monde a senti la beauté de ce vers: il n'y a que les grammairiens qui aient songé à y découvrir une incorrection. Selon leur remarque, le *qui* relatif doit se rapporter à *reste* et non à *fierté;* d'où il suit qu'on doit se servir de l'adjectif masculin *importun* au lieu d'*importune*. Mais ce *reste* n'est employé ici qu'adjectivement; et, comme il sert à modifier la fierté, qui est le principal objet de la pensée, il ne sauroit régler l'accord. La phrase est donc conforme à la grammaire, et sur-tout à la logique générale des langues. Nous pouvons encore nous appuyer de cette phrase, rapportée par l'Académie: *Toutes sortes de livres ne sont pas bons.* (L.)

CÉPHISE.

Madame...

ANDROMAQUE, *à Céphise.*

Et que veux-tu que je lui dise encore?
Auteur de tous mes maux, crois-tu qu'il les ignore?
(*à Pyrrhus.*)
Seigneur, voyez l'état où vous me réduisez[1].
J'ai vu mon père mort, et nos murs embrasés[2];
J'ai vu trancher les jours de ma famille entière,
Et mon époux sanglant traîné sur la poussière,
Son fils seul avec moi, réservé pour les fers.
Mais que ne peut un fils! Je respire, je sers.
J'ai fait plus; je me suis quelquefois consolée
Qu'ici, plutôt qu'ailleurs, le sort m'eût exilée;
Qu'heureux dans son malheur, le fils de tant de rois,
Puisqu'il devoit servir, fût tombé sous vos lois:
J'ai cru que sa prison deviendroit son asile.
Jadis Priam soumis fut respecté d'Achille:
J'attendois de son fils encor plus de bonté.
Pardonne, cher Hector, à ma crédulité[3]!

[1] Tout ce discours d'Andromaque est un chef-d'œuvre d'art, de sentiment, et d'éloquence. Pyrrhus n'y résiste pas. (G.)

[2] Andromaque étoit fille d'Étion, roi de Cilicie, dont Thèbes étoit la capitale. Cette ville fut prise et brûlée par Achille, qui fit périr Étion. (G.)

[3] Cette apostrophe à Hector, ce pardon qu'elle lui demande, cette manière de lui égaler Pyrrhus afin de relever Pyrrhus à ses propres yeux; ce sublime mouvement,

Je n'ai pu soupçonner ton ennemi d'un crime!

et ce touchant détour de la douleur suppliante qui invoque Pyrrhus sans s'adresser à lui, et qui mêle les reproches et les leçons

Je n'ai pu soupçonner ton ennemi d'un crime;
Malgré lui-même enfin je l'ai cru magnanime.
Ah! s'il l'étoit assez pour nous laisser du moins
Au tombeau qu'à ta cendre ont élevé mes soins,
Et que, finissant là sa haine et nos misères,
Il ne séparât point des dépouilles si chères!

PYRRHUS.

Va m'attendre, Phœnix.

SCÈNE VII.

PYRRHUS, ANDROMAQUE, CÉPHISE.

PYRRHUS.

Madame, demeurez.
On peut vous rendre encor ce fils que vous pleurez.
Oui, je sens à regret qu'en excitant vos larmes
Je ne fais contre moi que vous donner des armes;
Je croyois apporter plus de haine en ces lieux.
Mais, madame, du moins tournez vers moi les yeux:

à la prière et aux larmes; tout ce morceau, d'un bout à l'autre, est un modèle de pathétique noble; et c'est le plus heureux emploi de toutes les ressources de l'éloquence et de tous les moyens de cette espèce de magie si peu commune, qu'on appelle intérêt de style. Observez encore avec quel art le poëte a terminé ce couplet si attendrissant par une phrase qui demeure comme suspendue, de manière que l'affliction d'Andromaque semble s'arrêter sur l'expression de ses derniers vœux et de ses dernières espérances, et attend, dans le silence de l'accablement, ce que va répondre Pyrrhus. Et quel nombre dans les vers! quelle harmonie dans les périodes! (L.)

Voyez si mes regards sont d'un juge sévère,
S'ils sont d'un ennemi qui cherche à vous déplaire.
Pourquoi me forcez-vous vous-même à vous trahir?
Au nom de votre fils, cessons de nous haïr.
A le sauver enfin c'est moi qui vous convie.
Faut-il que mes soupirs vous demandent sa vie?
Faut-il qu'en sa faveur j'embrasse vos genoux?
Pour la dernière fois, sauvez-le, sauvez-vous.
Je sais de quels serments je romps pour vous les chaînes;
Combien je vais sur moi faire éclater de haines.
Je renvoie Hermione, et je mets sur son front,
Au lieu de ma couronne, un éternel affront:
Je vous conduis au temple où son hymen s'apprête;
Je vous ceins du bandeau préparé pour sa tête.
Mais ce n'est plus, madame, une offre à dédaigner;
Je vous le dis : il faut ou périr, ou régner.
Mon cœur, désespéré d'un an d'ingratitude,
Ne peut plus de son sort souffrir l'incertitude.
C'est craindre, menacer, et gémir trop long-temps.
Je meurs si je vous perds; mais je meurs si j'attends.
Songez-y : je vous laisse; et je viendrai vous prendre
Pour vous mener au temple où ce fils doit m'attendre;
Et là vous me verrez, soumis ou furieux,
Vous couronner, madame, ou le perdre à vos yeux.

SCÈNE VIII.

ANDROMAQUE, CÉPHISE.

CÉPHISE.

Je vous l'avois prédit, qu'en dépit de la Gréce[1]
De votre sort encor vous seriez la maîtresse.

ANDROMAQUE.

Hélas! de quel effet tes discours sont suivis!
Il ne me restoit plus qu'à condamner mon fils.

CÉPHISE.

Madame, à votre époux c'est être assez fidéle.
Trop de vertu pourroit vous rendre criminelle.
Lui-même il porteroit votre ame à la douceur.

ANDROMAQUE.

Quoi! je lui donnerois Pyrrhus pour successeur?

CÉPHISE.

Ainsi le veut son fils, que les Grecs vous ravissent.
Pensez-vous qu'après tout ses mânes en rougissent;
Qu'il méprisât, madame, un roi victorieux
Qui vous fait remonter au rang de vos aïeux,
Qui foule aux pieds pour vous vos vainqueurs en colère,
Qui ne se souvient plus qu'Achille étoit son père,
Qui dément ses exploits, et les rend superflus?

ANDROMAQUE.

Dois-je les oublier, s'il ne s'en souvient plus?
Dois-je oublier Hector privé de funérailles,

[1] VAR. Hé bien! je vous l'ai dit, qu'en dépit de la Gréce.

Et traîné sans honneur autour de nos murailles[1]?
Dois-je oublier mon père à mes pieds renversé,
Ensanglantant l'autel qu'il tenoit embrassé[2]?
Songe, songe, Céphise, à cette nuit cruelle
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle;
Figure-toi Pyrrhus, les yeux étincelants,
Entrant à la lueur de nos palais brûlants,
Sur tous mes frères morts se faisant un passage,
Et, de sang tout couvert, échauffant le carnage;
Songe aux cris des vainqueurs, songe aux cris des mourants
Dans la flamme étouffés, sous le fer expirants;
Peins-toi dans ces horreurs Andromaque éperdue:
Voilà comme Pyrrhus vint s'offrir à ma vue[3];
Voilà par quels exploits il sut se couronner;
Enfin, voilà l'époux que tu me veux donner.

[1] *Sans honneur* est une figure latine qui affoiblit à dessein l'expression, pour faire entendre beaucoup plus qu'elle ne dit: *sans honneur* signifie ici *ignominieusement;* c'est ainsi que le mot latin *inglorius*, sans gloire, signifie souvent *la honte*. (G.) — Le vers suivant se trouve ainsi dans les premières éditions:

Dois-je oublier son père à mes pieds renversé?

[2] Imitation de ces vers de Virgile (*Æneid.* lib. II, v. 501 et 502):

« Priamumque per aras
« Sanguine fœdantem, quos ipse sacraverat, ignes. »

« Et Priam au pied des autels, souillant de son sang les feux qu'il avoit lui-même consacrés. »

[3] On a toujours admiré ce morceau descriptif, mais qui ne l'est qu'autant qu'il doit l'être. Le poëte, quoiqu'il n'eût que vingt-sept ans, ne s'est point livré en jeune homme à la profusion des détails poétiques qui pouvoient tenter sa facilité. Il n'a point voulu peindre le sac de Troie, comme auroit fait en pareil cas quelque

Non, je ne serai point complice de ses crimes;
Qu'il nous prenne, s'il veut, pour dernières victimes.
Tous mes ressentiments lui seroient asservis[1]!

CÉPHISE.

Hé bien! allons donc voir expirer votre fils:
On n'attend plus que vous... Vous frémissez, madame!

ANDROMAQUE.

Ah! de quel souvenir viens-tu frapper mon ame!
Quoi! Céphise, j'irai voir expirer encor[2]
Ce fils, ma seule joie, et l'image d'Hector;
Ce fils, que de sa flamme il me laissa pour gage!
Hélas! je m'en souviens, le jour que son courage[3]
Lui fit chercher Achille, ou plutôt le trépas,
Il demanda son fils, et le prit dans ses bras[4]:

Sénèque ou quelque Lucain; mais il s'est souvenu qu'Andromaque ne devoit voir et faire voir que Pyrrhus; et c'est lui en effet dont la figure ressort dans ce terrible tableau:

Les yeux étincelants,
Entrant à la lueur de nos palais brûlants;
Sur tous mes frères morts se faisant un passage,
Et, de sang tout couvert, échauffant le carnage.

Ces coups de pinceau sont dignes de Virgile, quand il peint la chute de Troie; et l'on sent qu'il a servi de modèle à Racine. On n'avoit point vu avant Racine cette brillante richesse d'images, ni cette savante harmonie de la phrase poétique: c'étoient des beautés nouvelles sur la scène. (L.)

[1] Ce dernier vers tranche désagréablement avec les autres; il termine froidement la tirade. (G.)

[2] *Voir expirer encor.* Cet *encor* répond à ce qu'elle vient de dire: elle a vu expirer Priam, ses frères, tout un peuple, verra-t-elle expirer *encore ce fils, sa seule joie*, etc. (L. R.)

[3] Var. Hélas! il m'en souvient, le jour que son courage.

[4] Le poëte n'oublie pas de placer dans sa tragédie le beau ta-

« Chère épouse, dit-il en essuyant mes larmes,
« J'ignore quel succès le sort garde à mes armes;
« Je te laisse mon fils pour gage de ma foi :
« S'il me perd, je prétends qu'il me retrouve en toi.
« Si d'un heureux hymen la mémoire t'est chère,
« Montre au fils à quel point tu chérissois le père. »
Et je puis voir répandre un sang si précieux?
Et je laisse avec lui périr tous ses aïeux?
Roi barbare, faut-il que mon crime l'entraîne?
Si je te hais, est-il coupable de ma haine?
T'a-t-il de tous les siens reproché le trépas?
S'est-il plaint à tes yeux des maux qu'il ne sent pas?
Mais cependant, mon fils, tu meurs si je n'arrête [1]

bleau qu'Homère a fait des adieux d'Hector et d'Andromaque, et il ajoute ces paroles tendres, qu'Andromaque ne dit pas dans Homère :

O cendres d'un époux ! ô Troyens ! ô mon père !
O mon fils, que tes jours coûtent cher à ta mère !

Elle s'adresse en même temps à Hector, aux Troyens, à son père et à son fils. (L. R.)

[1] Quelle rapidité de mouvement! quelle admirable peinture du combat qui se livre dans le cœur d'Andromaque! quelle vivacité, quelle abondance de tours et d'expression! La fin de cette scène est parfaite; et Andromaque, qui va consulter Hector sur son tombeau, laisse les spectateurs dans l'incertitude de ce qu'elle fera, et imprime d'avance un caractère auguste et solennel au parti généreux qu'elle va prendre. Il falloit un art prodigieux pour amener Andromaque à épouser Pyrrhus sans s'avilir elle-même, et pour concilier les devoirs de la veuve d'Hector avec ceux de la mère d'Astyanax. (G.)—Ajoutons qu'il y a un grand mérite à suspendre et graduer ainsi une intrigue, non pas par des moyens forcés, mais par des incidents pris dans les situations et le caractère des personnages. C'est le secret des maîtres; c'est le merveilleux de l'art : le merveilleux des évènements appartient à tout le monde. (L.)

Le fer que le cruel tient levé sur ta tête.
Je l'en puis détourner, et je t'y vais offrir!...
Non, tu ne mourras point, je ne le puis souffrir.
Allons trouver Pyrrhus. Mais non, chère Céphise,
Va le trouver pour moi.

CÉPHISE.

Que faut-il que je dise?

ANDROMAQUE.

Dis-lui que de mon fils l'amour est assez fort[1]...

[1] Voilà un exemple de ces équivoques fréquentes dont notre préposition *de* est d'autant plus susceptible que nous la faisons servir à tout, faute de mieux. Ce n'est pas qu'ici l'on puisse se méprendre sur le sens de ces mots, *l'amour de mon fils*. Toutes les circonstances sont telles que tout le monde comprend qu'Andromaque veut dire *l'amour que j'ai pour mon fils*. Mais la phrase en elle-même pourroit vouloir dire aussi *l'amour que mon fils a pour moi*. L'objet de cette remarque est d'avertir du danger de ces équivoques: dans ces phrases, l'amour *de*, la haine *de*, le mépris *de;* dans toutes celles du même genre, si l'amour, la haine, le mépris, tombent sur les choses, il n'y a point d'amphibologie à craindre; mais elle se présente d'elle-même si tous ces sentiments regardent des personnes; car alors *de* peut exprimer également un rapport actif ou passif. Il faut donc bien prendre garde si, dans ce cas, la phrase entière détermine l'un des deux rapports de manière à exclure l'autre; sinon il faut avoir recours à une autre construction, et substituer *pour* à *de*. Mais il s'en faut bien qu'en poésie cela soit indifférent, je ne dis pas seulement pour la mesure, qui ne doit jamais servir d'excuse à rien, mais pour l'élégance, la précision, le nombre, qui sont des considérations capitales: le *pour* et le *de* ne sont pas même indifférents dans la bonne prose. La véritable ressource est donc de travailler sa phrase comme Racine, de manière à prévenir toute obscurité, toute ambiguïté; et l'on conçoit que cette remarque et cet avis ne s'adressent qu'à ceux qui veulent écrire bien, et qui en sont capables. (L.)

Crois-tu que dans son cœur il ait juré sa mort?
L'amour peut-il si loin pousser sa barbarie?

CÉPHISE.

Madame, il va bientôt revenir en furie.

ANDROMAQUE.

Hé bien! va l'assurer...

CÉPHISE.

De quoi? de votre foi?

ANDROMAQUE.

Hélas! pour la promettre est-elle encore à moi?
O cendres d'un époux! ô Troyens! ô mon père!
O mon fils! que tes jours coûtent cher à ta mère!
Allons.

CÉPHISE.

Où donc, madame? et que résolvez-vous?

ANDROMAQUE.

Allons sur son tombeau consulter mon époux.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ANDROMAQUE, CÉPHISE.

CÉPHISE.

Ah! je n'en doute point: c'est votre époux, madame,
C'est Hector qui produit ce miracle en votre ame!
Il veut que Troie encor se puisse relever
Avec cet heureux fils qu'il vous fait conserver.
Pyrrhus vous l'a promis. Vous venez de l'entendre,
Madame: il n'attendoit qu'un mot pour vous le rendre.
Croyez-en ses transports: père, sceptre, alliés,
Content de votre cœur, il met tout à vos pieds;
Sur lui, sur tout son peuple il vous rend souveraine[1].
Est-ce là ce vainqueur digne de tant de haine?
Déja contre les Grecs plein d'un noble courroux,
Le soin de votre fils le touche autant que vous:

[1] On ne diroit pas en prose *souveraine sur*, mais *souveraine de*. On peut le dire en vers, par l'analogie secrètement sentie qui se trouve entre l'idée de *souveraineté* et l'idée de *règne*. *Il vous rend souveraine sur*, pour *il vous fait régner sur*. Mais pour hasarder ces constructions qui séparent la poésie de la prose, il faut être bien sûr de la justesse des rapports qui, saisissant l'imagination, empêchent l'oreille de s'étonner. (L.) — Racine parloit la langue de son temps: on disoit alors *souverain sur* pour *souverain de*. Les pièces de Rotrou en offrent plusieurs exemples.

Il prévient leur fureur; il lui laisse sa garde;
Pour ne pas l'exposer, lui-même il se hasarde.
Mais tout s'apprête au temple; et vous avez promis...

ANDROMAQUE.

Oui, je m'y trouverai. Mais allons voir mon fils.

CÉPHISE.

Madame, qui vous presse? Il suffit que sa vue
Désormais à vos yeux ne soit plus défendue.
Vous lui pourrez bientôt prodiguer vos bontés,
Et vos embrassements ne seront plus comptés [1].
Quel plaisir d'élever un enfant qu'on voit croître,
Non plus comme un esclave élevé pour son maître [2],
Mais pour voir avec lui renaître tant de rois!

ANDROMAQUE.

Céphise, allons le voir pour la dernière fois.

CÉPHISE.

Que dites-vous? Oh dieux!

ANDROMAQUE.

O ma chère Céphise!
Ce n'est point avec toi que mon cœur se déguise:
Ta foi, dans mon malheur, s'est montrée à mes yeux;
Mais j'ai cru qu'à mon tour tu me connoissois mieux.

[1] Quel vers! qu'il est heureux! que d'idées dans ces embrassements qui étoient *comptés*, et qui ne le seront plus! N'est-ce pas ainsi que les expressions les plus simples deviennent des expressions de génie? n'est-ce pas ainsi que Racine s'est fait une langue à lui, avec des mots qui sont à tout le monde? (L.)

[2] *Croître* et *maître* ne riment ni à l'œil ni à l'oreille. *Élever* et *élevé* forment une répétition; et toute répétition qui n'est pas une beauté est un défaut. Dans le vers suivant, *qu'on voit croître pour voir renaître*: *qu'on voit pour voir* est une négligence. (G.)

Quoi donc! as-tu pensé qu'Andromaque infidèle
Pût trahir un époux qui croit revivre en elle;
Et que, de tant de morts réveillant la douleur,
Le soin de mon repos me fît troubler le leur?
Est-ce là cette ardeur tant promise à sa cendre?
Mais son fils périssoit, il l'a fallu défendre.
Pyrrhus en m'épousant s'en déclare l'appui;
Il suffit: je veux bien m'en reposer sur lui.
Je sais quel est Pyrrhus: violent, mais sincère,
Céphise, il fera plus qu'il n'a promis de faire.
Sur le courroux des Grecs je m'en repose encor:
Leur haine va donner un père au fils d'Hector.
Je vais donc, puisqu'il faut que je me sacrifie,
Assurer à Pyrrhus le reste de ma vie;
Je vais, en recevant sa foi sur les autels,
L'engager à mon fils par des nœuds immortels.
Mais aussitôt ma main, à moi seule funeste,
D'une infidèle vie abrégera le reste;
Et, sauvant ma vertu, rendra ce que je doi
A Pyrrhus, à mon fils, à mon époux, à moi.
Voilà de mon amour l'innocent stratagème[1]:

[1] Cette résolution d'Andromaque a été l'objet de la critique sévère de plusieurs commentateurs. Ils ont demandé comment la veuve d'Hector pouvoit espérer que Pyrrhus deviendroit l'appui d'Astyanax, lorsqu'il verroit qu'elle a mieux aimé se donner la mort que de partager sa couronne. Mais il semble que Racine répond à cette objection, lorsqu'il fait dire à Andromaque:

Je sais quel est Pyrrhus: violent, mais sincère,
Céphise, il fera plus qu'il n'a promis de faire.

Oui sans doute, dit La Harpe; il se croira obligé de servir de père à ce malheureux enfant, et d'autant plus qu'il ne pourra se cacher

Voilà ce qu'un époux m'a commandé lui-même.
J'irai seule rejoindre Hector et mes aïeux.
Céphise, c'est à toi de me fermer les yeux.

CÉPHISE.

Ah! ne prétendez pas que je puisse survivre...

ANDROMAQUE.

Non, non, je te défends, Céphise, de me suivre.
Je confie à tes soins mon unique trésor:
Si tu vivois pour moi, vis pour le fils d'Hector.
De l'espoir des Troyens seule dépositaire,
Songe à combien de rois tu deviens nécessaire.
Veille auprès de Pyrrhus; fais-lui garder sa foi:
S'il le faut, je consens qu'on lui parle de moi[1].
Fais-lui valoir l'hymen où je me suis rangée[2]:
Dis-lui qu'avant ma mort je lui fus engagée;
Que ses ressentiments doivent être effacés;
Qu'en lui laissant mon fils c'est l'estimer assez.

que c'est lui seul qui aura forcé la mère à mourir. Violent dans toutes ses passions, c'est la main d'Andromaque qu'il veut, et il ne se dissimule point qu'elle l'épouse sans l'aimer. Il dit en propres termes :

Andromaque m'arrache un cœur qu'elle déteste.

Il est assez généreux pour ne voir, après la mort d'Andromaque, que le sacrifice qu'elle lui a fait, et les devoirs qui lui restent à remplir envers sa mémoire et envers un enfant qui est devenu le sien. Ces devoirs d'adoption, ces devoirs envers les morts étoient particulièrement sacrés chez les anciens, et Racine a tout fondé sur les mœurs et les caractères.

[1] VAR. S'il le faut, je consens que tu parles de moi.

[2] Cette expression, qui ailleurs pourroit déplaire, a ici de la beauté, parcequ'elle fait sentir qu'Andromaque n'a consenti à cet hymen que malgré elle. (L. R.)

Fais connaître à mon fils les héros de sa race;
Autant que tu pourras, conduis-le sur leur trace:
Dis-lui par quels exploits leurs noms ont éclaté,
Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été;
Parle-lui tous les jours des vertus de son père;
Et quelquefois aussi parle-lui de sa mère [1].
Mais qu'il ne songe plus, Céphise, à nous venger:
Nous lui laissons un maître, il le doit ménager.

[1] Trait d'une exquise délicatesse qui n'appartient qu'à Racine. On a cru reconnoitre dans plusieurs vers de cette tirade des rapports très indirects avec l'Ajax de Sophocle. Ajax, avant de se donner la mort, prend son fils entre ses bras, et donne des conseils à cet enfant comme s'il pouvoit en être entendu. Il lui dit entre autres choses: « O mon fils, sois plus heureux que ton père, « et ressemble-lui en tout le reste! » Racine avoit traduit ainsi ce passage dans un exemplaire de Sophocle, enrichi de notes de sa main, et précieusement conservé à la bibliothèque du roi:

O mon fils, sois un jour plus heureux que ton père!
Du reste, avec honneur tu peux lui ressembler.
Ajax furieux, acte II, sc. II.

Ces paroles d'Ajax à son fils n'ont que très peu de rapport avec les vers de Racine. (G.) — On en trouveroit peut-être davantage dans ces paroles qu'Énée adresse à son fils (*Æneid.* lib. XII, v. 435):

« Disce, puer, virtutem ex me, verumque laborem,
« Fortunam ex aliis. . . . .
. . . .
« Tu facito, mox quum matura adoleverit ætas,
« Sis memor; et te animo repetentem exempla tuorum,
« Et pater Æneas, et avunculus excitet Hector. »

« O mon fils! que mon exemple t'apprenne à braver le danger, à lutter contre le malheur; d'autres t'apprendront comment on est heureux. Bientôt l'âge aura mûri ta raison: alors rappelle-toi mes dernières paroles; rappelle-toi les actions de ton père, n'oublie jamais que tu es fils d'Énée et neveu d'Hector. «

Qu'il ait de ses aïeux un souvenir modeste :
Il est du sang d'Hector, mais il en est le reste ;
Et pour ce reste enfin j'ai moi-même, en un jour,
Sacrifié mon sang, ma haine, et mon amour.

CÉPHISE.

Hélas !

ANDROMAQUE.

Ne me suis point, si ton cœur en alarmes
Prévoit qu'il ne pourra commander à tes larmes.
On vient. Cache tes pleurs, Céphise ; et souviens-toi
Que le sort d'Andromaque est commis à ta foi [1].
C'est Hermione. Allons, fuyons sa violence.

SCÈNE II.

HERMIONE, CLÉONE.

CLÉONE.

Non, je ne puis assez admirer ce silence.
Vous vous taisez, madame ; et ce cruel mépris
N'a pas du moindre trouble agité vos esprits !
Vous soutenez en paix une si rude attaque,
Vous qu'on voyoit frémir au seul nom d'Andromaque !
Vous qui sans désespoir ne pouviez endurer
Que Pyrrhus d'un regard la voulût honorer !
Il l'épouse ; il lui donne, avec son diadème,
La foi que vous venez de recevoir vous-même :

[1] *Commis* pour *confié* est un latinisme heureux que Racine a introduit dans la langue. Presque toutes les innovations de Racine sont devenues des règles.

Et votre bouche encor, muette à tant d'ennui[1],
N'a pas daigné s'ouvrir pour se plaindre de lui!
Ah! que je crains, madame, un calme si funeste!
Et qu'il vaudroit bien mieux....

HERMIONE.

Fais-tu venir Oreste[2]?

CLÉONE.

Il vient, madame, il vient; et vous pouvez juger
Que bientôt à vos pieds il alloit se ranger[3],
Prêt à servir toujours sans espoir de salaire:
Vos yeux ne sont que trop assurés de lui plaire.
Mais il entre.

[1] *Muette à tant d'ennui:* ce régime du datif avec l'adjectif *muet* est une hardiesse très heureuse, et dont Racine a tiré le plus grand parti dans ce vers si énergique (act. V, sc. 1):

Muet à mes soupirs, tranquille à mes alarmes

Cependant, *muette à tant d'ennui* n'est pas aussi riche de style que hardi de construction. *Ennui* est foible dans la situation d'Hermione. (G.)

[2] Cette femme si emportée, si jalouse, qui sur les moindres soupçons éclatoit en reproches contre Pyrrhus; qui triomphoit avec tant d'audace lorsqu'elle se flattoit de l'épouser, garde un morne silence lorsqu'il s'apprête à s'unir pour jamais avec Andromaque. Mais que son silence est éloquent! (L. B.)

[3] On *se range aux ordres*, on *se range à son devoir;* mais on ne dit pas *se ranger aux pieds* pour *venir se jeter aux pieds.* (L.)

SCÈNE III.

ORESTE, HERMIONE, CLÉONE.

ORESTE.

Ah, madame! est-il vrai qu'une fois
Oreste en vous cherchant obéisse à vos lois?
Ne m'a-t-on point flatté d'une fausse espérance?
Avez-vous en effet souhaité ma présence?
Croirai-je que vos yeux, à la fin désarmés [1],
Veulent..

HERMIONE.

Je veux savoir, seigneur, si vous m'aimez.

ORESTE.

Si je vous aime! oh dieux! Mes serments, mes parjures,
Ma fuite, mon retour, mes respects, mes injures,
Mon désespoir, mes yeux de pleurs toujours noyés [2];
Quels témoins croirez-vous, si vous ne les croyez?

HERMIONE.

Vengez-moi, je crois tout [3].

[1] Par quelle fatalité Oreste est-il toujours galant jusqu'au moment où son esprit s'égare? Pourquoi parle-t-il encore des *yeux* d'Hermione *armés ou désarmés*? (G.)

[2] Cette énumération est vive et rapide; il n'y a que cette expression, *les yeux toujours noyés de pleurs*, qui se sente encore de la fadeur romanesque. Un héros qui pleure toujours les rigueurs de sa maîtresse est trop tendre pour la tragédie. Ce défaut est du siècle; mais ce qui appartient au poëte, c'est le caractère d'Hermione, l'art du dialogue, et les traits terribles qui rendent cette scène une des plus tragiques de la pièce. (G.)

[3] *Vengez-moi, je crois tout... Fais-tu venir Oreste... Je veux sa-*

ORESTE.

Hé bien, allons, madame:
Mettons encore un coup toute la Gréce en flamme;
Prenons, en signalant mon bras et votre nom,
Vous, la place d'Hélène, et moi, d'Agamemnon;
De Troie en ce pays réveillons les misères[1];
Et qu'on parle de nous ainsi que de nos pères.
Partons, je suis tout prêt.

HERMIONE.

Non, seigneur, demeurons:
Je ne veux point si loin porter de tels affronts.
Quoi! de mes ennemis couronnant l'insolence[2],
J'irois attendre ailleurs une lente vengeance?
Et je m'en remettrois au destin des combats,
Qui peut-être à la fin ne me vengeroit pas?
Je veux qu'à mon départ toute l'Épire pleure.
Mais, si vous me vengez, vengez-moi dans une heure.
Tous vos retardements sont pour moi des refus.
Courez au temple. Il faut immoler...

voir, seigneur, si vous m'aimez... Tous ces traits d'un laconisme terrible sont l'accent de la rage et de la vengeance, qui ne sauroit trop tôt aller à son but. (L.)

[1] On dit bien *réveiller la douleur*, parceque la douleur peut *s'assoupir;* mais on ne dit pas *réveiller les misères* pour *renouveler les misères.* D'ailleurs, *misères* n'est pas le mot propre: Racine vouloit dire *les malheurs, les désastres.* (L.)

[2] Laisser Pyrrhus impuni, c'est pour Hermione *couronner son insolence.* Il y a de l'exagération dans sa pensée, parcequ'il y en a dans sa passion. Elle craint de voir triompher un seul moment celui qui la méprise. En interprétant ainsi la pensée de Racine, on ne peut adopter la critique de La Harpe, qui blâmoit ce faste d'expression, comme sentant encore un peu le jeune homme.

ORESTE.

Qui?

HERMIONE.

Pyrrhus.

ORESTE.

Pyrrhus, madame!

HERMIONE.

Hé quoi! votre haine chancelle?
Ah! courez, et craignez que je ne vous rappelle.
N'alléguez point des droits que je veux oublier;
Et ce n'est pas à vous à le justifier.

ORESTE.

Moi, je l'excuserois! Ah! vos bontés, madame,
Ont gravé trop avant ses crimes dans mon ame.
Vengeons-nous, j'y consens, mais par d'autres chemins [1].
Soyons ses ennemis, et non ses assassius;
Faisons de sa ruine une juste conquête [2].

[1] La Harpe blâme cette expression *se venger par des chemins.* Cependant il y a analogie avec cette autre expression reçue se venger *par une voie.* Suivant l'Aeadémie, on peut employer le mot *ehemin* au figuré; il signifie alors *moyen*, *eonduite qui mène à quelque fin.* Il n'y a donc point d'incorreetion dans le vers de Racine, mais seulement un défaut d'élégance, le mot *ehemin* ayant moins de noblesse que le mot *voie.*

[2] La Harpe demande comment on fait *d'une ruine une conquête*, et il ajoute que Raeine eette fois n'a pas su rendre sa pensée. Il nous semble au eontraire que daus la situation des personnages eette expression est très heureuse. Oreste, dans son transport, promet la ruine de Pyrrhus, et cette ruine est une véritable eonquête pour Hermione. Voilà pour la justesse de l'expression, par rapport à Hermiooe qu'Oreste a toujours devant les yeux. Mais la pensée est plus graode eoeore; il s'agit de la Grèeo entière,

Quoi! pour réponse aux Grecs porterai-je sa tête?
Et n'ai-je pris sur moi le soin de tout l'état,
Que pour m'en acquitter par un assassinat?
Souffrez, au nom des dieux, que la Gréce s'explique,
Et qu'il meure chargé de la haine publique.
Souvenez-vous qu'il régne, et qu'un front couronné...

HERMIONE.

Ne vous suffit-il pas que je l'ai condamné [1]?
Ne vous suffit-il pas que ma gloire offensée
Demande une victime à moi seule adressée;
Qu'Hermione est le prix d'un tyran opprimé [2];

pour qui la mort de Pyrrhus sera aussi une conquête, puisque Pyrrhus la trahit. L'expression est donc également juste dans ses deux applications.

[1] Suivant La Harpe, il y a ici violation d'une régle indispensable; Racine auroit dû écrire *que je l'aie condamnée*. Nous conviendrons d'abord que l'oreille est étonnée de cet indicatif; mais nous ajouterons que son emploi n'est point ici contraire à la règle. Les grammairiens ont posé en principe que les propositions interrogatives exigent le subjonctif, toutes les fois qu'il s'agit d'une chose vague ou douteuse, et l'indicatif, toutes les fois qu'il s'agit d'une chose certaine ou d'une vérité incontestable. Or Hermione a condamné Pyrrhus; le fait n'est ni douteux ni incertain: le verbe doit donc être à l'indicatif. Dans ce cas, l'expression *ne vous suffit-il pas que je l'ai condamné* répond à celle-ci, *Je l'ai condamné, cela ne vous suffit-il pas?* Ces deux règles grammaticales sont positives; mais il est juste d'observer qu'elles n'existoient pas du temps de Racine, qui semble cependant avoir deviné le principe qui leur sert de base, en n'employant pas le subjonctif, que l'oreille appelle involontairement.

[2] Il y a ici impropriété de termes. Racine a voulu dire qu'Hermione sera le prix de la mort de Pyrrhus. Son dessein est qu'on immole le tyran, et non pas qu'on l'opprime. Oreste dit encore un

Que je le hais; enfin, seigneur, que je l'aimai?
Je ne m'en cache point : l'ingrat m'avoit su plaire,
Soit qu'ainsi l'ordonnât mon amour ou mon père,
N'importe; mais enfin réglez-vous là-dessus.
Malgré mes vœux, seigneur, honteusement déçus,
Malgré la juste horreur que son crime me donne,
Tant qu'il vivra, craignez que je ne lui pardonne.
Doutez jusqu'à sa mort d'un courroux incertain :
S'il ne meurt aujourd'hui, je puis l'aimer demain.

ORESTE.

Hé bien! il faut le perdre, et prévenir sa grace;
Il faut... Mais cependant que faut-il que je fasse?
Comment puis-je sitôt servir votre courroux?
Quel chemin jusqu'à lui peut conduire mes coups?
A peine suis-je encore arrivé dans l'Épire,
Vous voulez par mes mains renverser un empire;
Vous voulez qu'un roi meure; et pour son châtiment

peu plus loin, *il faut que je l'opprime;* ce qui pourroit faire présumer que Racine donnoit au mot *opprimé* la signification du mot latin *oppressus*, qui se prend quelquefois pour *occisus*, tué : mais cette dernière acception n'a point été adoptée par l'usage. Racine le fils a remarqué que la rime *opprimé* et *aimai* n'est exacte qu'à l'oreille. Enfin les derniers vers de la tirade suivante offrent cette construction, *je ne veux qu'aller reconnoître la place où je dois l'immoler.* Cet enjambement, totalement opposé aux principes de notre versification, prouve combien l'auteur a négligé celle de cette scène, d'ailleurs pleine de chaleur et d'énergie, et qui a des traits remarquables. *Où vous n'osez aller mériter ma conquête* est encore un mauvais vers, par le rapprochement de ces deux infinitifs qui font presque disparoître la césure. Il n'y a aucune scène de Racine où l'on rencontre, à beaucoup près, tant de fautes de ce genre. (L.)

Vous ne donnez qu'un jour, qu'une heure, qu'un moment;
Aux yeux de tout son peuple il faut que je l'opprime.
Laissez-moi vers l'autel conduire ma victime,
Je ne m'en défends plus; et je ne veux qu'aller
Reconnoître la place où je dois l'immoler:
Cette nuit je vous sers, cette nuit je l'attaque.

HERMIONE.

Mais cependant, ce jour, il épouse Andromaque[1];
Dans le temple déja le trône est élevé,
Ma honte est confirmée, et son crime achevé.
Enfin qu'attendez-vous? Il vous offre sa tête:
Sans gardes, sans défense, il marche à cette fête;
Autour du fils d'Hector il les fait tous ranger;
Il s'abandonne au bras qui me voudra venger.
Voulez-vous malgré lui prendre soin de sa vie?
Armez, avec vos Grecs, tous ceux qui m'ont suivie;
Soulevez vos amis; tous les miens sont à vous:
Il me trahit, vous trompe, et nous méprise tous.
Mais quoi! déja leur haine est égale à la mienne:
Elle épargne à regret l'époux d'une Troyenne.
Parlez: mon ennemi ne vous peut échapper,
Ou plutôt il ne faut que les laisser frapper.
Conduisez ou suivez une fureur si belle;
Revenez tout couvert du sang de l'infidèle;
Allez: en cet état soyez sûr de mon cœur.

ORESTE.

Mais, madame, songez...

[1] *Ce jour*, pour *en ce jour*, est un latinisme blâmé par d'Olivet, défendu par Desfontaines, et que l'usage n'a pas adopté, quoique Racine l'ait encore employé dans *Bérénice*.

HERMIONE.

Ah! c'en est trop, seigneur.
Tant de raisonnements offensent ma colère.
J'ai voulu vous donner les moyens de me plaire,
Rendre Oreste content; mais enfin je vois bien
Qu'il veut toujours se plaindre, et ne mériter rien.
Partez: allez ailleurs vanter votre constance,
Et me laissez ici le soin de ma vengeance.
De mes lâches bontés mon courage est confus;
Et c'est trop en un jour essuyer de refus.
Je m'en vais seule au temple où leur hymen s'apprête,
Où vous n'osez aller mériter ma conquête:
Là, de mon ennemi je saurai m'approcher;
Je percerai le cœur que je n'ai pu toucher;
Et mes sanglantes mains, sur moi-même tournées,
Aussitôt, malgré lui, joindront nos destinées;
Et, tout ingrat qu'il est, il me sera plus doux
De mourir avec lui que de vivre avec vous [1].

ORESTE.

Non, je vous priverai de ce plaisir funeste,
Madame: il ne mourra que de la main d'Oreste.
Vos ennemis par moi vont vous être immolés,
Et vous reconnoîtrez mes soins, si vous voulez [2].

[1] Ce trait, qui devroit désabuser Oreste, est cependant celui qui le détermine, parceque la jalousie est ce qu'il y a de plus violent et de plus aveugle dans l'amour. (G.)

[2] Oreste disoit dans les premières éditions:

Mais que dis-je? Ah! plutôt permettez que j'espère.
Excusez un amant que trouble sa misère,
Qui, tout près d'être heureux, envie encor le sort
D'un ingrat condamné par vous-même à la mort.

HERMIONE.

Allez. De votre sort laissez-moi la conduite,
Et que tous vos vaisseaux soient prêts pour notre fuite.

SCÈNE IV.

HERMIONE, CLÉONE.

CLÉONE.

Vous vous perdez, madame ; et vous devez songer...

HERMIONE.

Que je me perde ou non, je songe à me venger.
Je ne sais même encor, quoi qu'il m'ait pu promettre,
Sur d'autres que sur moi si je dois m'en remettre :
Pyrrhus n'est pas coupable à ses yeux comme aux miens ;
Et je tiendrois mes coups bien plus sûrs que les siens.
Quel plaisir de venger moi-même mon injure[1],
De retirer mon bras teint du sang du parjure,
Et, pour rendre sa peine et mes plaisirs plus grands,
De cacher ma rivale à ses regards mourants !
Ah ! si du moins Oreste, en punissant son crime,
Lui laissoit le regret de mourir ma victime !
Va le trouver : dis-lui qu'il apprenne à l'ingrat
Qu'on l'immole à ma haine, et non pas à l'état.
Chère Cléone, cours : ma vengeance est perdue
S'il ignore en mourant que c'est moi qui le tue.

[1] Il y a quelque rapport entre la situation de Roxane, trahie par Bajazet, et celle d'Hermione, abandonnée par Pyrrhus : il se trouve aussi quelque conformité entre leurs discours. Voyez *Bajazet*, acte IV, sc. v. (G.)

CLÉONE.

Je vous obéirai. Mais qu'est-ce que je voi?
O dieux! qui l'auroit cru, madame? C'est le roi!

HERMIONE.

Ah! cours après Oreste; et dis-lui, ma Cléone,
Qu'il n'entreprenne rien sans revoir Hermione!

SCÈNE V.

PYRRHUS, HERMIONE, PHŒNIX.

PYRRHUS.

Vous ne m'attendiez pas, madame; et je vois bien [1]
Que mon abord ici trouble votre entretien.
Je ne viens point, armé d'un indigne artifice,
D'un voile d'équité couvrir mon injustice:

[1] L'arrivée de Pyrrhus dans un pareil moment est un véritable coup de théâtre. Elle est absolument imprévue; et, comme il est impossible d'en deviner le motif, l'attente est aussi vive que la surprise. Qu'est-ce que Pyrrhus peut avoir à dire à Hermione quand il est prêt à épouser Andromaque? Rien n'est si hasardeux que de mettre en scène des personnages lorsqu'ils doivent être également embarrassés l'un de l'autre. Cette hardiesse de conception est d'un maître, et l'exécution doit y répondre: une pareille scène médiocrement traitée feroit un très mauvais effet; mais celle-ci est une des plus belles de la pièce. (L.) — Pyrrhus insulte au malheur d'Hermione à l'instant même où elle vient d'ordonner sa mort. Racine, dans cette scène, vouloit diminuer les regrets que cette mort fait naître, et intéresser au sort d'Hermione, dont les projets semblent justifiés par la cruauté de Pyrrhus. Il étoit impossible de mieux préparer l'intérêt, et de mettre plus d'art dans une scène aussi difficile.

Il suffit que mon cœur me condamne tout bas;
Et je soutiendrois mal ce que je ne crois pas.
J'épouse une Troyenne. Oui, madame, et j'avoue
Que je vous ai promis la foi que je lui voue.
Un autre vous diroit que dans les champs troyens
Nos deux pères sans nous formèrent ces liens,
Et que, sans consulter ni mon choix ni le vôtre[1],
Nous fûmes sans amour attachés l'un à l'autre;
Mais c'est assez pour moi que je me sois soumis.
Par mes ambassadeurs mon cœur vous fut promis;
Loin de les révoquer, je voulus y souscrire[2]:
Je vous vis avec eux arriver en Épire;
Et quoique d'un autre œil l'éclat victorieux
Eût déja prévenu le pouvoir de vos yeux,
Je ne m'arrêtai point à cette ardeur nouvelle,
Je voulus m'obstiner à vous être fidèle;
Je vous reçus en reine; et jusques à ce jour
J'ai cru que mes serments me tiendroient lieu d'amour.
Mais cet amour l'emporte; et, par un coup funeste,
Andromaque m'arrache un cœur qu'elle déteste:

[1] VAR. Et que, sans consulter ni mon cœur ni le vôtre,
Nous fûmes sans amour engagés l'un à l'autre.

[2] Le mot propre étoit, *loin de les désavouer, loin de les démentir. Révoquer des ambassadeurs* signifie les rappeler, et non pas rétracter ce qu'ils ont promis. D'autres éditions portent *loin de le révoquer;* ce qui n'est guère moins défectueux. (L.) — L'hémistiche *je voulus y souscrire* pourroit faire présumer que Racine avoit mis *loin de le révoquer*, c'est-à-dire loin de révoquer cela. *Souscrire à des ambassadeurs* offre une incorrection d'un autre genre. Deux vers plus bas, on voit avec peine cette expression, *l'éclat victorieux d'un autre œil*, lequel a prévenu *le pouvoir des yeux d'Hermione*.

L'un par l'autre entraînés, nous courons à l'autel
Nous jurer malgré nous un amour immortel [1].
Après cela, madame, éclatez contre un traître,
Qui l'est avec douleur, et qui pourtant veut l'être.
Pour moi, loin de contraindre un si juste courroux,
Il me soulagera peut-être autant que vous.
Donnez-moi tous les noms destinés aux parjures :
Je crains votre silence, et non pas vos injures;
Et mon cœur, soulevant mille secrets témoins,
M'en dira d'autant plus que vous m'en direz moins [2].

[1] *Malgré* nous a deux sens : Pyrrhus, malgré son devoir et son honneur; Andromaque, malgré sa délicatesse et sa fidélité pour Hector. Ce tour est énergique dans sa simplicité et sa précision. (G.)

[2] On cite le grand Condé parmi ceux qui réprouvoient le caractère de Pyrrhus, comme celui *d'un malhonnête homme, qui manque de parole à Hermione*. Cette autorité pouvoit être imposante dans la censure, puisqu'elle l'étoit dans l'approbation : ce prince avoit beaucoup d'esprit et de goût; nous voyons que les grands écrivains de son siècle attachoient du prix à son suffrage, et les larmes qu'il répandit au cinquième acte de *Cinna* sont encore aujourd'hui comptées parmi les titres du grand Corneille. D'ailleurs toute objection qui porte sur le respect des mœurs mérite elle-même du respect; et l'on doit avouer d'abord que, s'il s'agissoit ici de la morale absolue, il n'y auroit pas un mot à répondre au grand Condé, puisque assurément le procédé de Pyrrhus envers Hermione est contraire à la bonne foi et à l'honnêteté; mais le grand Condé n'a pas distingué la morale relative, qui est du théâtre, de la morale absolue, qui est de la loi; et voilà d'où vient sa méprise. Certainement celle-ci défend de manquer à sa parole, à des engagements pris solennellement avec une femme; et si Pyrrhus étoit un de ces personnages sur qui roule l'intérêt d'une pièce, et dont on desire le bonheur, il eût fallu se garder de lui faire commettre une pareille faute. Mais la morale absolue n'est applicable

HERMIONE.

Seigneur, dans cet aveu dépouillé d'artifice,
J'aime à voir que du moins vous vous rendiez justice,
Et que, voulant bien rompre un nœud si solennel,
Vous vous abandonniez au crime en criminel.
Est-il juste, après tout, qu'un conquérant s'abaisse
Sous la servile loi de garder sa promesse?
Non, non, la perfidie a de quoi vous tenter;
Et vous ne me cherchez que pour vous en vanter.
Quoi! sans que ni serment ni devoir vous retienne,
Rechercher une Grecque, amant d'une Troyenne;
Me quitter, me reprendre, et retourner encor
De la fille d'Hélène à la veuve d'Hector;
Couronner tour-à-tour l'esclave et la princesse;
Immoler Troie aux Grecs, au fils d'Hector la Grèce!
Tout cela part d'un cœur toujours maître de soi,

qu'à ces sortes de personnages, trop chers au spectateur pour qu'il leur permette de faillir, ou à ceux qui sont annoncés décidément vertueux, et qui par conséquent doivent toujours l'être, en vertu du précepte de l'unité de caractère. A l'égard des autres, leur morale est relative à l'effet qu'ils doivent produire dans la pièce, suivant la place qu'ils y occupent. S'ils doivent être détestés et punis, ils peuvent être décidément méchants; s'ils ne doivent être que tolérés ou plaints, il suffit que leurs actions aient des motifs plausibles, qui fondent avec vraisemblance le mélange du bien et du mal. La conduite de Pyrrhus envers Hermione et Andromaque est de cette espèce. Son mariage avec Hermione avoit été arrêté par ses ambassadeurs; mais il prétexte qu'un engagement de politique ne sauroit contraindre ses inclinations; il convient de ses torts devant Hermione; mais il avoue aussi qu'il n'est pas en lui de pouvoir aimer une autre femme qu'Andromaque. C'en est assez pour excuser sa faute. (L.)

D'un héros qui n'est point esclave de sa foi.
Pour plaire à votre épouse, il vous faudroit peut-être
Prodiguer les doux noms de parjure et de traître.
Vous veniez de mon front observer la pâleur,
Pour aller dans ses bras rire de ma douleur.
Pleurante après son char vous voulez qu'on me voie[1];
Mais, seigneur, en un jour ce seroit trop de joie;
Et sans chercher ailleurs des titres empruntés,
Ne vous suffit-il pas de ceux que vous portez?
Du vieux père d'Hector la valeur abattue
Aux pieds de sa famille expirante à sa vue,
Tandis que dans son sein votre bras enfoncé,
Cherche un reste de sang que l'âge avoit glacé;
Dans des ruisseaux de sang Troie ardente plongée[2]:

[1] VAR. Votre grand cœur, sans doute, attend après mes pleurs,
Pour aller dans ses bras jouir de mes douleurs;
Chargé de tant d'honneur, il veut qu'on le revoie, etc.

Ce n'est pas parcequ'il s'agit d'une femme, que Racine a fait ici *pleurante* adjectif au participe déclinable : il l'avoit fait indéclinable dans ces vers :

N'est-ce pas à vos yeux un spectacle assez doux,
Que la veuve d'Hector pleurant à vos genoux?

Il a voulu marquer une nuance de diction : dans le vers que prononce Andromaque, *les pleurs* sont une action momentanée; dans ceux où Hermione se représente *pleurante après le char d'Andromaque, les pleurs* offrent, suivant l'intention du poëte, une situation prolongée, et qui fait spectacle. L'on diroit de même, dans le langage ordinaire : Cette femme est venue à moi *pleurant, criant*, etc. : mais si l'on parloit d'une douleur habituelle, on diroit : Cette femme est toujours *pleurante*. En général, le participe seul marque l'action; déclinable ou adjectif, il marque l'habitude. (L.)

[2] Je ne connois rien de plus original et de plus énergique en

De votre propre main Polyxène égorgée
Aux yeux de tous les Grecs indignés contre vous :
Que peut-on refuser à ces généreux coups?

PYRRHUS.

Madame, je sais trop à quel excès de rage
La vengeance d'Hélène emporta mon courage[1] :
Je puis me plaindre à vous du sang que j'ai versé;
Mais enfin je consens d'oublier le passé.
Je rends graces au ciel que votre indifférence
De mes heureux soupirs m'apprenne l'innocence.
Mon cœur, je le vois bien, trop prompt à se gêner,
Devoit mieux vous connaître et mieux s'examiner.
Mes remords vous faisoient une injure mortelle;
Il faut se croire aimé pour se croire infidèle.
Vous ne prétendiez point m'arrêter dans vos fers :

alliance de mots et en images que *Troie ardente*, *plongée* dans des ruisseaux de sang : observez ici combien l'inversion ajoute à l'effet, et combien, malgré la beauté de l'expression, le dernier hémistiche perdroit à devenir le premier. (L.)

[1] VAR. L'ardeur de vous venger emporta mon courage.

Cette réponse est fine sans être subtile, et oppose fort à propos reproche à reproche. On a vu d'ailleurs comment l'amour est d'un moment à l'autre, dans la bouche d'Hermione, ou le panégyriste le plus flatteur, ou le détracteur le plus emporté; et pourtant il s'agit du même homme. Telle est la passion : quel coup de pinceau, dans ce genre, que ce dernier trait de l'éloge que tout-à-l'heure Hermione faisoit de Pyrrhus!

Intrépide, et par-tout suivi de la victoire,
Charmant, fidèle enfin... rien ne manque à sa gloire.

Fidèle enfin, voilà pourquoi *rien ne manque à sa gloire*. Il n'est pas donné à l'amour de parler et de penser autrement que dans Racine. (L.)

Je crains de vous trahir, peut-être je vous sers.
Nos cœurs n'étoient point faits dépendants l'un de l'autre[1] :
Je suivois mon devoir, et vous cédiez au vôtre :
Rien ne vous engageoit à m'aimer en effet.

HERMIONE.

Je ne t'ai point aimé, cruel! Qu'ai-je donc fait?
J'ai dédaigné pour toi les vœux de tous nos princes;
Je t'ai cherché moi-même au fond de tes provinces;
J'y suis encor, malgré tes infidélités,
Et malgré tous mes Grecs honteux de mes bontés.
Je leur ai commandé de cacher mon injure;
J'attendois en secret le retour d'un parjure;
J'ai cru que tôt ou tard, à ton devoir rendu,
Tu me rapporterois un cœur qui m'étoit dû.
Je t'aimois inconstant, qu'aurois-je fait fidèle[2]?
Et même en ce moment où ta bouche cruelle
Vient si tranquillement m'annoncer le trépas,
Ingrat, je doute encor si je ne t'aime pas.
Mais, seigneur, s'il le faut, si le ciel en colère

[1] Mauvaise phrase, qui ne dit pas ce que l'auteur veut dire : *nos cœurs n'étoient pas faits pour dépendre l'un de l'autre.* Ce vers, et celui qui a été relevé au commencement de la scène (*Loin de les révoquer*), sont les deux seules taches de cette scène, d'ailleurs aussi supérieurement écrite que conçue. (L.)

[2] Voilà de toutes les ellipses connues la plus hardie et la plus naturelle. Elle a toujours été admirée, parceque le génie l'a placée dans un de ces élans d'éloquence passionnée qui ne permettent pas une parole inutile; et c'est cette éloquence des passions qui a créé toutes les figures de diction et de pensée, de manière qu'en négligeant quelques formes du langage ordinaire, elles ne violent jamais la logique générale des langues. (L.)

Réserve à d'autres yeux la gloire de vous plaire,
Achevez votre hymen, j'y consens; mais du moins
Ne forcez pas mes yeux d'en être les témoins.
Pour la dernière fois je vous parle peut-être [1].
Différez-le d'un jour, demain vous serez maître...
Vous ne répondez point! Perfide, je le voi,
Tu comptes les moments que tu perds avec moi!
Ton cœur, impatient de revoir ta Troyenne,
Ne souffre qu'à regret qu'une autre t'entretienne.
Tu lui parles du cœur, tu la cherches des yeux.
Je ne te retiens plus, sauve-toi de ces lieux;
Va lui jurer la foi que tu m'avois jurée;
Va profaner des dieux la majesté sacrée:
Ces dieux, ces justes dieux n'auront pas oublié
Que les mêmes serments avec moi t'ont lié.
Porte aux pieds des autels ce cœur qui m'abandonne;
Va, cours; mais crains encor d'y trouver Hermione [2].

[1] Quel mélange de douceur et d'emportement, de fureur et de tendresse, de haine et d'amour! quelle rapidité dans les mouvements du cœur d'Hermione! Ce couplet, dit La Harpe, où il n'y a pas un mot foible, et où tout est beauté, est un des morceaux de passion les plus parfaits qui existe dans aucune langue. (G.)

[2] « Va, cours; mais crains encor d'y trouver Hermione.

Vers que Pyrrhus n'entend pas, et que le spectateur n'entend que trop; vers arraché à l'amour, qui, au milieu de ses tourments et de ses fureurs, ne peut résister à cette effrayante pensée, que Pyrrhus en sortant va chercher la mort; enfin ce dernier éclat de l'amour désespéré, qui, voyant tous ses efforts repoussés, ne peut plus se soulager que par les transports, les menaces, les imprécations de la rage.

La marche savante de ce couplet suppose la plus parfaite connoissance du cœur humain; joignez-y les beautés de style, qui

SCÈNE VI.

PYRRHUS, PHOENIX.

PHOENIX.

Seigneur, vous entendez : gardez de négliger
Une amante en fureur qui cherche à se venger.
Elle n'est en ces lieux que trop bien appuyée;
La querelle des Grecs à la sienne est liée;
Oreste l'aime encore; et peut-être à ce prix...

PYRRHUS.

Andromaque m'attend. Phœnix, garde son fils.

sont sans nombre; cette alternative du *vous* et du *toi*, selon qu'un sentiment plus doux ramène Hermione aux bienséances, ou qu'un sentiment plus violent les lui fait oublier,

> *Vous* ne répondez point!... Perfide, je le voi,
> *Tu* comptes les moments, etc.

cette expression si dénigrante, *ta Troyenne* : cette expression trouvée par l'amour qui devine, *Tu lui parles du cœur*, car l'amour offensé devine toutes les injures les plus secrètes, comme l'amour heureux devine tous ses triomphes les plus secrets; cette expression qui seroit ailleurs familière, et qu'ennoblit la vérité de l'idée et du reproche : *Sauve-toi de ces lieux*, etc., etc... J'en ai peut-être trop détaillé, sur-tout pour ceux qui sentiront tout ce que j'ai omis. (L.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

HERMIONE.

Où suis-je? Qu'ai-je fait? Que dois-je faire encore?
Quel transport me saisit? Quel chagrin me dévore?
Errante et sans dessein, je cours dans ce palais.
Ah! ne puis-je savoir si j'aime ou si je hais?
Le cruel! de quel œil il m'a congédiée :
Sans pitié, sans douleur au moins étudiée!
L'ai-je vu s'attendrir, se troubler un moment[1]?
En ai-je pu tirer un seul gémissement[2]?
Muet à mes soupirs, tranquille à mes alarmes[3],

[1] VAR. Ai-je vu ses regards se troubler un moment?
L'ai-je vu se troubler et me plaindre un moment?

[2] Racine lutte ici contre Virgile avec peu d'avantage; Didon a plus de précision et d'énergie, lorsqu'elle dit (*Æneid.*, lib. IV, v. 369):

« Num fletu ingemuit nostro? num lumina flexit?
« Num lacrymas victus dedit? »

« A-t-il gémi de ma douleur? a-t-il daigné m'accorder un regard? ai-je pu seulement le toucher et lui arracher une larme? »

[3] *Muet à mes soupirs.* C'est ici que cette construction hardie, créée par l'auteur, est heureusement placée. Remarquez que *tranquille à mes alarmes* est encore plus hardi; car, en prose, on ne pourroit construire ainsi le mot *tranquille* avec la préposition *à*, si ce n'est en énonçant le rapport immédiat, *tranquille à la vue, au bruit, à l'approche, à la nouvelle*, etc. Ici le rapport immédiat est

Sembloit-il seulement qu'il eût part à mes larmes?
Et je le plains encore! Et, pour comble d'ennui,
Mon cœur, mon lâche cœur s'intéresse pour lui!
Je tremble au seul penser du coup qui le menace!
Et prête à me venger je lui fais déja grace!
Non, ne révoquons point l'arrêt de mon courroux:
Qu'il périsse! aussi bien il ne vit plus pour nous.
Le perfide triomphe, et se rit de ma rage:
Il pense voir en pleurs dissiper cet orage[1];
Il croit que, toujours foible, et d'un cœur incertain,
Je parerai d'un bras les coups de l'autre main.
Il juge encor de moi par mes bontés passées.
Mais plutôt le perfide a bien d'autres pensées:
Triomphant dans le temple, il ne s'informe pas
Si l'on souhaite ailleurs sa vie ou son trépas.
Il me laisse, l'ingrat, cet embarras funeste.
Non, non, encore un coup, laissons agir Oreste.

supprimé, et cette suppression rapproche et oppose avec bien plus de rapidité et d'énergie la *tranquillité* d'un côté, et les *alarmes* de l'autre. Ce n'est pas là une ellipse ordinaire: elle est vraiment de création, et il en résulte un vers admirable, une construction de génie qui jusqu'ici n'a pas été encore imitée. Pour en reproduire une semblable avec succès, il faudroit la même justesse de sentiment et de goût qui a légitimé celle-ci. (L.)

[1] *Il pense voir dissiper* est une véritable faute, quoi qu'en dise Louis Racine. Le sens, d'accord avec la grammaire, exige absolument *se dissiper*. Il faut que le verbe soit réciproque, parceque le verbe actif n'auroit pas de sens. C'est sans doute une inadvertance, car il étoit très facile de mettre:

Il pense voir en pleurs se dissiper l'orage;

et la correction du vers n'ôtoit rien à la métaphore naturelle et neuve qui en fait la beauté. (L.)

Qu'il meure, puisque enfin il a dû le prévoir,
Et puisqu'il m'a forcée enfin à le vouloir...
A le vouloir? Hé quoi! c'est donc moi qui l'ordonne?
Sa mort sera l'effet de l'amour d'Hermione?
Ce prince, dont mon cœur se faisoit autrefois
Avec tant de plaisir redire les exploits;
A qui même en secret je m'étois destinée
Avant qu'on eût conclu ce fatal hyménée!
Je n'ai donc traversé tant de mers, tant d'états,
Que pour venir si loin préparer son trépas,
L'assassiner, le perdre? Ah! devant qu'il expire[1]...

SCÈNE II.

HERMIONE, CLÉONE.

HERMIONE.

Ah! qu'ai-je fait, Cléone? et que viens-tu me dire?
Que fait Pyrrhus?

CLÉONE.

Il est au comble de ses vœux,
Le plus fier des mortels, et le plus amoureux.
Je l'ai vu vers le temple, où son hymen s'apprête,
Mener en conquérant sa nouvelle conquête;

[1] Tout le monde sait que la grammaire a distingué essentiellement l'usage de ces prépositions *avant* et *devant*. La première est relative au temps, et la seconde aux lieux et aux personnes. *Avant sa mort, devant lui, devant sa maison.* On les confondoit du temps de Racine; et Voltaire, qui a rappelé la règle dans son commentaire de Corneille, l'a violée plus d'une fois dans ses ouvrages. (L.)

Et d'un œil où brilloient sa joie et son espoir[1],
S'enivrer en marchant du plaisir de la voir.
Andromaque, au travers de mille cris de joie,
Porte jusqu'aux autels le souvenir de Troie;
Incapable toujours d'aimer et de haïr,
Sans joie et sans murmure elle semble obéir.

HERMIONE.

Et l'ingrat? jusqu'au bout il a poussé l'outrage?
Mais as-tu bien, Cléone, observé son visage?
Goûte-t-il des plaisirs tranquilles et parfaits?
N'a-t-il point détourné ses yeux vers le palais?
Dis-moi, ne t'es-tu point présentée à sa vue?
L'ingrat a-t-il rougi lorsqu'il t'a reconnue?
Son trouble avouoit-il son infidélité?
A-t-il jusqu'à la fin soutenu sa fierté[2]?

CLÉONE.

Madame, il ne voit rien : son salut et sa gloire
Semblent être avec vous sortis de sa mémoire.
Sans songer qui le suit, ennemis ou sujets,
Il poursuit seulement ses amoureux projets.
Autour du fils d'Hector il a rangé sa garde[3],

[1] VAR. Et d'un œil qui déja dévoroit son espoir.

[2] Que d'interrogations accumulées! que de raisons qui n'en font qu'une! combien elles semblent répéter de petites choses! et quel poëte les auroit ainsi entassées, à moins de savoir aussi bien que Racine, que dans la situation d'Hermione l'amour ne peut faire qu'une seule demande, mais qu'il la fait de toutes les manières possibles : « Suis-je tout-à-fait oubliée? » (L.)

[3] Ce trait, qui peint l'amour de Pyrrhus, n'est cependant pas d'accord avec les usages des anciens. On ne voit point dans les tra-

Et croit que c'est lui seul que le péril regarde.
Phœnix même en répond, qui l'a conduit exprès[1]
Dans un fort éloigné du temple et du palais.
Voilà dans ses transports le seul soin qui lui reste.

HERMIONE.

Le perfide! Il mourra. Mais que t'a dit Oreste?

CLÉONE.

Oreste avec ses Grecs dans le temple est entré.

HERMIONE.

Hé bien! à me venger n'est-il pas préparé?

CLÉONE.

Je ne sais.

HERMIONE.

Tu ne sais! Quoi donc! Oreste encore,
Oreste me trahit?

CLÉONE.

Oreste vous adore;
Mais de mille remords son esprit combattu
Croit tantôt son amour et tantôt sa vertu.
Il respecte en Pyrrhus l'honneur du diadème;

gédies de Sophocle et d'Euripide, que les rois aient eu des gardes. Il est vrai qu'ils étoient accompagnés de ce qu'on appeloit alors *des fidèles*, qui étoient plutôt des compagnons que des gardes. Racine n'a donc pas manqué à l'histoire, mais seulement au *costume*.

[1] *Phœnix en répond, qui*, etc... Cette construction est absolument latine; c'est une nouvelle preuve des efforts que faisoit Racine, dès son premier chef-d'œuvre, pour transporter dans notre langue les tournures propres aux langues anciennes. *Exprès* et *palais* sont une mauvaise rime, c'est-à-dire une rime insuffisante, car Racine n'en a pas qui soient absolument vicieuses. (L.)

Il respecte en Pyrrhus Achille et Pyrrhus même;
Il craint les Grecs, il craint l'univers en courroux[1];
Mais il se craint, dit-il, soi-même plus que tous[2].
Il voudroit en vainqueur vous apporter sa tête:
Le seul nom d'assassin l'épouvante et l'arrête.
Enfin il est entré, sans savoir dans son cœur
S'il en devoit sortir coupable ou spectateur[3].

HERMIONE.

Non, non, il les verra triompher sans obstacle;
Il se gardera bien de troubler ce spectacle.
Je sais de quels remords son courage est atteint:
Le lâche craint la mort, et c'est tout ce qu'il craint.
Quoi! sans qu'elle employât une seule prière,
Ma mère en sa faveur arma la Grèce entière;
Ses yeux pour leur querelle, en dix ans de combats,
Virent périr vingt rois qu'ils ne connoissoient pas;
Et moi, je ne prétends que la mort d'un parjure,
Et je charge un amant du soin de mon injure;
Il peut me conquérir à ce prix, sans danger;
Je me livre moi-même, et ne puis me venger!

[1] VAR. Il craint la Grèce, il craint l'univers en courroux.

[2] Du temps de Racine, la règle sur l'emploi de *lui* ou de *soi* n'étoit pas encore établie. Aujourd'hui la règle générale est de préférer *lui*, lorsque le sens est défini, et *soi* lorsque le sens est indéfini. Selon cette règle, le vers de Racine seroit incorrect dans un écrivain moderne.

[3] *En* ne se rapporte à rien qui ait été annoncé. On le supplée si aisément, que l'omission est une légère inexactitude. Il y a peut-être plus à redire à ces mots, *coupable ou spectateur*, qui n'expriment point d'opposition réelle. *Sortir spectateur* ne rend pas ce que l'auteur a voulu dire. (L.)

Allons : c'est à moi seule à me rendre justice [1].
Que de cris de douleur le temple retentisse ;
De leur hymen fatal troublons l'événement ;
Et qu'ils ne soient unis, s'il se peut, qu'un moment.
Je ne choisirai point dans ce désordre extrême :
Tout me sera Pyrrhus, fût-ce Oreste lui-même.
Je mourrai ; mais au moins ma mort me vengera :
Je ne mourrai pas seule, et quelqu'un me suivra.

SCÈNE III.

ORESTE, HERMIONE, CLÉONE.

ORESTE.

Madame, c'en est fait, et vous êtes servie :
Pyrrhus rend à l'autel son infidèle vie.

HERMIONE.

Il est mort!

ORESTE.

Il expire ; et nos Grecs irrités
Ont lavé dans son sang ses infidélités.
Je vous l'avois promis ; et, quoique mon courage
Se fît de ce complot une funeste image,
J'ai couru vers le temple, où nos Grecs dispersés

[1] *Se rendre justice*, c'est se rendre à soi-même un juste témoignage, soit en bien, soit en mal. *Se faire justice*, c'est exécuter sur soi-même ou sur un autre ce que la justice prescrit. Ce dernier cas est celui d'Hermione. Elle devoit donc dire *me faire* et non pas *me rendre justice*. Ailleurs Racine a parfaitement observé cette différence. (L.)

Se sont jusqu'à l'autel dans la foule glissés [1].
Pyrrhus m'a reconnu, mais sans changer de face [2]:
Il sembloit que ma vue excitât son audace;
Que tous les Grecs, bravés en leur ambassadeur,
Dussent de son hymen relever la splendeur.
Enfin, avec transport prenant son diadème,
Sur le front d'Andromaque il l'a posé lui-même:
« Je vous donne, a-t-il dit, ma couronne et ma foi,
« Andromaque, régnez sur l'Épire et sur moi.
« Je voue à votre fils une amitié de père;
« J'en atteste les dieux, je le jure à sa mère:
« Pour tous mes ennemis je déclare les siens [3],
« Et je le reconnois pour le roi des Troyens. »

[1] Cette expression, *glissés*, peu faite par elle-même pour la poésie noble, passe à la faveur de l'inversion et de l'arrangement des mots, qui la font pour ainsi dire attendre à la fin du vers, de manière à la rendre nécessaire. Si l'auteur eût mis dans le premier hémistiche, *se glissant dans la foule*, c'eût été un prosaïsme marqué. Cette science de l'arrangement des mots, essentielle par-tout, l'est sur-tout dans une langue où beaucoup de termes dont la phrase a besoin semblent repoussés par la délicatesse scrupuleuse de notre poésie, et ne peuvent y entrer qu'avec toutes les précautions qui ne sont enseignées que par le goût. (L.)

[2] *Changer de face* s'entend, dans notre langue, des choses qui changent d'état, et non pas des personnes qui *changent de visage*. Ce second hémistiche est donc répréhensible. (L.)

[3] L'abbé d'Olivet a raison, quoi qu'en dise Louis Racine, de blâmer le mot *tous* et la place où il est. C'est trop intervertir l'ordre des idées. Je déclare *tous ses ennemis pour les miens*: voilà le sens et la construction. Je déclare *ses ennemis pour tous les miens* n'est pas françois, et, s'il l'étoit, diroit autre chose que ce que veut dire Pyrrhus; car cela signifieroit qu'il n'a pas d'autres ennemis que ceux d'Andromaque. (L.)

A ces mots, qui du peuple attiroient le suffrage,
Nos Grecs n'ont répondu que par un cri de rage;
L'infidéle s'est vu par-tout envelopper[1],
Et je n'ai pu trouver de place pour frapper[2]:
Chacun se disputoit la gloire de l'abattre.
Je l'ai vu dans leurs mains quelque temps se débattre,
Tout sanglant à leurs coups vouloir se dérober;
Mais enfin à l'autel il est allé tomber[3].
Du peuple épouvanté j'ai traversé la presse
Pour venir de ces lieux enlever ma princesse,

[1] On a critiqué l'expression d'*infidèle* comme trop foible et trop vague. Il nous semble cependant qu'elle caractérise à-la-fois la conduite de Pyrrhus vis-à-vis des Grecs et vis-à-vis d'Hermione. Comme homme public, Oreste se croit justifié d'avoir porté les Grecs à frapper un roi *infidèle* à leur cause; comme amant d'Hermione, il craint encore qu'elle ne plaigne Pyrrhus, et veut, par ce seul mot d'*infidèle*, lui rappeler combien il étoit coupable. Tels sont tous les sentiments que Racine a su renfermer dans une seule expression.

[2] Il y a beaucoup d'art dans ce récit. Quoi qu'Oreste ait promis à Hermione, ce n'est point lui qui massacre à l'autel un roi sans défense; c'est la vengeance des Grecs outragés et furieux, qui se précipitent sur l'époux d'une Troyenne. Oreste n'est coupable qu'autant qu'il le faut pour son caractère, pour l'action, pour le châtiment qu'il va recevoir, et ne l'est pas assez pour être indigne de pitié. Ce sont ces nuances qui fondent l'intérêt. (L.)

[3] VAR. Le Troyen est sauvé. Mais partons, le temps presse:
L'Épire tôt ou tard satisfera la Gréce.
Cependant j'ai voulu qu'Andromaque aujourd'hui
Honorât mon triomphe, et répondît de lui.
Du peuple épouvanté la foule fugitive
M'a laissé sans obstacle enlever ma captive,
Et regagner ces lieux, où bientôt nos amis
Viendront, etc.

Et regagner le port, où bientôt nos amis
Viendront couverts du sang que je vous ai promis.

HERMIONE.

Qu'ont-ils fait!

ORESTE.

Pardonnez à leur impatience:
Ils ont, je le vois bien, trahi votre vengeance;
Vous vouliez que ma main portât les premiers coups,
Qu'il sentît en mourant qu'il expiroit pour vous;
Mais c'est moi dont l'ardeur leur a servi d'exemple:
Je les ai pour vous seule entraînés dans le temple,
Madame; et vous pouvez justement vous flatter
D'une mort que leurs bras n'ont fait qu'exécuter.
Vous seule avez poussé les coups...

HERMIONE.

Tais-toi, perfide,
Et n'impute qu'à toi ton lâche parricide.
Va faire chez tes Grecs admirer ta fureur,
Va: je la désavoue, et tu me fais horreur.
Barbare, qu'as-tu fait? Avec quelle furie
As-tu tranché le cours d'une si belle vie?
Avez-vous pu, cruels, l'immoler aujourd'hui,
Sans que tout votre sang se soulevât pour lui?
Mais parle: de son sort qui t'a rendu l'arbitre?
Pourquoi l'assassiner? Qu'a-t-il fait? A quel titre?
Qui te l'a dit[1]?

[1] Voilà ce fameux *qui te l'a dit?* car on peut s'exprimer ici comme Voltaire sur le *qu'il mourût*. Plus j'y réfléchis, plus le mot *qui te l'a dit?* me semble admirable. C'est à mon gré le plus hardi, le plus profond, le plus étonnant que la passion ait jamais in-

ORESTE.

Oh dieux! Quoi! ne m'avez-vous pas
Vous-même, ici, tantôt, ordonné son trépas?

HERMIONE.

Ah! falloit-il en croire une amante insensée?
Ne devois-tu pas lire au fond de ma pensée?
Et ne voyois-tu pas, dans mes emportements,
Que mon cœur démentoit ma bouche à tous moments?
Quand je l'aurois voulu, falloit-il y souscrire?
N'as-tu pas dû cent fois te le faire redire?
Toi-même avant le coup me venir consulter,
Y revenir encore, ou plutôt m'éviter?
Que ne me laissois-tu le soin de ma vengeance?
Qui t'amène en des lieux où l'on fuit ta présence?
Voilà de ton amour le détestable fruit:
Tu m'apportois, cruel, le malheur qui te suit.
C'est toi dont l'ambassade, à tous les deux fatale,
L'a fait pour son malheur pencher vers ma rivale.
Nous le verrions encor nous partager ses soins;

spiré. Prenez garde qu'un autre qoe Racine, en concevant la même révolution dans le cœur d'Hermione, n'eût jamais osé la faire si subite et si entière, de peur qu'Hermione ne parût absolument folle, et ne révoltât. Il se seroit cru obligé de graduer cette révolution, et en auroit détruit l'effet. Racine a compris qu'elle étoit faite dans le cœur d'Hermione à ce seul mot, *il est mort!* Pendant tout le reste du récit, son ame est bouleversée par le désespoir, et ne peut laisser échapper que ces mots: *qu'ont-ils fait!* Mais quand elle s'entend attribuer ce meurtre, c'est alors qu'elle est hors d'elle-même, et qu'elle devient pour Oreste la véritable Euménide qui tourmente le coupable, et le punit des crimes qu'elle lui a fait commettre. (L.)

Il m'aimeroit peut-être; il le feindroit du moins[1].
Adieu. Tu peux partir. Je demeure en Épire:
Je renonce à la Grèce, à Sparte, à son empire,
A toute ma famille; et c'est assez pour moi,
Traître, qu'elle ait produit un monstre tel que toi[2].

SCÈNE IV.

ORESTE.

Que vois-je? est-ce Hermione? Et que viens-je d'entendre?
Pour qui coule le sang que je viens de répandre?
Je suis, si je l'en crois, un traître, un assassin.
Est-ce Pyrrhus qui meurt? Et suis-je Oreste enfin?
Quoi! j'étouffe en mon cœur la raison qui m'éclaire;
J'assassine à regret un roi que je révère;

[1] On est surpris de trouver ce même vers dans une comédie de Montfleury, intitulée *le Mari sans femme*, jouée en 1663, quatre ans avant Andromaque. Mais si l'on en croit Louis Racine, dont le raisonnement paroit fort juste, c'est un vers que Montfleury a jugé à propos d'emprunter à Racine, pour en parer après coup une de ses comédies, lorsqu'il la fit imprimer. (G.)

[2] VAR. Traître, qu'elle ait produit un monstre comme toi.

Dans l'origine, Andromaque étoit présente à cette entrevue. Hermione finissoit même par briser les fers de sa rivale, en lui disant:

Allons, madame, allons. C'est moi qui vous délivre.
Pyrrhus ainsi l'ordonne, et vous pouvez me suivre.
De nos derniers devoirs allons nous dégager.
Montrons qui de nous deux saura mieux le venger.

Ces vers démentoient le caractère d'Hermione. On ignore à quelle époque Racine les retrancha. Nous donnons, à la fin de la pièce, la scène telle qu'elle avoit d'abord été conçue.

Je viole en un jour les droits des souverains,
Ceux des ambassadeurs, et tous ceux des humains,
Ceux même des autels où ma fureur l'assiége;
Je deviens parricide, assassin, sacrilége[1]!
Pour qui? Pour une ingrate à qui je le promets,
Qui même, s'il ne meurt, ne me verra jamais,
Dont j'épouse la rage! Et quand je l'ai servie,
Elle me redemande et son sang et sa vie[2]!
Elle l'aime! et je suis un monstre furieux!
Je la vois pour jamais s'éloigner de mes yeux!
Et l'ingrate en fuyant me laisse pour salaire
Tous les noms odieux que j'ai pris pour lui plaire!

SCÈNE V.

ORESTE, PYLADE; SOLDATS D'ORESTE.

PYLADE.

Il faut partir, seigneur. Sortons de ce palais,
Ou bien résolvons-nous de n'en sortir jamais.
Nos Grecs pour un moment en défendent la porte:
Tout le peuple assemblé nous poursuit à main-forte[3].

[1] *Parricide* est impropre. Oreste ne devient point parricide en tuant Pyrrhus. (G.) La gradation d'ailleurs est mal observée, puisqu'un parricide est plus odieux qu'un assassin. (L. B.)

[2] Est-ce le sang et la vie d'Hermione? La grammaire le veut; le sens demande que ce soit le sang et la vie de Pyrrhus. Peut-être Oreste a-t-il horreur de nommer l'ennemi qu'il vient d'assassiner si lâchement; de même qu'Hermione avoit horreur de nommer l'amant infidèle dont elle vouloit se venger si cruellement. (G.)

[3] On dit communément *prêter main-forte*, pour *porter du se-*

Aux ordres d'Andromaque ici tout est soumis;
Ils la traitent en reine, et nous comme ennemis.
Andromaque elle-même, à Pyrrhus si rebelle,
Lui rend tous les devoirs d'une veuve fidèle,
Commande qu'on le venge; et peut-être qu'encor
Elle poursuit sur nous la vengeance d'Hector[1].
Allons, n'attendons pas que l'on nous environne;
Nos Grecs nous rejoindront; et tandis qu'Hermione
Tient encore le peuple autour d'elle arrêté,
Voilà notre chemin, sortons en sûreté[2].

ORESTE.

Non, non, c'est Hermione, amis, que je veux suivre:
A son dernier arrêt je ne puis plus survivre[3].
Partez: j'ai fait le crime, et je vais l'expier.

PYLADE.

Hermione, seigneur? Il la faut oublier.
Quoi! toujours l'instrument et l'objet de sa rage,
Cherchez-vous chez les morts quelque nouvel outrage?
Et parcequ'elle meurt faut-il que vous mouriez?

ORESTE.

Elle meurt! Dieux! qu'entends-je!

cours. *Poursuivre à main-forte* est une tournure poétique, qui n'exprime pas la même pensée. Selon toutes les apparences, cette locution, du temps de Racine, signifioit *avec force*, *avec vigueur*. C'est ainsi que Boileau s'en est servi, satire VIII, où il représente l'homme en proie à l'ambition, qui

Dans le sein du repos vient le prendre à main-forte.

[1] VAR. Commande qu'on le venge, et peut-être sur nous
Veut venger Troie encore, et son premier époux.

[2] VAR. Voilà notre chemin, marchons de ce côté.

[3] VAR. A son dernier courroux je ne puis plus survivre.

PYLADE.

Hé quoi! vous l'ignoriez!
En rentrant dans ces lieux nous l'avons rencontrée
Qui couroit vers le temple, inquiète, égarée.
Elle a trouvé Pyrrhus porté par des soldats
Que son sang excitoit à venger son trépas.
Sans doute à cet objet sa rage s'est émue.
Mais du haut de la porte enfin nous l'avons vue
Un poignard à la main sur Pyrrhus se courber,
Lever les yeux au ciel, se frapper, et tomber.

ORESTE.

Grace aux dieux, mon malheur passe mon espérance[1]!
Oui, je te loue, ô ciel, de ta persévérance!
Appliqué sans relâche au soin de me punir,
Au comble des douleurs tu m'as fait parvenir;
Ta haine a pris plaisir à former ma misère;
J'étois né pour servir d'exemple à ta colère[2],

[1] C'est dans ces huit vers, les plus beaux du rôle d'Oreste, que l'ironie est sublime à force d'être amère; et c'est cette ironie déja établie par ces mots, *grace aux dieux*, qui amène et justifie le mot d'espérance. Cette ironie ressemble au rire effrayant et convulsif qui saisit quelquefois un malheureux dans l'aliénation de la douleur. L'ironie est ici la dernière ressource de la rage, qui feint d'applaudir aux dieux et à la destinée, faute d'expressions pour la maudire. Il faudroit avoir vu Le Kain prononcer ces mots: *Eh bien! je meurs content*, pour comprendre tout ce qu'ils ont d'effroyable dans la bouche d'Oreste. A peine les a-t-il proférés qu'il est saisi par les Furies. Ce morceau fameux n'est point un lieu commun: il est conforme à la tradition mythologique et à la situation. S'il n'y étoit pas, il manqueroit à la pièce et au dénouement: on ne pouvoit pas mieux terminer ce sujet funeste et terrible. (L.)

[2] *Servir d'exemple à la colère du ciel* signifie lui donner l'exemple

Pour être du malheur un modèle accompli.
Hé bien! je meurs content, et mon sort est rempli.
Où sont ces deux amants? Pour couronner ma joie,
Dans leur sang, dans le mien, il faut que je me noie;
L'un et l'autre en mourant je les veux regarder:
Réunissons trois cœurs qui n'ont pu s'accorder...
Mais quelle épaisse nuit tout-à-coup m'environne?
De quel côté sortir? D'où vient que je frissonne?
Quelle horreur me saisit? Grâce au ciel, j'entrevoi...
Dieux! quels ruisseaux de sang coulent autour de moi!

PYLADE.

Ah, seigneur!

ORESTE.

Quoi! Pyrrhus, je te rencontre encore!
Trouverai-je par-tout un rival que j'abhorre?
Percé de tant de coups, comment t'es-tu sauvé?
Tiens, tiens, voilà le coup que je t'ai réservé.
Mais que vois-je? A mes yeux Hermione l'embrasse!
Elle vient l'arracher au coup qui le menace!
Dieux! quels affreux regards elle jette sur moi!
Quels démons, quels serpents traîne-t-elle après soi?
Hé bien! filles d'enfer, vos mains sont-elles prêtes?
Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes [1]?

de la colère. Au contraire, Racine vent dire qu'Oreste est un exemple de la colère du ciel. Il falloit ici le génitif et non le datif.

[1] Ce vers, dont l'harmonie imitative a été remarquée, est traduit d'Euripide, et l'a été autrement par Boileau dans le *Traité du sublime*:

Quels horribles serpents *leur* sifflent sur la tête!

Je crois qu'on préférera la version de Racine.

C'est une opinion reçue depuis l'époque d'Andromaque, que les

A qui destinez-vous l'appareil qui vous suit?
Venez-vous m'enlever dans l'éternelle nuit?
Venez, à vos fureurs Oreste s'abandonne.
Mais non, retirez-vous, laissez faire Hermione:
L'ingrate mieux que vous saura me déchirer;
Et je lui porte enfin mon cœur à dévorer.

PYLADE.

Il perd le sentiment. Amis, le temps nous presse;
Ménageons les moments que ce transport nous laisse.
Sauvons-le. Nos efforts deviendroient impuissants
S'il reprenoit ici sa rage avec ses sens [1].

efforts que fit Montfleury pour rendre les fureurs d'Oreste allèrent au point de causer sa mort; et ce qui est sûr, c'est qu'ayant été saisi d'une grosse fièvre au sortir d'une représentation de cette pièce, la fièvre, quelle qu'en fût la cause, le conduisit au tombeau. (L.)

[1] L'état où tombe Oreste à la fin de cette tragédie paroît une punition divine, qui satisfait le spectateur, aussi bien que la mort d'Hermione, qui s'est fait justice à elle-même. Les trois coupables sont punis, et la vertueuse Andromaque paroit récompensée; mais comme elle a perdu son défenseur dans Pyrrhus, la Grèce n'a plus rien à craindre du fils d'Hector. Ainsi la catastrophe délivrant la Grèce de ses inquiétudes cause une révolution, et elle est comme l'achèvement complet de son triomphe sur Troie. C'est pour cela que cet évènement arrive un an après la ruine de cette ville. Pyrrhus a dit à Andromaque:

Mon cœur désespéré d'un an d'ingratitude.

Le poëte ne pouvoit le reculer davantage: il n'eût point été vraisemblable que les Grecs eussent laissé vivre plusieurs années Astyanax, qui est dépeint dans cette pièce comme un enfant.

Racine trouva son sujet dans trois vers de Virgile; mais il ne trouva ni dans Virgile, ni dans Euripide, le plan qu'il suivit. Suivant Virgile, Pyrrhus traita en jeune vainqueur sa captive Andro-

maque, et, après lui avoir fait épouser un de ses esclaves, épousa Hermione, l'enlevant à Oreste, qui le tua au pied des autels. Dans Euripide, Pyrrhus, qui a deux femmes à-la-fois, Hermione et Andromaque, est tué par le peuple dans le temple de Delphes.

Le poète françois, en conservant ces quatre personnages avec la même catastrophe, a su faire un sujet tout nouveau, d'autant plus tragique que tout y devient grand, par l'intérêt que la Grèce y prend. Son repos et la tranquillité des états de Pyrrhus dépendent du parti qu'il va prendre; ce qui donne à ses foiblesses même un air de grandeur, parceque lorsqu'il méprise Hermione, il méprise son père Ménélas; et quand il brave Oreste, il brave en la personne de cet ambassadeur toute la Grèce prête à s'armer contre lui. (L. R.)

FIN D'ANDROMAQUE.

VARIANTE

DE LA TROISIÈME SCÈNE DE L'ACTE V

D'ANDROMAQUE.

Dans les premières éditions, Racine faisoit paroître Andromaque enchaînée : Oreste l'offroit à Hermione comme une preuve de l'accomplissement de sa mission; mais cette captive prenoit en parlant à Hermione un ton bien différent de celui qu'elle emploie dans toute la pièce; et ce ton étoit bien moins intéressant. Andromaque, témoin de l'accueil que fait Hermione au meurtrier de Pyrrhus, refroidissoit cette situation si tragique. Cependant on ne peut dérober aux lecteurs ce morceau précieux. On y verra combien le génie lui-même se trompe quelquefois dans ses inspirations soudaines, et quel besoin il a du jugement et du goût pour rectifier ses opérations. Nous citerons la scène entière telle qu'elle a été imprimée en 1668, afin qu'on puisse plus facilement la juger dans son ensemble, et par conséquent mieux apprécier le mérite des corrections. On ne sait pas précisément dans quel temps Racine retrancha le personnage d'Andromaque. On ne le trouve plus dans une petite édition imprimée, en 1673, chez Jean Ribou. Les guillemets indiquent les vers qui ont été supprimés ou changés. (G.)

ORESTE, ANDROMAQUE, HERMIONE, CLÉONE, CÉPHISE, SOLDATS D'ORESTE.

ORESTE.

Madame, c'en est fait. » Partons en diligence :

« Venez, dans mes vaisseaux, goûter votre vengeance.
« Voyez cette captive : elle peut, mieux que moi,
« Vous apprendre qu'Oreste a dégagé sa foi.

HERMIONE.

« O dieux ! c'est Andromaque !

ANDROMAQUE.

« Oui, c'est cette princesse,
« Deux fois veuve, et deux fois l'esclave de la Grèce,
« Mais qui jusque dans Sparte ira vous braver tous,
« Puisqu'elle voit son fils à couvert de vos coups.
« Du crime de Pyrrhus complice manifeste,
« J'attends son châtiment : car je vois bien qu'Oreste,
« Engagé par votre ordre à cet assassinat,
« Vient de ce triste exploit vous céder tout l'éclat.
« Je ne m'attendois pas que le ciel en colère
« Pût, sans perdre mon fils, accroître ma misère,
« Et gardât à mes yeux quelque spectacle encor,
« Qui fît couler mes pleurs pour un autre qu'Hector.
« Vous avez trouvé seule une sanglante voie,
« De suspendre en mon cœur le souvenir de Troie.
« Plus barbare aujourd'hui qu'Achille et que son fils,
« Vous me faites pleurer mes plus grands ennemis;
« Et ce que n'avoient pu prière ni menace,
« Pyrrhus de mon Hector semble avoir pris la place.
« Je n'ai que trop, madame, éprouvé son courroux;
« J'aurois plus de sujet de m'en plaindre que vous.
« Pour dernière rigueur, ton amitié cruelle,
« Pyrrhus, à mon époux me rendoit infidèle :
« Je t'en allois punir; mais le ciel m'est témoin
« Que je ne poussois pas ma vengeance si loin ;
« Et sans verser ton sang, ni causer tant d'alarmes,
« Il ne t'en eût coûté peut-être que des larmes.

HERMIONE.

« Quoi ! Pyrrhus est donc mort ?

ORESTE.

« Oui, nos Grecs irrités »
Ont lavé dans son sang ses infidélités.
Je vous l'avois promis; et, quoique mon courage

Se fit de ce complot une funeste image,
J'ai couru vers le temple, où nos Grecs dispersés
Se sont jusqu'à l'autel dans la foule glissés.
Pyrrhus m'a reconnu, mais sans changer de face :
Il sembloit que ma vue excitât son audace ;
Que tous les Grecs, bravés en leur ambassadeur,
Dussent de son hymen relever la splendeur.
Enfin, avec transport prenant son diadème,
Sur le front d'Andromaque il l'a posé lui-même :
Je vous donne, a-t-il dit, *ma couronne et ma foi,*
Andromaque, régnez sur l'Épire et sur moi.
Je voue à votre fils une *amitié de père,*
J'en atteste les dieux, je le jure à sa mère.
Pour tous mes ennemis je déclare les siens,
Et je le reconnois pour le roi *des Troyens.*
A ces mots, qui du peuple attiroient le suffrage,
Nos Grecs n'ont répondu que par un cri de rage.
L'infidèle s'est vu par-tout envelopper ;
Et je n'ai pu trouver de place pour frapper :
Chacun se disputoit la gloire de l'abattre.
Je l'ai vu dans leurs mains quelque temps se débattre,
Tout sanglant à leurs coups vouloir se dérober ;
Mais enfin à l'autel il est allé tomber.
« Le Troyen est sauvé. Mais partons : le temps presse.
« L'Épire tôt ou tard satisfera la Grèce.
« Cependant j'ai voulu qu'Andromaque aujourd'hui
« Honorât mon triomphe, et répondît de lui.
« Du peuple épouvanté la foule fugitive
« M'a laissé sans obstacle enlever ma captive,
« Et regagner ces lieux, où bientôt nos amis «
Viendront couverts du sang que je vous ai promis.

HERMIONE.

Qu'ont-ils fait !

ORESTE.

Pardonnez à leur impatience.
Ils ont, je le vois bien, trahi votre vengeance :
Vous vouliez que ma main portât les premiers coups,
Qu'il sentît en mourant qu'il expiroit pour vous.

Mais c'est moi, dout l'ardeur leur a servi d'exemple,
Je les ai pour vous seule entrainés dans le temple,
Madame; et vous pouvez justement vous flatter
D'une mort que leurs bras n'ont fait qu'exécuter.
Vous seule avez poussé les coups...

HERMIONE.

Tais-toi, perfide,
Et n'impute qu'à toi ton lâche parricide.
Va faire chez tes Grecs admirer ta fureur;
Va, je la désavoue, et tu me fais horreur.
Barbare, qu'as-tu fait? Avec quelle furie
As-tu tranché le cours d'une si belle vie?
Avez-vous pu, cruels, l'immoler aujourd'hui,
Sans que tout votre sang se soulevât pour lui?
Mais parle : de son sort qui t'a rendu l'arbitre?
Pourquoi l'assassiner? Qu'a-t-il fait? A quel titre?
Qui te l'a dit?

ORESTE.

Oh dieux! Quoi! ne m'avez-vous pas
Vous-même, ici, tantôt, ordonné son trépas?

HERMIONE.

Ah! falloit-il en croire une amante insensée?
Ne devois-tu pas lire au fond de ma pensée?
Et ne voyois-tu pas dans mes emportements
Que mon cœur démentoit ma bouche à tous moments?
Quand je l'aurois voulu, falloit-il y souscrire?
N'as-tu pas dû cent fois te le faire redire?
Toi-même avant le coup me venir consulter,
Y revenir encore, ou plutôt m'éviter?
Que ne me laissois-tu le soin de ma vengeance?
Qui t'amène en des lieux où l'on fuit ta présence?
Voilà de ton amour le détestable fruit :
Tu m'apportois, cruel, le malheur qui te suit.
C'est toi dout l'ambassade, à tous les deux fatale,
L'a fait pour sou malheur pencher vers ma rivale.
Nous le verrions encor uous partager ses soins :
Il m'aimeroit peut-être, il le feindroit du moins.
Adieu. Tu peux partir. Je demeure en Épire :

Je renonce à la Grèce, à Sparte, à son empire,
A toute ma famille; et c'est assez pour moi,
Traitre, qu'elle ait produit un monstre tel que toi.
(*à Andromaque.*)
« Allons, madame, allons. C'est moi qui vous délivre.
« Pyrrhus ainsi l'ordonne, et vous pouvez me suivre.
« De nos derniers devoirs allons nous dégager.
« Montrons qui de nous deux saura mieux le venger. »

FIN DE LA VARIANTE.

TRADUCTION

D'UN FRAGMENT D'EURIPIDE

IMITÉ PAR RACINE.

Le succès des fureurs d'Hérode, dans la *Mariamne* de Tristan, engagea sans doute Racine à terminer son Andromaque par les fureurs d'Oreste. Sophocle, dans son *Électre*, ne présente point le fils d'Agamemnon tourmenté par les Furies, au moment où il vient d'assassiner sa mère: il lui laisse goûter le plaisir d'avoir vengé son père; mais Euripide, dans sa tragédie d'*Oreste*, qu'on peut regarder comme la suite de l'*Électre* de Sophocle, nous présente le fils d'Agamemnon en proie aux Euménides, attaqué d'une horrible frénésie qui ne lui laisse que très peu d'intervalles paisibles. On le voit, dès l'ouverture de la pièce, étendu sur une espèce de lit à l'entrée du palais; à la suite d'un violent accès, le malheureux s'est assoupi; Électre veille à ses côtés; de jeunes filles d'Argos, qui composent le chœur, viennent s'informer de la situation d'Oreste; Électre leur recommande de ne faire aucun bruit: elle craint qu'on ne trouble le sommeil de son frère. Oreste soupire, et se retourne dans son lit; Électre croit qu'on a réveillé le malade; elle en fait des reproches au chœur. Toute cette scène est en pantomime, en jeu de théâtre, et absolument dans le goût des Grecs, c'est-à-dire d'une naïveté presque familière, qui nous paroît indigne de la tragédie, mais où les Grecs ne voyoient qu'une imitation touchante de la simple nature, très conforme à leur caractère et à leurs mœurs.

Cependant le sommeil d'Oreste continue; on craint que ce ne soit le sommeil de la mort; Électre s'approche de son lit, et dans ce moment il s'éveille.

« O doux charme du sommeil, dit-il, puissant secours « pour la nature affligée, quel baume tu viens de ré- « pandre sur mes douleurs! ô précieux oubli des maux! « dieu des infortunés, quel est ton pouvoir! Mais où « suis-je? qui m'a conduit ici? Mon esprit égaré ne con- « serve plus de traces du passé.

ÉLECTRE.

« O mon frère, que votre sommeil m'a consolée! Souf- « frez que je soulève vôtre corps fatigué.

ORESTE.

« J'accepte, ma sœur, ce service de l'amitié; essuyez « l'écume épaisse qui couvre mes yeux et mes lèvres.

ÉLECTRE.

« Soin bien cher à mon cœur! Heureuse si ma main « peut vous procurer quelques soulagements!

ORESTE.

« Aidez ma foiblesse, levez-moi; écartez ces cheveux « qui offusquent mon visage.

ÉLECTRE.

« O tête chérie, quelle horrible négligence t'a déshono- « rée? quel désordre a souillé cette belle chevelure?

ORESTE.

« Ah! je n'en puis plus! Étends-moi sur mon lit: quand « ma raison revient, la force m'abandonne, mes esprits « sont abattus.

ÉLECTRE.

« Le malade aime son lit, ami triste, mais nécessaire.

ORESTE.

« Ah, ma sœur! relève-moi, remets-moi sur mon séant.

LE CHOEUR.

« L'impatience est naturelle à ceux qui souffrent.

ÉLECTRE.

« Voulez-vous essayer de vous tenir debout? il y a « long-temps que vos pieds n'ont touché la terre. En tout « le changement est agréable.

ORESTE.

« Oui, on croit être mieux: il est doux de le croire, « même quand on se trompe.

ÉLECTRE.

« Écoutez-moi maintenant, mon frère: profitons du « repos que vous laissent les Euménides.

ORESTE.

« Avez-vous quelque chose à m'apprendre? Si la nou- « velle est heureuse, parlez; si elle est fâcheuse, épar- « gnez-moi; j'ai assez de mes maux.

ÉLECTRE.

« Votre oncle Ménélas est arrivé; sa flotte est à l'ancre « au port de Nauplie.

ORESTE.

« Que dis-tu? Ah! quel rayon d'espoir dans une situa- « tion aussi malheureuse que la nôtre! Quoi! Ménelas, « notre ami, notre parent, comblé des bienfaits de notre « père?

ÉLECTRE.

« Oui, n'en doutez point, il est ici: il revient de Troie, « accompagné d'Hélène.

ORESTE.

« Fatale compagne! Que n'est-il échappé seul à la fu- « reur des flots! Il raméne sa femme: il n'a pas évité le « plus grand de ses maux!

ÉLECTRE.

« On ne connoît que trop les filles de Tyndare, nées « pour être l'opprobre de la Grèce.

ORESTE.

« Ah, ma sœur! prends garde de leur ressembler. Ce

« n'est pas seulement de la bouche, c'est du cœur qu'il « faut les maudire.

ÉLECTRE.

« O ciel!... Mon frère... ton œil se trouble! Quel chan-« gement soudain! quelle rage s'empare de tes sens!

ORESTE.

« O ma mère! je t'en conjure, éloigne de moi ces filles « d'enfer aux yeux ensanglantés, aux cheveux hérissés de « serpents! Les voilà! oui, je les vois, elles s'élancent sur « moi!

ÉLECTRE.

« Malheureux Oreste! cessez de vous agiter sur votre « couche: vous ne voyez rien de ce que vous croyez « voir.

ORESTE.

« Apollon, secourez-moi! Ces prêtresses du Tartare, « ces horribles déesses vont m'ôter la vie!

ÉLECTRE.

« Arrête, ô mon frère! Je m'attache à toi; mes foibles « bras t'environnent; tu ne m'échapperas pas!

ORESTE.

« Laisse-moi, ô la plus cruelle de mes Furies! Laisse-« moi... Quoi! tu m'embrasses! Est-ce pour m'entraîner « dans le Tartare?

ÉLECTRE.

« O comble d'infortune! à qui donc pouvons-nous re-« courir quand les dieux nous poursuivent?

ORESTE.

« Donne-moi cet arc, don précieux d'Apollon: il m'a « recommandé d'en faire usage contre les Furies, quand « elles viendroient m'effrayer et me tourmenter.

ÉLECTRE.

« Comment la main d'un mortel pourroit-elle blesser « des déesses?

ORESTE.

« S'il m'est impossible de les blesser, je puis du moins « les écarter de ma vue. Écoutez. Voyez l'arc tendu d'où « s'élance en sifflant la flèche ailée... Eh bien! que tardez- « vous, monstres? Fendez les airs, disparoissez; allez « loin de moi accuser les oracles d'Apollon... Mais d'où « vient cette défaillance? Je succombe! à peine je res- « pire... Où suis-je? Comment retrouver mon lit?... Enfin « la tempête s'apaise, je sens renaître le calme.

ÉLECTRE.

« O mon frère! vous pleurez, vous me cachez votre « visage!

ORESTE.

« Oui, je pleure; oui, je rougis, chère Électre, de te « faire partager mes maux. Je me reproche d'obscurcir « tes beaux jours, et d'affliger tes regards du spectacle de « ma misère et de ma douleur. Ah! je t'en conjure, ne te « laisse point consumer pour moi dans le deuil et dans « les larmes! Tu es innocente, ton consentement n'étoit « pas un crime. C'est moi qui ai tout fait; c'est moi qui « ai trempé mes mains dans le sang de ma mère; ou plu- « tôt c'est Apollon qui seul est coupable: c'est lui qui m'a « poussé au parricide; c'est lui qui, après m'avoir trompé « par de vaines promesses, m'a cruellement abandonné « au sein du malheur. Ah! mon père lui-même, si je l'a- « vois consulté, auroit eu horreur d'une pareille ven- « geance; il m'eût supplié de ne pas plonger le glaive « dans les flancs qui m'ont porté, puisque la mort de « cette femme criminelle ne pouvoit rendre la vie à son « époux, et devoit être pour son fils une source de dou- « leurs! etc. »

La fin de cette belle scène n'a aucun rapport aux fureurs d'Oreste.

FIN DU FRAGMENT.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.





